MATTHIAS CORVIN,

LES BIBLIOTHÈQUES PRINCIÈRES ET LA GENÈSE DE L'ÉTAT MODERNE

SUPPLEMENTUM CORVINIANUM

II.

Edidit
Stephanus Monok

ISSN 1789–5421

MATTHIAS CORVIN,

LES BIBLIOTHÈQUES PRINCIÈRES ET LA GENÈSE DE L'ÉTAT MODERNE

Publié par

Jean-François Maillard
István Monok
Donatella Nebbiai

avec le concours de
Edit Madas, Luigi Alberto Sanchi et Edina Zsupán

2009
Budapest
Országos Széchényi Könyvtár

Le présent volume contient les contributions au colloque international
« Matthias Corvin, les bibliothèques princières et la genèse de l'État moderne, Paris 15-17 novembre 2007 »,
organisé par
l'Institut de recherche et d'histoire des textes, CNRS, Paris,
l'Institut historique allemand, Paris,
la Bibliothèque nationale Széchényi, Budapest,
et l'Institut hongrois, Paris

Ouvrage publiée avec le concours de

L'image sur la page de couverture et les illustrations
sur les pages qui séparent les chapitres et les études sont tirées de Corvina Cassian
(Paris, BnF, Cod. Lat. 2129).

Maquette: György Fábián

ISBN 978-963-200-567-6

Remerciements

Le colloque « Matthias Corvin, les bibliothèques princières et la genèse de l'Etat moderne » (Paris 15, 16 et 17 novembre 2007), dont les actes sont publiés dans le présent volume, a été conçu et organisé par les équipes de codicologie et de l'humanisme à l'Institut de recherche et d'histoire des textes du Centre national de la recherche scientifique, en collaboration avec István Monok, directeur de la Bibliothèque nationale de Hongrie. C'est à lui que revient la première idée de cette rencontre, ainsi que la réalisation des actes. Nous tenons à exprimer notre reconnaissance à nos collègues, auteurs des communications, qui ont accepté avec enthousiasme de participer à cette entreprise. Nous remercions Anne-Marie Eddé, directrice de l'Institut de recherche et d'histoire des textes, d'avoir, dès le début, encouragé et soutenu notre initiative. Le site web, destiné à la promotion du colloque, a également été réalisé au sein de l'IRHT (http://www.corvin.irht.cnrs.fr).

Notre plus vive reconnaissance va à l'Institut historique allemand de Paris qui, successivement représenté par son ancien directeur, Werner Paravicini, puis à partir de novembre 2007, par Gudrun Gersmann, a activement contribué à l'organisation de la manifestation, ainsi que l'Institut national d'histoire de l'art de Paris, dirigé par Antoinette Le Normand-Romain, qui a accueilli les travaux du colloque pendant deux jours, et l'Institut hongrois de Paris, dirigé par András Derdák, qui nous a chaleureusement reçus. Le Département des manuscrits de la BnF, dirigé par Thierry Delcourt, a bien voulu exposer, à l'occasion du colloque, les manuscrits de Matthias Corvin conservés à Paris.

Il nous est tout particulièrement agréable de citer les institutions et les collectivités locales qui, par leur généreux appui, ont rendu possible d'abord la tenue du colloque, puis la publication des actes : la Région Île-de-France, présidée par Jean-Paul Huchon et représentée par Franck Alary, chargé de mission, le Département des sciences de l'homme et de la société du Centre national de la recherche scientifique, dirigé par Bruno Laurioux, le Ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche, l'Institut universitaire de France, représenté par la professeur Nicole Bériou, l'Institut français de Budapest, dirigé par Jean-Pierre Debaere et l'équipe de recherche « Savoirs et pouvoirs de l'Antiquité à nos jours » de l'université d'Orléans, sous la responsabilité du professeur Jean-Patrice Boudet.

LE *SUPPLEMENTUM CORVINIANUM* ET LE PROGRAMME «*CORVINA*» DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE SZÉCHÉNYI

István Monok

La fondation de la bibliothèque nationale hongroise est due à un aristocrate opulent, ce qui veut dire que, contrairement à celles d'autres pays, la collection ne s'est pas construite à partir de la bibliothèque du monarque. Dans la période précédant la fondation en 1802 (mais souvent après cette date aussi), plusieurs personnages illustres remarquaient que malgré l'absence de monarchie, la Hongrie ne devait pas renoncer au projet de créer une bibliothèque nationale. La découverte, la documentation (et parfois l'acquisition) des pièces individuelles de la bibliothèque des *corvina* fut un objectif de prédilection des recherches hongroises concernant l'histoire du livre.

La Bibliothèque nationale Széchényi est toujours prête à publier les derniers résultats de la recherche, tout comme d'autres maisons d'édition, qui agissent avec le même enthousiasme dans ce domaine. La revue de la Bibliothèque, intitulée *Magyar Könyvszemle*, rend régulièrement compte des résultats scientifiques. En 1942, à l'occasion de la commémoration du 500e anniversaire de la naissance du roi Matthias, la Bibliothèque publia la bibliographie des *corvina* établie par Klára Zolnai[1]. La Bibliothèque a participé aux efforts de chacune des générations de chercheurs qui ont étudié les *corvina*, depuis János Csontosi, en passant par Jolán Balogh[2] et jusqu'aux époux Csapodi. C'est un fait indiscutable, même si les bibliographies préparées par Csaba Csapodi et son épouse, Klára Gárdonyi, ont vu le jour soit chez des éditeurs commerciaux[3], soit par les soins de la Bibliothèque centrale de l'Académie

1 *Bibliographia Bibliothecae regis Mathiae Corvini – Mátyás király könyvtárának irodalma,* FITZ József közreműködésével összeállította ZOLNAI Klára, Budapest, 1942 (Az Országos Széchényi Könyvtár kiadványai, X.)

2 Jolán BALOGH, *A művészet Mátyás király udvarában*. I–II. köt. Budapest, 1966, Akadémiai Kiadó.

3 Csaba CSAPODI, *The Corvinian Library. History and Stock*, 1973, Budapest, Akadémiai Kiadó (Studia Humanitatis, 1.) ; Csaba CSAPODI – Klára CSAPODINÉ-GÁRDONYI, *Bibliotheca Corviniana,* Budapest, Helikon Kiadó, 1990.

hongroise des sciences[4]. De temps en temps, la Bibliothèque organise des expositions destinées au grand public[5] ou elle participe aux expositions internationales majeures[6].

Depuis 2000, la Bibliothèque ne se limite pas à accueillir et à aider les recherches. Elle a inscrit dans son acte de fondation l'obligation de poursuivre elle-même en tant qu'institution, des recherches. Pour préparer la réalisation de ce programme, la Bibliothèque a organisé une exposition de *corvina* à Budapest[7] (cette exposition faisant partie de la commémoration du bicentenaire de la fondation) et une autre à Modène, en Italie[8]. La Bibliothèque a également inauguré un programme pour la numérisation des *corvina* authentiques[9] et a fait enregistrer en même temps l'ensemble des manuscrits dans la liste de la *Mémoire du monde* de l'UNESCO (2005)[10]. L'enthousiasme avec lequel les chercheurs et les bibliothécaires responsables de la conservation des *corvina* travaillent dans ces programmes s'explique probablement en partie par ce fait.

Nous avons élaboré le nouveau programme de recherche des *corvina* en préparant les commémorations du 550e anniversaire de l'intronisation de Matthias et du 600e anniversaire de la naissance de János Vitéz. L'objectif de ce programme, animé par la Bibliothèque, est d'établir une nouvelle bibliographie exhaustive des *corvina* et de réunir une documentation historique les concernant. Il s'agit aussi de reprendre, selon les critères les plus récents, l'étude des *corvina* douteux ou jadis considérés comme tels, afin d'en réévaluer l'authenticité. Cette réévaluation traitera non seulement des questions codicologiques et paléographiques, mais aussi les aspects de l'histoire du livre et de l'art. Enfin, on ne manquera pas d'examiner le programme iconographique mis en œuvre dans telle ou telle pièce. Par la suite, nous envisageons d'analyser le processus de naissance de tous les *corvina* formant aujourd'hui une

4 Csaba CSAPODI, *A budai királyi palotában 1686-ban talált kódexek és nyomtatott könyvek*. Budapest, 1984 (A Magyar Tudományos Akadémia Könyvtárának közleményei, 15(90)).

5 *Bibliotheca Corviniana 1490–1990*. Nemzetközi corvinakiállítás az Országos Széchényi Könyvtárban Mátyás király halálának 500. évfordulójára 1990. április 6. – október 6, Bev. Csaba CSAPODI, Klára CSAPODINÉ GÁRDONYI ; Szerk. Ferenc FÖLDESI, Budapest, OSZK, 1990.

6 *Schallaburg '82. Matthias Corvinus und die Renaissance in Ungarn, 1458–1541*. 8. Mai – 1. November, 1982. Red. von Gottfried STANGLER, Moritz CSÁKY, Richard PERGER, Andrea JÜNGER, Wien, 1982; *Mátyás király és a magyarországi reneszánsz 1458–1541,* Magyar Nemzeti Galéria, 1983. február 24. – június 26. A kiállítást rendezte, a katalógust szerk. Gyöngyi TÖRÖK, Budapest, MNG, 1983.

7 *Uralkodók és corvinák / Potentates and Corvinas. Az Országos Széchényi Könyvtár jubileumi kiállítása alapításának 200. évfordulóján. / Anniversary Exhibition of the National Széchényi Library*. Szerk. / Ed. by Orsolya KARSAY, Budapest, OSZK, 2002.

8 *Nel segno del Corvo. Libri e miniature della biblioteca di Mattia Corvino re d'Ungheria (1443–1490)*, a cura di Ernesto MILANO. Modena, Il Bulino, 2002 (Il giardino delle Esperidi, 16); version hongroise : *A holló jegyében. Fejezetek a corvinák történetéből,* szerk. István MONOK, Budapest, 2004, Corvina Kiadó–OSZK

9 http://www.corvina.oszk.hu/

10 http://portal.unesco.org/ci/en/ev.php
-URL_ID=14904&URL_DO=DO_TOPIC&URL_SECTION=201.html

unité indissociable, ce qui nous permettrait de comprendre et de présenter, période par période, depuis la fondation jusqu'à nos jours, en quoi consiste exactement ce qu'on peut appeler le phénomène *corvina*.

Notre situation d'aujourd'hui est particulièrement favorable, puisque les grands programmes de recherche en cours dans le domaine de l'histoire du livre d'art (ou dans les sciences humaines en général) montrent un intérêt indéniable à l'égard des événements historiques et culturels de l'ancien «bloc de l'Est». La collaboration avec ces programmes de recherche promet d'être très fructueuse, en premier lieu parce que nous pouvons en tirer d'utiles leçons de méthodologie, en second lieu parce que nous ne serons plus obligés de traiter telle ou telle question de détail qui se pose à propos des *corvina* de manière isolée : nous pourrons avoir une vue globale sur l'activité d'un copiste ou d'un atelier, sur le sort réservé à une collection de manuscrits en rapport avec peut-être un seul des *corvina*. L'accès à la littérature spécialisée et l'acquisition des reproductions est une tâche beaucoup moins compliquée aujourd'hui qu'elle ne l'était du temps de nos prédécesseurs.

Nous pensons disposer de ressources humaines suffisantes pour rendre systématiques nos efforts de recherche. Il nous paraît également indiscutable que la Bibliothèque nationale Széchényi constitue un cadre institutionnel convenable pour l'enregistrement, la conservation et la publication des résultats des recherches en cours. Notre objectif principal à moyen terme est donc la publication d'une nouvelle bibliographie de *corvina*. Pour ce faire, nous allons créer trois principales banques de données ou ensembles documentaires :

1. Documentation relative à chaque *codex* (les *corvina* authentiques et tous les autres volumes en rapport avec la *Bibliotheca Corviniana*). Cette documentation renfermera les copies connues du volume, ainsi que les copies d'autres *codices*, manuscrits ou imprimés en rapport avec le *corvina* en question, les références à tous les articles et à toutes les études le concernant, et enfin les références à tous les articles concernant son auteur et son éditeur. Responsable de cette documentation: Edina Zsupán, manused@oszk.hu.

2. Base de donnée bibliographique à l'intérieur de la base de donnée bibliographique unifiée des sciences humaines hongroises (HUMANUS)[11]. Elle doit contenir toutes les références de littérature spécialisée et indiquer tous les volumes en rapport avec la référence bibliographique en question. Les textes relatifs à chaque référence seront accessibles dans la bibliothèque électronique adaptée (Magyar Elektronikus Könyvtár, Elektronikus Periodika Archivum, OSZK Digitális Könyvtár), où il seront consultables en version numérisée[12]. Responsable : Péter Ekler, ekler@oszk.hu

3. Base de données de la bibliographie *corvina*, renfermant les textes qui concernent l'histoire de la bibliothèque de Matthias ou l'histoire individuelle d'un *manuscrit* ou d'un imprimé : notes et remarques contemporaines, mentions, détails de chroniques et de lettres, préfaces, commentaires d'ordres privé, lettres missives. Tous

11 HUMANUS est une base de données nationale des sciences humaines, à laquelle collaborent les bibliothèques, les éditeurs, les comités de rédaction et des personnes privées. Ses activités sont coordonnées par la Bn de Hongrie. Voir : http://www.oszk.hu/humanus/

12 À condition que la Bibliothèque obtienne les droits de reproduction. Si ce n'est pas le cas, on conservera une copie – utilisable seulement à l'intérieur de la Bibliothèque – dans la Bibliothèque numérisée.

les documents antérieurs à la publication de la première étude monographique (Schier)[13] seront considérés comme sources possibles. On se servira, bien entendu, des matériaux conservés dans les archives provenant des XIXe-XXe siècles également. Puisque nous envisageons la conservation de toutes les études également sous forme numérique, nous pourrons décider, au moment de la publication de la bibliographie *corvina,* si tel ou tel article fera partie de la bibliographie ou sera publié en tant qu'anthologie spécialisée (en supposant que de tels livres soient encore publiés en version imprimée sur papier). Responsable : István Monok, monok@oszk.hu.

Nous allons continuer la série des missions dont une partie a déja eu lieu. Elle sera assez longue, puisque notre objectif est de permettre qu'un groupe composé des mêmes personnes puisse examiner tous les ensembles majeurs de *corvina.* Dans le cadre de ces missions, les spécialistes locaux et les chercheurs hongrois procèdent á la révision de tous les volumes. On a l'habitude de recourir à la collaboration des chercheurs débutants, afin que la formation de la génération à venir soit assurée. Nous avons commencé notre parcours à Munich et à Wolfenbüttel, puis nous avons examiné de près le supposé *corvina* de Kiel également. Les destinations suivantes sont Paris et Besançon, puis les collections en Hongrie.

Afin d'assurer la publication continue des résultats de nos recherches, nous avons fondé la collection intitulée *Supplementum Corvinianum*, qui abritera deux séries. La première, *Ex Bibliotheca Corviniana*, est consacrée aux études – rédigées par des spécialistes étrangers et locaux – traitant les *corvina* dans les collections actuelles. Le premier volume a vu le jour à l'occasion du 450e anniversaire de la Bayerische Staatsbibliothek de Munich, en tant que catalogue de l'exposition des *corvina* qui y sont conservés.[14] Le volume suivant de cette série – de couleur bleue – sera la présentation des *corvina* de Wolfenbüttel, puis il sera suivi d'un troisième volume consacré aux *corvina* grecs, préparé par András Németh.

L'autre série – de couleur pourpre – sera intitulée *De Bibliotheca Corviniana*. Elle sera consacrée à la publication de volumes de sources (par exemple de Naldo Naldi et de Schier), des recueils d'études, des matériaux de colloques (à commencer par le présent volume), et enfin à des ouvrages de synthèse monographiques (comme par exemple l'étude des *corvina* de la Bibliothèque nationale du point de vue de l'histoire de l'art, préparée par Árpád Mikó).

La collection *Supplementum Corvinianum* sera publiée dans une langue de rayonnement mondial, choisie en fonction du sujet du volume en question. Les traductions hongroises de certains textes latins d'importance seront également présentes dans la collection, et il n'est pas exclu qu'un certain nombre d'études y figurent également en langue hongroise. Le forum principal des études en hongrois demeure néanmoins la revue *Magyar Könyvszemle*, ainsi que la collection *Res libraria.*

13 Sixtus SCHIER, *Dissertatio de regiae Budensis bibliothecae Mathiae ortu, lapsu et reliquiis,* Vindobonae, 1766.

14 *Ex Bibliotheca Corviniana. Die acht Münchener Handschriften aus dem Besitz von König Matthias Corvinus,* Hrsg. von Claudia FABIAN, Edina ZSUPÁN, Budapest, 2008 (Bavarica et Hungarica,Bd. I. – Supplementum Corvinianum, Bd. I.).

La *Corviniana*, naissance et affirmation d'une légende

La Hongrie de Matthias Corvin : ruptures et continuité dans l'histoire hongroise du XVe siècle,

par Sándor Csernus

Sans aucun doute la période dont nous allons retracer les principales particularités est l'une des plus connues et des plus marquantes de l'histoire hongroise médiévale. Époque médiévale, mais également de transition qui en présente les traits caractéristiques les plus importants en marquant l'entrée du royaume de Hongrie dans l'époque moderne[1].

Période profondément gravée dans la mémoire collective et dans la tradition historiographique hongroise, les différents domaines de l'histoire, économique, sociale, politique, militaire, culturelle, etc., justifient amplement qu'on la présente comme décisive pour l'évolution des différentes structures politiques en Hongrie. Déjà, les contemporains ne s'y trompaient pas : si l'on prend l'exemple de l'historiographie française de l'époque, on peut constater que l'histoire hongroise suscite d'abord un intérêt accru au moment de l'évangélisation des Hongrois et de la création du royaume de Hongrie en l'an mil – ce qui paraît particulièrement logique après les incursions menées par les Hongrois en Europe au cours du IXe siècle –, mais il faut ensuite attendre les XIVe et XVe siècles pour que les informations concernant la Hongrie figurent à nouveau dans les pages des histoires, des chroniques et des romans français et attirent l'attention de façon régulière sur l'histoire hongroise[2].

1 Pour l'historiographie hongroise, le Moyen Âge hongrois désigne la période allant de la conquête du pays par des Hongrois en 895/896 jusqu'à la défaite de Mohács en 1526. Six-cent trente et un ans d'histoire, traditionnellement subdivisée en deux grande périodes, celle dite des rois issus de la dynastie nationale des Arpadiens (jusqu'en 1301) et celle de l'époque du règne des « dynasties diverses ». Nous devons les éditions de l'histoire de la Hongrie médiévale les plus récentes en langue française à la collection « Histoire » des Presses Universitaires de Rennes (dirigée par Hervé Martin et Jacqueline Sainclivier): voir Gyula Kristó: *Histoire de la Hongrie médiévale. I. Le temps des Árpáds*, P.U.R, Rennes, 2000, et Pál Engel – Gyula Kristó – András Kubinyi, *Histoire de la Hongrie médiévale II. Des Angevins aux Habsbourg*, P.U.R, Rennes, 2008. À consulter également, les chapitres consacrés à cette même période dans deux ouvrages importants édités en français sur l'histoire hongroise : Ervin Pamlényi (dir.), *Histoire de la Hongrie des origines à nos jours*, Éditions Horvath – Éditions Corvina, Roanne, 1974, pp. 53-143, Béla Köpeczi: *Histoire de la Transylvanie* Budapest, 1992, Akadémiai Kiadó.

2 Voir Henri Toulouze – Erzsébet Hanus, *Bibliographie de la Hongrie en langue française*, Publications de l'Institut Hongrois de Paris, Documenta Hungarorum in Gallia I, Paris-Budapest-Szeged, 2002, Sándor Csernus – Klára Korompay (éd.), *Les Hongrois et l'Europe. Conquête et intégration*, Publications de l'Institut Hongrois de Paris, Paris, 1999 (Études I). Sándor Csernus, *Mutation de l'historiographie française et élargissement de son horizon : les « affaires de Hongrie »*, Szeged, 1988, p. 3-16 (Acta Universitatis Szegediensis de Attila József Nominatae, Acta Historica LXXXVII).

Afin de pouvoir comprendre le fonctionnement des structures politiques de l'époque de Matthias, rappelons brièvement quelques traits caractéristiques de l'histoire hongroise du Moyen Âge. Il y a des ressemblances, mais également des particularités importantes qui marquent la différence dans l'évolution de la Hongrie par rapport à celle des pays de l'Europe occidentale[3].

L'époque angevine (globalement le XIVe siècle) et l'époque des Hunyadi – surtout celle de Matthias Corvin – ont toujours été considérées comme l'apogée de la monarchie hongroise médiévale, références inépuisables pour entretenir l'espoir d'un épanouissement de la Hongrie au long des siècles ultérieurs souvent considérés comme moins glorieux. Largement diffusée par l'historiographie hongroise, cette interprétation a été également adoptée et confirmée par l'historiographie internationale. En outre, le peuple hongrois reste très attaché à cette époque dont la mémoire et les histoires survivent dans la littérature, dans les arts et le folklore hongrois. Le même point de vue se retrouve tout naturellement chez les auteurs de manuels scolaires qui ne retiennent généralement que ces trois moments de l'histoire hongroise médiévale[4].

La période allant de l'avènement des Angevins de Naples à l'accession au trône hongrois des Habsbourgs est celle d'une longue transition marquée de nombreuses incertitudes, mais qui s'attache également à mettre en place des structures stables de l'histoire hongroise. Jalonnée d'impulsions diverses et de ruptures plus ou moins prononcées, mais dans une étonnante continuité, cette période sera décisive pour la suite de l'évolution de l'histoire du pays.[5]

La perception de cette époque comme époque transitoire est alimentée par la vision traditionnelle de l'historiographie hongroise : les manuels d'histoire, les grandes entreprises historiographiques et les ouvrages encyclopédiques qui présentent le Moyen Âge hongrois parlent de cette période comme « l'ère du royaume de Hongrie sous les dynasties diverses » voire « mixtes », suggérant un sentiment « d'entre-deux », comme si l'histoire de la Hongrie des XIVe et XVe siècles, enclavée entre la période glorieuse de la dynastie nationale des Arpadiens et la dynastie impériale des Habsbourgs, ne serait qu'un épisode transitoire, avec quelques « éclats » occasionnels dont l'évolution resterait inachevée.

Par rapport aux périodes arpadienne et habsbourgeoise de l'histoire hongroise, c'est sans aucun doute l'instabilité dynastique, souvent assortie de graves conséquences, qui étonne le plus. L'historiographie est souvent attirée par la représentation de l'apogée des civilisations et des pays. Cependant, pour prendre en compte les ruptures et les continuités des structures politiques du pays, les interrègnes et les périodes où le pouvoir royal est neutralisé – on en dénombre plusieurs durant cette période – sont particulièrement révélatrices : les forces qui évoluent et agissent en partie en coulisse lors des périodes de stabilité, se dévoilent et apparaissent sur le devant de la scène. Dans l'esquisse que nous allons entreprendre, nous prête-

3 Les caractéristiques les plus marquantes des grandes orientations de l'évolution de l'Europe centrale ont été esquissées par Jenő SZŰCS, *Les Trois Europes*, préface de Fernand BRAUDEL, Paris, L'Harmattan, 1985 (« Domaines Danubiens »).

4 Charles-Louis CHASSIN, *La Hongrie. Son génie et sa mission. Étude historique suivie de Jean de Hunyad, récit du XVe siècle*, Paris, 1856, reste l'étude la plus détaillée éditée en France de la vie politique de Jean de Hunyad. Pour illustrer la tradition historiographique hongroise, voir István NEMESKÜRTY, *Nous, les Hongrois*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1994, p. 7-158, pour la tradition littéraire, Tibor KLANICZAY, *Histoire de la littérature hongroise des origines à nos jours*, Budapest, Corvina Kiadó, 1980, pour les manuels scolaires, *Image de la Hongrie en France. I. Manuels scolaires et universitaires* (Actes du Ier Colloque international du 13 au 15 juin 1994), éd. Jean ROHR et Árpád VIGH, Paris, 1995.

5 Grâce à la persévérance et aux efforts récents des spécialistes de l'époque, des manifestations scientifiques et culturelles de grande envergure ont été organisées pour présenter la complexité de la civilisation des pays de ces grandes Maisons royales. Pour la période angevine, à Fontevraud (2001), *L'Europe des Anjou. Aventure des princes angevins du XIIIe au XVe siècle*, Paris, Somogy – Éditions d'Art, 2001, pour Sigismond au Luxembourg et à Budapest, Michel PAULY – François REINERT (éd.), *Sigismund von Luxemburg. Ein Kaiser in Europa*, Mainz am Rhein, Philipp von Zabern, 2006, et Imre TAKÁCS (ed.), *Sigismundus rex et imperator. Art et culture à l'époque de Sigismond de Luxembourg*, Mainz am Rhein, Philippe von Zabern, 2006. Pour Matthias, voir les grandes expositions liées aux manifestations de « l'Année de la Renaissance en Hongrie », avec les quatre expositions organisées par la Bibliothèque nationale Széchényi, par la Galerie nationale de Budapest, par le Musée historique de Budapest et par le Musée des arts décoratifs en 2008.

rons plus particulièrement attention aux phénomènes qui surviennent par temps de crise.

Au début du XIVe siècle, les candidats Přemyslides, Wittelsbach et Angevins se disputent l'accession au trône ; à la fin du XIVe siècle, les prétendants sont issus des Maisons d'Anjou, de Valois (Orléanais) et de Luxembourg, pour aboutir finalement, à partir de la mort de Sigismond en 1437, à la rivalité entre les Habsbourgs et les Jagellons. La concurrence entre ces deux Maisons royales reste un élément constant parmi les rivalités en Europe centrale pendant près d'un siècle. Seule exception, une famille, celle des Hunyadi, n'appartenant pas aux familles royales ou princières, pas même issue de l'aristocratie ancienne du pays, intervient par la force et trouble le jeu des dynasties, rêvant de créer une grande monarchie centre-européenne. Par leur succès, les Hunyadi deviennent les fondateurs et les symboles d'une nouvelle dynastie nationale, idéal voué à un grand avenir dans les mentalités hongroises au cours des siècles qui suivent[6]. Un autre fait mérite encore notre attention : il n'y eut qu'une seule succession du pouvoir royal incontestée durant la période comprise entre 1301 et 1490, quand Louis Ier succède à son père Charles-Robert le 21 juillet 1342, cinq jours après la mort de ce dernier. En revanche, face à l'instabilité dynastique, un autre phénomène favorise la stabilisation des structures : la relative longévité des règnes des principaux acteurs[7]. Ainsi, les succès de certaines grandes personnalités dans le gouvernement du pays non seulement masquent, mais également compensent au moins temporairement les effets néfastes de l'instabilité dynastique.

On assiste à un phénomène général en Europe centrale : suite à la « fatigue biologique » des dynasties nationales centre-européennes, cette région devient la cible de l'expansion des dynasties nouvelles, les plus souvent occidentales qui, comme les Habsbourgs en Autriche, les Luxembourgs en Bohême ou les Anjous en Hongrie, font tout le possible pour s'identifier aux anciennes dynasties nationales. Ainsi, en Hongrie, les représentants des différentes dynasties s'attachent à introduire dans leurs règnes la plus grande continuité possible en se référant notamment à la période des Arpadiens, dynastie nationale[8]. Quand le principe du sang royal donnait à cette continuité un caractère indiscutable, la position des rois a été plus confortable. Dans la tradition hongroise, le lien mystique du roi avec la dynastie des « Saints rois » était plus qu'un élément stabilisateur de leur pouvoir : les modalités de plus en plus élaborées et complexes du couronnement des rois de Hongrie en témoignent. Faute de réunir tous les rites nécessaires – couronnement à Székesfehérvár, par la Sainte couronne, reçue de la main de l'archevêque d'Esztergom – nombreuses sont les tentatives « parallèles » pour assurer la continuité et la légitimité du règne des rois intronisés. La légitimité de leur pouvoir en dépendait[9].

L'instabilité politiques qui s'établit régulièrement dans le pays renforce inévitablement le caractère électif du royaume de Hongrie et accroît le poids d'autres composantes de la société comme l'aristocratie, le clergé, la noblesse moyenne et, plus tard, mais dans une bien moindre mesure, le « reste » de la société : les villes, les villes minières, les bourgs et, plus tard encore, la paysannerie. Les groupes ethniques qui ont une importance militaire comme les Coumans, les Petchénègues ou les Sicules trouvent également leur place dans la société politique hongroise[10]. Cette même instabilité contribue grandement à la naissance

6 La famille de Matthias est attestée depuis 1409, date à laquelle Sigismond de Luxembourg donne les domaines de Hunyad au grand-père de Matthias, Vajk. La famille s'est éteinte suite à la mort de la jeune Élisabeth, fille de Jean Corvin, petite-fille de Matthias, en 1508.

7 Pour l'ensemble de la période en question, seuls cinq rois ont dépassé un quart de siècle de règne : Charles Ier régna pendant quarante et un ans (1301-1342) ; Louis le Grand, quarante (1342-1482) ; Sigismond de Luxembourg, cinquante (1387-1437) ; Matthias, trente-deux (1458-1490) ; Vladislas II, vingt-six (1490-1516).

8 Voir Gábor KLANICZAY, « *Rex Iustus*. Le saint fondateur de la royauté chrétienne », *Cahiers d'études hongroises* 8, 1996, p. 34-59.

9 Charles Ier d'Anjou et Matthias Corvin ont dû attendre plusieurs années pour obtenir leur couronnement en respectant toutes les règles de cette cérémonie hautement symbolique et politique.

10 Sur leur rôle Nathalie KÁLNOKY, *Les constitutions et privilèges de la noble nation sicule. Acculturation et maintien d'un système coutumier dans la Transylvanie médiévale*, Budapest – Paris – Szeged, Publications de l'Institut Hongrois de Paris, 2004 (« Dissertationes », 2).

et à l'épanouissement du mythe de la Sainte couronne qui apparaît de plus en plus comme une théorie d'État organique « à la hongroise » et devient progressivement un facteur stabilisateur du royaume de Hongrie.

La stabilité des structures politique et celle du pouvoir royal dépendaient beaucoup trop de l'attitude individuelle, de la fidélité individuelle des véritables détenteurs du pouvoir : les grands seigneurs. À l'époque féodale, en Hongrie, les liens entres les individus et entre les différents groupes sociaux n'évoluaient pas comme en Europe occidentale. Ici, on a continué de parler d'une « vassalité inachevée » comprenant certains traits caractéristiques de la vassalité « pyramidale » à la française et liée à la « vassalité directe » à l'anglaise, dans un système ne tenant ni de l'un, ni de l'autre. Ce système d'organisation de la société hongroise, la *familiaritas*, s'il est dépourvu de la réciprocité et de la force « contractuelle » de la vassalité occidentale, garde en revanche un niveau plus élevé de liberté pour les biens, notamment pour les terres, tandis que les *famuli* sont beaucoup plus exposés à l'autorité oppressive de leur *dominus*. Dans tous les cas, la formule élaborée en Hongrie n'avait pas la même force organisatrice pour le roi qu'en Europe occidentale, ou alors elle l'avait différemment. Les ruptures et les continuités de l'évolution des structures politiques en Hongrie au cours des XIIIe-XVe siècles s'expliquent par ce phénomène[11].

Cette structure de la vassalité inachevée a été progressivement complétée plutôt que remplacée par le système des ordres dits « précoces ». En fait, « les éléments de vassalité et l'émergence du système des ordres apparurent simultanément alors qu'ils avaient été les produits de deux phases successives dans l'histoire de l'Occident. Cette circonstance empêcha le travail en profondeur […] »[12]. Notons ici, en ce qui concerne les ordres, que ce serait une grave erreur que d'appliquer les catégories habituelles de l'Europe occidentale pour parler de la Hongrie : la répartition « fonctionnelle » de la société féodale (*oratores*, *bellatores*, *laboratores*) n'y apparaît pas de la même façon. En Hongrie, les débuts de la constitution des ordres et, corrélativement, l'idéologie des ordres apparaissent pratiquement en même temps qu'en Europe Occidentale. Certes, la *Magna charta libertatum* hongroise, la « Bulle d'or », suit de très près sa sœur anglaise : elle est publiée en 1222, seulement sept ans après le mouvement des ordres anglais. Mais le régime des ordres en Hongrie, dès son élaboration et tout au long de son existence, a été une idéologie strictement nobiliaire. De fait, en dehors du clergé, la noblesse a été le seul groupe de la société hongroise capable de se constituer en corps politique. Au XIVe siècle, le pays aborde une nouvelle période importante de son développement social. Quinze ans après l'avènement au trône de Louis le Grand, la constitution du régime des ordres franchit un pas décisif. La « Bulle d'or » édictée en 1351 est devenue, encore plus que sa version ancienne de 1222, la véritable constitution nobiliaire. Ses décisions fondamentales, comme les principes d'« une seule et même liberté » pour tous (*una et eadem libertas*), la non imposition et l'inaliénabilité (*avicitas, ius aviticum*) des propriétés terriennes de la noblesse ont jeté les bases solides de la constitution à la hongroise des ordres. Mais il faudra attendre presque un siècle pour que son poids politique devienne vraiment décisif.[13]

Ainsi, par son effectif très élevé, comparé à l'ensemble de la société, et par son statut privilégié de représentant des « classes moyennes », la noblesse prend progressivement une position stratégique dans les structures sociales et politiques du royaume de Hongrie.[14] Elle occupe notamment la place qui, dans le développement occidental, est principalement réservée aux villes et à la bourgeoisie : dans ce

11 Jenő SZŰCS, op. 32-37, 55-66.

12 *Op.cit*., p. 60-61.

13 Sur la Bulle d'or, voir KRISTÓ, *op. cit.*, p. 130-138, et ENGEL-KRISTÓ-KUBINYI, *op. cit.*, p. 80-83 ; une édition du texte latin avec des traductions anglaise, italienne et hongroise et des études trilingues est donnée dans Lajos BESENYEI – Géza ÉRSZEGI– Maurizio PEDRAZZA GORLERO (éd.), *De Bulla Aurea Andreae II Regis Hungariae MCCXXII*, Verona, Edizioni Valdonega, 1999. Obstacle majeur du développement moderne, l'inaliénabilité des terres de la noblesse (c'est-à-dire l'exclusion de la possibilité d'aliéner la propriété terrienne à l'extérieur de la famille) ne sera supprimée qu'en 1848.

14 SZŰCS, *op. cit.*, p. 65-66.

contexte, les circonstances peu favorables définissant les conditions du développement urbain ne sont plus uniquement économiques, mais également politiques[15].

Conformément aux réalités des rapports de forces, dans les structures politiques la noblesse prendra la place de la bourgeoisie et les efforts de la paysannerie aisée et des habitants des bourgs pour se constituer en « ordre » politique et entrer dans la classe politique du pays échouent définitivement à l'issu de la suppression des revendications du soulèvement dit paysan en 1437. C'est une preuve de plus qu'en temps de faiblesse du pouvoir royal, la noblesse arrive à consolider ses positions dans la société hongroise et à augmenter le niveau de ses libertés, c'est-à-dire de ses privilèges. Ces forces apparaissent toujours très clairement en temps de crise, mais la consolidation administrative et législative passe souvent par un consensus avec le pouvoir royal par temps d'équilibre des forces. L'évolution et le perfectionnement de la participation de la noblesse devenaient ainsi le facteur le plus important de la continuité des structures politiques hongroises[16]. C'est en tout cas durant cette période que les forces motrices du pays prennent une direction qui transforme les structures politiques du royaume au profit du régime des ordres, pérennisant sa mainmise sur le fonctionnement du pays. C'est là l'une des origines de la rupture avec l'État hongrois médiéval et de sa division en trois parties.

La première période est un interrègne classique, marqué par les rivalités de trois dynasties royales et princières. Les prétendants sont tous liés à la famille des « Saints rois » par descendance féminine : le Tchèque Ladislas (ou Venceslas) de Přzemysl, petit-fils d'Anne, princesse arpadienne, le Bavarois Othon de Wittelsbach, fils d'Élisabeth, princesse arpadienne, et le Franco-napolitain Charles (Charles-Robert) d'Anjou, petit-fils de Marie, princesse arpadienne, se disputent la couronne et se livrent une bataille acharnée au niveau international et à l'intérieur du pays, souvent par l'intermédiaire de puissants alliés[17].

Les vrais responsables de la division et les véritables bénéficiaires de cette période sont les plus grands seigneurs du pays, détenteurs des hautes dignités du royaume et en même temps princes territoriaux qui règnent en maître sur leurs territoires respectifs. L'historiographie hongroise parle d'« oligarques » ou communément de « petits rois » ou « quasi-rois » qui sont très vraisemblablement, selon Kristó, au nombre de onze et dont les territoires étaient répartis dans les différentes régions du pays[18]. Les rois – et principalement le futur roi Charles Ier – doivent donc s'opposer et (ou) composer avec les onze grands représentants de l'aristocratie du royaume, dont sept appartenaient *de genere* à l'aristocratie hongroise ancienne et trois à la vieille aristocratie croate. À partir de son premier couronnement en 1301, Charles Ier met près de vingt ans pour atteindre son but, une longue période, donc, dominée par les forces à l'origine centrifuges de l'époque féodale, représentées par les plus grands seigneurs du royaume[19].

Ainsi, le mot d'ordre des souverains angevins est de combattre et de renouveler l'aristocratie du royaume, de composer avec elle et de remplacer les anciens opposants par les grands seigneurs, hongrois et étrangers, à la fidélité indiscutable. Les Angevins ne cherchaient pas à écarter l'aristocratie en tant que telle ; si la nouvelle aristocratie, acquise à la Maison angevine, reste un élément principal des structures politiques, ils voulaient contribuer simultanément au développement de la petite et de la moyenne noblesse et leur ouvrir la possibilité d'une ascension sociale et politique. Les Angevins ont également créé les conditions nécessaires au développement économique et, bien sûr, favorisé l'expansion des villes, réformé l'armée, l'administration, les finances et, tout en créant un équilibre des forces internes, ont fixé des objectifs unificateurs et mobilisateurs pour tout le pays : telle

15 Le « Décret sur les villes » (1405) de Sigismond de Luxembourg démontre clairement la complexité de cette situation. Sigismond tente de favoriser le développement de cette couche importante et indispensable à l'évolution de la société de la fin du Moyen Âge, de même que la production agricole et l'épanouissement de la population des « bourgs ». Voir ENGEL-KRISTÓ-KUBINYI, *op. cit.*, p. 140-145, 168-179

16 Voir ENGEL-KRISTÓ-KUBINYI, *op. cit.*, p. 44-48, 76-87, 161-168, 192-194, 305-317.

17 *Op.cit*., p.19-29.

18 KRISTÓ, *op. cit.*, p. 156-158, 169-171; ENGEL-KRISTÓ-KUBINYI, *op. cit.*, p. 19-23.

19 ENGEL-KRISTÓ-KUBINYI, *op. cit.*, p. 29-32, 44-48.

était la recette angevine du succès de leur centralisation en Hongrie. Le mot d'ordre était donc le consensus et l'équilibre des forces, assurés et garantis par le roi. Formule réussie, car Charles et Louis pouvaient se permettre de maintenir cet équilibre sans songer à réunir aucune Diète touchant les affaires de tous le pays (*generalis congregatio*) durant la période de 1323 à 1382. Dans un pays bénéficiant d'une stabilité économique indispensable à la stabilisation des structures politiques, apparaît un pouvoir royal solide et efficace, comparable en tout point au modèle occidental de la royauté[20].

L'interrègne qui suivit la mort de Louis le Grand est d'une nature différente, même si, à première vue, apparaissent certaines ressemblances avec la crise dynastique du début du siècle. L'équilibre des forces maintenu par le centralisme angevin est brusquement rompu. En outre, cette crise fait naître simultanément des rivalités de succession dans au moins deux pays : Hongrie et Pologne. Nous sommes face à une période très innovante. Juridiquement les successions des filles de Louis, Marie et Edwige (Jadwiga) semblent acceptables. Marie est couronnée reine (roi) de Hongrie le 17 septembre 1382, Jadwiga épouse Vladislas II Jagellon le 18 février 1386. Là où il y a un désaccord profond, c'est dans le choix de la personne du roi, en l'occurrence du futur mari. Angevins de Naples (Charles II le Bref, petit-cousin de Louis) et deux prétendants au trône et à la main de Marie, Sigismond de Luxembourg et le Valois Louis d'Orléans, entrent en compétition[21].

Des scènes dramatiques et sanglantes – dignes d'une tragédie shakespearienne – s'ensuivent, inaugurant l'ère de la crise du dualisme des forces établi par le régime des ordres, nouvelle ère de conflits internes dont les partis, constitués par les grands seigneurs du royaume (« les ligues aristocratiques »), assurent la mise en scène souvent dramatique. Une lutte du type de celle des Armagnacs et des Bourguignons s'engage ; les partis rivaux cherchent à faire élire et à couronner leur propre candidat et à s'emparer ainsi du gouvernement du royaume. On aurait tort de voir là le retour à la période d'hégémonie des représentants de l'aristocratie du début du XIVe siècle : ces grands seigneurs ne sont plus des oligarques, des princes territoriaux, mais portent les titres les plus élevés du royaume et font partie du régime des ordres. Désormais la nouvelle aristocratie créée à l'époque angevine veut décider et tente avec succès de s'emparer du pouvoir dans la nouvelle structure. On a l'impression qu'il s'agit d'une affaire interne de l'aristocratie. La noblesse se contente de penser à la confirmation régulière de ses privilèges établis par les lois de 1351. Le groupe le plus puissant de l'aristocratie désirant conclure un pacte avec le roi, ce vœu est formulé et accepté par Sigismond lors de la cérémonie de son couronnement, le 31 mars 1387 à Székesfehérvár. Le règne de Sigismond, qui a duré cinquante ans, est le deuxième le plus long de l'histoire hongroise après celui de François-Joseph. Cette période inaugure une époque extrêmement féconde pour le développement des structures politiques du pays[22].

Charles Ier, on l'a vu plus haut, devait mettre près de vingt ans pour consolider son pouvoir et réunir les conditions nécessaires au fonctionnement de son pouvoir central fondé sur l'équilibre des forces. Sigismond en avait tout autant besoin. Les débuts du règne de Sigismond ont clairement démontré que les grands, appelés désormais les barons (*barones*) laïcs et ecclésiastiques et qui revendiquent le droit de gestion (ou de co-gestion) du pays, constituent un corps politique à part. Ils étaient capables d'enfermer leur roi qui se dressait contre leurs excès en s'appuyant sur les seigneurs étrangers et de dicter les conditions de sa libération : Sigismond a été détenu dans une forteresse baronale à Siklós entre le 28 avril et le 29 octobre 1401. Certes, progressivement, à l'époque de Sigismond la moyenne noblesse apparaît comme un élément indispensable du régime des ordres, comme une force rivale potentielle face à l'aristocratie. Une force rivale, mais pas encore une alternative.

Durant toute la période du règne de Sigismond, ce sont assurément les deux « ordres supérieurs », les aristocraties ecclésiastique et laïque, qui ont été les

20 *Op. cit*, p. 74-96.

21 ENGEL-KRISTÓ-KUBINYI, *op. cit.*, p. 115-119, sur les efforts français, voir Françoise AUTRAND, *Charles VI,* Paris, Fayard, 1986, p. 179-188.

22 ENGEL-KRISTÓ-KUBINYI, p. 115-137, Elemér MÁLYUSZ, *Kaiser Sigismund in Ungarn* 1387-1437, Budapest, 1990.

plus actifs. Finalement, Sigismond a choisi de composer et de passer un contrat avec les ligues les plus influentes et les représentants les plus influents de l'aristocratie. Devenu le roi des partis, Sigismond a réussi à créer une alliance, d'ailleurs étonnamment solide et durable, avec les barons. Elle a pris la forme solennelle d'une remarquable efficacité de l'ordre du Dragon, créé par le roi et par son épouse Barbe de Cillei avec la participation des vingt-deux barons les plus puissants du pays[23]. L'ordre du Dragon, qui réunit les représentants les plus importants des différentes ligues auparavant rivales, devient désormais le « gouvernement central » du royaume. Les dignités les plus importantes du gouvernement du pays (avec une seule exception, en 1409) ont été détenues par les membres de l'ordre. À l'époque de Sigismond, les aristocrates dominent tout au long du règne : sur quarante-quatre dignitaires nommés, il n'y en avait que cinq qui appartenaient à la noblesse moyenne, deux d'origine bourgeoise (de Raguse), les trente-sept autres étant des aristocrates. Cette aristocratie a constitué un groupe politique très fermé qui a pris soin de barrer la route à l'ascension des représentants de la noblesse moyenne qui briguaient les plus hautes fonctions ecclésiastiques ou laïques du royaume. À cet égard, l'ouverture de l'époque angevine est révolue… Phénomène nouveau, le *nádor*, le palatin (« le Grant comte de Hongrie » des sources françaises contemporaines), deuxième dignitaire du royaume, a été nommé par le roi sur les conseils des barons et avec leur accord. Il n'est donc plus seulement le plus haut représentant du roi, mais au moins autant le délégué des barons dans le gouvernement du pays : de fait, il s'agit d'un médiateur entre l'aristocratie et le roi.

La recette de Sigismond pour le gouvernement du pays consiste donc à s'allier solidement avec les seigneurs les plus puissants au moyen d'une formule originale qui permettra d'assurer une continuité gouvernementale, même pendant les longues absences du roi-empereur qui mène une politique internationale très active. Parallèlement, l'évolution économique et sociale transforme progressivement les conditions et les rapports de forces à l'intérieur et à l'extérieur de la classe politique. Notons que la politique internationale de grande envergure et la lutte anti-ottomane créent également des conditions très favorables à l'ascension des représentants de la noblesse[24]. On assiste en outre à deux tentatives d'élargissement important de la société politique : Sigismond, par son fameux décret sur les villes en 1405, désire favoriser le développement des villes et le soulèvement paysan de 1437 signale que la paysannerie s'efforce de rejoindre le système des ordres. En ce qui concerne la première tentative, on a tendance à dire que « la bourgeoisie n'était pas encore au rendez-vous » : il y avait des villes, mais pas de bourgeoisie qui eût été capable de s'organiser comme composante de la classe politique « à l'occidentale ». Quant à la seconde tentative, les revendications de la paysannerie, qui en soulignent clairement les intentions politiques, ont été refoulées, son mouvement politique considéré comme une « jacquerie » et écrasé en tant que telle : l'entrée de la paysannerie parmi les forces constituantes du système politique « à la scandinave » a donc été également barrée[25]. En termes de poids politique, la vraie bénéficiaire de l'époque de Sigismond sera la noblesse. À la mort de celui-ci, la fragilité du gouvernement lors de la succession lui offre la possibilité d'entrer en force sur la scène politique.

En ce qui concerne l'idéologie du gouvernement de Sigismond, la formule est également originale : le roi-empereur associait à sa mission impériale son attachement à la dynastie des Saints rois[26]. Notons qu'il y avait des Arpadiens dans l'ascendance de Sigismond et qu'il était très lié au culte de saint Ladislas, le Saint roi le plus populaire de la fin du Moyen Âge en Hongrie (selon ses vœux, il sera inhumé à Nagyvárad, près de la tombe de saint Ladislas et de sa première épouse Marie d'Anjou), et que la renaissance de l'universalisme impérial a créé

23 Le 12 septembre 1408. Les Statuts ont été confirmés après quelques modifications par le pape Eugène IV le 24 juillet 1433. Voir ENGEL-KRISTÓ-KUBINYI, p. 127-131.

24 Entre autre, la carrière des Hunyadi en est un exemple éclatant. Voir ENGEL-KRISTÓ-KUBINYI, p. 196-198.

25 *Op. cit.,* p. 168-174, 174-180.

26 Gábor KLANICZAY: « Le culte des saints dynastiques en Europe centrale. Angevins et Luxembourg au XIVe siècle », dans *Église et peuple chrétien dans les pays de l'Europe du centre-est et du nord*, Rome, B.E.F.A.R, 1990, p. 542-550.

des conditions particulièrement favorables à l'accroissement, certes transitoire, de l'autorité de l'empereur. Sigismond a finalement réussi à imposer son autorité non seulement « par toute la Chrétienté », mais également en Hongrie : son règne servira de modèle pour Matthias.[27]

La succession de Sigismond inaugure une nouvelle période d'affrontement dynastique dans toute l'Europe centrale : les Habsbourgs et les Jagellons se disputent désormais la succession, principalement en Hongrie et en Bohême. La succession en bonne et due forme d'Albert Ier – malgré l'hostilité de la reine Barbe, épouse de Sigismond, mais conformément à la volonté du roi défunt – semble assurée : neuf jours après la mort de Sigismond, le 18 décembre, le prince Habsbourg mari d'Élisabeth, fille de Sigismond, est élu roi de Hongrie par les grands du royaume, donc par les représentants de l'aristocratie et, le 1er janvier 1438, il est couronné de la Sainte couronne, reçue de la main de György Pálóczi, archevêque d'Esztergom. Les conditions de son élection, formulées par les barons, reflètent la volonté de l'aristocratie de contrôler encore davantage le gouvernement du pays : ces conditions très sévères évoquent les débuts du règne de Sigismond. Tout comme les premières réactions du nouveau roi après son couronnement : à deux exceptions près, il démet tout les grands dignitaires du royaume. Le gouvernement du pays reste cependant sous le contrôle quasi total du Conseil du roi. Mais la situation est loin d'être calme : l'agitation persiste dans le pays, où la révolte paysanne ne s'est terminée qu'en février ; les attaques turques se multiplient, la situation avec les Jagellons reste conflictuelle, surtout concernant la succession de Bohême. Néanmoins, Albert continue de suivre le chemin de Sigismond : il est élu roi germanique le 18 mars 1438. En apparence, le gouvernement selon les méthodes de Sigismond fonctionne toujours. Tout semble réuni pour assurer une passation du pouvoir rapide et efficace.

En apparence seulement, car l'année 1439 est le moment de l'entrée en force des ordres dans la gestion du pays. La Diète de Bude, le 29 mai 1439, marque le parachèvement du régime des ordres, désormais constitué face au roi, avec une prépondérance évidente de la noblesse moyenne. Certes, l'aristocratie ancienne, souvent très divisée, domine encore, avec environ cent trente familles, soit trente pour cent de la population du pays. Mais la noblesse moyenne comprenait déjà une couche sociale aisée, composée d'environ deux cents familles, une couche moyenne de près de dix mille familles, et une couche plus modeste de trente à quarante mille familles : force considérable, capable de protéger ses propres intérêts, bien définis, tout en faisant respecter le principe d'« une seule et même liberté de la noblesse ». Le pourcentage de la noblesse par rapport au reste de la population, on l'a vu, est très élevé en Hongrie, surtout si l'on compare les chiffres avec ceux des pays occidentaux (seule la Pologne dépasse la Hongrie en ce domaine). Le principe de la représentativité de la noblesse moyenne est déjà confirmé par la Diète de Pozsony (Presbourg) de 1435 : elle est, à côté de l'aristocratie et du clergé, le troisième organe constituant le corps du royaume. Les délégués de la noblesse, élus par les comitats, se considèrent comme les véritables représentants de l'ensemble du pays à la Diète, qui défendent l'intérêt de tout le pays face au roi, à l'aristocratie et au clergé, position toute nouvelle qui aura une influence profonde sur l'évolution de la société hongroise. En 1439, pour la première fois, l'écrasante majorité des décisions de la Diète servira les intérêts de la noblesse moyenne. Jamais encore le sentiment du « nationalisme (pour ne pas dire la xénophobie) nobiliaire » n'avait été aussi fort : les représentants des ordres voulaient absolument empêcher que le roi plaçât des étrangers, ses fidèles, aux postes-clés du royaume. Dans la société politique (et à la Diète), un parti des barons et un parti de la moyenne noblesse se constituent.

La mort subite d'Albert, l'élection de Wladislas Ier, sa mort à Varna (1444), le refus, puis l'acceptation des droits de Ladislas le Posthume, fils d'Albert (mort à Prague en 1457) démontre clairement que la succession est très instable et que le pouvoir royal très affaibli passe de crise en crise. L'élection de Matthias Hunyadi en sera la dernière étape. La rivalité entre les Habsbourgs et les Jagellons s'aggrave. Dans ces conditions, la force des ordres et surtout celle de la noblesse ne cesse d'augmenter, le caractère électif du royaume se renforce et s'installe progressivement parmi les « anciennes libertés » du royaume. La

27 *Op .cit*, p. 151-161 et 252-267.

Hongrie marche, ou semble marcher, vers une « république nobiliaire » à la polonaise. Mais sous la pression de la menace turque, une alliance est créée entre le parti de la noblesse et la famille de l'un des plus grands propriétaires et des plus puissants barons du pays, Jean Hunyadi. Cette alliance, soutenue également par un groupe de barons très influent, permet au pays d'inaugurer une nouvelle formule du gouvernement : Hunyadi sera nommé gouverneur-régent de Hongrie jusqu'à la majorité du jeune Ladislas V. La centralisation du pouvoir, surtout militaire, dans les mains de Hunyadi et la quasi absence d'un pouvoir royal, faible et lointain, caractérisent cette période intermédiaire de huit ans de l'histoire hongroise. Les « innovations » pour le gouvernement central se multiplient : on assiste à la multiplication des Diètes. En l'absence du roi, le pays est d'abord gouverné par le Conseil du roi. Pour faire respecter ses décisions, la Diète délègue sept capitaines principaux (dont János Hunyadi) le 7 mai 1445. Hunyadi est élu gouverneur – du 6 juin 1446 jusqu'en janvier 1453 – puis, à la majorité du roi, capitaine suprême du royaume. À cette époque, Hunyadi possède onze châteaux forts, trente-neuf bourgs et sept cent cinquante villages. Il n'était pas le plus puissant des barons, mais au vu de l'ensemble de ses revenus et de son poids politique, eu égard aux dignités qu'il portait, on ne pouvait guère l'ignorer. De plus, les ordres qui dominent la vie politique du pays commencent à exercer le plein pouvoir royal, à agir à sa place, allant jusqu'à intervenir directement au niveau international : les représentants de la Diète hongroise passent un contrat de coopération avec les ordres tchèques, autrichiens et moraves contre Frédéric III pour obtenir la libération de Ladislas V[28].

Durant cette même période, un nouveau conflit s'accentue qui voit s'opposer de plus en plus les partisans des Hunyadi et ceux des Habsbourgs. On assiste à nouveau à des scènes sanglantes, mais cette fois sous la menace quotidienne de l'affrontement des deux mondes, chrétien et musulman, aux frontières sud du pays. Les thèmes du drame de Ladislas Hunyadi et du conflit entre « le parti national » et les représentants de la cour royale étrangère seront repris par Ferenc Erkel, fondateur de l'opéra national, et par la peinture romantique au XIXe siècle.

Mobiliser les ressources de sa famille et de ses propre terres, passer une alliance – une ligue – avec certains autres barons influents, minimiser le pouvoir réel du roi et l'influence de son entourage, profiter de l'évolution et s'appuyer sur les forces de l'ordre de la noblesse, nouvellement constitué, telle était la recette de la concentration des forces du pays obtenue par János Hunyadi. Son action, principalement dirigée contre les Ottomans, donc menée dans l'intérêt du pays et de « toute la chrétienté », bénéficiait d'un soutien interne et d'une sympathie internationale[29]. Dans les conditions créées par l'omnipotence des ordres, par les structures baronales et nobiliaires, la concentration du pouvoir obtenue par János Hunyadi a atteint son plus haut degré et clairement démontré ses limites. Sans disposer du pouvoir royal, il n'était pas possible d'aller plus loin.

L'élection de Matthias et les conditions de cette élection représentent à la fois une rupture dans le choix des dynasties royales par rapport à la pratique antérieure et s'inscrivent dans la continuité de l'évolution de la société politique hongroise. La nouvelle ère de crise dynastique dans les pays d'Europe centrale sera provoquée par la mort subite du jeune roi de Hongrie et de Bohême, Ladislas V, le 23 novembre 1457[30]. La Bohême et la Hongrie perdent donc leur roi en même temps et les solutions qu'elles adoptent se

28 ENGEL-KRISTÓ-KUBINYI, p. 201-205.

29 La littérature scientifique est très riche en ce domaine. Voir *op. cit.*, p. 198-205, 207-209 ; TOULOUZE-HANUS, p. 101-114 ; PAMLÉNYI, p. 121-124 ; Sándor CSERNUS, « Les Hunyadi, vus par les historiens français du quinzième siècle », dans Tibor KLANICZAY et József JANKOVICS (éd.), *Matthias Corvinus and the Humanism in Central Europe*, Budapest, Balassi Kiadó, 1994, p. 75-95 ; Yvon LACAZE, « La politique 'méditerranéenne' et les projets de croisade chez Philippe le Bon », I-II, *Annales de Bourgogne*, XLI, n°s 161-162, 1969, et les pages correspondantes du volume II de l'excellente étude détaillée de Kenneth M. SETTON, *The Papacy and the Levant (1204-1571)*, I-II, Philadelphia, The American Philological Society, 1978.

30 Les témoignages contemporains sont nombreux ; pour les chroniqueurs français de l'époque, la mise en scène est particulièrement marquante : au moment de la mort du roi à Prague, une délégation de Ladislas arrive en France pour demander en mariage Madeleine, la fille du roi de France. Villon lui-même y fait référence en évoquant « la roue de Fortune », qui emporte même les plus grands) : voir Sándor CSERNUS, « Lancelot, Roy de Hongrie et de Behaigne. Naissance et épanouissement d'un mythe au milieu du XVe siècle », *Acta Universitatis Szegediensis. Acta Romanica*, XIII, 1988, p. 93-117.

ressemblent : Georges Podiébrad sera gouverneur, puis roi de Bohême. Il accepte la libération de Matthias, dont la détention à Prague avait été décidée par Ladislas, et prévoit les fiançailles de sa fille Catherine avec le cadet des frères Hunyadi. Les négociations sont menées par János Vitéz, grande figure de l'humanisme et de la vie politique hongroise.[31]

Les représentants des ordres se mettent au travail dès le début du mois de janvier 1458. La Diète est chargée de l'élection du nouveau roi : la mère et l'oncle de Matthias arrivent à Bude à la tête d'une véritable armée de près de 15 000 hommes. Les prélats et les barons, après s'être assurés que Matthias n'avait pas l'intention de venger la mort de son frère, acceptent la proposition de Mihály (Michel) Szilágyi le 23 janvier. Le lendemain, la noblesse moyenne réunie au pied du château de Bude, sur le Danube gelé, est informée de cet acte et acclame Matthias, âgé de quatorze ans, roi de Hongrie. Au moment de son élection, l'influence de Matthias – avec vingt-deux châteaux, les revenus familiaux les plus élevés, l'armée baronale privée la plus puissante – était considérable, mais ne suffisait pas encore pour dominer.

Le principe électif du royaume de Hongrie, mis en œuvre et pleinement exercé par les ordres, l'emporte : la Hongrie – tout comme la Bohême, celle-ci le 2 mars – choisit un « roi national» élu du moins théoriquement par l'ensemble de la noblesse. Mihály Szilágyi est nommé gouverneur du pays jusqu'à la majorité du roi, donc pour cinq ans. Après son élection, Matthias aura trente-deux ans de règne devant lui pour gouverner le pays[32]. Comme il est d'usage, les représentants des ordres définissent les conditions de leur décision. On voit bien que la machine du régime des ordres est rodée. Tout semble prêt à continuer de fonctionner comme à l'époque du père du jeune roi, si ce n'est que la mission du gouverneur change : il n'est plus gouverneur-régent comme l'était Hunyadi, mais désire « gouverner » le roi ou diriger à la place du roi. Les circonstances rappellent la première période du règne de Sigismond de Luxembourg. Matthias accepte solennellement les conditions de son élection, définies à la Diète de Pest. Pour s'emparer du pouvoir, Matthias reçoit le soutien du parti le plus puissant des barons et, suivant le chemin tracé par Sigismond, traite avec le groupe le plus puissant de l'aristocratie. En premier lieu, il passe un accord avec ceux-ci, puis, afin d'acquérir son autonomie, se tourne contre les barons déçus et de plus en plus clairement opposés à son pouvoir, jusqu'à appeler l'empereur Frédéric III de Habsbourg au trône hongrois. Matthias les relève de leurs fonctions, y compris son oncle Michel Szilágyi, son principal soutien au début de son règne, et les combat même sur le champ de bataille avec succès. Matthias met six ans pour atteindre son objectif et arriver à son couronnement en 1464. Mais les barons vaincus ne sont pas chassés par le roi : nombre d'entre eux continuent une carrière politique, militaire ou juridique à la cour. Matthias compose donc avec les grands seigneurs, mais il fait plus : il se met à créer – on dirait une reprise de l'expérience angevine – une nouvelle aristocratie, issue principalement de sa famille ou des rangs de la moyenne ou de la petite noblesse, un nouveau groupe de barons qui reçoit les véritables charges dans le gouvernement du pays. Parmi les plus hauts conseillers et

31 Son rôle a été indiscutable dans l'ascension de la famillle des Hunyadi et primordial dans le développement de la cour de Matthias Corvin et de l'humanisme en Hongrie. Une exposition consacríe à son œuvre a été organisée par la Bibliothèque nationale Széchényi en 2008, par Ferenc FÖLDESI. Voir le catalogue *Csillag a holló árnyékában. Vitéz János és a humanizmus kezdetei Magyarországon* (« Étoile sous l'ombre du corbeau: János Vitéz et les débuts de l'humanisme en Hongrie »), Budapest, OSZK, 2008.

32 Les sources relativement nombreuses sur la personnalité de Matthias nous sont transmises surtout à partir de la deuxième moitié de son règne et principalement grâce aux humanistes italiens installés à la cour, comme Antonio Bonfini. Sur sa jeunesse les spécialistes n'ont pas beaucoup d'informations. À l'époque où souvent le choix du prénom d'un enfant princier est un véritable programme politique, notons que son frère porte le prénom du saint roi Arpadien le plus populaire de la fin du Moyen Âge. Matthias est né à Kolozsvár, le 23 février 1443. Logiquement, son baptême a pu avoir lieu le jour de la saint Matthias, le 24 avril. Il avait très certainement reçu une bonne éducation, parlait plusieurs langues étrangères : le latin, l'allemand, l'italien et, peut-être, une langue slave. Il grandit à l'ombre de son frère qui devait recevoir l'héritage immense de son père. Matthias reçut également une formation militaire : à onze ans, il est armé chevalier, à quatorze ans (suite à la mort de son père et à l'exécution de son frère), Matthias devient chef de sa famille et n'a pas encore quinze ans quand il sera élu roi. Nous devons à Philippe de Commynes le texte français contemporain le plus connu sur Matthias: voir le chapître XII de ses *Mémoires sur Louis XI*, éd. Jean DUFOURNET, Paris, Gallimard, 1979, p. 514-527 (« Collection Folio », 1078).

dignitaires de la cour, on trouve des personnages issus de la bourgeoisie ou même d'origine paysanne. Matthias compose donc avec les anciennes familles de barons et, parallèlement, modifie et transforme considérablement l'aristocratie hongroise du XVe siècle.

En étudiant la liste des grands seigneurs portant une dignité politique ou ecclésiastique dans la période entre 1458 et 1490, on trouve un grand nombre de noms nouveaux : à côté de vingt représentants des familles anciennes, on découvre trente-neuf nouvelles familles : les débuts de la centralisation du pouvoir royal passent par la modification des rapports de force au profit du roi, à l'intérieur du pouvoir central. Formellement, les positions « constitutionnelles » des barons n'ont pas été modifiées : leur nombre, leurs compétences étaient pratiquement les mêmes qu'à l'époque de Sigismond. Mais le contenu a changé progressivement sous Matthias. Dans la grande opération de Matthias pour gagner le soutien des familles les plus riches et les plus grandes du royaume, tout en les gardant dans son entourage, on découvre la volonté du roi de créer une vie de cour pleine d'éclat, brillante, faisant autorité à l'intérieur comme à l'extérieur du royaume.

L'année 1464 voit s'achever la première étape de Matthias : le 29 mars, il est couronné roi de Hongrie avec la Sainte couronne à Székesfehérvár par l'archevêque d'Esztergom (?). Les conditions indispensables à la cérémonie ont donc été réunies. Les décisions de la Diète confirmant les anciens privilèges du royaume consolident le nouvel équilibre entre le roi et les ordres : la Diète de Székesfehérvár reprend les textes de la Bulle d'or de 1222, des décrets de Louis le Grand de 1351 et de Sigismond, publié en 1435. Les piliers de la constitution nobiliaire sont consolidés. Désormais Matthias pense à la centralisation du pouvoir royal et se met à établir les structures nécessaires à l'indépendance de plus en plus prononcée du roi : ses réformes économiques, financières et militaires lui permettront progressivement d'atteindre son objectif. Matthias utilise toutes les techniques élaborées par ses prédécesseurs angevins et luxembourgeois et tire la leçon de la politique de son père.

Le pouvoir royal de Matthias se détache progressivement des structures du régime des ordres et de la logique de l'interprétation nobiliaire de la pratique du pouvoir: sa monarchie centralisée sera la quasi négation du système des ordres, un modèle extrême, exceptionnel et unique qui ne songe plus à l'équilibre des forces, ni à l'appui d'un associé privilégié, mais uniquement à la bonne administration des ressources économiques, sociales et politiques du pays.

L'éclat culturel de la cour renaissante et humaniste de Matthias Corvin en était le signe extérieur, ce qui ne signifie pas pour autant que la Renaissance en Hongrie n'était qu'un épisode sans précédent, ni lendemain. Bien au contraire, la cour de Matthias devient progressivement un centre administratif, politique et culturel du royaume où la mise en scène est au service de l'autorité royale omniprésente.

Le développement et l'épanouissement précoce du système des ordres, qui passaient par un équilibre entre les forces à l'époque angevine, par un gouvernement fondé sur la prépondérance de l'aristocratie à l'époque de Sigismond, par le parlementarisme et le nationalisme nobiliaire dans la période intermédiaire des Habsbourgs et des Jagellons gérée par János Hunyadi, furent suivis d'une centralisation précoce et temporaire du pays à l'époque de Matthias. Une centralisation précoce, mais dans aucun cas un absolutisme au sens postérieur du terme, car elle s'appuyait sur un meilleur usage des forces, sans qu'eussent pu être créées les conditions durables et nécessaires à un gouvernement absolutiste, véritable tyrannie pour les humanistes hongrois, de même que pour les ordres dont les anciennes libertés ont été « royalement ignorées ».

Vu de l'extérieur, le pouvoir royal ressemblait beaucoup par sa nature et par son fonctionnement à celui des princes de l'Europe occidentale et les contemporains comme Commynes ne s'y trompaient pas. Au sommet, le roi, le pouvoir royal agissent selon les normes occidentales de la royauté et rivalisent souvent avec elle par son éclat et par son efficacité. En Hongrie l'humanisme « précoce » et la cour royale imprégnée des courants de la Renaissance italienne viennent appuyer les objectifs du roi centralisateur[33]. Au-dessous, la société est différente, dans sa structure

33 L'étude de l'œuvre de l'archevêque d'Esztergom, János Vitéz, prouve que cette influence touche également les centres ecclésiastiques et princiers : voir le catalogue de la Bibliothèque nationale Széchényi *: A Star in the Raven's Shadow. János Vitéz and the Beginnings of Humanism in Hungary.* éd. Ferenc Földesi, Budapest, OSZK, 2008.

comme dans sa perception des choses. Ainsi, la centralisation de Matthias reste finalement dans l'ancien paradigme du régime des ordres : l'époque des Hunyadi, en particulier celle de Matthias, parachève la formation de cette société politique. Certes, les forces de caractère anarchique longtemps refoulées du régime des ordres emportent et balaient, au lendemain de la mort de Matthias Corvin, les résultats de sa politique centralisatrice. Mais, très peu de temps après, à la place de la réalité de la monarchie de Matthias, s'installe le mythe du roi national et de la monarchie nationale de son roi, âge d'or et apogée de l'État hongrois médiéval[34].

Les intellectuels et les plus grands hommes politiques de la Hongrie des siècles suivants prendront pour modèle l'État de Matthias : les aspects culturels et la réputation de sa bibliothèque n'y ont pas peu contribué. La Renaissance tardive en Hongrie se nourrit également de l'époque heureuse de la monarchie de Matthias Corvin, tandis que le peuple hongrois l'adopte définitivement et le fait entrer dans son folklore et dans ses contes populaires[35].

34 Une littérature scientifique abondante analyse l'influence de l'État de Matthias Corvin sur les traditions politiques hongroises. L'interprétation la plus célèbre est due à Miklós Zrínyi, poète, homme d'État et chef de guerre qui a pris pour modèle la monarchie de Matthias dans sa *Méditation sur la vie du roi Matthias* (1656). Voir PAMLÉNYI, p. 192-194, et T. KLANICZAY, *Histoire…*, *op. cit.*, p. 81-91.

35 Pour l'héritage complexe de Matthias, voir le catalogue de l'exposition *« Mátyás Király öröksége. Késő reneszánsz művészet Magyarországon (16-17.sz.)* [« L'héritage du roi Matthias. La Renaissance tardive en Hongrie (XVIe-XVIIe siècles) »], éd. Árpád MIKÓ et Mária VERÓ, Budapest, 2008.

À PROPOS DE MATTHIAS CORVIN ET DE LA *CORVINIANA* : LE STATUT ET LE RÔLE DE LA BIBLIOTHÈQUE EN OCCIDENT À L'AUBE DE LA MODERNITÉ

FRÉDÉRIC BARBIER

Pourquoi, en définitive, la *Corviniana* ? Lorsque, il y a quelques années, István Monok avait essayé, avec l'aide notamment de nos amis italiens, de « monter » un dossier de programme européen autour de Matthias Corvin et de la *Corviniana*, nous avions proposé de tenir un colloque consacré à un thème très général : les bibliothèques princières et la construction (ou la genèse, pour reprendre le mot de Jean-Philippe Genêt[1]) de l'État moderne en Europe à la fin du Moyen Âge et jusqu'au début du XVIe siècle. Le colloque aurait privilégié, il va de soi, le modèle typique de la *Corviniana*, mais sans se limiter aux murailles du château de Buda[2]. Aujourd'hui, grâce à nos collègues de l'IRHT et à tous les spécialistes qu'ils ont su réunir à leur entour, le projet est devenu réalité, et les historiens du livre, en particulier, ne peuvent que s'en réjouir.

Il ne sera question ici que de proposer le coup d'œil de l'historien du livre sur un aspect particulier de son champ général d'études – l'histoire des collections de livres et des bibliothèques au tournant du Moyen Âge à l'époque moderne. Nous regrouperons nos remarques autour de deux grands axes points, en nous autorisant des comparaisons chronologiques sur le plus long terme : d'abord, la dimension de la bibliothèque sur le plan économique, et, dans un second temps, la question de la construction et de la représentation politiques.

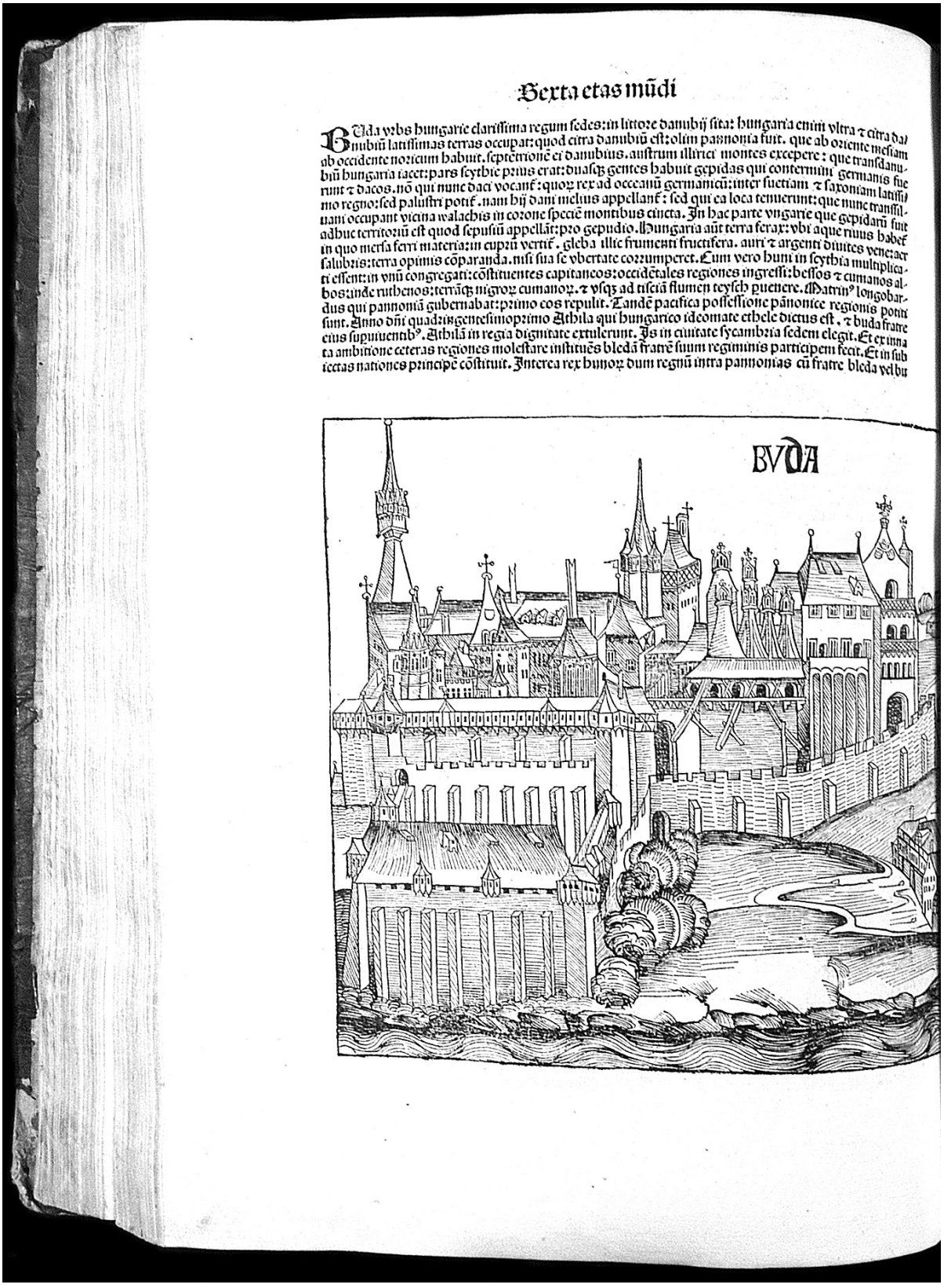
L'économie du livre

La bibliothèque, *alias* la collection de livres, désigne d'abord une réalité matérielle : il s'agit d'un ensemble de livres, et, par extension, des locaux où cet ensemble sera conservé et mis à disposition d'éventuels utilisateurs. Cette réalité matérielle de la bibliothèque est souvent difficile à préciser, s'agissant des locaux, du mobilier, de l'encadrement institutionnel, etc., faute de sources adéquates[3]. Pourtant, la perspective comparatiste, et la disponibilité de bases de données de plus en plus riches et accessibles, permettent de faire quelques remarques et de suggérer quelques hypothèses. La première portera sur l'importance prise à la fin du Moyen Âge par les moyens d'information et de documentation en tant qu'éléments de l'attirance spécifique et de la richesse d'un centre urbain. Nous sommes dans la période du manuscrit, donc à l'époque pré-gutenbergienne, et, si les livres circulent,

1 Jean-Philippe GENET, *La Genèse de l'État moderne. Culture et société politique en Angleterre*, Paris, 2003.

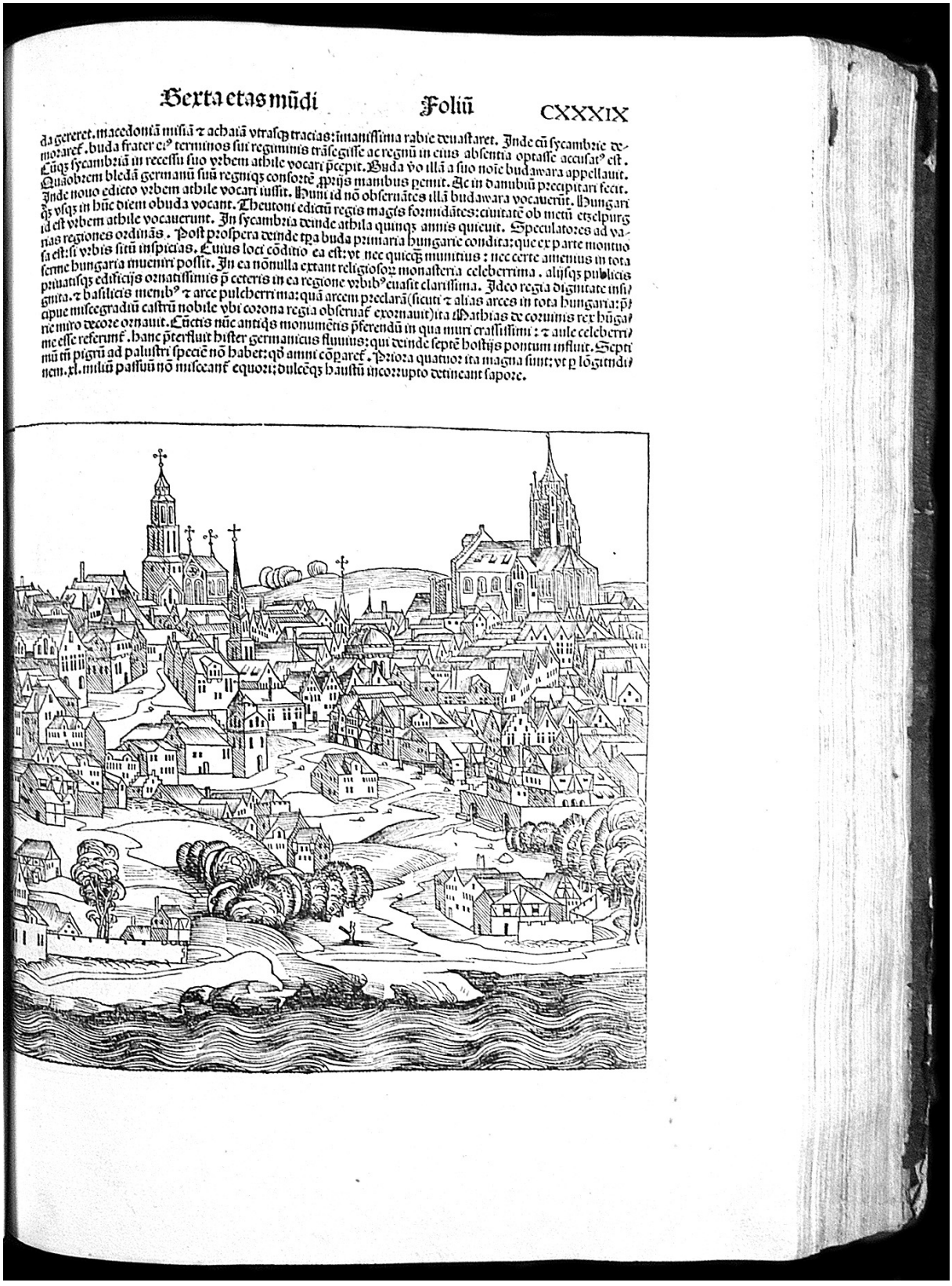
2 Ill. 1.

3 On trouvera un certain nombre d'exemples *a contrario* dans *Histoire des bibliothèques françaises*, t. I : *Les bibliothèques médiévales, du VIe siècle à 1530*, André VERNET éd., Paris, 1989.



Sexta etas mūdi

Buda vrbs hungarie clarissima regum sedes: in littore danubij sita: hungaria enim vltra ⁊ citra danubiū latissimas terras occupat: quod citra danubiū est: olim pannonia fuit. que ab oriente mesiam ab occidente noricum habuit. septētrionē ei danubius. austrum illirici montes excepere: que transdanubiū hungaria iacet: pars scythie prius erat: duasq; gentes habuit gepidas qui contermini germanis fuerunt ⁊ dacos. nō qui nunc daci vocant: quoꝝ rex ad occeanū germanicū: inter suetiam ⁊ saxoniam latissimo regno: sed palustri potit. nam hij dani melius appellant: sed qui ea loca tenuerunt: que nunc transsiluani occupant vicina walachis in corone speciē montibus cincta. In hac parte vngarie que gepidarū fuit adhuc territoriū est quod sepusiū appellāt: pro gepudio. Hungaria aūt terra ferax: vbi aque riuus habet in quo mersa ferri materia: in cuprū vertit. gleba illic frumenti fructifera. auri ⁊ argenti diuites venetaer salubris: terra opimis cōparanda. nisi sua se vbertate corrumperet. Cum vero huni in scythia multiplicati essent: in vnū congregati: cōstituentes capitaneos: occidētales regiones ingressi: bessos ⁊ cumanos albos: inde ruthenos: terrāq; nigroꝝ cumanoꝝ. ⁊ vsq; ad tisciā flumen teysch puenere. Matrinꝰ longobardus qui pannoniā gubernabat: primo eos repulit. Tandē pacifica possessione pānonice regionis potiti sunt. Anno dñi quadringentesimoprimo Athila qui hungarico ideomate ethele dictus est. ⁊ buda fratre eius supuiuentibꝰ. Athilā in regia dignitate extulerunt. Is in ciuitate sycambria sedem elegit. Et ex innata ambitione ceteras regiones molestare instituēs bledā fratrē suum regiminis participem fecit. Et in subiectas nationes principē cōstituit. Interea rex hunoꝝ dum regnū intra pannonias cū fratre bleda vel bu



Sexta etas mũdi Foliũ CXXXIX

da gereret. macedoniã misiã ⁊ achaiã vtrasq; tracias: ĩmanissima rabie deuastaret. Inde cũ sycambrie de-
moraret. buda frater eiꝰ terminos sui regiminis trãsegisse ac regnũ in eius absentia optasse accusatꝰ est.
Cũq; sycambriã in recessu suo vrbem athile vocari p̃cepit. Buda v̄o illã a suo noĩe budawara appellauit.
Quãobrem bledã germanũ suũ regniq; consortẽ ꝓprijs manibus ꝑemit. Ac in danubiũ precipitari fecit.
Inde nouo edicto vrbem athile vocari iussit. Huni id nõ obseruãtes illã budawara vocauerũt. Hungari
q̃ vsq; in hũc diem obuda vocant. Theutoni edictũ regis magis formidãtes: ciuitatẽ ob metũ etzelpurg
id est vrbem athile vocauerunt. In sycambria deinde athila quinq; annis quieuit. Speculatores ad va-
rias regiones ordinãs. Post prospera deinde tp̃a buda primaria hungarie condita: que ex parte montuo
sa est: si vrbis situ inspicias. Cuius loci cõditio ea est: vt nec quicq̃ munitius: nec certe amenius in tota
ferme hungaria inueniri possit. In ea nõnulla extant religiosoꝝ monasteria celeberrima. alijsq; publicis
priuatisq; edificijs ornatissimis p̃ ceteris in ea regione vrbibꝰ euasit clarissima. Ideo regia dignitate insi-
gnita. ⁊ basilicis menibꝰ ⁊ arce pulcherrima: quã arcem preclarã (sicuti ⁊ alias arces in tota hungaria: p̃-
cipue miscegradiũ castrũ nobile vbi corona regia obseruat̃ exornauit) ita Mathias de coruinis rex hũga-
rie miro decore ornauit. Cũctis nũc antiq̃s monumẽtis p̃ferendũ in qua muri crassissimi: ⁊ aule celeberri-
me esse referunt̃. hanc p̃terfluit hister germanicus fluuius: qui deinde septẽ hostijs pontum influit. Septi
mũ tñ pigrũ ad palustri speciẽ nõ habet: qđ amni cõparet̃. Priora quatuor ita magna sunt: vt ꝑ lõgitudi-
nem. xl. miliũ passuũ nõ misceant̃ equori: dulcẽq; haustũ incorrupto detineant sapore.

Le château de Bude, ill. du *Liber Chronicarum*, Nürnberg, Anton Koberger, 1493
(exemplaire de la Bibliothèque municipale de Valenciennes)

c'est évidemment dans le cadre d'une économie de relative rareté. Restons un moment sur les bords de la Seine : Marie-Hélène Tesnière, dans l'introduction du catalogue *Paris, capitale des livres*, montre très bien comment Paris s'impose, à partir du XIIIe siècle, comme un centre majeur de la production et du commerce des livres, ce « qui la consacre comme capitale incontestée dans ce domaine pour la France et même pour l'Occident » [4]. Les bases de cette réussite sont connues : au premier rang, l'Université, les collèges et le peuple des maîtres et des étudiants ; mais aussi la cour et la haute administration (le roi et les princes de la famille royale, les officiers royaux, les dignitaires ecclésiastiques) ; sans oublier la ville (les bourgeois), dont l'importance montera progressivement en puissance.

Dans le statut comme dans l'économie même de la ville, la place du *software* [5] intellectuel est en effet beaucoup plus grande qu'on ne le suppose *a priori* : jouent en l'occurrence un rôle décisif aussi bien la présence des textes – les manuscrits – que la disponibilité de spécialistes de ces mêmes textes – les copistes et éventuellement les artistes et les peintres, mais surtout les maîtres, docteurs et éudiants, voire ceux que l'on appellerait aujourd'hui les hauts fonctionnaires. On pensera par exemple aux clercs qui entourent Charles V (1364-1380), Jean Golein, Nicole Oresme et Raoul de Presles, dont on connaît le travail comme traducteurs de latin en français pour Aristote comme pour Barthélemy l'Anglais [6]. L'un des effets de cette « économie de la matière grise » dans la capitale est, aussi, de faire de celle-ci le point d'ancrage et de diffusion d'innovations parfois nées ailleurs, comme dans le cas des Bibles parisiennes du XIIIe siècle et de la mise au point de concordances et d'index dont l'origine est aussi à chercher à Oxford, avec Étienne Langton. Un phénomène qui fait penser, par anachronisme, à ce que l'on désigne aujourd'hui avec inquiétude comme la « fuite des cerveaux ».

Mais, même si les livres circulent, bien sûr, ils circulent relativement peu, et en petit nombre. Non seulement cette économie de l'immatériel que l'on dit caractéristique de la révolution actuelle des médias (l'économie de l'info-com) joue comme un facteur discriminant entre les villes au moins depuis le XIIIe siècle en Occident, mais nous la retrouvons en arrière-plan de la première géographie de l'imprimerie, à l'époque des incunables. La cartographie du semis et des réseaux de presses typographiques au XVe siècle telle que les proposaient Febvre et Martin [7] et telle qu'elle a été très précisément mise à jour par Philippe Niéto [8], devrait être sous-tendue par une pesée de tout ce qui relève de la logistique de l'intelligence, y compris les moyens de communication : la facilité des transports autorisera les voyages et facilitera la *peregrinatio academica*, les échanges négociants et le développement de la correspondance. Ce sont ces indicateurs qui expliquent, par exemple, la position très favorable d'une ville moyenne comme peut l'être Bâle dans le mouvement des idées et dans la production des livres en Europe au XVe siècle, ainsi que son rôle central dans les processus de transferts culturels entre l'Italie, les pays germanique et le royaume de France, voire les « anciens Pays-Bas ». Matthias Corvin et ceux qui l'entourent, depuis 1458 et surtout depuis le couronnement de 1464 (un Janos Vitéz, jusqu'en 1471) ne s'y trompent pas, qui ont sans doute cette perspective présente à l'esprit lorsqu'ils entrepennent de faire de Bude la capitale d'un des principaux royaumes européens du temps [9].

4 *La Capitale des livres. Le monde du livre et de la presse à Paris, du Moyen Âge au XXIe siècle* [catalogue d'exposition], Frédéric BARBIER, éd., Paris, 2007.

5 « L'historien ne s'absente pas de la modernité, […] il se contente de se mettre en retrait […]. Il faut apprendre à dire l'histoire avec nos mots, dans nos mots, pour avoir chance d'inscrire notre action dans le temps » (Jean CÉARD, Préface à Gilbert GADOFFRE, *op. cit. infra*).

6 La bibliographie sur la collection de Charles V est très importante depuis l'étude fondamentale de Léopold DELISLE, *Recherches sur la librairie de Charles V*, Paris, 1907, 2 vol. Voir aussi le catalogue de l'exposition qui lui a été consacrée par la Bibliothèque nationale en 1968 : *La Librairie de Charles V*, Paris, Bibliothèque nationale, 1968.

7 Lucien FEBVRE, Henri-Jean MARTIN, *L'Apparition du livre*, 3e éd., Paris, 1999 (L'Évolution de l'humanité).

8 Philippe NIÉTO, « Géographie des impressions européennes du XVe siècle », dans *Le Berceau du livre : autour des incunables. Études et essais offerts au Professeur Pierre Aquilon par ses élèves, ses collègues et ses amis*, Frédéric BARBIER, éd., p. 125-174, ill. (*Revue française d'histoire du livre*, t. 118-121).

9 György KÓKAY, *Geschichte des Buchhandels in Ungarn*, Wiesbaden, 1990, p. 15-22 (Geschichte des Buchhandels).

La facilité d'accès au savoir et à l'information restera une caractéristique décisive du statut des différentes villes tout au long de l'époque moderne, voire jusqu'à la révolution actuelle des médias. Lorsque le jeune médecin et philologue grec Adamantios Koraïs vient à Paris à la veille de la Révolution, il est ébloui par les possibilités que lui offre la capitale du royaume dans le domaine de la documentation, qu'il s'agisse de documentation savante ou d'information politique au jour le jour. Son témoignage est particulièrement précieux, parce qu'il souligne le poids indiscutable, mais bien difficile à mesurer précisément, pris par les facteurs relevant de l'information et de l'économie de l'information :

> « Représentez–vous à l'esprit une ville plus grande que Constantinople, renfermant 800 000 habitants, une multitude d'académies diverses, une foule de bibliothèques publiques, toutes les sciences et tous les arts dans la perfection, une foule d'homme savants répandus par toute la ville, sur les places publiques, dans les marchés, dans les cafés où l'on trouve toutes les nouvelles politiques et littéraires, des journaux en allemand, en anglais, en français, en un mot, dans toutes les langues […]. Ajoutez à cela une foule de piétons, une autre foule portée dans des voitures et courant de tous côtés […], telle est la ville de Paris ! […]
>
> Avez-vous jamais vu un ouvrier travailler sans outils ? Et croyez–vous que les quatre ou cinq cents volumes que vous avez à peine à Smyrne (et encore tous grecs seulement) suffiraient à me fournir la matière qui est nécessaire à mon livre ? Ici, outre la bibliothèque du juge [Clavier] chez lequel je demeure, j'ai encore Villoisson et deux autres savants, dont les bibliothèques renferment huit ou dix mille volumes chacune. Et si je ne trouve pas, dans ce nombre, le livre qu'il me faut, j'ai la permission d'aller le demander à la Bibliothèque royale, qui possède 350 000 volumes… »[10]

Mais, à côté de la géographie du savoir, un second élément caractérise l'économie du livre et de la bibliothèque à l'époque qui nous intéresse ici : il s'agit de l'émergence d'un marché du livre, et des conséquences induites par ce processus[11]. Marie-Hélène Tesnière montre en effet comment, à partir surtout du XIVe siècle, une certaine forme de *hardware* se développe aussi à Paris, avec le double processus de laïcisation de la production des livres, et de parcellisation des tâches – fabriquer et vendre le parchemin et le matériel d'écriture, copier, enluminer, relier et vendre les manuscrits. Le nouveau « maître d'œuvre » qui unifie le système est le libraire : il coordonne les différentes opérations – et nous connaissons relativement bien la population des professionnels, à Paris, grâce aux registres d'imposition conservés de la fin du XIIIe siècle[12]. La pratique de l'écriture se répand, la librairie se développe, et un marché émerge pour le manuscrit, dont la production, pour autant que l'on puisse la mesurer, augmente rapidement aux XIVe et XVe siècles. Même si la méthode employée par Uwe Neddermeyer semble, à certains égards, contestable, la reconstitution statistique donne une idée de la croissance rapide de la production, et qui va s'accélérant[13]. De même, les estimations d'Ezio Ornato tendent-elles à montrer qu'en France, le prix moyen du manuscrit est divisé par deux au XVe siècle par rapport à la situation antérieure, un élément qui ne peut être sans conséquences sur les conditions de sa diffusion[14].

Plus précisément, il semble bien que deux pratiques caractéristiques du « petit monde du livre » urbain des XIIIe-XVe siècles seraient à analyser dans le cadre de l'émergence d'un nouveau « marché du livre » et de l'équilibre entre l'offre et la demande. La *pecia* permet de produire plus rapidement et avec plus de correction

10 *Lettres de Coray au protopsalte de Smyrne Dimitrios Lotos…*, éd. marquis de QUEUX DE SAINT–HILAIRE, Paris, 1880.

11 Frédéric BARBIER, « Aux XIIIe-XVe siècles : l'invention du marché du livre », dans *Revista portuguesa de história do livro*, t. 20, 2006, p. 69-95, ill.

12 *La Capitale des livres*, *op. cit*., notice n° 4 (rôle de la taille imposée aux habitants de Paris en 1292. BnF, ms. fr. 6220). Voir aussi : Richard H. ROUSE, Mary A. ROUSE, *Manuscripts and their makers. Commercial Book Producers in Medieval Paris 1200-1500*, [London], 2000, 2 vol.

13 Uwe NEDDERMEYER, *Von der Handschrift zum gedruckten Buch*, Wiesbaden, 1998, 2 vol.

14 Carla BOZZOLO, Ezio ORNATO, *Pour une histoire du livre manuscrit au Moyen Âge : trois essais de codicologie quantitative*, Paris, 1980 (et Supplément, 1983).

les manuscrits universitaires. Nous sommes déjà, avec cette technique, dans la logique qui sera celle des loueurs de livres tels que nous les présente Sébastien Mercier à Paris à la fin du XVIIIe siècle, alors même que se produit une nouvelle poussée de la demande et que se profile une autre « révolution du livre », celle de l'industrialisation et de la librairie de masse. Faute de pouvoir se procurer ce que l'on veut, parce que la production ne suit pas la demande, on va le lire chez le libraire, le revendeur ou le loueur de livres :

> « On lit certainement dix fois plus à Paris qu'on ne lisait il y a cent ans, si l'on considère cette multitude de petits libraires semés dans tous les lieux qui, retranchés dans des échoppes au coin des rues et quelquefois en plein vent, revendent des livres vieux ou des brochures nouvelles qui se succèdent sans interruption. [Les clients] restent comme aimantés autour du comptoir ; ils incommodent le marchand qui, pour les faire tenir debout, a côté tous ses sièges; mais ils n'en restent pas moins des heures entières appuyés sur des livres, occupés à parcourir des brochures et à prononcer d'avance sur leur mérite et leur destinée... »[15]

Et le loueur, comme avant lui d'une certaine manière le *stationarius*, de découper en cahiers les ouvrages les plus demandés, pour les donner à lire à l'heure…

L'institution de la bibliothèque peut elle aussi s'analyser dans les termes d'une réponse à la poussée du marché : autrement dit, la bibliothèque fonctionne comme une interface qui permettra de réguler l'offre et, par la mise en commun des ressources, d'assurer un certain équilibre avec la demande. Cette analyse peut être approfondie dans un certain nombre de cas privilégiés par la documentation : bornons-nous à rappeler l'exemple des bibliothèques de collèges[16], et surtout les catalogues et registres de prêts de la bibliothèque de la Sorbonne, étudiés notamment par Jacques Monfrin[17].

La représentation politique

Si la bibliothèque a une fonction économique très réelle qu'il ne faudrait pas négliger, elle est pourtant aussi au cœur d'un processus de profonde transformation politique. Ce rôle du politique n'est pas surprenant. En effet, même si le marché se développe, entraînant une hausse de la production manuscrite et la mise en place d'institutions et de pratiques de lecture qui doivent permettre de répondre, dans une certaine mesure, à la demande, il n'en reste pas moins vrai que la place réservée à la commande reste essentielle dans l'économie du livre manuscrit – et notamment de la commande princière. Il n'est que de rappeler le rôle des ducs de Bourgogne et de leur entourage, depuis Philippe le Hardi, en ce qui concerne la production de « romans », la traduction des classiques, voire la fabrication de livres de dévotion, notamment des Heures[18]. L'affirmation massive du marché ne s'imposera comme une caractéristique générale de la branche qu'après l'invention de la typographie en caractères mobiles (1454-1455), et même après 1480[19]. Et encore convient-il de souligner combien le passage de la commande au marché ne se fait pas brutalement : le prince d'Ancien Régime restera attentif à conserver la haute main sur le « petit monde » du livre. Dès 1472, Giovanni Andrea Bussi (1417-1475), évêque d'Aléria, se tourne, dans la Préface aux *Postilla* de Nicolas de Lyre, vers Sixte IV pour solliciter un soutien financier au profit des premiers imprimeurs romain, Sweynheim et Pannartz, alors confrontés à

15 L. S. MERCIER, *Le Tableau de Paris*, Amsterdam, 1781-1788, 12 vol., XII, p. 151-155.

16 Différentes études ont récemment abordé la question des bibliothèques de collèges parisiens. La Sorbonne est présentée globalement par RICHARD H. et M. A. ROUSE, « La bibliothèque du collège de Sorbonne », dans *Histoire des bibliothèques…*, *op. cit*., t. I, p. 113-123. Après les travaux de A. L. GABRIEL, de Nathalie GOROCHOV et de Thierry KOUAMÉ, une des études les plus récentes sur cette question est celle de Cécile FABRIS, *Étudier et vivre à Paris au Moyen Âge. Le collège de Laon (XIVe-XVe siècles)*, Paris, 2005, 504 p. (Mémoires et documents de l'École des chartes)

17 R. MARICHAL, *Le Livre des prieurs de Sorbonne (1431-1485)*, Paris, 1987. Jacques MONFRIN, « Les lectures de Guillaume Fichet et de Jean Heynlin d'après le registre de prêts de la Bibliothèque de la Sorbonne », *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, t. 17, 1955, p. 7-23.

18 La *Vierge du chancelier Nicolas Rollin*, portrait de Van Eyck (Paris, Musée du Louvre), met ainsi en scène le chancelier de Philippe le Bon avec sur les genoux un somptueux manuscrit d'Heures ouvert à son premier feuillet (1434).

19 Frédéric BARBIER, *L'Europe de Gutenberg*, Paris, 2006.

pollens:pudicus fidelis:& p etate prudẽs: cepitq regere uiuẽte adhuc Iohanne gubernatore. Postea cũ esset in bohemia:obiit prage anno etatis & coronationis sue decimooctauo:sepultusq ibidem in ecclesia kathedrali: Anno domini millesimoquadringentesi moquinquagesimoseptimo.

De coronatione regis Mathie.

POst mortem Ladizlai regis electus est in regem hungarie Mathias fe.me.filius Illustris Iohis de hunyad ppe. co. bistriciẽñ Anno dñi millesimoquadringẽtesimoquinquagesimo octauo:q tam exterris ut bohemis & polõis:q̃ nõnullis incolis sacre corõe subiectis sibi plurimũ ĩsidiãtibus ut leo fortissimus: inuictissimusq restitit. Hic etiã cũ ualidissimo exercitu regnũ bozne ingressus castrum munitissimũ Iaycza noĩe e manibus turcoz gloriose eripuerit:deinde uictor rediens ad hungariam: dyademate sancti regis Stephãi qd apud Fridericũ romanoz impatorẽ habebaṫ:in ciuitate alberegalis potitus est. Postea uero collecto ingẽti exercitu moldauiam terram: puinciã sacre corõe subiectam sed p id temporis rebellem ingressus est. ibiq habito acerbissimo conflictu triũphũ preclarũ atq memorabilẽ obtinuit. Vnde & uexilla plurĩa inclyte uictorie sue signa budã usq adduxit. que magna cũ celebritate in procbiali beatissime Marie uirginis ecclesia affixa bodie conspiciunt. Reliqua aũt preclara ac mẽorabilia facinora serẽissimi atq inuictissimi dñi nostri regis:quia tanta sunt q breuiter cõprebẽdi nequeunt:in aliud tempus differenda:ac latius prosequenda erunt. Pro quo dño nostro illustrissimo atq gratioso optimus maximusq deus etiam atq etiam rogandus est:ut eum in pace tranqlla:iusticie obseruatione:suorum dilectione:regni incremento:& diuturna demũ uite incolumitate tenere:seruare:& augere dignetur.

Finita Bude Anno dñi. M.CCCC.LXXIII. in uigilia penthecostes: per Andreã Hess.

Colophon de la Cronica *Hungarorum*, Buda, 1473 (exemplaire de la Bibliothèque nationale de Hongrie).

une grave crise de surproduction et ne pouvant même plus se procurer le strict nécessaire pour vivre.

Mais le jeu entre le pouvoir politique – le prince – et la bibliothèque met en œuvre une dialectique double. Tout d'abord, Marie-Hélène Tesnière souligne combien la dimension culturelle devient consubstantielle du statut propre du souverain. L'hypothèse que nous formulons a été d'abord proposée dans un article déjà ancien[20] : nous sommes à une période où s'opère le lent passage entre un modèle politique féodalo-dynastique et un modèle fondé sur l'État territorial et sur la figure du prince comme prince absolu. Norbert Elias a démontré comment le paradigme de la « distinction » prenait une importance décisive dans cette construction de la modernité :

« La cour se constitue comme un milieu spécifique, fonctionnant selon des règles rigides et très précises, pour ainsi dire dans un monde isolé du "commun". D'où l'importance fonctionnelle des concepts accusant cette différentiation même, la gloire, le prestige, le rang, mais l'importance aussi du cadre et du "style de vie" qui permettra de les mettre en scène : c'est la création de jardins princiers (fonctionnant comme des microcosmes de la nature), l'organisation de fêtes somptueuses, mais aussi le souci de la distinction gratuite, avec la constitution de collections d'objets précieux et de livres… »[21]

Or, si le prince doit aussi être « prince des lettres », c'est par référence au modèle de l'Antiquité, et notamment au couple d'Auguste et de Mécène, et au palais de l'Esquilin où ce dernier reçoit les grands auteurs de l'époque – Virgile, Horace et Properce en tête. Rome, *caput rerum*, était la capitale du monde antique : après la chute de Rome, la capitale du monde médiéval combinera les deux mouvements de translation, translation du pouvoir suprême (*translatio imperii*) et translation du savoir (*translatio studii*, d'Athènes à Rome, puis dans telle ou telle ville occidentale[22]). Avec ce double mouvement, et la dimension « culturelle » et artistique présente au cœur de la définition même du pouvoir politique en cours d'organisation, nous sommes bien au principe du thème choisi pour le colloque parisien.

Dans cette logique, le livre – ne parlons pas du texte – occupe une place symbolique centrale : le livre et de plus en plus la collection de livres, éventuellement réunie dans le *studiolo* ou dans la bibliothèque, dont la louange s'impose comme un *topos* dans la littérature du temps, qu'il s'agisse de la Bourgogne, de Paris, des villes italiennes ou, bien sûr, de la Bude de Matthias Corvin. Rappelons ici que l'oncle de Benvenuto, Baccio Cellini, est à Bude en 1479 avec Benedetto da Maiano, lequel avait aménagé en marqueteries le cabinet du duc Frédéric III de Montefeltre (règne 1444-1482) à Urbin ainsi que celui d'Alphonse d'Aragon.

La volonté de s'affirmer comme le prince des lettres n'est pas sans conséquences pour la pratique livresque elle-même : ces volumes, dont les plus beaux valent des sommes énormes, ne sont pas des ouvrages de travail, mais bien des objets de représentation, comme en témoigne souvent leur état de conservation. Si nous descendons le temps jusqu'à la seconde moitié du XVe siècle, l'époque même de Matthias, la recherche de la distinction a aussi pour conséquence le primat toujours donné au manuscrit, alors que l'imprimerie se développe de plus en plus : la bibliothèque princière est une bibliothèque précieuse, dans laquelle l'imprimé ne pénètre que très progressivement. Et, lorsqu'elle accueille des imprimés, c'est souvent sous une forme particulièrement somptueuse, comme avec l'exemple de Vérard et de Charles VIII : on réalise pour le roi des exemplaires spécifiques, imprimés sur vélin et où les gravures sont enluminées, voire remplacées par des peintures à pleine page[23]. On sait d'ailleurs que Matthias Corvin n'a pas aidé à la création de la première imprimerie hongroise, celle d'Andreas Hess à Bude dès 1473[24] : nous perdons presqu'aussitôt la trace du prototypogra-

20 Frédéric BARBIER, « Représentation, contrôle, identité : les pouvoirs politiques et les bibliothèques centrales en Europe, XVe-XIXe siècles », dans *Francia : Forschungen zur westeuropäischen Geschichte*, t. 26/2, 1999, p. 1-22, ill.

21 Frédéric BARBIER, *art. cit.*

22 Gilbert GADOFFRE, *La Révolution culturelle dans la France des humanistes*, Genève, 1997, p. 50-53.

23 M. B. WINN, *Anthoine Vérard Parisian publisher 1485-1512. Prologues, poems and presentations*, Genève, 1997.

24 *Chronica Hungarorum*, Buda, Andreas Hess, 1473 (et fac-similé, avec une préface d'Erzsébet SOLTÉSZ, Budapest, 1972). Voir aussi György KÓKAY, *Geschichte*, *op. cit*., p. 22-36. Ill. n° 2.

phe, qui n'a pas trouvé dans la capitale du royaume le marché qui lui aurait permis de poursuivre son activité. Mais le principe d'imitation sociale explique que nous retrouvions ce modèle du livre imprimé sur vélin, enluminé et somptueusement relié, dans certaines bibliothèques privées. Bornons-nous à deux exemples : un *Narrenschiff* en français aujourd'hui conservé à Dresde[25], et le célèbre *Tristan* de Châteauroux[26]. De tels ouvrages relèvent plus du statut de l'objet précieux et représentatif sur le plan politique que de l'instrument de travail. L'état de conservation des volumes de la *Coviniana* et la qualité des textes qu'ils contiennent montrent que nous nous plaçons dans ce cas de figure.

Le prince ou le richissime mécène a un rôle décisif en ce qui concerne l'économie même du livre et la bibliothèque. Il est l'initiateur, implicite ou explicite, au niveau de l'écriture elle-même, soit qu'on lui offre un certain manuscrit pour recevoir une récompense, soit qu'il passe commande. Ce rôle joue aussi, bien sûr dans le domaine artistique, comme l'illustrent les commandes du duc de Bourgogne auprès d'ateliers brugeois ou, plus tard, celles de Matthias à Florence. Pourtant, l'ouverture de la bibliothèque princière au public, ou à un certain public, ouverture qui rapprocherait son modèle de celui d'une bibliothèque de collège ou d'université, n'est pas encore d'actualité, sauf en Italie, à l'exemple de la bibliothèque florentine de San Marco. La question décisive sera de savoir dans quelle mesure et dans quelles conditions on passe d'un modèle de bibliothèque à l'autre, autrement dit de la collection précieuse, ou du *studiolo* princier, à la bibliothèque institutionnalisée de contenu moderne. Deux indices importants seraient ici à interroger plus particulièrement.

Le premier critère est celui de l'institutionnalisation, de la reconnaissance d'une certaine technicité des problèmes de bibliothéconomie, voire de la nomination éventuelle d'un bibliothécaire. Bien entendu, chacun connaît l'exemple typique de la bibliothèque de Charles V et de son bibliothécaire Gilles Mallet à Paris, mais chacun sait aussi comment cette amorce de collection institutionnelle s'est trouvée dispersée par suite des événements. Le modèle d'institutionnalisation le plus avancé et le plus précoce serait bien plutôt à chercher en Italie, à Florence, à Venise et à Rome, avec la bibliothèque du pape[27]. Dans la seconde moitié du XVe siècle, la plupart des papes sont des intellectuels et des amateurs de livres : Nicolas V Parentucelli (Tommaso de Sarzana, 1447-1455) est auteur d'un canon bibliographique et a peut-être déjà pensé à ouvrir la Bibliothèque vaticane aux savants. Il en confie la gestion à un spécialiste, en la personne de Giovanni Tortelli, lui-même helléniste et ancien élève de Leonardo Bruni et de Lorenzo Valla à Florence. Cosimo di Monserrato succédera à Tortelli comme bibliothécaire sous Calixte III (1455-1458). Avec Pie II Piccolomini (1458-1464), le trône de saint Pierre est occupé par un des plus grands humanistes du temps, tandis que le Vénitien Paul II Barbo (1464-1471), collectionneur passionné, protégera les débuts de l'imprimerie à Rome. Mais, bien sûr, la mutation décisive se produit sous Sixte IV della Rovere (1471-1484), avec la bulle *Ad decorem militantis Ecclesiae* du 15 juin 1475 organisant la Bibliothèque vaticane. La célèbre fresque de Melozzo da Forlí met l'événement en scène, avec le personnage même de Bartholomaeus Platina (1421-1481), *custos* et *gubernator*, auquel succédera en 1481 Bartolomeo Manfredi de Meldola, « Aristophilus ». À Rome en 1475, nous sommes réellement passés d'un modèle de bibliothèque à l'autre. La présence de Galeotto Marzio comme bibliothécaire du roi à Bude à partir de 1465 est un effet de ce tropisme italien, et le modèle reste le même avec son successeur, Taddeo Ugoleto, originaire de Parme et bibliothécaire à Bude de 1485 à 1490[28].

25 Dresden, SLUB, Ink 2° 4114. Voir la notice à l'adresse : http://www.ihmc.ens.fr/Document/Nefdesfous/fran_ais_a.php

26 *Tristan chevalier de la Table ronde*, Paris, pour Antoine Vérard, [avant le 20 nov. 1496], 2°, ill. Bm Châteauroux, Inc. 6 (vol. 1 et 2). McFarlane 130 ; Aquilon 652. Les amateurs et collectionneurs ne s'y sont d'ailleurs pas trompés, comme le montre la succession des provenances prestigieuses de cet exemplaire : Nicolas Moreau, seigneur d'Auteuil, 1581 ; Madame de Verru, vente 1737, n° 2013 ; J. Gaignat, vente 1769, n° 2299 ; duc de La Vallière, vente 1784, n° 4017, au libraire De Bure, pour le comte McCarthy ; McCarthy, vente 1817, n° 3436 ; G. Hibbert, vente Londres 1829, n° 8222, à Walther. Collection Bourdillon à Genève, catalogue 1830, n° 230. Légué à la ville de Châteauroux, vers 1856. Voir *La Capitale des livres*, *op. cit.* n° 41.

27 Jeanne BIGNAMI-ODIER, *La Bibliothèque Vaticane de Sixte IV à Pie XI*, Città del Vaticano, 1973 (Studi e testi) ; et l'article de Jeannine FOHLEN dans le présent volume.

28 Ireneo AFFÒ, *Memorie di Taddeo Ugoleto Parmigiao, bibliotecario di Matia Corvino*, Parma, 1781.

Avec l'institutionnalisation, nous touchons aussi au second indice révélateur de la modernité, qui est celui de l'ouverture possible au public. Si Nicolas V avait peut-être envisagé la chose, Sixte IV la mentionne explicitement dans sa bulle de 1475 : la bibliothèque sera destinée « au service du pape et à l'étude des sciences sacrées, [mais elle fonctionnera aussi] pour le service et l'honneur des érudits qui se consacrent à l'étude des lettres ». Remarquons que le phénomène est concomitant de la « restitution » faite par Sixte IV au « peuple romain » d'un certain nombre de statues de bronze déposées au Palais des Conservateurs – à commencer sans doute par la célèbre louve elle-même. Pour Édouard Pommier, la décision fait référence au passage de l'*Histoire naturelle* où Pline l'Ancien loue Marcus Agrippa, gendre d'Auguste, pour avoir défendu le statut « public » d'objets et d'œuvres d'art « exilés » dans les demeures privées de la campagne – l'ouvrage de Pline vient, précisément, d'être publié par Johannes de Westfalia à Venise[29]. Un siècle et demi plus tard, dans son *Advis pour créer une bibliothèque* (1621), Naudé théorisera non seulement cette économie du livre et de la bibliothèque comme un instrument de pouvoir, mais aussi l'ouverture nécessaire de cette dernière pour servir l'utilité publique.

La représentation politique s'impose désormais comme un élément indissociable de la définition et du statut de la bibliothèque moderne et elle débouche sur la question de l'identité et du patrimoine, tout particulièrement sensible dans le cas de Matthias Corvin. Que Matthias ait cherché à organiser à Bude une « résidence » moderne (n'employons pas le terme de capitale) sur le modèle de ce qui se fait en Europe occidentale ; et que, dans cette perspective, la création d'une bibliothèque et le mécénat princier aient joué un rôle important, le fait n'est pas douteux. Mais la mort du roi (1490), la disparition précoce de la bibliothèque, puis la destruction du royaume de Hongrie à Mohács en 1526 et son occupation par les Ottomans marquent les esprits et l'on sait, par exemple, que l'événement est l'un de ceux qui pousseront le médecin zurichois Conrad Gesner à se lancer dans le travail de sa monumental *Bibliotheca universalis* (1545). On sait aussi comment, dès le XVIe siècle, les princes de Transylvanie se lancent dans la quête d'épaves d'une bibliothèque elle-même constitutive de la dignité royale[30]. On sait enfin comment la *Corviniana* reste, dans sa disparition même, au cœur de l'histoire des bibliothèques dans la Hongrie moderne : le modèle royal ayant été détruit, les plus grands seigneurs se considèrent en charge de constituer des collections de livres qui permettront au pays, le moment venu, de construire sa réinsertion dans le modèle de développement de l'Europe occidentale, jusqu'à Széchényi et à la fondation du Musée national, donc de l'actuelle Bibliothèque nationale[31]. La *Bibliotheca Corviniana* est la référence obligatoire de la section librairie et littérature lors de l'exposition du Millénaire de la Hongrie[32], Hevesy lui consacre un superbe album à Paris en 1923[33], et elle est aujourd'hui au cœur du projet de *Bibliotheca Corviniana digitalis* en cours de réalisation[34]. La « virtualité » d'une collection détruite ou dispersée referme ainsi avec élégance le paradigme ouvert, à la fin du Moyen Âge, avec la naissance de la bibliothèque moderne sur les plans de l'économie comme de la politique.

29 Goff, P 786.

30 *Histoire de la Transylvanie*, Béla KÖPECZI, éd., trad. fr., Budapest, 1992.

31 István MONOK, « De l'histoire de la Bibliothèque nationale de Hongrie », dans *Histoire et civilisation du livre. Revue internationale*, t. 1, 2005, p. 299-312, ill.

32 Frédéric BARBIER, « Le livre exposé : le livre et les bibliothèques dans les expositions universelles, 1850-1914 », dans : *Les Bibliothèques centrales et la construction des identités collectives*, Frédéric BARBIER, István MONOK, éd., Leipzig, 2005, p. 296-324 (Vernetztes Europa).

33 A. de HEVESY, *La Bibliothèque du roi Matthias Corvin*, Paris, 1923 (Société française de reproduction de manuscrits à peintures).

34 Olivier DESGRANGES, *La Bibliotheca Corvina dans le patrimoine national hongrois. Histoire et actualité*, Mémoire d'étude, ENSSIB, 2005. Accessible à l'adresse http://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/document-604. Pour le programme « BCD » lui-même : http://www.corvina.oszk.hu/.

LA *BIBLIOTHECA CORVINIANA* ET LES CORVINA « AUTHENTIQUES »

Edit Madas

Au début du XVe siècle, la culture écrite en Hongrie était *grosso modo* latine et, l'historiographie, les chartes et les documents de l'administration mis à part, principalement ecclésiastique. La production littéraire en langue hongroise en était encore à ses débuts : quelques livres de la Bible, des légendes et des prières avaient été traduits dans le courant du siècle. La maîtrise de la lecture et de l'écriture ne faisaient point partie des vertus nobiliaires, au contraire, les grands seigneurs considéraient cet art comme indigne de leur rang[1]. En outre, une grande partie de la bourgeoisie des villes était de langue maternelle allemande.

La couche détentrice de la culture était composée presque exclusivement d'ecclésiastiques[2]. János Vitéz (c. 1408–1472) qui, à la cour de Bude du roi Sigismond de Luxembourg (1387–1437), avait eu des relations privilégiées avec Pier Paolo Vergerio[3], s'élève au-dessus des autres prélats, non seulement par ses connaissances théologiques, mais aussi par sa compétence dans le domaine de la littérature classique et de l'astronomie[4]. De fait il fut le premier partisan engagé de l'humanisme italien, entretenant des contacts personnels avec les représentants de ce mouvement, lisant et collectionnant des manuscrits humanistiques, et enfin finançant les études italiennes de plusieurs de ses neveux, parmi eux Janus Pannonius (1435–1472)[5]. Il fut non seulement le précepteur de Matthias Corvin (né en 1443, roi de 1458 à 1490), mais aussi l'organisateur de l'université de Presbourg (1465/1467).

L'orientation italienne dans sa collection de livres représente donc chez Matthias Corvin un héritage de

1 András VIZKELETY, « Literatur zur Zeit der höfisch-ritterlichen Kultur in Ungarn », dans *Die Ritter: Katalog der Burgenländischen Landesausstellung auf Burg Güssing*, Eisenstadt, 1990, p. 84-92; Ferenc ZEMPLÉNYI, *Az európai udvari kultúra és a magyar irodalom* [La culture européenne de cour et la littérature hongroise], Budapest, 1998.

2 Elemér MÁLYUSZ, *Egyházi társadalom a középkori Magyarországon* [Société ecclésiastique dans la Hongrie du Moyen Âge], Budapest, 1971.

3 Le célèbre humaniste vécut à Bude de 1417 jusqu'à sa mort, en 1444.

4 L'humanisme arriva avec Pier Paolo Vergerio (1370–1444 v. 45) à la cour de l'empereur Sigismond († 1437) où János Vitéz était alors en service de cour. La rencontre des deux hommes marque le début de l'humanisme hongrois. Klára CSAPODI-GÁRDONYI, *Die Bibliothek des Johannes Vitéz*, Budapest, 1984; *Star in the Raven's Shadow. János Vitéz and the Beginnings of Humanism in Hungary, Exhibition Catalogue*, 14 March 2008–15 June 2008, National Széchényi Library, Ferenc FÖLDESI (éd.), Budapest, 2008.

5 L'humanisme venu d'Italie n'a pas rompu en Hongrie – il marque en cela la continuité avec le Moyen Âge – avec l'Église et son enseignement. Dans ses débuts, et tout au long du siècle, l'enrichissement des connaissances visait le raffermissement de la foi, un fort accent ayant toujours été mis sur la responsabilité morale et pédagogique. En dehors de la cour royale, ce sont les sièges épiscopaux qui deviennent à la fin du siècle les centres hongrois de la spiritualité humaniste. Ágnes RITOÓK-SZALAY, « Der Humanismus in Ungarn zur Zeit von Matthias Corvinus », dans *Humanismus und Renaissance in Ostmitteleuropa vor der Reformation*, Winfried EBERHARD, Alfred A. STRNAD éd., Köln–Weimar–Wien, 1996, p. 157-171.

ses maîtres, mais on peut dire qu'en créant une bibliothèque princière de la Renaissance au nord des Alpes, il a indiscutablement anticipé sur son époque. Il fit venir dans sa cour des manuscrits humanistiques somptueux (outre des humanistes, des copistes, des peintres, des relieurs italiens) à un moment historique où dans les pays à forte tradition de littérature vernaculaire, tels que la France, l'Angleterre et l'Allemagne, les manuscrits de luxe commandés par les princes étaient, en règle générale, en langue vulgaire[6]. Par son contenu, par la beauté et la quantité des manuscrits qui y sont conservés, la bibliothèque de Matthias Corvin surpassait même la plupart des bibliothèques princières de l'Italie d'alors. Sa collection – en plus de sa véritable joie personnelle – était censée représenter un empire puissant et richissime, et surtout la personne du monarque-mécène érudit.

L'élan spontané de collectionneur chez le jeune Matthias a pu être interrompu par le complot fomenté contre lui, dans lequel ses chers humanistes, János Vitéz et Janus Pannonius, avaient aussi trempé (1471). Le caractère Renaissance de sa cour se renforça après son mariage avec Béatrice d'Aragon (1476) : au début des années 1480 ils s'informèrent ensemble en matière de livres du côté de Florence[7]. Le vrai tournant dans l'enrichissement de la bibliothèque royale et l'unification de l'aspect extérieur des livres eut lieu vers le milieu des années 1480. Dans cette tâche l'humaniste parmesan, Taddeo Ugoleto, que Matthias avait fait venir à Bude comme bibliothécaire et précepteur de son fils naturel János Corvin (1473-1504), joua un rôle important.

C'est à ce moment-là qu'on commence à doter les manuscrits de reliures somptueuses, caractéristiques des *corvina* et à enluminer les frontispices des armes de Matthias Corvin. Ugoleto est le maître d'œuvre de l'agencement incomparable de la bibliothèque, c'est lui qui commande à Naldo Naldi le panégyrique[8] glorifiant la *Bibliotheca augusta* et qui est à l'origine de la commande de nouveaux manuscrits, beaucoup plus nombreux et plus somptueux qu'auparavant. Cet épanouissement rapide fut interrompu par la mort inattendue du roi, survenue le 6 avril de l'année 1490. La perte de perspectives pour la bibliothèque est illustrée par le fait connu qu'en 1498 le roi Vladislav II entame des négociations au sujet des 150 manuscrits commandés pour le compte de Matthias (mais non payés et par conséquent retenus à Florence)[9]. La dissolution spectaculaire de la collection après la mort de Matthias Corvin montre à quel point la bibliothèque avait été liée à sa personne et à ses ambitions. Les manuscrits disséminés furent en grande partie conservés, tandis que ceux retenus à Bude furent emportés en 1526 par le sultan Soliman (avec d'autres manuscrits trouvés dans le château). Soliman, ainsi que ses successeurs, considéraient les *corvina* comme des objets précieux, ce qui explique que de temps en temps quelques manuscrits revenaient de Constantinople vers l'Europe en relativement bon état. En revanche, la plupart des pièces rendues à la Hongrie en 1869 et 1877 étaient en très mauvais état[10]. Quelque tragique que puisse nous paraître aujourd'hui la rapide dissolution de la *Bibliotheca Corviniana*, il faut signaler que le nombre de manuscrits qui subsistent actuellement est

6 L'humanisme italien, qui redonnait vie au latin classique, a pu sans difficulté s'appuyer en Hongrie sur le latin écrit et parlé. En effet il ne s'opposait ici aucunement au goût habituel des lecteurs exigeants en matière de littérature en langue nationale. Á. RITOÓK-SZALAY, « Der Humanismus in Ungarn », *art. cit.*; Albert DEROLEZ, *Codicologie des manuscrits en écriture humanistique sur parchemin*, Turnhout, 1984, p. 11 (Bibliologia 5-6).

7 Dániel PÓCS, « Urbino, Florence, Buda. Models and Parallels in the Development of the Royal Library » *Matthias Corvinus, the King. Tradition and Reneval int he Hungarian Royal Court (1458–1490)*. Exhibition Catalogue, 19 March 2008–30 June 2008, Budapest History Museum, 2008, p. 147-163.

8 Klára PAJORIN, « L'opera di Naldo Naldi sulla biblioteca di Mattia Corvino e la biblioteca umanistica ideale », dans *L'Europa del libro nell'età dell'Umanesimo*. Atti del XIV Convegno internazionale (Chianciano, Firenze, Pienza 16–19 luglio 2002), Luisa SECCHI TARUGI éd., Firenze, 2004, p. 317-330 (Quaderni della Rassegna, 36).

9 Angela DILLON BUSSI, « Ancora sulla Biblioteca Corviniana e Firenze », dans *Uralkodók és corvinák/Potentates and Corvinas*, Anniversary Exhibition of the National Széchényi Library 16 May-20 August, 2002, Orsolya KARSAY éd., Budapest, 2002, p. 63-70.

10 Edit MADAS, « La storia della *Bibliotheca Corviniana* nell'Ungheria dell'età moderna », dans *Nel segno del corvo. Libri e miniature della biblioteca di Mattia Corvino*, Ernesto MILANO éd., Modena, 2002, p. 233-239.

Fig. 1
Budapest, Országos Széchényi Könyvtár Cod. Lat. 428. (cf. Tableau n° 135) :
Reliure corvina dorée en cuir pour un manuscrit en langue latine.
Le titre de l'ouvrage est écrit dans la marge supérieure du plat postérieur

beaucoup plus important que celui de n'importe quelle autre collection du pays. Sur les centaines de livres médiévaux conservés jadis au Mons Sancti Martini (Pannonhalma), le plus grand des monastères bénédictins de Hongrie, nous ne connaissons aujourd'hui qu'un seul manuscrit réalisé au début du XVIe siècle[11]. Trois raisons peuvent expliquer cette postérité relativement favorable de la bibliothèque de Matthias Corvin : sa réputation internationale et l'intérêt des érudits humanistes ; l'identification facile des *corvina* (portant des reliures et les armes de Matthias); et enfin l'effort international de chercheurs qui travaillent depuis plus de deux cents ans à retrouver et enregistrer les manuscrits conservés et à reconstruire le stock d'autrefois.

Les *corvina* « authentiques »

C'est au XIXe siècle que la bibliothèque de Matthias Corvin, fut nommée d'après le nom de son souverain *Bibliotheca Corviniana*, et les manuscrits qui en dépendaient *corvina*. Aujourd'hui le nombre de *corvina* « authentiques » est estimé à 216, du moins est-ce le chiffre habituellement mentionné lorsqu'on parle des volumes restants de la *Bibliotheca Corviniana*. Ce nombre provient de l'album illustré *Bibliotheca Corviniana*[12], paru en 1990, dans lequel le couple Csapodi faisait la synthèse, après trois éditions et pour la quatrième et dernière fois de tout ce que leurs prédécesseurs et eux-mêmes avaient noté sur les *corvina* au cours des décennies précédentes. L'album, après une présentation de l'histoire de la bibliothèque, nous donne de brefs descriptifs des manuscrits en suivant l'ordre alphabétique des villes et des bibliothèques et qui les possèdent, sous le titre de « A fönnmaradt hiteles korvinák leírása » [Description des *corvina* authentiques passés à la postérité]. Ces descriptifs permettent d'informer le lecteur, entre autres choses, sur la manière dont tel ou tel volume se rattache à la personne du roi ou à sa bibliothèque. Tout cela n'est accessible pour le moment qu'en hongrois. Il n'existe pas de définition véritable de ce que l'on entend par *corvina* « authentique » et l'interprétation de cette notion demeure véritablement très large. Parmi les remarques des éditeurs nous lisons, par rapport aux éditions précédentes : « les représentations des volumes récemment découverts et, de fait, manquant encore dans les éditions précédentes, augmentent le nombre des tableaux ; à ces volumes s'ajoutent les photos des *corvina* de Vladislav, si l'on part du principe que la *Bibliotheca Corviniana* n'a pas disparu à la mort du roi Matthias : la bibliothèque de Bude – en dépit de la diminution graduelle du fonds – s'est maintenue jusqu'en 1526, autrement dit les livres de Vladislav (1490-1516) appartiennent aussi au fonds de la *Bibliotheca Corviniana* »[13]. Mais ont pris également place dans ce volume les livres de Béatrice, un fragment de l'époque de Sigismond et des volumes n'ayant jamais été à Bude.

Les chercheurs qui s'occupent à l'échelle internationale des *corvina* connaissent mieux le catalogue scientifique de Csaba Csapodi paru en 1973 et intitulé *The Corvinian Library, History and Stock*[14]. Le livre énumère 1040 œuvres dans l'ordre alphabétique de leurs auteurs. Ces œuvres sont réunies dans 448 volumes qui étaient considérés jadis comme des *corvina*. Csapodi estime à 195 le nombre de *corvina* « authentiques » qu'il recense séparément à la fin de son livre : « Authentic corvinian codices listed in the present repertorium »[15]. Toutefois ce tableau n'est pas une simple liste : l'auteur différencie les manuscrits acquis par la bibliothèque de Matthias durant la vie du souverain (165 pièces) des autres. Forment un groupe à part les manuscrits : a) qui, en raison de la mort subite de Matthias, avaient été achevés sous le règne de Vladislav II, b) qui, pour la même raison, étaient restés en Italie, c) qui avaient appartenu à la reine Béatrice, d) qui avaient été offerts par Matthias, et enfin e) les livres de Vladislav II lui-même.

Que la notion de *corvina* soit à prendre au sens restreint ou large ne vaut pas la peine qu'on en débatte, puisque cela dépend justement de la question à laquelle nous répondons. Du point de vue de la pos-

11 Le manuscrit (Cod. Lat. 113) a été rendu par la Bibliothèque universitaire de Budapest à son propriétaire d'origine en 1996, à l'occasion du millénaire de l'établissement du monastère.

12 Csaba CSAPODI-Klára CSAPODI GÁRDONYI, *Bibliotheca Corviniana*, Budapest, 1990 (4e édition).

13 Cs. CSAPODI-K. CSAPODI GÁRDONYI, 1990, *op. cit*. 83.

14 Csaba CSAPODI, *The Corvinian Library. History and Stock*, Budapest, 1973.

15 CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*. 486-489.

Fig. 2
Leipzig, Universitätsbibliothek Rep. I 17 (cf. Tableau n° 75) :
Reliure corvina dorée en cuir pour un manuscrit en langue grecque.
Le titre de l'ouvrage est écrit dans la marge inférieure du plat antérieur, en latin

térité de la bibliothèque il est par exemple très intéressant de s'interroger sur ce qu'à une époque donnée on pensait relever de la bibliothèque de Matthias Corvin et pourquoi, même si aujourd'hui nous ne considérons plus ces volumes comme d'« authentiques *corvina* ». Qu'il vaille la peine de mettre les livres de Béatrice en relation avec les manuscrits du roi Matthias, c'est justement une récente étude sur Francesco Roselli qui nous le révèle[16]. Mais nous pouvons aussi renvoyer aux études de Dillon Bussi, qui a réussi à distinguer dans la Bibliothèque Laurentienne de Florence 32 manuscrits qui ont de grandes chances d'avoir été copiés pour le compte de Matthias, mais sont restés à Florence après sa mort, et ont été acquis par les Médicis.[17] L'important est donc de réussir, à l'intérieur de cette notion collective, à créer des sous-catégories facilement utilisables, afin qu'on ne soit pas constamment obligé de rediscuter pour savoir si un manuscrit donné est un véritable *corvina*. Tel est l'objectif que je me suis fixé dans la présente étude et son annexe. Mon étude consiste en une approche codicologique.

Les préférences bibliophiliques dans la bibliothèque humaniste de Matthias Corvin

En parlant des manuscrits humanistiques de luxe, il est d'usage de remarquer, avec une certaine condescendance, qu'ils servaient moins l'étude et l'érudition que la représentation. En effet, le parchemin très fin, l'écriture humanistique soigneuse, les marges larges, l'ornementation riche des frontispices, les reliures dignes du reste de l'ouvrage et enfin les armes du possesseur servaient sans doute la représentation. Les humanistes « créateurs » utilisaient surtout le papier pour correspondre, pour prendre des notes et pour préparer la première version de leurs ouvrages. Ils accueillirent avec enthousiasme les nouvelles perspectives ouvertes par l'imprimerie. Par contre, les riches mécènes de l'art et de la culture en tant que « consommateurs de luxe » accordèrent leur soutien à la création intellectuelle, mais en même temps ils s'efforcèrent d'amener, au nom du nouveau goût, les artisans du livre à créer un nouveau type de manuscrit, exceptionnellement harmonieux et d'une grande valeur artistique. Matthias Corvin fut l'un de ces mécènes.

1. Quelques remarques sur le rapport du roi Matthias avec l'imprimerie

Les collectionneurs des somptueux manuscrits de luxe ne furent jamais très enclins à intégrer dans leurs collections des livres imprimés. Ce fut aussi l'attitude de Matthias. Le premier atelier d'imprimerie en Hongrie fut fondé à Bude par Andreas Hess en 1472, assez tôt par rapport au contexte européen. Cet imprimeur vint selon toute probabilité sur l'invitation de János Vitéz, mais dans un moment historique qui s'avéra assez malheureux, 1472 étant l'année de la disgrâce et de la mort de Vitéz. Après avoir publié une *Chronica Hungarorum* (1473) et un autre petit volume (Basilius Magnus : *De legendis poetis* – Xenophon : *Apologia Socratis*), déçu et désespéré, il quitta la Hongrie. Matthias ne lui accorda pas son soutien, et l'université de Presbourg montra également les signes d'un rapide déclin après la mort de Vitéz. Il y avait néanmoins des libraires et des éditeurs (*bibliopola*, *librarius*) en Hongrie, qui non seulement vendaient des ouvrages étrangers populaires, mais aussi faisaient imprimer, sur commande des Hongrois, des livres dans des ateliers à l'étranger. En 1480 par exemple, le libraire Johannes Cassis fit imprimer à Venise chez Erhard Ratdolt – précisément à la demande de Matthias Corvin[18] – le Bréviaire d'Esztergom. Matthias avait conscience naturellement de l'importance de l'imprimerie, s'efforçant même de satisfaire par son biais les besoins du clergé du diocèse, mais pour la chapelle royale, – laquelle suivait d'ailleurs le rite romain et non celui d'Esztergom –, il commanda des

16 D. PÓCS, « Urbino, Florence, Buda » *art. cit.*

17 A. DILLON BUSSI, « Ancora sulla Biblioteca » *art. cit.*

18 Breviarium Strigoniense. « Iussu Matthiae Corvini regis Hungariae ... auctoritate Michahelis [Turon] ... vicarius generalis Strigoniensis editum. » GW 5468. Mathias exerça ici son droit de haut patronage, comme le siège archiépiscopal d'Esztergom fut vacant (sede vacante) depuis la fuit de l'archevêque Johannes Beckensloer en 1476 chez Frédéric III. Kinga KÖRMENDY, «Studentes extra regnum 1183-1543. Esztergomi kanonokok egyetemjárása és könyvhasználata » [Usage des livres et études à l'étranger chez les chanoines d'Esztergom], Budapest, 2007, p. 106 et p. 148.

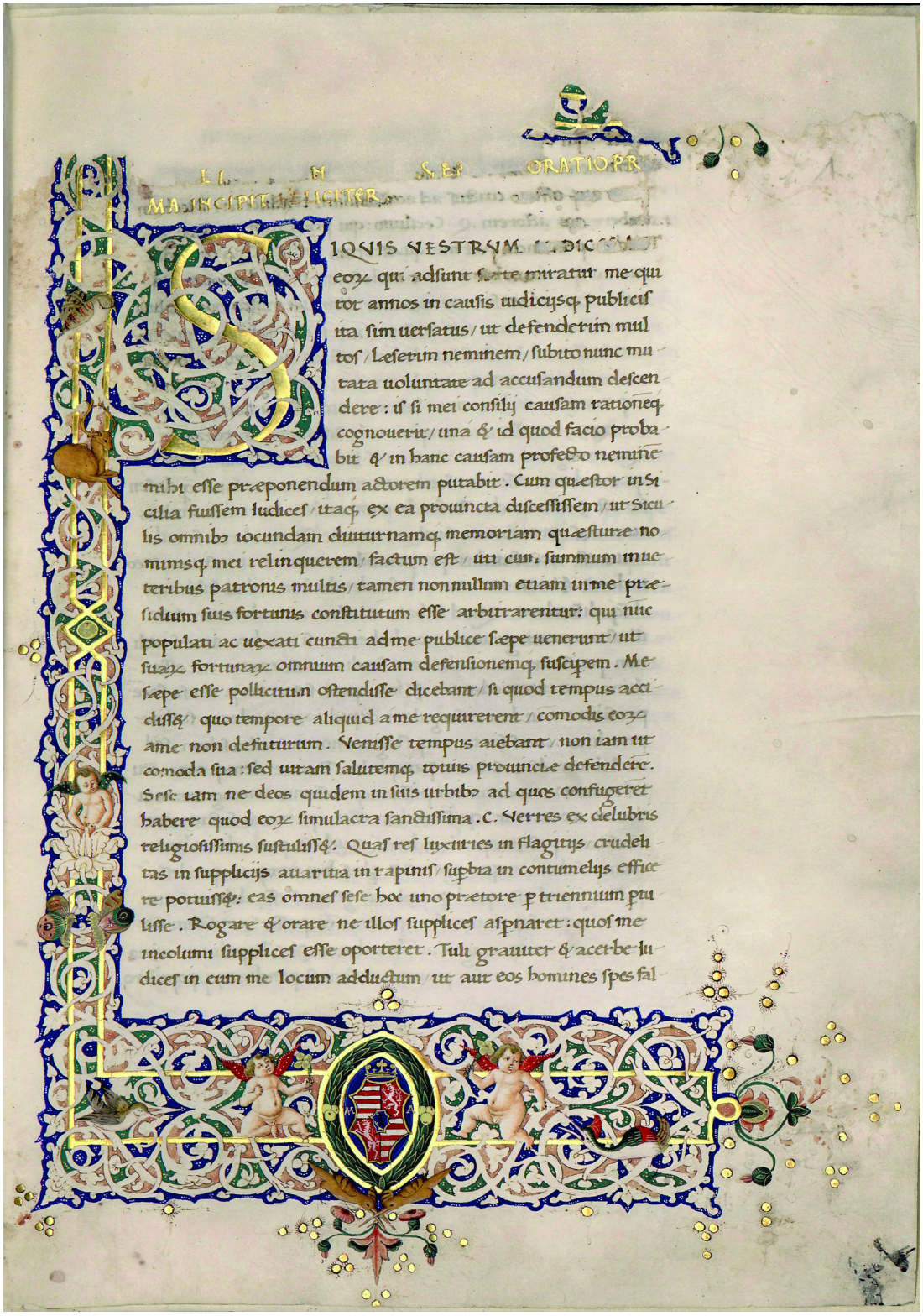


Fig. 3
Budapest, Egyetemi Könyvtár, Cod. Lat. 2. (cf. Tableau n° 38) : Armes A1

manuscrits de luxe de la plus grande exigence. Il offrait des livres imprimés quand c'était pour une utilisation quotidienne. En 1480, il fit don du dictionnaire théologique de Rainerus de Pisis, *Pantheologia* (Nuremberg 1477), et de plusieurs autres livres au monastère chartreux de Lövöld, après qu'il l'eut visité avec son épouse. Dans le premier volume de l'œuvre ont été consignés, encore à Bude, la visite et le don lui-même, et dans la marge inférieure de la page 34r les armes du donateur. C'est le seul volume qui nous est parvenu (Tableau, n° 203).

En 1488 le libraire de Bude Theobald Feger publia à Augsbourg la *Chronica Hungarorum* de Johannes Thuróczy, dédiée au roi Matthias, avec quelques exemplaires imprimés sur parchemin et dotés des armes de Matthias et de Béatrice en gravure sur bois. La dédicace de Feger a été imprimée avec de la peinture à l'or dans deux exemplaires qui nous sont parvenus[19]. On peut supposer que l'éditeur destinait ces deux volumes à Matthias et à Béatrice ; l'exemplaire, en particulier richement enluminé (Tableau, n° 206), est habituellement classé parmi les *corvina*. C'est justement un cas où on ne peut que déceler la volonté de l'éditeur, sans pour autant avoir de preuve que le livre ait réellement fait partie de la bibliothèque humaniste du roi. Il s'agit d'un ouvrage entièrement médiéval, avec une reliure en cuir remontant au XVIIe siècle. Quoi qu'il en soit, c'est en 1488 que Matthias a confié à l'humaniste Antonio Bonfini la tâche d'écrire l'histoire des Hongrois. Bonfini a continué à travailler à son *Rerum Ungaricarum Decades* jusqu'en 1497, après la mort de Matthias, aux frais de son successeur, Vladislav II. Celui-ci a même conféré la noblesse à Bonfini en 1492. De l'exemplaire de la bibliothèque royale, il ne subsiste que trois fragments (Tableau, n° 211).

Les papes Paul II et Sixte IV avaient chacun offert à Matthias un incunable, et les deux ouvrages avaient été reliés et marqués des armes des donateurs et du roi qui les recevait. Depuis le début du XXe siècle on ignore le lieu où est conservé le volume *Statuta urbis Romae* (Tableau, n° 209). Quant à l'œuvre de Nicolaus de Ausmo *Supplementum summae Pisanellae* (Tableau, n° 207), il est impossible de décider si le pape Sixte IV la destinait à Matthias ou à l'université de Presbourg, et donc si elle se trouva jamais à Bude.

Il semble que Matthias n'ait fait commander de son propre chef qu'un seul[20] livre imprimé pour sa bibliothèque : la traduction en cinq volumes d'Aristote, imprimée à Venise en 1483-1484 (Tableau, n°s 158-162). On avait commencé l'enluminure de cet ouvrage à Bude sous le règne de Matthias, mais le travail ne fut achevé qu'au temps de Vladislav II, qui fit recouvrir le blason de Matthias par le sien. Il est probable que Matthias a trouvé que cet ouvrage imprimé sur parchemin, en outre particulièrement important et grandiose, était digne d'être intégré dans sa collection.

La préférence que Matthias accordait aux manuscrits est illustrée encore par le fait qu'il disposait de quelques manuscrits copiés à partir d'imprimés (sur ce point, voir l'étude d'István Monok dans le présent volume).

2. Les manuscrits sur papier et les « *corvina* grecs »

Tous les manuscrits humanistiques latins de la bibliothèque de Matthias Corvin sont écrits sur parchemin. Les premiers sont des manuscrits assez simples, dotés d'une décoration en rinceaux blancs, tandis que les plus tardifs, préparés dans les années 1480, proviennent des ateliers d'enluminure italiens les plus réputés. Nous pouvons, sans prendre trop de risque, supprimer de la liste des *corvina* les fragments de papier de *Bellifortis* (Tableau, n° 219). L'œuvre technico-militaire de Konrad Kyeser, dont le dessin à la plume représentant huit figures équestres symboli-

19 Budapest, Széchényi Nationalbibliothek, Inc. 1143 et 1143b. Les gravures sur bois de l'Inc. 1143 ont été enluminées avec un très grand soin. Gedeon BORSA, « Az első aranyfestékkel készült nyomtatvány és annak magyar vonatkozásai » [Le premier livre imprimé avec de la peinture à l'or et ses caractéristiques hongroises], *Magyar Könyvszemle* t. 96, 1980, p. 217-229.

20 Pourrait également entrer en ligne de compte le n° 205 du Tableau, édition romaine de 1470 du *De civitate Dei* de saint Augustin. La reliure trahit le travail de l'atelier de Matthias, mais il en est sorti inachevé, et les avis sur la personne du maître relieur restent partagés. Nous l'avons classé parmi les volumes problématiques.

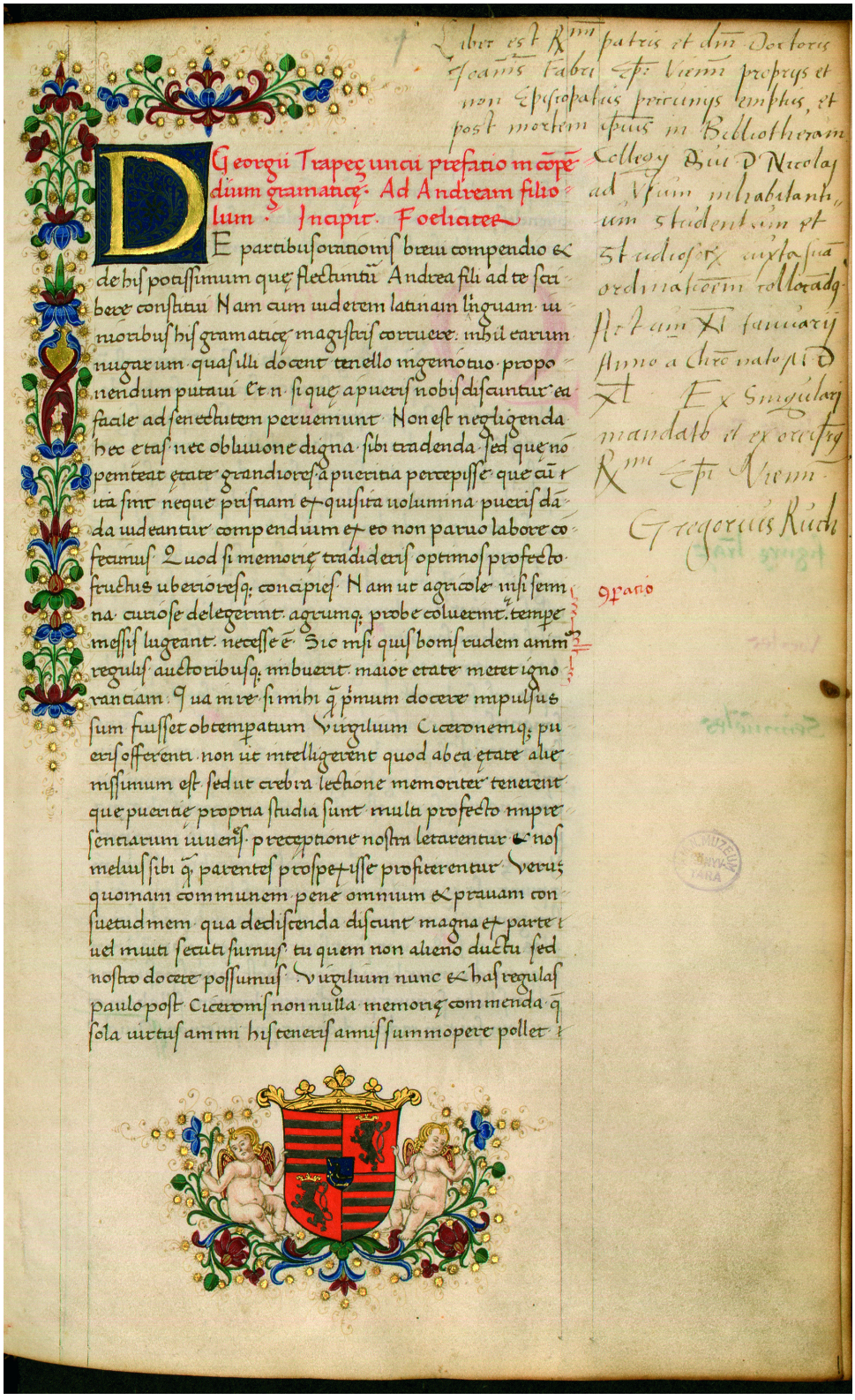


Fig. 4
Budapest, Országos Széchényi Könyvtár, Cod. Lat. 428. (cf. Tableau n° 135) :
Armes B1 et décoration de l'enlumineur des armoiries de Bude

ques nous est parvenu, vient probablement de la bibliothèque de Sigismond, quoiqu'il s'agisse d'un exemplaire inachevé et relativement négligé[21]. Toutefois il existait au château de Bude, outre la bibliothèque humaniste de Matthias, de nombreuses autres collections, en admettant que le manuscrit soit bien passé de Bude à Constantinople.

Il vaut la peine de donner également une rapide présentation des manuscrits grecs de la *Bibliotheca Corviniana*. Taddeo Ugoleto, comme nous l'avons déjà dit, ne s'est pas seulement attaché à donner une apparence homogène à la bibliothèque et à l'acquisition de nouveaux ouvrages, mais aussi à la propagation de la notoriété internationale de la collection. Le livre II du poème panégyrique de Naldo Naldi sur la bibliothèque évoque les livres grecs de la *Bibliotheca augusta*. Leur présence à la bibliothèque avait été particulièrement importante pour le bon helléniste qu'était Ugoleto, mais les érudits humanistes postérieurs (tels que Brassicanus, Miklós Oláh et d'autres) continuèrent également à chérir cette légende. On trouve parmi les volumes en latin, dont on a prouvé qu'ils venaient de la bibliothèque humaniste de Matthias, un très grand nombre de traductions humanistes nouvelles d'auteurs grecs[22]. Du point de vue de leur aspect extérieur, il n'y a naturellement aucune différence entre les œuvres latines originales et les traductions. Par contre, à l'examen des quatorze manuscrits grecs considérés comme *corvina* (Tableau, n° 178-191), on se rend immédiatement compte qu'il ne s'agit pas de manuscrits de représentation, du moins pas dans le sens que les humanistes accordaient à ce terme. La plupart d'entre eux ont été réalisés avant l'essor de la bibliothèque, écrits sur papier et dépourvus des armes de Matthias ou de la reliure *corvina*. Une partie des manuscrits provient sans doute de la collection de Janus Pannonius, et ils ont peut-être été placés à proximité de la fameuse collection royale. L'origine des autres est également incertaine. Matthias ne devait pas tenir en très haute estime ces manuscrits sur papier dépourvus de décorations, ce qui n'a pourtant pas empêché que ces pièces modestes servissent ultérieurement la notoriété internationale de la bibliothèque. Mais il y avait aussi des manuscrits grecs sur parchemin extrêmement précieux, lesquels devinrent les vrais joyaux de la bibliothèque. Tel est le cas du commentaire de Matthieu par Chrysostome, conservé aujourd'hui à Vienne (Tableau, n° 35). Ce manuscrit sur parchemin du XIe siècle est doté d'une reliure *corvina* dorée en cuir. L'autre manuscrit en reliure *corvina* plus importante encore est l'ouvrage *De ceremoniis* de Constantin Porphyrogénète (Tableau, n° 75). Ce n'est certainement pas un hasard si cet exemplaire de la fin du Xe siècle (donc presque contemporain de la création de l'ouvrage), consacré aux usages et aux cérémonies de la cour impériale, était présent à la cour de Matthias[23]. Retenons la particularité principale des deux *corvina* grecs : contrairement à toutes les autres reliures corvina en cuir, le titre des ouvrages n'est pas écrit dans la marge supérieure du plat postérieur, mais dans la marge inférieure du plat antérieur, *en latin*. (Voir Fig. 1, Fig. 2.) C'est peut-être la manière la plus évidente de distinguer les manuscrits latins et grecs fermés.

Quelques renseignements sur le tableau des *corvina* « authentiques »

Dans le tableau suivant nous avons classé en onze catégories les 221 volumes considérés comme des *corvina*. En procédant de la sorte nous aimerions non pas établir un nouveau canon, mais simplement clarifier la situation :

21 Ernő MAROSI, « Bellifortis », dans *Sigismundus rex et imperator. Kunst und Kultur zur Zeit Sigismunds von Luxemburg, 1387-1437*. Ausstellungskatalog Budapest, 18. März–18. Juni 2006, Luxemburg, 13. Juli–15. Oktober 2006 hrsg. von Imre TAKÁCS etc., [Mainz], [2006], Nr. 4. 107, p. 397-398.

22 Voir l'étude de Péter Ekler dans le présent volume.

23 András Németh, jeune collègue de la Bibliothèque Széchényi, a fait des remarques codicologiques très importantes sur l'utilisation de ces deux manuscrits. Ces remarques seront publiées prochainement dans l'étude qu'il prépare sur le sujet (Byzantine and Humaniste Greek Manuscripts in Buda before 1526). Je le remercie pour la datation dont il a bien voulu me faire part.

1. Manuscrits de Matthias Corvin (n° 1-154)
2. Livres de la chapelle royale (n° 155-157)
3. Manuscrits commandés par Matthias, mais terminés après l'accession au trône de Vladislav II Jagellon (n° 158-165)
4. Manuscrits commandés par Matthias mais restés en Italie en raison de sa mort (n° 166-175)
5. Manuscrits commencés sous le règne de Matthias et qui, par suite de sa mort, n'ont pas pris place dans la bibliothèque royale (n° 176-177)
6. Manuscrits grecs n'ayant vraisemblablement jamais été à la *bibliothèque Corviniana*, mais peut être conservés à proximité (n° 178-191)
7. Manuscrits de la reine Béatrice (n° 192-200)
8. Livres offerts par Matthias à autrui (n° 201-204)
9. Volumes problématiques (n° 205-209)
10. Manuscrits et livres imprimés de Vladislav II Jagellon acquis après son accession au trône (n° 210-217)
11. Volumes ne pouvant pas être considérés comme des *corvina* (n° 218-221)

Les catégories 10 et 11 n'ont rien à voir avec la bibliothèque de Matthias ; les cinq premiers groupes en revanche y sont étroitement liés. Cependant il nous faut laisser ouverte la première catégorie et ses 154 volumes en direction des groupes 4 et 5, car il se peut qu'on y trouve un certain nombre de volumes à propos desquels il est impossible de prouver avec une certitude absolue qu'ils aient jamais été à Bude. Les marques certaines d'une utilisation à Bude sont les suivantes :

a. armes peintes à Bude (types A, B, C, D, H, K, L) ou parties caractéristiques de celles-ci ;

b. enluminure réalisée par l'armoriste *B* de Bude ;

c. reliure en velours de Bude avec des tranches dorées et colorées (dans le cas d'une seconde reliure les tranches caractéristiques sont suffisantes), (voir Fig. 5) ;

d. reliure *corvina* dorée en cuir réalisée à Bude ;

e. manuscrit décoré à Bude au-delà du travail de l'armoriste du type *B* ;

g. annotations de János Vitéz s'il y a d'autres preuves aussi ;

h. postérité du manuscrit s'il y a d'autres preuves aussi.

Armes du types A et B de Matthias et reliures de l'atelier royal

Trente manuscrits sont ou étaient pourvus des armes du type *A*[24] (voir Fig. 3) ; la plus grande partie d'entre eux possèdent des tranches colorées, et sont ou étaient autrefois reliés dans du velours : n° *[6]*[25], *9*, *[13]*, *[26]*, *30*, *38*, *39*, *42*, 50, *52*, *53*, *71*, *78*, 79, 82, 84, 90, *98*, 100, *102*, *109*, **114**[26], *118*, **125**, *126*, *127*, *128*, 140, *[151]*, *154*.

Quarante et un manuscrits sont ou étaient pourvus des armes du type *B*[27] (voir Fig. 4) ; sur ces quarante et un volumes dix-neuf ont une reliure *corvina* en cuir, et l'armoriste a également collaboré à l'enluminure du manuscrit : n^{os} *[1]*[28], 8, 10, **11**[29], 19, *[20]*, 21, ***22***, **23**, 24, 29, 32, ***33***, ***37***, **41**, **47**, **49**, 58, *63*, **64**, 72, *74*, [**86**], ***88***, 94, **97**, *110*, 113, **116**, [*117*], ***119***, 120, 133, ***135***, **136**, *137*, **143**, [***144***], 147, 149, [**150**].

(Les types *C* et *D* sont des variantes de *A* et *B*. Le deuxième type principal[30] est celui des manuscrits qui

24 Écu écartelé : dans le premier quartier bandes rouges et blanches (blason hongrois) ; dans le deuxième et troisième quartiers, lion blanc couronné et rampant à double queue (Bohême) ; au centre, en abyme, corbeau noir. Les lions sont très sveltes, la couronne au-dessus de l'écu est étroite et haute. Des deux côtés de l'écu les lettres M A sont pour *Mathias Augustus*.

25 Les crochets indiquent que les armes ne sont plus visibles ; en italique apparaît le numéro des manuscrits à tranches colorées.

26 Les reliures *corvina* en cuir sont indiquées en gras ; dans le tableau nous renvoyons à l'étude de M. ROZSONDAI, «Sulle legature» (pour la citation complète, se reporter à la note 4 du même tableau).

27 Ce type se distingue des armes du type *A*, en ce que les bandes et les lions sont de couleur argent, voire grise par suite de l'oxydation. Les lions sont trapus, légèrement gauches, avec sur la tête une couronne d'or plate. Csapodi considère comme plus tardif celui qui a peint les armes du type *B* ; Edith Hoffmann en revanche lui a donné le nom de premier armoriste de Matthias. Edith HOFFMANN, *Régi magyar bibliofilek* [Les anciens bibliophiles hongrois], Budapest, 1929, Edition fac-similé enrichie de nouvelles données et établie par Tünde WEHLI, Budapest, 1992, p. 82-84.

28 La collaboration de l'armoriste est indiquée en italique.

29 Comme précédemment, les reliures *corvina* en cuir sont indiquées en gras.

30 Écu écartelé : dans le premier quartier bandes rouge-argent ; dans le second croix à double croisillon ; dans le troisième trois têtes de léopard (Dalmatie) ; dans le quatrième lion tchèque ; au centre, en abyme, corbeau noir.

ont dès l'origine été pourvus d'armes à l'étranger ; ils sont d'une facture caractéristique de l'enlumineur italien qui a peint le manuscrit : *E, F, G*.)

Quarante-six volumes possèdent une reliure *corvina* en cuir : n° 7, **11**[31], 15, **22**, **23**, 25, **33**, 35, **37**, **41**, 43, 44, 45, 46, **47**, **49**, 59, **64**, 70, 75, 80, 83, 85, **86**, **88**, **97**, 103, 108, **114**, **116**, 119, **125**, 129, 130, 131, **135**, **136**, 141, 142, **143**, **144**, 146, **150**, 153, **205**, **208**. Sans compter les deux derniers, qui sont problématiques, ce sont vingt nouveaux volumes qui viennent s'ajouter aux précédents.

Manuscrits de l'atelier royal

Manuscrits écrits, enluminés ou complétés à Bude (au-delà du travail de l'armoriste du type *B* voir en haut indiqué en italique) : 8, 17 (armes du type *H*), 76 ? (armes du type *H*), 80 ?, 96, 107 (armes du type *D*), 111 (armes du type *K*), 112, 142, 155 (armes du type *L*), 157 (armes du type *C*), 163 (armes de Vladislav II), 164 (armes de Vladislav II), 165 (armes de Vladislav II).

« Attavantes pinsit »

Parmi les manuscrits tardifs d'Attavante, plusieurs ne sont sûrement jamais arrivés en Hongrie. Angela Dillon Bussi se demande à juste titre si les manuscrits portant la note « Attavantes pinsit » [peint par Attavante], qui sonne comme un coup de publicité, n'en feraient pas partie[32]. Il faut remarquer pourtant que deux de ces volumes sont recouverts d'une reliure de Bude (n° 67 et 77).

Il convient aussi de se montrer prudent avec les manuscrits comportant des annotations de Vitéz : le n° 46 a une reliure de Vladislav II, le n° 220 est un manuscrit sur papier.

Les manuscrits revenus de Constantinople

La bibliothèque royale a été emportée par le sultan Soliman en 1526 à Constantinople. À ce sujet nous lisons dans le ms. n° 130 une annotation presque contemporaine : *Liber reductus ex Constantinopoli Viennam Mense octobris anno domini MDLVII per Reverendissimum dominum Episcopum Quinqueecclesiensem Dominum Antonium Vrancium Oratorem regium, qui fuit antea ex Biblioteca Budensi inclitissimi Regis Mathie Hungarie per Turchas allatus, anno domini MDXXVI profligato rege Ludovico in campo Mohachiensi*. Semblable au cas d'Antal Verancsics un assez grand nombre de volumes sont revenus en Europe sous forme de cadeaux : n° 87 : en 1544 ; n° 50 : en 1550 ; n° 72 : c. 1557 ; n° 130 : en 1557 ; n° 131 (?) : c. 1557 ; n° 9 : en 1568 ; n° 114 : en 1608 ; n°s 13, 98, 102, 138 : en 1869 ; n° 26, 38, 39, 52, 53, 118, 126, 127, 128, 152, 154, 219, 194, 220 : en 1877 ; les n° 105, 216 sont encore là-bas aujourd'hui. Il convient néanmoins de signaler que les volumes rendus par Constantinople, puis Istanbul, ne sont pas tous des *corvina,* (ainsi les vingt et un volumes sur les trente cinq « redonnés » en 1877 à la Bibliothèque universitaire de Budapest, ou le fragment *Bellifortis* cité plus haut).

Nous ne pouvons pas à présent entrer dans des questions de détail, qui nuiraient à la fonctionnalité du tableau, mais pour plus de précisions on voudra bien se reporter directement à l'ouvrage *The Corvinian Library. History and Stock*, de Csapodi que nous avons déjà cité (c'est la raison pour laquelle nous avons construit notre tableau *grosso modo* à partir du classement des volumes adopté par Csapodi, autrement dit dans l'ordre alphabétique des auteurs). Comme en général on donne dans le cas des manuscrits le lieu de conservation et la cote, nous avons classé les manuscrits de notre tableau dans une annexe indépendante en fonction du lieu où ils étaient conservés, et nous renvoyons aussi au numéro qu'ils ont dans notre tableau pour en faciliter la recherche.

(Texte traduit par Thierry Fouilleul)

31 Sont marqués en gras les volumes qui jusqu'à présent n'avaient pas été mentionnés.

32 A. DILLON BUSSI, « Ancora sulla Biblioteca » *art. cit.* p. 66. (n°s 3, 14, 16, 62, 66, 67, 77, 91, 132, 148, 174.)

Fig. 5
Budapest, Országos Széchényi Könyvtár, Cod. Lat. 529. (cf. Tableau nº 42) :
Tranche dorée et colorée de Bude

Manuscrits corviniens « authentiques[1] »

Edit Madas avec la collaboration d'Angela Dillon Bussi et Marianne Rozsondai

1. Manuscrits de Matthias Corvin

Nr.	Csapodi 1973	Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990[2]	Armes de Matthias[3]	Reliure *corvina* dorée en cuir[4]	Auteur et œuvre[5]	Provenance et datation[6]	Conservé à
1	5	177 CXCIX	[B1]		Aeneas Gazaeus, *Theophrastus* (trad.) etc.	Scr.: « Henricus de Burgis », « 1451 » ; enlum.: Florence, et l'armoriste de Bude	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 259
2	9	106 CXIII	G1	Soie rouge, tranches poinçonnées, dorées	Agathias, *De bello Gothorum* (trad.)	Scr.: Clemens Salernitanus ; enlum.: Rome, 1483-1484	München, BSB, Clm 294

[1] Le tableau qui suit repose sur les ouvrages déjà mentionnés de Cs. Csapodi, *The Corvinian Library. History and Stock*, Budapest, 1973 et de Cs. Csapodi–K. Csapodi Gárdonyi, *Bibliotheca Corviniana*, Budapest, 1990. Nous avons unifié et complété les deux listes, contradictoires par endroits, et avons classé chacun des volumes en onze catégories différentes en fonction de leur rapport à Matthias et à la bibliothèque de Bude. Dans le tableau apparaissent également plusieurs données importantes (armes, reliure, provenance), afin que celui-ci puisse être aussi utilisé seul. Le tableau présente *grosso modo* les auteurs dans l'ordre alphabétique et cet ordre est systématiquement respecté dans chaque catégorie jusqu'à la huitième incluse. L'Annexe I énumérant les manuscrits dans l'ordre alphabétique des bibliothèques, facilite la recherche.

[2] Les chiffres romains à côté des chiffres arabes indiquent le numéro de l'image tableau présentée dans l'édition de Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990. Si l'illustration représente la reliure, nous mentionnons ce nombre dans la colonne relative à la reliure.

[3] Une lettre et un chiffre indique le type de blason de Matthias. Ces abréviations sont développées Csapodi 1973, 490-496. [ ] indique que la page de titre – et par là même les armes – font défaut, ou les armes de Matthias sont recouvertes ou ont été grattées.

[4] Le signe + renvoie à une reliure *corvina* dorée en cuir que l'on peut rattacher à Matthias. La lettre R et le nombre mis entre parenthèses renvoient à l'annexe de l'étude suivante: Marianne Rozsondai: « Sulle legature in cuoio dorato per Mattia Corvino », dans *Nel segno del corvo. Libri e miniature della biblioteca di Mattia Corvino re d'Ungheria* (1443–1490), Modena, 2002. p. 249-259, Appendice p. 259. Les reliures de Wladislas II Jagellon n'ont pas été réalisées par le maître qui travaillait pour Matthias. Dans la colonne Reliure nous faisons apparaître aussi les autres reliures de l'époque, parmi lesquelles les reliures en soie et en velours étaient, pour une grande part bien sûr, réalisées à Bude. Si la reliure n'est pas authentique, mais que les tranches originelles soient restées, nous le mentionnons. J'aimerais ici remercier M. Rozsondai pour l'aide généreuse qu'elle a bien voulu m'apporter pour l'identification de toutes les reliures.

[5] N'apparaît dans cette colonne que le titre de la première œuvre du volume, etc. indique si le volume contient plusieurs œuvres. (trad.) renvoie à une traduction d'humaniste.

[6] Cette colonne a un caractère informatif ; les recherches en histoire de l'écriture et en histoire de l'art ne sont pas closes : nous avons corrigé en plusieurs endroits les affirmations des Csapodi en nous appuyant sur la recherche actuelle. Les données sur les copistes des *corvina* ont été réunies par Angela Dillon Bussi d'après une étude d'Albinia de la Mare (« New Research on Humanistic Scribes in Florence », dans *Miniatura fiorentina del Rinascimento, 1440-1525. Un primo censimento*, I-II, a cura di Annarosa Garzelli, Firenze, Giunta Regionale Toscana – La Nuova Italia, 1985 (Inventari e cataloghi toscani, 18-19), I, 393-600. = De la Mare). Qu'elle reçoive ici mes remerciements les plus sincères pour m'avoir autorisée à les communiquer. Les noms des copistes sont repris dans l'Annexe II. Je remercie András Németh pour la datation et les noms des copistes des manuscrits grecs.

Nr.	Csapodi 1973	Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990	Armes de Matthias	Reliure corvina dorée en cuir	Auteur et œuvre	Provenance et datation	Conservé à
3	24	96 CII	E1		Ambrosius, *Opera*	Scr.: Messer Piero Strozzi, De la Mare 414, 531:62:34 ; enlum.: « Attavantes pinsit », Florence, 1485-1490, emblèmes de Matthias	Modena, Est., Cod. Lat. 439
4	27	121 CXXV	[ ] Armes d'Aragon sur celles de Matthias		[Ps.-]Ambrosius, (Maximus), *Sermones*	Scr.: « Manu Cantis Bonagii de Cantinis clerici S. Mariae floris de Florentia ... 1489 », De la Mare 475 ; enlum.: Florence, atelier d'Attavante, emblèmes de Matthias ; annotation: « Re d'Ungaria »	Paris, BnF, Lat. 1767
5	29	91 XCVII	E1		Ammianus, *Rerum gestarum libri*	Scr.: « 1488 Florentiae », De la Mare 523:55:17 (« Omnium rerum ») ; enlum.: Attavante, Florence, 1488, emblèmes de Matthias	Modena, Est., Cod. Lat. 425
6	34	141 CLI	[A1]	Tranches dorées et colorées de Bude	Andreas Pannonius, *Libellus de regiis virtutibus* (Matthiae regi)	Scr.: (gothico-humanistica) « in coenobio b. Christophori prope Ferrariam OCarth. 1467 »	Vaticano, Vat. Lat. 3186
7	48	171 CXCIII	[ ]	+ (R34)	Appianus, *De civilibus Romanorum bellis* (trad.)	Scr.: Niccolò Fonzio, De la Mare 516:49:39 ; enlum.: Florence, 1460-1470	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 133
8	53	109 CXVI	B1	Soie bleue, tranches poinçonnées, dorées	Aristeas, *Ad Philocratem* (trad.)	Scr.: Gundislavus Hispanus, De la Mare 462, 503:31:1 ; enlum.: Bude, c. 1480	München, BSB, Clm 627
9	58	73 LXXXI	A1 (M. A.)	Traces de velours violet, tranches dorées et colorées de Bude	Aristoteles, *Libri physicorum VIII* (trad.)	Scr.: De la Mare 547:88:7 (cf. Laur., Fiesole 44) ; enlum.: Florence, c. 1460	Göttingen, NSUB, Ms. philol. 36
10	69	142 CLII	B1		Arrianus, *De expeditione Alexandri Magni* (trad.)	Enlum.: Christoforo Majoranna, Naples, apr. 1480	Vaticano, Vat. Lat. 5268

Nr.	Csapodi 1973	Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990	Armes de Matthias	Reliure corvina dorée en cuir	Auteur et œuvre	Provenance et datation	Conservé à
11	70	45 LVIII	B1	+ (R10)	Asconius Pedianus, *Comment. ad Ciceronis orationes*	Scr.: De la Mare 529:a:II ; enlum.: Florence, 1460-1470 et l'armoriste de Bude	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 427
12	(74)	**184**	[ ]	Reliure italienne en cuir gaufré	Athanasius, *Opera*	Florence, c. 1470, table des matières par Fontius	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 799
13	75	20 XX	[A1]	Velours rouge, armes de Matthias sur les fermoirs, tranches dorées et colorées de Bude	Augustinus, *De civitate Dei*	Scr.: « ...per manus Petri de Middelburch » ; enlum.: Naples années 1470, Bude	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 121
14	79	181 CCII-CCIII	E1	Reliure *corvina* de Vladislav II Jagellon sans blason	Augustinus, *Epistolae*	Scr.: Nicolaus Riccius spinosus, De la Mare 414, 520:53:54 ; enlum.: « Attavantes pinsit », Florence, 1485-1490, emblèmes de Matthias	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 653
15	81	153 CLXXV	E1	+ (R29)	Augustinus, *Expositio in Psalmos*	Scr.: Niccolò Fonzio, De la Mare 516:49:35 ; enlum.: Attavante, Florence, c. 1485-1490, emblèmes de Matthias	Stuttgart, WLB, Cod. theol et phil. fol. 152
16	86	94 C	E1		Augustinus, *Opus contra Faustum Manichaeum* etc.	« Attavantes pinsit », Florence, 1485-1490, De la Mare 414 ; emblèmes de Matthias	Modena, Est., Cod. Lat. 436
17	95	158 CLXXVIII-CLXXIX	H	Cuir gaufré	Averulinus (Filarete), *De architectura* (trad. Bonfini ab Ital. Matthiae regi)	Scr. et enlum.: Bude, 1489	Venezia, BNM, Marc. lat. VIII 2 (2796)
18	99	51 LXIII	[ ]		Baptista Mantuanus, *Parthenice* (Matthiae regi)	Enlum.: Giovanni Pietro di Birago, Italie du nord	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 445
19	102	36 XLI	B2, sur les armes de Vitéz	Reliure italienne de la Renaissance en cuir	Basilius Magnus, *De divinitate Filii et Spiritus Sancti* etc. (trad.)	Florence, av. 1472, De la Mare 455, 529, 552:102:3	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 415

Nr.	Csapodi 1973	Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990	Armes de Matthias	Reliure corvina dorée en cuir	Auteur et œuvre	Provenance et datation	Conservé à
20	106	44 LVII	[B1]	Cuir blanc contemporain	Basilius Magnus, *Homiliae in Hexaemeron*	Scr.: (gothico-humanistica), De la Mare 429 ; enlum.: l'armoriste de Bude	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 426
21	109	160 CLXXXI	B1		Beneventus de Rambaldis, *Libellus augustalis* (corr. Matthiae regi)	Scr.: Antonius Thebaldeus (?) ; enlum.: Florence, 1480-1490	Venezia, BNM, Marc. lat. X 235 (3850)
22	112	47 LX	B1	+ (R12)	Bernardus Claravallensis, *De consideratione* etc.	Scr.: Bude ; enlum.: l'armoriste de Bude	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 429
23	115	50 LXII	B1 appartenait auparavant à Bessarion	+ (R13)	Bessarion, *De Evangelio* etc.	Scr.: « Leonardus Iob » ; enlum.: Venise (?), 1450-1470	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 438
24	118	74 LXXXII	B1	Reliure florentine de la Renaissance en cuir	Blondus Flavius, *Romae instauratae libri*	Scr.: Cenninius, « Florentiae 1467 », De la Mare 527:60:13, corrigé par Vitéz	Győr, Armadio I No 1
25	119	43	[ ]	+ (R9) LVI	Boccaccio, *De casibus virorum illustrium*	Scr.: (gothico-humanistica) « manu fr. Baptistae de civitate Narine OESA Florentie 1422 » ; enlum.: Florence, fleuronné	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 425
26	140	16	[A1]	Reliure turque en cuir du xixe s., tranches dorées et colorées de Bude	Iulius Caesar, *Opera*	Scr.: « Martinus Tomaleccus scribi fecit », « Angelus scripsit » ; enlum.: Naples, 1460-1470, De la Mare 456, corrigé par Vitéz	Budapest, EK, Cod. Lat. 11
27	144	72 LXXX	E1		Calderinus, *Commentarium in Iuvenalem* etc.	Scr.: Bartholomaeus Fontius, De la Mare 414, 488:7:15 ; enlum.: « Attavantes de Florentia pinsit », 1485-1490	Firenze, Laur., Aquisiti et doni 233
28	152	4 VI	M1	Traces de soie rouge	Carbo, *Dialogus de Mathiae regis laudibus*	Ferrara, c. 1473-1475	Budapest, MTAK K 397

Nr.	Csapodi 1973	Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990	Armes de Matthias	Reliure corvina dorée en cuir	Auteur et œuvre	Provenance et datation	Conservé à
29	157	176 CXCVIII	B1		Catullus, *Carmina* etc.	Gabriel de Pistorio, De la Mare 496:23:5, Florence, 1450-1475	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 224
30	161	104 CXI	A1 (M. A.)	Velours violet, tranches dorées et colorées de Bude	Celsus, *De medicinis*	Scr.: De la Mare 545:81:9 (cf. Ferrara, Strabon) ; enlum.: Florence, c. 1465	München, BSB, Clm 69
31	-	**70** LXXVIII	[ ]	Reliure Médicis	Celsus, *De medicinis*	Scr.: Niccolò Fonzio, De la Mare 515:49:12 ; enlum.: Florence, c. 1470, corrigé par Vitéz	Firenze, Laur., Plut. 73.4
32	164	38 L	B1 (traces des armes du possesseur précédent)	Reliure italienne de la Renaissance en cuir	Chalcidius, *Altividi de immortalitate animae*	Florence, 1450-1470, De la Mare 456	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 418
33	170	187 CCIX	B1	+ (R41)	Chrisostomus, *De dignitate sacerdotali*	Scr.: Iohannes Petri de Stia « 465 », De la Mare 500:28:37 ; enlum. Florence et l'armoriste de Bude. Annotations de Vitéz (?)	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 977
34	172	28 XXXI	E1		Chrysostomus, *Homiliae* (trad.) etc.	Attavante ?, Florence, 1485-1490, emblèmes de Matthias	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 346
35	173	202		+ (R46) CCXXI	Chrysostomus, *Homiliae in Matthaeum*	Parchemin, langue grecque, xie s.	Wien, ÖNB, Suppl. gr. 4
36	177	116 CXXI	E1 (appartenait auparavant à Sassetti)		Cicero, *Opera*	Scr.: Hubertus W., Florence, 1450-1470, De la Mare 505:32:27 ; enlum.: Bartolomeo di Domenico di Guido	New York, P. Morgan, MS. 497
37	188	56	B1	+ (R14)	Cicero, *Epistolae ad Familiares*	Naples, 1460-1470 et l'armoriste de Bude	Dresden, SLB, Dc 115
38	192	7 IX	A1 (M. A.)	Reliure turque en cuir du xixe s., tranches dorées et colorées de Bude	Cicero, *Orationes in Verrem*	Scr. « Φ. H. », De la Mare 526:58:1, Florence, 1460-1470	Budapest, EK, Cod. Lat. 2

Nr.	Csapodi 1973	Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990	Armes de Matthias	Reliure corvina dorée en cuir	Auteur et œuvre	Provenance et datation	Conservé à
39	201	8 X	A1 (M. A.)	Reliure turque en cuir du xixe s., tranches dorées et colorées de Bude	[Ps.-]Clemens, *Recognitionum libri X*	Scr.: Hubertus W., De la Mare 504:32:1, Florence, av. 1472, corrigé par Vitéz	Budapest, EK, Cod. Lat. 3
40	206	209 CCXXVII	G3	Soie rouge, tranches poinçonnées, dorées	Cortesius, *De Mathiae Corvini laudibus bellicis carmen*	Rome, 1487-1488 (cercle de Jacopo Ravaldi)	Wolfenbüttel, HAB, Cod. 85. 1. 1. Aug. 2°
41	209	21 XXI	B1	+ (R1)	Curtius Rufus, *De gestis Alexandri Magni*	« Escripsit Florentie Petrus Cenninius 1467... », De la Mare 526:60:1	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 160
42	212	52 LXIV	A1 (M. A.)	Tranches dorées et colorées de Bude	Cyprianus, *Opera*	Scr.: Dominicus Christophorus Brasichillensis, Florence, 1460-1470, De la Mare 491:14:2	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 529
43	-	**143**	[ ]	+ (R28) CLIII	Cyprianus, *Opera*	Scr.: « 1467 » ; enlum.: Florence	Vaticano, Ottob. Lat. 80
44	217	30	[ ]	+ (R3) XXXIV	Cyrillus, *Thesaurus de s. Trinitate* (trad.)	La première page et toutes les initiales sont coupées.	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 358
45	219	188	[ ]	+ (R42) CCX	[Ps].-Cyrillus, *Speculum sapientiae* (trad.)	Florence (?), corrigé par Vitéz	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 1037
46	220	27 XXVIII-XXX	[E1]	+ (R2)	Damascenus, *Sententiae* (trad.) etc.	Scr.: De la Mare 544:77:1 ; enlum.: Attavante, Florence, 1485-1490, emblèmes de Matthias	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 345
47	222	107 CXIV	B2	+ (R22)	Demosthenes, *Orationes* (trad.) etc.	Scr.: Iulianus Antonii de Prato, De la Mare 509:38:12, Florence, c. 1465, corrigé par Vitéz	München, BSB, Clm 310
48	224	115 CXIX-CXX	F2		Didymus, *Liber de Spiritu Sancto* etc.	Scr.: « per me Sigismundum de Sigismundis 1488 Florentie », De la Mare 535:66:44 ; enlum.: Gherardo et Monte di Giovanni, emblèmes de Matthias	New York, P. Morgan, MS. 496

Nr.	Csapodi 1973	Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990	Armes de Matthias	Reliure corvina dorée en cuir	Auteur et œuvre	Provenance et datation	Conservé à
49	230	103 CX	B1	+ (R21)	[Ps.-]Dionysius Areopagita, *Opera*	Florence, 1460-1470	Modena, Est., Cod. Lat. 1039
50	231	2 II	A6 (M. A.) dessous armes antérieures	Reliure italienne de la Renaissance en cuir	[Ps.-]Dionysius Areopagita, *Opera* (trad.)	Scr.: «... Francischus Florentia civitate oriundus... 1457 », De la Mare 493:18:1 ; enlum.: Florence	Besançon, Ms. 166
51	233	93 XCIX	E1		Dionysius Halicarnasseus, *Libri de originibus Romanorum*	Scr.: Nicolaus Mangona, De la Mare 518:51:18 ; enlum.: Attavante, Florence, 1485-1490 emblèmes de Matthias	Modena, Est., Cod. Lat. 435
52	250	10 XII	A1	Reliure turque en cuir du xixe s., tranches dorées et colorées de Bude	Eusebius, *Chronica*	Scr.: Dominicus Casii de Narnia, De la Mare 492:15:3 ; enlum. Florence, 1460-1470	Budapest, EK, Cod. Lat. 5
53	252	11 XIII	A1 (M. A.)	Reliure turque en cuir du xixe s., tranches dorées et colorées de Bude	Eusebius, *De evangelica praeparatione* (trad.)	Scr.: Raphael Bertus Pistoiensis, De la Mare 534:65:1 ; enlum.: Florence, 1460-1470	Budapest, EK, Cod. Lat. 6
54	262	207 CCXXIV-CCXXV	G3	Velours bordeaux, tranches poinçonnées, dorées	Ficinus, *Epistolarum ad amicos libri* (Matthiae regi)	Enlum.: Florence, Francesco Roselli, c. 1488	Wolfenbüttel, HAB, Cod. 73. Aug. 2°
55	263	212 CCXXXII	J	Velours vert, tranches poinçonnées, dorées	Ficinus, *Epistolarum libri* III-IV etc.	Scr.: « Sebastianus Salvinus », De la Mare 489:9:6 ; enlum.: Florence, Francesco Roselli, c. 1482	Wolfenbüttel, HAB, Cod. 12. Aug. 4°
56	270	205 CCXXII	E1	Velours bordeaux, tranches dorées avec traces des armes	Fontius, *Opera* (Matthiae regi)	Scr.: Bartholomaeus Fontius, De la Mare 488:7:30 ; enlum.: Attavante, Florence, c. 1488, emblèmes de Matthias	Wolfenbüttel, HAB, Cod. 43. Aug. 2°
57	271	178 CC	-- M. A.		Fontius, *Commentarium in Auli Persii satiras* etc.	Naples, 1480-1490	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 292

Nr.	Csapodi 1973	Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990	Armes de Matthias	Reliure corvina dorée en cuir	Auteur et œuvre	Provenance et datation	Conservé à
58	279	79	B1		Frontius, *Strategematon libri IV*	« Exscriptum Florentie 1467... descripsit Petrus [Cenninius] ... », De la Mare 527:60:15	Kraków, Czartoryskich, Cod. 1514
59	293	85 XCI	[ ] (appartenait auparavant à Sassetti)	+ (R18)	Gellius, *Noctes Atticae*	Scr.: Hubertus W., De la Mare 505:32:24 ; enlum. Florence, Mariano del Buono	Manchester, Chetham, Cod. 27900
60	296	97 CIII	E1		Georgius Merula, *Opera*	Scr.: Bartholomaeus Fontius, De la Mare 488:7:19 ; enlum. Attavante, Florence, 1485-1490, emblèmes de Matthias	Modena, Est., Cod. Lat. 441
61	303	100 CVII	armes mal combinées de Matthias et de Beatrice		Gregorius Magnus, *Dialogi libri* etc.	Scr.: « Ad honorem regis Ungarie Florentie 1488 » ; enlum.: Gherardo et Monte di Giovanni, De la Mare 414, 468, emblèmes de Matthias	Modena, Est., Cod. Lat. 449
62	305	99 CVI	E1		Gregorius Magnus, *Homiliae in Ezechielem*	Scr.: De la Mare 414 ; « Attavantes pinsit », Florence, 1485-1490, emblèmes de Matthias	Modena, Est., Cod. Lat. 448
63	312	78 LXXXVI	B1	Reliure hongroise de la Renaissance en cuir	Guarino, *Libellus*	Scr.: « E Ferraria ... 1459 » ; enlum.: l'armoriste de Bude	Jena, UB, Bos 8° 1
64	314	191	B2	+ (R44) CCXIV	Haly Aberudiam Heben Rodan (*Liber astrorum*)	Scr. (gothica textualis) Prague c. 1400, à l'origine livre du roi de Bohême Venceslas	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 2271
65	317	152	[ ]	Soie verte, tranches dorées	Herodianus, *De Romanis imperatoribus* (trad.) (Matthiae regi)	Scr.: « Ad Regem Matthiam ... a Ioh. Francisco comite »	Salzburg, UB, M II. 135

Nr.	Csapodi 1973	Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990	Armes de Matthias	Reliure corvina dorée en cuir	Auteur et œuvre	Provenance et datation	Conservé à
66	323	126 CXXXII	E1		Hieronymus, *Breviarium in Psalmos David*	Scr.: « Antonius Sinibaldus Florentinus ... exscripsit Florentiae ... 1488 pro Mathia rege », De la Mare 414, 485:6:19 ; enlum.: « Attavantes pinsit », emblèmes de Matthias	Paris, BnF, Cod. Lat. 16839
67	324	182 CCIV	E1	Reliure *corvina* de Vladislav II, sans blason	Hieronymus, *Commentaria in Ezechielem*	« Nicolaus presbiter Faventinus scripsit », De la Mare 414, 518:52:4 ; enum.: « Attavantes pinsit », Florence, 1485-1490	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 654
68	325	29 XXXIII	F1		Hieronymus, *Commentarii ad Epistolas s. Pauli* etc.	Scr.: « 1488 M. L. P. », De la Mare 475 ; enlum.: Gherardo et Monte di Giovanni, Florence	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 347
69	328	180 CCI	Armes de Vitéz	Reliure *corvina* de Vladislav II avec ses armes	Hieronymus, *Epistolae* etc.	Naples, 1465-1470	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 644
70	330	186 CCVII-CCVIII	F2	+ (R40)	Hieronymus, *Expositio Evangelii* etc.	Scr.: « per me Sigismundum de Sigismundis 1488 Florentie », De la Mare 534:66:3 ; enlum.: Gherardo et Monte di Giovanni, emblèmes de Matthias	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 930
71	333	216 CCXXXVI	A1 (M. A.)	Velours rouge, tranches dorées et colorées de Bude	Hilarius Pictaviensis, *De s. Trinitate*	Scr.: De la Mare 545:81:12 (cf. Ferrara, Strabon) ; enlum. Florence, 1460-1470	Zagreb, R 4071
72	337	83 LXXXIX	B1		Horatius, *Opera* etc.	Florence, 1450-1470	London, BL, Landsdowne, Ms. 836
73	357	26 XXVII	N	Reliure italienne de la Renaissance en cuir	Iohannes Scholasticus, *Scala Paradisi* (trad.) etc.	Scr.: « Iohannnes Franciscus Martinus Geminianensis », «1470 », De la Mare 501:29:25 ; enlum.: Florence, corrigé par Vitéz en 1470	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 344

Nr.	Csapodi 1973	Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990	Armes de Matthias	Reliure corvina dorée en cuir	Auteur et œuvre	Provenance et datation	Conservé à
74	368	48 LXI	B1		Isocrates, *Oratio* etc.	Enlum.: l'armoriste de Bude	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 430
75	377	81		+ (R16) LXXXVIII	Constantinus Porphyrogenetus, *De ceremoniis*	Parchemin, langue grecque, fin du xe s.	Leipzig, UB, MS Rep. F. Nr. XII. I. nr. 17
76	389	90 XCVI	H		Leon Battista Alberti, *De re aedificatoria*	Florence ou Bude, 1485-1490, emblèmes de Matthias	Modena, Est., Cod. Lat. 419
77	390	119 CXXIII	[E]	Atelier royal de Bude après 1490	Leon Battista Alberti, *De re aedificatoria*	Scr.: « Francischus Collensis scripsit Florentie », De la Mare 414, 495:22:1A ; enlum.: « Attavantes pinsit », Florence 1485-1490	Olomouc, Cod. Lat. C. O. 330
78	394	166 CLXXXVIII	A5 (M. A.)	Tranches dorées et colorées de Bude	Livius, *Historiarum decas I*	Scr.: « Iohannes Franciscus [Martinus] Geminianensis », De la Mare 502:29:44 ; enlum.: Florence, 1460-1470	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 22
79	395	55 LXVII	A1 (M. A.)	Reliure gothique (Kyriss[7], N. 124, Tubingue)	Livius, *Historiarum decas I*	Lombardie, 1450-1470	Cambridge, Cod. 1235. O. 4. 4
80	396	146	[ ]	+ (R27) CLVIII	Livius, *Historiarum decas I*	Bude (?), 1469-1485	Vaticano, Barb. Lat. 168
81	(397)	**162** CLXXXIV	[?] armes d'Orsini dessus	Reliure italienne de la Renaissance en cuir	Livius, *Historiarum decas I*	Corrigé par Vitéz	Verona, BCap., Cod. Lat. CXXXV
82	399	114 CXVIII	A1 (M. A.)		Livius, *Historiarum decas III*	Scr.: « Iohannes Franciscus Martinus Geminianensis », De la Mare 502:29:32 ; enlum.: Florence, 1460-1470, Mariano del Buono	New York, Publ. Lib. Spencer Coll. 27

[7] Ernst Kyriss, *Verzierte gotische Einbände im alten deutschen Sprachgebiet*, Stuttgart, 1951-1958.

Nr.	Csapodi 1973	Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990	Armes de Matthias	Reliure corvina dorée en cuir	Auteur et œuvre	Provenance et datation	Conservé à
83	400	163 CLXXXV	Armes inconnues	+ (R31)	Livius, *Historiarum decas III*	Scr. Hubertus W., De la Mare 505:32:40 ; enlum. Florence, 1450-1470, corrigé par Vitéz	Verona, BCap., Cod. Lat. CXXXVI
84	404	196 CCXVIII	A5 (M. A.)		Livius, *Historiarum decas IV*	Scr.: « Iohannes Franciscus Martinus Geminianensis », De la Mare 502:29:45 ; enlum.: Florence, 1460-1470, Mariano del Buono	Wien, ÖNB, Sn. 12 758
85	405	164 CLXXXVI	Armes inconnues	+ (R32)	Livius, *Historiarum decas IV*	Scr.: Hubertus W., De la Mare 505:32:41 ; enlum. Florence, 1450-1470, corrigé par Vitéz	Verona, BCap., Cod. Lat. CXXXVII
86	410	174 CXCVI	[B1]	+ (R37)	Lucretius, *De rerum natura*	Scr.: De la Mare 547:88:13 (cf. Laur. Fiesole 44) ; enlum.: Florence, c. 1470	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 170
87	414	68 LXXVI		Reliure Médicis	Macrobius, *Saturnaliorum libri V*	Scr. : Braccio Martelli, De la Mare 446, 490:10:3, 529:V ; enlum. Florence, 1450-1470, corrigé par Vitéz, selon une annotation de 1544 il a été acheté à Constantinople comme manuscrit de Matthias	Firenze, Laur., Plut. 65.36
88	418	172 CXCIV	B1	+ (R35)	Marcellinus, *Chronicon* etc.	Scr.: « 1471» ; enlum.: l'armoriste de Bude	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 138
89	420	165 CLXXXVII	C3	Reliure italienne de la Renaissance en cuir, armes découpées	Marlianus, *Epithalamium in nuptiis Bl. M. Sfortiae et Io. Corvini*	Enlum. Ambrogio de Predis, Lombardie, 1488	Volterra, Cod. Lat. 5518. IV. 49. 3.7
90	421	134 CXLIII	A3		Martialis, *Epigrammata*	Enlum.: Italie du nord	(Salisbury, J. R. Abbey, J. A. 3223) Paris, collection privée

Nr.	Csapodi 1973	Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990	Armes de Matthias	Reliure corvina dorée en cuir	Auteur et œuvre	Provenance et datation	Conservé à
91	422	161 CLXXXII-CLXXXIII	[E]		Marcianus Capella, *De nuptiis Philologiae et Mercurii* etc.	Scr.: « Alexander Verasanus scripsit », De la Mare 414, 481:2:16 ; enlum.: « Attavantes Florentinus pinsit », 1485-1490	Venezia, BNM, Marc. lat. XIV 35 (4054)
92	424	190 CCXII	C1	Reliure *corvina* de Vladislav II sans blason	Martinus Polonus, *Martiniana Decreti*	Scr.: (gothica textualis), enlum. Lombardie	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 2139
93	435	154 CLXXVI	E1		Naldus, *Epistola de laudibus augustae bibliothecae* (Matthiae regi)	Scr.: De la Mare 523:55:28 « Omnium rerum » ; enlum. Attavante, Florence, c. 1486, emblèmes de Matthias	Toruń, R. Fol. 21.107
94	473	215 CCXXXV	B1	Reliure italienne de la Renaissance en cuir	Pamphilus, *Sermo apologeticus* etc.	Scr.: De la Mare 542:75:6 (cf. Bodmer Perotti) ; enlum. Florence, 1466-1470	Würzburg, UB: Mss. th. q. 6
95	503	37 XLII-XLIX	H	Reliure *corvina* de Vladislav II avec ses armes	Philostratus, *Herioca* (trad. Matthiae regi) etc.	Enlum.: Boccardino Vecchio, Florence, c. 1487, De la Mare 417, emblèmes de Matthias	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 417
96	1031	58 LXVIII	[ ]	Reliure espagnole de la Renaissance en cuir	Platon, *Epistolae* (trad.)	Scr.: Gundislavus Hispanus, De la Mare 462, 503:31:2 ; enlum.: Bude, 1485-1490	Madrid, Esc. g. III. 3
97	507	192 CCXV	B1	+ (R45)	Platon, *Phaidon* etc. (trad.)	Florence, 1450-1470	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 2384
98	510	23 XXIII	A1 (M. A.)	Velours violet, tranches dorées et colorées de Bude	Plautus, *Comoediae*	Florence, av. 1459, son ancien propriétaire était Gianozzo Manetti († 1459), De la Mare 455	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 241
99	-	**82**		[+]	Plinius, *Epistolae*	Scr.: «... Florentie ...Petrus Cenninius ...1467 », De la Mare 527:60:18, annotation du XVIe s.: « Hunc librum scito fuisse in Bibl. Regis Hung. ... Mathiae ... cuius in testimonio in corio expressa sunt insignia Regni Hungariae »	London, BL, Harley, 4868

Nr.	Csapodi 1973	Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990	Armes de Matthias	Reliure corvina dorée en cuir	Auteur et œuvre	Provenance et datation	Conservé à
100	514	139-140 CXLIX-CL	A5 (M. A.) (appartenait auparavant à Marino Tomacelli)		Plinius, *Historiae naturalis libri* etc.	Scr.: Angelus, De la Mare 456 ; enlum.: Florence, 1450-1470, Bartolomeo di Domenico di Guido (?)	Vaticano, Vat. Lat. 1951
101	525	167 CLXXXIX	[A1?]	Reliure hongroise de la Renaissance en cuir (*circa* 1510)	Plutarchus, *Vitae parallelae* (trad.)	Scr.: Agnolo di Jacopo de Dinuzi da S. Geminiano, De la Mare 480:1:23 ; enlum.: Florence, 1470, Mariano del Buono	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 23
102	540	22 XXII	A2 (M. A.)	Velours violet (tranches dorées et colorées de Bude)	Polybius, *Historiarum libri* (trad.)	Scr.: Francischus presbyter Florentia oriundus, De la Mare 494:18:2 ; enlum. Florence, 1450-1470	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 234
103	541	88 XCIV	[E] armes inconnues dessus	+ (R20) sans titre, écusson vide	Porphyrius, *Commentaria in odas Horatii* etc.	Scr.: Bartholomaeus Fontius, De la Mare 488:7:18 ; enlum: Attavante, Florence, 1485-1490, emblèmes de Matthias	Milano, Triv., Cod. 818
104	544	211 CCXXX-CCXXXI	E3	Soie rouge, tranches poinçonnées, dorées	Priscianus Lydius, *In Theophrastum* (trad., Matthiae regi)	Scr.: Lucas Fabiani de Ficinis, De la Mare 511:42:13 ; enlum.: atelier d'Attavante (?), Florence, 1484-1490, emblèmes de Matthias	Wolfenbüttel, HAB, Cod. 10. Aug. 4°
105 (?)	(556)	**76** LXXXIV	[ ]	?	Ptolemaius, *Geographiae libri* (trad.)	Toponymes hongrois peut-être de la main de Vitéz	Istanbul, Topkapi Serai, G. I. 44
106	557	125 CXXXI	E2		Ptolemaius, *Geographiae libri* (trad.)	Scr.: Hugo de Comminellis, De la Mare 506:33:3, Nicolaus Mangona, De la Mare 518:51:19, Messer Piero Strozzi, De la Mare 531:62:45 ; enlum.: Francesco Roselli, Florence, 1480-1485	Paris, BnF, Lat. 8834

Nr.	Csapodi 1973	Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990	Armes de Matthias	Reliure corvina dorée en cuir	Auteur et œuvre	Provenance et datation	Conservé à
107	558	168 CXC	D	Reliure autrichienne de la Renaissance en cuir (Holter[8] G7, Wiener Wappenmeister)	Ptolemaius, *Magnae compositionis libri* (trad.)	Scr.: Hongrie « Finis ... 1467 » ; enlum.: Bude, années 1480, appartenait auparavant à Vitéz	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 24
108	561	35 XL	[ ]	+ (R6)	Quintilianus, *Institutionum oratoriarum libri*	Ombrie, 1460-1470	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 414
109	1032	124 CXXX	A1 (M. A.) (dessous armes de Vitéz)	Tranches dorées et colorées de Bude	[Ps.-]Quintilianus, *Declamationes*	Padoue ou Venise, c. 1465-1470	Paris, BnF, Lat. 7803
110	562	148 CLX	B1		[Ps.-]Quintilianus, *Declamationes*	Enlum.: l'armoriste de Bude	Vaticano, Reg. Lat. 1715
111	568	33 XXXVII	K	Reliure hongroise de la Renaissance en cuir	Regiomontanus, *Canones LXIII* (Matthiae regi)	Scr.: Bude ; enlum.: gothique et Francesco Rosselli (?), c. 1480	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 412
112	574	206 CCXXIII	C4 unique	Reliure allemande en cuir gaufré (Kyriss, N. 112, Nuremberg)	Regiomontanus, *Tabulae directionum*	Scr.: Bude (?) ; enlum.: (gothique) Bavière; correction de Vitéz (?)	Wolfenbüttel, HAB, Cod. 69. Aug. 2°
113	583	185 CCVI	B1		Salvianus, *De vero iuditio*	Florence, 1450-1470	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 826
114	590	120 CXXIV	A1 (M. A.)	+ (R25)	Seneca, *Tragoediae*	Scr.: gothica textualis ; enlum.: Venise, Cristoforo Cortese, xve s.	Oxford, Bodl., MS. Auct. F. 1. 14
115	591	123 CXXIX			Seneca, *Opera*	Scr.: gothica textualis, Italie du nord, fin xiii^{e} s., annotation: « Re d' Ungaria »	Paris, BnF, Lat. 6390
116	593	108 CXV	B1	+ (R23)	Seneca, Tomas, *Historia Bononiensis*	Ferrare, c. 1460	München, BSB, Clm 341
117	1036	147 CLIX	[B1]		Sidonius, *Panegyricus* etc.	Scr.: « Scripsit Petrus Cenninius Florentiae 1468 », De la Mare 528:60:26 ; enlum.: Florence et l'armoriste de Bude ; annotations de Vitéz	Vaticano, Pal. Lat. 1587

[8] Kurt Holter, «Verzierte Wiener Bucheinbände der Spätgotik und Frührenaissance», *Codices manuscripti*, 1977, Sonderheft.

Nr.	Csapodi 1973	Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990	Armes de Matthias	Reliure corvina dorée en cuir	Auteur et œuvre	Provenance et datation	Conservé à
118	596	13 XV	A1 (M. A.)	Reliure turque en cuir du xixe s., tranches dorées et colorées de Bude	Silius Italicus, *De secundo bello Punico*	Scr. : De la Mare 547:89:1 (cf. Laur. Fiesole 49) ; enlum. Florence, 1456-1470	Budapest, EK, Cod. Lat. 8
119	606	173 CXCV	B1	+ (R36)	Statius, *Silvarum libri V*	Scr.: Nastagio Vespucci, De la Mare 529 ; enlum.: l'armoriste de Bude	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 140
120	610	102 CIX	B1 (appartenait auparavant à Francesco Sassetti)		Strabo, *Geographia* (trad.)	Scr.: Niccolo Fonzio, De la Mare 516:49:29 ; enlum. Florence, 1470-1480	Modena, Est., Cod. Lat. 472
121	612	159 CLXXX	[ ] (appartenait auparavant à Francesco Sassetti)	Reliure italienne de la Renaissance en cuir	Suetonius, *De xii caesaribus*, etc.	Scr. : Hubertus W., De la Mare 505:32:39 ; enlum.: Bartolomeo di Domenico di Guido	Venezia, BNM, Marc. lat. X 31 (3585)
122 (?)	-	**145** CLVII	Armes d'Ágoston de Olmütz		Suetonius, *De XII caesaribus*	Naples, (annotations de Fontius)	Vaticano, Ottob. Lat. 1562
123	615	18	[ ]	Reliure turque en cuir du xixe s.	Suetonius, *Vitae caesarum*	Scr.: Petrus Cenninius, De la Mare 526:60:2, corrigé par Vitéz	Budapest, EK, Cod. Lat. 13
124	618	210 CCXXVIII-CCXXIX	E3	Velours bordeaux, tranches poinçonnées, dorées	Synesius, *Liber de vaticinio* (trad.) etc.	Scr.: Lucas Fabiani de Ficinis, De la Mare 511:42:12 ; enlum.: Attavante, Florence, 1484-1485	Wolfenbüttel, HAB, Cod. 2. Aug. 4°
125	620	113 CXVII	A1 (M. A.)	+ (R24)	Tacitus, *Annalium libri xi-xvi* etc.	Italie du Nord, 1450-1470	New Haven, Yale UL, Ms. F. 92-145
126	621	14 XVI	A1 (M. A.) (appartenait auparavant à Francesco Sassetti)	Reliure turque en cuir du xixe s., tranches dorées et colorées de Bude	Tacitus, *Annalium libri XI-XVII* etc.	Scr.: Dominicus Cassii di Narnia, De la Mare 492:15:4 ; enlum.: Naples, av. 1467; annotations de Vitéz « 1467 »	Budapest, EK, Cod. Lat. 9

Nr.	Csapodi 1973	Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990	Armes de Matthias	Reliure corvina dorée en cuir	Auteur et œuvre	Provenance et datation	Conservé à
127	628	15 XVII	A1 (M. A.)	Reliure turque en cuir du xixe s., tranches dorées et colorées de Bude	Tertullianus, *Adversus Marcionem*	Scr.: De la Mare 547:88:15 (cf. Laur. Fiesole 44) ; enlum. Florence, av. 1468 ; annotations de Vitéz « 1468 »	Budapest, EK, Cod. Lat. 10
128	636	6 VIII	A2 (M. A.)	Reliure turque en cuir du xixe s., tranches dorées et colorées de Bude	Theophrastus, *Historia plantarum* (trad.)	Scr.: De la Mare 544:78:2, « Vespasianus librarius Florentinus fieri fecit »; enlum.: Florence, 1460-1470	Budapest, EK, Cod. Lat. 1
129	637	183 CCV	[ ]	+ (R39) sans titre, écusson vide	[Theophylactus], *Commentarii Athanasii* (trad.)	Scr.: De la Mare 475 ; enlum. Attavante, Florence, 1485-1490, emblèmes de Matthias	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 656
130	638	189	[ ]	+ (R43) CCXI	Thomas Aquinas, *Catena aurea*	Scr.: « Henricus Amstelredammis ... 1468 » ; enlum.: Bologne	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 1391
131	640	136 CXLV	E2	+ (R26)	Thomas Aquinas, *Commentaria in librum De coelo et mundo*	Attavante, Florence, 1485-1490, emblèmes de Matthias	Praha, NK, Cod. VIII. H. 73
132	641	92 XCVIII	E1		Thomas Aquinas, *Comment. in librum I Sententiarum*	« Attavantes pinsit », Florence, 1485-1490, De la Mare 414, 543, emblèmes de Matthias	Modena, Est., Cod. Lat. 432
133	642	193 CCXVI	B1	Reliure italienne de la Renaissance en cuir	Thomas Aquinas, *De rege et regno*	Italie du Nord, 1460–1470	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 2458
134	664	208 CCXXVI	D	Velours rouge	Tolhopff, S*tellarium* (Matthiae regi)	Enlum.: Bude, c. 1480	Wolfenbüttel, HAB, Cod. 84. 1. Aug. 2°
135	667	46 LIX	B1	+ (R11)	Trapezuntius, *Compendium grammaticae*	Scr.: « 1470 », Bude ; enlum.: 1'armoriste de Bude	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 428
136	669	175 CXCVII	B1 auparavant Aragon	+ (R38)	Trapezuntius, *In perversionem problematum Aristotelis*	Scr.: « Theodoricus olim Io. Tuscanellae famulus scripsit Romae » ; enlum.: Rome, 1450-1475	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 218

Nr.	Csapodi 1973	Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990	Armes de Matthias	Reliure corvina dorée en cuir	Auteur et œuvre	Provenance et datation	Conservé à
137	671	194 CCXVII	B1	Reliure italienne de la Renaissance en cuir	Trapezuntius, *Isagoge*	Scr.: « Nicolaus Pupiensis », De la Mare 521:54:11 ; enlum.: Florence et l'armoriste de Bude	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 2485
138	672	25 XXVI	D	Traces de velours violet, tranches dorées et colorées de Bude	Trapezuntius, *Rhetoricorum libri*	Bude, c. 1480	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 281
139	686	57	G		Valturius, *De re militari*	« Io. M. Cynicus fieri curavit », Naples, 1476-1484	Dresden, SLB, R. 28. m
140	687	98 CIV-CV	A1 (M. A.)		Valturius, *De re militari*	Enlum.: Venise ou Rimini?, deuxième moitié du xve s. Vraisemblablement cadeau de Sigismondo Malatesta en 1465.	Modena, Est., Cod. Lat. 447
141	692	170 CXCII	[ ]	+ (R33)	Vergilius, *Opera* etc.	Scr.: De la Mare 548:91:8 (cf. Harvard Boccaccio) ; enlum.: Florence, deuxième moitié du xve s.	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 92
142	697	31 XXXV		+ (R5) XXXVI	Victorinus, *Commentarii in Ciceronis librum De inventione*	Hongrie, ornement gothique av. 1462, corrigé par Vitéz « 1462 »	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 370
143	(1039)	**84** XC	B1	+ (R17)	Wilhelmus de Conchis, *Philosophia*	Bohême, (gothica textualis) c. 1400, à l'origine livre du roi de Bohême Venceslas; annotations de Vitéz	Madrid, BN, Res. 28
144	704	40 LII	[B1]	+ (R7)	Xenophon, *De republica Lacedaemoniorum* (trad.) etc.	Enlum.: l'armoriste de Bude	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 422
145	705	179	[ ]	Reliure italienne de la Rennaissance en cuir	Xenophon, *De institutione Cyri* (trad.)	»Florence, 1450-1470 « Liber est Io. A. Brassicani ... Budae »	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 438
146	711	59		+ (R15) LXIX	Biblia	Scr.: gothica textualis, Bologne, xive s.	Erlangen, UB, MS. 6

Nr.	Csapodi 1973	Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990	Armes de Matthias	Reliure corvina dorée en cuir	Auteur et œuvre	Provenance et datation	Conservé à
147	807	138 CXLVII	B1		Encyclopedia medica[9]	Scr.: gothica textualis ; enlum.: Giovannino dei Grassi, av. 1400, et l'armoriste de Bude; à l'origine livre du roi de Bohême Venceslas	Roma, Casanat. Cod. Lat. 459
148	875	89 XCV	E1		Miscellanea II	Scr.: « 1487 Florentiae », enlum.: «Attavantes pinsit», De la Mare 414, 523:55:15 «Omnium rerum», emblèmes de Matthias	Modena, Est., Cod. Lat. 391
149	876	95 CI	B1		Miscellanea III	Scr.: Hubertus W, De la Mare 505:32:26, « Franciscus Sassettus Thomae filius Florentinus civis faciendum curavit » , 1460-1480 ; enlum.: Bartolomeo di Domenico di Guido, emblèmes de Matthias	Modena, Est., Cod. Lat. 437
150	877	87 XCIII	[B1]	+ (R19)	Miscellanea IV	Scr.: Hubertus W, De la Mare 505:32:25, « Franciscus Sassettus Thomae filius Florentinus civis faciendum curavit » ; enlum.: Mariano del Buono, Florence, 1450-1470	Milano, Triv. Cod. No. 817
151	928	1 (I)	[A1] M. A.		Orationes ex historiis Titi Livii, Sallustii, Curtii	Scr.: De la Mare 552:102:1 (cf. Vat. Lat. 1771), Florence, 1460-1470, corrigé par Vitéz	Berlin, SBPK, MS. Lat. fol. 99
152 (?)	(931)	**17**		Reliure turque en cuir du xixe s.	Panegyrici Latini XII	Florence, 1450-1470, corrigé par Vitéz	Budapest, EK, Cod. Lat. 12
153	935	41	[ ]	+ (R8) LIII	Poeta Christianus, *Genealogiae deorum* etc.	(sans ornement)	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 423
154	968	12 XIV	A1 (M. A.)	Reliure turque en cuir du xixe s., tranches dorées et colorées de Bude	Scriptores Historiae Augustae etc.	Scr.: De la Mare 547:88:4 (cf. Laur. Fiesole 44) ; enlum. Florence, 1460-1470	Budapest, EK, Cod. Lat. 7

[9] *Historia plantarum*, [Rome, Bibl. Casanatense, ms. 459], Modena: Franco Cosimo Panini, 2001.

2. Livres de la chapelle royale

Nr.	Csapodi 1973	Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990	Armes de Matthias	Reliure	Auteur et œuvre	Provenance et datation	Conservé à
155	830	42 LIV-LV	L1		Graduale	Scr.: gothica textualis, Bude, 1480-1490	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 424
156	890	3 III-V	[E1]		Missale Romanum	Scr.: Martinus Antonius presbyter (gothica textualis), De la Mare 414, 513:45:6 ; enlum.: « Attavantes de Attavantibus de Florentia hoc opus illuminavit 1485 », « Actum Florentiae 1487», avec les portraits de Matthias et de Béatrice	Bruxelles, BR, MS. 9008
157	891	149 CLXI-CLXIII	C1	Velours bordeaux	Missale Romanum	Scr.: gothica textualis, Bude, 1488-1490	Vaticano, Urb. Lat. 110

3. Manuscrits commandés par Matthias, mais terminés après l'accession au trône de Vladislav II Jagellon

Nr.	Csapodi 1973	Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990	Armes	Reliure	Auteur et œuvre	Provenance et datation	Conservé à
158-162	54	129-133 CXLII	Armes de Matthias recouvertes par celles de Vladislav II		Aristoteles, *Opera*	Incunable: Venise, 1483-1484, 5 vol. (GW 2337), enlum.: Bude, 1484-1491, maître de Cassien	Paris, BnF, Vélins 474-478
163	108	105 CXII	Armes de Matthias recouvertes par celles de Vladislav II	Reliure *corvina* de Vladislav II avec ses armes	Beda Venerabilis, *De natura rerum* etc	Enlum.: Bude, c. 1490, maître de Cassien	München, BSB, Clm 175

Nr.	Csapodi 1973	Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990	Armes	Reliure	Auteur et œuvre	Provenance et datation	Conservé à
164	154	122 CXXVI-CXXVIII	Armes de Matthias recouvertes par celles de Vladislav II		Cassianus, *Collationes patrum* etc.	Scr.: gothica textualis, « Divi Mathiae impensa opus a Petro de Abbatis Burgeladensi cive scriptum » ; enlum: Bude, (maître de Cassien), emblèmes de Matthias	Paris, BnF, Lat. 2129
165	822	75 LXXXIII	Armes de Matthias recouvertes par celles de Vladislav II		Evangelistarium	Scr.: gothica textualis ; enlum.: Bude, 1490	Holkham Hall, Wells, MS. 18

4. Manuscrits commandés par Matthias mais restés en Italie en raison de sa mort

Nr.	Csapodi 1973	Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990	Armes	Reliure	Auteur et œuvre	Provenance et datation	Conservé à
166	25	63 LXXII		Reliure Médicis	Ambrosius, *Opera*	Scr.: « Exemplaribus ... Mathie incliti regis Hungarie ... ego Martinus Antonius presbiter ... scripsi 1489 », De la Mare 513:45:1 ; enlum.: Matteo da Milano	Firenze, Laur., Plut. 14.22
167	50	69 LXXVII	Armes du pape Léon X (Médicis)	Reliure Médicis	Appianus, *Romanorum liber* etc.	Scr.: « ... ad laudem et gloriam Regis Ungarie ... 1488, ...1490 », De la Mare 468, 475	Firenze, Laur., Plut. 68.19
168	87	62 LXXI	Armes du pape Léon X (Médicis)	Reliure Médicis	Augustinus, *Quaestiones in Bibliam* etc.	Scr.: « Antonius Sinibaldus Florentinus scripsit ... 1489 pro ser. Mathia R. Ungh. », De la Mare 485:6:20	Firenze, Laur., Plut. 12.10

Nr.	Csapodi 1973	Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990	Armes	Reliure	Auteur et œuvre	Provenance et datation	Conservé à
169	260	71 LXXIX	Armes de Matthias recouvertes par celles des Médicis	Reliure Médicis	Ficinus, *De triplici vita*	Scr.: Lucas Fabiani de Ficinis, De la Mare 511:42:2 ; enlum.: Attavante, Florence, emblèmes de Matthias	Firenze, Laur., Plut. 73.39
170	490	67 LXXV	Armes du pape Léon X (Médicis)	Reliure Médicis	Petrus Lombardus, *Sententiarum libri* etc.	Scr.: « Exemplaribus ... Mathie incliti regis Ungarie ... ego fr. Iacobus Iohannes Almannus Crucennacensis OCarm. ... exscripsi 1490 », De la Mare 468, 507:35:1	Firenze, Laur., Plut. 21.18
171-173	712	64-66 LXXIII-LXXIV		Reliure Médicis	Biblia, I-III	Scr.: Antonius Sinibaldus, De la Mare 486:6:47, Florence ; enlum.: 1489-1490, vol. I. Attavante, vol. III. Gherardo et Monte di Giovanni (f. 2v figure de Matthias en miniature)	Firenze, Laur., Plut. 15. Cod. 15, 16, 17
174	725	150 CLXIX-CLXXI	+ E1 armes de Matthias en général recouvertes, par celles de Georges Ier d'Amboise		Breviarium Romanum	Scr.: « Exemplaribus ... Mathie incliti regis Hungarie ... ego Martinus Antonius presbiter ... scripsi 1487 », De la Mare 513:45:4 ; enlum.: Attavante (1492), avec les portraits de Matthias et de Béatrice, emblèmes de Matthias	Vaticano, Urb. Lat. 112
175	-	-	Armes du pape Léon X (Médicis)	Reliure Médicis	Thomas de Aquino, *Quaestiones de malo*		Firenze, Laur., Plut. 26.8[10]
Concernant les 32 manuscrits de la collection de la Biblioteca Medicea Laurenziana, Angela Dillon Bussi suppose qu'ils ont été réalisés à la demande de Matthias, mais qu'en raison de sa mort ils sont entrés en la possession de la famille des Médicis. Voir l'étude citée dans la note précédente.							

[10] Angela Dillon Bussi, « Ancora sulla Biblioteca Corviniana e Firenze », dans *Uralkodók és corvinák / Potentates and Corvinas* (Anniversary Exhibition of the National Széchényi Library, 16 May – 20 August 2002), ed. Orsolya Karsay, Budapest, 2002. 63-70, note 18, et n° 19 du catalogue.

5. Manuscrits commencés sous le règne de Matthias et qui, par suite de sa mort, n'ont pas été déposés dans la bibliothèque royale

Nr.	Csapodi 1973	Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990	Armes	Reliure	Auteur et œuvre	Provenance et datation	Conservé à
176	565	24 XXIV-XXV	Armes de Vladislav II et de Thomas Bakócz	Reliure hongroise en cuir gaufré du XVIe s.	Ransanus, *Epitome rerum Hungaricarum*	Naples, 1489-1490, avec les portraits de Matthias et de Béatrice	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 249
177	(937)	**144** CLIV-CLVI			Pontificale - inachevé	Enlum. Giovanni Pietro Birago, Lombardia, c. 1489. János Vitéz le jeune, évêque de Sirmium, l'a fait réaliser pour Matthias (emblèmes de Matthias).	Vaticano, Ottob. Lat. 501

6. Manuscrits grecs n'ayant vraisemblablement pas trouvé place dans la bibliothèque *Corviniana*, mais peut être conservés à proximité

Nr.	Csapodi 1973	Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990	Armes	Reliure	Auteur et œuvre	Provenance et datation	Conservé à
178	169	128		Reliure française en maroquin aux armes de Henri II	Chrysostomus, *Commentarius in Epistolas ad Corinthios*	Papier (c. 1501), langue grecque, 1ère moitié xve s.; annotation: « Re d'Ungaria »	Paris, BnF, Graec. 741
179	174	201		«Van Swieten», 1754	Chrysostomus, *Homiliae in Matthaeum*	Papier, langue grecque, xve s.; annotation de XVIIe s.: « Ex Bibl. Budensi Regis Hung. Mathiae Corvini »	Wien, ÖNB, Theol gr. 1
180	225	203		Cuir brun	Diodorus, *Bibliotheca*	Papier, scr.: Johannes Scutariotes, langue grecque, 1442	Wien, ÖNB, Suppl. gr. 30

Nr.	Csapodi 1973	Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990	Armes	Reliure	Auteur et œuvre	Provenance et datation	Conservé à
181	321	200		«Van Swieten», 1754	Hesiodus, *Opera* etc.	Papier, scr.: Franciscus, langue grecque, xve s.	Wien, ÖNB, Phil. gr. 289
182	455	198		«Van Swieten», 1754	Nicephorus Callistus, *Historia ecclesiastica*	Parchemin, langue grecque, XIVe s.	Wien, ÖNB, Hist. gr. 8
183	539	110		Reliure en cuir gaufré, xvie s.	Polybius, *Historiae libri V* etc.	Papier, scr.: Isidoros, langue grecque, premier tiers du XVe s.	München, BSB, Cod. Graec. 157
184	543	111		Reliure byzantine en cuir, xve s.	Porphyrius, *De vita Plotini;* Plotinus, *Enneades VI*	Papier, langue grecque, 1464-1465, Demetrios Trivolis, Michael Lygisos	München, BSB, Cod. Graec. 449
185	554	197 CCXIX		Reliure florentine en cuir de la Renaissance	Ptolemaius, *Geographia*	Parchemin, Johannes Scutariotes, langue grecque, Florence, 1454	Wien, ÖNB, Hist. gr. 1
186	702	60			Xenophon, *Institutio Cyri*	Parchemin, langue grecque, Xe s., appartenait à Janus Pannonius	Erlangen, UB, (MS. 1226) A. 1
187	703	204		Reliure en cuir avec lignes à froid	Xenophon, *Institutio Cyri*	Parchemin, langue grecque, XVe s.	Wien, ÖNB, Suppl. gr. 51
188	708	199 CCXX		«Van Swieten», 1754, tranches poinçonnées, dorées de Bude	Zonaras Iohannes, *Annales*	Parchemin, langue grecque, XIVe s.	Wien, ÖNB, Hist. gr. 16
189	842	214		Reliure en cuir, xvie s.	*Horologion* etc.	Papier, langue grecque, XVe s.	Wrocław, R. 492
190	1013	-		Reliure hongroise en cuir gaufré, xve s.	Vocabularium (gr.-lat.)	Papier, scr.: Janus Pannonius (?) c. 1450, lui appartenait personnellement	Wien, ÖNB, Suppl. gr. 45
191	885	**155-156**			Miscellanea Graeca	Papier, langue grecque, XIVe s.	Uppsala, UB, Cod. Graec. 28

7. Manuscrits de la reine Béatrice

Nr.	**Csapodi 1973**	**Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990**	**Armes**	**Reliure**	**Auteur et œuvre**	**Provenance et datation**	**Conservé à**
192	10	34 XXXVIII-XXXIX	Armes de Béatrice et de Matthias réunies		Agathias, *De bello Gothorum*	Scr.: Clemens Salernitanus, enlum.: Naples, 1483-84	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 413
193	131	39 (LI)	Armes de Béatrice et de Matthias réunies		Bonfini, *Symposion* (dédié à Beatrix)	??, (emblèmes d'Aragon) Enlum. très primitive, peut-être une copie	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 421
194	210	9 XI	Armes d'Aragon	Reliure turque en cuir du xixe s.	Curtius, *De gestis Alexandri Magni*	Naples, 1471-1475	Budapest, EK, Cod. Lat. 4
195	228	135 CXLIV	Armes de Béatrice et de Matthias réunies		Diomedes Carafa, *De institutione vivendi*	Naples, 1476	Parma, BP, G.G III. 170. 1654
196	462	101 CVIII	Armes de Béatrice et de Matthias réunies		Origenes, *Homiliae*	Scr.: gothica textualis ; enlum.: Florence, Francesco Roselli, 1480-1485	Modena, Est., Cod. Lat. 458
197	572	169 CXCI	Armes de Béatrice et de Matthias réunies	Atelier royal de Bude après 1490 (Vladislav II)	Regiomontanus, *Epitome Almagesti*	Enlum.: Florence, Francesco Roselli	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 44
198 ?	947	86 XCII	Armes d'Aragon		Horae Beatae Mariae virginis	Scr.: gothica textualis	Melk, Cod. 1845
199	949	213 CCXXXIII-CCXXXIV	Armes de Béatrice et de Matthias réunies	Reliure cuir dorée (Felice Feliciano)	Psalterium	Scr.: Gundisalvus Hispanus, De la Mare 504:31:23 ; enlum.: Francesco Roselli, c. 1480-1485	Wolfenbüttel, HAB, Cod. 39. Aug. 4°
200	1040	112			Chorale	Scr.: gothica textualis. Dédicace: « Ad serenissimam Ungherie Reginam ... regi nuptam Beatrix »	Napoli, BN, VI-E-40

8. Livres offerts par Matthias à autrui

Nr.	Csapodi 1973	Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990	Armes de Matthias	Reliure	Auteur et œuvre	Provenance et datation	Conservé à
201	190	-	Armes de Vitéz	Reliure florentine de la Renaissance en cuir	Cicero, *Orationes*	Florence, 1470, armes de Matthias sur l'un des fermoirs	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 11
202	511	-	Armes de Vitéz		Plautus, *Comoediae*	Ferrare, c. 1465, armes de Matthias dans les marges	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 111
203	566	61 LXX	Armes de Matthias C2	reliure gotique en cuir de Lövöld (OCarth)	Raynerus de Pisis, *Pantehologia*, t. I	Incunable: Nuremberg, 1477 (Hain 13018), annotation: cadeau de Matthias aux chartreux de Lövöld	Esztergom, Inc. I. 1
204	895	151 CLXXII-CLXXIV	Armes de Matthias		Missale OFM	Scr.: « ... 1469 Georgii Kathedralis ... in Wienna » ; enlum.: Vienne, « Ego Matthias Rex Hungarie concessi hoc missale fr. Thomae de Hungaria ... »	Vaticano, Ross. Lat.1164

9. Volumes problématiques

Nr.	Csapodi 1973	Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990	Armes	Reliure	Auteur et œuvre	Provenance et datation	Conservé à
205	-	-		Corvina en cuir (R30) (sans blason)	Augustinus, *De civitate Dei*	Incunable: Rome, 1470 (GW 2876)	Västerås, StB, Inc. 21
206	(53)	**54** LXVI	Armes de Matthias faites par l'imprimeur	Reliure en cuir gaufré, xviie s.	Johannes Thuróczy: *Chronica Hungarorum*	Incunable: Augsbourg, 1488	Budapest, OSzK, Inc. 1143
207	438	53 LXV	Armes du pape Sixte IV et Matthias	Reliure italienne de la Renaissance en cuir	Nicolaus de Ausmo, *Supplementum summae Pisanellae*	Incunable: Venise, avant 1473, cadeau du pape Sixte IV à Matthias ou à l'université de Presbourg	Budapest, OSzK, Inc. 197
208	-	-	Armes de Orbán de Nagylucse	Corvina en cuir (R4), sans blason[11]	Psalterium		Budapest, OSzK, Cod. Lat. 369
209	983	-	Armes du pape Paul II et Matthias	Reliure en cuir gaufré	Statuta urbis Romae	Incunable: Rome, c. 1471, cadeau du pape Paul II à Matthias	?

[11] Si l'on en croit Árpád Mikó, cette reliure est le seul exemple prouvant que l'atelier de reliure de Matthias ne travaillait pas seulement pour le roi: voir Árpád Mikó, « Nagylucsei Orbán Psalteriuma » [Le *Psautier* d'Orbán de Nagylucse], dans *Három kódex, Three Manuscripts. The Millenary Exhibition of the National Széchényi Library*, Budapest, 2000, p. 121-166. Marianne Rozsondai estime quant à elle que la reine Béatrice fit cadeau de ce manuscrit à Orbán de Nagylucse après la mort de Matthias: voir Marianne Rozsondai, « Kinek készült valójában Nagylucsei Orbán Psalteriuma? » [Pour qui a été réellement fait le *Psautier* d'Orbán de Nagylucse ?], dans *Jubileumi csokor Csapodi Csaba tiszteletére*, Budapest, 2002, p. 233-248.

10. Manuscrits et livres imprimés de Vladislav II Jagellon acquis après son accession au trône

Nr.	Csapodi 1973	Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990	Armes	Reliure	Auteur et œuvre	Provenance et datation	Conservé à
210	36	117		Reliure corvinienne de Vladislav II avec ses armes	Angelus, *Astrolabium*	Incunable: Augsbourg, 1488 (GW 1900)	New York, Pierpont Morgan L., Inc. 55 1 75
211	(130)	**49**		Reliure en cuir sans motif	Bonfini, *Rerum Hungaricarum decades*	Scr.: Iohannes, Bude, 1495 (fragments)	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 434 et 542 (fragmenta)
212	-	**157**		Reliure corvina de Vladislav II avec ses armes (CXXVII)	Firmicus Maternus, *Astronomicorum libri* etc.	Incunable: Venise, 1499 (GW 9981)	Uppsala, UB, Inc. 1338
213	434	137 CXLVI	Armes de Vladislav II	Soie	Nagonius, *Ad divum Wladislaum ... pronostichon*	c. 1491	Praha, NK, VIII. H. 76
214	476	32			Petantius, *Genealogia Turcorum* (Vladislao regi)	Rouleau de parchemin, Bude, enlum.: 1502	Budapest, OSzK, Cod. Lat. 378
215	477	118 CXXII			Petantius, *Historia Turcica*	Bude, début du xvie s. (resté inachevé, n'a jamais appartenu au roi.)	Nürnberg, SB, MS. Solg. 31. 2°
216	564	77 LXXXV	Armes de Vladislav II	Reliure turque en cuir du xixe s.	Ramusius, *Sermo de ascensione habitus coram rege Wladislao*	Enlum.: Bohême	Istanbul, Topkapi Serai, G. I. 46
217	-	195	Les armes de Vladislav II et de la reine Anna	Reliure hongroise de la Renaissance en cuir	*Elisabetha Poloniae regina Wladislao regi, filio, sive epistola de institutione pueri regi*	Pologne	Wien, ÖNB, Cod. Lat. 10 573

11. Volumes ne pouvant pas être considérés comme des *corvina*

Nr.	**Csapodi 1973**	**Csapodi–Cs. Gárdonyi 1990**	**Armes**	**Reliure**	**Auteur et œuvre**	**Provenance et datation**	**Conservé à**
218	(479)	**127** CXXXIII-CXL	Armes royales françaises		Petrarca, *Le rime* etc., Dante, *Vita nuova* etc.	« Scripto per mano d'Antonio Sinibaldi ... 1476 in Florencia », enlum.: Cherico	Paris, BN, Fond Italien 548
219	379	5 VII			Konrad Kyeser, *Bellifortis*	Fragments d'un manuscrit papier	Budapest, MTAK K 465
220	(626)	**19**		Reliure turque en cuir du xixe s.	Terentius, *Comoediae*	Papier, (gothica textualis) Galoysus Haudry « scripsit », 1444, corrigé par Vitéz	Budapest, EK, Cod. Lat. 31
221	(922)	**80** LXXXVII			Orationale Wladislai II. regis	Bâtarde, 1475-1480, Livre de prières de Ladislas VI avant son accession au trône	Kraków, BJ, RPS. 4289

Annexe I

Corvina « authentiques » classés selon les villes et les bibliothèques qui les conservent

Berlin, **SBPK**: MS. Lat. fol. **99**= n° 151
Besançon: Ms. **166**=n° 50
Bruxelles, **BR**: MS. 9008=n° 156
Budapest, **EK**: Cod. Lat. **1**=n°128, Cod. Lat. **2**=n° 38, Cod. Lat. **3**=n° 39, Cod. Lat. **4**=n° 194, Cod. Lat. **5**=n° 52, Cod. Lat. **6**=n° 53, Cod. Lat. **7**=n° 154, Cod. Lat. **8**=n° 118, Cod. Lat. **9**=n° 126, Cod. Lat. **10**=n° 127, Cod. Lat. **11**=n° 26, Cod. Lat. **12**=n° 152, Cod. Lat. **13**=n° 123, Cod. Lat. **31**=n° 220
Budapest, **MTAK**: K **397**=n° 28, K **465**=n° 219
Budapest, **OSzK**: Cod. Lat. **121**=n° 13, Cod. Lat. **160**=n° 41, Cod. Lat. **234**=n° 102, Cod. Lat. **241**=n° 98, Cod. Lat. **249**=n° 176, Cod. Lat. **281**=n° 138, Cod. Lat. **344**=n° 73, Cod. Lat. **345**=n° 46, Cod. Lat. **346**=n° 34, Cod. Lat. **347**= n° 68, Cod. Lat. **358**= n° 44, Cod. Lat. **369**= n° 208, Cod. Lat. **370**=n° 142, Cod. Lat. **378**=n° 214, Cod. Lat. **412**=n° 111, Cod. Lat. **413**=n° 192, Cod. Lat. **414**=n° 108, Cod. Lat. **415**=n° 19, Cod. Lat. **417**=n° 95, Cod. Lat. **418**=n° 32, Cod. Lat. **421**=n° 193, Cod. Lat. **422**=n° 144, Cod. Lat. **423**=n° 153, Cod. Lat. **424**=n° 155, Cod. Lat. **425**=n° 25, Cod. Lat. **426**=n° 20, Cod. Lat. **427**=n° 11, Cod. Lat. **428**=n° 135, Cod. Lat. **429**=n° 22, Cod. Lat. **430**=n° 74, Cod. Lat. **434** et **542**=n° 211, Cod. Lat. **438**=n° 23, Cod. Lat. **445**=n° 18, Cod. Lat. **529**=n° 42, Inc. **197**=n° 207, Inc. **1143**=n° 206
Cambridge, **Trinity Coll.**: Cod. 1235. O. 4. **4**=n° 79
Dresden, **SLB**: Dc **115**=n° 37, R. **28** m=n° 139
Erlangen, **UB**: MS. **6**=n° 146, (MS. 1226) A. **1**=n° 186
Esztergom: Inc. **I**. **1**=n° 203
Firenze, **Laur.**: Plut. **12.10**=n° 168, Plut. **14.22**=n° 166, Plut. **15**. Cod. **15, 16, 17**=n°s 171–173, Plut. **21.18**=n° 170, Plut. **26.8**=n° 175, Plut. **65.36**=n° 87, Plut. **68.19**=n° 167, Plut. **73.4**=n° 31, Plut. **73.39**=n° 169, Aquisiti et doni **233**=n° 27
Göttingen, **NSUB**: Ms. philol. **36**=n° 9
Győr: Armadio I No **1**=n° 24
Holkham Hall, **Wells**: MS. **18**=n° 165
Istambul, **Topkapi Serai**: G. I. **44**=n° 105, G. I. **46**=n° 216
Jena, **UB**: Bos 8° **1**=n° 63
Kraków, **BJ**: RPS. 4289=n° 221
Kraków, **Czartoryskich**: Cod. **1514**=n° 58
Leipzig, **UB**: MS Rep. F. N°. XII. I. N°. **17**=n° 75
London, **BL**: Harley, **4868**=n° 99, Landsdowne, Ms. **836**=n° 72
Madrid, **BN**: Res. **28**=n° 143
Madrid, **Esc**. g. III. **3**=n° 96
Manchester, **Chetham**: Cod. **27900**=n° 59
Melk: Cod. **1845**=n° 198
Milano, **Triv.**: Cod. No. **817**=n° 150, Cod. **818**=n° 103
Modena, **Est.**: Cod. Lat. **391**=n° 148, Cod. Lat. **419**=n° 76, Cod. Lat. **425**=n° 5, Cod. Lat. **432**=n° 132, Cod. Lat. **435**=n° 51, Cod. Lat. **436**=n° 16, Cod. Lat. **437**=n° 149, Cod. Lat. **439**=n° 3, Cod. Lat. **441**=n° 60, Cod. Lat. **447**=n° 140, Cod. Lat. **448**=n° 62, Cod. Lat. **449**=n° 61, Cod. Lat. **458**=n° 196, Cod. Lat. **472**=n° 120, Cod. Lat. **1039**=n° 49
München, **BSB**: Clm **69**=n° 30, Clm **175**=n° 163, Clm **294**=n° 2, Clm **310**=n° 47, Clm **341**=n° 116, Clm **627**=n° 8, Cod. Graec. **157**=n° 183, Cod. Graec. **449**=n° 184
Napoli, **BN**: VI-E-**40**=n° 200
New Haven, **Yale UL**: Ms. **145**=n° 125
New York, **Pierpont Morgan L.**: MS. **496**=n° 48, MS. **497**=n° 36, Inc. **55 1 75**=n° 210
New York, **Publ. Lib.**: Spencer Coll. **27**=n° 82
Nürnberg, **SB**: MS. Solg. **31. 2°**=n° 215
Olomouc: Cod. Lat. C. O. **330**=n° 77
Oxford, **Bodl.**: MS. Auct. F. 1. **14**=n° 114
Paris, **BnF**: Cod. Lat. **1767**=n° 4, Cod. Lat. **2129**=n° 164, Cod. Lat. **6390**=n° 115, Cod. Lat. **7803**=n° 109, Cod. Lat. **8834**=n° 106, Cod. Lat. **16 839**=n° 66, Fond Italien **548**=n° 218, Graec. **741**=n° 178, Vélins **474–478**=n°s 158–162
Paris, collection privée =n° 90
Parma, **BP**: G.G III. 170. **1654**=n° 195
Praha, **NK**: Cod. VIII. H. **73**=n° 131, VIII. H. **76**=n° 213
Roma, **Casanat.**: Cod. Lat. **459**=n° 147
Salzburg, **UB**: M II. **135**=n° 65
Stuttgart, **WLB**: Cod. theol et phil. fol. **152**=n° 15
Toruñ: R. Fol. **21.107**=n° 93
Uppsala, **UB**: Cod. Graec. **28**=n° 191, Inc. **1338**=n° 212
Vaticano: Vat. Lat. **1951**=n° 100, Vat. Lat. **3186**=n° 6, Vat. Lat. **5268**=n° 10, Barb. Lat. **168**=n° 80, Ottob. Lat. **80**=n° 43, Ottob. Lat. **501**=n° 177, Ottob. Lat. **1562**=n° 122, Pal. Lat. **1587**=n° 117, Reg. Lat. **1715**=n° 110, Ross. Lat. **1164**=n° 204, Urb. Lat. **110**=n° 157, Urb. Lat. **112**=n° 174
Västerås, **StB**: Inc. **21**=n° 205
Venezia, **BNM**: Marc. lat. **VIII 2 (2796)**=n° 17, Marc. lat. **X 31 (3585)**=n° 121, Marc. lat. **X 235 (3850)**=n° 21, Marc. lat. **XIV 35 (4054)**=n° 91

Verona, **BCap.**: Cod. Lat. **CXXXV**=n° 81, Cod. Lat. **CXXXVI**=n° 83, Cod. Lat. **CXXXVII**=n° 85
Volterra: Cod. Lat. 5518. IV. 49. 3.7=n° 89
Wien, **ÖNB**: Cod. Lat. **11**=n° 201, Cod. Lat. **22**=n° 78, Cod. Lat. **23**=n° 101, Cod. Lat. **24**=n° 107, Cod. Lat. **44**=n° 197, Cod. Lat. **92**=n° 141, Cod. Lat. **111**=n° 202, Cod. Lat. **133**=n° 7, Cod. Lat. **138**=n° 88, Cod. Lat. **140**=n° 119, Cod. Lat. **170**=n° 86, Cod. Lat. **218**=n° 136, Cod. Lat. **224**=n° 29, Cod. Lat. **259**=n° 1, Cod. Lat. **292**=n° 57, Cod. Lat. **438**=n° 145, Cod. Lat. **644**=n° 69, Cod. Lat. **653**=n° 14, Cod. Lat. **654**=n° 67, Cod. Lat. **656**=n° 129, Cod. Lat. **799**=n° 12, Cod. Lat. **826**=n° 113, Cod. Lat. **930**=n° 70, Cod. Lat. **977**=n° 33, Cod. Lat. **1037**=n° 45, Cod. Lat. **1391**=n° 130, Cod. Lat. **2139**=n° 92, Cod. Lat. **2271**=n° 64, Cod. Lat. **2384**=n° 97, Cod. Lat. **2458**=n° 133, Cod. Lat. **2485**=n° 137, Cod. Lat. **10 573**=n° 217, Sn. **12 758**=n° 84, Hist. gr. **1**=n° 185, Hist. gr. **8**=n° 182, Hist. gr. **16**=n° 188, Phil. gr. **289**=n° 181, Theol gr. **1**=n° 179, Suppl. gr. **4**=n° 35, Suppl. gr. **30**=n° 180, Suppl. gr. **45**=n° 190, Suppl. gr. **51**=n° 187
Wolfenbüttel, **HAB**: Cod. **43**. Aug. **2°**=n° 56, Cod. **69**. Aug. **2°**=n° 112, Cod. **73**. Aug. **2°**=n° 54, Cod. **84**. **1.** Aug. **2°**=n° 134, Cod. **85**. 1. 1. Aug. **2°**=n° 40, Cod. **2**. Aug. **4°**=n° 124, Cod. **10**. Aug. **4°**=n° 104, Cod. **12**. Aug. **4°**=n° 55, Cod. **39**. Aug. **4°**=n° 199
Wrocław: R. **492**=n° 189
Würzburg, **UB**: Mss. th. q. **6**=n° 94
Zagreb: R **4071**=n° 71

Annexe II

Copistes des *corvina* « authentiques »

Cette liste répertorie les copistes des manuscrits *corvina* « authentiques » dont la plus part sont indiqués par Albinia de la Mare dans son étude « New Research on Humanistic Scribes in Florence », cf. note 6 dans le Tableau. Le renvoi, en caractères gras, se fait aux n° du même Tableau.

Agnolo di Jacopo de Dinuzi da S. Geminiano, *De la Mare* 480:1:23 – **101**
« Alexander Verasanus scripsit », *De la Mare* 414, 481:2 :16 – **91**
« Angelus scripsit », *De la Mare* 456 – **26**; 456 – **100**
« Antonius Sinibaldus Florentinus ... excripsit Florentiae ... 1488 … pro Mathia rege » *De la Mare* 414, 485:6:19 – **66**; 485:6:20 – **168**; 486:6:47 – **173**
Antonius Theobaldeus (?) – **21**
« manu fr. Baptistae de civitate Narine OESA Florentie 1422 » – **25**
Bartholomaeus Fontius, *De la Mare* 414, 488:7:15 – **27**; 488:7:30 – **56**; 488:7:19 – **60**; 488:7:18 –**103**
« Manu Cantis Bonagii de Cantinis clerici S. Mariae floris de Florentia ... 1489 », *De la Mare* 475 – **4**
Braccio Martelli, *De la Mare* 490:10:3, 59 :V – **87**
« … per me Carolum Hylarii Fatarium Geminianesem … ad laudem et gloriam Regis Ungarie ... 1488, ...1490 », *De la Mare* 468, 475 – **167**
Clemens Salernitanus – **2**
Dominicus Cassii de Narnia, *De la Mare* 492:15:3 – **52**; 492:15:4 –**126**
Dominicus Christophori Brasichellensis, *De la Mare* 491:14:2 – **42**
«... Francischus presbyter Florentia civitate oriundus … 1457 », *De la Mare* 493:18:1 – **50**; 494:18:2 –**102**
« Presbyter Francischus Collensis scripsit Florentie » *De la Mare* 414, 495:22 :1A – **77**
Gabriel de Pistorio, *De la Mare* 496 :23:5 – **29**
« ... 1469 Georgii Kathedralis ... in Wienna » – **204**
Gundisalvus Hispanus *De la Mare* 462, 503:31:11 – **8**; 462, 503:31:2 – **96**; 504:31:23 – **199**
« Henricus Amstelredammis ... 1468 » – **130**
« Henricus de Burgis », « 1451 » – **1**
Hubertus W., *De la Mare* 505:32:27 – **36**; 504:32:1 – **39**; 505:32:24 – **59**; 505:32:40 – **83**; 505:32:41 – **85**; 505:32:39 – **121**; 505:32:26 – **149**; 505:32:25 – **150**
Hugo de Comminellis, *De la Mare* 506:33:3 – **106**
« fr. Iacobus Iohannes Almannus Crucennacensis OCarm. ... exscripsi 1490 », *De la Mare* 468, 507:35:1 – **170**
Iohannes Franciscus Martinus Geminianensis « 1470 », *De la Mare* 501:29:25 – **73**; 502:29:44 – **78**; 502:29:32 – **82**; 502:29:45 – **84**
Iohannes Petri de Stia, « 1465 », *De la Mare* 500:28:37 – **33**
Iulianus Antonii de Prato, *De la Mare* 509:38:12 – **47**
« Leonardus Iob » – **23**
Lucas Fabiani de Ficinis, *De la Mare* 511:42:13 – **104**; 511:42:12 –**124**; 511:42:2 – **169**
Martinus Antonius presbyter (gothica textualis), *De la Mare* 414, 513:45:6 – **156**; 513:45:1 – **166**; 513:45:4 – **174**
Nastagio Vespucci, *De la Mare* 529 – **119**
Niccolò Fonzio, *De la Mare* 516:49:39 – **7**; 516:49:35 – **15**; 515:49:12 – **31**; 516:49:29 – **120**
« Nicolaus presbiter Faventinus scripsit », *De la Mare* 414, 518:52 :4 – **67**
Nicolaus Mangona, *De la Mare* 518:51:18 – **51**; 518:51:19 – **106**
« Nicolaus Pupiensis », *De la Mare* 521:54:11 – **137**
Nicolaus Riccius spinosus, *De la Mare* 520:53:54 – **14**
« Divi Mathiae impensa opus a Petro de Abbatis Burgeladensi cive scriptum » – **164**
Petrus Cenninius « Florentiae 1467 », *De la Mare* 527:60:13 – **24**; 526:60:1 – **41**; 527:60:15 – **58**; 527:60:18 – **99**; 528:60:26 – **117**; 526:60:2 – **123**
« ...per manus Petri de Middelburch » – **13**
Messer Piero Strozzi, *De la Mare* 414, 531:62:34 – **3**; 531:62:45 – **106**
Raphael Bertus Pistoiensis, *De la Mare* 534:65:1 – **53**
« Sebastianus Salvinus », *De la Mare* 489:9:6 – **55**
« per me Sigismundum de Sigismundis … 1488 … Florentie », *De la Mare* 535:66:4 – **48**; 534:66:3 – **70**
« Theodoricus olim Io. Tuscanellae famulus scripsit Romae » – **136**
« Omnium rerum » « 1488 Florentiae », *De la Mare* 523:55:17 – **5**; 523:55:28 – **93**; 523:55:15 – **148**
« Ф. Н.», *De la Mare* 526:58:1 – **38**
Budapest, Bibl. Nat. 345, *De la Mare* 544:77:1 – **46**
Budapest, University Lat. 1, *De la Mare* 544:78:2 – **128**
cf. Bodmer Perotti, *De la Mare* 542:75:6 – **94**
cf. Ferrara, Strabon, *De la Mare* 545:81:9 – **30**; 545:81:12 – **71**
cf. Harvard Boccaccio, *De la Mare* 548:91:8 – **141**
cf. Laur. Fiesole 44, *De la Mare* 547:88:7 – **9**; 547:88:13 – **86**; 547:88:15 – **127**; 547:88:4 – **154**
cf. Laur. Fiesole 49, *De la Mare* 547:89:1 – **118**
cf. Vat. Lat. 1771, *De la Mare* 455, 529, 552:102:3 –**19**; 552:102:1 – **151**

La *Corviniana*
face aux grandes collections contemporaines

La Bibliothèque Vaticane

Jeannine Fohlen

Visite de Sixte IV dans la *Bibliotheca communis* (reproduction d'une fresque de l'Ospedale Santo Spirito)

En promulguant le 15 juin 1475 la bulle *Ad decorem militantis ecclesiae*, décidant la création de la Bibliothèque Vaticane et nommant comme premier bibliothécaire l'humaniste Bartolomeo Sacchi Platina (1421-1481), le pape Sixte IV della Rovere (1471-1484) s'est montré à la fois un continuateur et un précurseur.

Un continuateur, parce que les papes, abandonnant le palais du Latran après le retour à Rome, s'étaient installés dans le palais du Vatican, où certains d'entre eux avaient réuni une collection plus ou moins importante de manuscrits quelquefois décrite dans des inventaires[1] : Grégoire XII Correr

[1] Pour une histoire générale de la Bibliothèque Vaticane, cf. J. Bignami Odier, *La Bibliothèque Vaticane de Sixte IV à Pie XI*, Vatican, 1973 (Studi e Testi, 272), xviii + 477 pp. et xii pl. h. t.

(1406-1415)[2] ; Eugène IV Condulmer (1431-1447)[3] ; Nicolas V Parentucelli (1447-1455)[4] ; Callixte III Borgia (1455-1458)[5] ; Pie II Piccolomini (1458-1464)[6] ; Paul II Barbo (1464-1471)[7].

Un précurseur, parce qu'il avait assigné à la nouvelle bibliothèque une double fonction :

- il ne s'agissait plus d'une collection privée provenant de l'un ou l'autre pape, mais d'une institution officielle appartenant à l'Eglise romaine et donc inaliénable, installée dans des locaux bien définis avec un personnel stable ; outre Bartolomeo Platina, les bibliothécaires ou *custodes* en fonction sous le pontificat de Sixte IV seront les suivants : Iosia da Ripatransone (†1478), Bartolomeo Manfredi, dit Aristophilus (†1484), Demetrio Guazzelli (de 1481 à sa mort en 1511) et Jean Chadel (de 1481 à sa mort en 1512).

- elle était, plus largement encore que sous le pontificat d'Eugène IV, ouverte aux emprunteurs et aux chercheurs et les registres des prêts indiquent, dans le meilleur des cas, les noms des emprunteurs, la date de l'emprunt, une brève description du volume (auteur, titre, support, reliure, cote topographique), le dépôt d'un gage, la date de restitution et les noms des bibliothécaires ou *custodes* ayant consenti le prêt et attesté le retour du manuscrit[8].

* * *

Sitôt entré en fonction, Platina a immédiatement pris plusieurs initiatives :

- un récolement des collections[9] : les mss latins ont été répartis en cinquante-cinq sections, classées tantôt par auteurs (*Augustinus, Chrysostomus, Hieronymus, Nicolaus de Lyra, Seneca, Thomas*), tantôt par matières (*Census cum Registris, Expositiones et glossae*, *Lecturae in jure civili*, *Libri medicinae*, *Textus iuris civilis*) et contenant chacune un nombre variable d'articles : rarement plus d'une centaine (*Theologia*, *Lecturae in iure canonico*, *In Philosophia*, *Historici*), mais quelques fois aussi moins d'une dizaine (*Cyprianus*, *Lactantius*, *Tertullianus*, *Isidorus, Alexander Halensis*) ; d'après le décompte de Platina, l'inventaire de 1475 recense 1785 mss latins (mais atteint en réalité 1940 unités si l'on inclut les ajouts, les doublons et les ratures) et 770 mss grecs ;

- sur l'ordre de Sixte IV, à côté des deux salles lati-

2 Le premier inventaire de Grégoire XII (1411) décrit 216 mss ; le second (1412) concerne les nouvelles acquisitions, avec 37 numéros, dont certains reprennent l'inventaire précédent – Éd. A. MERCATI, « Biblioteca e arredi di capella di Gregorio XII », *Miscellanea Francesco Ehrle*, V, Vatican, 1924 (Studi e Testi, 41), p. 133-165 ; réimpr. in A. MERCATI, *Saggio di Storia et Letteratura*, II, Rome, 1982 (Storia e Letteratura, 157), p. 49-93.

3 Neveu de Grégoire XII, Eugène IV a réuni une collection de 350 manuscrits, dont plusieurs provenant de son oncle, tous en latin sauf un en grec et quelques-uns en langue vulgaire, inventoriée en 1443 par son bibliotécaire Arsène de Liège (†1457) - Source : Arch. Segr. Vat., Collect. 490 – Éd. E. MÜNTZ et P. FABRE, *La Bibliothèque du Vatican au XVe s., d'après des documents inédits*, Paris, 1887, p. 9-32 – Rééd. J. FOHLEN, *La Bibliothèque du pape Eugène IV (1431-1447)*, Vatican, 2007 (Studi e testi, 452), 489 pp. et 12 pl h.t.

4 L'humaniste Nicolas V, qui a recueilli plusieurs manuscrits d'Eugène IV, a laissé une très riche bibliothèque (800 mss latins et 353 mss grecs) dont les inventaires ont été rédigés par Cosme de Monserrat, le bibliothécaire de son successeur) - Source : Vich, Museu episcopal. 202 (copie contemporaine : Vat. lat. 3959) – Éd. d'après le ms Vat. lat. 3959 : E. MÜNTZ et P. FABRE, *La Bibliothèque du Vatican*, *op. cit*., p. 48-114 – Rééd. d'après les deux mss : A. MANFREDI, *I codici latini di Niccolo V, edizione degli inventari e catalogo dei manoscritti*, Vatican, 1994 (Studi e Testi, 359), XCII + 600 pp. et XI pl. h. t.

5 Callixte III possédait une collection de 243 mss - Éd. F. MARTOREL, « Un inventario della biblioteca di Calisto III », (Studi e testi, 452), 489 pp. + 12 pl. h. t. *Miscellanea Francesco Ehrle*, V, Vatican, 1924 (Studi e Testi, 41), p. 166-191.

6 Les mss de Pie II sont longtemps restés une collection privée, aujourd'hui dispersée entre plusieurs fonds de l'actuelle Bibliothèque Vaticane.

7 Les mss de Paul II, neveu d'Eugène IV, se trouvent en grande partie dans le fonds Vatican latin (notamment une vingtaine d'exemplaires contenant des textes classiques et décorés le plus souvent des armes cardinalices) mais n'ont pas encore fait l'objet d'études particulières.

8 M. BERTÒLA, *I due primi registri di prestito della Bibliotheca Vaticana, Codici Vaticani latini 3964, 3966*, Vatican, 1942, XIX + 156 pp. et 172 pl. h. t.

9 Source : Vat. lat. 3954 – Éd. E. MÜNTZ et P. FABRE, *La Bibliothèque du Vatican*, op. cit., p. 150-251. Cf. A. GRAFTON, « The Vatican and its Library », dans *Rome Reborn, The Vatican Library and Renaissance Culture*, A. GRAFTON éd., Washington (DC), 1993, pl. 31 [= f. 49v-50 et 76].

Melozzo da Forlì, Sixte IV confiant la bibliothèque à Platina

nes et de la salle grecque en usage sous Nicolas V, Platina a fait aménager une troisième salle latine[10] : l'ensemble de la bibliothèque (que l'on appelle par commodité la *Vecchia Sistina*) comportait donc quatre salles au total : la *Bibliotheca Commmunis* (avec neuf bancs à gauche et sept bancs à droite), la *Bibliotheca Graeca*, la *Bibliotheca Secreta* (avec six bancs, trois armoires, une douzaine de caisses sous les bancs et trois caisses sous les meubles d'appui ou épaulières) et la *Bibliotheca Pontificia* (avec douze bancs) ; l'entrée se faisait, comme au temps de Nicolas V, par le *Cortile dei Papagalli* tandis que les fenêtres des quatre salles donnent sur le *Cortile del Belvedere*.

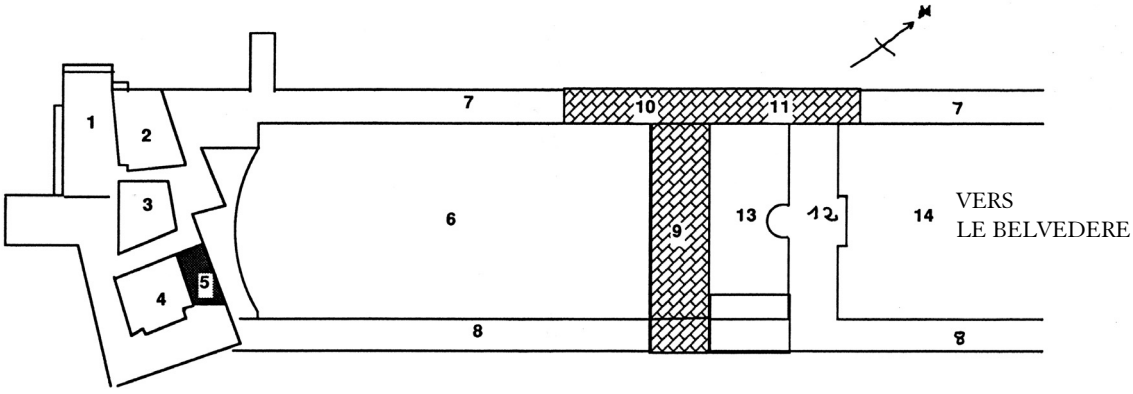
La bibliothèque étant restée dans les mêmes locaux pendant plus d'un siècle, je souhaiterais insister sur son organisation : en 1481, Platina a rédigé un nouvel inventaire, par ordre topographique et malheureusement resté inédit[11], décrivant 3010 mss latins, répartis de la façon suivante : 819 volumes dans la *Communis* (448 dans les bancs de gauche et 371 dans ceux de droite), 1932 volumes dans la *Secreta* (190 dans les bancs, 938 dans les caisses et 804 dans les épaulières) et 259 volumes dans la *Pontificia*. Les mêmes disciplines se retrouvent quelquefois dans chacune des trois salles : par exemple la théologie, dans le 6e BS de la *Communis*, dans la 1e caisse du 2e

10 Voir à ce propos les articles de Mgr J. RUYSSCHAERT : « Sixte IV, fondateur de la Bibliothèque Vaticane, 15 juin 1475 », *Archiv. Hist. Pont.*, t. 7, 1969, p. 513-524 ; « La Bibliothèque Vaticane dans les dix premières années du pontificat de Sixte IV », *Archiv. Hist. Pont.*, t. 24, 1986, p. 71-90 ; « Les trois étapes de l'aménagement de la Bibliothèque Vaticane de 1474 à 1481 », dans *Un Pontificato ed una Città, Sisto IV (1471-1484)*, *Atti del Convegno, Roma 3-7 dicembre 1984* ; M. MIGLIO, F. NIUTTA, D. QUAGLIONI et C. RANIERI, éd., Vatican, 1986, p. 103-114.

11 Source : Vat. lat. 3952.

LA BIBLIOTHÈQUE VATICANE À TRAVERS LES SIÈCLES (1)

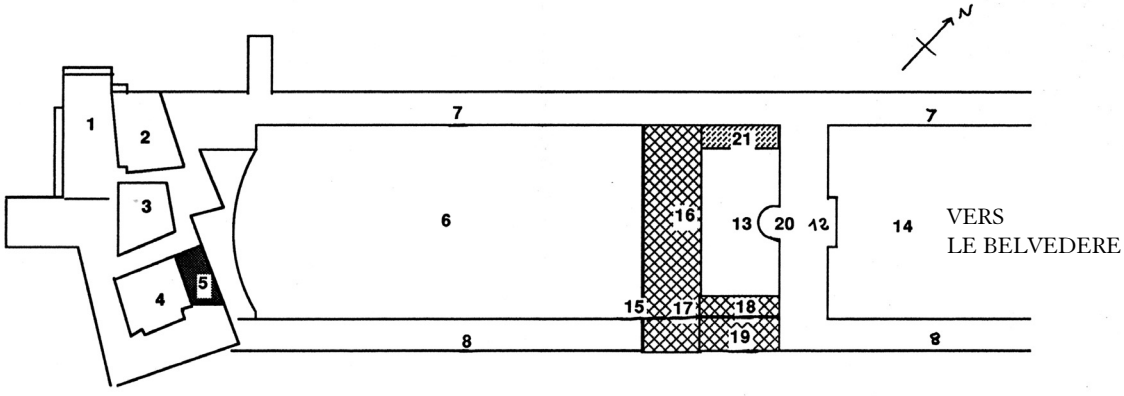
1 – Chapelle Sixtine
2 – Cortile della Sentinella
3 – Cortile Borgia
4 – Cortile dei Papagalli
5 – „Vecchia Sistina”
6 – Cortile del Belvedere
7 – Galerie de Jules II. (Est)
8 – Galerie de Jules II. (Ouest)
9 – „Salone Sistino”



10 – Salles Sixtines
11 – Salles Paulines
12 – Braccio Nuovo

LA BIBLIOTHÈQUE VATICANE À TRAVERS LES SIÈCLES (2)

1 – Chapelle Sixtine
2 – Cortile della Sentinella
3 – Cortile Borgia
4 – Cortile dei Papagalli
5 – „Vecchia Sistina”
6 – Cortile del Belvedere
7 – Galerie de Jules II (Est)
8 – Galerie de Jules II (Quest)
12 – Braccio Nuovo



13 – Cortile della Biblioteca
14 – Cortile della Pigna
15 – Entrée de la Bibliothèque Léonine
16 – „Sala Stampati”
17 – „Sala Barberini”
18 – „Sala Manoscritti”
19 – „Prefettura”
20 – Bar
21 – „Archivio”

banc de la *Secreta* et dans le 5e, 6e et 7e B de la *Pontificia*), les commentaires des *Sententiae* dans le 5e B de la *Communis* et dans le 2e B de la *Secreta*) ou encore le droit canon et civil (dans les 8e et 9e B de la *Communis*, dans le 4e B et la 2e arm. de la *Secreta* et dans les 10e et 11e B de la *Pontificia*).

Cette création, qui a certes frappé les contemporains, a été célébrée par deux fresques : la première, due à Melozzo de Forlì, représente Sixte IV confiant la bibliothèque à Platina[12] (jadis sur les murs de la *Bibliotheca Communis* et maintes fois reproduite dans les ouvrages consacrés à la Bibliothèque Vaticane, aujourd'hui dans la Pinacothèque Vaticane – il en existe une copie moderne dans le couloir d'accès au magasin des manuscrits) ; la seconde, anonyme mais postérieure à 1481, dépeint la visite de Sixte IV dans la *Bibliotheca Communis* et montre les bancs, les manuscrits et les érudits au travail (cette fresque se trouve toujours dans l'hôpital Santo Spirito de Rome – il en existe également une copie moderne dans l'antichambre du Préfet).

Pendant le sac de Rome par les Impériaux en 1527, plusieurs manuscrits ont disparu de la Bibliothèque, comme le montre la comparaison entre deux nouveaux inventaires[13], celui de 1518 et celui de 1533. Ont ainsi disparu cinq manuscrits provenant d'Eugène IV, tandis que quatre volumes ayant appartenu à Nicolas V se retrouvent dans diverses bibliothèques[14].

Les voyageurs français en Italie faisaient quelquefois une étape à la Bibliothèque Vaticane et relataient volontiers leurs souvenirs ; Michel de Montaigne (1533-1592), qui a visité la bibliothèque en 1581, soit quelques années seulement avant le transfert dans le *Salone Sistino*, a donné une excellente description des locaux aménagés en 1481 : « Le 6 de mars, je fus voir la librerie du Vatican, qui est en cinq ou six salles tout de suite. Il y a un grand nombre de livres attachés sur plusieurs rangs de pupitres ; il y en a aussi dans des coffres, qui me furent tous ouverts… Je la vis (la Bibliothèque) sans nulle difficulté ; chacun la voit einsin et en extrait ce qu'il veut ; et est ouverte quasi tous les matins ; et j'y fus conduit partout et convié par un jantilhome d'en user quand je voudrois »[15] et il a admiré plus particulièrement un exemplaire de Virgile : « J'y vis aussi un Virgile écrit à la mein, d'une lettre infiniment grosse et de ce caractère long et étroit que nous voïons ici aux inscriptions du tamps des ampereurs… »[16].

En usage jusqu'à la fin du XVIe siècle, mais devenue trop petite, la *Vecchia Sistina* a été remplacée par un nouveau bâtiment perpendiculaire aux deux ailes construites par le neveu de Sixte IV, Jules II della Rovere (1503-1513) pour réunir le palais du Vatican et celui du Belvédère : le *Salone Sistino* a été édifié dans le *Cortile del Belvedere* par l'architecte Domenico Fontana à la demande du pape Sixte V Peretti (1585-1590).

Grâce à la bienveillance de Mgr José Ruysschaert, l'ancien vice-préfet, et en compagnie du Préfet, le dominicain Leonard E. Boyle, de mon mari et de quelques autres privilégiés, nous avons pu visiter les salles de la *Vecchia Sistina*, dont l'inventaire de 1518 avait changé les noms en *Bibliotheca Magna Publica*, *Bibliotheca Graeca*, *Bibliotheca Parua Secreta* et *Bibliotheca Magna Secreta*: la première a été transformée en salle de réunions, les autres en musées.

Utilisant successivement la présence des armes de Nicolas V dans la *Bibliotheca Graeca* et la date de fondation par Sixte IV, la Bibliothèque Vaticane n'a pas hésité à fêter deux fois son cinquième centenaire par deux expositions accompagnées chacune d'un catalogue[17].

12 J. RUYSSCHAERT, « La Fresque de Melozzo da Forlì de l'ancienne Bibliothèque Vaticane, réexamen », *Miscellanea Bibliothecae Apostolicae Vaticanae*, IV, Vatican, 1990 (Studi e Testi, 338), p. 329-341, avec abondante bibliographie antérieure.

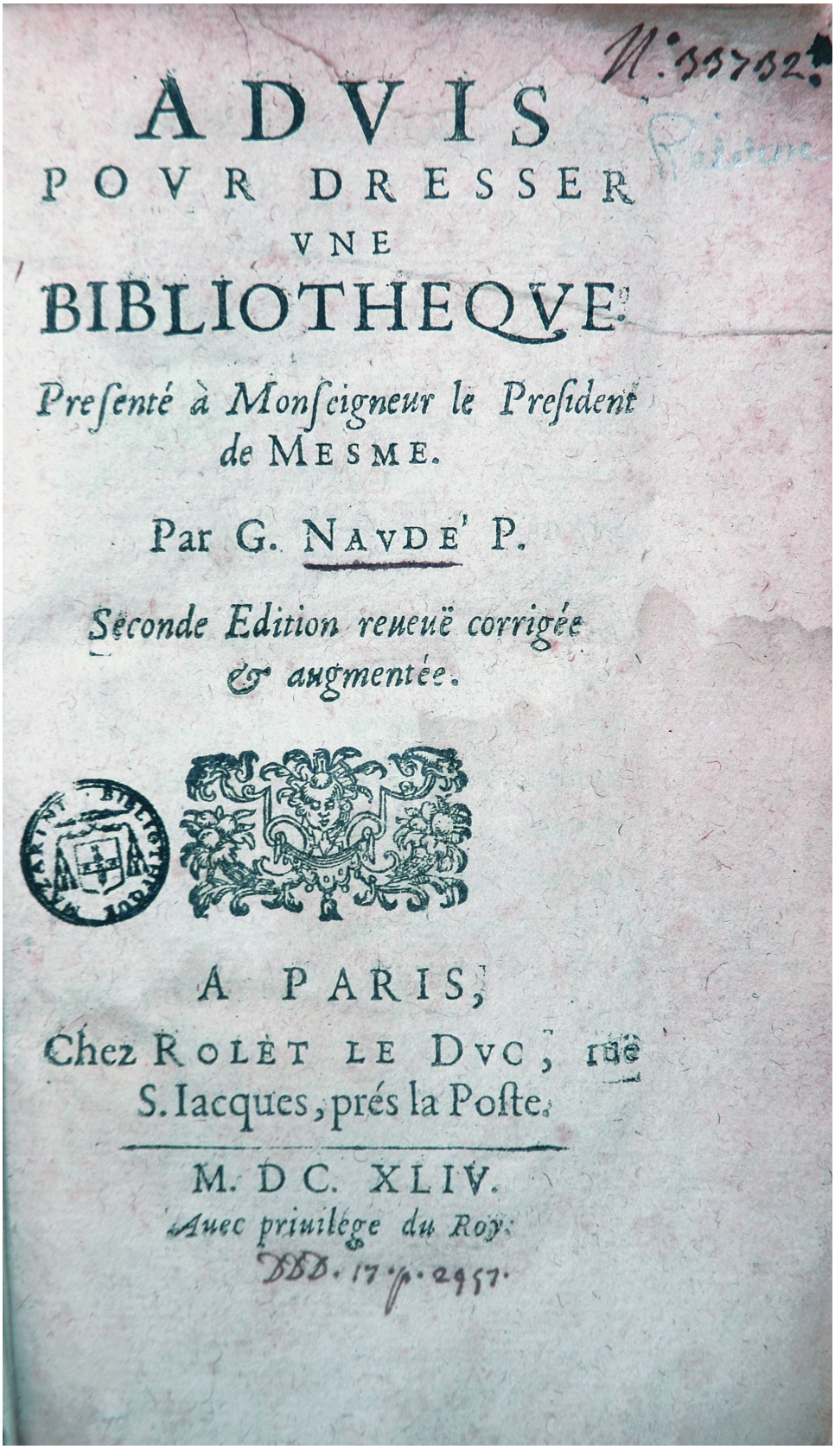
13 Ces inventaires inédits portent respectivement les cotes Vat. lat. 3955 et 3951.

14 Cf. respectivement J. FOHLEN, *La Bibliothèque du pape Eugène IV*, *op. cit*, *passim*, et M. BERTÒLA, « Codici latini di Niccolò V perduti o dispersi », *Mélanges Eugène Tisserant*, VI, Vatican, 1964 (Studi e Testi, 236), p. 129-140.

15 M. DE MONTAIGNE, *Journal de voyage en Italie*, éd. A. THIBAUDET et M. RAT, Paris, 1962, p. 1221-1222, *passim*. Il est impossible de donner ici les descriptions des manuscrits examinés par Montaigne, et qui ont figuré dans une exposition, tenue à Paris du 10 juillet au 9 novembre 1997 dans la salle Saint-Jean de l'Hôtel de ville et dont le catalogue porte le titre *Pierre et Rome : Vingt siècles d'élan créateur*, G. ALTIERI, G. MORELLO et J. CHARLES-GAFFIOT éd., Rome, 1997, 256 pp., 205 ill.

16 Il s'agit du ms Vat. lat. 3867, dit *Vergilius Romanus* (Ve-VIe s.), copié en capitales rustiques, et mentionné pour la première fois dans l'inventaire de 1475 : *Virgilius in majusculis. Ex membranis in albo*.

17 D'abord en 1950 , sous le titre *Quinto centenario della Biblioteca Vaticana. Miniature del Rinascimento : catalogo della mostra*, Vatican, 1950, 90 pp. et 31 pl. h. t. ; puis en 1975 sous le titre *Quinto centenario della Biblioteca Apostolica Vaticana, 1475-1975 : catalogo della mostra*, L. MICHELINI TOCCI éd.,Vatican, 1975, XXV + 143 pp. et 33 pl. h. t.


N. 33732
Réserve

ADVIS POVR DRESSER VNE BIBLIOTHEQVE.

Presenté à Monseigneur le President de MESME.

Par G. NAVDE' P.

Seconde Edition reueuë corrigée & augmentée.

BIBLIOTHECA MAZARINA

A PARIS,
Chez ROLET LE DVC, rue S. Iacques, prés la Poste.

M. DC. XLIV.
Auec priuilege du Roy.

BBD. 17. p. 2957.

Paris, Bibliothèque Mazarine, Rés. 33732

Matthias Corvin et la politique culturelle de Louis XI

Jean-François Maillard

Il paraîtrait à première vue étrange de ne pas songer à mettre en perspective la politique culturelle des deux plus grands souverains européens, à peu près contemporains, de la seconde moitié du XVe siècle. Dans un contexte et avec des antécédents historiques certes différents, les deux royaumes, les plus importants d'Europe par leur superficie et leur population, cherchaient à consolider, voire à constituer, leur unité récente et fragile. Partageant l'intuition que celle-ci passait par le renforcement sans relâche du pouvoir central et la création d'un État moderne, c'est à ce titre que Matthias Corvin et Louis XI ont été reconnus, ce dernier tardivement il est vrai, comme les plus grands souverains de leur pays respectif. Si Louis XI n'a guère bénéficié, jusqu'aux travaux historiques récents[1], de l'aura légendaire du roi de Hongrie continue depuis cinq siècles, les raisons tiennent sans doute pour une bonne part à l'image culturelle que se sont eux-mêmes donnée les deux monarques ou que leur dut la propagande de leur entourage. Ainsi, l'historiographie contemporaine de Louis XI et postérieurement issue de Philippe de Commynes a mis l'accent sur l'action militaire, diplomatique et administrative du roi dans ses aspects pragmatiques et événementiels les plus immédiats, laissant dans l'ombre d'autres facettes d'un monarque remarquablement présent sur tous les fronts et attentif à ce qui pouvait passer pour du détail. La propagande du milieu humaniste de François Ier, fondée sur le dénigrement de l'époque obscure, « médiévale », qui avait précédé jusques et y compris le règne de Louis XII n'a pas peu contribué à tenir notamment pour négligeables la dimension culturelle de ses intérêts personnels et l'importance éventuelle de son influence dans ce domaine. La propagande républicaine, si fertile en stéréotypes simplistes sur bien d'autres souverains de l'Ancien régime, n'a guère été plus propice à l'ouverture de ce champ de recherche.

L'exemple contemporain de Matthias Corvin pourra servir utilement de guide pour apprécier à travers les analogies ou les contrastes, s'il y eut et comment une politique culturelle de Louis XI, entendue sous le double aspect du rassemblement d'une grande bibliothèque et d'un entourage savant. Sur le premier point, force est de constater la quasi absence assez surprenante d'inventaires significatifs et la rareté des ouvrages retrouvés, en contraste frappant avec ce que l'on sait des bibliothèques de Charles V, des ducs de Bourgogne contemporains de Louis XI, des quelque 2000 volumes de la *Bibliotheca Corviniana*, enfin des grandes bibliothèques constituées par les successeurs de Louis XI. Est-ce à dire qu'il faut s'en tenir là et conclure à la seule existence d'une bibliothèque privée sans commune mesure avec un véritable projet de

[1] Voir notamment les ouvrages les plus connus de Paul Murray Kendall, *Louis XI*, Paris, 1974, de Jacques Heers, *Louis XI*, Paris, 1999 et 2003, de Jean Favier, *Louis XI*, Paris, 2001 et, récemment, de S. Cassagne-Brouquet, *Louis XI ou le mécénat bien tempéré*, Rennes, 2007.

prestige et de propagande au service de l'État et de son souverain, tel qu'avait pu le mettre en œuvre Matthias Corvin suivant les grands exemples italiens ? Le célèbre érudit et bon connaisseur des bibliothèques Gabriel Naudé, auteur des *Additions à l'histoire de Louis XI* en 1630, invite cependant à compléter s'il se peut à l'avenir un inventaire déficient, ses témoignages fussent-ils tardifs, à la gloire explicite de Louis XIII, nourris de l'idéal du souverain mécène déjà ancré de longue date[2] et non dépourvus, à l'occasion, de quelques inexactitudes. Il met ainsi au même rang Louis XI et les quatre autres grands souverains lettrés de son temps, Sixte IV, Laurent de Médicis, Alphonse V d'Aragon et Ier de Naples, Matthias Corvin, « tous non moins lettrez que fauteurs des hommes doctes, il les a aussi bien surmontez en ces louables exercices qu'en tous les autres »[3]. Réhabilitant pleinement celui-ci comme souverain de la Renaissance, il notait non sans pertinence : « nostre Roy Louis XI demeurant dans l'oubly et dans le commun silence de tous les historiens, quoy qu'il les ait receus avec autant ou plus de courtoisie que les precedens, et que ce soit proprement de son regne que nous devons datter la Renaissance des lettres en cette Université et depuis encore par son moyen en beaucoup d'autres »[4]. C'est à Louis XI que Naudé attribue le contenu de la bibliothèque de Blois telle que pouvait l'admirer sous Louis XII l'ambassadeur Bolognini : « Sa bibliothèque s'augmenta de telle façon par la diligente recherche que fit faire nostre Louis XI de toutes sortes de volumes, que Louis XII l'ayant faict depuis transporter à Blois pour servir d'ornement au lieu de sa naissance, un certain ambassadeur nommé Bolognini auquel on la monstra, la jugea digne d'être la premiere rangée au livre qu'il a faict des quatre plus remarquables singularitez qu'il avoit trouvées en France »[5]. L'assimilation de la bibliothèque de Blois sous Louis XII, admirée vers 1508 par l'ambassadeur de Bologne Ludovico Bolognini, à celle de Louis XI est assurément très excessive. On ne dispose en effet que d'un catalogue après décès, de 1484, des livres recueillis par la reine Charlotte de Savoie et mis à part pour Charles VIII. Il n'en reste pas moins vrai qu'une bibliothèque du roi plus importante exista dont témoignent les différents dons et copies exécutées pour Louis XI, comme celle du Rhazès emprunté à cet effet, par l'intermédiaire de Martin de La Driesche à la Faculté de médecine en novembre 1470, qu'évoque Naudé, pièce d'archive à l'appui[6]. L'existence d'un garde des livres du roi, Laurent Palmier, appointé pour le salaire important de 300 livres en 1472-1473, prouve non seulement l'existence d'une bibliothèque du roi de quelque importance à partir de cette époque, mais une politique d'acquisitions destinée à reconstituer une bibliothèque très négligée sous le règne de Charles VII. En revanche, la nature de cette bibliothèque diffère de celle de Matthias Corvin en ce qu'elle reste encore un bien personnel du Prince, qui circule dans ses pérégrinations : elle ne deviendra que peu à peu, précisément à partir de Louis XII, une sorte de dépôt public ouvert aux savants. Si l'on peut suivre à cet égard les conclusions de Delisle, il convient de tempérer, à la lumière de Naudé et en dépit de ses inexactitudes, une rupture trop tranchée avec la période ultérieure, au vu des orientations de Louis XI pour constituer une bibliothèque qui préfigure celle d'un souverain de la Renaissance. On connaît en effet les intérêts politiques du roi pour l'Italie et son goût pour la culture italienne[7]. Il convient au premier chef de citer le manuscrit florentin qu'il possède du *Décaméron* de Boccace, premier exemplaire illustré et l'un des plus anciens témoins du texte (vers 1370) : cette œuvre ne pouvait intéresser plus directement le roi, co-auteur des *Cent nouvelles nouvelles*. Il est également épris de culture classique : le cardinal Jean Jouffroy lui offre un *De situ orbis* de Strabon, un Thucydide traduit par Valla et le roi fit acheter par des humanistes italiens à Florence

2 Voir Robert DAMIEN, *Bibliothèque et État, naissance d'une raison politique dans la France du XVIIe siècle*, Paris, 1995.
3 Voir *Additions,* p. 54-55.
4 Voir *ibid.*, p. 185.
5 Voir *ibid*., p. 81.
6 Voir Léopold DELISLE, *Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, t. 1, Paris, 1868, p. 122 et 74-79.
7 Voir *Les bibliothèques médiévales. Du VIe siècle à 1530*, dir. André VERNET, Paris, 1989, t. 1, p. 311-331.

et à Rome divers manuscrits d'auteurs grecs et latins[8]. Il convient d'ajouter à ces éléments encore trop fragmentaires, l'existence de deux bibliothèques très proches : celle de son frère puîné Charles de France (1446-1472), duc de Normandie, puis de Guyenne, grand bibliophile dont hérita Louis XI et possesseur d'une *Divine comédie* en italien[9], ainsi que de manuscrits de Salluste, Suétone, Cicéron et César ; celle de la reine Charlotte de Savoie, déjà citée, ou de la sœur de Louis XI Jeanne de France, duchesse de Bourbon, qui possédait *Des cas des nobles hommes et femmes* de Boccace. Il convient néanmoins de remarquer avec quelque surprise, à la suite de Léopold Delisle, que Louis XI ne profita guère des circonstances politiques, comme le fit Matthias Corvin, pour s'approprier les bibliothèques de ses adversaires, comme celles du cardinal Balue en 1469, de Charles le Téméraire et de Jean d'Armagnac, duc de Nemours, en 1477. En dépit de ces apparentes contradictions, la nomination comme peintre du roi en titre de Jean Fouquet en 1475[10], peintre mais aussi enlumineur, ressemble déjà à l'ébauche d'un mécénat d'État, bien que l'artiste eût déjà travaillé pour Charles VII. Ses liens avec le dominicain Francesco Florio, apologiste de Louis XI, qui fut associé aux copies de Georges Hermonyme de Sparte, initiateur des premiers hellénistes de la Renaissance, laissent supposer sinon une politique de prestige et de propagande par le biais d'une grande bibliothèque du type corvinien, du moins l'existence d'un réseau culturel favorisé par le roi dont Philippe de Commynes notait qu'il avait « beaucoup d'affection envers les gens de lettres ».

Si l'ampleur réelle de la bibliothèque de Louis XI appellerait d'autres découvertes, celle-ci pose également la question de la place qu'y tinrent ou non les imprimés. On sait les liens qu'entretint le roi avec l'humaniste Guillaume Fichet : envoyé en mission près le duc de Milan en 1469 et 1470, il présentera à l'université de Paris le cardinal Bessarion, qu'il connaissait depuis 1470, avant sa visite à Louis XI au château de Saumur le 15 août 1472. C'est avec son élève et ami Robert Gaguin que Guillaume Fichet fonda à la Sorbonne les premières presses parisiennes en 1470-1471, Gaguin devant lui aussi être envoyé en mission en Allemagne en 1477. Si la preuve matérielle d'un concours royal direct à la première imprimerie parisienne fait défaut, la symbiose de leurs promoteurs avec la politique royale rend hautement improbables l'indifférence de Louis XI en la matière, voire l'absence d'un soutien proprement matériel, s'agissant d'un investissement dont le coût était particulièrement élevé. Certes non attestée encore avant Charles VIII[11], la présence d'imprimés dans une bibliothèque royale n'est donc pas a priori à exclure, fût-ce en tout petit nombre comme dans ce qui nous reste de celle de Matthias Corvin. La régence des Beaujeu jusqu'en 1492, qui prolongera strictement la politique de Louis XI, donnera d'ailleurs quelques années après sa mort un rôle à deux imprimeurs : Pierre Le Rouge, premier imprimeur du roi en 1488 et Antoine Vérard, fournisseur attitré de la cour. Contemporaine de celle de Louis XI, la bibliothèque parisienne de Jean II Rolin, principal protecteur de Guillaume Fichet depuis 1461, comptait beaucoup d'imprimés[12], ce qui confirme au moins le soutien apporté aux nouveautés de l'imprimerie par les milieux dirigeants en rapport étroit avec le milieu humaniste.

Faute d'avoir pu se manifester, comme ce fut le cas en Hongrie, sous la forme d'une riche et luxueuse

8 Entre autre, Flavius Josèphe, Plutarque, Sénèque par François Filelfe, Jacques Ammanati, dit Piccolomini, et Donato Acciaiuoli : voir J. HEERS, *Louis XI*, *op. cit*., p. 362, mais sans préciser les sources.

9 Voir François AVRIL et Nicole REYNAUD, *Les manuscrits à peinture en France, 1440-1520*, Paris, 1993, p. 61.

10 Voir *ibid*., p. 130 et F. AVRIL, *Jean Fouquet peintre et enlumineur du XVe siècle*, Paris, 2003.

11 Voir *Trésors de la Bibliothèque nationale de France. Mémoires et merveilles VIIIe-XVIIIe siècle*, vol. 1, Paris, 1996, p. 121 (Ursula BAURMEISTER).

12 Voir « L'inventaire des livres de Jean Rolin trouvés en son hôtel parisien en 1483 », dans *La splendeur des Rolin. Un mécénat privé à la cour de Bourgogne*, Paris, 1999 ; Evencio BELTRÁN, « L'humanisme français au temps de Charles VII et Louis XI », dans *Préludes à la Renaissance, aspects de la vie intellectuelle en France au XVe siècle*, Carla BOZZOLO et Ezio ORNATO éd., Paris, 1992, p. 123-162.

bibliothèque ouverte aux savants, pour parfaire une suprématie assurée par les armes[13], des analogies apparaissent au moins entre la politique culturelle de Louis XI et de Matthias Corvin, liant nettement politique et culture pour mieux affirmer le prestige du pays et l'autorité du souverain. Si l'exemple de Fichet et de Gaguin en constituait une illustration particulièrement significative, l'accueil d'étrangers, notamment des érudits, en était pour ainsi dire le fer de lance dont ne cesseront d'user par la suite tous les princes de la Renaissance. Gabriel Naudé insiste à juste titre sur cette politique novatrice de Louis XI, notamment en direction de divers Grecs exilés de Byzance. Un personnage jouit d'une exceptionnelle confiance de la part du roi : Georges Paléologue Dishypatos, dit de Bissipat, sans doute arrivé en France après la mort de Bessarion, amiral de la flotte de Normandie, chambellan du roi et l'un de ses plus proches fidèles dans diverses missions[14]. Il soutint deux érudits dont le rôle sera décisif pour l'introduction des études grecques en France : Andronic Callistos, venu d'Italie (où sa bibliothèque qu'il dut vendre était célèbre) pour venir enseigner en France pendant un an en 1475 ; Georges Hermonyme de Sparte, dans la mouvance de Bessarion, arrivé l'année suivante après une délicate mission politique en Angleterre pour le pape Sixte IV. C'est grâce à Georges Paléologue, c'est-à-dire indirectement à Louis XI, que Georges Hermonyme dut sa libération des geôles anglaises moyennant le paiement d'une énorme rançon. Les dédicaces d'Hermonyme à nombre de ses copies de textes grecs, souvent adressées à de proches serviteurs du roi, laissent imaginer un mécénat indirect. Citons ainsi Tristan de Salazar, archevêque de Sens, qui fit construire l'actuel Hôtel de Sens à Paris, le cardinal Charles II de Bourbon, gouverneur de l'Île de France et grand mécène de Gaguin et de l'historien italien Paul Émile (arrivé en 1483), l'abbé de Saint-Denis Jean de Bilhères qui eut un rôle politique et diplomatique important au service de Louis XI, l'évêque de Paris Louis de Beaumont, ou encore David Chambellan, maître des requêtes et l'un des rares apprentis en grec et en hébreu dès 1476[15]. On pourrait à nouveau s'étonner que ces convergences ne donnent pas lieu à des preuves matérielles plus tangibles quant à l'existence d'un mécénat au service d'une politique culturelle systématique. Sans doute est-ce là une exigence quelque peu anachronique, plus pertinente dans le contexte ultérieur. Pour témoigner en particulier de cette politique, le temps n'était pas encore venu d'une rhétorique dédicatoire aussi abondante qu'elle le deviendra quand l'imprimé prendra un plus grand essor. La rareté des dédicaces à Louis XI, notamment dans les premières productions imprimées parisiennes, ne constitue pas une preuve suffisante d'un désintérêt ou de l'absence d'un dessein, comme semblent l'indiquer les exemples de l'imprimerie parisienne et de l'ouverture aux talents étrangers. Toute légendaire qu'elle soit, il n'est pas indifférent à ce propos de voir évoqués par Giovanni Pierio Valeriano[16] la rivalité supposée de Matthias Corvin et de Louis XI et les efforts de ce dernier pour attirer en France une des figures éminentes de l'entourage du roi de Hongrie : l'humaniste Galeotto Marzi ou Marzio, de Narni, médecin et philosophe responsable de la bibliothèque de Matthias. C'est en ces termes que Gabriel Naudé reprend à Valeriano cet épisode et met en valeur l'enjeu politique des rivalités culturelles : « Louis XI ayant entendu parler d'un tel prodige de sçavoir devint comme envieux de Matthias Corvinus qui l'avoit choisi pour maistre et compagnon de ses estudes et par une honneste emulation luy fit proposer de si grands advantages, qu'il se delibera en fin de quitter la Hongrie pour mieux et plus plainement savourer l'honneur et la reputation qu'il s'estoit acquis par ses merites, et respirer avec toute commodité l'air de la France soubs la faveur et liberalité d'un si puissant Roy », ajoutant que Marzio mourut en descendant de

13 Bartolomeo Fonzio écrit en 1489 (*Epistolarum libri*, éd. Ladislaus JUHÁSZ, Budapest, 1931, p. 36) que le but du roi était de « surpasser les autres monarques par la grandeur et la beauté de sa bibliothèque, comme il les a surpassés dans la guerre et dans la paix », cité par Olivier DESGRANGES, *La Bibliotheca Corvina dans le patrimoine national hongrois. Histoire et actualité*, Mémoire d'étude, janvier 2005, ENSSIB, p. 39.

14 Pour plus de détails, voir Jonathan HARRIS, *Greek Emigres in the West*, Camberley, 1995, p. 175-177.

15 Sur Georges Hermonyme, voir Jean-François MAILLARD et Jean-Marie FLAMAND, *La France des Humanistes. Hellénistes II*, Turnhout, à paraître en 2009.

16 Voir le *De infelicitate literatorum* de 1528, qui venait seulement de paraître à Venise en 1620, p. 23.

Médaille de Louis XI par Francesco Laurana
BnF, Cabinet des médailles, Coll. Armand et Valton, n° 144

son cheval, en raison de son embonpoint, pour saluer le roi à Lyon en 1476[17]. En dépit des erreurs biographiques, notamment sur le lieu et la date de la mort de ce personnage, Marzio était bien venu en France en 1461 et beaucoup plus tard à la cour de Charles VIII à qui il dédicaça son œuvre manuscrite de 1490, le *De excellentibus*[18]. S'agit-il d'une simple confusion de règne ou de l'écho altéré d'un contact peut-être fondé sur des intérêts communs avec ceux du roi pour les questions médicales, vers 1461 au tout début du règne de Louis XI, lorsque Marzio dans l'entourage de Janus Pannonius et de János Vitéz ne se trouvait pas encore directement au service de Matthias Corvin, en 1465 ?

Ces quelques aperçus sur les similitudes et les différences de la politique culturelle des deux souverains et des moyens mis en œuvre montrent au moins une conviction commune du rôle des lettres pour asseoir le prestige et la légitimité d'un État naissant ainsi que d'une ouverture typiquement humaniste aux nouveautés du temps, majoritairement originaires d'Italie. Si dans les deux cas, toutes les précautions s'imposent pour préciser le contenu des bibliothèques et reconstituer les réseaux érudits au service de la politique royale, il convient cependant de reprendre l'enquête d'une autre manière. Il ne suffit plus de s'en tenir aux manuscrits les plus luxueux, identifiables par des blasons et autres marques de possession, ou aux maigres inventaires qui nous restent. L'ensemble de la constellation familiale du souverain, de toutes les personnalités qui l'approchèrent et des grands commis de l'État doit être pris en compte et exploré à nouveaux frais pour faire apparaître d'éventuelles convergences et consolider les hypothèses, tant il est vrai que le mécénat princier peut être indirect, pour ainsi dire délégué et démultiplié.

Il serait heureux que les nouvelles recherches corviniennes dans ce sens pussent contribuer à montrer au même degré et parallèlement les qualités initiatrices de Louis XI dans cet aspect de sa politique comme dans les autres, confirmant que sous son règne « les Muses ont commencé à respirer un air plus subtil, et à secouer la poudre qui ternissait leur teint vermeil et coloré »[19].

17 Voir *Additions*, *op. cit.*, p. 128.

18 Un manuscrit en est signalé à Padoue par Mario Emilio COSENZA, *Biographical and Bibliographical Dictionary of the Italian Humanists*, Boston, 1962, t. 3, p. 2213. Sur Marzio, voir le *Dizionario Biografico degli Italiani*, t. 70, Roma, 2007, et antérieurement Gabriella MIGGIANO, « Galeotto Marzio da Narni. Profilo bio-bibliografico », *Il Bibliotecario*, t. 36-37, 1993, p. 95 *et sq.*; Des compléments ont été apportés depuis par Enikő BÉKÉS, « La metafora 'medicus-medici' nel *De doctrina promiscua* di Galeotto Marzio », *Camoene Hungaricae*, t. 3, 2006, p. 29-38.

19 Voir Gabriel NAUDÉ, *Additions*, *op. cit.*, p. 202.

La réception de l'humanisme dans les Pays-Bas bourguignons (XVe-début XVIe siècle). L'apport des bibliothèques privées

Céline Van Hoorebeeck

Dans un article fondateur paru voici trente ans, Jozef IJsewijn a rappelé de main de maître la manière dont l'humanisme a progressivement imprégné le climat culturel des Pays-Bas bourguignons. L'auteur y était longuement revenu sur les conditions de pénétration de ce nouveau courant intellectuel et formel, en avait présenté les similitudes et les dissemblances vis-à-vis de l'humanisme italien et en avait brossé le portrait des principaux acteurs d'ouverture puis de rayonnement, depuis les pionniers d'un proto-humanisme jusqu'à l'âge érasmien[1].

L'étude des bibliothèques privées constitue l'un des indicateurs privilégiés pour apprécier la nature et l'ampleur de la mutation humaniste, dans les Pays-Bas comme ailleurs. Sans les passer totalement sous silence, la synthèse d'IJsewijn ne fait toutefois qu'une rapide allusion aux particuliers qui ont monté une librairie aux accents plus ou moins humanistes. Nous proposerons donc dans cette contribution d'esquisser un plus large panorama des lectures humanistes dans les « pays de par deçà » en prenant appui sur un lectorat spécifique, celui de l'entourage des ducs de Bourgogne et de leurs successeurs habsbourgeois. Plusieurs questions en constitueront la trame : quels sont les indices de la diffusion de l'humanisme dans ces bibliothèques et de quel humanisme s'agit-il ? Quels sont les profils socioculturels de ces lecteurs ? Quel rôle ont-ils joué dans la domestication de cette forme de pensée[2] ?

Sous une apparente homogénéité, les hommes qui composent cet entourage ducal recouvrent une réalité profondément bigarrée. Aux seigneurs issus de la haute noblesse se mêlent une foule d'*homines novi* qui, de manière récurrente ou occasionnelle, exercent un office rétribué au service de l'État. Moins en vue sur l'échiquier social bourgondo-habsbourgeois, ce dernier groupe d'individus est lui-même traversé de différences de tous ordres, entre ecclésiastiques et

1 Jozef IJsewijn, « The coming of humanism to the Low Countries », dans *Itinerarium Italicum. The profile of the Italian Renaissance in the mirror of its European transformations*, Heiko A. Oberman et Thomas A. Brady éd., Leyde, 1975 (Studies in medieval and reformation thought, 14), p. 193-301.

2 Cette problématique est longtemps restée très largement ignorée. John Bartier et Richard Walsh restent parmi les premiers à avoir abordé la question, mais en des termes différents (voir John Bartier, *Légistes et gens de finances au XVe siècle. Les conseillers des ducs de Bourgogne Philippe le Bon et Charles le Téméraire*, Bruxelles, 1955-1957 (Académie royale de Belgique. Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques. Mémoires. Collection in-8°, 50, fasc. 2-2bis), spéc. p. 280 et *sq*.; Richard Walsh, *The coming of humanism to the Low Countries. Some Italian influences at the court of Charles the Bold*, Louvain, 1976 (Humanistica Lovaniensia, 25), spéc. p. 185 et suiv.

laïcs, fonctionnaires fraîchement anoblis et roturiers, ministres qui officient au sommet de l'État et agents subalternes, titulaires d'un grade académique et personnalités qui n'ont pas été formées à l'*Alma Mater*. Ces paramètres renvoient également à des aptitudes linguistiques contrastées qui ne vont pas sans influencer leur appréhension de la langue et de la littérature latines. Entre un valet de chambre de l'hôtel ducal, un technicien des finances d'une Chambre des comptes, un secrétaire de chancellerie et un membre du *privé conseil de monseigneur*, le principal - sinon le seul - dénominateur commun reste le service du prince.

Largement galvaudé, le concept d'humanisme présente également un caractère protéiforme et polysémique qui oblige à en rappeler les principales acceptions. Le courant humaniste peut être compris dans le sens d'un mouvement philologique, linguistique et littéraire de retour vers l'Antiquité, et qui se donne pour objectif d'épurer la langue latine considérée comme polluée ou pervertie par les usages médiévaux. Cet humanisme des *oratores et poetae* côtoie l'humanisme bourguignon ou chevaleresque, qui se manifeste par la redécouverte des classiques et des humanistes italiens reconsidérés sous forme romancée, *via* la traduction française. En outre, cette notion peut renvoyer à l'humanisme civique, une conception de la politique selon laquelle le bien propre de l'homme réside dans sa participation à la vie publique. Enfin, dans les Pays-Bas méridionaux notamment, l'humanisme prend à ses débuts la forme de ce que Guillaume Budé qualifie de *transitus humanismi ad christianismum*, soit l'étude des textes sacrés dans une optique théologique et dont Érasme sera l'un des représentants les plus connus. Évaluer le caractère humaniste d'une bibliothèque nécessite donc de préciser le champ sémantique auquel on se réfère.

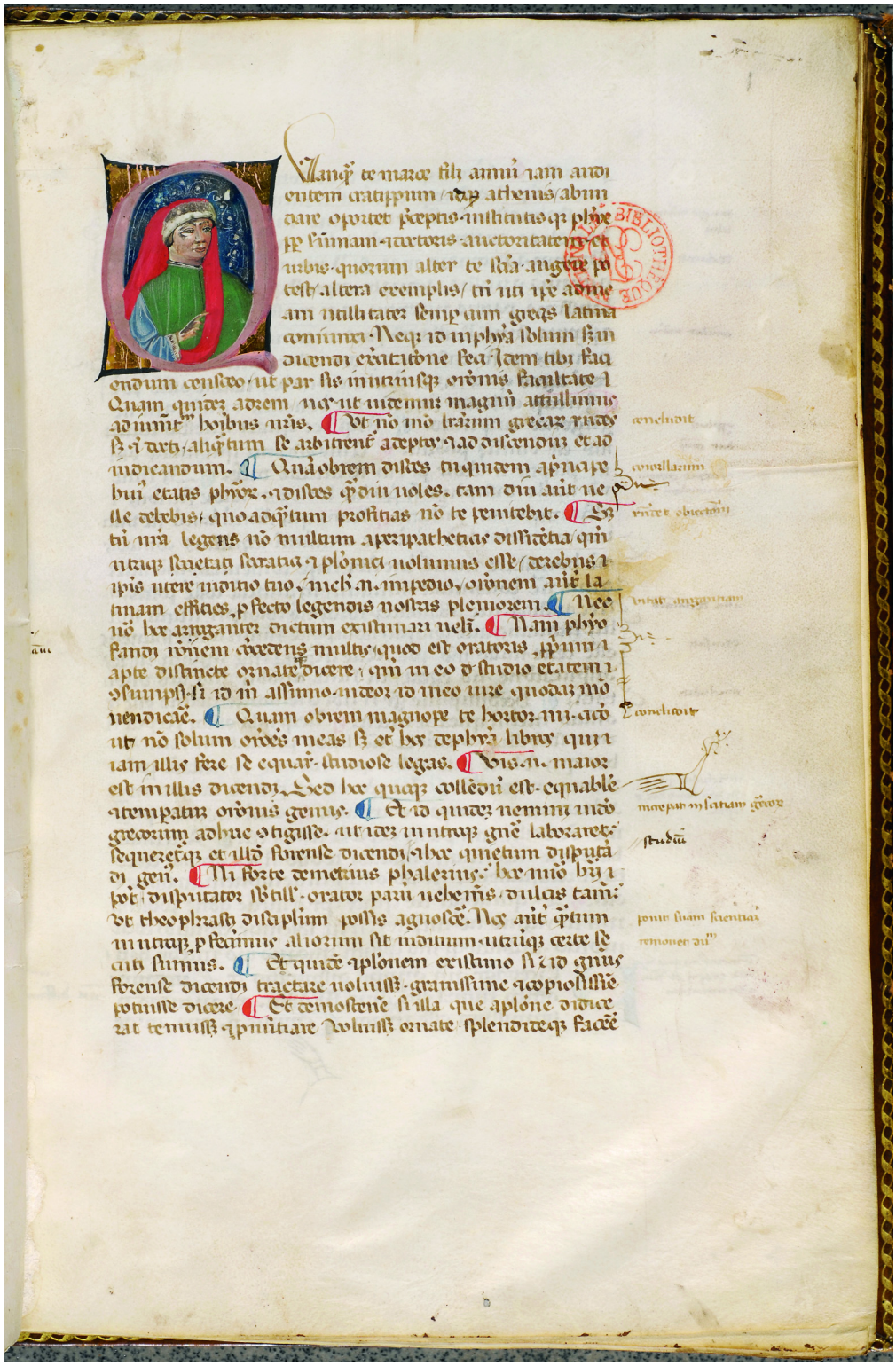
Les belles-lettres classiques

La connaissance des textes classiques latins représente en quelque sorte le passage naturel et obligé vers une sensibilisation à la littérature humaniste. Dans ce domaine, on observe que Cicéron, Térence, Ovide et Sénèque constituent la base de l'héritage classique de la grande majorité des officiers qui gravitent dans la sphère curiale[3]. De nombreuses collections comprennent plusieurs pièces de Cicéron (*De amicitia*, *De natura deorum*, *Rhetorica*, *De senectute*) avec une prédilection marquée pour les discours et les lettres, les *Paradoxa Stoicorum* et, surtout, le *De officiis [ill. n° 1.]*[4]. Son discours sur les réformes agraires semble en revanche beaucoup moins fréquent, tout comme les *Tusculanes*, le *Topica* ou encore le *De finibus bonorum et malorum*. Les très rares attestations des *Declamationes* de Quintilien confirment le constat de Jean Cousin, selon lequel le célèbre rhéteur aurait été éclipsé par Cicéron[5]. En terme de popularité, le comique latin Térence se place en deuxième position avec ses *Comoediae [ill. n° 2.]* tandis qu'Ovide est diversement représenté par le *Tristia*, le *De vetula* (qui lui est attribué), les *Metamorphoses*, les *Héroïdes* et l'*Art d'aimer* qui apparaissent tantôt en version latine, tantôt en traduction française. Enfin, le nom de Sénèque figure à de nombreuses reprises parmi les lectures de l'entourage princier, sans hélas que les sources précisent toujours de quel texte il s'agit. Sénèque semble surtout connu au travers de ses *Épîtres* qui reviennent plus volontiers que les *Tragédies*

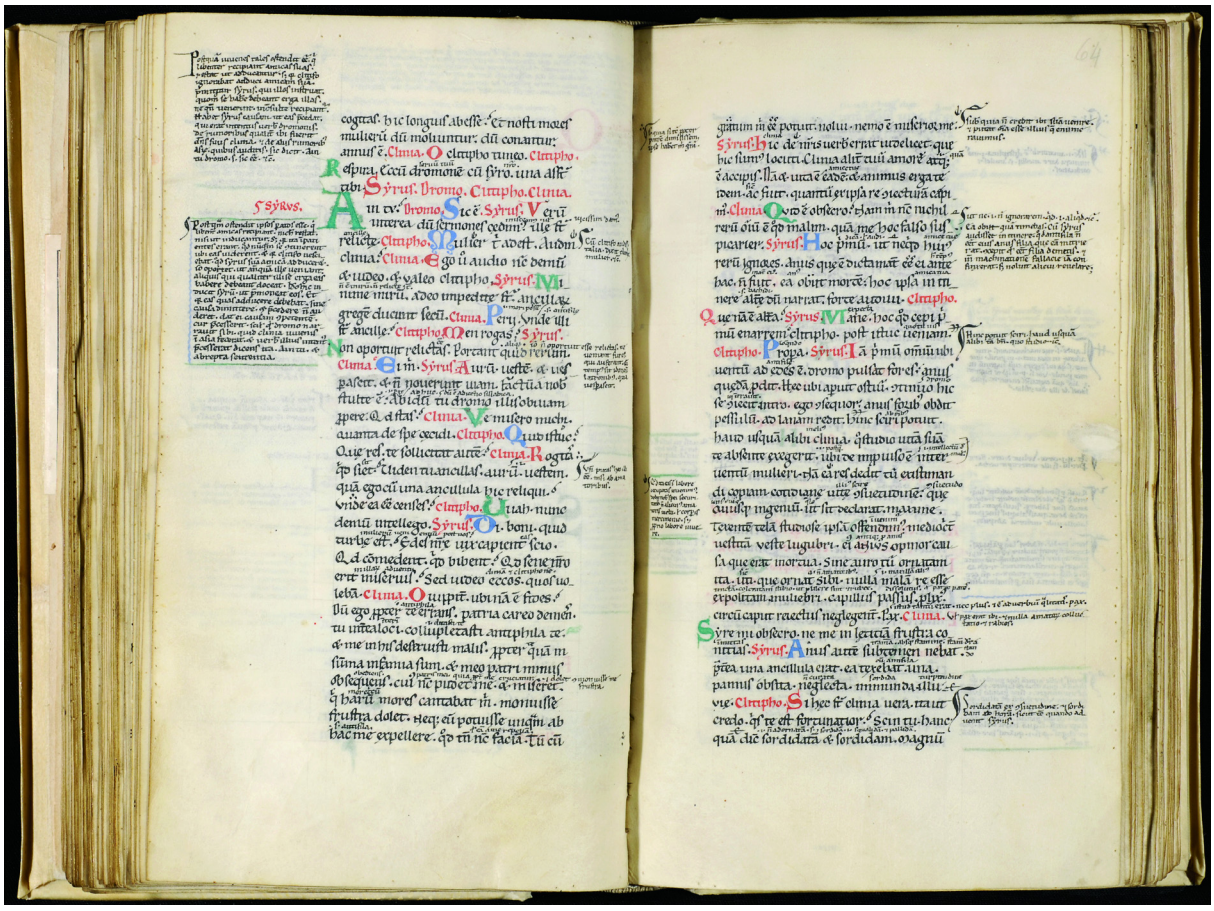
3 Les données présentées portent essentiellement sur une centaine de librairies qui ont appartenu à des officiers au service de l'État bourgondo-habsbourgeois entre *ca* 1420 et 1520 - sujet auquel nous avons consacré notre thèse de doctorat : Céline VAN HOOREBEECK, *Livres et lectures des fonctionnaires des ducs de Bourgogne, ca 1420-1520*, Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix, Namur, 2007 (la publication est prévue aux Éditions Brepols dans la collection « Texte, codex & contexte »).

4 Le receveur général de Flandre et d'Artois Godevaert de Wilde († 1430) a ainsi apposé sa signature à la fin d'un exemplaire reprenant le *De Officiis* de Cicéron suivi des *Paradoxa* et des *Epistolae ad familiares* du même auteur (Bruxelles, KBR, ms. 9764-66). Transcrit en écriture gothique textuelle méridionale et exécuté en Italie aux XIVe-XVe siècles, ce volume hybride a probablement appartenu ensuite au fils de Godevaert de Wilde, Gossuin († 1449), qui avait poursuivi un cursus académique à Bologne avant de devenir président du Conseil de Flandre puis de Hollande. Les nombreuses notes de lecture (manicules, croix, festons, notes) pourraient être de sa main (sur les livres de la famille de Wilde, voir Céline VAN HOOREBEECK, *Livres et lectures*, *op. cit*., spéc. t. II, p. 265-267).

5 *Dictionnaire des lettres françaises*. *Le Moyen Âge*, sous la dir. de Geneviève HASENOHR et Michel ZINK, Paris, 1992, p. 1213-1216.



N° 1 - Bruxelles, KBR, Département des manuscrits, ms. 9764-66, fol. 1
Cicéron, *De Officiis*, *Paradoxa* et *Epistolae ad familiares*.
Italie, XIVe siècle (ff. 1-57) et début du XVe siècle (ff. 58-175v).
Exemplaire portant la signature autographe de Godevaert de Wilde, receveur général de Flandre et d'Artois († 1430).
(© Bibliothèque royale de Belgique)



N° 2 - Bruxelles, KBR, Département des Manuscrits, ms. 5328-29, ff. 63v-64r
Querolus (avec gloses et scholies) ; Térence, *Comoediae* (avec gloses et scholies).
Pays-Bas méridionaux, XIIe siècle.
Exemplaire offert en mai 1498 à François de Busleyden par Jean Ysembart (chanoine de la collégiale Sainte-Gudule à Bruxelles et sommelier de l'oratoire de Philippe le Beau)
(© Bibliothèque royale de Belgique)

[ill. n° 3.], le *De vita beata* ou le *De copia verborum* du pseudo-Sénèque. Signalons encore qu'un médecin de Charles le Téméraire et de Philippe le Beau comptait parmi ses ouvrages un *Opusculum Cenice de 4 virtutibus* (en réalité le *De quattuor virtutibus* de Martin de Braga)[6] et qu'un *Seneca in walsche* est mentionné chez un chantre à la chapelle ducale[7].

D'autres œuvres qui relèvent de la production latine ou néo-latine apparaissent de façon nettement

6 Céline VAN HOOREBEECK, *Livres et lectures*, *op. cit.*, t. II : *Répertoire documentaire*, entrée « Simon van der Sluis († 1499) », n° 274 (n° 92.267 dans l'édition du *Corpus Catalogorum Belgii. The Medieval booklists of the Southern Low Countries*, t. III : *Counts of Flanders, Provinces of East Flanders, Antwerp and Limburg*, Albert DEROLEZ et Benjamin VICTOR éd., Bruxelles, 1999 ; désormais cité CCB-III).

7 Céline VAN HOOREBEECK, *Livres et lectures*, *op. cit.*, II, entrée « Richard de Bellengues († 1471) », n° 33.b (n° 26.31 dans l'édition du *Corpus Catalogorum Belgii. The Medieval booklists of the Southern Low Countries*, t. IV. *Provinces of Brabant and Hainault*, Albert DEROLEZ et Benjamin VICTOR éd., Bruxelles, 2001; désormais cité CCB-IV). Pourrait-il s'agir du *De remediis fortuitorum* du pseudo-Sénèque traduit en français par Jacques Bauchant à la fin du XIVe siècle sous le titre *Remèdes contre fortune* et dont il existe une version remaniée pour Philippe le Bon (*La Librairie des ducs de Bourgogne. Manuscrits conservés à la Bibliothèque royale de Belgique*, t. I. *Textes liturgiques, ascétiques, théologiques, philosophiques et moraux*, Bernard BOUSMANNE et Céline VAN HOOREBEECK éd., Turnhout, 2000, spéc. p. 278-279)

N° 3 - Bruxelles, KBR, Département des Manuscrits, ms. 9881-82, fol. 1
Sénèque, *Tragediae*.
Pays-Bas méridionaux (Bruges ou Gand), vers 1420-1425 - Maître de Guillebert de Mets.
Exemplaire aux armes de Godevaert de Wilde, receveur général de Flandre et d'Artois (*d'azur à la croix d'or cantonnée de douze merlettes du second placées en orle*)
(© Bibliothèque royale de Belgique)

plus épisodique. C'est notamment le cas des *Satires* de Juvénal ou du *De raptu Proserpinae* de Claudien, texte que nous n'avons rencontré que dans la bibliothèque d'un conseiller au Conseil de Brabant[8]. Parmi la fort belle collection de classiques latins du juriste Philippe Wielant († 1520) - un personnage dont il sera question plus loin -, on relève également quelques pièces moins en vue, telles que les *Elegiae sive Carmina* de Tibulle, le *De arte poetica cum commentario* d'Horace, les *Opera* de Virgile et les *Commentarii in Vergilii opera* de Servius Honoratus[9]. Virgile est d'ailleurs aussi représenté par ses *Bucoliques* dans la bibliothèque du chancelier Thomas de Plaine († 1507)[10]. Un de ses collègues, Paul de Baenst († 1497), entrera quant à lui en possession d'un magnifique manuscrit où sont notamment retranscrites les *Géorgiques*, l'*Énéide* et les *Bucoliques*[11]. Exécuté à l'origine pour l'abbé des Dunes Jan Crabbe († 1488) qui en avait confié l'enluminure à des miniaturistes « bourguignons » - le Maître du Fitzwilliam 268 et le Maître du Livre de prières de vers 1500 -, sa transcription a été prise en charge par plusieurs scribes qui ont tantôt utilisé une *littera textualis* humanistique, tantôt une *gothica rotunda* de type italien[12].

Les textes d'auteurs humanistes

Du côté des auteurs humanistes, deux noms reviennent de manière récurrente dans les lectures des officiers au service des ducs de Bourgogne: Pétrarque et Boccace. Les possesseurs sont nombreux qui disposent du *De remediis utriusque fortunae* en version originale. On notera d'ailleurs que des *excerpta* de ce succès de librairie figurent dans le *Vaticanus* d'Arnold Gheiloven, dont un exemplaire a appartenu à un clerc du registre devenu assesseur au Conseil de Hollande[13]. Chez Philippe Wielant, le *De remediis* cède la place aux *Invectivae contra medicum quemdam*, œuvre apparemment moins répandue au sein de ce lectorat[14]. Le conseiller extraordinaire au Conseil de Brabant Wouter Lonijs († 1489) présente lui aussi un cas un peu particulier puisqu'il paraît être le seul individu de l'entourage ducal à avoir connu le Poète couronné au travers d'un plus large éventail de textes. Aux côtés du *De vera sapientia*[15] et du *De rebus memorandis*[16], on relève ainsi dans sa bibliothèque un ouvrage *cum certis operibus Francisci Petrarchi*[17]. Du côté des œuvres en langue vernaculaire enfin, l'*Historia Griseldis* apparaît volontiers dans sa traduction française[18].

8 Céline VAN HOOREBEECK, *Livres et lectures*, *op. cit*., t. II, entrée « Wouter Lonijs », doc. II.108 (n° 53.98 dans CCB-IV).

9 Céline VAN HOOREBEECK, *Livres et lectures*, *op. cit*., t. II, entrée « Philippe Wielant », respectivement n° 81.b, 90, 83 et 84 (n° 29.77, 29.86, 29.79 et 29.80 dans CCB-III).

10 Céline VAN HOOREBEECK, *Livres et lectures*, *op. cit*., t. II, doc. II.20. Thomas de Plaine possédait en outre une *Vita Maronis* (Céline VAN HOOREBEECK, *Livres et lectures*, *op. cit*., t. II, doc.II.14). Voir également Céline VAN HOOREBEECK, « Regards croisés sur les bibliothèques de Philippe de Clèves (1456-1528), Thomas de Plaine (ca 1444-1507) et Philippe Wielant (1441-1520) », dans *Entre la ville, la noblesse et l'État. Philippe de Clèves (1456-1528), homme politique et bibliophile*, Jelle HAEMERS, Céline VAN HOOREBEECK et Hanno WIJSMAN éd., Turnhout, 2007 (Burgundica, 13), p. 242, n° 20 et n° 14.

11 Wells-next-the-Sea, Holkham Hall, Library of the Earl of Leicester, ms. 311. Le volume comprend en outre le commentaire de Maurus Servius Honoratus sur ces trois textes virgiliens ainsi que les commentaires de Donat et de Maffeo Vegio sur l'*Énéide*.

12 Les formules de colophon témoignent des origines transalpines des copistes qui ont daté leur travail du 7 mars 1472 et du 24 mars 1473 sur la base du style dit de l'Annonciation, soit le style en vigueur à Florence et à Sienne (Noël GEIRNAERT, « Classical texts in Bruges around 1473. Cooperation of Italian scribes, Bruges parchment rulers, illuminators and bookbinders for Johannes Crabbe, abbot of Les Dunes abbey (CUL Ms Nn. 3. 5) », *Transactions of the Cambridge bibliographical Society*, t. 10, 1992, p. 173-181).

13 Bruxelles, KBR, ms. 1169-70 (ff. 237-238v), manuscrit possédé par Pierre de Boostenswene († 1458; sur ces *excerpta*, voir notamment N. MANN, « Arnold Gheiloven, an early disciple of Petrarch in the Low Countries », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, t. 32, 1969, p. 73-108).

14 Céline VAN HOOREBEECK, *Livres et lectures*, *op. cit*., t. II, n° 67.a (n° 29.63 dans CCB-III).

15 Céline VAN HOOREBEECK, *Livres et lectures*, *op. cit*., t. II, doc. II.21.b (n° 53.19 dans CCB-IV).

16 Céline VAN HOOREBEECK, *Livres et lectures*, *op. cit*., t. II, doc. II.71 (n° 53.62 dans CCB-IV).

17 Céline VAN HOOREBEECK, *Livres et lectures*, *op. cit*., t. II, doc. I.2, doc. II.32 et doc. III.2 (n° 53.30 et 54.2 dans CCB-IV).

18 À titre d'exemple, Pierre de Roubaix (chambellan ducal, † 1498) a placé ses armes dans une copie manuscrite reprenant la version française réalisée par Philippe de Mézières (Paris, BnF, nouv. acqu. fr. 6739).

La diffusion de l'œuvre latine de Boccace emprunte des voies un peu plus diversifiées, allant du *De mulieribus claris* au *De genealogia deorum* en passant par le *De casibus virorum illustrium*, qui aura trouvé des amateurs aussi bien en version originale qu'en traduction vernaculaire. Le nom de *ce noble et ingenieux homme Bocace* est aussi directement associé au *Temple de Boccace* dont un valet de chambre de Philippe le Bon possédait un exemplaire[19]. Cette œuvre hybride dédiée à Marguerite d'Anjou a en effet été conçue par son auteur Georges Chastelain († 1475) comme une continuation des « cas » sur les nobles hommes et femmes de Boccace.

Gian Francesco Poggio Bracciolini se situe juste après Pétrarque et Boccace en terme de popularité dans l'ensemble des bibliothèques des officiers princiers. L'œuvre littéraire de ce « fonctionnaire italien » - le Pogge n'est-il pas devenu chancelier de la République de Florence ? - est ici bien mieux représentée par ses propres compositions que par ses traductions. Les lecteurs du Pogge possèdent volontiers ses fameuses *Facetiae* qui, chez Philippe Wielant, se retrouvent aux cŏtés de l'*Invectiva in Laurentium Vallam*, du *De varietate fortunae* et du *De infelicitate principum*[20]. Wielant est d'ailleurs le seul avec Antoine Haneron (précepteur des enfants de la famille ducale, sur lequel nous reviendrons) à disposer de textes traduits par le Pogge: l'*Âne d'or* de Lucien et la *Cyropédie* de Xénophon[21], mise en français par un fonctionnaire ducal dont il sera question plus loin, Vasque de Lucène († 1512) *[ill. n° 4.]*. Enfin, l'*opus Pogii de prestantia Julii Cesaris et Scipionis Affricani* décrit dans les collections bruxelloises de Wouter Lonijs et de son collègue Nicolas Clopper († 1472) mérite assurément une mention particulière[22]. De quoi s'agit-il ? En 1435, une controverse d'ordre idéologique éclate entre le Pogge et Guarin de Vérone à propos des mérites comparés de César et de Scipion. L'opposition marquée entre les deux humanistes prendra la forme d'un échange épistolaire, où les idées et les mots paraissent s'entrechoquer aussi fortement que s'il s'était agi d'armes de guerre[23]. Dans une lettre adressée à Scipion Mainenti, le Pogge avait en effet loué les vertus du héros vainqueur d'Hannibal. Guarin de Vérone ne partagera pas cet avis et, heurté qu'on puisse tenir de tels propos, s'en expliquera dans un courrier (le *De praestantia Scipionis et Caesaris*) envoyé à Leonello d'Este. Le Pogge répliquera par le biais de la *Defensio de praestantia Caesaris et Scipionis*, lettre envoyée à son correspondant Franciscus Barbarus.

Quelques autres représentants contemporains de l'humanisme transalpin apparaissent de façon plus clairsemée quoique régulière dans le reste des bibliothèques analysées : Pietro Paolo Vergerio, Leonardo Bruni, Francesco Barbaro, Flavio Biondo, Domizio Calderini, Francesco Filelfo, Agostino Dati, de Sienne, ou encore le cardinal Bessarion[24]. Enea Silvio Piccolomini revient plus fréquemment mais, à quelques exceptions près, son nom reste davantage attaché à des œuvres écrites dans le cadre de ses activités pontificales que strictement littéraires. Nicolas Clopper constitue à cet égard une exception puisqu'il possède (et de loin) le plus grand nombre de textes de Piccolomini, dont le *De laude poeticae*, le *De differen-*

19 Il s'agit du ms. 336 de la Bibliothèque municipale de Lille, qui porte l'ex-libris de Jean Martin († 1474).

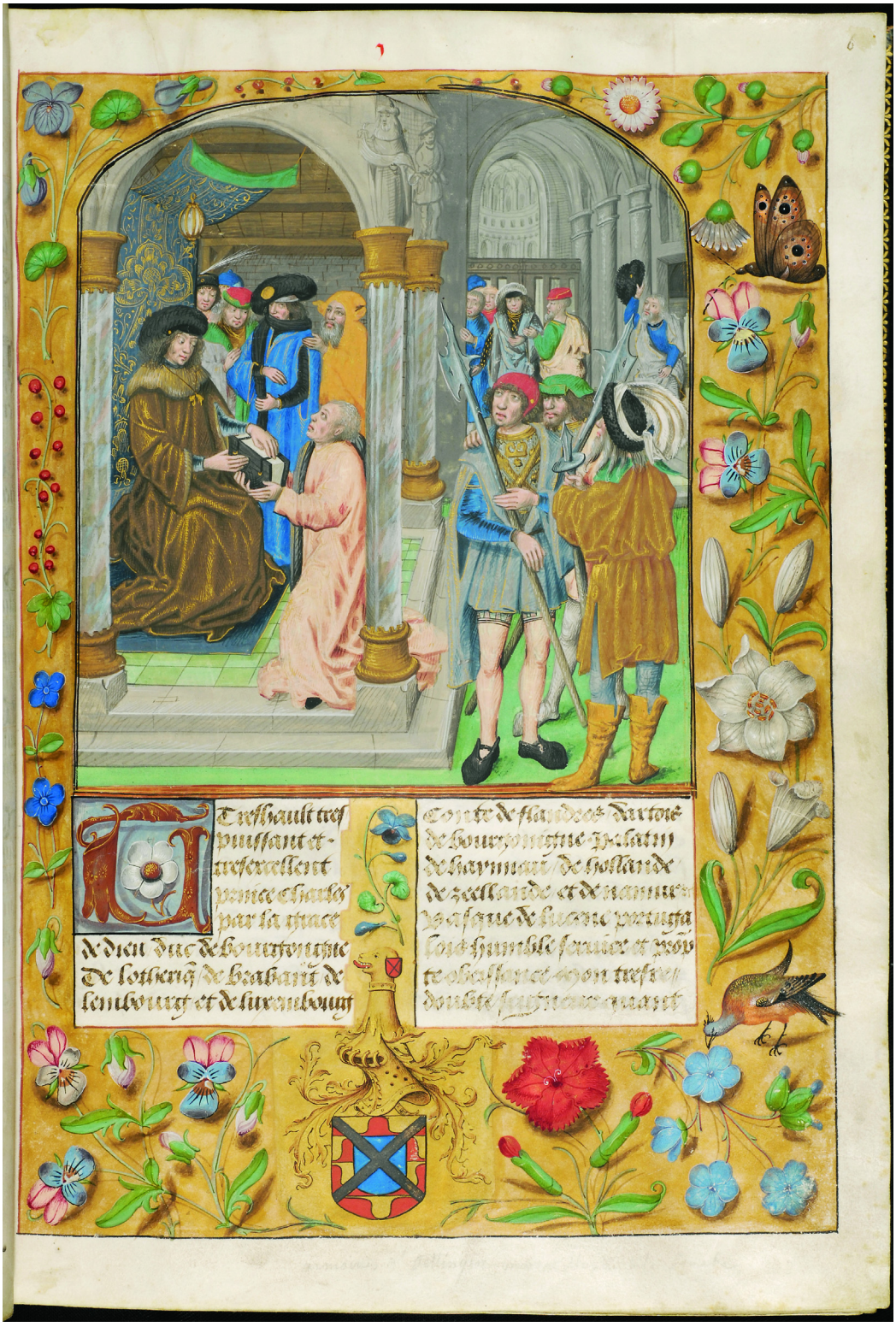
20 Céline Van Hoorebeeck, *Livres et lectures*, *op. cit*., t. II, respectivement n° 73.c, 114.a et 117.b (n° 29.69, 29.108 et 29.111 dans CCB-III).

21 Céline Van Hoorebeeck, *Livres et lectures*, *op. cit*., t. II, respectivement n° 98.b et 98.a (n° 29.94 dans CCB-III); Leyde, Universiteitsbibliotheek, ms. Lips. 50.

22 Céline Van Hoorebeeck, *Livres et lectures*, *op. cit*., t. II, entrée « Wouter Lonijs († 1489) », doc.II.15.c (n° 53.13 dans CCB-IV) et entrée « Nicolas Clopper », n° 114.a (n° 27.197 dans CCB-IV).

23 A ce sujet, voir Davide Canfora, *La controversia di Poggio Bracciolini e Guarino Veronese su Cesare e Scipione*, Florence, 2001.

24 Le président du Conseil ducal et cardinal Ferry de Clugny († 1483) possédait ainsi un exemplaire imprimé de l'*Adversus calumniatorem Platonis* de Bessarion, comme l'atteste la liste de ses livres déposés par Sixte IV à la Bibliothèque vaticane et rédigée le 26 novembre 1483. La seule édition de l'*Adversus* recensée avant cette date (qui comprend en outre la *Correctio librorum Platonis de legibus* dans la version latine de Georges de Trébizonde et le *De natura et arte*) a paru à Rome chez Conrad Sweynheym et Arnold Pannartz avant le 28 août 1469 (Céline Van Hoorebeeck, *Livres et lectures*, *op. cit*., t. II, n° 17; Antoine de Schryver, Marc Dykmans et José Ruysschaert, *Le Pontifical de Ferry de Clugny, cardinal et évêque de Tournai*, Cité du Vatican, 1989, p. 246).



N° 4 - Bruxelles, KBR, Département des Manuscrits, ms. 11703, fol. 6
Vasque de Lucène, *Cyropédie*, trad. française de la *Cyropedia* de Xénophon d'après la version latine du Pogge.
Pays-Bas méridionaux (Gand ?), vers 1490 - Maître d'Édouard IV.
Manuscrit aux armes de Jean II, comte d'Oettingen († 1514)
(© Bibliothèque royale de Belgique)

tia inter scientiam et prudentiam et de poetis, le *De laude litterarum* et le plus léger *De duobus amantibus*[25].

Au registre de l'humanisme parisien, il faut naturellement mentionner Guillaume Fichet qui aura bénéficié de l'appui moral et financier de Jean II Rolin († 1483), conseiller ducal et fils du célèbre chancelier. Fichet offrira à son protecteur un exemplaire de sa *Consolatio luctus Parisiensis*, exercice de rhétorique composé en 1466 durant une épidemie de peste à Paris. En remerciement, il recevra deux volumes en latin du cardinal de Bourgogne[26]. Fichet lui adressera encore une copie de sa *Rhetorica* dont il complètera le texte en avril 1471 et qui deviendra, selon l'expression de Danielle Gallet-Guerne, le manifeste français du nouvel humanisme[27]. En outre, Jean II Rolin avait choisi pour secrétaire particulier Simon de Vieuxchâteau, un homme pénétré de culture latine, bibliophile à ses heures, et qui avait sillonné les routes de la Péninsule avant d'entrer au service du fils du chancelier de Bourgogne[28].

Du côté des Pays-Bas, enfin, les officiers ducaux actifs avant *ca* 1520 qui ont possédé une œuvre d'Érasme se comptent sur les doigts de la main. Le chancelier Thomas de Plaine disposait d'un *liber Erasmii Rotherodami canonici ordinis divi Augustini* qui, selon toute probabilité, pourrait être identifié au *Panegyricus*[29]. On est mieux documenté à propos de la traduction latine des *Declamationes* de Libanius réalisée par Érasme et dont il enverra en 1503 une élégante copie autographe à l'évêque d'Arras Nicolas (de) Ruter († 1509), l'un des principaux ministres de Philippe le Beau[30]. La même année, c'est à Jérôme de Busleyden († 1517), futur conseiller et maître des requêtes de l'hôtel, qu'il offrira un exemplaire de ses *Luciani dialogi :* nous y reviendrons plus loin.

Les raisons du succès

On constate donc que les lecteurs d'œuvres classiques latines ou humanistes qui évoluent dans l'entourage bourgondo-habsbourgeois offrent un profil-type : dans leur grande majorité, il s'agit d'*homines novi* qui ont obtenu des grades académiques et/ou se sont engagés dans une carrière ecclésiastique. Pour certains, on peut également parler d'une participation à la vie littéraire, mais qui délaisse les thèmes courtois au profit d'une orientation plus humaniste. En outre, nombre d'entre eux présentent une caractéristique commune qui a pu les sensibiliser à la culture antique et à l'humanisme : des relations avec l'Italie ou avec un milieu ouvert à l'humanisme, qu'elles aient été nouées dans le cadre de leurs études, de leur profession ou de contacts personnels.

Outre qu'il possède une collection très étoffée de textes d'Enea Silvio Piccolomini, le conseiller Nicolas Clopper se signale ainsi par le nombre et la diversité des textes classiques retrouvés dans sa bibliothèque ; il est plus que probable que ses fonctions d'*abbreviator*

25 Céline Van Hoorebeeck, *Livres et lectures*, *op. cit*., t. II, respectivement n° 146.k, 146.l, 146.m et 146.n (n° 27.273, 27.274, 27.275 et 27.276 dans CCB-IV).

26 Ces deux manuscrits pourraient correspondre respectivement au ms. lat. 16228 de la BnF, qui contient les neuf *Discours* de Cicéron (ouvrage sur parchemin réalisé en France dans le premier quart du xve siècle et annoté par Fichet; voir Jeanne Vielliard, *Le registre de prêt de la bibliothèque du collège de Sorbonne, 1402-1536*, Paris, 2000 [Documents, études et répertoires publiés par l'Institut de recherche et d'histoire des textes, 57], dossier n° 108, n° 44) et au ms. Ottob. 1994 de la Biblioteca Apostolica Vaticana (copie sur parchemin de la fin du xve siècle reprenant le *De oratore*, l'*Orator*, *Brutus* et les *Partitiones oratoriae* de Cicéron ; voir Élisabeth Pellegrin, *Les manuscrits classiques latins de la Bibliothèque Vaticane*, t. I, Paris, 1975, p. 731-732). Détails dans Evencio Beltran, « Les sources de la "Rhétorique" de Fichet », *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, t. 47, 1985, p. 7-25.

27 Danielle Gallet-Guerne, *Vasque de Lucène et la Cyropédie à la cour de Bourgogne (1470). Le traité de Xénophon mis en français d'après la version du Pogge. Étude. Édition des Livres I et V*, Genève, 1974 (Travaux d'humanisme et de la Renaissance, 140), p. xii.

28 Sur les liens (notamment livresques) de Jean II Rolin avec Guillaume Fichet et Simon de Vieuxchâteau, voir Céline Van Hoorebeeck, *Livres et lectures, op. cit*., spéc. t. I, p. 219-221.

29 Détails dans Céline Van Hoorebeeck, « Regards croisés sur les bibliothèques de Philippe de Clèves (1456-1528), Thomas de Plaine (ca 1444-1507) et Philippe Wielant (1441-1520) », *art. cit*., p. 232.

30 Cambridge, Trinity College, ms. R.9.26. Sur les circonstances et les enjeux de ce cadeau d'Érasme à Ruter : Céline Van Hoorebeeck, *L'entourage de Philippe le Beau. Les livres et les lectures de ses "ministres"*, dans *Philippe le Beau (1478-1506). Les trésors du dernier duc de Bourgogne*, cat. exp. Bernard Bousmanne, Sandrine Thieffry et Hanno Wijsman, Bruxelles, 2006, p. 124.

exercées à la curie romaine dès avant 1433 et jusqu'en 1440-1441 n'y soient pas étrangères. Si Haneron et Wielant ont pu entrer en contact avec l'humanisme durant leurs études à Paris au début du XVe siècle, ville qui abritait alors l'un des foyers les plus dynamiques de ce nouveau courant de pensée, Jean II Rolin était, on l'a dit, impliqué dans les réseaux humanistes parisiens de la seconde génération. D'autres avaient choisi l'Italie pour y poursuivre leur cursus académique (Padoue pour François et Jérôme de Busleyden ; Pavie pour Thomas de Plaine et Paul de Baenst ; Bologne pour Gossuin de Wilde ; Ferrare, Padoue et Bologne pour Clugny). Qu'elles se déroulent au-delà des Alpes ou ailleurs, les années d'études constituent l'occasion de rencontres qui débouchent parfois sur des liens d'amitié ou, à tout le moins, d'estime réciproque. C'est peut-être en Italie que Guillaume Hugonet entrera en contact avec le Milanais Raymond de Marliano dont il deviendra l'un des légataires[31] et l'on sait qu'il devait connaître Vasque de Lucène puisqu'il lui avait prêté un manuscrit. Quelques années plus tard, la documentation fait état de contacts à l'université de Pavie entre Rudolphe Agricola († 1485) et Paul de Baenst, dont la *circa litteras diligentia* avait été vantée par le célèbre humaniste[32]. Jérôme de Busleyden fera la connaissance d'Érasme lors de son séjour académique à Orléans. Enfin, il existe encore bien d'autres vecteurs par lesquels l'un ou l'autre officier a pu être sensibilisé aux belles-lettres, qu'il s'agisse d'ambassades en Italie ou encore d'Italiens qui gravitent dans les orbites curiale[33], administrative[34], universitaire ou encore qui évoluent dans le milieu des affaires[35].

En matière de profils de lecteurs, une dernière précision s'impose concernant le bagage des connaissances en latin des fonctionnaires possesseurs d'œuvres classiques ou humanistes. En effet, la langue scolastique, liturgique ou de la pratique juridique n'est pas celle de Juvénal ou de Claudien. Même si le latin constituait pour ces individus un préalable fondamental et une langue couramment pratiquée, l'appréhension d'une œuvre d'auteur classique exigeait une certaine maîtrise et des aptitudes linguistiques particulières permettant de se mesurer seul avec les grands textes. Autrement formulé, si les officiers universitaires et/ou hommes d'Église étaient frottés de latin, tous n'étaient certainement pas d'éminents latinistes[36].

31 Par testament fait à Malines le 18 mars 1475, il lèguera un bréviaire romain au chancelier : *Item lego predictis executoribus duobus prenominatis* [= Hugonet était l'un de ses exécuteurs testamentaires], *videlicet dicto domino cancelario* [...] *cum breviario ad usum Romanum curie, quod scribi, illuminari et ligari feci a quinque annis citra* (Anke et Werner PARAVICINI, « L'arsenal intellectuel d'un homme de pouvoir. Les livres de Guillaume Hugonet, chancelier de Bourgogne », dans *Penser le pouvoir au Moyen Âge (VIIIe-XVe siècle). Études d'histoire et de littérature offertes à Françoise Autrand*, Dominique BOUTET et Jacques VERGER éd., Paris, 2000, p. 296 ; voir également Céline VAN HOOREBEECK, *Livres et lectures*, *op. cit*., spéc. t. I, p. 287 et t. II, p. 108). Henri DE VOCHT avait qualifié Marliano « d'herald of the Italian Renascence » dans son *History of the foundation and the rise of the Collegium Trilingue Lovaniense, 1517-1550*, Louvain, 1951 (Humanistica Lovaniensia, 10), t. I, p. 135.

32 Agostino SOTTILI, « L'orazione di Rudolf Agricola per Paul de Baenst rettore dell'Università giurista Pavese : Pavia 10 agosto 1473 », dans *Ut granum sinapis. Essays on neo-latin literature in honour of Jozeph IJsewijn*, Gilbert TOURNOY et Dirk SACRÉ éd., Louvain, 1997 (Supplementa Humanistica Lovaniensia, 12), p. 95-96.

33 On n'oubliera pas non plus que la famille ducale comptait en ses rangs un bibliophile d'ascendance maternelle italienne en la personne de Raphaël de Mercatel († 1508), demi-frère de Charles le Téméraire et grand amateur de manuscrits classiques et humanistes. Sur sa collection, voir en dernière instance Albert DEROLEZ, « A survey of the Mercatel library on the basis of the early catalogues and the surviving manuscripts », dans *« Als ich Can ». Liber amicorum in memory of Professor Dr. Maurits Smeyers*, Bert CARDON, Jan VAN DER STOCK et Dominique VANWIJNSBERGHE éd., Louvain, 2002 (Corpus of illuminated manuscripts, 11-12), t. I, p. 545-564 ; Hanno WIJSMAN, *Gebonden weelde. Productie van geïllustreerde handschriften en adellijk boekenbezit in de Bourgondische Nederlanden (1400-1550)*, thèse de doctorat, Université de Leyde, 2003, p. 211-212.

34 Nous avons récemment rappelé l'importance à cet égard d'une institution telle que le Grand Conseil de Malines dont le rôle de relais du mouvement humaniste dans les Pays-Bas méridionaux, jusqu'ici négligé, mériterait certainement une étude d'envergure (Céline VAN HOOREBEECK, « Regards croisés sur les bibliothèques de Philippe de Clèves (1456-1528), Thomas de Plaine (ca 1444-1507) et Philippe Wielant (1441-1520) », *art. cit*., p. 230).

35 Il serait d'ailleurs intéressant de déterminer comment la copie exécutée à Paris en 1453 à la demande du banquier italien Giovanni Arnolfini est entrée en possession de Philippe de Clèves qui y a apposé ses armoiries (La Haye, KB, ms. 76 E 20).

36 Dans le même ordre d'idées : en 1475, Charles le Téméraire avait confié au légat pontifical qu'il connaissait surtout un « latin de soldats » (Richard WALSH, *The coming of humanism to the Low Countries*, *op. cit*, p. 181).

Reste que si elle constitue l'une des grandes constantes des bibliothèques de l'entourage ducal, cette présence marquée d'un fonds classique latin ne signifie pas pour autant que tous les officiers ducaux aient été de fervents disciples du mouvement humaniste. Ainsi, la forte empreinte de l'œuvre cicéronienne dans leurs collections, quels que soient leur statut, leurs titres et leurs fonctions, peut d'abord s'expliquer par le caractère protéiforme des usages réservés aux textes de Cicéron et notamment au *De officiis*, l'un des écrits les plus fréquemment rencontrés au sein de ce lectorat. D'une manière générale, l'œuvre de Cicéron présentait d'autres atouts, dont le moindre n'était pas de se prêter à une interprétation chrétienne ou évangélique qui a compté pour beaucoup dans son immense succès. Portée par un latin efficace et élégant, son œuvre a été ainsi appréciée par un public aussi vaste que varié qui, selon son outillage intellectuel et au gré de ses aspirations, l'a plutôt utilisée comme manuel de rhétorique oratoire ou épistolaire (notamment dans l'enseignement, où Cicéron représente le canon du latin en prose par excellence), comme traité à haute valeur philosophique ou encore comme répertoire indirect d'*exempla*. Pour une très grande part, l'audience accordée à Cicéron tient donc autant au caractère didactique des préceptes moraux assimilables par la doctrine chrétienne qu'à une esthétique littéraire de qualité.

Des raisons du même ordre permettent de comprendre la prédilection de l'entourage aulique pour Ovide, Térence et Sénèque, auteurs dont on a déjà souligné l'attrait auprès de ce milieu. Autorité incontestée dans le domaine de l'enseignement rhétorique et stylistique de la langue latine, l'œuvre d'Ovide a ainsi été largement mise à profit à des fins didactiques et moralisatrices par des générations de professeurs et de lecteurs médiévaux[37]. La diffusion de Térence, également très apprécié par les officiers ducaux, repose aussi sur l'utilisation des *Comoediae* dans l'apprentissage de la grammaire latine. Digne représentant des *bonae litterae*, Térence offre une langue équilibrée considérée dès le haut Moyen Âge comme l'un des meilleurs modèles de latin parlé. Les nombreuses *sententiae* enchâssées dans les *Comoediae* contribueront en outre à lui assurer un succès durable auprès des enseignants humanistes qui l'utiliseront encore dans les Pays-Bas juqu'au début du xviie siècle. En revanche, il semble que les possesseurs qui disposaient d'un texte de Sénèque l'ait surtout appréhendé en sa qualité de moraliste et de philosophe, même si son style accessible a sans nul doute contribué à sa large réception. Cette observation s'applique très probablement aussi à nombre de pièces de Boccace ou de Pétrarque, longtemps abordées dans une perspective plus médiévale qu'humaniste. Selon l'avis autorisé de Jozef IJsewijn, la grande majorité des lecteurs médiévaux paraît avoir considéré l'*Historia Griseldis* comme une histoire moralisée et allégorique de l'âme chrétienne plutôt que comme un texte à grande valeur philologique et stylistique[38]. Le *lapsus calami* de certains copistes qui ont transcrit *Patriarche* au lieu de *Pétrarque* est d'ailleurs significatif de l'approche médiévale réservée par le plus grand nombre aux écrits du Poète couronné.

Comme pour les auteurs antiques, l'audience accordée par les officiers aux textes humanistes semble en grande partie reposer sur la destination moralisatrice qui leur est assignée et sur une utilisation pragmatique de leurs qualités littéraires et philologiques (le poids de ces deux paramètres pouvant naturellement varier d'un auteur ou d'une pièce à l'autre)[39].

37 On en trouve notamment une confirmation dans le testament de Jean de Neuilly-de-Saint-Front, archidiacre de Soissons qui lègue en 1402 ses *Ovide de Fastis, Ovide de Tristibus, Ovide Methamorphozeos* aux écoliers de Saint-Nicolas de Soissons (*Testaments enregistrés au Parlement de Paris sous le règne de Charles VI*, dans *Collection de documents inédits sur l'histoire de France*, t. III. *Mélanges historiques. Choix de documents*, éd. Alexandre Tuetey, Paris, 1880, p. 315).

38 Jozef IJsewijn, « The coming of humanism to the Low Countries », *art. cit.*, p. 204.

39 Le cas du pensionnaire de la ville d'Anvers Guillaume Pauwels († après 1487) est à cet égard particulièrement éclairant. Le 5 avril 1481, il lègue ses livres *aan het stadsbestuur van Antwerpen*. Cette liste d'une cinquantaine d'ouvrages est très instructive. Composée pour moitié d'œuvres de droit, elle reprend en outre une série de classiques latins et d'auteurs humanistes qui confirme leur caractère directement utilitaire dans le cadre d'une administration urbaine. Y figurent ainsi les *Elegantiae linguae latinae* de Laurent Valla, les *Comoediae* de Térence et le *Commentum super Terentium* de Donat, les *Formulae epistolarum* de Carolus Virulus, les *Epistolae* de Sénèque, le *Formulae epistolarum* (utilisé dans l'apprentissage de la langue latine), l'*Exempla exordium* de l'humaniste Gasparin de Bergame, les *Declamationes* de Quintilien ou encore les *Epistolae*, les *Paradoxa stoicorum*, le *De senectute* et la *Rhetorica* de Cicéron (édition de cette liste dans CCB-III 1999, n° 75).

L'art pour l'art, pourrait-on dire, n'est donc pas la priorité de l'immense majorité des officiers lecteurs de littérature latine ou néo-latine. Les fonctionnaires ducaux formés à l'université avaient été très tôt confrontés à l'importance des techniques oratoires au cours des traditionnelles *disputationes* scolastiques et, pour ceux qui se destinaient à une carrière religieuse, ces classiques constituaient des outils doublement précieux dans le cadre de la *praedicatio*[40]. Par ailleurs, le versant rhétorique de ces œuvres assurait aux serviteurs de l'État une certaine maîtrise du latin qui n'avait rien de gratuit dans l'exercice de leurs fonctions[41]. Le maniement du *beau langaige* s'avérait un atout de taille, voire une nécessité, lorsqu'il s'agissait d'exposer, de démontrer, d'argumenter et de convaincre à l'oral comme à l'écrit. On soulignera néanmoins que les classiques latins ne représentaient pas les seuls instruments disponibles en matière de rhétorique, comme l'attestent les formulaires de chancellerie, les *Summae dictaminis* et, surtout, les recueils de lettres d'auteurs patristiques[42] *[ill. n° 5.]*, médiévaux et (quoique dans une moindre mesure et dans un esprit différent) humanistes, qui jalonnent les bibliothèques des officiers au service de l'État bourgondo-habsbourgeois.

Est-ce à dire que la littérature latine ou néo-latine n'aurait été vécue par les fonctionnaires ducaux que dans leur dimension utilitaire, comme le laisse penser Françoise Autrand[43] ? Non, sans doute. La présence d'auteurs humanistes plus contemporains ou moins diffusés invite à déceler chez l'un ou l'autre possesseur (comme chez Corneille Haveloes ou Wouter Lonijs, par exemple) un réel attrait d'ordre intellectuel ou esthétique pour un latin apprécié *per se* via des textes de qualité. La question reste toutefois sans réponse formelle pour l'immense majorité des officiers qui possèdent des lettres classiques. En revanche, quelques individus qui bénéficient d'un large éclairage documentaire présentent indiscutablement un profil marqué d'humaniste et, partant, une librairie aux traits humanistes prononcés. C'est à ces adeptes engagés de l'humanisme philologique ou de l'humanisme bourguignon que nous consacrerons les lignes qui suivent.

Humanisme philologique et humanisme bourguignon

À l'instar de ceux qui constituent l'épicentre de cet article, Dante Alighieri présente un *curriculum vitae* qui l'a conduit à prendre une part active dans la gestion des affaires publiques ; dans la France de Charles VI, l'humanisme avait trouvé quelques-uns de ses plus ardents propagateurs auprès des notaires et secrétaires royaux, amenant Gilbert Ouy à parler « d'humanisme de chancellerie »[44]. Dans quelle mesure leurs collègues qui exerçaient à des postes similaires dans les Pays-Bas bourguignons quelques générations plus tard ont-ils eux aussi constitué des relais de ce mouvement d'idées ? Plus largement, auprès de quels officiers ducaux l'humanisme a-t-il trouvé écho et sous quelle forme a-t-il été assimilé ?

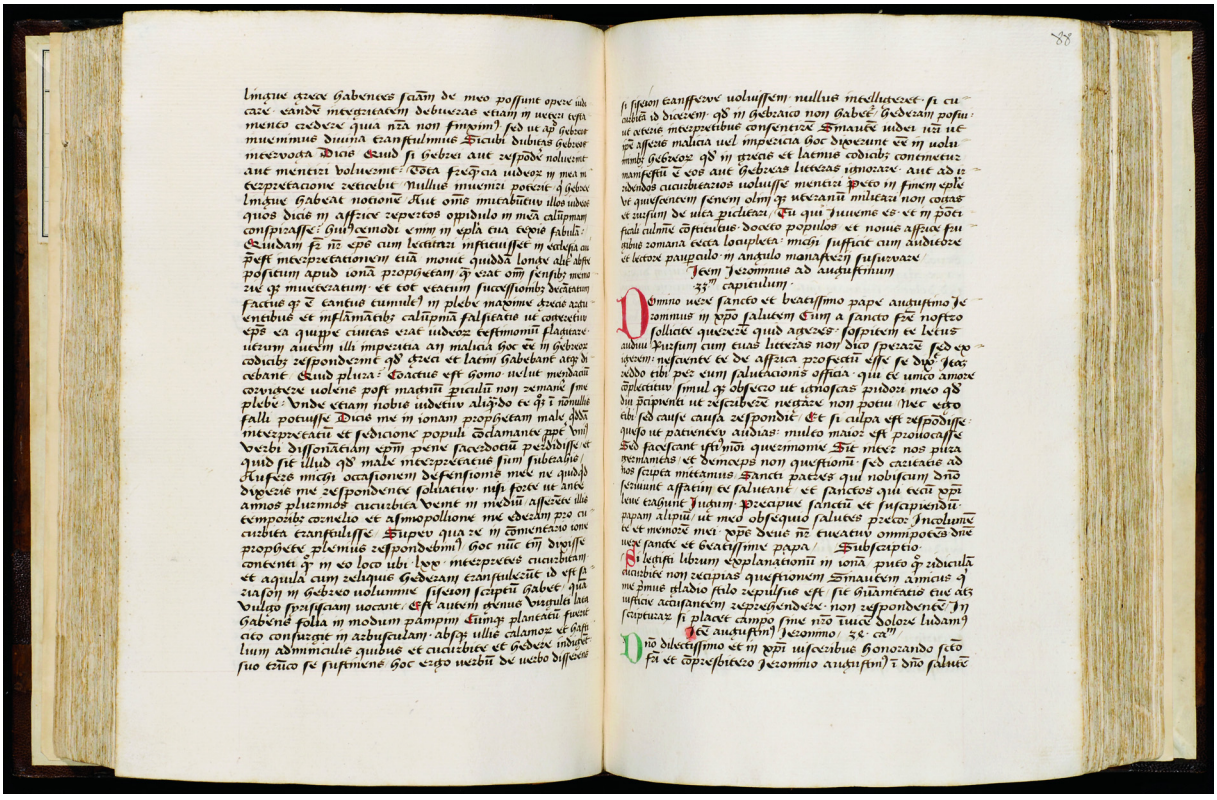
40 Pour John BARTIER, *Légistes et gens de finances au XVe siècle*, *op. cit.*, p. 280, les légistes « semblent plutôt avoir été orateurs qu'écrivains », laissant surtout « des discours latins ou français où ils assénaient sur la tête de leurs auditeurs tout ce qu'ils savaient de mythologie ou d'Écriture sainte ». Sans nous prononcer sur la seconde partie de la phrase, il faut malgré tout préciser que cette opinion sur la nature de la production littéraire des juristes souffre quelques exceptions. Hormis Guillaume Fillastre, Charles Soillot, Jean Germain et Antoine Haneron (qu'il cite), il faut ajouter les écrits de Jean Lorfèvre, de Guillaume et de Jean Bont et, plus tard, de Jean Le Sauvage, Jérôme de Busleyden ou de Philippe Wielant.

41 Entre autres illustrations, on lira l'article récent de Malte PRIETZEL consacré aux discours de Guillaume Fillastre « Rhetoric, politics and propaganda. Guillaume Fillastre's speeches », dans *The ideology of Burgundy. The promotion of national consciousness, 1364-1565*, D'Arcy Jonathan D. BOULTON et Jan VEENSTRA éd., Leyde - Boston, 2006 (Brill's Studies in intellectual history, 145), p. 117-129.

42 Les *Epistolae* de saint Jérôme apparaissent fréquemment au sein de ce milieu, comme en atteste notamment l'exemplaire du maître de la Chambre des comptes de Lille, Louis Dommessant (Bruxelles, KBR, ms. 3527).

43 Françoise AUTRAND, « Culture et mentalité. Les librairies des gens du Parlement au temps de Charles VI », *Annales. Économies. Sociétés. Civilisations*, t. 28, 1973, p. 1233-1234.

44 Gilbert OUY, « Gerson et l'Angleterre. À propos d'un texte polémique retrouvé du chancelier de Paris contre l'Université d'Oxford, 1396 », dans *Humanism in France at the end of the Middle Ages and in the early Renaissance*, A.H.T. LÉVI éd., Manchester, 1970.



N° 5 - Bruxelles, KBR, Département des Manuscrits, ms. 3527, ff. 87v-88r
saint Jérôme, *Epistolae*
Pays-Bas méridionaux, avant 1471.
Exemplaire portant l'ex-libris de Louis Dommessant, maître de la Chambre des comptes de Lille
(© Bibliothèque royale de Belgique)

Les librairies marquées par l'humanisme philologique

Chercher à appréhender le texte originel et sans intermédiaire, lire les anciens dans leur langue d'origine pour le seul plaisir de la beauté du texte, voire s'essayer soi-même à la composition de pièces dans un latin débarrassé des *tenebrae* médiévales et du jargon scolastique : brossé à grands traits, tel pourrait être le credo des adeptes de l'humanisme philologique et littéraire, qui s'est accompagné chez certains de préoccupations d'ordre pédagogique et éducatif. Force est néanmoins de reconnaître que les sources d'archives comme les livres retrouvés ne permettent que rarement de dégager ceux qui semblent avoir réellement souscrit à ce programme. Dans l'entourage ducal bourgondo-habsbourgeois, Antoine Haneron, Jérôme de Busleyden et Philippe Wielant représentent à cet égard les personnalités les mieux documentées.

Antoine Haneron († 1490)

Maître ès arts et docteur en droit canon de l'université de Paris, ville-creuset de l'humanisme en Europe au début du xve siècle, Haneron s'inscrit en 1429 à l'Université de Louvain où il enseignera à la Faculté des arts durant près de dix ans. Repéré par Philippe le Bon en 1438-1439, il entre ensuite au service du jeune Charles de Charolais et des bâtards ducaux en qualité de *maistre d'escole et instructeur*[45]. L'homme est polyvalent : en plus des responsabilités financières qui lui seront confiées au sein de l'hôtel

45 D'après Danielle Gallet-Guerne, *Vasque de Lucène*, *op. cit.*, p. xii, note 8, Haneron aurait en outre été gouverneur de Francesco da Ferrara en 1449.

ducal dès 1454, ses compétences seront sollicitées pour de nombreuses ambassades (notamment auprès du pape, en 1459-1460). La carrière ecclésiastique d'Antoine Haneron suivra une voie tout aussi brillante que son parcours dans le siècle. Archidiacre de Cambrai, il devient conseiller puis vicaire général de l'évêque David de Bourgogne († 1496) et prévôt de Sainte-Waudru à Mons, de Saint-Barthélemy de Béthune et de Saint-Donatien à Bruges, une charge qui lui confère *ex officio* le titre honorifique de chancelier de Flandre.

La sensibilité de Haneron au mouvement humaniste dans ses composantes linguistiques et stylistiques est clairement perceptible au travers d'un de ses manuscrits et de son œuvre littéraire. Il en a déjà été question plus haut, on lui doit d'abord la commande d'un exemplaire du *De Conjuratione Catilinae* et du *Bellum Jugurthinum* de Salluste achevé le 9 avril 1438 par le copiste Georgius de Houdelem[46]. L'originalité du manuscrit est double. Sans être véritablement exceptionnel, Salluste est cependant loin d'être l'auteur latin le plus lu et le plus copié au Moyen Âge dans les Pays-Bas méridionaux[47]. Surtout, ce *codex* présente deux modèles d'écriture différents, la gothique textuelle traditionnelle et une écriture cursive humanistique qui constituerait la première attestation du genre dans nos régions. Outre ces spécificités de fond et de forme souhaitées par Haneron lui-même, les nombreuses corrections probablement autographes qu'il a insérées dans cette version « de médiocre qualité et criblée de fautes »[48] attesteraient encore de son intérêt pour le versant philologique de l'humanisme.

Haneron est également l'auteur de six manuels de grammaire et de rhétorique latines composés à l'attention de ses étudiants et qui témoignent d'une pédagogie humaniste qu'il était alors l'un des seuls à pratiquer dans les Pays-Bas méridionaux. Probablement sorti de presse vers 1477, son *De epistolis brevibus edendis* figure ainsi parmi les cinq opuscules attribués à un imprimeur anonyme baptisé « Imprimeur de Haneron »[49]. On manque toutefois de données pour mieux cerner la part personnelle prise par Antoine Haneron dans l'édition et l'impression de ses traités. D'aucuns ont suggéré qu'il aurait interrompu toute activité littéraire après être passé au service de la maison de Bourgogne[50]. S'il n'est pas exclu que ses successeurs ou les autorités de la Faculté des arts de Louvain aient joué un certain rôle, dans quelle mesure l'ancien titulaire de la chaire de latin ne s'est-il pas malgré tout préoccupé lui-même de la diffusion de ses propres travaux ? On le sait, l'afflux de textes de piètre qualité et trop vite sortis des ateliers d'imprimeurs avides de rentabilité n'allait pas rendre service aux professeurs de latin. Pédagogue engagé et humaniste convaincu, peut-être Haneron avait-il compris que, si l'imprimerie allait permettre la diffusion de ses textes à large échelle, ce nouveau moyen de transmission exigeait d'en contrôler personnellement le processus d'édition.

Vocabulaire simple et sobre, recours constant aux auteurs classiques (Térence, Virgile, Cicéron), accent porté sur les aspects stylistiques et linguistiques et emploi du néerlandais pour expliquer les formes latines, tels sont les principaux aspects de l'enseignement d'Antoine Haneron. Son engagement dans la pédago-

46 Leyde, Universiteitsbibliotheek, ms. Lips. 50.

47 Sur cette question, voir notamment Albert DEROLEZ, « The place of the Latin classics in the late medieval library catalogues of Germany and the Southern Low Countries », dans *The classical tradition in the Middle Ages and the Renaissance*, Claudio LEONARDI et Birger MUNK OLSEN éd., Spolète, 1995 (Biblioteca di Medioevo latino, 15), p. 33-46. ; Étienne ROUZIÈS, Salluste dans les bibliothèques du XVe siècle, dans Catherine VOLPILHAC-AUGER, D'une Antiquité à l'autre. La littérature antique classique dans les bibliothèques du XVe au XIXe siècle, Paris, 2006, p. 29-48.

48 Georges LIEFTINCK, « Les manuscrits de Juste Lipse conservés à la Bibliothèque universitaire de Leyde », *Scriptorium*, t. 16, 1962, p. 382.

49 En 1973, Georges COLIN écrivait à propos de cet Imprimeur de Haneron qu'il est « plus facile de lancer des suppositions [...] que d'apporter des preuves ». Trente ans plus tard, il faut reconnaître que la situation n'a guère fondamentalement changé. Sur cet imprimeur : *Le cinquième centenaire de l'imprimerie dans les Pays-Bas*, cat. exp., Bruxelles, 1973, p. 257-261.

50 Jozef IJSEWIJN, « The coming of humanism to the Low Countries », *art. cit.*, p. 198.

gie - en quelque sorte ses premières amours - semble ne l'avoir jamais quitté puisqu'en 1484, il tranformera sa demeure louvaniste en collège destiné à accueillir des étudiants en droit canon. *Pieridum primus Belgis hic intitulit artes // Instituit Karolum dignus et ipse ducem* : avec cette formule de facture typiquement humaniste et composée à la mémoire d'Haneron, Jodocus Beissel († 1505) louera tout à la fois l'humaniste d'avant-garde et l'illustre pédagogue[51].

Jérôme de Busleyden († 1517)

Si Antoine Haneron fait figure de précurseur, Jérőme de Busleyden appartient à la même génération que des humanistes patentés tels que Guillaume Budé, Thomas More ou Érasme, avec qui il entretiendra d'ailleurs des relations épistolaires. Autre signe des temps, ce n'est plus à la Faculté de droit de Paris qu'étudie le jeune Busleyden mais bien à Padoue, où il décrochera son doctorat en 1503 après un passage dans les Universités de Louvain et d'Orléans. À l'instar d'Haneron, il avait lui aussi accumulé nombre de prébendes à Sainte-Gudule à Bruxelles, à Saint-Rombout à Malines ou encore à Saint-Lambert à Liège avant d'être nommé prévôt d'Aire en 1500. Repris en qualité de conseiller et maître des requêtes de l'hőtel en 1504, il entrera ensuite au Conseil secret du jeune Charles Quint pour qui il sillonnera les routes de France, d'Angleterre, d'Espagne mais aussi d'Italie. Enfin, on lui doit la fondation en 1517 du célèbre Collège des Trois Langues, première institution d'enseignement des Pays-Bas méridionaux centrée sur l'étude du latin, du grec et de l'hébreu dans une perspective humaniste.

Le patrimoine livresque de Jérôme de Busleyden bénéficie d'un éventail de sources aussi large que diversifié et offre un témoignage de première main sur son implication dans le mouvement humaniste[52]. À mots certes voilés, la richesse (notamment linguistique) de sa collection est évoquéee dans une clause de son testament, où il précise léguer au Collège des Trois Langues *alios vero omnes et quoscumque libros meos, cuiuscumque sint facultatis, linguae siue ydiomatis*. Celui qui a porté sur les fonts baptismaux un collège consacré aux lettres latines, grecques et hébraïques devait vraisemblablement en posséder des textes manuscrits et imprimés. Plusieurs témoignages ultérieurs viennent confirmer l'existence au sein de la bibliothèque du Collège des Trois Langes de *codices* grecs, latins et hébreux. Il est toutefois difficile de déterminer s'ils ont appartenu en propre à Busleyden avant qu'il ne les léguât à sa fondation, d'autant que nous n'avons retrouvé aucun volume en grec ou en hébreu portant une marque de sa possession[53].

Les données assez implicites fournies par son testament et son compte d'exécution testamentaire sont toutefois amplement confirmées et complétées par d'autres documents. La correspondance de Busleyden (qui s'échelonne, pour ce qui nous concerne, de 1502 à sa mort en 1517), ainsi que des courriers de Thomas More, d'Érasme et de Jean Lemaire de Belges constituent des sources exceptionnelles pour appréhender ses intérêts et ses lectures classiques et humanistes. La première lettre de Busleyden concerne Andreas Lusitanus, un camarade d'études fréquenté lors de son cursus académique à Padoue, à qui il donne en 1502 un exempaire des *Epigrammata* du poète Martial dans la première édition d'Alde Manuce parue à Venise en décembre de l'année précédente. En 1507-1508, un personnage assez obscur nommé Sylvius Italicus reçoit de Busleyden une copie du *Paena*, poème composé par le Brugeois Charles Fernand. Il s'agit en réalité d'un commentaire sur le *De mundissimo Virginis Mariae Conceptu adversus Vincentium de Castrinovo* du fameux humaniste parisien Robert Gaguin († 1501). Busleyden connaissait aussi les travaux d'une autre figure marquante de l'humanisme

51 Jozef IJsewijn, *ibid.*, p. 218, note 30.

52 Sur ce qui suit : Céline Van Hoorebeeck, *Livres et lectures*, *op. cit.*, t. I, spéc. p. 175-177 et p. 237 et t. II, Répertoire documentaire, documents I-XVIII ; Henri De Vocht, *Jerôme de Busleyden, founder of the Louvain Collegium Trilingue. His life and writings*, Turnhout, 1950, *passim* ; Henri De Vocht, *History of the foundation*, *op. cit.*, *passim*.

53 On notera que ses exécuteurs testamentaires rembourseront *pro collegio* l'achat et la reliure d'une *bybele in hebreaussche tale geprent* à Matthieu Adrianus, premier professeur d'hébreu du Collège qui commença à enseigner fin février-début mars 1518 (Rijksarchief Leuven, Fonds Universiteit Leuven, n° 1436, fol. 36r ; Céline Van Hoorebeeck, *Livres et lectures*, *op. cit.*, t. II, Répertoire documentaire, doc. XIII.4).

français, Jacques Lefèvre d'Étaples († 1536), puisque le catalogue de la librairie Saint-Matthias de Trèves fait mention en 1511 d'un *Quincuplex Psalterium cum Commentariis* qu'il aurait offert à cette abbaye bénédictine. Toujours au registre des maîtres à penser humanistes, il faut citer Guillaume Budé († 1540), auteur du *De Asse* dont un exemplaire entre en 1515 dans la bibliothèque de Martin van Dorp (alias Martinus Dorpius, † 1525) grâce à la générosité de Busleyden qui l'appréciait beaucoup. Parmi ses amis de toujours figure aussi Jean-Louis de Mouscron († 1535), nommé conseiller ecclésiastique du Grand Conseil en octobre 1511. Dans un courrier rédigé quatre ans plus tard, Busleyden le remercie pour l'envoi d'une œuvre de Pomponius Gauricus († *ca* 1530). Poète, philologue et archéologue d'origine italienne, Gauricus est un auteur prolixe. Le livre évoqué dans cette lettre, assez élégant, pourrait être identifié au *De sculptura*, l'une de ses œuvres les plus célèbres.

La curiosité de Jérôme de Busleyden pour les antiquités romaines se trouve pleinement confirmée dans une autre lettre, adressée cette fois le 17 novembre 1507 par Jean Lemaire de Belges († 1536) à un familier de Marguerite d'Autriche, Jean de Marnix († 1532)[54]. L'indiciaire y fait allusion à un petit livret où sont rassemblés des textes et des dessins relatifs aux objets trouvés récemment dans une tombe gallo-romaine située au lieu-dit Champ à la tombe (ou *Tomvelt*), près de l'église de Zaventem. L'ouvrage, précise-t-il, n'est que temporairement en sa possession : il lui vient de Gilles de Busleyden († 1536), qui le lui a confié pour qu'il le remette à son frère Jérôme. Vraisemblablement transcrit par Gilles lui-même, ce rapport de fouilles avant la lettre est aujourd'hui conservé à Vienne et, comme l'indique le courrier de Lemaire de Belges, comprend effectivement une dizaine de dessins sur lavis rehaussés à la plume représentant les antiquités exhumées au Tomvelt (*exemplaria picture harum antiquitatum que nuper in hiis partibus reperte sunt*)[55].

Quatre courriers rédigés par Érasme apportent quant à eux un éclairage particulier sur la culture humaniste du fondateur du Collège des Trois-Langues. La première lettre remonte au 27 novembre 1503 et a été adressée par le prêtre de Rotterdam à Willem Hermansz. († 1510). L'humaniste hollandais annonce à son correspondant qu'il a donné l'une de ses compositions, une version en prose des fables d'Ésope intitulée *Apologi,* à *Hieronymus Buslidianus* [...] *vir utriusque linguae callentissimus*. Visiblement tenu en haute estime, Busleyden reçoit encore trois ans plus tard une lettre qui constituera la préface des *Luciani dialogi* et dont Érasme lui offre un exemplaire. Un témoignage plus indirect de l'attrait de Busleyden pour la littérature néo-latine est apporté par un échange épistolaire daté du 23 décembre 1520 entre Érasme et Polidore Virgile († 1555). Il y est question d'un exemplaire des *Proverbia,* ou *Adagia prophana ac sacra,* composés par son correspondant et qu'il a eu le bonheur de trouver *in bibliotheca clarissimi viri Hieronymi Buslidii*. Érasme fournit ensuite un détail aussi précis que précieux : selon lui, cet ouvrage aurait été rapporté d'Italie par un Busleyden *omnium librorum emacissimus*.

Enfin, l'exceptionnelle richesse de la bibliothèque personnelle du prévôt d'Aire est encore saluée par Thomas More qui s'en ouvre par lettre à Érasme en février 1516. Une mission effectuée dans les Pays-Bas en 1515 avait été l'occasion d'une rencontre entre More et Busleyden, qui lui avait alors fait découvrir sa collection d'ouvrages qui fera forte impression sur l'humaniste anglais. Ce séjour dans nos régions créera des liens d'amitié et de connivence intellectuelle entre les deux hommes qui s'exprimeront, notamment, dans le *Tetrastichon* que l'auteur de l'*Utopia* rédigera en l'honneur de Busleyden durant l'été 1515. Ce petit texte a été soigneusement inséré au sein d'un recueil qui rassemble les *Carmina*, *Epistulae et Orationes* composés par Busleyden dans un latin qui ne manque pas d'élégance *[ill. n° 6.]*[56]. En digne amateur des *bonae litterae*, Busleyden corrigera lui-même l'un ou l'autre passage de cet ensemble de textes copié et décoré à sa demande par Conrad Wecker, un de ses familiers.

54 Céline VAN HOOREBEECK, *Livres et lectures*, *op. cit*., t. II, Répertoire documentaire, doc. VI (*Jean Lemaire de Belges. Des anciennes pompes funeralles*, éd. Marie-Madeleine FONTAINE et Elizabeth A.R. BROWN, Paris, 2002, p. 83-84).

55 Vienne, ÖNB, ms. 3324.

56 Bruxelles, KBR, ms. 15676-77.

Philippe Wielant († 1520)

Parmi ces *Carmina*, *Epistulae et Orationes* de Jérőme de Busleyden figure une œuvre de commande, une ode rédigée pour Philippe Wielant qui souhaitait l'inscrire sur son tableau représentant le Jugement de Pâris *[ill. n° 7.]*[57]. Il s'agit là d'un des signes les plus tangibles de l'intérêt manifesté pour la littérature néo-latine par ce juriste d'envergure qui, on le verra, présente toutefois un profil d'humaniste moins engagé que celui de Haneron et Busleyden.

Plusieurs indices dans sa bibliothèque laissent penser que Wielant a manifesté une réelle ouverture au mouvement humaniste auquel il aurait peut-être été sensibilisé lors de ses études à Paris. Un véritable arsenal de classiques latins et grecs (Quintilien, Ovide, Virgile, Térence, Juvénal, Cornelius Nepos, Lucain, Xénophon) y côtoie de nombreuses œuvres plus modernes rédigées par des ténors de l'humanisme transalpin tels que le Pogge, Petrus Paulus Vergerius, Pétrarque et Boccace. Mais il y a d'autres signes d'une certaine forme d'assimilation de l'humanisme chez Wielant. D'une part, la présence d'un lot de textes à vocation didactique et pédagogique - un des traits structurels de la pensée humaniste - constitue peut-être un témoignage supplémentaire d'une certaine forme de domestication de l'humanisme. Wielant signale dans son catalogue plusieurs œuvres à caractère didactique d'auteurs aussi bien médiévaux que modernes, comme par exemple le *De ingenuis moribus et liberalibus studiis adulescentiae libellus* de Petrus Paulus Vergerius[58], le *De disciplina scolarium* du pseudo-Boèce[59] ou encore le *De proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais[60]. L'humanisme philologique et littéraire se marque aussi par la recherche de la *lectio melior*. À moins naturellement qu'il s'agisse de dons ou d'héritages, c'est peut-être en ce sens qu'il faut interpréter les nombreux titres en double voire en triple exemplaires dans sa collection. On relève en effet notamment deux copies du *De ingenuis moribus* de Petrus Paulus Vergerius[61], du *De officiis*[62], des *Paradoxa Stoicorum*[63] et du *De senectute* de Cicéron[64]. Quant aux *Comoediae* de Térence, elles apparaissent en trois exemplaires[65].

Sa bibliothèque semble donc empreinte d'une certaine forme d'assimilation de ce mouvement intellectuel, impression renforcée par sa commande d'une pièce néo-latine à Jérôme Busleyden - si du moins elle procède d'une réelle inclination personnelle et non d'un éventuel phénomène de mode[66]. Cependant, son œuvre littéraire reste encore profondément inscrite dans la tradition médiévale de par les langues utilisées (le français et le néerlandais et non le latin) et les thèmes privilégiés (le droit coutumier et l'histoire à caractère politico-institutionnel)[67]. En ce sens, on ne peut pas véritablement parler d'un Philippe Wielant

57 Henri De Vocht, *Jerome de Busleyden*, *op. cit*., *Carmina*, V, n° III, p. 216.

58 Céline Van Hoorebeeck, *Livres et lectures*, *op. cit*., t. II, Répertoire documentaire, n° 69.a et 70.a (imprimé ; respectivement n° 29.65 et 29.66 dans CCB-III).

59 *Ibid.*, n° 66 (n° 29.62 dans CCB-III). Il s'agit d'une des collections de règles de grammaire latine très en vogue au Moyen Âge.

60 *Ibid.*, n° 77 (n° 29.73 dans CCB-III).

61 Voir *supra*.

62 Céline Van Hoorebeeck, *Livres et lectures*, *op. cit*., t. II, Répertoire documentaire, n° 59.a et 64 (ce dernier qualifié de *bene scriptus* ; respectivement n° 29.55 et 29.60 dans CCB-III).

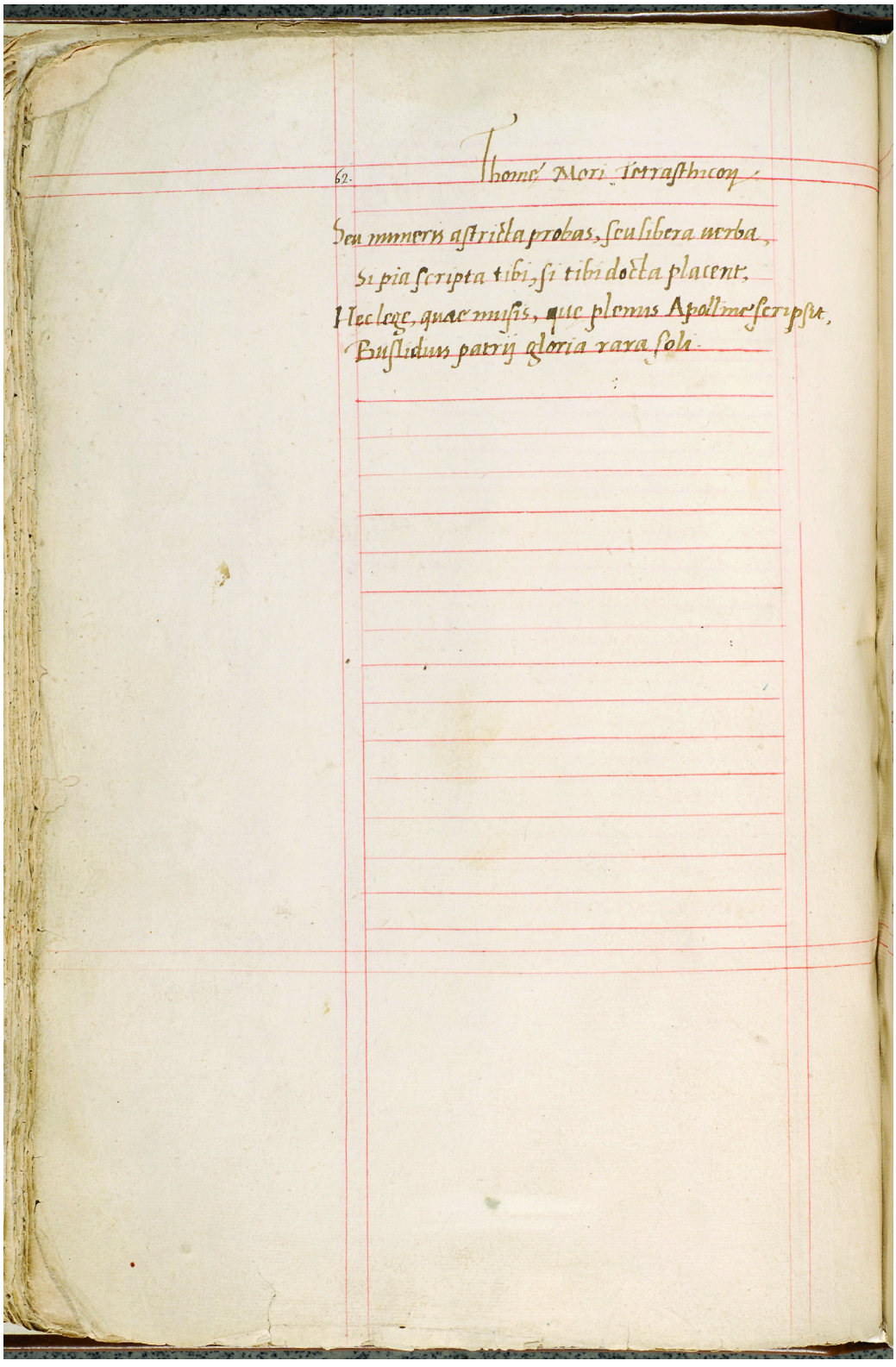
63 *Ibid.*, n° 59.d et 78.a (respectivement n° 29.55 et 29.74 dans CCB-III).

64 *Ibid.*, n° 59.c et 111.a (ce dernier en version française de Laurent de Premierfait ; respectivement n° 29.55 et 29.105 dans CCB-III).

65 *Ibid.*, n° 80 (imprimé), 82.a (*manu propria*) et 86 (respectivement n° 29.76, n° 29.78 et 29.82 dans CCB-III).

66 Comme il semble que ce soit le cas pour un grand seigneur bourguignon tel que Philippe de Clèves († 1528), par exemple. L'inventaire des biens trouvés à Gand à sa mort énumère de nombreux tableaux à thème mythologique ou italianisants, quelques sculptures antiques ainsi que des intailles, des camées, des monnaies et des médailles datant de l'époque romaine (Gwendolyne Denhaene, « Les collections de Philippe de Clèves, le goût pour le nu et la Renaissance aux Pays-Bas », *Bulletin de l'Institut belge de Rome*, t. 45, 1975, p. 309-342). Toutefois, l'intérêt manifesté par cet aristocrate, encore profondément imprégné de culture « bourguignonne », pour ce type d'objets rares et curieux ne paraît pas (à première vue) relever d'une véritable démarche intellectuelle et artistique.

67 La problématique demanderait toutefois à être approfondie du point de vue linguistique ou syntaxique et en analysant, notamment, le type d'auteurs ou de textes auxquels Wielant fait référence.



N° 6 - Bruxelles, KBR, Département des Manuscrits, ms. 15676-77, page 62.
Tetrastichon de Thomas More inséré dans le recueil des *Carmina*, *Epistolae et Orationes* de Jérőme de Busleyden.
Pays-Bas méridionaux (Louvain ?), vers 1513
(© Bibliothèque royale de Belgique)

humaniste, même s'il s'est montré perméable aux changements culturels dont il était le témoin.

Les librairies marquées par l'humanisme bourguignon

Dans son acception la plus large, l'humanisme bourguignon ou chevaleresque s'exprime au travers d'œuvres narratives d'auteurs grecs et latins (redécouverts ou non) traduites en français dans la sphère curiale et qui mettent en scène des héros ou des événements tirés de l'Antiquité. On le sait, l'histoire ancienne compte depuis longtemps parmi les genres les plus prisés à la cour de Bourgogne. Parmi les textes-phares qui ont vu le jour sous le règne de Philippe le Bon, on citera par exemple le *Livre des faits et conquêtes d'Alexandre le Grand,* achevé en 1448 par Jean Wauquelin à la demande de Jean, comte d'Étampes et de Nevers. On peut aussi épingler quelques travaux de Jean Miélot, qui traduit en 1449 les *Orationes de vera nobilitate* de l'Italien Buonaccorso da Pistoia (sous le titre de *Débat de vraie noblesse*) avant de traduire en 1450 le douzième *Dialogue des morts* de Lucien d'après la version latine de Giovanni Aurispa (intitulée *Débat d'honneur*). Entre autres textes, on lui doit aussi le remaniement de l'*Epître d'Othéa* de Christine de Pizan en 1461 et la mise *en cler françois* du *Romuleon* de Roberto della Porta vers 1463-1465. Enfin, avant 1467, le secrétaire ducal Charles Soillot († 1493) compose à l'intention du comte de Charolais sa traduction française du *Hiéron ou de la Tyrannie* de Xénophon d'après la traduction latine de Leonardo Bruni *[ill. n° 8.]*[68].

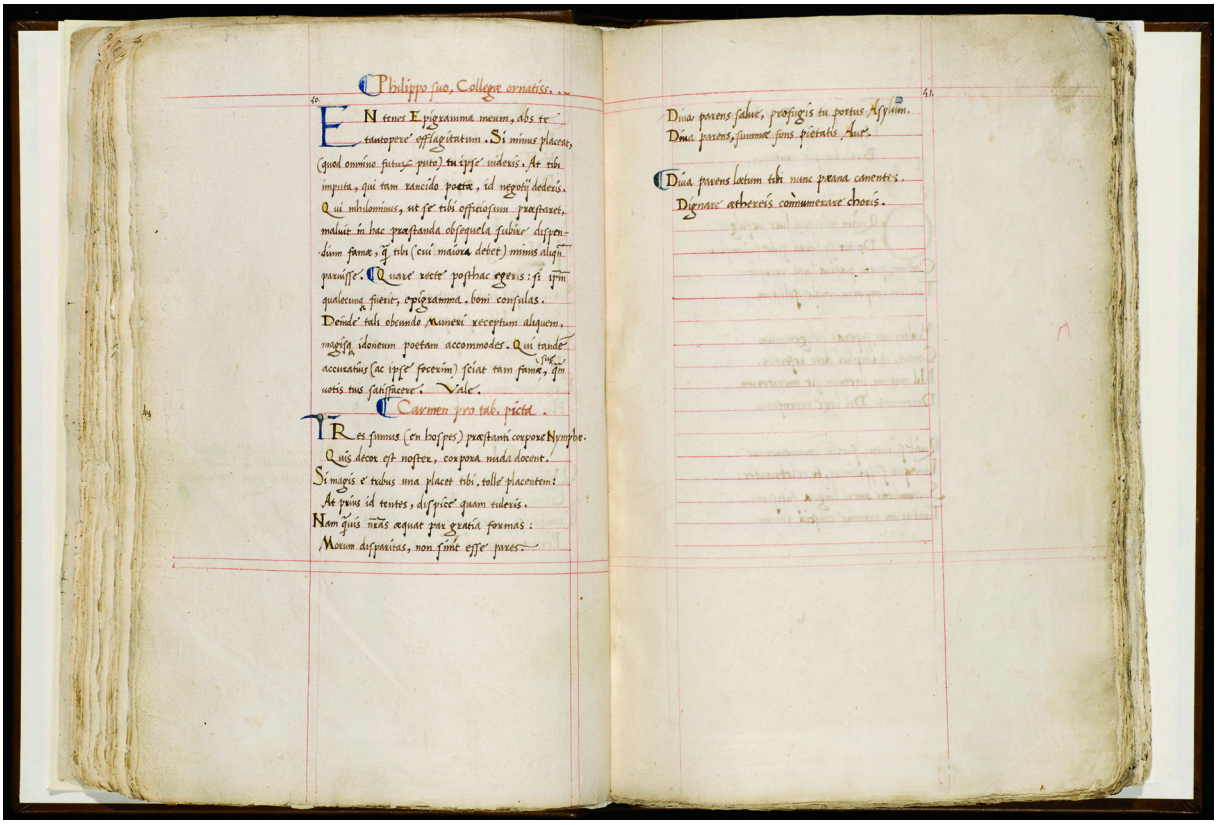
Les premières années du principat de Charles le Téméraire voient elles aussi éclore un chapelet de traductions de textes antiques, jusqu'alors peu ou mal connus, et réalisées par des personnalités issues du sérail bourguignon. En 1468, Jean Miélot termine ainsi sa traduction de la *Lettre de Cicéron à Quintus* tandis que Vasque de Lucène achève la version française de l'*Histoire d'Alexandre* de Quinte Curce d'après la traduction du Pogge ; il avait également entrepris de traduire la *Cyropédie* de Xénophon, qu'il dédiera deux ans plus tard à Charles le Téméraire. Le travail de Jean du Quesne s'inscrit dans la même veine, qui traduit en français les *Commentaires* de César dans les années 1472-1474.

Ces œuvres composées sous le règne du Téméraire se singularisent par un certain souci de fidélité, de recherche et de réflexion par rapport au texte-source. Pour illustrer cette démarche d'allure humanistique, on a souvent allégué les propos du traducteur de l'*Histoire d'Alexandre* qui justifie l'utilité de son travail par l'existence de versions « corrompues, altérées, fausses et pleines d'évidents mensonges[69]. » L'orientation de cette littérature s'avère généralement assez politique et engagée : il s'agit pour l'essentiel de miroirs des princes, adressés à un jeune duc dont le caractère trempé et l'admiration pour les grandes figures gréco-latines n'étaient un secret pour personne. Il faut certes suivre Jacques Monfrin lorsqu'il estime que les productions de Lucène ou de Soillot ne relèvent pas du genre de la compilation fabuleuse et légendaire dont Raoul Lefèvre ou Jean Wauquelin se sont faits les chantres ; « ces traducteurs », écrit-il, « n'appartiennent pas au même monde et leur culture est bien diverse »[70]. Cependant, même si les thèmes et le ton ne sont plus absolument identiques, ces pièces conservent avec leurs homologues produites au temps de Philippe le Bon un esprit médiéval profondément chevaleresque. À la lecture de ces œuvres, on reste en effet sur l'impression que le vieux fond culturel du héros bourguignon constitue encore la trame principale de ces textes où l'esprit de croisade n'est jamais loin, pas plus que les vertus incarnées jadis par un Girart de Roussillon qui cède ici la place à Alexandre et à Cyrus.

68 Nous préparons actuellement l'édition de ce texte en collaboration avec Bernard Bousmanne (Bibliothèque royale de Belgique, Département des Manuscrits) et Tania Van Hemelryck (Fonds national de la recherche scientifique - Université catholique de Louvain).

69 Vasque de Lucène, *Faits du Grand Alexandre*, traduction en français moderne par Olivier Collet dans *Splendeurs de la cour de Bourgogne. Récits et chroniques*, Danièle Régnier-Bohler éd., Paris, 1995, p. 566.

70 Jacques Monfrin, « Étapes et formes de l'influence des lettres italiennes en France au début de la Renaissance », dans *Jacques Monfrin. Études de philologie romane*, Geneviève Hasenohr, Marie-Claire Hubert et Françoise Vielliard éd., Paris, 2001 (Publications romanes et françaises, 230), spéc. p. 854-858.



N° 7 - Bruxelles, KBR, Département des Manuscrits, ms. 15676-77, pages 40-41.
Carmen pro tabula picta composé à la demande de Philippe Wielant par Jérôme de Busleyden et inséré dans son recueil de *Carmina*, *Epistolae et Orationes*
Pays-Bas méridionaux (Louvain ?), vers 1513
(© Bibliothèque royale de Belgique)

En réalité, le changement semble plutôt se situer du côté de l'éducation et de l'entourage du jeune Charles le Téméraire. Le rôle fondamental d'Isabelle de Portugal en matière de pédagogie et de sensibilisation à une certaine forme de culture humaniste a été amplement démontré, de même que les liens très forts qui l'unissaient à son fils unique[71]. Entre autres expressions des orientations intellectuelles de la duchesse, rappelons que sa cassette personnelle avait probablement servi à défrayer Vasque de Lucène de ses travaux de traduction réalisés à La Motte-aux-Bois, lieu de sa retraite dès 1457. Le choix des textes *translatés* en français par son compatriote doit certainement revenir à celle qui avait veillé à l'instruction et à la formation des enfants de la famille ducale élevés à la cour. Enfin, en matière d'humanisme vernaculaire, elle pourrait être à l'origine de la diffusion au Portugal du *Livre des trois vertus* de Christine de Pizan puisque c'est à la demande de sa petite-nièce, Eléonore, que ce texte sera traduit dans cette langue[72]. Les préoccupations pédagogiques de la duchesse s'expriment d'ailleurs clairement dans cette œuvre de

71 Entre autres travaux, citons Charity C. WILLARD, « Isabel of Portugal, patroness of Humanism ? », dans *Miscellanea di studi e ricerche sur Quattrocento francese*, Franco SIMONE éd., Turin, 1967, p. 519-544 ; *Isabelle de Portugal, duchesse de Bourgogne, 1397-1471*, cat. exp. Claudine LEMAIRE, Michèle HENRY et Anne ROUZET, Bruxelles, 1991 ; Monique SOMMÉ, *Isabelle de Portugal, duchesse de Bourgogne. Une femme au pouvoir au XVe siècle*, Paris, 1998.

72 *Isabelle de Portugal, duchesse de Bourgogne, 1397-1471*, *op. cit.*, p. 54.

Christine de Pizan au caractère didactique prononcé, conçu comme un vaste guide d'enseignement moral et politique qui conseille à toute femme (qu'elle soit aristocrate ou de naissance modeste) de respecter les devoirs religieux, de s'employer à conserver la paix, de se comporter de manière idoine envers ses sujets, mais aussi de gérer au mieux ses finances ou encore de veiller à l'éducation de ses enfants.

Isabelle de Portugal avait trouvé un relais efficace en la personne d'Antoine Haneron, engagé dès 1438-1439 comme *maistre d'escole* de Charles le Téméraire et des bâtards ducaux. Nous l'avons relevé plus haut, Haneron est à l'époque l'un des principaux (et l'un des rares) hérauts de l'humanisme. Si on accepte de lui reconnaître des qualités de pédagogue et d'enseignant (un sujet qui semble l'avoir animé sa vie durant), il aura sans doute compris combien son jeune élève impétueux se passionnerait pour ces récits d'histoire antique plus soucieux d'exactitude et qui mettaient en scène des héros dont il rêvait, tout en lui offrant des modèles de sagesse et de bravoure - mais dans une langue qu'il devait apprendre à maîtriser. Qui sait l'influence qu'aurait pu exercer sur les lectures et l'imaginaire de Charles le Téméraire un autre précepteur qui n'aurait pas, comme Haneron, été un spécialiste de la culture littéraire antique ? Les historiens reconnaissent toutefois que cet attrait caractérisé de Charles le Téméraire à l'égard de l'univers greco-romain n'en fait pas un prince de la Renaissance[73]. Fût-elle portée par des textes composés dans une perspective philologique plus « moderne » et qui relayent certaines valeurs civiques, l'Antiquité pour Charles le Téméraire (et pour la noblesse de haut rang de l'entourage curial) semble avoir été largement maintenue dans son rôle traditionnel de réservoir de récits édifiants. Une fois encore, les exemples moraux fournis par les *faits des anchiens* paraissent primer davantage qu'une réelle ouverture intellectuelle au contexte historique qui a vu naître ces œuvres, à leur esthétique littéraire ou à leur message d'humanisme civique.

Évoquer l'influence de Haneron sur les goûts littéraires du fils de Philippe le Bon permet une transition facile vers la question de la participation des officiers au mouvement humaniste bourguignon. Dans son introduction à l'édition de la version française de la *Cyropédie*, Danielle Gallet-Guerne est l'une des premières à avoir perçu et souligné que Vasque de Lucène, Charles Soillot ou encore Jean Mansel étaient tous liés par un point commun : le service ducal[74]. Les recherches de Sylvie Lefèvre ont récemment permis de leur adjoindre le nom de Jean Lorfèvre. Si donc certains fonctionnaires ont pris la plume pour alimenter cet humanisme d'essence bourguignonne, nous verrons dans les lignes qui suivent que sa réception dans les bibliothèques de leurs collègues contemporains ou ultérieurs paraît avoir été confidentielle. Les collections qui comprennent une ou plusieurs pièces de ce genre ne sont d'ailleurs guère beaucoup plus nombreuses que celles qui affichent une coloration d'humanisme philologique et littéraire.

Jean Lorfèvre († 1477) et Vasque de Lucène († 1512)

En leur qualité d'officiers-littérateurs impliqués dans cette redécouverte des belles-lettres classiques et humanistes, Jean Lorfèvre et Vasque de Lucène seront les premiers analysés. L'examen de l'audience des textes humanistes bourguignons dans leur bibliothèque sera rapide, étant donné l'indigence de données qui, de plus, ne présentent aucun rapport direct avec ce mouvement littéraire. À ce jour, la librairie du chancelier de Brabant Jean Lorfèvre n'est connue que par un *miscellanea* autographe dans lequel apparaissent des textes à caractère juridique[75]. Le contenu de sa bibliothèque aurait sans nul doute été précieux pour évaluer le bagage humaniste qui sous-tend sa traduction française (moderne et fidèle) réalisée entre 1469 et 1476-1477 du *De dictis et factis Alphonsi regis*, une composition en prose rédigée à deux voix par Antoine Beccadelli et Enea Silvio Piccolomini en

73 Sur cette question : Richard Walsh, *The coming of humanism to the Low Countries*, *op. cit*., p. 182 et suiv.

74 Danielle Gallet-Guerne, *Vasque de Lucène*, *op. cit*., p. xiv, note 20.

75 Bruxelles, KBR, ms. 14033-34.

76 Texte traduit en français moderne, présenté et annoté par Sylvie Lefèvre dans *Splendeurs de la cour de Bourgogne*, *op. cit*., p. 629-736 ; voir aussi Ead., « Une traduction bourguignonne d'un dialogue d'humanistes : la biographie anecdotique d'Alphonse V d'Aragon », dans *La littérature à la cour des ducs de Bourgogne*, Claude Thiry et Tania Van Hemelryck éd., Montréal, 2005 (Le Moyen français, 57-58), p. 227-247.

N° 8 - Bruxelles, KBR, Département des Manuscrits, ms. IV 1264, fol. 1
Charles Soillot, *Hiéron ou de la Tyrannie*, trad. française du *Hiéron* de Xénophon d'après la version latine de Leonardo Bruni.
Pays-Bas méridionaux (Bruxelles ?), vers 1460 (avant 1467) - Entourage de Jean Hennecart.
Exemplaire de dédicace à Charles le Téméraire
(© Bibliothèque royale de Belgique)

1455[76]. Quant à Vasque de Lucène, on ignore tout de la collection qu'il lèguera à sa mort à la Faculté des Arts de l'Université de Louvain[77] et les renseignements sont à peine plus fournis à propos de ce *vieux livre en ancienne lettre* rédigé en latin qu'il avait prêté à Guillaume Hugonet[78].

S'agissant ici d'examiner la diffusion de l'humanisme au sein des librairies de l'entourage ducal, précisons encore que la version française de Jean Lorfèvre n'est actuellement conservée que dans un manuscrit sur papier datable d'entre 1472 et 1482 et qui présente l'ex-libris de Charles de Croÿ († 1527)[79]. On observe donc que le cercle de réception n'est pas celui de ses collègues mais bien celui de la haute aristocratie bibliophile. Ce constat ne tient probablement pas du hasard : Jean Lorfèvre avait participé avec Jean de Croÿ († 1473) à une ambassade en 1458 et, d'après Paul de Win relayé par Philippe Godding, il figurait parmi les « clients » de cette puissante lignée[80].

Jacques Donche († 1492)

La traduction française des *Commentarii* de César réalisée vers 1472-1474 par Jean Du Quesne s'inscrit pleinement dans la mouvance de l'humanisme bourguignon[81]. L'initiative en revient à Charles le Téméraire qui commanda cette vaste fresque historique dont il ne subsiste que huit témoins, tous à peu près contemporains de la traduction. L'une de ces copies a appartenu au *watergraaf* et *moermeester* de Flandre Jacques Donche et a été transcrite à sa demande en 1476 par Hellin de Burgrave[82]. L'exemplaire aurait été copié à Lille tandis que les treize miniatures et la décoration présentent une facture typiquement brugeoise.

Si le scribe Hellin de Burgrave ne paraît pas autrement documenté, la biographie du copiste-écrivain lillois Jean Du Quesne est aujourd'hui mieux connue grâce aux travaux de Pascal Schandel, Marc Gil et Séverine Montigny[83]. Vice-curé de la paroisse Saint-Étienne et chapelain de la collégiale Saint-Pierre de Lille de 1474 à 1482, Jean Du Quesne est attesté pour la première fois dans la sphère ducale en 1466, date à laquelle il copie une *Cité de Dieu* pour le compte d'Antoine de Bourgogne[84]. Ce scribe de talent qui pourrait avoir appris son art auprès de David Aubert lui-même allait par la suite transcrire des ouvrages de luxe pour des commanditaires aussi prestigieux que Marguerite d'York, Charles de Croÿ, Philippe de Clèves, Jean de Wavrin ou encore Louis de Bruges,

77 Rijksarchief Leuven, Fonds Universiteit Leuven, n° 779. Voir Céline Van Hoorebeeck, *Livres et lectures*, *op. cit*., t. II, Répertoire documentaire, doc. II.

78 Céline Van Hoorebeeck, *Livres et lectures*, *op. cit*., t. II, Répertoire documentaire, doc. I.56, partie I et doc. I.4, partie III (n° 51 et 90 dans l'édition de Anke et Werner Paravicini, « L'arsenal intellectuel d'un homme de pouvoir. Les livres de Guillaume Hugonet, chancelier de Bourgogne », dans *Penser le pouvoir au Moyen Âge (viiie-xve siècle). Études d'histoire et de littérature offertes à Françoise Autrand*, Dominique Boutet et Jacques Verger éd., Paris, 2000).

79 Cracovie, Muzeum Narodowe, Biblioteka Czartoryskich, ms. Gall. Fol. 211.

80 Paul De Win, « Orfèvre, Johannes », dans *Nationaal biografisch woordenboek*, t. X, Bruxelles, 1983, col. 495-500 ; Philippe Godding, *Le Conseil de Brabant sous le règne de Philippe le Bon (1430-1467)*, Bruxelles, 1999, p. 83.

81 Sur ce qui suit : Robert Bossuat, « Traductions françaises des *Commentaires* de César à la fin du xve siècle », *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, t. 3, 1943, p. 253-411 et, plus récemment, Séverine Montigny, *Édition partielle de l'œuvre de Jean Du Quesne, traducteur de César et chroniqueur à la cour de Charles le Téméraire*, thèse inédite de l'École des Chartes, 2006 (nous remercions vivement Séverine Montigny d'avoir mis à notre disposition de très larges passages de sa thèse).

82 New Haven, Beinecke Library, ms. 226.

83 Pascal Schandel, « Les peintres lillois et la commande échevinale (xve siècle) », dans *L'artiste et le commanditaire aux derniers siècles du Moyen Âge (xiiie-xvie siècles)* Fabienne Joubert éd., Paris, 2001 (Cultures et civilisations médiévales, 24), spéc. p. 184-186 ; Séverine Montigny, *Édition partielle de l'œuvre de Jean du Quesne, op. cit*., *passim*. ; Marc Gil, «Jean du Chesne écrivain lillois à la fin de l'époque bourguignonne », dans *Manuscipt Studies in the Low Countries*. Proceedings of the « Groninger Codicologendagen » in Friesland, 2002, éd. A. M. W. As Vijsvers, J. M. M. Hermans et G. C. Huisman, Groningue, 2008, p. 159-184.

84 Turin, Biblioteca nazionale, ms. L I 6, et Archivio di Stato, ms. B III 12 J.

85 Pour une liste des réalisations de Du Quesne : *Illuminating the Renaissance. The triumph of Flemish manuscript painting in Europe*, cat. exp. Tom Kren et Scott McKendrick, Los Angeles, 2003, p. 519 ; Séverine Montigny, *Edition partielle de l'œuvre de Jean du Quesne, op. cit*., Annexes, p. 2-4. ; Marc Gil, *art. cit.*

seigneur de Gruuthuse[85].

La traduction française des *Commentarii* de César de Jean Du Quesne semble avoir essentiellement circulé dans le gratin de l'aristocratie des Pays-Bas méridionaux - milieu auquel Jacques Donche n'appartient pas[86]. Sa commande d'un exemplaire richement illustré qui reprend un texte relativement confidentiel doit-elle être interprétée comme un signe de ce phénomène d'émulation verticale si souvent allégué entre la maison ducale, la haute noblesse et les « parvenus » ? Ou faut-il plutôt invoquer des contacts (plus ou moins) directs entre Donche, le *translateur* Jean Du Quesne ou avec le copiste du manuscrit, Hellin de Burgrave ? Cette dernière hypothèse, certes spéculative, n'est pas totalement gratuite vu l'ancrage « flamand » des trois protagonistes. De plus, Donche aurait pu avoir connaissance de l'activité de copie de Jean du Quesne dans le cadre général de son office à la cour. En effet, celui-ci affirme qu'il a entrepris son travail de traduction à la demande personnelle de Charles le Téméraire en 1472, soit à un moment où Donche évoluait depuis quelques années déjà dans l'entourage de Marguerite d'York. En outre, ce même *Jehan du Quesne, escripvain demourant a Lille* est défrayé en mars 1469 pour avoir copié les Ordonnances de l'hôtel ducal édictées le 1er janvier 1469 (n. st.)[87]. Ce texte normatif entendait rationaliser les dépenses du personnel de l'hôtel et Charles le Téméraire avait prévu d'en faire réaliser plusieurs copies destinées à toutes les personnes concernées. Dans quelle mesure les compétences financières exercées par Jacques Donche au sein de l'hôtel lui auraient-elles permis de prendre connaissance du travail de copie de Jean Du Quesne ? Terminons en soulignant que les nombreuses allusions à l'histoire de Flandre et de leurs habitants insérées par Du Quesne dans sa traduction présentent souvent un accent patriotique assez prononcé. Lui-même précise qu'il est originaire de « Lille en Flandre » et il dresse un portrait souvent flatteur de la « furiosité » de ces Flamands qui, en matière de courage et de tactique, « savoient les adresces ». Pour un homme tel que Donche, natif de cette région où il exercera des charges importantes durant une quarantaine d'années, nul doute que le récit de Jean Du Quesne offrait de quoi séduire. Quoi qu'il en soit, ces quelques éléments devraient permettre de mieux évaluer la place de ce texte (et, singulièrement, de la copie commandée par ce *watergraaf* et *moermeester* de Flandre) dans la diffusion de l'humanisme bourguignon.

Antoine Rolin († 1497) et Guillaume Hugonet († 1477)

Les dernières années du règne de Philippe le Bon voient éclore deux œuvres narratives centrées sur des figures mythiques de l'Antiquité et rédigées par un prêtre nommé Raoul Lefèvre[88] : l'*Histoire de Jason*, datée des années 1460 et dédiée au Grand duc d'Occident, et le *Recueil des Histoires de Troye*, rédigé à sa demande entre 1464 et 1465. Il n'est certes plus question ici de traductions vernaculaires d'auteurs classiques ou humanistes ; au sens strict, ces textes ne relèvent pas directement de l'humanisme bourguignon. L'*Histoire de Jason* comme le *Recueil des Histoires de Troye* portent cependant en germe des thèmes (les prouesses des héros antiques Jason et Hercule, ce dernier jusqu'alors un peu oublié) qui seront renouvelés et abordés dans une optique un peu

86 Louis de Gruuthuse (Paris, BnF, ms. fr. 38), Philippe de Clèves (Copenhague, KB, ms. Thott 544 2°, possédé auparavant par Pierre de Luxembourg), Édouard IV (Londres, BL, Royal, ms. 16.G.VIII). Exécutée à Lille et à Bruges vers 1480, une copie passée en vente récemment a appartenu à un membre de la noblesse lorraine, André de Haraucourt († 1484).

87 « A Jehan du Quesne, escripvain demourant a Lille, la somme de 4 £ 16 s. dudit pris, pour six quayers de parchemin et en iceulx escript et grossé de sa main les ordonnances de l'ostel de mondit seigneur [...] » ; voir *Comptes de l'argentier de Charles le Téméraire duc de Bourgogne*, II. *Année 1469. Le registre CC 1924 des Archives générales du Royaume, Bruxelles*, éd. Anke GREVE et Émilie LEBAILLY, sous la dir. de Werner PARAVICINI, Paris, 2002 (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Recueil des historiens de la France. Documents financiers et administratifs, 10), n° 1410.

88 Plusieurs copies le citent en qualité de chapelain de Philippe le Bon. Nous n'avons cependant pas retrouvé sa trace dans les ordonnances de l'hôtel concernant Philippe le Bon : *Die Hofordnungen der Herzöge von Burgund*, I. *Herzog Philipp der Gute (1407-1467)*, éd. Holger KRUSE et Werner PARAVICINI, Ostfildern, 2005 (Instrumenta, 15).

différente sous le règne de Charles le Téméraire. Si la diffusion du texte de Jean Du Quesne n'a pas dépassé le cadre de la cour de Bourgogne, les récits de Raoul Lefèvre trouveront un lectorat bien plus nombreux. Les quelque vingt-six manuscrits et la vingtaine d'impressions attestent le succès immédiat et retentissant rencontré par le *Recueil des Histoires de Troye*[89]. Dans la seule période comprise entre environ 1475 et juin 1492, l'*Incunabula Short-Title Catalogue* répertorie en outre pour l'*Histoire de Jason* quatre éditions en français, deux impressions de la traduction néerlandaise et deux éditions de la version anglaise réalisée par William Caxton, qui avait aussi travaillé à une traduction du *Recueil des Histoires de Troye* dans sa langue maternelle.

Marc Aeschbach a identifié quelques-uns des possesseurs du *Recueil des Histoires de Troye*[90]. Philippe le Bon et Charles le Téméraire côtoient Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, Françoise d'Alençon, le roi d'Angleterre Édouard IV, Louis de Bruges, Philippe de Clèves ou encore Perceval de Dreux, seigneur de Blancfossé et de Cormeilles[91]. En présence des armes surpeintes de la famille d'Oettingen, Marc Aeschbach pouvait difficilement attribuer la possession du *Parisiensis*, fr. 22552 à Antoine Rolin et à son épouse Marie d'Ailly. Le manuscrit comprend toutefois le monogramme « AM » utilisé par le couple dans d'autres volumes et quelques miniatures ont été exécutées par le Maître d'Antoine Rolin, miniaturiste « attitré » du grand bailli de Hainaut. De plus, Pascal Schandel et Ilona Hans-Collas estiment que la main du copiste Pierre Gousset qui a « escript et furni » cet exemplaire se reconnaît dans la *Glose* d'Évrard de Conty sur le *Livre des échecs amoureux*, une copie commandée par Antoine Rolin au maître éponyme[92]. Même si cette *Glose* et la compilation fabuleuse de Raoul Lefèvre présentent d'indéniables différences de composition et de tonalité générale, on notera que les deux textes s'articulent autour des aventures de figures mythiques de l'Antiquité : Hercule, au coeur du *Recueil des Histoires de Troye* ; Mercure, Vénus, Pallas ou encore Junon dans la *Glose* d'Évrard de Conty. Dans les deux cas, il s'agit d'une lecture typiquement médiévale des faits romanesques de ces héros et héroïnes appréhendés à des fins didactiques (voire encyclopédiques dans le cas d'Évrard de Conty) et teintés d'un certain esprit courtois. Cette approche de type moralisateur s'applique probablement aussi au *De casibus virorum illustrium* de Boccace dans la traduction française de Laurent de Premierfait dont une copie porte les armes d'Antoine Rolin et de son épouse[93]. Ces quelques exemples issus de la collection du grand bailli de Hainaut rappellent l'élémentaire prudence dont il faut faire preuve face aux personnages de l'Antiquité mis en scène dans certains textes et qui ne sont pas toujours, ni nécessairement, synonymes d'humanisme bourguignon.

Enfin, le matériel documentaire est moins sybillin dans le cas du *livre de Jason et de Medee* décrit dans le compte de tutelle des enfants du chancelier Guillaume Hugonet sous la rubrique *Livres en françois*[94]. Sauf erreur, il s'agit vraisemblablement d'une copie non retrouvée de l'*Histoire de Jason* du même Raoul Lefèvre. Hugonet ayant trouvé la mort sur

89 *Raoul Lefèvre. Le Recœil des Histoires de Troyes*. Édition critique, éd. Marc Aeschbach, Berne - Francfort-sur-le-Main - New York - Paris, 1987 (Publications universitaires européennes, série XIII. Langue et littérature française, 120), p. 7 et p. 24.

90 Liste des manuscrits avec indication des propriétaires dans *Raoul Lefèvre. Le Recœil des Histoires de Troyes*, *op. cit*., p. 24 (se reporter aux notices de chaque manuscrit pour le détail des marques de possession).

91 Ce personnage officiait au service de Jacques d'Armagnac en qualité de châtelain et gouverneur de sa seigneurerie de Leuze en Hainaut à partir des années 1470 (Hanno Wijsman, *Gebonden weelde. Productie van geïllustreerde handschriften en adellijk boekenbezit in de Bourgondische Nederlanden (1400-1550)*, thèse de doctorat, Universiteit Leiden, 2003, p. 244 et note 341).

92 Paris, BNF, ms. fr. 9197.

93 En possession d'Henri Yates Thompson (n° 97), ce *manuscrit* aujourd'hui en mains privées a été vendu une première fois en 1929 avant de réapparaître sur le marché en 1931 puis en 1937 (description dans Céline Van Hoorebeeck, *Livres et lectures*, *op. cit*., t. II, p. 240-241).

94 Céline Van Hoorebeeck, *Livres et lectures*, *op. cit*., t. II, Répertoire documentaire, doc. II.83, partie I (n° 78 dans l'édition de Anke et Werner Paravicini, « L'arsenal intellectuel d'un homme de pouvoir. Les livres de Guillaume Hugonet, chancelier de Bourgogne », dans *Penser le pouvoir au Moyen Âge (viiie-xve siècle). Études d'histoire et de littérature offertes à Françoise Autrand*, Dominique Boutet et Jacques Verger éd., Paris, 2000).

N° 9 - Bruxelles, KBR, Cabinet des monnaies et médailles.
Bronze, 50 mm. Inscription à l'avers : *Nicolaus Ruter Maximiliani secretarius* ; au revers : *Ingenium pietas et fides*).
Médaille réalisée par Giovanni Filangieri di Candida (alias Jean Candida) et représentant Nicolas (de) Ruter, membre du Conseil de Philippe le Beau

l'échafaud en 1477, son exemplaire serait dès lors contemporain de la composition de cette œuvre datée des années 1460. Ce *livre de Jason et de Medee* paraît le seul représentant d'une certaine forme d'humanisme bourguignon au sein de la collection du chancelier, qui comprend bien davantage de belles-lettres latines et italiennes.

Ce survol général des *bonae litterae* latines et humanistes laisse entrevoir que ce type de littérature aura trouvé dans l'entourage ducal un lectorat certain. Les bibliothèques qui comprennent des auteurs classiques et humanistes appartiennent généralement à des universitaires qui avaient noué des contacts avec l'Italie ou s'étaient engagés dans des cercles intellectuels. Au-delà des figures tutélaires de Cicéron, Térence, Ovide, Sénèque et, du côté humaniste, de Boccace et de Pétrarque, le riche fonds latin *in rhetorica* et *in poetria* s'avère assez étendu sans toujours être très original. Pour beaucoup, la manière d'aborder et d'interpréter ces deux pôles littéraires reste très médiévale et utilitaire. Nombre d'officiers paraissent rechercher dans leur bagage antique et humaniste des modèles à suivre, qu'il s'agisse de canons du bien dire, du bien écrire ou du bien penser. Reste que si elle s'appréhende encore souvent sous l'angle de la morale, la littérature latine ou néo-latine constitue un pan non négligeable de nombreuses collections de l'entourage bourgondo-habsbourgeois. Le constat n'est pas sans intérêt puisqu'il tranche singulièrement avec les observations de Françoise Autrand à propos des librairies de leurs collègues du Parlement de Paris au temps de Charles VI (pourtant l'un des foyers de l'humanisme) où ce nouveau courant culturel représentait une exception[95].

De manière très nette, on voit aussi émerger quelques individus dont la bibliothèque est marquée soit par l'humanisme philologique promis à un bel avenir européen, soit par l'humanisme bourguignon qui, largement autarcique dans sa diffusion manuscrite, était en revanche voué à disparaître progressivement, une fois retombé le second souffle que lui avait assuré l'imprimerie. Les traces de l'humanisme bourguignon au sein des collections de Donche, Hugonet et Antoine Rolin confirment la coloration chevaleresque qui imprégnait la démarche humaniste à la cour de Bourgogne (même si des personnalités telles que Vasque de Lucène y apporteront un esprit nouveau, sans être révolutionnaire). En outre, on a aussi relevé que cet humanisme aura essentiellement trouvé audience auprès des lecteurs qui avaient des liens de proximité avec le prince.

L'humanisme philologique est quant à lui particulièrement bien représenté par trois personnalités d'exception (Antoine Haneron, Jérôme de Busleyden et Philippe Wielant) qui se singularisent par leurs parcours. Vu leur profil, on ne peut donc parler ici d'un humanisme de chancellerie, selon l'expression employée par Gilbert Ouy pour qualifier le milieu de réception privilégié de l'humanisme en France au début du xve siècle. Haneron, dont la carrière s'est déroulée loin des bureaux administratifs, semble avant tout un « produit culturel dérivé » de l'*Alma mater* et Jérôme de Busleyden et Philippe Wielant, eux aussi universitaires de haut rang, ont évolué à des postes élevés dans des instances principalement judiciaires (et notamment au Grand Conseil de Malines, qui mériterait une étude approfondie du point de vue culturel).

On l'a vu, ces collections humanistes à tonalité philologique montées par Haneron, Busleyden et Wielant sont aussi particulièrement bien documentées. Seules des données complémentaires permettraient, en les croisant, de mieux apprécier le bassin de réception et de diffusion du mouvement humaniste (dans son acception la plus large), d'évaluer dans quelle mesure ces bibliothèques représentent des îlots culturels privilégiés et de déterminer si ces foyers d'expression humaniste procèdent d'initiatives isolées ou relèvent au contraire de conceptions communes. Sans être légion, les bibliothèques qui affichent une nette coloration humaniste ne sont pas rarissimes dans les

95 Françoise Autrand, « Culture et mentalité. Les librairies des gens du Parlement au temps de Charles VI », *art. cit*., p. 1237-1238. Il nous semble cependant que l'auteur n'a pas accordé à cette problématique l'attention qu'elle mérite. Des investigations plus poussées permettraient peut-être de revoir cette conclusion.

96 Jacques de Houchin († 1481), chanoine de la collégiale de Saint-Omer ; Jean Nicolai de Thimo († 1508), petit chanoine de la collégiale Sainte-Gudule de Bruxelles ; Jean Adorne († 1511), chanoine de Saint-Pierre à Lille ; le cardinal Jean Jouffroy († 1473) ; Raphaël de Mercatel († 1508), abbé de Saint-Pierre à Gand ; Jan Crabbe († 1488), abbé de l'abbaye des Dunes ; éventuellement Philippe II Conrault († 1490), abbé de Saint-Pierre à Gand, etc.). Ces collections n'ont toutefois jamais été étudiées sous l'angle des éventuelles connexions entre leurs possesseurs.

Pays-Bas méridionaux au XVe et à l'entame du XVIe siècles. Certains de leurs possesseurs sont connus, d'autres moins[96]. Des investigations plus poussées axées sur Wouter Lonijs ou Nicolas Clopper, par exemple, autoriseraient sans doute une meilleure contextualisation de ces bibliothèques qui s'imposent parmi les mieux fournies en auteurs classiques et humanistes, qui plus est, relativement peu courants[97]. Un matériau documentaire plus abondant et mieux exploitable pourrait également confirmer ou infirmer l'hypothèse selon laquelle la sensibilité à l'esthétique italienne ou renaissante clairement affichée dans d'autres domaines par Guillaume Fillastre († 1473), Nicolas (de) Ruter († 1509), Henri de Berghes († 1502) ou Jean Le Sauvage († 1512), se sera peu ou prou traduite dans leur patrimoine livresque *[ill. n° 9.]* [98]. Toutefois, on ne peut imputer aux sources l'absence remarquée de textes en résonance directe avec les conceptions chrétiennes de l'humanisme incarnées par Guillaume Budé ou Érasme, ou avec la philosophie de l'humanisme civique (*humanitas*). La bibliothèque de Jérôme de Busleyden constituerait à cet égard la seule véritable exception ; mais outre qu'il s'agit d'une des collections les plus tardives de notre ensemble docu-

97 C'est d'ailleurs à juste titre que Claudine LEMAIRE notait en 1977 qu'il faut chercher « les premiers feux de la Renaissance » dans les bibliothèques des chanoines de la collégiale bruxelloise de Sainte-Gudule, un milieu socioculturel qui constitue actuellement l'un de nos axes de recherche : « La langue néerlandaise sous Charles le Téméraire et la littérature néerlandaise d'inspiration bourguignonne », dans *Charles le Téméraire, 1433-1477*, cat. exp. Pierre COCKSHAW, Claudine LEMAIRE et Anne ROUZET, Bruxelles, 1977, p. 31.

98 S'il fait appel à l'artisanat régional en matière de tapisseries, de mobilier d'église ou de vitrail, l'abbé de Saint-Bertin sollicite l'atelier des sculpteurs florentins della Robbia pour l'exécution de son tombeau (Marc GIL et Ludovic NYS, *Saint-Omer gothique*, Valenciennes, 2004, spéc. p. 202-205). Coiffé d'un bonnet à l'italienne et vêtu d'une robe à collet montant, Nicolas (de) Ruter s'est fait représenter en buste sur une médaille exécutée par Giovanni Filangieri di Candida (Victor TOURNEUR, *Médailleurs et numismates de la Renaissance aux Pays-Bas*, Bruxelles, 1959, n° 10, p. 27-28). Le chef du Conseil de Philippe le Beau, Henri de Berghes, qui devait prendre à son service Érasme lorsqu'il n'était pas encore un humaniste confirmé, est perçu par Richard WALSH comme l'homme qui « of all the last Valois duke's officials might most reasonably be described as Italianate » (*The coming of humanism to the Low Countries*, *op. cit.*, p. 194). Le chancelier Jean Le Sauvage avait lui aussi été l'un des protecteurs d'Érasme (*Contemporaries of Erasmus. A biographical register of the Renaissance and Reformation*, Peter G. BIETENHOLZ éd., Toronto - Buffalo - Londres, t. II, 1986, p. 325-326).

BIBLIOTHÈQUES PRINCIÈRES ENTRE MOYEN ÂGE ET HUMANISME

À PROPOS DES LIVRES DE PHILIPPE LE BON ET DE MATTHIAS CORVIN ET DE L'INTERPRETATION DU XVe SIÈCLE [1]

Hanno Wijsman

La formation des bibliothèques princières du XVe siècle constitue un champ de recherches privilégié dans le domaine de l'histoire générale de cette époque. Ces bibliothèques révèlent davantage que le simple goût d'un prince. Chaque collection de livres donne aux historiens des aperçus sur les États en formation. En effet, la forme, le contenu, le développement et l'utilisation de sa bibliothèque dévoilent les références culturelles et politiques d'un prince. Ses ambitions, ses racines familiales, ses idéaux politiques, ses tendances religieuses, ses rapports diplomatiques, son réseau « international », ses relations avec ses proches se reflètent dans la constitution de sa bibliothèque.

Dans cet article, nous examinerons quelques aspects de la librairie des ducs de Bourgogne et de la *Bibliotheca Corviniana*, pour dégager le sens d'une comparaison entre ces deux bibliothèques, voire d'une comparaison avec toute bibliothèque princière de l'époque. Cela nous mènera à quelques réflexions

1 Cette contribution a été conçue en relation étroite avec deux autres articles: Hanno WIJSMAN, « Northern Renaissance? Burgundy and Europe in the Fifteenth Century », dans *Renaissance? Perceptions of Continuity and Discontinuity in Europe, c.1300 – c.1550* (*Proceedings of the colloquium held at the University of Edinburgh, 31st of August – 1st September 2007*), Alex LEE, Pit PÉPORTÉ, Harry SCHNITKER éd., Leyde, 2009 (sous presse); Hanno WIJSMAN, « 'Bourgogne', 'bourguignon'… Un style de manuscrits enluminés ? », dans *La cour de Bourgogne et l'Europe. Le rayonnement et les limites d'un modèle culturel*, Torsten HILTMANN, Werner PARAVICINI and Franck VILTART éd., Paris, 2009 (sous presse). Les trois articles forment une triade à propos des problèmes de conceptualisation de l'art et de la culture du XVe siècle que j'ai l'intention de développer à l'avenir. Ces recherches ont été rendues possibles par l'Organisation néerlandaise pour la recherche scientifique (NWO) et par l'Université de Leyde. Je tiens à remercier pour leur aide et leurs conseils: Wim Blockmans, Marie-Elisabeth Boutroue, Torsten Hiltmann, Alex Lee, Anton van der Lem, Jean-François Maillard, István Monok, Donatella Nebbiai, Ludovic Nys, Werner Paravicini, Pit Péporté, Luigi Sanchi, Harry Schnitker, László Szörényi, Anne-Marie Turcan-Verkerk, Arjo Vanderjagt, Dominique Vanwijnsberghe et Madeleine Weill. Abréviations utilisées : KBR = Bibliothèque royale de Belgique (Bruxelles) ; BnF = Bibliothèque nationale de France (Paris) ; ÖNB = Österreichische Nationalbibliothek (Vienne); BSB = Bayerische Staatsbibliothek (Munich); KB = Koninklijke Bibliotheek (La Haye) ; UB = Universiteitsbibliotheek (Leyde).

bien concrètes et d'autres plus théoriques. C'est délibérément que, dans ces propos comparatifs, j'étudierai la librairie des ducs de Bourgogne de façon plus détaillée que la *Bibliotheca Corviniana*, car cette dernière est au cœur d'autres contributions du présent volume.

Le XVe siècle est le siècle fondateur des bibliothèques princières, que l'on pourrait appeler de façon un peu anachronique les premières « bibliothèques nationales ». Matthias Corvin et les ducs de Bourgogne en sont d'excellents exemples. Pour approfondir dans un souci comparatif la signification de ces bibliothèques princières, j'étudierai dans la première partie la librairie des ducs de Bourgogne, plus précisément la dynastie des ducs de Valois qui a le plus contribué au développement de l'État, et particulièrement Philippe le Bon (1396-1467, duc 1419-1467).

Dans la deuxième partie, je comparerai la collection de Philippe le Bon et celle de Matthias Corvin en examinant les aspects suivants : la taille des deux bibliothèques, leur constitution, les langues des écrits dans les livres et la présence (ou non) d'influences humanistes.

La troisième partie, plus courte, consiste en quelques réflexions sur la possibilité même de faire des comparaisons entre les bibliothèques de l'époque. Il est courant de se heurter à des problèmes pratiques, les sources donnant une image très partielle des bibliothèques, qui réduisent ainsi fortement la possiblité de comparer ces collections et donc la signification de ces comparaisons. Mais plus importants encore sont les problèmes d'ordre historiographique et les problèmes de vocabulaire et de compréhension qui en découlent. La bibliothèque de Matthias Corvin a toujours été considérée comme humaniste et celle de Philippe le Bon comme médiévale. Elles sont, pourtant, presque contemporaines. Nos conceptions de l'époque de transition entre « Moyen Âge » et « Temps Modernes » en passant par la « Renaissance » et l'« Humanisme » ne faussent-elles pas notre regard sur ces bibliothèques et, ainsi, notre compréhension de l'époque ?

La librairie des ducs de Bourgogne et la politique de Philippe le Bon

Philippe le Hardi, fils cadet du roi Jean le Bon, devint duc de Bourgogne à partir de 1364. En 1369, il épousa Marguerite de Male, héritière des comtés de Flandre et de Bourgogne. À la mort de Louis de Male en 1384, ce mariage réunissait ainsi deux territoires importants, tous deux dépendant de la couronne de France : la Bourgogne et la Flandre. Jean sans Peur, fils aîné de Philippe et Marguerite, hérita de l'ensemble et, via d'autres mariages et décès, son fils à lui, Philippe le Bon, put ajouter vers 1430 à ses possessions d'autres territoires voisins, situés dans l'Empire, notamment le Brabant, le Limbourg, le Hainaut, la Hollande, la Zélande et le Luxembourg. Mais il réussit également à étendre son pouvoir, quoique temporairement, sur la Picardie. Son fils, Charles le Téméraire, tenta de continuer l'expansion, mais alla trop loin et tomba sous les murs de Nancy en 1477. Durant les décennies qui suivirent, sous le règne Habsbourg de Philippe le Beau et Charles Quint, une unité de la région que l'on appelle « les Pays-Bas » survécut et l'adjectif « bourguignon » resta, jusqu'au XVIIe siècle, attaché à ces contrées pourtant coupées du duché de Bourgogne depuis 1477.[2]

Or, ces ducs Valois et Habsbourg, spécialement le premier et le troisième, Philippe le Hardi et Philippe le Bon, étaient des mécènes importants. Les deux Philippe portaient une attention spéciale aux livres, particulièrement aux beaux livres. La librairie des ducs de Bourgogne comptait près de 240 manuscrits à

2 Pour l'histoire des états sous dominance bourguignonne, voir: Wim BLOCKMANS, Walter PREVENIER, *The Promised Lands. The Low Countries under Burgundian Rule 1369-1530*, Philadelphia, 1999; Bertrand SCHNERB, *L'Etat bourguignon 1363-1477*, Paris, 1999. A propos de la naissance d'une unité des Pays-Bas, voir: Johan HUIZINGA, « L'état Bourguignon, ses rapports avec la France, et les origines d'une nationalité Néerlandaise », *Le Moyen Âge*, t. 40, 1930, p. 171-193 et t. 41, 1931, p. 11-35 et p. 83-96; Wim BLOCKMANS, « Wie weit und wie tief? Die politische Integration der burgundisch-habsburgischen Niederlande », dans *Fragen der politischen Integration im mittelalterlichen Europa*, Werner MALECZEK éd., Ostfildern, 2005 (Vorträge und Forschungen, LXIII), p. 449-471; Robert STEIN, « Seventeen. The Multiplicity of a Unity in the Low Countries », dans *The ideology of Burgundy. The Promotion of National Consciousness 1364-1565*, D'Arcy Jonatan DACRE BOULTON, Jan R. VEENSTRA éd., Leyde-Boston, 2006, p. 223-285.

la mort de Philippe le Hardi et de sa femme en 1404-1405 et s'était accrue de presque 900 manuscrits à la mort de Philippe le Bon en 1467.[3]

Nous avons la chance d'être bien informés sur la librairie des ducs de Bourgogne. Tout d'abord les inventaires mentionnant des livres sont une source très riche par leur détail et par leur multiplicité. En effet, il subsiste des inventaires datés de 1404, 1405, 1420, 1424, 1467-1469, 1477, 1485, 1487 et 1504.[4] A ces informations, il faut ajouter celles d'autres sources d'archives, certes lacunaires, mais qui donnent des informations précieuses à propos de manuscrits commandités, illustrés, reliés, transportés. Enfin, il y a les manuscrits eux-mêmes qui ont survécu en grand nombre et qui nous renseignent sur leur genèse et leur réception. C'est par ces divers biais que nous connaissons non seulement la quantité et le contenu des livres des ducs, mais également l'utilisation des livres, par les ducs, par les duchesses et par (ou pour) les princesses et princes élevés à la cour.[5]

Entre 1445 et 1467, Philippe le Bon acquit une grande quantité de manuscrits, ce qui fit de sa bibliothèque l'une des plus grandes d'Europe. Ces acquisitions lui parvinrent de différentes sources, mais beaucoup furent des commandes bien réfléchies du duc, ou bien de certains de ses courtisans. Philippe collectionnait par exemple des chroniques des pays assemblés sous son règne : il voulait de cette façon jeter les fondations d'un passé commun, pour bâtir ensuite un présent et un avenir communs. Il était aussi grand amateur d'histoires légendaires, comme celle de Girart de Roussillon, qui donnèrent également des racines à son « Etat » bourguignon. Ces histoires aidèrent à construire une base à son indépendance et à son importance.[6]

De plus, Philippe le Bon ne collectionna pas tout seul. Pour sa propre collection, il employa des conseillers de toutes sortes et la haute noblesse de sa cour fut également entraînée. Toute la génération de nobles qui naquit dans les années 1420 et 1430, grandit dans l'atmosphère bibliophilique de la cour de Bourgogne des années 1450 et 1460. Ainsi, ils devinrent eux-mêmes amateurs de beaux livres. Collectionner des livres, commanditer des manuscrits contenant certains textes en vogue et exécutés dans le style des ateliers de copistes et enlumineurs flamands et hainuyers, devint pour l'élite une mode qui s'imposait. Même si chacun pouvait exprimer ses propres intérêts et ses goûts particuliers à travers les manuscrits qu'il collectionnait, *grosso modo*, ces nobles suivirent une mode bien établie entre 1450 et 1490 environ. Les membres des familles Croÿ, Clèves, Gruuthuse, Lalaing, Luxembourg, Lannoy, Nassau, etc. devinrent non seulement chevaliers de la Toison d'or, ce qui constituait l'élite de l'élite, mais acquirent également quelques livres à l'exemple du duc.

3 Hanno WIJSMAN, *Gebonden weelde. Productie van geïllustreerde handschriften en adellijk boekenbezit in de Bourgondische Nederlanden (1400-1550)*, thèse, Université de Leyde, 2003 (avec un résumé en français), p. 121-140.

4 Pour les éditions des inventaires, voir notamment: *Corpus Catalogorum Belgii: the medieval booklists of the Southern Low Countries*, t. V: *Ducs de Bourgogne*, Albert DEROLEZ, Thomas FALMAGNE, Baudouin VAN DEN ABEELE éd., Bruxelles (sous presse); Josèphe BARROIS, *Bibliothèque prototypographique ou librairies des fils du roi Jean: Charles V, Jean de Berri, Philippe de Bourgogne et les siens*, Paris, 1830; Georges DOUTREPONT, *Inventaire de la « Librairie » de Philippe le Bon (1420)*, Bruxelles, 1906; Patrick DE WINTER, *La bibliothèque de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne (1364-1404) : étude sur les manuscrits à peintures d'une collection princière à l'époque du « style gothique international »*, Paris, 1985.

5 H. WIJSMAN, *Gebonden weelde*, *op. cit*., p. 141-194; Hanno WIJSMAN, « Femmes, livres et éducation dans la dynastie bourgondo-habsbourgeoise. Trois Marguerites à la loupe », *Marguerite d'York et son temps. Publication du centre européen d'études bourguignonnes*, t. 44, 2004, p. 181-198; Hanno WIJSMAN, « L'otage de Gand. La formation d'un jeune prince », dans *Philippe le Beau (1478-1506). Les trésors du dernier duc de Bourgogne* (cat. exp.), Bernard BOUSMANNE, Sandrine THIEFFRY, Hanno WIJSMAN éd., Bruxelles, 2006, p. 23-30.

6 Yvon LACAZE, « Le rôle des traditions dans la genèse d'un sentiment national au XVe siècle. La Bourgogne de Philippe le Bon », *Bibliothèque de l'école des chartes*, t. 129, 1971, p. 303-385; Graeme SMALL, « Les *Chroniques de Hainaut* et les projets d'historiographie régionale en langue française à la cour de Bourgogne », dans *Les chroniques de Hainaut ou les ambitions d'un Prince Bourguignon*, Pierre COCKSHAW, Christiane VAN DEN BERGEN-PANTENS éd., Turnhout, 2000, p. 17-22; H. WIJSMAN, *Gebonden weelde*, *op. cit*., p. 182-188; Jan VEENSTRA, « Le prince qui se veult faire de nouvel roy'. Literature and Ideology of Burgundian Self-determination », dans *The ideology of Burgundy. The Promotion of National Consciousness 1364–1565*, D'Arcy Jonatan DACRE BOULTON, Jan R. VEENSTRA éd., Leyde-Boston, 2006, p. 195-221.

Pourquoi un duc souhaitait-il fonder, ou plutôt sensiblement agrandir, une librairie ? D'où venait cette bibliophilie, cette envie de collectionner certains textes et de les faire exécuter dans de grands *codices* enluminés ?

Philippe le Bon était petit-fils de Philippe le Hardi, lui-même fils du roi de France, Jean le Bon et Philippe le Hardi était un frère cadet du roi Charles V et, plus tard, un oncle très influent de son neveu le roi Charles VI. L'intérêt intellectuel de Charles V le Sage, roi de France de 1364 à 1380, est bien connu. Il fut un mécène important, notamment de plusieurs « translateurs » de textes classiques, comme Simon de Hesdin (traducteur des *Factorum et dictorum memorabilium* de Valère Maxime), Nicole Oresme (traducteur d'Aristote), Raoul de Presles (traducteur de *De civitate Dei* de Saint Augustin) ou de textes latins du Moyen Âge comme Jean Corbechon (traducteur de l'ouvrage encyclopédique *De proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais). Ce même roi Charles V fonda la première librairie royale de France, qui s'agrandit sous son règne et celui de son fils jusqu'à près de 1000 manuscrits. Il est, bien sûr, souvent loué pour avoir fait du français une langue intellectuelle à coté du latin.[7] Les frères de Charles V, Louis, duc d'Anjou, Jean, duc de Berry et Philippe le Hardi furent également épris de l'amour des livres.

Rétrospectivement, il n'est pas difficile de voir comment ce duc, Philippe le Bon, trouva son inspiration à la cour de Charles le Sage. C'est encore plus clair quand on se rappelle qu'après la mort de Charles VI en 1422 et l'occupation anglaise de Paris (et de la plus grtande partie de la France) les manuscrits de la première librairie royale furent d'abord (en 1424) achetés par Jean de Lancastre, duc de Bedford puis dispersés après sa mort en 1435.

Philippe le Bon se voyait comme le véritable héritier de la dynastie Valois, même s'il n'était pas roi de France. Il était bien plus puissant et riche et voulait le montrer. En matière de manuscrits, cela voulait dire : en acquérir beaucoup, commanditer de nouveaux manuscrits richement enluminés et aussi faire écrire des textes et des traductions. Il réussit même à acheter quelques-uns des manuscrits faits pour Charles V et dispersés depuis. Ils étaient un peu anciens, mais avaient ce goût de la royauté tant espérée.

Fondant une bibliothèque au XVe siècle, Philippe le Bon ne fut pas une exception. Les princes de toute l'Europe commençaient à collectionner des livres, à former des bibliothèques. Pourtant Philippe le Bon fut parmi ceux qui le faisait avec le plus d'ardeur. Il acquit consciemment des centaines de livres, employa des auteurs, des traducteurs, des copistes, des enlumineurs. Matthias Corvin le fit aussi et c'est pour cela que nous voulons maintenant mettre en lumière quelques éléments comparatifs.

Comparaison des bibliothèques de Philippe le Bon et Matthias Corvin

Comme nous l'avons vu plus haut, nous disposons d'un inventaire de la librairie des ducs de Bourgogne qui énumère près de 900 manuscrits à la mort de Philippe le Bon en 1467. Aujourd'hui, 400 items environ sont identifiés avec des manuscrits subsistants[8], c'est-à-dire 45 % des manuscrits.[9]

7 Françoise AUTRAND, *Charles V : le Sage*, Paris, 1984, 713-750 ; François AVRIL, Jean LAFAURIE, *La librairie de Charles V* (cat. exp.), Paris, 1968.

8 De ces 400 manuscrits, *ca* 63 % sont conservés à la KBR de Bruxelles et *ca* 25 % à la BnF et à la Bibliothèque de l'Arsenal réunies.

9 Les identifications ont notamment été publiées par : G. DOUTREPONT, *Inventaire de la "Librairie"*, *op. cit.* ; Georges DOUTREPONT, *La littérature française à la cour des Ducs de Bourgogne*, Paris, 1909 ; Georges DOGAER, Marguerite DEBAE, *La librairie de Philippe le Bon* (cat. exp.), Bruxelles, 1967; Claudine LEMAIRE, « Correspondance des inventaires », dans *La Librairie des ducs de Bourgogne. Manuscrits conservés à la Bibliothèque Royale de Belgique*, t. 2: *Textes didactiques*, Bernard BOUSMANNE, Frédérique JOHAN, Céline VAN HOOREBEECK éd., Turnhout, 2003, p. 17-26 ; H. WIJSMAN, *Gebonden weelde*, *op. cit.*, p. 171. Ces données seront complétées (et parfois corrigées) dans des publications à venir : Hanno WIJSMAN, *The Production of Illustrated Manuscripts and Noble Book Ownership in the Burgundian Netherlands (1400-1550)*, (en préparation) ; Hanno WIJSMAN, « Manuscrits de la Librairie des ducs de Bourgogne conservés à la Bibliothèque nationale de France. Nouvel état des lieux » (en préparation).

Il subsiste un peu plus de 200 livres de la *Corviniana*, mais au grand regret des chercheurs, il n'y a pas d'inventaire. Selon les estimations de Csaba Csapodi, la bibliothèque aurait compté quelque 1500 à 1600 manuscrits et 300 à 400 imprimés, un total donc de 2000 livres. Un taux de 10 % aurait donc survécu.[10]

On constate que Corvin possédait plus de livres, peut-être deux fois plus, mais qu'il y en a bien moins qui nous sont parvenus. Remarquons toutefois que des livres de la *Corviniana* peuvent encore exister sans que nous les connaissions. Il existe, en effet, un grand nombre de manuscrits dans lesquels l'origine de la librairie de Bourgogne n'est plus reconnaissable du tout, si ce n'est par la description très précise dans les inventaires. Plus important encore est de reconnaître la différence profonde dans la transmission de ces deux bibliothèques. La *Corviniana* s'est trouvée dispersée quelques années seulement après la mort de Matthias. La librairie des ducs de Bourgogne a, malgré les péripéties de certains manuscrits (notamment des allers-retours entre Bruxelles et Paris, quelques allers simples aussi), une transmission assez claire et rectiligne. Dans ce cadre, il est intéressant de retrouver dans les inventaires de la bibliothèque des rois Charles V et VI de France ce même taux de survie de *ca* 10 % des manuscrits mentionnés. Rappelons qu'après 1424-25, cette bibliothèque d'un millier de manuscrits a également été dispersée.[11]

Une véritable comparaison détaillée (quantitative) des deux bibliothèques sur le plan du contenu ne s'avère guère possible pour deux raisons. D'abord, l'état des sources des deux bibliothèques est trop disparate. Les données dont nous disposons pour les deux collections sont trop différentes et nous nous heurtons à un problème de « comparabilité » sur lequel nous reviendrons dans la troisième partie.

Dans la suite de cette deuxième partie, je me borne donc à une comparaison sur quelques points précis du contenu des deux bibliothèques : formation des bibliothèques (modes d'acquisition et périodisation du mécénat, lieux des commandes, rôle des conseillers), rôle de l'épouse du prince, langues des textes et aspect humaniste.

Formation de la bibliothèque

Quatre périodes ont été distinguées comme principales étapes de la formation de la *Bibliotheca Corviniana*. La période des premières acquisitions (1464-1470) commence avec le couronnement de Matthias en 1464 et se caractérise par de nombreuses commandes en Italie du nord. Les années 1471-1476 marquent une période de transition, débutant au moment de la confiscation des bibliothèques de János Vitéz et de ses partisans en 1471 et suivie d'un creux dans les acquisitions. Le mariage avec Béatrice d'Aragon en 1476 marque le début de la troisième période (1476-1484) de commandes de manuscrits dont quelques-uns en Italie du sud; mais il ne s'agit pas encore d'un grand essor. Point culminant du mécénat livresque de Matthias, la dernière période (1485-1490), est marquée par un énorme accroissement numérique des commandes. La recherche a également révélé la cour de Matthias comme un centre culturel où des copistes et artistes italiens sont venus s'installer pendant quelque temps.[12]

En ce qui concerne les modes d'acquisition, la recherche s'est logiquement concentrée sur les commandes bien précises, entreprises par Corvin et Philippe le Bon. Mais dans les deux cas, beaucoup de livres entrèrent dans la bibliothèque par d'autres moyens. Ainsi il y a les dons d'auteurs soucieux de préparer un bon accueil à leurs œuvres, il y a des héri-

10 Csaba CSAPODI, *The Corvinian Library. History and Stock*, Budapest, 1973, p. 55-57.

11 Léopold DELISLE, *Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale (impériale). Étude sur la formation de ce dépôt, comprenant les éléments d'une histoire de la calligraphie, de la miniature, de la reliure, et du commerce des livres a Paris avant l'invention de l'imprimerie*, Paris, 1868-1881, t. I, p. 51-54; H. WIJSMAN, *Gebonden weelde*, *op. cit*., p. 28-29. Un nouveau projet d'édition des inventaires médiévaux de la librairie royale de France, menée par la Bibliothèque nationale de France et l'IRHT (voir la contribution de Marie-Hélène Tesnière dans le présent volume) va sûrement permettre d'identifier plus de manuscrits.

12 Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., 35-62 ; Donatella NEBBIAI, Jean-François MAILLARD, « La bibliothèque de Matthias Corvin », dans *Le manuscrit dans tous ses états, cycle thématique 2005-2006 de l'IRHT*, S. FELLOUS, C. HEID, M. H. JULLIEN, T. BUQUET, éd., Paris, 2006 (Ædilis, Actes, 12) ; http://aedilis.irht.cnrs.fr/manuscrit/corvin.htm.

tages[13], des confiscations[14] et aussi les interventions d'intermédiaires : des intellectuels, des religieux, des fonctionnaires de la cour ou bien l'épouse du prince. Nous avons déjà mentionné qu'avant 1445 Philippe le Bon ne semble pas avoir mené un mécénat très actif en matière de manuscrits, mais entre 1445 et sa mort en 1467 il a acquis des dizaines de livres par an.

Les lieux de commande des manuscrits de la librairie des quatre ducs de Bourgogne de la Maison de Valois montrent un glissement qui se produit sous Philippe le Bon. Philippe le Hardi et Jean sans Peur restèrent profondément des princes des fleurs de lys tournés vers Paris. Ce sont les ateliers de la capitale française qui leur fournirent des manuscrits. L'avènement de Philippe le Bon coïncidait avec la crise de la production manuscrite à Paris à partir des années 1415-1422. Entre 1420 et 1445, Philippe le Bon ne mena pas un mécénat clairement défini dans le domaine des livres. Mais à partir de 1445, il se tourna vers les ateliers des Pays-Bas méridionaux, d'abord très divers puis rapidement concentrés essentiellement à Bruges. Sous Charles le Téméraire, cette concentration à Bruges se confirme. C'est à Bruges que convergent le centre du commerce international et le mécénat de la cour pendant les années 1460-1480.[15]

Pour Corvin, peu de données concrètes nous renseignent sur la production des *codices*. On a présumé l'existence d'un *scriptorium* à Buda, mais des preuves concrètes manquent. Ce qui semble clair toutefois, c'est que Corvin a employé quelques dizaines de copistes, enlumineurs et relieurs sur une longue période. Que ceux-ci aient travaillé plutôt à Florence ou, pour une partie, à Bude reste flou.[16] Philippe le Bon employa des auteurs et des enlumineurs à la cour. Dans les années 1448-1467, trois personnes sont engagées comme *escrivain de monseigneur le duc* par Philippe le Bon : Jean Miélot, Jean Wauquelin et David Aubert.[17] Ils travaillèrent tous trois tant comme auteurs-traducteurs que comme copistes. Si Miélot (qui est *varlet de chambre*) ou Aubert achèvent des traductions en divers lieux, c'est qu'ils voyageaient (du moins parfois) avec la cour sur son itinéraire entre des villes telles que Bruges, Gand, Lille, Hesdin ou La Haye.[18] Mais pas toujours : Miélot est chanoine à Lille, Wauquelin a un atelier à Mons, Aubert est originaire de Hesdin et travaille à Gand après 1467. Le duc a aussi employé des enlumineurs : Jean de Pestiven est mentionné comme *varlet de chambre et enlumineur* à partir de 1441 Mais le duc fit également de nombreuses commandes auprès des ateliers urbains. Les enlumineurs Guillaume Vrelant (à Bruges) et Loyset Liédet (à Hesdin jusqu'à 1469) sont régulièrement payés non seulement pour les miniatures, mais souvent pour l'ensemble de la facture des manuscrits.[19]

La cour de Bourgogne était une cour itinérante dans des régions fortement urbanisées : la Flandre, le Brabant, l'Artois, le Hainaut, la Hollande. Il n'est donc pas étonnant de voir comment le duc s'oriente

13 Par exemple les livres des comtes de Hainaut-Hollande (H. WIJSMAN, *Gebonden weelde*, *op. cit*., p. 175-178), ou de Jeanne d'Artois (Hanno WIJSMAN, « Les livres de la *damoiselle de Dreux* : la bibliothèque d'une femme au seuil du XVe siècle », *Livres et lectures des femmes en Europe entre Moyen Âge et Renaissance*, Anne-Marie LEGARÉ éd., Turnhout, 2007, p. 67-79).

14 Par exemple les livres de Godevaert de Wilde, voir la notice de Christiane Van den Bergen-Pantens dans *La librairie des ducs de Bourgogne*, t. 2, *op. cit*., p. 148-149.

15 H. WIJSMAN, *Gebonden weelde*, *op. cit*., p. 58-63; H. WIJSMAN, « 'Bourgogne', 'bourguignon'… », *art. cit.*

16 Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., p. 63-64.

17 Jacques PAVIOT, « David Aubert et la cour de Bourgogne », dans *Les manuscrits de David Aubert "escripvain" bourguignon*, Danielle QUÉRUEL éd., Paris, 1999, p. 9-18, spéc. 11-12.

18 *Miracles de Notre Dame* (Paris, BnF, fr. 9198 et Oxford, Bodleian Library, Douce 374), achevé par Aubert en 1456 à La Haye. Voir : Richard STRAUB, *David Aubert, escripvain et clerc*, Amsterdam-Atlanta, 1995 (Faux titre. Études de langue et littérature françaises, 96), n° 2.2.4.19.

19 Parmi la littérature abondante, voir notamment: *Jean Wauquelin. De Mons à la cour de Bourgogne*, Marie-Claude de CRÉCY éd., Turnhout, 2006 (Burgundica, 11) ; *Les chroniques de Hainaut ou les ambitions d'un Prince bourguignon*, éd. Pierre COCKSHAW, Christiane VAN DEN BERGEN-PANTENS, Turnhout, 2000 ; *Les manuscrits de David Aubert « escripvain » bourguignon*, Danielle QUÉRUEL éd., Paris 1999 ; R. STRAUB, *David Aubert, escripvain et clerc*, *op. cit*. ; Paul PERDRIZET, « Jean Miélot, l'un des traducteurs de Philippe le Bon », *Revue d'histoire littéraire de la France*, t. 14, 1907, p. 472-482.

vers divers centres urbains pour acquérir ses manuscrits. La forte densité de la population et le taux d'urbanisation aux Pays-Bas constituent une grande différence avec la Hongrie ; en revanche, elles rapprochent, jusqu'à un certain point, les terres des ducs de Bourgogne et de l'Italie du nord.[20]

Rôle des conseillers et de l'épouse

A la cour de Matthias Corvin, des conseillers comme János Vitéz et Janus Pannonius, eurent un rőle très important dans la formation de la bibliothèque. Ce sont des personnages-clés par qui une culture intellectuelle humaniste arrive à la cour de Hongrie. De plus, par les confiscations en 1471 de leurs bibliothèques personnelles, la *Corviniana* s'enrichit sensiblement.

Philippe le Bon aussi avait des « conseillers de lettres », comme Georges Doutrepont les a appelés.[21] Il y avait des nobles de la cour de Bourgogne, tels que Jean de Créquy ou Jean bâtard de Wavrin, Wolfert van Borssele, Philippe de Croÿ ou encore Louis de Luxembourg, bibliophiles qui commanditaient des textes et des livres eux-mêmes. Il y avait ainsi une atmosphère bibliophilique à la cour que certains suivirent simplement, alors que d'autres y contribuèrent activement. Dans l'échange de textes et de livres, le rőle du prince fut central mais pas exclusif.[22]

Si l'on a souvent considéré que l'arrivée de Béatrice, épouse de Matthias Corvin, marqua un nouvel essor dans les acquisitions de manuscrits pour la *Bibliotheca Corviniana*, c'est que l'on a, comme l'a bien observé Csaba Csapodi, d'une part associé peut-être trop rapidement la mariée napolitaine et les manuscrits florentins sous le dénominateur commun d' « italien » et d'autre part, trop souvent estimé que les livres personnels de Béatrice faisaient également partie de la Corviniana. Béatrice a eu sa propre bibliothèque, ce qui est tout à fait d'usage pour une princesse du XVe siècle. Que Corvin se soit tourné vers la péninsule italienne pour commander ses manuscrits et pour se trouver une femme et que Béatrice ait sans doute donné un élan à la vie intellectuelle et culturelle de la cour de Buda n'est peut-être pas complètement sans rapport, mais il n'y a pas non plus une relation de cause à effet absolue.[23]

Les mêmes problèmes se posent pour Isabelle de Portugal, femme de Philippe le Bon. Mais mentionnons d'abord deux autres dames. Le rôle bibliophilique de Marguerite de Male et de Marguerite de Bavière, épouses respectivement de Philippe le Hardi et de Jean sans Peur, est plus facile à définir grâce aux inventaires qui viennent à notre secours. Si l'inventaire après décès de Philippe le Hardi daté de 1404 énumère 88 livres, l'inventaire de 1405, établi après la mort de son épouse Marguerite de Male, en énumère 147. L'épouse semble donc avoir possédé bien plus de livres que le prince, pourtant connu comme bibliophile. Marguerite de Male avait un intérêt pour la lecture, mais il est clair aussi que, comme fille héritière de Louis de Male, elle avait non seulement hérité du comté mais aussi de la bibliothèque ancestrale. Jean sans Peur hérita de l'ensemble et augmenta légèrement cette collection. A sa mort en 1419, on compte 255 livres, tandis qu'à la mort de son épouse Marguerite de Bavière en 1424 on en inventoria une trentaine. Mais nous savons que Marguerite de Bavière s'intéressait bien aux livres ; les inventaires témoignent d'une dizaine d'emprunts qu'elle fit de la librairie de son mari.[24]

Pour Isabelle de Portugal, la troisième femme de Philippe le Bon, nous manquons de l'outil de l'inventaire. En 1467-1469, après la mort de Philippe le Bon fut établi un grand inventaire de la librairie ducale, mais nous ne savons rien d'un possible inventaire

20 Voir les contributions sur la démographie de Giuliano Pinto, Peter Stabel et Wim Blockmans dans *Villes de Flandre et d'Italie : relectures d'une comparaison traditionnelle*, Élisabeth CROUZET-PAVAN, Élodie LECUPPRE-DESJARDIN éd., Turnhout, 2008 (Studies in European Urban History, 12), p. 13-74.

21 G. DOUTREPONT, *La littérature française*, *op. cit*., p. 497-499.

22 H. WIJSMAN, *Gebonden weelde*, *op. cit*., p. 331-364;

23 Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., p. 93-95.

24 H. WIJSMAN, *Gebonden weelde*, *op. cit*., p. 121-125, p. 141-144; Delphine JEANNOT, « Les Bibliothèques de princesses en France au temps de Charles VI : l'exemple de Marguerite de Bavière », *Livres et lectures des femmes en Europe entre Moyen Age*, *op. cit*., p. 191-210 ; P. DE WINTER, *La bibliothèque de Philippe le Hardi*, *op. cit*.

après le décès d'Isabelle, morte en 1471. Pourtant, un éventail d'informations indirectes rend plus que probable qu'elle aussi a utilisé la librairie des ducs. De plus, il semble bien qu'elle a tenté d'influencer son mari et son fils en leur offrant des livres. Le Portugais Vasco da Lucena, qui traduisit les *Faits d'Alexandre* de Quinte-Curce (1468) et la *Cyropédie* de Xénophon (1470) d'après la traduction latine de Poggio Bracciolini, travaillait sous la protection d'Isabelle. Il semble bien que le seul inventaire de 1467-1469 ne doit pas être pris comme une liste représentant une véritable bibliothèque, mais plutôt comme le cumul de tous les livres en la possession de la dynastie. Ces livres pouvaient dans la pratique servir au duc, à sa femme, à son fils et sans doute encore à d'autres.[25]

Marguerite d'York, femme de Charles le Téméraire, mena un mécénat littéraire bien personnel et constitua une bibliothèque dont le contenu suivit un parcours indépendant de celui de la librairie ducale après sa mort en 1504. Il est toutefois probable aussi qu'elle a utilisé des livres de la librairie.[26] Nous pouvons conclure que même si le rôle de l'épouse du prince dépend de sa personnalité, il était au XVe siècle normal pour une princesse d'acquérir des livres et d'avoir accès à la bibliothèque de son mari (de la dynastie).

Les langues

Dans quelles langues sont écrits les livres que ces princes collectionnèrent ? L'inventaire de 1467-1469 de la librairie des ducs de Bourgogne compte 879 manuscrits. 134 (15 %) sont en latin, 23 (3 %) contiennent du texte en latin et en français, 685 (78 %) sont en français, 28 (3 %) sont rédigés en d'autres langues (néerlandais, allemand, anglais) et pour 9 manuscrits (1 %) nous ne disposons pas d'informations linguistiques. De cette bibliothèque, un peu plus de 400 manuscrits sont conservés.[27] Leur répartition linguistique est la suivante : 38 (10 %) en latin, 8 (2 %) en latin et français, *ca* 350 (88 %) en français, 6 (1 %) en d'autres langues.

Les pourcentages suggèrent que les manuscrits français sont mieux conservés que ceux en latin, parce que si de tous les manuscrits de la librairie de Bourgogne il y en a 15 % en latin et 78 % en français, des quelque 400 manuscrits subsistant, il y en a 10 % en latin et 88 % en français. Il est possible que cette constatation s'explique par l'intérêt porté davantage aux manuscrits en français dans les deux principaux lieux de conservation, Bruxelles et Paris. Les manuscrits en latin seraient simplement en train d'attendre, en plus grand nombre, d'être découverts. Il est possible aussi que cette différence dans les chiffres soit due au fait que les manuscrits en français sont plus souvent enluminés que ceux en latin, et avaient donc une meilleure chance de survie. Une troisième explication plus générale, qui découle d'ailleurs des deux autres, est la suivante : peut-être les manuscrits en français sont simplement plus étudiés que ceux en latin. Les ducs de Bourgogne sont bien connus pour l'intérêt qu'ils portaient aux chroniques, à la littérature, aux textes didactiques du XVe siècle, en français. C'est sur ce sujet-là que portent les travaux fondamentaux de Georges Doutrepont.[28] Dans la suite de son ouvrage publié en 1909, les manuscrits en français de la cour de Bourgogne ont suscité plus d'attention que ceux en latin et c'est pour cela qu'il y a encore du travail de

25 H. WIJSMAN, *Gebonden weelde*, *op. cit*., p. 144-149, p. 188-191 ; Claudine LEMAIRE, Michèle HENRY, *Isabelle de Portugal, duchesse de Bourgogne 1397-1471* (cat. exp.), Bruxelles, 1991 ; Monique SOMMÉ, « Un recueil de traités ascétiques de la Bibliothèque municipale de Lille copié par Jacques de Ramecourt pour Isabelle de Portugal, duchesse de Bourgogne », dans *Livres et lectures des femmes en Europe*, *op. cit*., p. 241-252. Je n'étudie pas ici les inventaires plus tardifs de la librairie de Bourgogne (1485, 1487, 1504, etc.), voir : H. WIJSMAN, « Femmes, livres et éducation », *art. cit*. ; Hanno WIJSMAN, « L'itinéraire d'un esthète. Les lectures d'un prince éclairé », dans *Philippe le Beau (1478-1506). Les trésors du dernier duc de Bourgogne*, cat. cit., p. 51-60.

26 Wim BLOCKMANS, « The Devotion of a Lonely Duchess », *Margaret of York, Simon Marmion, and the Visions of Tondal: papers delivered at a symposium organized by the Department of Manuscripts of the J. Paul Getty Museum in collaboration with the Huntington Library and Art Collections (June 21-24, 1990)*, Thomas KREN éd., Los Angeles, 1992, p. 29-46; Harry SCHNITKER, "Een bibliotheek ontsloten". Nieuw licht op de boekerij van Margareta van York », *Handelingen van de Koninklijke Kring voor Oudheidkunde, Letteren en Kunst van Mechelen*, t. 106, 2002, p. 265-288; H. WIJSMAN, *Gebonden weelde*, *op. cit*., p. 149-154; H. WIJSMAN, « Femmes, livres et éducation », *art. cit*., p. 183-185.

27 Parmi ces quelque 400 manuscrits figurent quelques-uns qui ne sont pas inventoriés en 1467-1469, mais qui ont pourtant fait partie de la collection de Philippe le Bon. Voir : H. WIJSMAN, *Gebonden weelde*, *op. cit*., p. 146.

28 G. DOUTREPONT, *La littérature française*, *op. cit*.

rattrapage pour identifier les manuscrits de la librairie des ducs de Bourgogne en latin.

Dans la bibliothèque de Matthias Corvin, les données linguistiques sont bien moins précises. Les 200 livres connus provenant de cette bibliothèque sont presque tous en latin. Une quinzaine de manuscrits seulement est en grec, et le reste des livres qui ont survécu et qui ont été identifiés sont en latin.[29] De tout ce que nous savons sur les sources des manuscrits de Matthias Corvin, ce pourcentage de 90 % des manuscrits en latin pourrait peut-être baisser un peu, mais pas de façon notable.

Manuscrits latins dans la librairie des ducs de Bourgogne

Ces considérations linguistiques nous invitent à regarder de plus près ce que la librairie des ducs de Bourgogne contient en langue latine pour nous rapprocher de la problématique de la comparaison des bibliothèques. De plus, cela nous permet d'approcher un aspect moins connu des livres de Philippe le Bon.

Parmi la petite cinquantaine de manuscrits de Philippe le Bon qui sont écrits en latin (ou partiellement en latin) et qui sont identifiés avec des manuscrits subsistants, nous trouvons une variété de textes, la plupart typiques des bibliothèques du Moyen Âge tardif. Les livres dévotionnels et liturgiques y sont bien représentés avec deux livres d'heures provenant de Philippe le Hardi[30], deux livres d'heures du début du XVe siècle[31], quatre livres d'heures du milieu du XVe siècle[32], deux psautiers provenant des rois de France[33], un autre psautier du XIIIe siècle qui pourrait bien provenir des comtes de Flandre[34], deux pontificaux aux usages de Sens et d'Amiens[35], un missel à l'usage de la Sainte Chapelle[36] et un autre provenant des comtes de Flandres[37], deux bréviaires[38] et un livre de musique religieuse[39].

Il y a trois bibles en latin, une superbe bible moralisée provenant des rois de France[40], une bible du

29 Pour la liste des livres de la *Corviniana*, voir: http://www.corvina.oszk.hu/. Pour plus de détails sur le contenu de la bibliothèque voir Csaba CSAPODI, *The Corvinian Library. History and Stock*, Budapest, 1973; Csaba CSAPODI, Klára CSAPODI-GÁRDONYI, *Bibliotheca corviniana. La bibliothèque du roi Matthias Corvin de Hongrie*, Budapest, 1969 ; D. NEBBIAI, J.-F. MAILLARD, « La bibliothèque de Matthias Corvin », *art. cit*. ; voir aussi les diverses autres contributions au présent recueil.

30 Cambridge, Fitzwilliam Museum, ms. 3-1954 + Bruxelles, KBR, ms. 11035-7 (les *Grandes heures de Philippe le Hardi*); Bruxelles, KBR, ms. 10392. Voir les notices de Céline Van Hoorebeeck et de Claudine Lemaire dans *La Librairie des ducs de Bourgogne: manuscrits conservés à la Bibliothèque royale de Belgique*, t. 1 : *Textes liturgiques, ascétiques, théologiques, philosophiques et moraux*, Bernard BOUSMANNE, Céline VAN HOOREBEECK éd., Turnhout, 2000, p. 229-242 et 264-272.

31 Bruxelles, KBR, ms. 9484 ; Bruxelles, KBR, ms. 11060-61 (les *Très belles heures du duc de Berry*).

32 La Haye, KB, ms. 76 F 2 ; Vienne, ÖNB, Cod. 1800 ; Munich, BSB, Cod. Gall. 40 ; Bruxelles, KBR, ms. IV 1290. Voir Bernard Bousmanne *et al*., *Les Heures Tavernier*, Bruxelles, 2002.

33 Bruxelles, KBR, ms. 9961-62 ; Leyde, UB, BPL 76a. Voir la notice de Céline Van Hoorebeeck dans *La Librairie des ducs de Bourgogne*, t. 1, *op. cit*., p. 180-196 ; Hanno WIJSMAN, « Het psalter van Lodewijk de Heilige. Functie, gebruik en overlevering van een middeleeuws prachthandschrift », dans *Bronnen van kennis. Wetenschap, kunst en cultuur in de collecties van de Leidse Universiteitsbibliotheek*, Paul HOFTIJZER, Kasper van OMMEN, Geert WARNAR, Jan Just WITKAM éd., Leyde, 2006, p. 32-42.

34 Bruxelles, KBR, ms. 10525 (à l'usage de l'abbaye de Marchiennes?). Voir Camille Gaspar, Frédéric Lyna, *Les principaux manuscrits à peintures de la Bibliothèque Royale de Belgique*, t. 1, Paris 1937 (et Bruxelles 1984), n° 47.

35 Bruxelles, KBR, ms. 9215 (de Sens) ; Bruxelles, KBR, 9216 (d'Amiens). Voir G. DOGAER, M. DEBAE, *La librairie*, *op. cit*., n°s 14 et 15.

36 Bruxelles, KBR, ms. 9125. Voir C. GASPAR, F. LYNA, *Les principaux manuscrits à peintures*, t. 1, *op. cit*., n° 166.

37 Bruxelles, KBR, ms. 9217 à l'usage de Liège. Voir la notice de Claudine Lemaire et Dominique Vanwijnsberghe dans *La Librairie des ducs de Bourgogne*, t. 1, *op. cit*., p. 104-111.

38 Bruxelles, KBR, ms. 9511+9026 Voir les notices de Bernard Bousmanne et Dominique Vanwijnsberghe dans *La Librairie des ducs de Bourgogne*, t. 1, *op. cit*., p. 87-89, 143-147, 155-159.

39 Bruxelles, KBR, ms. 5557. Voir H. WIJSMAN, *Gebonden weelde*, *op. cit*., p. 175.

40 Paris, BnF, ms. fr. 167. Elle est datable vers 1350 et fut probablement faite pour Jean le Bon.

début du XIVe siècle provenant des comtes de Flandres[41] et une autre bible du XIIIe siècle[42]. Puis, il y a une harmonie évangélique (*Unum evangelium de concordia textus quatuor evangeliorum* de Victor de Capoue), un manuscrit parisien daté 1350, provenant peut-être des comtes de Flandres.[43] Il y a également deux manuscrits médicaux, l'un du XIVe siècle contenant divers traités[44] et l'autre de facture italienne daté d'environ 1450, contenant le *Libellus de conservanda sanitate* de Guido Paratu Cremensis[45]. Deux manuscrits du milieu du XIVe siècle et de facture italienne du *Liber secretorum fidelium Crucis* de Marino Sanudo proviennent probablement des comtes de Hainaut[46].

Un groupe de cinq manuscrits proviennent de la collection du Brugeois Godevaert de Wilde. Philippe le Bon les a probablement acquis par une confiscation de biens.[47] Ce sont un manuscrit italien, daté d'environ 1400 avec divers textes de Cicéron (*De officiis*, *Paradoxa*, *Epistolae ad familiares*)[48], des *Facta et dicta memorabilia* de Valère Maxime, flamand, du début du XVe siècle[49], des *Tragoediae* de Sénèque copiées en Flandres vers 1425[50], l'encyclopédie du XIIe siècle, le *Liber floridus* de Lambert de Saint-Omer, copié en 1429[51] et un manuscrit du début du XVe siècle contenant le *Speculum Regum* d'Alvarus Pelagius, un texte écrite en 1344[52].

Le duc de Bourgogne reçut quelques manuscrits en don. Un *Traité sur le grand schisme* du début du XVe siècle fut peut-être donné à Jean sans Peur[53], un manuscrit contenant le *Liber revelacionum beate Brigitte*, daté des années 1420-30, fut probablement donné à Philippe le Bon en 1438[54] et en 1448 il reçut de Charles d'Orléans un manuscrit italien contenant la *Cronica Mediolani* d'Antonius Astesanis[55]. La bibliothèque ducale comporta d'ailleurs un deuxième manuscrit italien contenant une chronique latine de la ville de Milan, la *Chronica aedificationis civitatis Mediolani*[56].

Parmi les manuscrits en latin qui datent du règne de Philippe le Bon, il y en a également quelques-uns qui semblent des acquisitions conscientes du duc. Un manuscrit fait dans les Pays-Bas méridionaux, datant du début du XVe siècle et contenant deux textes d'Albert de Brescia, *De arte loquendi et tacendi* et *De*

41 Bruxelles, KBR, ms. 9157. Voir C. GASPAR, F. LYNA, *Les principaux manuscrits à peintures*, t. 1, n° 146.

42 Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 119. J'ai pu établir récemment la provenance de cette bible de la librairie des ducs de Bourgogne (Barrois 1146 et 2039).

43 Bruxelles, KBR, ms. 11053-4. Voir C. GASPAR, F. LYNA, *Les principaux manuscrits à peintures*, t. 1, *op. cit*., n° 117.

44 Bruxelles, KBR, ms. 5097-99. Voir G. DOGAER, M. DEBAE, *La librairie*, *op. cit*., n° 115.

45 Bruxelles, KBR, ms. 10861. Voir G. DOGAER, M. DEBAE, *La librairie*, *op. cit*., n° 128.

46 Bruxelles, KBR, ms. 9404-05 ; Bruxelles, KBR, 9347-48. Voir C. Gaspar, F. Lyna, *Les principaux manuscrits à peintures*, t. 1, *op. cit*., n°s 121 et 122 ; G. DOGAER, M. DEBAE, *La librairie*, *op. cit*., n°s 210 et 211.

47 *La Librairie des ducs de Bourgogne*, t. 2, *op. cit*., p. 148-149.

48 Bruxelles, KBR, ms. 9764-66. Voir G. DOGAER, M. DEBAE, *La librairie*, *op. cit*., n° 222.

49 Bruxelles, KBR, ms. 9902. Voir Camille GASPAR, Frédéric LYNA, *Les principaux manuscrits à peintures de la Bibliothèque Royale de Belgique*, t. 2, Paris, 1945 (et Bruxelles, 1987), n° 217 ; G. DOGAER, M. DEBAE, *La librairie*, *op. cit*., n° 229.

50 Bruxelles, KBR, ms. 9881-82.Voir C. GASPAR, F. LYNA, *Les principaux manuscrits à peintures*, t. 1, n° 215 ; G. DOGAER, M. DEBAE, *La librairie*, *op. cit*., n° 227.

51 Paris, BnF, ms. lat. 9675. Voir la notice dans François AVRIL, Ilona HANS-COLLAS, Pascal SCHANDEL, avec la collaboration de Hanno WIJSMAN, *Manuscrits enluminés des anciens Pays-Bas méridionaux*, t. 2 : *Les ducs de Bourgogne et leur entourage*, Paris-Louvain, (en préparation).

52 Bruxelles, KBR, ms. 9596-97. Voir la notice de Christiane Van den Bergen-Pantens dans *La librairie des ducs de Bourgogne*, t. 2, *op. cit*., p. 147-150.

53 Bruxelles, KBR, ms. 9815. Voir G. DOGAER, M. DEBAE, *La librairie*, *op. cit*., n° 204.

54 Bruxelles, KBR, ms. 9523. Voir la notice de Claudine Lemaire dans *La librairie des ducs de Bourgogne*, t. 1, *op. cit*., p. 161-162 (mais sans l'identification dans l'inventaire de 1467-1469: Barrois, n° 1031).

55 Paris, BnF, ms. lat. 11087. Voir Jacques PAVIOT, « Mentions de livres, d'auteurs, de copistes, d'enlumineurs, de miniaturistes (« historieurs ») et de libraires dans les comptes généraux du duc de Bourgogne Philippe le Bon (1419-1467) », dans *Mélanges Pierre Cockshaw*, (à paraître), n° 128 ; A. TALLONC, « Un libro di storia milanese di Antonio Astesano », *Archivo Muratoriano*, t. 15, 1915, p. 175-214.

56 Bruxelles, KBR, ms. 6263. Voir la notice dans *La Librairie des ducs de Bourgogne*, t. 4 (en préparation).

amore et dilectione fut « acheté à Hesdin » (pour le duc ?) à une date inconnue[57]. Deux manuscrits ont été utilisés par Jean Miélot pour faire des traductions françaises de textes latins. Ainsi leur acquisition peut être considérée comme réfléchie. Ce sont un manuscrit de facture italienne, copié vers 1430, du *Romuleon* de Benvenuto da Imola[58] et un autre, daté de la même époque, mais probablement du nord de la France, contenant *Directorium ad Philippum regem* et *Libella de terra sancta* de Burchard de Mont-Sion[59].

L'auteur-copiste Jean Miélot nous mène à un manuscrit bilingue, contenant l'original latin et la traduction française du *De XII utilitatibus tribulationis* (*Consolation des désolés*), traduit et copié par Miélot en 1451[60]. Ce n'est pas le seul manuscrit contenant deux versions du même texte. Un manuscrit contenant les *Flores sancti Augustini de Civitate Dei* de François de Meyronnes, en original latin et en traduction française, datant du milieu du XVe siècle a été conçu pour le duc (ce pourrait être une commande de son épouse)[61]. Une version également bilingue latin-français du *De civitate dei* de Saint Augustin passe plus tard de la collection de Jean Chevrot, évêque de Tournai, *via* David de Bourgogne, fils bâtard de Philippe le Bon et évêque d'Utrecht à partir de 1456, dans la librairie du duc[62].

Un manuscrit contenant divers textes dont des poésies parodiques et satiriques en latin semble être originaire du milieu universitaire parisien des années 1426-30[63]. La provenance précise d'un manuscrit d'origine allemande, daté vers 1410-15 et contenant *Vaticinia sive prophetiae et imagines summorum pontificum* (*Prophéties sur les Papes*) attribuées à Joachim di Fiore, reste inconnue aussi[64].

La provenance de cinq autres manuscrits reste également dans l'ombre : un *Liber de proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais[65] et un manuscrit avec des textes juridiques de François Accurse, Jacques de Révigny, Jean de Blanot et Pierre de Belleperche[66], tous deux datant du XIVe siècle et quatre manuscrits dont la date reste à préciser : deux miroirs de princes, le *De Somnis Scipionis Affricani* de Cicéron et *Epistolae* de Pétrarque[67].

Cet aperçu ne change pas profondément quand nous prenons en compte les manuscrits des inventaires de 1467-1469 qui ne sont pas identifiés à ce jour. Dans la bonne centaine de manuscrits décrits comme étant en latin ou partiellement en latin[68], mais non

57 Bruxelles, KBR, ms. 9779-82. Voir G. DOGAER, M. DEBAE, *La librairie*, *op. cit*., n° 41.

58 Bruxelles, KBR, ms. 9816. Voir G. DOGAER, M. DEBAE, *La librairie*, *op. cit*., n° 173.

59 Bruxelles, KBR, ms. 9176-77. Voir G. DOGAER, M. DEBAE, *La librairie*, op. cit., n° 209 ; C. Lemaire, M. Henry, *Isabelle de Portugal*, *op. cit*., n° 17.

60 Bruxelles, KBR, ms. 3827-28. Voir la notice de Céline Van Hoorebeeck dans *La librairie des ducs de Bourgogne*, t. 1, *op. cit*., p. 53-55.

61 Bruxelles, KBR, ms. 9046. Voir la notice de Dominique Vanwijnsberghe dans *La librairie des ducs de Bourgogne*, t. 1, *op. cit*., p. 94-96.

62 Bruxelles, KBR, ms. 9015-16. Voir la notice de Dominique Vanwijnsberghe dans *La librairie des ducs de Bourgogne*, t. 1, *op. cit*., p. 74-79.

63 Ce manuscrit survit en trois morceaux que j'ai pu réunir : Paris, BnF, ms. fr. 14416 ; Paris, BnF, ms. fr. 14989 ; Besançon, BM, ms. 592. Ce manuscrit est mentionné dans l'inventaire de 1467-1469 (Barrois, n° 1396). Je développe les divers points d'intérêt de ce manuscrit dans Hanno WIJSMAN, « La *Danse macabre* du cimetière des Saints-Innocents et un manuscrit de Philippe le Bon », dans *Douzième congrès international d'études sur les Danses macabres et l'art macabre en général* (Gand, Belgique, 21-24 Septembre 2005), Meslay-le-Grenet, 2005, t. 1, p. 135-144, et dans un autre article en préparation.

64 Paris, BnF, ms. lat. 10834, dans lequel les armoiries d'un possesseur antérieur sont effacées et restent malheureusement pour l'instant illisibles. Le manuscrit est entré dans la librairie des ducs de Bourgogne avant 1467, ce qui était inédit jusqu'à ce jour. Sur ce texte, voir Leonie von WILCKENS, « Die Prophetien über die Päpste in deutschen Handschriften. Zu Illustrationen aus der Pariser Handschrift Lat. 10834 und aus anderen Manuskripten der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts », *Wiener Jahrbuch für Kunstgeschichte*, t. 28, 1975, p. 171-180.

65 Bruxelles, KBR, ms. 9743. Voir la notice de Baudouin Van den Abeele dans *La librairie des ducs de Bourgogne*, t. 2, *op. cit*., p. 151-153.

66 Bruxelles, KBR, ms. 5680-82. Voir G. DOGAER, M. DEBAE, *La librairie*, *op. cit*., n° 77.

67 Ce sont respectivement: Bruxelles, KBR, ms. 4220; Bruxelles, KBR, ms. 10826; Bruxelles, KBR, ms. 10146 ; Bruxelles, KBR, ms. 9476.

68 En latin, soit que la description de l'inventaire précise la langue explicitement, soit que les citations textuelles (incipit, secondo folio, ultimo folio, explicit) nous le prouvent.

identifiés avec un manuscrit subsistant aujourd'hui, nous trouvons vingt-sept livres d'heures, vingt-huit livres liturgiques (bréviaires, psautiers, missels, épistolaires, évangéliaires et livres de chant), quatre bibles, trois textes hagiographiques (Vies de sainte Marie-Madeleine, sainte Brigitte, Saint Guillaume), quelques textes des Pères de l'Église (saint Augustin, *Dialogues* de Saint Grégoire, *Epîtres* de saint Jérôme), quelques textes classiques, théologiques et philosophiques (*De Summo bono* d'Isidore, *De Consolatione philosophiae* de Boèce), deux récits de voyage, divers textes juridiques, le traité politique *De cura reipublicae et sorte principantis* de Philippe de Leyde, un livre de médecine et le *Liber scaccorum* de Jacques de Cessoles. Il y a également quelques manuscrits de textes classiques en latin: Salluste, Térence (*Tragoediae*), Sénèque (*Ad Lucilium*, *De ira*, *De tranquillitate animi*, *De providentia Dei*), Cicéron (*Liber rethoricarum*, *De Amicitia*, *De Senectute*), Ovide, Aristote, « un livre astronomique » d'Alcabitius et un traité de mathématique.

La qualité humaniste

Ayant passé en revue quelques aspects de la librairie des ducs de Bourgogne, notamment le contenu des manuscrits en latin, il reste une question : peut-on parler d'un aspect humaniste dans cette bibliothèque du XVe siècle ? Nombre de manuscrits en latin sont plus anciens et datent du XIVe siècle. Pour beaucoup d'entre eux, nous connaissons leur origine : notamment les rois de France ou les comtes de Flandres. Ces livres sont donc parvenus à Philippe le Bon par héritage dynastique. Mais même pour les manuscrits contemporains, l'origine peut être aléatoire. Un petit groupe de cinq manuscrits qui semble bien d'inspiration humaniste, provient de Godevaert de Wilde et Philippe le Bon les acquit probablement par confiscation. Sept des 48 manuscrits en latin qui sont identifiés sont d'origine italienne, une part bien plus importante que sur le total de la bibliothèque. Or, s'il semble logique que les manuscrits en langue française ne proviennent pas d'Italie, on constate que l'Italie est une source non négligeable de manuscrits en latin.

L'utilisation de la langue latine dans ces manuscrits s'explique pour une grande partie par le contenu religieux : il y a beaucoup de livres liturgiques et de dévotion. Les autres textes peuvent se grouper sous le dénominateur commun d'« intellectuel », mais certainement pas d'« humaniste ». Notons aussi que ce qui est intéressant est moins la possession des livres que l'intérêt pour les livres et leur utilisation. À première vue, dans ces manuscrits en latin, il y en a beaucoup dont Philippe le Bon ne fut pas le premier possesseur. Soit ils sont un peu plus anciens, soit la provenance est floue, soit on connaît le nom d'un possesseur antérieur. Mais il y a très peu de commandes explicites.

Quel sens donner au fait que dans une bibliothèque de quelque 900 manuscrits dont 80 % en français, parmi les 20 % en latin, une poignée de manuscrits contiennent des textes classiques ? Arjo Vanderjagt a publié plusieurs articles sur le rapport entre la connaissance de la culture classique et la construction du pouvoir politique à la cour de Bourgogne.[69] Il a affirmé qu'à la cour de Bourgogne au XVe siècle, on trouvait quelques influences humanistes, certes, mais manquait la « colonne vertébrale » de l'humanisme : l'étude et la pratique du latin littéraire.[70] Vanderjagt a démontré à plusieurs reprises que des textes sur la pensée politique furent écrits et lus à la cour de Bourgogne, mais qu'il est inutile d'y chercher de l'humanisme. Maints textes classiques étaient présents à la cour de Bourgogne, mais en traduction française, comme c'est le cas pour Aristote, Cicéron, Macrobe,

69 Arjo VANDERJAGT, « Expropriating the Past. Tradition and Innovation in the Use of Texts in Fifteenth-Century Burgundy », dans *Tradition and Innovation in an Era of Change / Tradition und Innovation im Übergang zur Frühen Neuzeit*, Rudolf SUNTRUP, Jan VEENSTRA éd. Frankfurt am Main, 2001, p. 177-201; Arjo VANDERJAGT, « The Princely Culture of the Valois Dukes of Burgundy », dans *Princes and Princely Culture 1450-1650. Volume one*, Martin GOSMAN, Alasdair MACDONALD, Arjo VANDERJAGT éd., Leyde-Boston, 2003, p. 51-79 ; voir aussi la note suivante.

70 A.J. VANDERJAGT, « Classical Learning and the Building of Power at the Fifteenth-century Burgundian Court », dans *Centres of Learning. Learning and Location in Pre-Modern Europe and the Near East*, Jan Willem DRIJVERS, Alasdair MACDONALD éd., Leyde, 1995 (Brill's studies in intellectual history, 61), p. 267-277, spéc. p. 268.

Xénophon ou Végèce. S'agit-il d'un « humanisme en langue française », dont Jacques Monfrin a constaté la présence surtout à partir d'environ 1460 ?[71]

Poser la question de savoir s'il est significatif que Philippe le Bon lise Cicéron en français et non en latin, c'est déjà y répondre. C'est important car c'est ainsi que, comme nous l'a expliqué Vanderjagt, le passé fut « exproprié »[72] par des traductions qui furent essentiellement des remaniements, des adaptations à une autre idéologie. Jean Miélot traduit Ciceron en écrivant « chevalerie » pour « militaris » et « pays » pour « patria » et ainsi le texte se prête à être inscrit dans un autre contexte.

Johan Huizinga et bien d'autres ont voulu nous faire croire que la cour de Bourgogne fut surtout un haut lieu de chevalerie, de faste, de couleurs, mais pas de culture intellectuelle.[73] Mais il semble que même si la cour de Bourgogne ne fut pas humaniste, il y régnait bel et bien une culture intellectuelle, une pensée politique qui fut d'ailleurs inspirée par l'Antiquité chrétienne et païenne, par des penseurs du Moyen Âge et par des contemporains, qu'on les appelle humanistes ou non. Interpréter le XVe siècle en s'appuyant sur une dichotomie extrême entre « médiévalisme » et humanisme trahit la vérité et n'avance pas notre compréhension de l'époque.

Interpréter la culture du XVe siècle

Sur cette constatation, nous abordons la dernière partie pour y consacrer quelques mots au cadre théorique, à notre conception de la culture du XVe siècle. L'idée même de progrès, l'idée de la Renaissance comme mouvement qui sort des ténèbres du Moyen Âge et se dirige vers la lumière des Temps modernes, est profondément ancrée dans notre façon de penser. Malgré de grands esprits qui ont montré de nombreux contre-courants, l'image d'un Moyen Âge sombre et conservateur suivi par une Renaissance salvatrice est tenace.

La problématique de la comparaison de deux bibliothèques du XVe siècle pose la question générale des significations absolues et relatives de l'humanisme et de la Renaissance. Le présent volume a comme objectif de considérer la formation d'une bibliothèque dans le contexte de la formation de l'État, de la genèse de l'État moderne. Ce qui est significatif dans cet exercice qui consiste à faire des comparaisons à travers l'Europe, n'est pas le rattachement à ce que nous appelons maintenant le « progrès italien » ou non. En histoire culturelle, littéraire, artistique, nous avons l'habitude de considérer les cours italiennes et celle de Matthias Corvin comme progressistes, comme d'avant-garde. Pourtant, ce qui se passe, par exemple, à la cour de Philippe le Bon n'est pas moins significatif. Même si cela a peut-être eu moins d'échos par la suite, ce serait un anachronisme de se fonder seulement sur une interprétation à posteriori de l'époque.

Ce que je vous propose est d'interpréter ce que l'on pourrait appeler « la politique culturelle d'un Philippe le Bon », que j'ai brièvement traitée plus haut, comme une alternative à la Renaissance et à l'Humanisme. Les traditions de recherche et notre terminologie même, nous empêchent de le voir, mais dans le troisième quart du XVe siècle, les choses bougent en Europe. Après coup, on a dit que l'Italie vivait une Renaissance et la Bourgogne un « automne du Moyen Âge ». Mais tout cela n'est-il pas une déformation de l'histoire, due au bagage historiographique que nous portons ?

Quand nous parlons de Matthias Corvin et de la culture de la cour de Hongrie de son temps, nous les mettons aussitôt dans une case, celle de la tête de pont de la diffusion du mouvement de la Renaissance et de l'humanisme à partir de l'Italie en Europe : c'est là un automatisme dicté par les traditions de la recher-

71 Jacques. MONFRIN, « Le goût des lettres antiques à la cour de Bourgogne au XVe siècle », *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1967, p. 285-289 ; Jacques MONFRIN, « La connaissance de l'Antiquité et le problème de l'Humanisme en langue vulgaire dans la France du XVe siècle », dans *The Late Middle Ages and the Dawn of Humanism outside Italy. Proceedings of the International Conference, Louvain May 11-13, 1970*, M.G. VERBEKE et J. IJSEWIJN éd., Louvain-La Haye, 1972, p. 131-170. Voir aussi : R. WALSH, « The Coming of Humanism to the Low Countries. Some Italian Influences at the Court of Charles the Bold », *Humanistica Lovaniensia*, t. 25, 1976, p. 146-197.

72 A. VANDERJAGT, « Expropriating the Past », *art. cit*., 179-183.

73 Voir A. VANDERJAGT, « Classical Learning », *art. cit*.., p. 269-270; A. VANDERJAGT, « Expropriating the Past », *art. cit*., p. 180.

74 Ainsi, il me semble significatif que Csapodi, dans son étude fondamentale sur la *Bibliotheca Corviniana*, fasse seulement des comparaisons avec des bibliothèques princières dites « humanistes » : Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., p. 25-29.

che.[74] Quand nous parlons de Philippe le Bon et de la culture de la cour de Bourgogne sous les ducs de Valois-Habsbourg, nous mettons ceux-ci tout de suite dans une case, celle de la grande floraison d'une culture chevaleresque, d'un « automne du Moyen Âge » : autre automatisme dicté par les traditions de la recherche. Ces traditions sont d'une grande valeur et basées sur une longue historiographie formée par les idées de toute une série d'esprits éclairés. Mais j'invite le lecteur à tenter une expérience : essayer de voir les tendances culturelles de la deuxième moitié du XVe siècle dépouillées de tous les jugements qui se sont sédimentés à travers le temps. Le but est de faire une comparaison européenne des bibliothèques princières du XVe siècle, juste et équilibrée.

Les humanistes du XVe siècle, notamment en Italie, se sentirent intellectuellement en tête ; Leonardo Bruni (*ca* 1369-1444) y formula ses idées sur l'histoire : d'abord l'Antiquité, puis une période de ténèbres, et finalement la gloire de son temps à lui. Et cette vision est une histoire à succès. Mais au XIVe et XVe siècle, il y avait d'autres floraisons culturelles et intellectuelles, ailleurs. En Bohème par exemple, à la cour de Charles IV (1316-1378, empereur à partir de 1355) ou encore en France à la cour de Charles V, (1364-1380).[75]

Le présent volume soulève la question du rapport entre la fondation et le développement d'une bibliothèque royale (ou princière) et sa visée politique. Ce rapport est clair dans les deux cas traités ici. Philippe le Bon ne fonda pas une bibliothèque, il en hérita. Mais il la développa énormément, avec plus de 600 manuscrits, surtout à partir de 1445.[76] Il avait des buts très politiques dans cette démarche. Il voulait s'émanciper du royaume de France, se présenter comme un prince indépendant, unifier ses territoires morcelés, créer une histoire et une culture communes, tenter de fonder un État propre. Issu d'une dynastie très prestigieuse, il avait un exemple sous les yeux : la royauté française, la librairie royale de la fin du XIVe siècle, constituée sous Charles V et VI, mais dispersée après 1422.

Matthias Corvin fonda véritablement une bibliothèque. Il acquit énormément de livres, bien plus encore que Philippe le Bon. Corvin aussi avait ses exemples. Il regarda vers l'Italie : les Médicis à Florence, les Sforza à Milan, les Este à Ferrare, les Gonzague à Mantoue, les Montefeltro à Urbino. Nous n'avons pas à nous étonner. L'Italie était proche (rappelons que la Hongrie s'étendait jusqu'à la cote dalmate) et l'Italie formait un bouillon de cultures très riche. Ce qui est essentiel, c'est que Corvin avait un tout autre rapport au passé que Philippe le Bon. Matthias Corvin avait également un but émancipateur, non pas à cause de ses territoires (la Hongrie était un royaume bien défini), mais à cause de ses racines. Les Hunyadi étaient des parvenus : une famille noble, certes, mais loin d'être princière. Une culture devait donc être fondée. Quoi de plus normal que de regarder vers l'Italie, toute proche et en pleine expansion culturelle. Il n'est d'ailleurs pas étonnant pour un « homme nouveau » d'adapter son goût à l'avant-garde de la mode.

Dans le contexte de la formation de l'État, la formation des deux bibliothèques, des ducs de Bourgogne et de Matthias Corvin, est tout aussi intéressante. Il reste, à partir du présent volume, à établir une typologie des bibliothèques princières de l'époque.[77] La culture de la cour de France vers 1400 et celle de la cour de Bourgogne vers 1450 furent une alternative à la culture italienne. Les deux fleurissaient et avaient des épigones dans le reste de l'Europe; si un Matthias Corvin suivait l'exemple italien, un Edouard IV d'Angleterre regardait vers la Bourgogne. C'est seulement à long terme, au cours du XVIe siècle, que la culture italienne commença à dominer l'Europe entière au point de faire oublier toute alternative.

75 Je n'ai pas voulu soulever ici le débat autour de l'humanisme ou le « proto-humanisme » de la fin du XIVe siècle en France, pour ne pas m'enliser dans la discussion sur les diverses renaissances entre le VIIIe et le XVe siècles ou encore de l'humanisme des XIIe et XIIIe siècles. Voir : Erwin PANOFSKY, *Renaissance and Renascences in Western Art*, Stockholm, 1960 ; R.W. Southern, *Scholastic Humanism and the Unification of Europe, vol. 1: Foundations*, Oxford 1995, spec. p. 17-22 ; Hanno WIJSMAN, « Northern Renaissance? », *art. cit*.

76 Ce renouveau bibliophile à dimension politique coïncide avec un renouveau dans la politique de centralisation que Philippe le Bon entreprit dans la mosaïque d'états qu'il avait réunis. Voir : A. VANDERJAGT, « The Princely Culture », *art. cit*., p. 73 ; Mario DAMEN, *De staat van dienst. De gewestelijke ambtenaren van Holland en Zeeland in de Bourgondische periode (1425-1482)* Hilversum 2000, p.432-434.

77 J'espere avoir l'occasion d'y consacrer d'autres publications a l'avenir.

L'ANGLETERRE : DES BIBLIOTHÈQUES DES PRINCES À UNE BIBLIOTHÈQUE ROYALE

Jean-Philippe Genet

L'histoire de la bibliothèque royale anglaise paraît être relativement simple de prime abord[1] : on ne trouve pas trace de son existence avant le règne de Henri VII, quand celui-ci confie en 1492 la fonction de bibliothécaire à un Flamand, qu'il emploie d'ailleurs aussi comme scribe, un certain Quentin Poulet, originaire de Lille[2]. La bibliothèque est ensuite installée au château de Richmond, construit en 1499 par Henri VII sur le site du manoir royal de Sheen (lui-même reconstruit par Henri V sur le site de celui que Richard II avait fait raser par désespoir d'amour après la mort de son épouse Anne de Bohême), anéanti par un incendie en 1497. Un lieu privilégié, un responsable, nous sommes bien en présence de ce qui semble être une bibliothèque institutionnalisée : et l'on se rend immédiatement compte que ce caractère institutionnel est une condition indispensable pour que se réalise une accumulation stable de livres, par la convergence des collections personnelles des membres de la famille royale et de leurs politiques individuelles d'achat et de commande, sans parler des volumes provenant des confiscations opérées au détriment des ennemis du roi.

Nous n'avons malheureusement pas d'inventaire de la bibliothèque de Henri VII et ce n'est qu'en 1535 qu'un inventaire partiel des livres conservés à Richmond est dressé, selon toute vraisemblance à l'intention d'un visiteur français bibliophile, sans doute le Trésorier de Bretagne, Palamède Gontier, venu en ambassade avec l'Amiral de France, Philippe de Chabot[3]. Un peu plus tard, en 1542, une double liste des livres conservés à Westminster est dressée : elle

1 Voir *The Cambridge History of the Book in Britain, III, 1400-1557*, Lotte HELLINGA et J.B. TRAPP éd., Cambridge, 1999, notamment les chapitres de Jenny STRATFORD et Janet BACKHOUSE, ainsi que J. STRATFORD, « The Royal Library in England before the reign of Edward IV », dans *England in the Fifteenth Century. Proceedings of the 1992 Harlaxton Symposium*, N. ROGERS éd., Stamford, 1994, p. 187-197, et « The early royal collections and the Royal Library to 1461 », dans *English Court Culture in the Later Middle Ages*, Vincent J. SCATTERGOOD et J. W. SHERBORNE éd., Londres, 1983, p. 255-266 ; Janet BACKHOUSE, « Founders of the Royal Library : Edward IV and Henry VIII as Collectors of Illuminated Manuscripts », dans *England in the Fifteenth Century. Proceedings of the 1986 Harlaxton Symposium*, D. WILLIAMS éd., Woodbridge, 1987, p. 23-42 et « The Royal Library from Edward IV to Henry VII », dans *English Court Culture*, *op. cit*., p. 267-273 ; Thomas Anthony BIRRELL, *English monarchs and their books from Henry VII to Charles II*, Londres, 1987 (The Panizzi Lectures 1986).

2 Quentin Poulet est mentionné comme bibliothécaire entre 1492 et 1506. Par la suite, on trouve le nom de William Faques puis celui de Gilles Duwes, qui reste en poste jusqu'en 1534 : voir *The Libraries of King Henry VIII*, James P. CARLEY éd., Londres, 2000 (Corpus of British Medieval Libraries Catalogues, 7), p. XXVI, n. 13.

3 *The Libraries*, *op. cit*., p. 1-29, édite la liste contenue dans le manuscrit Moreau 849 (f. 166-167) de la BNF.

n'est pas exhaustive non plus, mais recense plus de 1500 volumes[4]. Westminster a en effet supplanté Richmond, qui n'a jamais été la résidence favorite de Henri VIII, très attaché au manoir de sa naissance, Greenwich, où il a fait réaliser à partir de 1519 d'importantes additions, comprenant notamment une bibliothèque ; il a même échangé Richmond avec Wolsey contre Hampton Court, sa résidence favorite pendant son mariage avec Anne Boleyn, et dans laquelle il fait aussi aménager une bibliothèque : Henri est en effet un grand lecteur (nombreux sont les ouvrages qui portent des annotations de sa main), et, comme on le sait, il se veut même écrivain, descendant au début de son règne dans l'arène des controverses religieuses pour pourfendre Luther[5]. Mais pendant ce temps, la reconstruction de Westminster progresse, et le palais devient à partir de 1536 la résidence officielle du souverain. Il semble que l'on y ait alors transporté l'essentiel des livres du roi.

Ces listes de Westminster, si imparfaites soient-elles, nous permettent en tout cas de vérifier que la fonction cumulative de la bibliothèque est bien d'ores et déjà acquise : l'on y retrouve une cinquantaine des somptueux manuscrits flamands qu'Édouard IV avait fait copier pour son usage ou reçus en cadeau, et 75 manuscrits et imprimés de Henri VII, notamment les volumes d'Antoine Vérard dont le souverain est un collectionneur assidu. Les ombres de quelques figures tragiques défilent, Catherine d'Aragon[6], Anne Boleyn[7] et les membres de sa famille, le cardinal Wolsey[8] : mais on ne retrouvera dans ces listes que très peu de manuscrits ayant appartenu à des membres de la famille royale avant Édouard IV[9]. C'est pourquoi dans la suite de cette communication j'emploierai systématiquement le terme « collection », afin de n'utiliser le terme de bibliothèque que lorsqu'une intention institutionnelle permettant l'accumulation et la stabilisation des collections individuelles sera perceptible.

De fait, les princes et les rois anglais ont possédé de nombreux livres[10]. On a récemment tenté de faire

4 *The Libraries*, *op. cit*., p. 30-226 : il s'agit en réalité de deux listes complémentaires (573 et 335 références), qui font partie d'un inventaire général des biens du roi placés sous la responsabilité de Sir Anthony Denny, keeper of Westminster Palace ; il est aussi fait allusion à des livres placés en d'autres lieux.

5 Réplique au *De Captivitate Babylonica* de Martin Luther, l'*Assertio septem sacramentorum adversus Martinum Lutherum* (éd. Pierre FRAENKEL, Munster, 1992, [Corpus Catholicorum, 42]) est imprimée par Pynson en 1521 (trois autres éditions londoniennes suivront) après que le manuscrit en été envoyé au pape ; le texte sera aussi imprimé à Rome, Anvers, Cologne, Lyon et Paris, et traduit en anglais (1522) et en allemand (cinq impressions dans trois traductions différentes entre 1522 et 1527). Luther lui répliquera dans son *Contra Henricum VIII Angliae Regem*. Un autre traité est la réponse à l'*Apologia* de Luther, *Invictissimi Principis Henrici VIII Regis Angliae et Franciae Martini Lutheri epistolam responsio*, toujours édité par Pynson en latin (3 impressions) et en anglais (3 impressions aussi). Martin Luther répondra (*Auf des konigs zu Engellandt lesterschrift titel*) et Johann Faber, Thomas More, John Fisher, Thomas Wolsey et Edward Powell interviendront aussi dans la bataille.

6 James P. CARLEY, *The Books of King Henry VIII and his Wives*, Londres, 2004, p. 109-123 ; cf. Garrett MATTINGLY, *Catherine of Aragon*, Boston, 1941.

7 CARLEY, *The Books*, *op. cit*., p. 124-133, et bibliographie p. 157-158.

8 CARLEY, *The Books*, résume la question : il semble en effet que ce soit Wolsey qui, bien avant la dissolution des monastères, ait inauguré la pratique de faire prendre dans les bibliothèques monastiques les manuscrits qui pouvaient être utiles à la politique royale, en l'occurrence une collection de commentaires bibliques (notamment sur le *Lévitique*) qui permettait de disposer d'arguments face au Pape sur la légitimité d'un mariage avec la femme de son frère ; ce sont ces manuscrits qui, ensuite passé dans la bibliothèque royale, porte le monogramme T.C. (pour *Thomas Cardinalis* : un point établi dans James P. CARLEY, « Sir Thomas Bodley an its Acquisitions : An Edition of the Nottingham Benefaction of 1604 », dans *Essays presented to Andrew Watson*, J. P. CARLEY et C. G. C. TITE éd., Londres, 1997, p. 359-360 ; Peter GWYN, *The King's Cardinal. The Rise and Fall of Thomas Wolsey*, Londres, 1990, donne peu d'information sur les livres de Wolsey, mais on en retrouve quelques-uns dans la collection de Henry VIII.

9 L'exception est constituée par les manuscrits de Cecily Welles, troisième fille d'Édouard IV et veuve du Vicomte Welles, par ailleurs oncle de Henry VII (il est le demi-frère de Margaret Beaufort) : cf. *The Libraries*, *op. cit*., p. XXVII, n. 17.

10 Voir pour une première approche, Jean-Philippe GENET, « Les Princes anglais et l'Histoire à la fin du Moyen Âge », dans *Les Princes et l'Histoire du XIVe au XVIIIe siècles*, Ch. GRELL, W. PARAVICINI et J. VOSS éd., Bonn, Paris, 1998, p. 263-296, et la liste des manuscrits survivants donnée en appendice, p. 284-296. Les principales listes sont commodément rassemblées dans Susan CAVANAUGH, *A Study of Books privately owned in England, 1300-1500*, D. Phil. University of Pennsylvania, 1980.

remonter jusqu'à Édouard IV la création d'une bibliothèque royale : les magnifiques manuscrits flamands d'Édouard qui sont parvenus jusqu'à nous dans les *Royal Manuscripts* de la British Library prouvent assurément qu'il était un collectionneur mais c'est à Henri VII et à son bibliothécaire que l'on doit d'avoir assuré leur conservation. Il est du reste frappant que de nombreux princes et princesses anglais ont possédé des manuscrits de grande qualité et que l'on repère des bibliothèques à la cour : mais s'agit-il de bibliothèques de divertissement ou d'une véritable « bibliothèque d'État » comme peuvent l'être la bibliothèque des rois de France et celle des ducs de Bourgogne ? Il en subsiste encore un bon nombre : 31 pour les 320 manuscrits dont j'ai trouvé trace pour le XIVe siècle, soit environ 10%, et 307 pour les 499 du XVe siècle, soit environ 60%, ce dernier pourcentage élevé s'expliquant précisément par la conservation des précieux manuscrits d'Édouard IV dans la bibliothèque royale[11]. De fait, on peut attribuer à chacun des souverains anglais à partir d'Édouard Ier au moins des « collections » de livres, la plus importante numériquement étant peut-être celle d'Édouard II, avec quarante-cinq manuscrits attestés, et la plus intéressante étant à certains égards celle de Richard II[12]. La lecture des titres de la collection d'Édouard II fait toutefois douter de son caractère personnel : à l'exception d'un *Liber de Regimine Principum* et de trois volumes de chroniques, il s'agit surtout de registres de pétitions ou de lettres officielles, ainsi que d'une importante séries d'ouvrage de droit romain (vingt volumes) et de droit canon (huit volumes) ; tout cela formerait peut-être une bibliothèque de travail à la disposition des « bureaux » de Westminster installés à l'intérieur même du palais royal peut-être en vue de leur transfert – fréquent à cette période – dans le nord de l'Angleterre, à moins que les volumes de droit n'aient fait partie d'un ensemble destiné à doter une fondation universitaire. Quoi qu'il en soit, on parvient à une moyenne de 28 volumes pour les dix souverains qui se sont succédé d'Édouard Ier à Henri VII non compris.

Il faut aussi compter avec les livres des reines et des princesses de la famille royale. Près de 230 volumes peuvent être associés à celles-ci, mais deux collections hors du commun rendent toute moyenne insignifiante : celle d'Isabelle de France[13] et celle de Margaret Beaufort, comtesse de Richmond[14]. La première, épouse malheureuse d'Édouard II puis reléguée loin de la cour par son fils Édouard III après son coup d'état victorieux contre Mortimer, a sans doute occupé sa longue retraite par la lecture de romans dont elle semble avoir été friande, alors que la seconde, installée de façon quasi royale dans sa résidence de Collyweston[15] d'où elle surveille les Midlands pour son fils, possède à la fois les nombreux livres de chapelle qu'impliquent son état et ceux qui nourrissent sa dévotion. On sait le rôle joué par Margaret Beaufort, sous l'influence de son chapelain et conseiller spirituel John Fisher, dans la vie culturelle de son époque, comme bienfaitrice des universités d'Oxford et de Cambridge où elle fonde en 1502 les deux chaires de professeur de théologie auxquelles son nom est resté attaché, comme refondatrice de God's House devenu Christ's College et fondatrice de Saint John's College à Cambridge : pourtant, ses livres, dont une partie est passée au Christ's College de Cambridge, ne semblent pas avoir fait l'objet d'une étude poussée. La seule autre princesse dont on connaisse bien les livres est Cecily Neville, la duchesse d'York, mère d'Édouard IV et de Richard III[16] : sa bibliothèque reflète bien l'état d'esprit que

11 Je fais référence ici à une base de données qui est un simple outil de travail, dans laquelle j'ai rassemblé à ce jour (décembre 2008) environ 31.000 mentions de propriétés de livres et de manuscrits pour l'Angleterre jusqu'à 1550 environ. Cette base n'a rien d'exhaustif, mais elle permet au moins de dégager quelques grandes orientations.

12 Edith RICKERT, « King Richard II's Books », *Library*, 4th ser., t. 12, 1933, p. 144-147 ; Roger S. LOOMIS, « The Library of Richard II », dans *Studies on Language, Literature and Culture of the Middle Ages*, E. Bagby ATWOOD et A. A. HILL éd., Austin, 1969, p. 173-178, et R.F. GREEN, « King Richard II's books revisited », *Library*, t. 31, 1976, p. 235-239 ; quand le roi a eu quinze ans, on lui a acheté un *Roman de la Rose*, un *Roman de Perceval et de Gauvain*, et une *Bible* en français.

13 Notice très complète dans CAVANAUGH, *A Study*, *op. cit*., p. 456-460.

14 M. K. JONES et M. G. UNDERWOOD, *The King's Mother: Lady Margaret Beaufort, Countess of Richmond and Derby*, Cambridge, 1992.

15 M. K. JONES, « Collyweston – An Early Tudor Palace », dans *England in the Fifteenth Century … op. cit.*, p. 187-197.

16 Charles Arthur J. ARMSTRONG, « The Piety of Cicely, Duchess of York : A Study in Late Medieval Culture », dans *For Hilaire Belloc : Essays in Honour of his 72nd Birthday*, D. WOODRUFF éd., Londres, 1942, p. 73-94.

l'on peut prêter à une femme qui a vu mourir exécutés, assassinés ou tués sur le champ de bataille, son mari, trois de ses quatre fils et deux de ses petit-fils.

Il faut en effet insister sur la « démographie » très particulière de la famille royale anglaise, entendue au sens large, c'est-à-dire incluant les Plantagenêt proprement dits et les Beaufort, issus du mariage de Jean de Gand et de Catherine Swynford : vingt-quatre de ses quarante membres mâles sont morts sur l'échafaud, sur le champ de bataille ou des suites immédiates de leurs blessures. Pour les deux dernières générations, la proportion s'élève même à quinze sur vingt, si l'on admet qu'Edmund Tudor (l'époux de Margaret Beaufort et le père de Henri VII) est mort des suites de son emprisonnement, ce qui explique en partie l'extrême volatilité des collections manuscrites qui restent en général entre les mains des veuves. Or, comme il m'a été donné de le constater lors d'une autre étude[17], les femmes lèguent plus volontiers leurs livres, compagnons de leur solitude et de leurs prières, à leurs filles qui se marient pour la plupart, ce qui renforce encore la dispersion des collections.

Ajoutons à cela un autre élément, important ne serait-ce que pour comparer le cas anglais à celui de la France. La Maison royale anglaise n'a pas de véritable politique culturelle, et cela d'abord parce qu'elle n'a pas et ne peut avoir de politique linguistique, du moins dans le domaine littéraire, du fait du plurilinguisme de l'Angleterre[18]. On peut trouver beaucoup de motifs à la construction de ce que Frédéric Barbier a appelé la position symbolique centrale du livre à travers l'institution d'une bibliothèque royale, mais parmi ceux-ci figurent au premier plan le souci d'exalter la langue du pouvoir et de patronner les auteurs qui la portent. Or le patronage des auteurs, s'il est loin d'être inexistant, n'est pas à la mesure de ce que font un Alphonse X de Castille ou les rois de France à partir de Philippe VI de Valois au moins (car les premières traductions notables remontent en fait à Philippe le Bel), qui ont fait la promotion systématique de leurs langues respectives par une politique systématique de traduction ; et cette tradition sera reprise aussi bien par les princes de la Maison de Bourgogne que par ceux de la Maison d'Orléans[19]. La langue de la famille royale anglaise est en effet le français[20], et l'anglais n'est devenu une langue socialement acceptable pour la famille royale comme pour les familles de la haute aristocratie anglaise qu'à la fin du XIVe siècle. Chaucer et Gower ont néanmoins bénéficié, à des degrés divers, de la protection de Richard II comme de celles de Jean de Gand[21] et de son fils, le futur Henri IV. Les fils de Henri IV, Henri V et les ducs de Bedford et de Gloucester, tout comme dans une moindre mesure les Beaufort poursuivront ce patronage au bénéfice de John Lydgate et de Thomas Hoccleve : mais les deux grandes traductions ou plutôt adaptations de Lydgate (le *Troy Book*[22] d'après l'*Historia destructionis Troiae* de Guido delle Colonne commandé par Henry V alors qu'il n'est encore que prince de Galles, et le *Fall of Princes*[23], adapté de la traduction française par Laurent de Premierfait du *De Casibus Illustrium Virum* de Boccace pour Humphrey de Gloucester) ne suffisent pas pour que l'on puisse parler d'une entreprise systématique.

Le problème du patronage littéraire des souverains anglais est lié à un autre problème épineux, celui

17 J-Ph. GENET, « Lectrices anglaises à la fin du Moyen Âge », dans *Retour aux sources. Textes, études et documents d'histoire médiévale offerts à Michel Parisse*, Paris, 2004, p. 497-506.

18 J.-Ph. GENET, *La genèse de l'Etat moderne. Culture et société politique en Angleterre*, Paris, 2003, p. 139-168.

19 Sur le rôle, certes beaucoup plus modeste, de Louis XI, voir désormais Sophie CASSAGNES-BROUQUET, *Louis XI ou le mécénat bien tempéré*, Rennes, 2007, p. 119-130.

20 Serge LUSIGNAN, *La langue des rois au Moyen Âge. Le français en France et en Angleterre*, Paris, 2004, p. 255-196.

21 D'une façon générale, le chapitre 2 de John A. BURROW, *Medieval Writers and their Work. Middle English Literature and its Background 1100-1500*, Oxford, 1982; James SIMPSON, *Reform and Cultural Revolution*, Oxford, 2002 (*The Oxford English Literary History*, II, 1350-1547), p. 162-164 (Jean de Gand et *The Book of the Duchess* de Geoffrey Chaucer) et p. 201-243 (notamment p. 204-214 à propos d'Henri V et du *Regement of Princes* de Thomas Hoccleve).

22 J. LYDGATE, *Troy Book*, éd. H. Bergen, Londres, 1906-1935, 4 volumes (Early English Text Society, Extra Series 97, 103, 106 et 126).

23 J. LYDGATE, *Fall of Princes*, éd. H. Bergen, Londres, 1924-1927, 4 volumes (Early English Text Society, Extra Series 121-124).

de la cour. Certes, des tentatives pour constituer des cours[24] brillantes et structurées autour d'Édouard III et de Philippa de Hainaut[25] d'abord, autour de Richard II[26] ensuite, ont bien eu lieu en Angleterre. Mais si tout le monde convient de l'existence en Angleterre de ce qu'il est convenu d'appeler une cour, le terme peut désigner des réalités bien différentes. La cour anglaise ne s'est en tous cas pas structurée à la manière française ou bourguignonne et si elle reste réputée pour la somptuosité de ses fêtes en dépit des troubles politiques du XVe siècle[27], on peut se demander si elle n'existe pas en réalité que par intermittence, le roi se contentant pour son usage, au moins au XVe siècle, d'une *household*[28] relativement restreinte. La mobilité de la cour anglaise est d'ailleurs l'un de ses traits caractéristiques, au moins jusqu'à la construction du château de Richmond[29]. Elle est un obstacle matériel à la constitution d'une bibliothèque, car elle pousse à la dispersion des livres entre les diverses résidences[30]. Certes, les chiffres peuvent s'avérer trompeurs : ils nous prouvent surtout que beaucoup de manuscrits ont disparu sans laisser de traces. Ils font quand même ressortir deux collections médiévales qui tranchent sur une certaine médiocrité générale : or, ce sont celles de deux princes de la Maison royale qui ont eu l'un et l'autre un profil et des ambitions politiques particulières, Thomas de Woodstock, duc de Gloucester et dernier des fils de Jean de Gand, assassiné en 1397, et Humphrey, duc de Gloucester, le frère de Henri V. Ses efforts ont été constamment déjoués par l'aristocratie anglaise et surtout par son oncle le cardinal Henri Beaufort, et sa fin brutale a peut-être été provoquée, si l'on n'a pas de preuve formelle de son assassinat. Leurs collections sont toutefois bien différentes. Celle de Thomas de Woodstock[31] convient bien à un grand seigneur cultivé : elle comporte un très grand nombre de romans, mais aussi des œuvres d'historiens (Tite Live, le *Polychronicon*, c'est-à-dire la chronique universelle du bénédictin Ranulph Higden, Nicolas Trevet), le *De Regimine Principum* de Gilles de Rome et Végèce. S'ajoutent toutefois à cet ensemble déjà très relevé quelques livres de droit et de théologie, il est vrai le plus souvent en français. Au reste, quelques-uns des plus beaux manuscrits qui la constituent appartiennent à sa femme, Éléonore de Bohun, issue d'une famille de bibliophiles notoires, qui les conservera en dépit des confiscations, ainsi que le prouve son testament[32].

En revanche, la collection du duc Humphrey est d'une tout autre nature. Humphrey de Gloucester a toute sa vie cherché à obtenir en Angleterre une position comparable à celle de son frère John, le duc de Bedford régent de France pendant la minorité de leur neveu Henri VI. Mais cette rivalité s'est exacerbée après le congrès et le traité d'Arras, quand, face à la recherche des trêves et de paix à laquelle l'épuisement

24 Voir en général Malcolm VALE, *The Princely Court: Medieval Courts and Culture in North-Western Europe, 1270-1380*, Oxford, 2001 ; voir aussi J. SHERBORNE, « Aspects of English Court Culture in Fourteenth Century England », dans *English Court Culture*, *op. cit*., p. 1-27.

25 J. VALE, *Edward III and chivalry*, Woodbridge, 1982.

26 Sur la cour et les intérêts littéraires et culturels de Richard II, Gervase MATHEW, *The Court of Richard II*, Londres, 1968 et surtout P. J. EBERLE, « Richard II and the Literary Arts », dans *Richard II. The Art of Kingship*, A. GOODMAN et J. GILLEPSIE éd., Oxford, 1999, p. 233-253.

27 Voir les articles dans *The Lancastrian Court. Proceedings of the 2001 Harlaxton Symposium*, J. STRATFORD éd., 2003 (Harlaxton Medieval Studies, XIII).

28 Voir Chris GIVEN-WILSON, *The Royal Household and the King's Affinity. Service, Politics and Finance in England 1360-1413*, New Haven et Londres, 1986, p. 28-39.

29 J.-Ph. GENET, « Londres est-elle une capitale ? », dans *Les villes capitales au Moyen Âge. XXXVIe Congrès de la Société des Historiens Médiévistes de l'Enseignement Supérieur, Istanbul, 2005*, Paris, 2006, p. 155-184.

30 Édouard III a ainsi dans sa salle d'étude à Eltham un meuble où il tient ses livres (cf. GIVEN-WILSON, *op. cit*., p. 31) qui est encore utilisé par Henri IV.

31 Voir William Henry ST. JOHN HOPE, « An Inventory of Pleshy College », *Transactions of the Saint Paul's Ecclesiological Society*, t. 8, 1917-1920, p. 160-172.

32 Il est édité dans J. NICHOLS, *A Collection of the Wills now known to be extant of the kings and queens of England etc...*, Londres, 1780, p. 177-186

des finances anglaises a contraint le conseil royal dominé par le cardinal Beaufort, le duc s'identifie à une politique de sursaut national et d'intensification de la guerre en France. C'est dans ce contexte politique qu'il faut apprécier son effort pour constituer une « bibliothèque »[33] – cette fois, le terme est approprié – de prestige, à la fois par le luxe de ses manuscrits dont certains proviennent, parfois par l'intermédiaire de son frère le duc de Bedford, de la bibliothèque royale du Louvre[34], et par la qualité littéraire et intellectuelle de son contenu, qui doit contribuer à exalter son image de prince sage. Le duc a pour cela mobilisé les compétences et les conseils éclairés – et généreusement rétribués – d'humanistes italiens du calibre de Leonardo Bruni (qui retraduit pour lui la *Politique* d'Aristote) et Pier Candido Decembri[35] ; il utilise le réseau de relations du diplomate pontifical Pietro del Monte ; il emploie en outre en Angleterre Tito Livio da Forlì qui, après avoir écrit une triomphale *Vita* de Henri V à la mode humaniste, ira jusqu'à lui écrire sa propre biographie[36] et Antonio Beccaria de Vérone (son secrétaire de 1439 à 1446) et il fait appel, pour compléter ses collections, à l'évêque de Bayeux Zanone da Castiglione. Les volumes qu'il a rassemblés et dont il a donné au moins une partie, de son vivant, à l'Université d'Oxford sont-ils « ses » livres ou les a-t-il seulement rassemblés dans le but d'une donation de prestige[37] ? Il semble clair – il le dit explicitement dans une lettre adressée à Alphonse V à propos de Tite-Live dont il possédait une version latine et une version française[38] – que, par goût, il lisait en français plutôt qu'en latin : pourquoi aurait-il accumulé des livres en latin de grand prix et de grande qualité si ce n'est pour faire d'une telle collection un monument en l'honneur du prince sage et lettré qu'il voulait paraître ? On sait qu'il a par ailleurs patronné la

33 Kenneth H. VICKERS, *Humphrey Duke of Gloucester: A Biography*, Londres, 1907 ; Berthold L. ULLMAN, « Manuscripts of Duke Humphrey of Gloucester », *English Historical Review*, 1937, p. 670-672 ; Robert WEISS, « Portrait of a Bibliophile : Humphrey, Duke of Gloucester », *The Book Collector*, t. 13, 1964, p. 161-170 ; David RUNDLE, « Two unnoticed Manuscripts from the collection of duke Humphrey of Gloucester », *Bodleian Quarterly Record*, t. 16, 1998, p. 211-224, et Alessandra PETRINA, *Cultural Politics in Fifteenth Century England. The Case of Humphrey, duke of Gloucester*, Leiden-Boston, 2004, p. 153-258. Une partie des livres de Gloucester sont des livres qu'il a reçus en présent de ses épouses, Jacqueline de Hainaut et Eléonore Cobham, de membres de l'aristocratie ou d'auteurs sollicitant son patronage.

34 Ainsi Bruxelles B.R. 9627-8 (*La quête du Saint Graal*), passé ensuite à Philippe le Bon ; Londres British Library Royal 16 G 6 (*Chronique de Saint-Denis*), exemplaire de Jean le Bon légué en 1428 à Humphrey par Sir John Chandos ; Paris B. Sainte-Geneviève français 777 (Tite-Live dans la traduction de Pierre Bersuire), « envoyé des parties de France et donné par mons. Le régent du royaume, duc de Bedford » ; Paris B. Mazarine 1729 (*La légende dorée* dans la traduction de Jean de Vignay). Sur les manuscrits français de Gloucester voir PETRINA, *Cultural Politics*, *op. cit.*, p. 180-184.

35 *Duke Humfrey and English Humanism in the Fifteenth Century. Catalogue of an Exhibition held in the Bodleian Library*, Oxford, 1970 ; Alfonso SAMMUT, *Unfredo duca di Gloucester e gli umanisti italiani*, Padoue, 1980 : mais pour son appendice sur les livres du duc, p. 98-132, voir B. C. BARKER-BENFIELD, « Alfonso Sammut : *Unfredo duca di Gloucester e gli umanisti italiani* », *The Library*, 6th ser., t. 4, 1982, p. 191-194 ; et Susanne SAYGIN, *Humphrey, Duke of Gloucester (1390-1447) and the Italian Humanists*, Leyde, 2002.

36 La *Vita* de Henri V est éditée dans TITO LIVIO FORO-JULIENSIS, *Vita Henrici Quinti*, éd. Th. HEARNE, Oxford, 1716. Sur Tito Livio, voir Roberto WEISS, *Humanism in England during the Fifteenth Century*, Oxford, 1957. La traduction italienne, inédite, ne subsiste à ma connaissance que dans un seul manuscrit. Le contraste n'en est pas moins frappant entre le relatif succès de la *vita* de Henri V et l'échec patent de l'*Humfreidos*, dont il ne subsiste en tout et pour tout qu'un seul manuscrit : cf. R. WEISS, « Humphrey duke of Gloucester and Tito Livio Frulovisi », dans *Fritz Saxl 1890-1948 ; a Volume of Memorial Essays from his Friends in England*, D. J. GORDON éd., Londres, 1957, p. 218-227.

37 H. E. CRASTER, « Index to Duke Humphrey's Gifts to the Old Library of the University in 1439, 1441 and 1444 », *Bodleian Quarterly Record*, I, 5, avril 1915, p. 131-135 ; les donations de Humphrey à Oxford ont lieu en 1439, 1441 et 1444 et commencent au plus fort de son affrontement avec Beaufort. Les inventaires sont donnés dans SAMMUT, *Unfredo*, *op. cit.*, p. 60-84. Les donations comportent respectivement 129, 10 et 135 manuscrits. Voir M. B. PARKES, « The Provision of Books », dans *Late Medieval Oxford*, J.I. CATTO et R. EVANS éd., Oxford, 2e éd., 1995 (*The History of the University of Oxford*, II), p. 407-483, surtout p. 473-477.

38 Texte 44 dans SAMMUT, *Unfredo*, *op. cit.,* p. 215-216.

construction du bâtiment destiné à abriter la bibliothèque de l'Université. La question est d'autant plus intéressante que les livres – et sans doute les siens en particulier – ont beaucoup compté dans la politique de patronage culturel par laquelle le duc de Suffolk et les membres ecclésiastiques du Conseil royal ont essayé de redonner un semblant de prestige au gouvernement de Henri VI[39] : la double fondation d'Eton et du King's College de Cambridge semble d'ailleurs avoir détourné un certain nombre des livres du duc Humphrey d'Oxford vers Cambridge.

À dire vrai, le nombre relativement faible de manuscrits qu'il est possible d'associer personnellement avec Henry V et le duc de Bedford s'expliquent probablement par les intentions politiques et culturelles de ces deux princes, en particulier par rapport à la France. Car si la monarchie anglaise médiévale ne dispose pas à proprement parler d'une bibliothèque royale, l'idée en a certainement hanté les esprits. Les victoires anglaises pendant la guerre en France ont mis à la disposition des deux princes d'importants ensembles de manuscrits[40] : on pense généralement que Henry V avait l'intention de s'en servir pour doter ses fondations religieuses en Angleterre, mais qu'aurait-il fait de la bibliothèque royale française, s'il avait vécu assez longtemps pour qu'elle tombât entre ses mains ? On sait que le duc de Bedford l'a finalement achetée. Il était lui-même un bibliophile averti et un homme cultivé auquel plusieurs des membres de son entourage comme son chapelain Jean Galopes et son médecin Roland de Lisbonne ont dédié des œuvres ou des traductions[41] et il a fait copier un certain nombre de manuscrits à Rouen lorsqu'il y a séjourné[42] : mais le sort de la bibliothèque royale française ne pouvait se réduire à celui d'une prise personnelle et il dépendait étroitement du sort de la double monarchie. Il se peut qu'elle ait été un moment promise à l'Université de Caen, mais il semble que l'essentiel en ait finalement été transporté de Paris à Rouen en 1429. Nous avons déjà vu que le duc avait offert quelques volumes à son frère Humphrey, et il n'y a guère de doute que d'autres cadeaux du même genre ont été faits. Le sort de la somptueuse Bible dite de Jean de Sy[43] donne une bonne indication pour nous faire comprendre à quoi ont servi les plus précieux de ces volumes : les onze volumes ont été sans doute brûlés en juillet 1436 dans l'incendie du château de Balinghem ; or, ils avaient été confiés à son capitaine, Richard Sellyng, en gage des sommes qui lui étaient dues … Tout laisse penser que les volumes qui ont survécu ont, après la mort de Bedford en septembre 1435, été transportés en Angleterre où ils seraient passés entre les mains du cardinal Beaufort, en tant qu'exécuteur testamentaire de son frère, et probablement vendus – d'où l'achat à Londres par Jean d'Angoulême du *Rationale* de Guillaume Durand fait pour Charles V en 1434 – ou donnés en tant que présents officiels : Jenny Stratford suggère que c'est ainsi que, au cours de ses ambassades, Louis de Gruuthuse – qui initiera plus tard Édouard IV aux charmes des manuscrits

39 Sur la signification politique des fondations d'Eton et du King's College par Henri VI (ou plutôt par le groupe de conseillers ecclésiastiques et universitaires rassemblés autour du duc de Suffolk, William de la Pole), voir J. WATTS, *Henry VI and the Politics of Kingship*, Cambridge, 1996, p. 167-171 : qu'une bonne partie des livres du duc ont été utilisés pour la bibliothèque du King's College (plus tard en partie dispersée sous Henri VIII) est montré à l'évidence par l'inventaire de 1452 publié par SAMMUT, *Unfredo*, *op. cit*., p. 85-94.

40 L'exemple le plus frappant est celui de la collection de 110 volumes saisie par Henri V après la prise du marché de Meaux le 10 mai 1422 et qu'il avait sans doute l'intention de donner à une église ou à l'Université d'Oxford qui les réclama sans succès après sa mort : en fin de compte, soixante-dix sept d'entre eux ont été donnés au King's Hall de Cambridge par Henri VI en 1440 : la liste est publiée dans K. B. MCFARLANE, *Lancastrian Kings and Lollard Knights*, Oxford, 1972, p. 233-238.

41 M. J. BARBER, « The Books and Patronage of Learning of a XVth Century Prince », *The Book Collector*, t. 12, 1963, p. 308-315, à compléter par J. STRATFORD, « The Manuscripts of John, Duke of Bedford », dans *England in the Fifteenth Century*, *op. cit*., p. 329-350, et J. STRATFORD, *The Bedford Inventories. The Wordly Goods of John, Duke of Bedford, Regent of France (1389-1435)*, Londres, 1993 (Reports of the Research Committee of the Society of Antiquaries, XLIX), p.91-96 et *passim*.

42 Janet STRATFORD, « John, Duke of Bedford, as Patron in Lancastrian Rouen », dans *Medieval Art, Architecture and Archaeology at Rouen*, J. STRATFORD éd., Leeds, 1993 (British Archeological Association Transactions, XII), p. 97-108.

43 Il s'agit de la traduction en français, commencée pour Jean le Bon par Jean de Sy et continuée ensuite pour Charles V (par le dominicain Jean Thomas), puis pour Louis et Charles d'Orléans. Le seul volume survivant est le manuscrit français 15397 de la Bibliothèque nationale de France, qui contient seulement le Pentateuque.

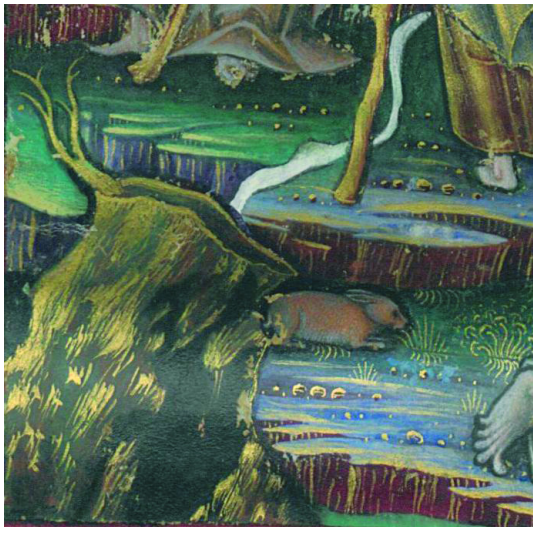
enluminés flamands – a pu acquérir la douzaine de manuscrits provenant de la bibliothèque royale française qu'il possèdera[44].

Cette fonction politique évidente de la bibliothèque nous conduit à replacer le problème dans un contexte plus large : bibliothèque des rois ou bibliothèque royale ? Là est la question et, même en tenant compte des décès prématurés de Richard II et de Henri V et des tergiversations autour du sort de la bibliothèque royale française, on peut se demander si la monarchie anglaise ne s'est pas abstenue délibérément de développer ce symbole d'un pouvoir absolu (même s'il n'est encore généralement que virtuel aux époques qui nous occupent) dans une monarchie qui vit en étroite symbiose avec la société politique qui la porte : non pas une république nobiliaire à la manière hongroise ou polonaise dont parlent ici même Sándor Csernus et István Monok, mais une société politique dans laquelle le roi fait partie de l'aristocratie avec laquelle il gouverne et dont il ne doit pas trop chercher à se différencier : c'est un membre de la *policie* et la famille royale ne bénéficie pas en Angleterre de l'aura dont jouissent en France les princes des Fleurs de Lys. Ce n'est pas un hasard s'il a fallu attendre pour fonder la bibliothèque royale la venue sur le trőne de Henri VII, celui-là même que Christine Carpenter dénonce pour avoir introduit, du fait de sa formation politique française, le poison de l'absolutisme dans la *policie* anglaise dont il n'a pas été capable de comprendre la véritable structure[45]. La fondation d'une bibliothèque royale apparaît dès lors dans une tout autre lumière …

44 *The Bedford Inventories, op. cit.*, p. 96.

45 C. CARPENTER, *The Wars of the Roses. Politics and the Constitution in England, c. 1437-1509*, Cambridge, 1997, p. 265.

Les usages, les modèles et les contenus



GRAMÁTICA Y RETÓRICA EN LA BIBLIOTECA CORVINIANA

Carmen Codoñer

Sobre la biblioteca corviniana se ha escrito mucho. Poco puede añadirse. A pesar de todo, reduciendo mi comunicación a un aspecto concreto de la misma, creo poder aportar algo. Me voy a referir exclusivamente a la composición de los apartados de gramática y retórica, entendiendo tales apartados en un sentido amplio. Es decir, me referiré a todos aquellos tratados que puedan ser considerados instrumentales, al servicio de la comprensión del texto en general o de textos concretos.

1. A MODO DE CANONES. LAS BIBLIOTECAS IMAGINARIAS.

1. 1. *Angelo Decembrio y su* De politia Literaria[1]. *Presencia de gramática y retórica*[2].

La biblioteca, punto de referencia en las reuniones intelectuales que mantiene el círculo de amistades del dueño de la biblioteca, queda dibujada claramente como telón de fondo en la *Politia Litteraria* de Angelo Decembrio. Las reuniones en gran parte tienen como objeto la fijación de un canon librario, que sirva de orientación y meta ideal en la creación y conformación de una biblioteca. Parten del conocimiento de los autores que la biblioteca encierra y, por consiguiente, parece estar abierta a los integrantes del grupo. Esta parte de la *Politia* no sólo incluye reflexiones compartidas sobre el tipo de libros adecuados, sino otros relativos, por ejemplo, a la configuración arquitectónica del edificio destinado a albergarla.

En un inciso, Decembrio hace constar la diferencia entre las bibliotecas privadas y las públicas. Hablando del modo de conservación de los libros dice (1.3.3):

A puluere quoque domestico libros custodies intactos, uti quidam *solent eos in arculis uel armario continere nec nisi singillatim ad legendum excipientes reponentesque. Quod est intra priuatam bibliothecam secretamue, non publicam et familiarem reseruare.*

Del pasaje se deduce que entre la biblioteca *publica* y la *familiaris* existe una afinidad que la contrapone a la *priuata* y *secreta*. La biblioteca privada queda entendida como una biblioteca reservada al uso de su dueño únicamente, mientras que por *publica* – en el caso de la biblioteca Estense – debe entenderse en un sentido restringido, es decir una biblioteca de acceso abierto a lectores amigos o conocidos[3].

En las reuniones entre los habituales humanistas y Lionellus d'Este, se habla de cuestiones relativas a la política, pero también de todo cuanto se refiere al

1 Utilizo la edición de N. WITTEN, Angelo Decembrio, *De Politia Litteraria*, München, 2002.

2 Pearl KIBRE, en su artículo « The intellectual interests reflected in libraries of the fourteenth and fifteenth centuries », *Journal of the history of ideas*, t. 7, 1946, p. 257-297, deja al margen estas materias, tal vez por considerarlas meramente instrumentales.

3 Anthony GRAFTON, « Comment créer une bibliothèque humaniste: le cas de Ferrare », in *Le pouvoir des bibliothèques. La mémoire des livres en Occident*, Marc Baratin. - Christian Jacob ed., Paris, 1996, p. 189-203. En p. 198, hace referencia a la existencia – constatada en « les documents d'archives » – de dos bibliotecas, una pública (situada en la Torre de Palacio) y otra privada (« dans l'appartement de Lionello »).

discurso; en este punto, las conversaciones pueden versar sobre un tema de historia, poesía, filosofía, sin dejar de lado la precisión en la expresión[4]. Esta tripartición básica: política, filología -entendiendo por tal las materias incluidas en los *studia humanitatis*, incluso la gramática-, nos sitúa ante una concisa definición de los factores que contribuyen a la formación de un verdadero humanista: conciencia ciudadana y elementos que la propician y le permiten participar activamente en ella.

La discusión se establece sobre un principio inicial: una biblioteca parte de la aplicación práctica de la teoría, cuya difusión corresponde a los gramáticos:

> *Alia quippe illorum docentium consuetudo inter discipulos magis praeceptoresque quotidianis lectionibus agitanda, alia huiusce intentionis nostrae commoditas, quae de recte dictis seu de iis quae inter doctos uulgo recte dici uidentur, iudicium seuerius affert et emendationem. Nos sane etsi ab eorum institutis priscorumque praeceptionibus non dissentimus, multo tamen super insinuationem illorum argumenta usu cognouisse opus est, ut, cum illi theorice, nos practice quodammodo disputemus*[5].

El aprendizaje de las normas es previo al uso de la biblioteca. En el mejor de los casos, puede ser simultáneo. De este presupuesto parte la discusión posterior, por lo cual no llama la atención que la parte referente a la norma reciba un tratamiento lateral. El orden de la exposición advierte del interés otorgado a este tipo de libros en una biblioteca como la dibujada por Decembrio.

La discusión sobre cuáles son las obras básicas que deben encontrarse en una biblioteca empieza en 1.3. El orden dado a los libros dentro de la biblioteca sigue la idea de los "géneros" literarios, según la concepción del momento. Estos son el eje del orden, no los autores. Dentro de ese marco constituido por poesía, historia y filosofía, caben "subgéneros", como la epistolografía o la oratoria.

Decembrio inicia con la poesía, sigue con lo que llama: *eloquentiae studia* que incluye la epistolografía, los discursos de Cicerón –mezclados con los tratados de retórica ciceronianos y la *Institutio oratoria* de Quintiliano-, los discursos insertos en la obra de Livio y la obra de los principales historiadores, así como los compendiadores. Termina con los filósofos.

La cita de autores latinos clásicos, de presencia obligada en la biblioteca, incluye a Terencio. La facilidad de comprensión para los semidoctos es aparente, por eso los *magistri ludi* lo tienen siempre entre manos. Pero, si se quiere comprenderlo bien, deben recurrir a Donato (1.3.22):

> *Sed nisi Donatum prius inspexerint, quanquam in eo multa perdita, aut Graecorum poematum familiaritatem rhetoricae artis et figurarum cognitionem habuerint, eum non sapienter intelligant*.
>
> [Pero, si no han estudiado antes Donato – aunque se haya perdido mucho –, o no les son familiares los poemas griegos ni conocen los tratados de retórica y dominan las figuras, no pueden comprenderlo en profundidad]

Se trata de una recomendación a los maestros que no supone la inclusión de este autor en la biblioteca: en la fase de formación es necesaria la gramática, la retórica y las figuras, puestas en paralelo con los autores griegos modelo.

Tampoco son adecuados para una biblioteca como la que se discute los diccionarios como el *Comprehensorium* de Papías o el *Catholicon*, llenos de imprecisiones y errores. En todo caso son admisibles Donato, Servio y Prisciano entre los gramáticos y Nonio Marcelo y Sexto Pompeo Festo entre los lexicógrafos (1.7.8)[6]. La biblioteca, los autores selecciona-

[4] 1. 1. 3: *Nunc de regnorum uicissitudine principantiumque moribus, nunc de memorabili re, quae ad eloquentiae cultum pertineret, seu historica aut poetica siue de uocabulorum proprietate dissertabat* (sc. Leonellus)…

[5] A. GRAFTON « Comment créer », *art. cit*., p.193, atribuye a la biblioteca descrita por Domicio la función de ser « centre de critique textuelle où les philologues pourrait déposer des textes classiques soigneusement corrigés ». Parece excesiva la idea de la biblioteca como centro filológico donde los humanistas trabajan sobre los textos. Habría que pensar más bien en un lugar propicio a la formación y reunión de un pequeño grupo, preparado para discutir sobre puntos concretos de los textos que despierten el interés por uno u otro motivo. Nunca atribuirles un trabajo continuado y sujeto a un método, sea el que sea, como lo es la corrección de un texto.

[6] 1. 7. 8: *Sunt enim qui, quoscumque vestrum, novos etiam, expositores seu dictionarios studiose perquirant. Sed hoc est ignorationem profiteri, eoque magis, cum ad devias librorum circumscriptiones et imperitorum praecepta declinant – cuiusmodi* Comprehensorium *dicitur et* Catholicon*, ac pleraque ingenia gregariaque volumina – rudibus vel nulli potius convenientia, qui maxime cupiat erudiri… Ita cum ineptiis ea sint plena volumina, non ego perquiram potius quam Donatum et Servium Priscianumque grammaticos eruditiores, nec potius quam Marcelli Festique disertiora documenta*.

dos para esa biblioteca representan para el usuario la posibilidad de superar la fase inicial de aprendizaje, le posibilita el hablar *eleganter*, dominar la *elocutio*, que no sólo consiste en el uso adecuado de los vocablos, sino en la perfecta adecuación dentro del discurso de todos los elementos de que éste consta[7]. Como modelo de lenguaje aduce las epístolas ciceronianas; eso es lo que debe estar en la biblioteca, porque:

> *Quippe cunctos licet dictionarios euoluas, nequaquam tamen sermonum concinnitatem excipies.*

A componer métricamente se aprende con Terencio, no en los manuales[8]. No obstante, de la biblioteca se excluyen expresamente aquellos autores que suelen utilizarse en las escuelas (1, 3. 159, 4-5): *qui facile a ludi magistris celebrantur.*

Debemos concluir que la biblioteca ideal de Angelo Decembrio persigue que su consulta sirva a un fin claro: hablar y escribir *eleganter*. Por tanto, no tiene nada de extraño que no se admitan gramática o diccionarios propios de una persona que no comprende el latín, y sí obras como las de Nonio Marcelo o Festo. También se comprende la presencia de la retórica, cuya exaltación tiene su lugar en 1.4, y la inclusión de los comentaristas[9].

Una observación sobre el lugar que debe ocupar la biblioteca dentro de la *domus* contribuye a definir cuál es, para el autor, el punto de referencia. En 3. 4 discurre sobre cuáles deben ser las condiciones de limpieza, el modo de colocar los libros, etc. y para finalizar habla del modelo sobre el que se basa su elección del lugar:

> *His autem rationibus bibliothecam in secretiore domus parte habere par est, cuiusmodi apud Plinium minorem autem cubiculum deprehenditur, qua quidem lectitandos magis libros, ut ipse ait, quam legendos includeret.*

La biblioteca está concebida como lugar de perfeccionamiento, no de aprendizaje. Una vez alcanzado el dominio del lenguaje, los textos se transforman en fuente de placer y sabiduría. El contacto con esos textos, su identificación con ellos imprimen sobre su latín ese toque de elegancia a que un humanista debe aspirar y que le permite desvelar qué se oculta tras las penosas y corruptas copias de los *librarii*.

1. 2. *Nicolas V*.

Un grado menor de abstracción representa el *desideratum* ofrecido por Nicolas V con vistas a definir cuáles son los libros indispensables en una biblioteca.

Como bien se sabe, Tommaso Parentucelli, después papa Nicolas V, elaboró un inventario en el que especificaba los autores y obras que debían integrar una biblioteca, fuera este gobernante (laico o eclesiástico) o simple ciudadano[10]. La lista, confeccionada a petición de Cosme de Medicis, data del 440 y, a partir de ese momento, se toma como una especie de canon.

En la lista, además de los consabidos modelos literarios (hasta Apuleyo), son considerados como literatura historiadores y filósofos, encontramos varios escritores técnicos (Celso, Catón y Columela, Vitrubio, Vegecio) y enciclopedistas de distinto tipo (Plinio, Aulo Gelio, Macrobio y Marciano Capella). Si exceptuamos al último, Marciano Capella, el resto coincide en casi su totalidad con los nombres incluidos en el *De politia litteraria.* Como Decembrio, también considera imprescindible a Quintiliano.

La separación se produce en un punto: la presencia de los gramáticos a los que, proporcionalmente, les dedica una gran atención. De 31 menciones de autores, los gramáticos son 7, es decir, algo menos de la cuarta parte.

Si atendemos al reciente trabajo de A. Manfredi[11], que propone la identificación de algunos de los códices latinos de la biblioteca del papa Nicolas V, vemos que la lista redactada por Parentucelli es de mínimos, puesto que, en las conclusiones derivadas de su estudio, el número de autores que Nicolás V poseía en su biblioteca resulta incrementado en todas las disciplinas con respecto a la lista.

En el ámbito que nos interesa, es claro el aumento – en los libros identificados como perteneciente a su biblioteca – de obras destinadas a proporcionar

7 1. 4. 1: *Elocutionem uero eam dicimus ipsius ore magistri, quae in uocabulorum non solum expolitione consistit, uerum etiam colligatione seu dispositione partium orationis.*

8 3. 25: *Nulla certe a magistris metrificandi doctrina dari potest huiusmodi sedulitate praestantior.*

9 No está claro siquiera que sean estos textos los utilizados en la escuela. Si tenemos en cuenta los estudios de P. GRENDLER, son gramáticas mucho menos extensas y probablemente vocabularios *ad usum scholarium.*

10 G. SFORZA, « Nicolaus V: Inventarium quod ipse composuit ad instantiam Cosmae de Medicis », in *Atti della R. Accademia Lucchese*, t. 23, 1884, p. 359-382. Prescindo de los autores patrísticos y de contenido doctrinal.

11 *I codici latini di Nicolò V. Edizione degli inventari e identificazione dei manoscritti*, Città del Vaticano, 1994.

normas o a solventar dudas textuales. De los gramáticos citados en su lista "canónica" como básicos en cualquier biblioteca: Varrón, Pompeyo Sexto, Nonio Marcelo, Donato, comentarios de Servio, Donato y Prisciano, Manfredi ha localizado únicamente a *Donatus maior cum Cathone* (2 ejemplares). Y sin embargo como pertenecientes a su biblioteca, aunque ausentes de la lista, registra: el *Catholicon* (3 ejemplares), Papías, la *Expositio uocabulorum* (2 ejemplares) y la retórica de Mario Victorino.

Dos conclusiones se imponen: en la elaboración de su lista, Parentucelli ha omitido, intencionalmente, diccionarios y gramáticas medievales: *Catholicon*, Papías y *Expositio uocabulorum*, probablemente denominación dada también a Papías. No hay más que recordar la exclusión explícita que de estas obras hace Cándido Decembrio en el pasaje en que habla de gramáticos y comentaristas.

En segundo lugar, es destacable la ausencia del resto de gramáticos y lexicógrafos, cosa que puede deberse al menor interés que despiertan en los usuarios habituales, conjugado esto con el mayor interés de los humanistas que puede haber inducido al hurto[12].

Lo más importante de esta comparación entre el canon propuesto y la aplicación del mismo a la realidad de una Biblioteca es el conflicto entre lo que se sabe imperativo racionalmente, y lo que la práctica impone. *Catholicon* y Papías, residuos de una época culturalmente despreciable, acaban en las estanterías de aquellos mismos que los rechazan públicamente, al no contar con instrumentos que puedan sustituirlos en ese mismo terreno.

2. BIBLIOTECAS DEL SIGLO XV.

2. 1. *Bibliotecas de humanistas italianos.*

La atribución de un carácter privado a la biblioteca de un humanista de la segunda mitad del siglo XV resulta un tanto artificial. Para estudiar la composición y funcionamiento de esas bibliotecas habría que definir qué entendemos al hablar de privacidad en ese siglo y en esas circunstancias, ya el significado actual del término no es transferible a aquella situación.

SOZOMENO DE PISTOIA (1387-1458). Su biblioteca fue donada al Comune de Pistoia y el inventario de la misma fue redactado dos años después de su muerte, en 1460.

El inventario está organizado por apartados, que no sabemos si responde al orden que le fue dado por su poseedor o por el encargado de distribuir los libros dentro de la biblioteca del Comune.

Cada uno de los cinco apartados responde a un tipo de libros, a un "género", si damos a este término un sentido amplio[13].

Un primer grupo (*in primo scamno*) está dedicado a gramáticas, glosarios/diccionarios y enciclopedias; el segundo incluye obras de retórica; el tercero a poetas y comentaristas, y el cuarto a historiadores y filósofos[14].

Entre las gramáticas encontramos el Priscianus minor, es decir la parte relativa a sintaxis (dos ejemplares), Varro, el *Doctrinale glossatum* y las *Regulae grammaticales dom. Soz*. Como glosarios/diccionarios están: Nonius Marcellus, Festus Pompeius y el *Papias*. Y junto a estos libros: Servius, Q. Asconius Pedanius, Aulus Gellius y Macrobius.

In secundo scamno la retórica. Comienza con la *Rhetorica uetus et noua*, *De oratore*, *Brutus* y *Orator* de Cicero, Victorinus y Alanus *Super r. Ciceronis*, el comentario de A. Lusco a los discursos de Cicerón, Quintilianus y las *Declamationes* de Séneca.

En el tercer *scamnum*: Comentarios sobre poetas: Horacio, Ovidio, Séneca (tragedias), Lucano, Juvenal, Persio y comentario de Lactancio Plácido.

El orden atribuido a las secciones parece claro: en primer lugar los instrumentos de trabajo. En una primera fase, básica, adquisición y dominio de la lengua

12 Si prescindimos de los Padres de la Iglesia, autores humanistas y griegos (tanto en lengua griega como en traducción), la situación de la Biblioteca de Pizzolpasso resulta ser similar. Sólo un Nonio Marcelo como obra gramatical. Cf. A. PAREDI, *La biblioteca del Pizzolpasso*, Milano, 1961.

13 G. SAVINO, « La libreria di Sozomeno di Pistoia », *Rinascimento*, t. 16, 1976, p. 159-172.

14 El quinto y sexto *scamni* no interesan a nuestro propósito: son misceláneos de autores griegos, traducciones y comentarios a los mismos, libros de derecho, religión, autores renacentistas, etc.

(gramáticas y léxicos). Para completar las necesidades, junto a los anteriores, libros en los que pueda obtener información sobre cuestiones diversas, especies de enciclopedias que resuelven dudas que van mas allá del simple significado de la palabra: Aulo Gelio y Macrobio.

En una segunda fase, la retórica. Las obras que podríamos considerar manuales, retórica antigua y nueva de Cicerón[15] y los comentarios de Victorino y Alano sobre la retórica de Cicerón, se nos presentan unidas aquí a un conjunto de *declamationes*, utilizado probablemente como ejemplificación de logros y modelo que puede seguirse. Incluye tambien obras sobre principios retóricos que no responden al carácter de manual: el *De oratore, Orator* y *Brutus* de Cicerón, la *Institutio* de Quintiliano, discursos de Cicerón y el comentario de Antonio Lusco a los discursos de Cicerón. Resumiendo: principios básicos acompañados de ejemplos; exposiciones teóricas, de carácter más elevado, acompañados de modelos adecuados como son los discursos de Cicerón y un comentario humanistas.

Para terminar: autores y comentarios. Aquí comentarios a poetas exclusivamente y autores con exclusión de aquellos que, en cierto modo, puedan relacionarse con el apartado de historia y filosofía que sigue, requisito que deja reducido el apartado a los poetas.

Me limito, lógicamente, a las dos primeras secciones: gramática y retórica. No tiene por qué sorprender la coincidencia con la lista de libros indicadas por Nicolas V.

El criterio aplicado en la distribución y organización de la biblioteca es claro: útiles de trabajo, de preparación a la tarea de lectura e interpretación de los textos, seguido del material necesario para el trabajo de creación, tanto oral como escrita (apartado de retórica). En tercer lugar, a modo de meta, los modelos que motivan la preparación anterior y sobre los que se sustenta toda doctrina: los autores, poetas latinos todos salvo el Dante. Como ayuda para su mejor comprensión, los comentarios existentes.

Existe, tanto en uno como en otro apartado una dosificación de la dificultad, es decir, no se soslaya la necesidad de manuales escolares como pueden serlo en gramática el *Doctrinale* o el Papías y en retórica los manuales "ciceronianos". Ahora bien, se atiende a quienes superada esa fase aspiran a un enriquecimiento y ampliación de sus conocimientos.

Resulta hasta cierto punto sorprendente que el inventario de los libros de Giorgio Antonio VESPUCCI (1434-1514), profesor de griego y latín en Florencia, coincida con el *desideratum* expreso en la lista que nos proporciona Nicolás V[16]. En efecto, al margen de autores latinos y griegos, incluye en su bibliotheca a Varrón, Festo, Nonio Marcelo, el comentario de Donato a Terencio, Prisciano y Diomedes, autores todos, a excepción del último incluidos en la lista del papa Nicolás V. Faltan, sin embargo, los léxicos y gramáticas medievales, que hemos visto presentes en el inventario de la biblioteca de Sozomeno y en la biblioteca real de Nicolás V.

El canon de gramáticos y rétores se encuentra ampliado o reducido según las tendencias del humanista. Poseemos los inventarios de varias de estas bibliotecas.

La biblioteca de Aulo Giano PARRASIO[17] contiene una serie de gramáticos latinos no frecuentes: Focas, Probo, Terencio Escauro, Velio Longo; gramáticos de la época, como Pomponio y, naturalmente, varios ejemplares de Prisciano y Donato minor. No falta una gramática modista. Hay tratados de ortografía (adespota) y de métrica. También algún léxico.

La retórica "práctica" está dignamente representada: Cicerón, Quintiliano y Fortunaciano; junto a los dos una retórica de Aristóteles, el *Brutus* ciceroniano. Hay léxicos griegos y latinos y las habituales enciclopedias: Aulo Gelio, Solino, Macrobio, Isidoro de Sevilla y, por encima de todo, abundan los comentarios a los autores más destacados, comentarios que van desde Donato y Servio hasta los humanistas, incluyendo al mismo Parrasio.

Asimismo tenemos el inventario de la biblioteca de Giovanni AURISPA[18]. Encontramos allí: un Varrón

15 Identificables con *Ad Herennium* y *De inuentione*.

16 F. GALLORI, « Un inventario inedito dei libri di Giorgio Antonio Vespucci », *Medioevo e Rinascimento*, t. 9, 1995, p. 215-231.

17 CATERINA TRISTANO, *La biblioteca di un umanista calabrese: Aulo Giano Parrasio*, Roma, 1988. Según la autora, la biblioteca contenía 657 ejemplares. De ellos en torno a un 12% tienen un carácter instrumental.

18 A. FRANCESCHINI, *Giovanni Aurispa e la sua biblioteca. Notizie e documenti,* Padova, 1976.

de lingua Latina, varios ejemplares de Prisciano, Donato minor, un Máximo Planudes, pero también ejemplares de gramáticas medievales como dos ejemplares del *Doctrinale* de Alejandro Villadei. Contiene las obras de Nonio Marcelo y Pompeyo Festo, pero también diccionarios medievales como Hugución de Pisa y Papías y vocabularios sin atribución concreta. Esto hace pensar que la presencia de Prisciano, Nonio Marcelo y Festo se impone como libros de consulta, mientras que en la práctica los usuarios recurren a gramáticas reducidas a poco más que normas memorizables y a diccionarios cuya consulta puede facilitarles de forma más cómoda el acceso a términos de uso más frecuente, con mayor rapidez y mayor claridad. De sintomática puede calificarse la existencia de varias *artes* métricas y de una *summa dictandi*. Y *a sensu contrario* la presencia de las *Elegantiae* del Valla.

Las enciclopedias están representadas, como es habitual, por Macrobio y las *Etimologías* isidorianas. Los libros de retórica se repiten con respecto a las bibliotecas conocidas: las dos retóricas atribuidas a Cicerón, Fortunaciano, Agustín de Hipona(?); una relativa novedad es la inclusión de la *Retórica* de Trapezuntio.

Como sucedía en el caso del Parrasio, lo que destaca es el amplio abanico de comentarios a autores: desde Plauto, Terencio, Cicerón (discursos y retórica) y Virgilio hasta Jerónimo de Estridón.

Quiero terminar este rápido recorrido por las bibliotecas de algunos humanistas con la de Leonardo DA VINCI[19]. La razón es simple, de los citados, Leonardo es el único cuya dedicación exclusisva ses el texto. Entre los 116 títulos mencionados encontramos: un Donato bilingüe y las *Regulae Latinae* de Franco de Urbino y de Guarino de Verona probablemente, un *Doctrinale* y los *Rudimenta grammatices* de Perotti; un *Donatello* (*Donatus minor*?) y un Prisciano *De octo partibus orationis,* asimismo un *Vocabulista* – tal vez el *Catholicon* o Papias –, un *Vocabulista ecclesiastico latino e volgare* y las *Elegantiae* de Lorenzo Valla. He dado a la enumeración un orden lógico en el aprendizaje: gramática morfológica; gramática sintáctica, léxico y modos de expresión. No encontramos, significativamente, ningún libro de retórica, indicio de que tales estudios están reservados, sobre todo, a la exposición oral. Tampoco figura el Prisciano, encontraste con el resto de las bibliotecas que hasta ahora hemos visto. No hay comentarios a autores. Diríase que Leonardo ha adquirido aquellos libros necesarios, imprescindibles para la recta comprensión del latín y su correcta expresión. Nada más. Y esos libros tienen todos un carácter práctico, son sencillos y adecuados al fin perseguido.

En resumen, las bibliotecas de cuya composición podemos hablar con ciertas garantías, nos las definen como bibliotecas no sólo de lectura, sino de trabajo. Así mismo nos proporcionan información sobre uno de los aspectos del humanismo del siglo XV de mayor interés: cuáles son los instrumentos de consulta de que disponían y cuales destinados al aprendizaje de la lengua. La diferencia, arriba anotada, entre teoría y práctica, queda aquí en evidencia.

Existen partes de la gramática que no varían, con independencia del manual o tratado que las transmita: estas son la ortografía y la morfología. Cambia, o puede cambiar, la presentación de la sintaxis, aunque al ponerla en relación con el estilo, es a través de la lectura de los autores como se adquieren los conocimientos sintácticos. Es el cambio fundamental en la idea humanista de la enseñanza del latín o el griego, el método pedagógico propugnado teóricamente.

Los humanistas, por consiguiente, no necesitan nuevas gramáticas; las *Regulae grammaticales* de Guarino de Verona, no cambian las normas, reducen el volumen del manual. Hablar, como se hace a menudo, del carácter tradicional (que se hace equivalente de medieval) de estas gramáticas no tiene mucho sentido. Incluso un manual de morfología latina actual, si eliminamos la tipografía, la presentación y la reducción al mínimo de los aspectos memorísticos, no difiere de las *Regulae grammaticales.* El mismo Valla, junto a las *Elegantiae*, que podemos interpretar como un modo de concebir la sintaxis, tiene una gramática en verso, reservada al aprendizaje de la morfología. De ahí que las gramáticas se repitan y junto a las *Regulae grammaticles* de Guarino se mantenga el Donato e incluso el *Doctrinale* que mantiene como carácter medieval su presentación en

19 L. RETI, « The two unpublished manuscripts of Leonardo da Vinci in the Biblioteca Nacional of Madrid. II », *The Burlington Magazine*, t. 110, 1968, p. 81-89, y C. MACCAGNI, « Leonardo's list of books », *ibid*., t. 110, 1968, p. 406-410.

verso. Las gramáticas que desaparecen en la enumeración de libros de bibliotecas son las gramáticas medievales que unen a las normas reflexiones varias de raigambre modista.

2. 2. *Bibliotecas de gobernantes*[20].

2. 2. 1. El Cardenal Giordano Orsini[21].

El testamento del cardenal Giordano Orsini, muerto en 1438, incluye la donación de libros a varias instituciones ecelesiásticas. Detalla cada uno de los libros objeto de la donación de modo sucinto, aunque hace posible una clasificación *grosso modo* de los mismos. La suma de los tres legados, si excluimos lo que podríamos considerar « obras de aplicación directa al culto » es de unos 225 libros. De ellos un 35% aproximadamente son de carácter secular. De ellos los siguientes son obras relacionadas con la gramática o la retórica: Prisciano y Aspro, exclusivamente gramaticales; *Catholicon* de Juan de Balbi, gramática y diccionario juntos y las *Deriuationes* de Hugución de Pisa, diccionario organizado por raíces. Por lo que respecta a la retórica: la *Retórica* de Cicerón[22] y Quintiliano.

Aunque el número de autores es reducido, estos son representativos de la faceta de la biblioteca real, sin que escape de ello Prisciano, especialmente vigente a partir de los modistas. Así como Donato ha podido ser sustituido por gramáticas normativas escolares reducidas, que no se mencionan en la composición de las bibliotecas, Prisciano es la guía erudita imprescindible. La presencia de los diccionarios: *Catholicon* y Hugución (en otros casos Papías) vamos a verla repetida y, a pesar de ser objeto de desprecio en teoría, parece inevitable contar con ella, dada la inexistencia de otros vocabularios posteriores.

En cuanto a la retórica, también las dos aquí mencionadas aparecen con regularidad en los inventarios de bibliotecas conservados.

2. 2. 2. Cosimo de Medicis (1389-1464)[23].

Entre los libros identificados de la biblioteca de Cosimo, solamente pertenece al grupo que nos interesa un Prisciano y alguna obra de retórica teórica de Cicerón. Sin embargo, en el inventario redactado en 1417, donde figuran sesenta y seis libros, tenemos varios que responden al criterio de útiles de trabajo. Son los siguientes: un Asconio, un Papías, un Servio, un *Dottrinale piccolo* y *Servius de octo partibus orationis*[24].

Observamos aquí una reducción del número de ejemplares relacionados con el aprendizaje y práctica de la lengua con respecto a las bibliotecas de los humanistas aunque, en pequeña escala, se reproduce el esquema: el *Doctrinal* que contien Donato y la información que debe memorizarse (morfología), Prisciano para las cuestiones sintácticas básicas; Papías, vocabulario necesario; Servio y Asconio, comentarios a los dos modelos clásicos en poesía y prosa: Virgilio y Cicerón.

2. 2. 3. Los Visconti.

Distinto es el caso de los Visconti. En el inventario de 1426 se observan perceptibles diferencias con respecto a las bibliotecas anteriores.

Las retóricas son abundantes: cinco de Cicerón – una de ellas comentada –, un Quintiliano y tres ejemplares de las *Declamationes* atribuidas a Séneca, uno de ellos glosado. Es interesante la presencia de cuatro *artes dictaminis*.

El número de gramáticas aumenta considerablemente: un Donato, doce Priscianos, de los cuales cinco contienen el *Priscianus minor* y a los que hay que añadir dos Priscianos glosados, lo cual implica la presencia de los comentaristas medievales en la biblioteca; un *Grecismo*, las *Regulae* de Sancino, unas *Flores grammaticae*, una gramática anónima, un Martín de Dacia y una ortografía.

Los diccionarios, sin embargo, son los de siempre: Papías, Ugución, *Catholicon* y Osbern de Gloucester. En cuanto a los comentarios, Servio a las *Bucólicas,* a algunas obras de Horacio y Ovidio; a Valerio y Estacio.

20 Incluimos bajo este criterio las bibliotecas de autoridades eclesiásticas.

21 CHR. S. CELENZA, « The will of Cardinal Giordano Orsini (ob. 1438) », *Traditio*, t. 51, 1996, p. 257-286.

22 Por la época habría que identificarla con la *Rhetorica ad Herennium*.

23 A. C. de LA MARE, « Cosimo and his books. Cosimo 'il Vecchio' de'Medici, 1389-1464 », in *Essays in commemoration of the 600th anniversary of Cosimo de'Medici's birth*, F. AMES-LEWIS ed., Oxford, 1992, p. 115-156. Cf. F. AMES-LEWIS, *The library and manuscripts of Piero di Cosimo de' Medici*, New York – London, 1984.

24 Probable confusión con Donato o Prisciano.

2. 2. 4. Federico de Montefeltro (1422-1482)

Interesante resulta el análisis del inventario de Federico di Montefeltro. De la importancia concedida a la biblioteca nos habla la parte dedicada a la figura del bibliotecario en un opúsculo sobre la organización de la casa del Duque de Urbino escrito entre 1477 y 1482[25]. Por ese apartado vemos la función múltiple de esa biblioteca. El bibliotecario debe encargarse de organizar los libros de modo que, cuando se busca uno en concreto, sea fácil de localizar y de revisar para evitar cualquier desperfecto. Debe mantener en condiciones la sala en donde están, evitar que los libros salgan o descoloquen y reclamar los prestados[26]. También, y en gran medida, le es atribuida la función de guía de los visitantes. La biblioteca se considera una de las mayores "bellezas" de la mansión: a los visitantes « d'auctorità e de doctrina » debe hacérseles ver la belleza de « caracteri e miniature »; a los ignorantes, que solo por curiosidad quieren verla, una ojeada (*occhiata*) les basta. Sobre todo, cuando los visitantes son muchos, debe cuidar de que no roben ningún libro.

De lo anterior parece claro que la biblioteca no estaba pensada para acoger a muchos lectores y sí buscaba la belleza de los ejemplares como una muestra más de poder.

En el estudio que de la biblioteca hace Marcella Peruzzi[27] traza un esquema proporcional de las materias tratadas en los libros; ahora bien, sólo tiene en cuenta: autores clásicos, autores de época medieval, autores humanistas y textos jurídicos, obras teológicas, textos sagrados. Es de suponer que las obras que nos interesan están dispersas en los tres primeros apartados.

Si recurrimos al llamado *Inventario Vecchio* de la biblioteca, de finales del siglo XV, podemos precisar el punto que nos interesa[28]. El número de ejemplares registrados es de 656, aunque el número de obras sea superior, puesto que un volumen contiene en varias ocasiones, más de una obra.

Existe un orden en el registro de los volúmenes. Se comienza por los autores cristianos y medievales; siguen filósofos e historiadores que dan paso a los escritores técnicos. Este apartado actúa como transición a la retórica.

Los tratados de retórica (n°s 443-461) son los que suelen encontrarse: Cicerón y Quintiliano, a los que se suman otros menos frecuentes: los *Schemata* de Rutilio y Fortunatiano[29].

Siguen los autores "clásicos" (n°s 462-525), autores humanistas (n°s 526-543) y autores en lengua vernácula).

Para finalizar, gramática (n$^{os.}$ 564-581)[30] y comentaristas (n$^{os.}$ 582-656). Entre estos últimos hay que decir que encontramos alguna obra gramatical: las *Elegantiae* de Valla, el *De orthographia* de Tortelli, los *Rudimenta grammatices* de Perotti, un comentario a Prisciano –probablemente modista–, un Papías, las *Regulae grammaticales* de Guarino, una gramática atribuida a Donato (*¿Ianua?*). Todas comparten un rasgo: sus autores pertenecen a época no clásica. El número de gramáticos e instrumentos de trabajo afines, como diccionarios, vemos que son relativamente numerosos[31].

Si bien es cierto que al bibliotecario se le señalan como tareas el cuidado de la biblioteca y el acompañar a la visitas mostrándole los tesoros, hay que pensar que en el cuidado, aunque no se mencione, va incluida la organización de los libros. La lectura del inventario, en esta última faceta, permite identificar la labor de un bibliotecario competente e incluso atisbar en el orden dado a los libros la función que se les atribuye.

Los apartados anteriores a la retórica agrupan a los autores en prosa de cualquier época y género. La retórica, el arte de expresarse públicamente les sigue. Son

25 S. EICHE, *Ordine et officii de casa de lo illustrissimo signor Duca de Urbino*, Urbino, 1999.

26 « E recordesi avere el scripto de mano de quello a chi fussino imprestati ».

27 MARCELLA PERUZZI, *Cultura, potere, immagine. La biblioteca di Federico di Montefeltro,* Urbino, 2004.

28 C. STORNAJOLO, *Codices Urbinates Graeci*, p. LIX-CCII.

29 Las *Declamationes* atribuidas a Séneca figuran entre las obras de Séneca, en el apartado dedicado a los filósofos.

30 Encuadernados con Rutilio y Fortunatiano, incluidos en retórica, están otros dos gramáticos: *Servius grammaticus* y *Apuleii de nota aspirationis*.

31 Algunos volúmenes incluyen varios gramáticos, lo cual amplia el número aparente.

los autores cuya lectura debe formar, tanto en motivos como en forma, al "orador". Y es la sección que más libros tiene: 461, en torno a un 70%. El 30% restante está dedicado a la "literatura" y a los instrumentos que ayudan a su comprensión y por qué no, a la creación: los comentarios y la gramática respectivamente. También aquí se percibe el predominio concedido a la formación del futuro, o actual, gobernante.

La biblioteca concebida como uno más de los elementos de poder, lo es en dos sentidos: el de su belleza y el no visible de vehículo de formación de gobernantes. Cosa que se confirma si pensamos en las imágenes de grandes hombres pintadas en el « studiolo » de Federico. Entre los personajes laicos figuran escritores cuyas obras están relacionadas con la lógica, la ética, la astronomía, la música, la aritmética, la geometría, el derecho y la medicina. Resumiendo, la gramática y también la retórica, simples instrumentos al servicio del dominio de la palabra y de la estética no ocupar demasiado lugar, y la presencia de Cicerón no se debe, con toda seguridad, a sus obras de retórica, sino a lo que dentro de la política y la literatura romana representó.

2. 3. *Una biblioteca pública. San Marcos en Florencia*

La historia de la Biblioteca de San Marcos en Florencia nos es conocida[32]. Partiendo del legado de su biblioteca por parte de Niccolo Niccolì fue completándose con adquisiciones y donaciones posteriores de bibliotecas privadas seculares y conventuales[33]. Debido a estas circunstancias el catálogo de la biblioteca pública de San Marcos debiera reflejar en cualquiera de sus especialidades el hecho de ser el resultado de la suma de varias bibliotecas. El inventario publicado sigue el orden dado en la biblioteca al conjunto. Los apartados de donde he tomado las referencias son los "bancos" *ex parte occidentali*: 24 y 25 (retórica), 25-31 (enciclopedias, gramática y léxico)[34]:

Obras de retórica:
- Cicerón (incluida *Ad Herennium*) (6)
- Quintiliano (incluidas *Declamationes*) (5)
- *Schemata P. Rutilii*
- *Iulius Severinus, Valerii praeexercitationes*

Obras de gramática:
- *Priscianus maior* (7)
- *Priscianus minor* (2)
- *Quaedam grammaticalia… Priscianus, Alcuinus*
- *Doctrinale*
- *Regulae quaedam grammaticales* (Guarino de Verona?)
- *Graecismus glossatus*
- *Diomedes, Focas, Caper, Agroecius, Donatus, Seruius et Sergius in Donatum*
- *Tortelli de orthographia*
- *Quidam antiqui tractatus et utiles de literis*
- *Quidam tractatus grammaticae*
- *Libellus quidam multa bona continens ad eruditionem grammaticalium et musicalium et aliorum, et quasdam reuelationes.*
- *Tractatus de grammatica*
- *Tractatus de orthographia*

Comentarios:
- *Servius in Virgilium*
- *Domitius in Iuuenalem, Domitius in Martialem*
- *Glossula Concensis s. Prisc. Maiorem*
- *De oratore cum commento Omniboni*
- *Omniboni comm. in Lucanum/ Perotti Cornucopia*.

Léxicos/diccionarios:
- Festo Pompeyo

32 L. ULLMAN- PH. A. STADTER, *The public libraries of Renaissance Florence. Niccolò Niccoli, Cosimo de Medici and the library of San Marco*, Padova, 1972.

33 Una definición aproximada de los que se consideraba una biblioteca pública la vemos en la descripción que de la biblioteca de Niccolo Niccolì en el elogio fúnebre que Poggio Florentino le hace: *Communes erant libri sui omnibus etiam ignotis, presto aderant, aut legere uolentibus, aut transcribere, neque ulli omnino recusabat, qui aut doctus esset, aut uideretur uelle doceri, ut publica quaedam Bibliotheca & ingeniorum sustentaculum domus eius existimaretur. Etenim eos qui libros suos occultarent, neque cum ceteris participarent, cum essent aediti ad communem uiuentium utilitatem, quodammodo abhorrebat, affirmans huiusmodi teneri crimine expilatê hêreditatis.*

34 L. ULLMAN - PH. A. STADTER, *The public libraries*, *op. cit*., p. 125-243: « The San Marco catalogue. Texts. » Cuando varias materias se encuentran en un mismo volumen, he colocado cada una en el lugar que le corresponde.

A. Gelio (3)
Nonio Marcelo
Etymologiae
Glossarium (2)
Papías (2)
Catholicon
Hugución de Pisa
Tortelli
Iuniani Maii vocabularium
Nestoris <Dionysii> vocabularium
Distinctiones (?).

Otros:

Lorenzo Valla *Elegantiae*

Para empezar, creemos significativo el orden correlativo que se ha dado en la colocación a las tres materias: retórica, gramática y comentario.

Hay *repeticiones* obvias en el campo de la retórica (Cicerón y Quintiliano) y de la gramática: Prisciano sobre todo y Papías. Estas repeticiones, puesto que las adquisiciones es de suponer que perseguían completar los vacíos existentes en cualquier aspecto, hemos de atribuirlas a la aportación de las bibliotecas incorporadas.

En el terreno de la gramática, mucho más variado que el de la retórica, si tenemos en cuenta el número de ejemplares, hay que concluir que cada biblioteca incorporada contaba con un *Priscianus maior* y sólo dos con un *Priscianus minor*. Dato que desvela una mayor interés por las partes de la gramática más normalizadas: ortografía y morfología, que por la sintaxis. Esto concuerda con el grupo, bastante numeroso de gramáticas puramente normativas. Entre estas es oportuno destacar la indiferencia ante el mayor o menor renombre de las mismas: parece concederse igual validez a Donato, al *Doctrinale* y *Graecismus*, que a las *Regulae grammaticales* de Guarino de Verona. Todas ellas, pertenecientes a momentos tan diversos cronológica y culturalmente pueden desempeñar la misma función: transmitir normas fijas destinadas a ser memorizadas. La presencia de Diomedes, Focas, Capro, Agroecio unidos a Donato en un impreso según el inventario, debe atribuirse a un capricho por parte de algún bibliotecario o donante.

Ahora bien, la presencia de varios Priscianos *maiores* nos está diciendo que se mantiene vivo el interés por una gramática normativa con base teórica. O lo que viene a ser equivalente, que junto a los instrumentos de aprendizaje básico, tienen su lugar los libros de consulta destinados a un estadio avanzado y a fines distintos.

Algo semejante sucede con los ejemplares dedicados a léxico. Los famosos e imprescindibles diccionarios de los siglos XII y XIII, así como los anónimos glosarios, están encuadrados entre Festo, Gelio y Nonio Marcelo de la Antigüedad y autores del siglo XV. Responden a distintas necesidades, en definitiva a distintos intereses.

En cuanto a los diccionarios, sucede exactamente lo mismo. Aparecen juntos los diccionarios del siglo VII, los del XII y XIII y los del siglo XV. No existe una discriminación aparente entre Edad Media y Renacimiento en lo que atañe a diccionarios y gramáticas: el *Doctrinale* y *Grecismus* aparecen junto a Prisciano, Papías y el *Catholicon*, las *Etimologías*, junto a Nonio Marcelo y Perotti. Ahora bien, el hecho de encontrarlos juntos, sin olvidar que estamos ante una biblioteca resultado de la unión de varias, hay que pensar en la múltiple función de la biblioteca pública, destinada a atender a gente con intereses varios y diversos.

3. LA BIBLIOTECA CORVINIANA.

En el caso de la biblioteca corviniana no contamos con catálogos orientadores, sólo con varias noticias dispersas que nos informan sobre algunos de los libros ingresados en la biblioteca por donación o encargo. Bajo esos condicionamientos resulta arriesgado sacar conclusiones sobre el carácter del conjunto. En cualquier caso, basándome en la relación de libros ya identificados y conocidos gracias a Csaba Csapodi, voy a intentar trazar un breve panorama de lo que supone dentro de la biblioteca corviniana el apartado relativo a gramática y retórica[35].

La biblioteca de Matias Corvino, en principio, debiera responder al modelo de biblioteca privada de un *princeps* que, aunque imbuido de principios humanistas y educado en ellos, no parte de la idea del libro como dedicación principal, sino como instru-

35 C. CSAPODI, *The Corvinian library. History and Stock*, Budapest, 1973. Dada la naturaleza de mi estudio, muchos de los trabajos sobre ella no tienen entrada en las notas; sí el artículo de Klára PAJORIN, « L'opera di Naldo Naldi sulla biblioteca di Mattia Corvino e la biblioteca ideale ». *L'Europa ed libro nell'età dell'Umanesimo,* ed. Luisa Secchi Tarugi, Quaderni della Rassegna, 36, 2004.

mento de aprendizaje y de placer. Un aprendizaje que oscila y va desde el aprendizaje de la lengua, hasta el de principios morales o de formación bélica.

3. 1. *Relación de Matías Corvino con la Biblioteca. Personalidad del rey*.

Ahora bien, por otra parte, tanto la configuración como la finalidad concebida para esa biblioteca fundamentalmente responde a los criterios de personajes humanistas de modo más acusado que en los gobernantes italianos. Y no tanto porque sus preocupaciones políticas lo mantengan alejado de ella, como por la distancia de los centros italianos de cultura que impone inevitablemente un distanciamiento intelectual del ambiente que se respira en aquellas. A lo cual hay que añadir que, dada la lejanía de los centros humanistas, las posibilidades de elección resultan mermadas por las disponibilidades del momento.

Lo que conocemos de la personalidad de Matias Corvino, al margen de sus actuaciones públicas, es muy poco y, como es natural, siempre teñido de una película de elogio inevitable. En la recopilación de Marcio Galeoto sobre *dicta et facta* del rey, Matías parece conocer, porque los cita, *acutissimi philosophi et summi medici*. Esto es a propósito de una discusión sobre el parecido de los hijos al padre como prueba de no adulterio (2.4-5). No sólo conoce la lengua de su país y el latín, sino también la lingua *sclavina* (4.4). Cuando expone los conocimientos del rey de modo directo, le atribuye dominio de la astrologia y de Apuleyo platónico y por ello le gusta reunirse con teólogos, filósofos, médicos, poetas y oradores de todas las nacionalidades. Marcio Galeoto sigue dando cuenta de los temas discutidos en las reuniones (10.5):

> *Docti testimonia historicorum praeferebant. Indocti uero… contendebant asserentes aetatem nostram artibus machinamentis bellicis antiquitate praestantiorem…* [punto en el que interviene Matías para decir] *Artes enim bellicae machinamentaque et tormentorum uis magna tunc claruerunt, ut in* Frontino Vegetioque [Sigue citando militares destacados]

Cita un pasaje de la *Eneida* para ilustrar qué es lo que evitan los sacerdotes: *Et malesuada fames et turpis egestas*.

Conocía el Psalterio que leía cotidianamente. Pone en aprietos a un teólogo con una pregunta sobre el porqué de la desigualdad entre los hombres, pregunta en la que introduce una sentencia de Cicerón: *honos alit artes*. Al no recibir respuesta, contesta el rey (30.18):[35]

> *"Non multos in theologia libros legi, nec etiam in alis facultatibus. A puero enim ad regiam dignitatem erectus pauca e multis didici et militarem quodammodo litterarum arripui. Sed tamen huius rei declaratio, ut opinor, facile inuenietur"… Tunc rex M. iussit* opus diui Hieronymi contra Iouinianum *afferri, in quo haec sunt uerba: "propterea inter duodecim unus eligitur… infinita futurorum mysteria continentem"*

O sea, se hace traer el libro y lee el largo pasaje[36]. Por la presentación puede deducirse que la pregunta estaba preparada de antemano y la contestación también, ya que ordena traer el libro en donde se encuentra el párrafo que aduce.

Cuando habla en latín reconoce de inmediato los lapsus gramaticales cometidos (5.15):

> *Sed in hoc tam longo sermone et latino quidem rex lapsu linguae semel in grammatica peccauit. Dixerat enim "ordinem quam" in genere femenino, sed statim subiunxit: "'quem' genere masculino dicere uolebat"*

Pero, a continuación añade:

> *Est namque rex Mathias sermone promptus, ingenio uersato, lingua elimata, memoria diuturna, exercitatione formata.* [18] *Sed haec* magis ex frequenti hominum doctorum et eloquentium commercio quam studio acquisiuit. *Erat enim annorum quatuordecim, cum in regem electus est.*

Es decir, su dominio del latín no lo relaciona con el estudio, sino con la práctica.

Por una carta de Ioannes Pannonius sabemos que éste envía al rey un libro que lleva por título *De dictis regum et imperatorum*, en la idea de que: *ad earum formam non modo loqueris salsius, uerum etiam uiues sapientius*[37].

También Bartolomeo Fonzio tiene dos cartas en las que ensalza la formación de Matías Corvino, hasta alcanzar casi la categoría de una *laudatio*[38]. Pocas conclusiones se pueden derivar de su lectura puesto que corresponden al periodo en que este humanista buscaba ser llamado a la corte de Matías Corvino gracias

36 HIER., *Aduersus Iouinianum*, 26. La pregunta es por qué Pedro y no Juan es elegido como cabeza de la Iglesia.
37 *Analecta ad historiam renascentium in Hungaria litterarum spectantia*, ed. E. ABEL, Budapest-Lipsiae, 1880, p. 32.
38 BARTHOLOMAEUS FONTIUS, *Epistolarum libri III*, ed. L. Juhász, Bologna, 1931.

a sus excelentes relaciones con Ioannes Vitez, obispo de Strigonia.

De los testimonios anteriores lo único que es posible concluir es que la formación de Matías era superficial, como él mismo reconoce. Se reduce a un latín hablado cuyo nivel es el adquirido en la conversación con quienes le rodean y en unas lecturas que, por la repetida cita de frases y *sententiae*, y la mención expresa de su posible origen en el libro que le envía Juan Panonio hay que deducir que habia aprendido para utilizar en los momentos adecuados[39]. Únicamente destaca el concimiento, al parecer directo, que tiene de Frontino y Vegecio, aplicables a la estrategia bélica, pero no sabemos si por lectura en latín o traducción. Y, sobre todo, su afición a la astrología.

La biblioteca, por tanto, hay que considerarla un intento de emular y equipararse a los gobernantes italianos, apoyándose, en un principio, en los verdaderos humanistas de su reino: Iohannes Vitéz, obispo de Várad y después de Esztergom y su sobrino Ianus Pannonius, a partir de 1459 obispo de Pécs. Son ellos los primeros en atraer a los humanistas italianos, política seguida después por Matías. Ahora bien, eso no asegura la implicación del rey húngaro en la formación y organización de su biblioteca, aunque sí su voluntad de emulación y su admiración por la cultura. Más tarde, debe considerarse decisiva la presencia en la corte de Marzio Galeotto (1461-1473), Taddeo Ugoleto, en 1481, y Bandini.

3. 2. *La biblioteca. El lugar de la gramática y la retórica.*

Parto para el análisis que sigue de la obra de Csaba Csapodi dedicada a la reconstrucción de los fondos de la biblioteca corviniana[40]. He seleccionado tanto los libros considerados auténticos, como los dudosos o probables, los perdidos y los registrados en el inventario de 1686. Los dudosos van marcados con un asterisco y los perdidos con dos. La organización por materias es mía. El resultado es el siguiente.

GRAMÁTICA

*Tortellius

*Petrus Cenninius, *De natura syllabarum*

De elegantiis et reciprocis (1686)

Varia ex grammatica et rhetorica manuscripta (1686)

RETORICA

Quintilianus

*Rutilius Lupus y Aquila Romanus

Declamationes (2)

G. Baptista Guarino, *De ordine docendi et dicendi*

*Aurelius Brandolinus Lippus, *De ratione scribendi.*

COMENTARIOS

Asconio

Porphyrio, *Comment. in odas Horatii*

Domitius Calderinus, *Commentarium in Iuuenalem*

Giorgio Merula, *Commentarium in Iuuenalem*

Comment. in Vergilium (Servius, Donatus, Landinus),

*Omnibonus Leonicenus, *Commentum in Lucanum*

Perottus, *Cornucopia* (1686)

Victorinus, *Comment. in Ciceronis librum de inuentione*

Bartholomaeus Fontium, *Comment. in Auli Persii satyras*, *commentum in Valerio Flacco*

Moscopulos, *Comment. in Hesiodum*

ENCICLOPEDIAS

Aulus Gellius

Macrobius, *Saturnalia*

Martianus Capella

VOCABULARIOS

Vocabularium Graeco-Latinum et Latino-Graecum

**Festus, *De verborum significatione*

**Nonius Marcellus

*Paulo Diacono, *Libri de verborum significatione abbreuiati*

Bartholomaeus Anglicus (1686)

Calepinus (1686)

Dictionarium latinum (1686)

Lexicon latinum (1686)

Vocabularium linguae Latinae (1686)

39 De otra opinión es O. DESGRANGES, *Histoire de la bibliothèque Corvina*, Mémoire d'études, 2005, p. 24: « Matthias lisait beaucoup et connaissait le latin, qu'il avait appris de son précepteur, l'archevêque János Vitéz. »

40 *The Corvinian library*, *op. cit*. * Dudoso ** perdido

Victorini Rethoris Clarissimi qui solus Rome statuā meruit Commentum Super Rethoricis Ciceronis Incipit feliciter

OMNIS QVICVNQVE ici pit cuiuscunq; generis orationē hec tria in principijs adhibere debet ut auditores faciat attentos benuolos docilesq; Ergo hic cicero facit dociles audito res cum qd sit eloquentia ostendit. Attentos cum dicit se de eloquentia dicturum rem scilicet magnā Benuolos siqdem ostendit futurū ei cōmodū q his artib' fuerit edoctus Eloquentia igr qualis sit p seipsam nō ostendit sed est capax qualitatis quam in se non hīt si accipit ab agente Nam ut cuiuscunq; ingenū fuerit eum qui ea utit' pīn qualis sit uel quid faciat demonstrat Ergo qm̄ quis sapiens medi ocriter pot̄ uidere eloquentiā si in homine stulto sit malam esse si in sapiente bonam esse Propterea cicero non utrum bonū an malum sit eloquentia q̄rit sed utrū plus boni an plus mali ha beat ostendit Tractat aut̄ in principijs quatuor thesis unā talē studendū ee sapientiæ cū eloquentia Aliam parū pdesse sola sapi entiā tm̄ pdesse Terciā multū nocere eloquentiā si sine sapiētia sit & qa pot̄ dici ergo studendū eloquentie non est nā ubiq; sapientiā laudas respondetur studendū esse eloquetie qa p eloqn tiam uim suā exerit hec necessario Quarta thesis est studendū ee eloquentie si tm̄ que sit mixta sapientie Animadūtere tm̄ de bem' in principijs deliberationis ppositionē partes ppōnis executio nē partiū postremū ū sententiā q̄ diligent attendenti facile cog nitum est si aīaq̄ ad id unde coepit Cicero ueniam dicendū pri mo uidetur qd sit ars deinde qd interfit int' artē & ūtutē Ars est q̄ significantiā sui plenā non hīt sed intelligit' ad aliqd ptinere Non enī uelut cocuce nominato scimus statim quid sit codex ita mox scire possim' qd sit ars nisi additū fuerit cuius artis ars potentie gramatice eloquentie Virtus est animi habitus

Eloquēna

Quatuor thesis

1.
2.
3.
4.

nō

dxs q

virtus q

Victorinus: *Commentarii in Ciceronis librum de inventione*
Budapest, Országos Széchényi Könyvtár, Cod. Lat. 370., f lr

Vocabularium antiquorum adagiorum (1686) <Janus Pannonius>[41]

Planudes, *De uocum differentiis*

El número de ejemplares de estas materias es alto, aunque hay que considerarlo dentro del total de los que nos ofrece la lista de Csapodi.

Una visión sintética de la distribución del contenido identificado (214) ofrece los siguientes resultados[42]. Dentro del grupo de libros perteneciente a la Antigüedad:

Antigüedad	Autores contemporáneos
Historia 40	Historia 8
Poesía 20	Poesía 12
Filosofía 17	
Filología 8	Filología 5
Geografía 4	
Medicina 3	
Arte militar 1	Arte militar 3
	Astrología 7
	Arquitectura 3
	Derecho 1
	Apología de la Corvina 1
	Otros 4

Como se trata sólo de una presentación numérica, no sabemos qué libros considera incluidos en Filología, y tampoco en Otros. En el caso de Filología contamos con un total de 13; si sumamos "Otros" serían 17; lo cual da la cifra exacta si eliminamos los que aparecen en el inventario de 1686 y los considerados dudosos o perdidos. Aceptando este cómputo el material "instrumental" disponible constituiría el 8%.

Pero lo que llama la atención dentro de la lista nominal, no es el porcentaje, sino la autoría y el carácter de los libros. Como ya se ha puesto de relieve en otras ocasiones, destaca la abundante presencia de autores humanistas, hecho que se atribuye a la posible donación de libros por parte de los coetáneos. Sin embargo, este hecho no tendría por qué excluir la inclusión en la biblioteca de los manuales y comentarios tradicionales. Y no es así. En todos los apartados relacionados con lo que consideramos destinados a instrumentos de trabajo, se constata la escasez de lo que parecían ser las herramientas habituales. En gramática no se encuentra Donato, ni Prisciano, ni siquiera el *Doctrinale* o las *Regulae gramaticales* de Guarino; únicamente tratados sobre puntos concretos y un *Varia* cuyo contenido no puede precisarse. Si pasamos a la retórica, es notoria la ausencia de los "manuales" de Cicerón y *ad Herennium*. Solamente un Quintiliano, dos retóricas parciales (Aquila Romanus y Rutilius Lupus) y dos tratadillos de factura medieval pertenecientes a Guarino y Brandolino Lipo[43], dedicados a enseñar a redactar. En el apartado de los vocabularios; los únicos que se presentan con nombre de autor son Festo[44] y Nonio Marcelo. Falta el habitual Papías o *Catholicon*, verdaderos diccionarios de trabajo. Y para finalizar, los comentarios, el apartado más completo, si exceptuamos Asconio, Porfirión, Servio y, hasta cierto punto, Victorino, el resto de los comentarios pertenecen a humanistas italianos.

Ya hemos hablado al principio de las dificultades que entraña llegar a conclusiones claras teniendo en cuenta las circunstancias que rodearon a la Biblioteca Corviniana desde la muerte de Matías. Cabe pensar que las ausencias registradas se deben a desapariciones, hurtos debidos a su calidad de instrumentos básicos para el aprendizaje de la lengua. Sin embargo, la coincidencia en uno y otro caso, antiguos y modernos, de falta de esos mismos libros, da cierta fiabilidad a la hipótesis de que, en el caso de que existieran, debieron de ser muy escasos.

41 O. MAZAL, « Die Hss. aus der Bibliothek des Königs Matthias I. Corvinus von Ungarn in der Österreichischen Nationalbibliothek », *Biblos*, t. 39, 1990, p. 27-40.

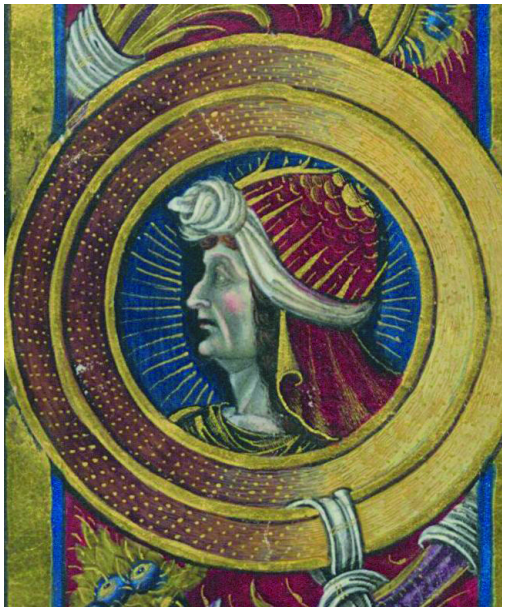
42 La distribución, exclusivamente númerica, del contenido está tomada del Mémoire d'Étude (2005) de O. DESGRANGES sobre la *Bibliotheca Corviniana*.

43 Este último (*De ratione scribendi*) CSAPODI lo da como dudoso. Ahora bien, dada la relación existente entre el autor y matías Corvino, es muy probable que si perteneciera a la biblioteca. Cf. L. THORNDIKE, « Lippus Brandolinus' *De comparatione rei publicae et regni*: an unpublished treatise of the late fifteenth century in comparative political science », *Political Science Quarterly*, t. 41, 1926, p. 413-435.

44 Csaba CSAPODI duda en su atribución y aventura que tal vez se trate de Paulo Diácono.

La impresión que se obtiene es la de una biblioteca en la que el aprendizaje de la lengua queda excluido. A la Biblioteca se llega sabiendo, de modo que lo que sí se necesita: el diccionario, está bien representado.

Las secciones respectivas acogen numerosos libros, pero estos libros no responden a un criterio de selección claro. La biblioteca, en este apartado, no sigue las pautas acostumbradas encaminadas a proporcionar a los estudiosos, sean escasos o numerosos, los útiles necesarios para poder trabajar sobre los textos. Todo cabe en la sección, y nada es imprescindible. Teniendo en cuenta que la existencia de este tipo de libros en una biblioteca no responde a cuestiones de afinidad o gusto personal, sino que es debida a una intención propedeútica, de iniciación común a cualquier biblioteca concebida no sólo como receptáculo de lectura, sino de aprendizaje, la conclusión no puede ser otra: la composición de esta parte, al menos, de la biblioteca está regida por las posibilidades de adquisición, lo cual es un síntoma de la presunta finalidad de la biblioteca, pero que, sólo unido a otros síntomas puede llegar a tener un valor real.



LA *BIBLIOTHECA CORVINIANA* ET LES IMPRIMÉS

István Monok

L'histoire de la *Bibliotheca Corviniana* se rattache de deux manières au monde du livre imprimé ; premièrement par ses incunables, deuxièmement par le processus au cours duquel ses manuscrits conservés devinrent les bases des éditions imprimées en même temps que parties intégrantes des dossiers de critique textuelle.

Incunables dans les bibliothèques royales et princières du XVe siècle

En feuilletant les catalogues des expositions présentant les bibliothèques royales, on peut observer que le livre imprimé – dont l'apparition et l'expansion européennes datent des années 1460-70 – n'a conquis les collections princières que trente à cinquante ans plus tard.[1] En principe, Philippe le Bon (1396-1467), ainsi que sa troisième femme Isabelle de Portugal (1397-1471) eussent pu recevoir en cadeau des livres imprimés[2]. Leur fils, Charles le Téméraire (1433-1477)[3] et la fille de celui-ci, Marie de Bourgogne[4], en avaient déjà très certainement reçus. Leurs petits-enfants, dont on connaît la bibliothèque, Philippe le Beau (1478-1506)[5] et Marguerite d'Autriche (1480-1530)[6] vivaient à l'âge d'or de l'impression humaniste. Toutefois, c'est seulement la génération suivante de monarques – Charles Quint (1500-1558)[7], Ferdinand Ier (1503-1564)[8] et Marie de Hongrie (1505-1558)[9] – qui collectionnait et utilisait régulièrement les imprimés. Nous savons certes que le père de Philippe le Beau, Maximilien Ier (1459-1519), tenait en haute

1 Voir Klaus OSCHEMA, « Des Fürsten Spiegel ? Anmerkungen zu den Bibliotheken der burgundischen Herzöge im 14. und 15. Jahrhundert », dans *Buchkultur im Mittelalter, Schrift – Bild – Kommunikation*, Michael SCHOLZ, Adrian METTAUER, Yvonne DELLSPERGER, André SCHNYDER éd., Berlin – New York, 2005, p. 177–192.

2 *Isabelle de Portugal, duchesse de Bourgogne, 1397–1471*, Exposition du 5 octobre au 23 novembre 1991, Catalogue par Claudine LEMAIRE, Michèle HENRY ; iconographie par Anne ROUZET, Bruxelles, 1991.

3 *Charles le Téméraire 1433–1477*, Exposition organisée à l'occasion du cinquième centenaire de sa mort, Pierre COCKSHAW, Claude LEMAIRE, Anne ROUZET, Bruxelles, 1977.

4 *Bruges à Beaune, Marie, l'héritage de Bourgogne*, Exposition du 18 novembre 2000 au 28 février 2001, Paris, 2000.

5 *Philippe le Beau (1478–1506). Les trésors du dernier duc de Bourgogne*, Exposition organisée à l'occasion du cinquième centenaire de la mort de Philippe le Beau, du 3 novembre 2006 au 27 janvier 2007, Bernard BOUSMANNE, Hanno WIJSMAN, Sandrine THIEFFRY, Bruxelles, 2006.

6 *La librairie de Marguerite d'Autriche. Europalia Österreich*, Marguerite DEBAE, Bruxelles, 1987.

7 *Kaiser Karl V. und seine Zeit. Katalog zu den Ausstellungen… in Bamberg*, Stephan DILLER éd., Bamberg, 2000 ; *Austellung Kaiser Karl V. (1500–1558), Macht und Ohnmacht Europas, Bonn – Wien*, Petra KRUSE éd., Wien, 2000.

8 *Kaiser Ferdinand I. 1503–1564, Das Werden der Habsburgermonarchie*, Wilfried SEIPEL éd., Wien, 2003.

9 *Mary of Hungary, The Queen and Her Court 1521–1531*, Orsolya RÉTHELYI éd., Beatrix F. ROMHÁNYI, Enikő SPEKNER, András VÉGH, Budapest, 2005.

estime le nouvel art[10], mais on ne peut pas nier pour autant que sa bibliothèque était surtout composée de manuscrits, d'imprimés illustrés à la manière de manuscrits, et de gravures de grande qualité. Ses contemporains Ferdinand d'Aragon (1452–1516) et Isabelle de Castille (1451–1504) reconnurent, eux aussi, très tôt la nécessité de soutenir les ateliers d'impression : la recherche a établi avec certitude qu'en l'an 1472 un atelier existait déjà en Castille. Le décret (*Pragmática*) que les rois Très Catholiques émirent en 1502 à Tolède prescrivit l'examen minutieux du contenu et de la forme des ouvrages imprimés. Ce décret de censure formulait des exigences non seulement par rapport à la qualité du papier et de l'encre, mais aussi à la forme des caractères.[11] La recherche, dont les représentants ont parfois du mal à expliquer le retard de l'apparition de l'imprimé dans les collections royales, distingue quelques genres particuliers – les livres d'heures et les livres de musique par exemple – susceptibles de se conserver sous la forme manuscrite[12]. On peut aussi souvent observer qu'un prince fait préparer une copie manuscrite somptueusement ornementée à partir d'un livre imprimé[13]. À notre avis, les analyses les plus efficaces sont celles qui abordent la problématique du point de vue de l'histoire de la lecture. Le livre imprimé a éclipsé le monde des images : les produits de la galaxie Gutenberg exigent une activité de lecture et de compréhension toute différente de celle que demande l'interprétation des images. Souvent, les images réinterprètent fondamentalement les textes qu'elles accompagnent. Plusieurs études de cas illustrent ce phénomène, qu'on peut également observer dans les éditions d'auteurs antiques[14], mais pour donner un exemple plus proche de notre sujet actuel, qu'il nous soit permis de signaler l'excellente étude monographique de Laetitia Le Guay, consacrée aux manuscrits de Philippe de Commynes et de Jean Froissart, utilisés par des générations entières des princes bourguignons[15].

La première rencontre (attestée par un document conservé jusqu'à ce jour) de Matthias Hunyadi avec le livre imprimé date de 1471. Le 13 septembre de cette même année, dans une lettre adressée à Giulio Pomponio Leto, il le remercie pour l'édition de Silius Italicus *(De secundo bello Punico)*, préparée par son correspondant et envoyée à Bude par un enlumineur nommé Bandius[16] :

Reddite sunt nobis litere vestre per Blandium Miniatorem nostrum, his diebus Roma cum codicibus ad nos reversum ... Res est iam multorum ore trita, musas inter arma silere. Nos tamen ut continuis quasi irretiti bellis, quidquid superest temporis, literis non sine voluptate et solamine vovemus, hinc est, quod oblatum a vobis donum gratissimo hilarique exceperimus non vultu solum, sed et animo, Siliumque Italicum vestris conatibus Rome elegantissime nuperrime inpressum[17] *his diebus sepius iam revolverimus, placuit namque et in*

10 Pour la présentation de la bibliomanie des rois d'Espagne, voir l'exposition *Europalia 85 España* : *Les rois bibliophiles*, Amalia SARRIÁ, Bruxelles, 1985.

11 Voir le catalogue de l'exposition cité *supra*, note 6, surtout le chapitre « La bibliophilie d'Isabelle la Catholique ».

12 Voir l'étude de Marguerite DEBAE dans le catalogue cité *supra*, note 6, p. XVIII–XIX.

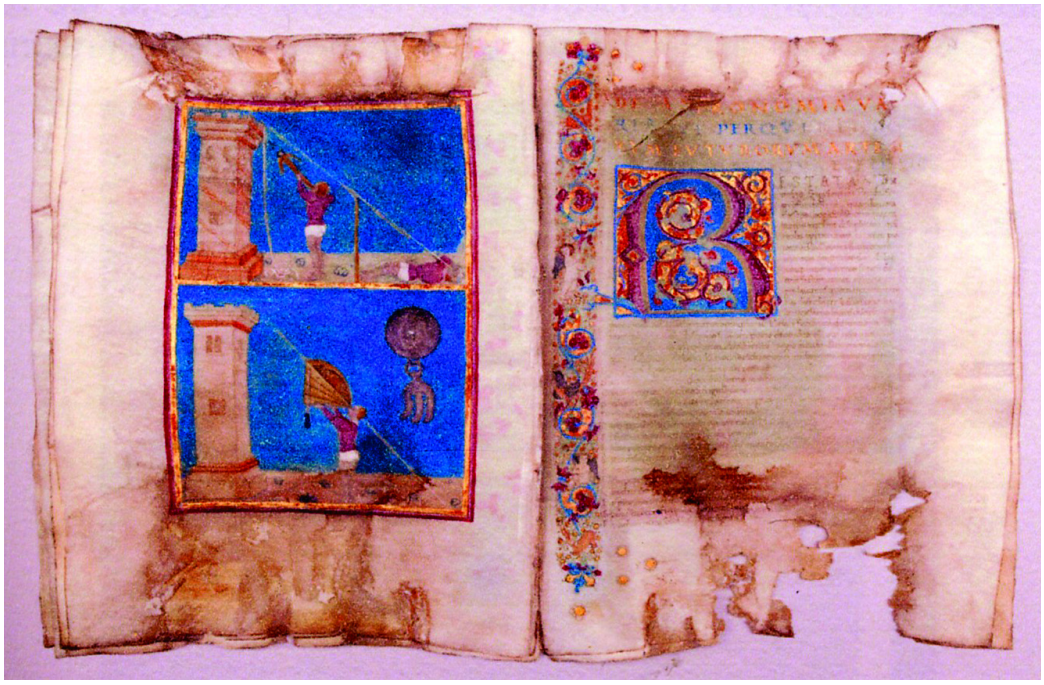
13 C'est exactement Matthias Corvin, qui a été mentionné pour résumer le phénomène par Severin CORNSTEN, « Die Erfindung des Buchdrucks im 15. Jahhunderts », dans *Die Buchkultur im 15. und 16. Jahrhundert*, Barbara TIEMANN éd., I, Hamburg, 1995, p. 28 ; *Lexikon des gesamten Buchwesens*, Severin CORNSTEN, Günther PFLUG, Friedrich Adolf SCHMIDT-KÜNSEMÜLLER éd., II, Stuttgart, 1987^2, p. 185 (entrée par Csaba CSAPODI).

14 Voir, par exemple, Karl STACKMANN, « Die Auslegungen des Gerhard Lorichius zum "Metamorphosen" – Nachdichtung Jörk Wickrams, Beschreibung eines Ovid-Kommentars aus der Reformationszeit », *Zeitschrift für deutsche Philologie*, t. 86 (*Spätes Mittelalter, Wolfgang Stammler zum Gedenken*, Hugo MOSER, Kurt RUH éd.), 1967, p. 120-160.

15 Laetitia LE GUAY, *Les princes de Bourgogne lecteurs de Froissart. Les rapports entre le texte et l'image dans les manuscrits enluminés du livre IV des Chroniques*, Paris-Turnhout, 1998 (Documents, études et répertoires).

16 Voir Áron SZILÁDY, *Költészetünk I. Mátyás király idejében* [La poésie hongroise au temps du roi Matthias], Budapest, 1877 (A Magyar Tudományos Akadémia 1877. évi május 27-én tartott XXXVII-dik közülésének tárgyai, A MTA évkönyvei XVI. kötetének I. darabja), p. 37.

17 Hain 14.734 ; Voir Csaba CSAPODI, *The Corvinian Library, History and Stock,* Budapest, 1973 (Studia Humanitatis, 1), n° 598.



Le Codex Valturius à Dresde (Sächsische Landes-, und Universitätsbibliothek, R 28m)

juventa nostra Silius, et nunc, dum bella canat et ipse, eo tamen non obstante diffiteri nequimus, miseram esse Regum sortem, quod bella gerere coguntur, ut sepius suos habitura triumphos, semper tamen sanguine hominum madentia…[18]

Conçue sur un ton très aimable, la lettre de Matthias est probablement de sa propre main. Comme il le révèle dans la lettre, il connaissait déjà le texte en question : l'ouvrage de Silius a dû être l'une de ses lectures favorites. Ce renseignement très précieux (selon lequel le roi, dans sa jeunesse, avait déjà lu le texte en question) informe l'historien du livre de l'existence présumée d'un autre manuscrit[19]. Puisque cet exemplaire romain de l'ouvrage de Silius Italicus ne nous est point connu, nous ne pouvons pas déterminer si le livre envoyé au roi a bénéficié d'une ornementation particulière ou non. Les louanges de Matthias (*elegantissime impressum*) pouvaient aussi bien porter sur la forme des lettres.

L'année suivante, en 1472, a vu le jour à Vérone – dans l'atelier de Joannes Nicolai de Vérone – l'ouvrage intitulé *De re militari* de Roberto Valturio (1413-1483/5)[20]. De cet ouvrage, achevé par son auteur en 1465, on connaît au total vingt-deux copies manuscrites, toutes somptueusement ornées[21]. Une analyse minutieuse pourrait déterminer lequel des manuscrits est à l'origine des images et des illustrations contenues dans la première édition imprimée et laquelle, ou lesquelles, des versions manuscrites a été préparée après cette première édition imprimée, datant de 1472[22]. Cet imprimé est le premier à conte-

18 Pour l'édition de la lettre, voir *Hunyadiak kora Magyarországon*, éd. József TELEKI, XI, Pest, 1855, p. 454-455.

19 Voir Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit.*

20 HC 15847 ; Leo S. Olschki, « La prima edizione di Valturio », *La bibliofilia*, t. 1, 1899-1900, p. 46-55.

21 Parmi les titres d'une bibliographie très riche, citons *Il potere, le arti, la guerra, Lo splendore del Malatesta*, catalogue de l'exposition de Rimini, 2001, Roberto BARTOLI, Angela DONATI, Enrico GAMBA éd., Milano, 2001.

22 Selon Paul SCHUBRING l'édition princeps aurait utilisé la manuscrit de Dresde : « Matteo de' Pasti », dans *Kunstwissenschaftliche Beiträge August Schmarsow gewidmet*, Heinrich WEIZSÄCKER éd., Leipzig, 1907 (Kunsthistorische Monographien, Beihefte, 1.), p. 103–104.

nir des illustrations techniques, sous la forme de gravures sur bois[23]. Matthias Hunyadi disposait de plusieurs exemplaires manuscrits de l'ouvrage de Valturio dans sa collection. On ne peut pas exclure la possibilité de l'existence de l'édition imprimée dans cette bibliothèque, étant donné que János Csontosi a affirmé que l'exemplaire conservé à Istamboul faisait probablement partie de la *Bibliotheca Corviniana*[24]. Csapodi n'en est pas convaincu et range cet exemplaire parmi les *corvina* présumées[25]. Pourtant, le même Csapodi ne discute pas l'appartenance aux *corvina* de deux autres manuscrits, notamment le manuscrit de Modène[26] avec ses merveilleux dessins à la plume[27], ainsi que celui de Dresde, somptueusement orné[28]. Ce dernier n'est autre que la copie de la princeps de Vérone, avec une ornementation digne de la représentation royale[29]. Les gravures sur bois ont été copiées ; les lettres initiales et le décor sont richement dorés[30]. Le fait qu'il y ait eu copie a été établi par János Csontosi, mais cet illustre savant n'a jamais étudié les rapports qui existent entre cette copie et les autres manuscrits conservés[31]. Les éditions imprimées ultérieures sont particulièrement intéressantes de ce point de vue. Les éditions latines et italiennes de Vérone, datant de 1483 (Boninus de Boninis)[32] reprennent les gravures sur bois de la première édition de 1472 ; les mêmes images sont utilisées par Chrétien Wechel, imprimeur parisien. Certes, en 1532, Wechel insère déjà dans son édition des tailles-douces ; de plus, dans certains cas, il s'écarte des dessins originaux : par exemple, celui des donjons de la fin du livre II, à la droite de l'archer, tandis que dans les deux incunables de Vérone et dans le manuscrit de Dresde, les donjons se trouvent sur sa gauche[33]. Quoique la comparaison des illustrations ne soit pas la préoccupation centrale de notre étude, je suis convaincu qu'en comparant les nombreuses versions manuscrites, nous arriverions à une description très précise du manuscrit de Dresde. Quant à l'étude de « la problématique Valturio », elle nous renseignera sur la manière dont Matthias collectionnait et utilisait ses livres. Pour l'instant, nous ne pouvons ni affirmer avec certitude, ni exclure l'appartenance de l'incunable d'Istamboul en question à la *Bibliotheca Corviniana*.

C'est un fait historique indiscutable que Matthias reçut en cadeau non seulement des exemplaires des publications préparées à Bude par Andreas Hess[34],

23 Max SANDER, *Le livre à figures italien depuis 1467 jusqu'à 1530*, Milan, 1942, n° 7481 ; résumé dans Benett GILBERT, *The Art of the Woodcut in the Italian Renaissance Book*, A Catalogue and Historical Essay from the Grolier Club/University of California, Los Angeles Department of Special Collections Exhibit, 1995 (http://gilbooks.com/exhibit/htm) ; pour l'examen minutieux de l'édition Valturio, voir http://www.polybiblio.com/marta/3458.html.

24 János CSONTOSI, « A konstantinápolyi küldöttség jelentése » [Le rapport de la délégation de Constantinople], *Akadémiai Értesítő*, 1890, p. 40.

25 Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit.*, n° 688.

26 Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., n° 687.

27 Voir les belles photographies d'Ernesto MILANO, « I codici corviniani conservati nelle biblioteche italiane », dans *Nel segno del Corvo, Libri e miniature della biblioteca di Mattia Corvino re d'Ungheria (1443–1490),* Ernesto MILANO éd., Modena, 2002 (Il giardino delle Esperidi, 16), p. 65-93. Ce manuscrit a été préparé avant la première édition imprimée.

28 Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., n° 686.

29 C'est l'avis d'Erla RODAKIEWITZ et de la plupart des experts. Voir « The edition princeps of Roberto Valturio's 'De re militari' in relation to the Dresden and Munich Mss. », *Maso Finiguerra*, t. 18-19, 1940, p. 15-82. Cf. Agostino Conto, « Da Rimini a Verona : le edizioni quattrocentesche del De re miliitari » dans *Il libro in Romagna. Produzione, commercio e consumo dalla fine del secolo XV all'età contemporanea.* Convegno di studi, Cesena, 23-25 marzo 1995, a cura di Lorenzo BALDACCHINI, Anna MANFRON. Firenze, 1998. Olschki, p. 115-130.

30 János CSONTOSI, « Hadtudományi könyvek Mátyás király könyvtárában » [Livres d'art militaire dans la collection du roi Matthias], *Hadtörténeti Közlemények*, 1890, p. 203-210 ; Erika TRÖGEL, « Handschriften aus der Bibliotheca Corvina in den Bibliotheken der DDR » *Zentralblatt für Bibliothekswesen*, 1964, p. 152-159.

31 Les chercheurs hongrois semblent ignorer l'article fondamental de RODAKIEWITZ, « The edition princeps of Roberto Valturio's 'De re militari' », *art. cit*., note 29.

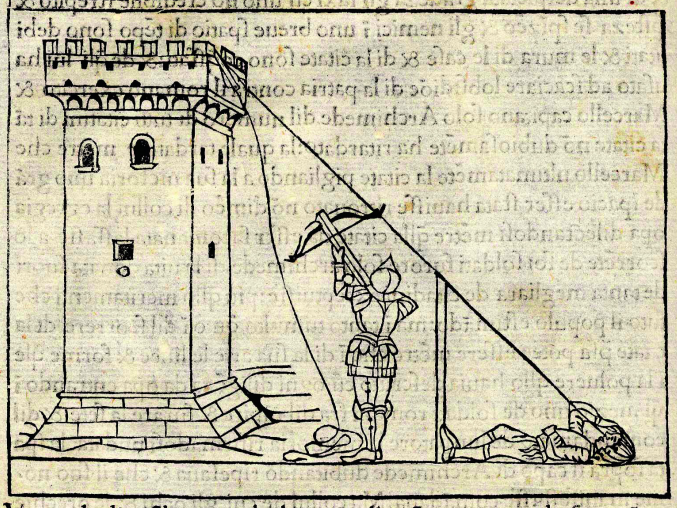
32 HC 15848 (M. SANDER, *Le livre à figures italien*, *op. cit. supra*, note 23, n° 7462) ; HC 15849 (M. SANDER, *Le livre à figures italien, op. cit*., n° 7483)

33 Paris, 1532, 1634, 1535, 1553. Je me suis servi de l'édition de 1532, disponible à la Bibliothèque nationale Széchényi, Ant. 337 (2).

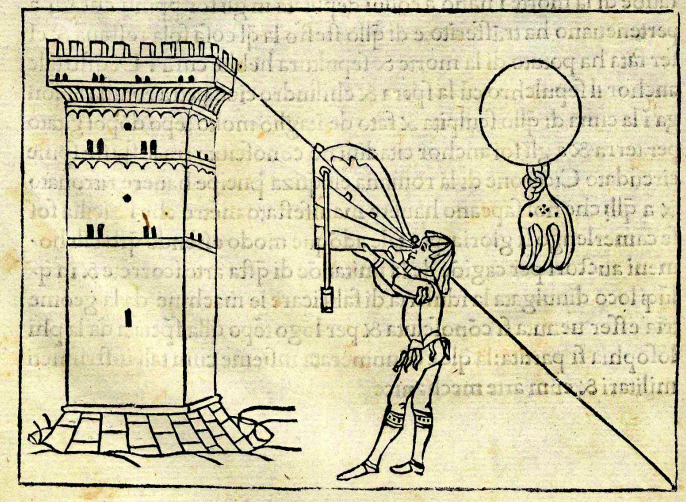
34 Les œuvres de Basile le Grand et de Xénophon, 1473 (RMNy 1; GW 3702), la *Chronica Hungarorum,* Buda, 1473 (RMNy 2 ; GW 6686 ; Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., n° 745.)

LIBRO

Per lombra ãchor di lã torre ouer di uno ligno dreciato laltecia di quelli ſi connoſce.



Vna pala di piũbo ouer di altro metallo cũ una mano di ferro ĩta le modo nil fũdi eſſer cõdutta: q̃le gitata ĩ laq̃ il tochara: il q̃le men tre lhauera tocato pocho dopoi ſaliãdo ĩ ſu uenira. ma qñ comiza ra ĩtrare ĩ laq̃ cõputa il momẽto & ſpatio dil tẽpo & dopoi una lãcea mãdãdo ĩ giu ptiſſi de pedi la q̃ntitate ouer de cubiti: & certamenti tuto quello il quale in la minore aqua ſera ritrouato in qualunque mazore a te teſtificando dimoſtrara



Valturius : *De re militari* – L'édition italienne de Vérone, datant de 1483 (Boninus de Boninis) – HC 15848

mais aussi des publications de « l'imprimeur du Confessionale de Buda »[35]. Néanmoins, nous ne savons pas comment et sous quelle forme fut orné-menté l'exemplaire envoyé au roi de la *Chronica Hungarorum* publiée à Bude en 1473 par Hess[36], aucun des exemplaires conservés n'étant enluminé[37]. De même que les bréviaires d'Esztergom, commandés par Matthias[38]. Nous savons que la *Chronica Hungarorum* de János Thuróczy parut deux fois en 1488, à Augsbourg et à Brünn[39]. On ne connaît aucun exemplaire provenant de l'édition de Brünn qui puisse être rattaché à la personne de Matthias. Nous en conservons dans la Bibliothèque nationale Széchényi de Budapest un exemplaire imprimé sur parchemin, somptueusement illustré (entre autre par le blason royal) et dédié au roi, dont plusieurs chercheurs présument qu'il faisait partie de la fameuse bibliothèque royale. Csapodi en doute, convaincu que l'illustration « royale » n'est qu'une manipulation éditoriale[40]. Il serait difficile de dire avec certitude si cet exemplaire provient de la collection de Matthias ou non. Ce qui nous importe ici, c'est d'avoir montré que les rois et les princes de cette période collectionnaient déjà des imprimés, même si les éditeurs et les bibliothécaires avaient fait en sorte que les livres provenant des ateliers fussent ornementés à la manière des manuscrits. Au même groupe appartiennent les deux volumes d'Aristote de la Bibliothèque nationale de France, qui sont des *corvina* authentiques[41].

Grand savant en matière de *corvina*, Csaba Csapodi n'est pas exempt dans ses travaux de certaines contradictions quand il s'agit de déterminer l'appartenance des impressions à la *Bibliotheca Corviniana*. Dans six incunables, s'ajoutant à ceux mentionnés ci-dessus, quelqu'un avait noté à un moment non déterminé que l'ouvrage provenait de la collection de Matthias ou, tout simplement, de Bude[42]. Csapodi refuse de les admettre comme *corvina*. En même temps, il suppose que les ouvrages de deux auteurs hongrois, le *De moribus Turcorum* par Georges de Hongrie[43] et l'*Oratio ad… Sixtum IV* par László Vetési) devaient être présents dans la collection du grand roi[44]. On ne peut pas contester le bienfondé de cette supposition et il est non moins légitime de supposer que la biographie de Jean de Capistran[45] (dont Matthias avait demandé la canonisation) faisait

35 SANT'ANTONINO DA FIRENZE, *Confessionale,* 1477 (RMNy 3 ; GW 2108, Cs. Csapodi, *The Corvinian Library,* op. cit., n° 41.), LAUDIVIUS SACCHIA, *De vita Hieronymi,* 1478–79 (RMNy 5 ; Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., n° 580)

36 RMNy 2 ; Hain 4994 ; GW 6686 : *Chronica Hungarorum finita Bude Anno Domini MCCCCLXXIII in uigilia penthecostes per Andream Hess* ; en édition fac-similé : Magyar Helikon, traduction de János HORVÁTH, préface par Zoltánné SOLTÉSZ, Budapest, 1973 ; Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., n° 745.

37 Les exemplaires conservés ont été examinés par Gedeon BORSA, « A budai Hess-nyomda új megvilágításban » [L'atelier de Hess, nouvelle approche], *Magyar Könyvszemle*, 1973, p. 139-149 ; même article dans *Könyvtörténeti írások I. A hazai nyomdászat 15-17. század* [Études d'histoire du livre. L'imprimé en Hongrie aux XVe-XVIIe siècles], Budapest, 1996, p. 11-18.

38 *Breviarium Strigoniense*, Venise, Erhard Ratdolt, 1480 (GW 5468, RMK III. 1., Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, op. cit., n° 737) ; *Breviarium Strigoniense*, Nuremberg, Georg Stucks, 1484 (GW 5469, RMK III. 9., Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., n° 736e) ; *Missale Strigoniense*, Nuremberg, Anton Koberger, 1484 (Hain 11429, RMK III. 7, Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., n° 897–908) ; *Missale Strigoniense*, Venise, Erhard Ratdolt, 1486 (RMK III. 11., Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library, op. cit*. n° 897-908).

39 Augsbourg, Erhard Ratdolt, 1488 (RMK III 15; Hain 15.518; Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library, op. cit*., n° 653), Brünn, 1488 (RMK III. 16; Hain 15.517; Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library, op. cit*., n° 652).

40 OSZK, Inc. 1143. Voir Josef FITZ, « Die Ausgaben der Thuróczy-Chronik », *Gutenberg Jahrbuch*, 1937, p. 97-106 ; Elemér MÁLYUSZ, « A Thuróczy-krónika XV. századi kiadásai » [Les éditions de la chronique de Thúróczy datant du XVe siècle], *Magyar Könyvszemle*, 1967, p. 1-11.

41 Venise, 1483-84, Andrea Torresani, Bartolomeo de' Bravi (GW 2337) ; Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., n° 54.

42 Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*, n° 1 (Donato Acciaioli), n° 8 (Enea Silvio Piccolomini), n° 45 et 46 (Antonino da Firenze), n° 49 (Appien), n° 407 (Tite-Live).

43 Urach, 1480-81 (Hain 15.673), ou bien Rome, 1481-84 (Hain 15.674) ; Cs. Csapodi, *The Corvinian Library, op. cit*. n° 295.

44 Rome, s. d. (Hain 16.079; Hain 16.080; Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library, op. cit*. n° 696).

45 Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*. n° 332 (œuvre de Jérôme d'Udine).

partie de la collection. Il est également probable que les ouvrages dédiés à Matthias[46] ou à János Vitéz[47] n'ont pas manqué à la collection. On ne peut pas exclure que les œuvres complètes de Platon, traduites par Marsile Ficin et publiées à Florence en 1484[48], aient été présentes à Bude, mais à propos de ce livre, Csapodi montre un tel enthousiasme qu'il n'hésite pas à supposer que le roi s'en soit fait copier un manuscrit « royalement » orneménté[49].

Une question reste ouverte, de savoir pourquoi Csapodi n'a pas mentionné l'édition d'Alessandro Tommaso Cortesi *De laudibus bellicis Matthiae Corvini Hungariae regis*, édition supervisée par l'auteur même à Rome (1487-88)[50]. De plus, Csapodi déclare sans justifier son affirmation que l'auteur n'a pas envoyé au roi la version imprimée[51], puisqu'il existe un manuscrit enluminé de cette œuvre[52]. Une autre hypothèse pourrait faire procéder l'édition de version manuscrite qui en diffère[53].

Au nombre des imprimés supposés appartenir à la collection royale, il faut ajouter les éditions utilisées à Bude et citées par János Thuróczy et par Antonio Bonfini, ainsi que les ouvrages auxquels font référence des notes et des remarques ultérieures, remontant aux XVIe et XVIIe siècles, soit au total 62 imprimés.

En ce qui concerne donc l'attitude de Matthias Hunyadi à l'égard des incunables, nous pouvons affirmer qu'elle est identique à celle des princes contemporains évoqués dans l'introduction : il leur préférait les manuscrits ornementés, plus susceptibles de remplir la fonction de représentation royale. Comme nous l'avons montré ci-dessus, il lui arrivait de faire préparer et enluminer des copies manuscrites à partir des imprimés. Mais si l'on veut étudier la question dans l'intention de dessiner l'horizon intellectuel de la cour royale, nous devons examiner d'un tout autre point de vue les produits des ateliers d'impression contemporains : nous nous proposons d'abord de prendre en compte les livres dédiés au monarque et à son entourage, puis d'étudier les citations que contiennent les ouvrages élaborés dans la cour royale.

La *Corvina* comme source d'éditions humanistes et de recherches philologiques

Les représentants de la communauté humaniste contemporaine à Matthias remarquent souvent dans leurs lettres la présence dans la collection de Bude d'un certain nombre de textes provenant des auteurs antiques et chrétiens, dont l'étude philologique serait indispensable. Entre la mort du souverain et la prise de la ville par les Turcs (1526), plusieurs érudits de haute renommée – surtout des Viennois – vinrent se renseigner à Bude, soit sur l'état général de la collection, soit sur la localisation de tel ou tel manuscrit. Les historiens ont montré que Johannes Cuspinianus et Johannes Alexander Brassicanus s'étaient procuré

46 Petrus NIGRI, *Clypeus Thomistarum*, Venezia, 1481 (Hain 11.888; Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., n° 493).

47 Georg PEURBACH, *Theoriae novae planetarum*, env. 1472 ; Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library, op. cit*., n° 497.

48 HC 13062, BMC VI. 666–667 ; Pour une précision sur la date de l'édition, voir Paul Oskar KRISTELLER, « The first Printed Edition of Plato's Works and the Date of its Publication (1484) », dans *Science and History, Studies in Honor of Edward Rosen*, Erna HILFSTEIN, Pawel CZARTORYSKI, Frank D. GRANDE éd., Wroclaw–Warszawa–Kraków–Gdansk, 1978 (Studia Copernicana, XVI), p. 25–35.

49 Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., n° 506.

50 GW 7794 (après 1484), Eucharius Silber ; voir Csaba CSAPODI, « Über zwei Ausgaben von *De laudibus* des Cortesius » *Gutenberg Jahrbuch,* 1982, p. 209–210.

51 « Den Panegyricus hat der Verfasser nicht in dieser gedruckten Form dem König übersandt… » ; voir Cs. Csapodi, *Über zwei Ausgaben*, *op. cit*., p. 209.

52 Wolfenbüttel, HAB, Cod. Guelf. 85.1.1. Aug. 2 ; Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., n° 207.

53 Cs. CSAPODI, *Über zwei Ausgaben, op. cit*., note 48. CSAPODI atteste que « der Text der Wolfenbütteler Handschrift und der der Inkunabel stimmen also nicht genau überein … » et que l'édition de l'année 1531 est fondée sur le manuscrit ; voir Alessandro Tommaso CORTESI, *Liber unus de virtutibus bellicis Matthiae Corvini, Hungariae regis invictissimi*, Haguenau, Vincentius Obsopoeus et Johannes Setzer, 1531 (OSZK, Ant. 5244).

plusieurs manuscrits. Puisque les collections de ces deux érudits furent ultérieurement rachetées par Johannes Fabri, on peut affirmer que ce dernier fut celui qui – excepté bien entendu Matthias lui-même – possédait le plus de *corvina*[54]. L'histoire du parcours des manuscrits jusqu'à Vienne a été récemment présentée par Ferenc Földesi[55].

Il serait injuste d'affirmer que la recherche touchant les rapports entre les éditions humanistes du XVIe siècle et la *Bibliotheca Corviniana* a été négligée par les spécialistes, mais nous devons signaler que jusqu'à ce jour les historiens se sont surtout intéressés aux renseignements que les préfaces de ces éditions humanistes contenaient sur l'histoire externe de la collection (sa dissolution, le sort individuel des manuscrits, etc.) L'étude de la manière dont les manuscrits de la collection corvinienne devinrent la base des éditions humanistes a été reléguée au second plan[56]. Une telle recherche exige de longues années de travail. Dans le présent article, nous nous proposons d'abord de résumer dans l'ordre chronologique des éditions les résultats déjà connus de la recherche, puis de présenter quelques rapprochements apparus récemment.

Le premier texte publié sur la base d'une *corvina* est la lettre du cardinal Bessarion (*Epistola ad Graecos*), comme il ressort de la préface de Sebastian Murrho, moine de Colmar, à l'ouvrage de Joachim Vadianus (Strasbourg, 1513)[57]. C'est également dans l'imprimerie de Matthias Schürer que furent imprimés le *De vitis sophistarum libri duo* de Philostrate, dont la traduction latine avait été préparée par Antonio Bonfini et éditée en 1516 par Nicolas Gerbel.[58] Toujours en 1516, les *Libri duo, primus de Philippi, regis Macedoniae… rebus gestis* de Diodore de Sicile ont paru dans la traduction latine d'Angelo Cospi[59]. Cospi mit en annexe de cette édition la biographie d'Alexandre le Grand, qu'il avait préparée à partir du manuscrit corvinien de Zonaras, alors déjà possédé par Cuspinanus[60].

L'une des tâches les plus passionnantes de la recherche serait de déterminer si les éditeurs de Jamblique se servirent ou non du manuscrit contenant la traduction préparée par Marsile Ficin (*De Aegyptiorum Assyriorumque theologia*) qui faisait très probablement partie de la *Bibliotheca Corviniana*[61]. La supposition est légitime, puisqu'on connaît les lettres que Ficin avait envoyées à Francesco Bandino et à

54 Sur cette période de l'histoire de la bibliothèque et sur sa destruction par les Turcs, voir l'article bien documenté de Csaba CSAPODI, « Mikor pusztult el Mátyás király könyvtára? » *Magyar Könyvszemle*, 1961, p. 394-421 (même article, Budapest, 1961 [A Magyar Tudományos Akadémia Könyvtárának közleményei, 24]) ; IDEM, « Wann wurde die Bibliothek des Königs Matthias Corvinus vernichtet? », *Gutenberg Jahrbuch*, 1971, p. 384-390 ; IDEM, *The Corvinian Library*, *op. cit.* ; IDEM, *A budai királyi palotában 1686-ban talált kódexek és nyomtatott könyvek*, Budapest, 1984 (A Magyar Tudományos Akadémia Könyvtárának közleményei, 15[90]).

55 Ferenc FÖLDESI, « Budától Bécsig – From Buda to Vienna », dans *Uralkodók és Corvinák – Potentates and Corvinas*, Az Országos Széchényi Könyvtár jubileumi kiállítása alapításának 200. évfordulóján, 2002. május 16. – augusztus 20. Anniversary Exhibition of the National Széchényi Library, Orsolya KARSAY éd., Budapest, 2002, p. 91-102.

56 La première grande récapitulation bibliographique est la *Bibliographia Bibliothecae regis Mathiae Corvini – Mátyás Király könyvtárának irodalma* due à József FITZ et Klára ZOLNAI, Budapest, 1942 (Az Országos Széchényi Könyvtár kiadványai, X) ; pour les autres, voir Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., et István MONOK, « Questioni aperte nella storia della Bibliotheca Corviniana agli albori dell'età moderna », dans *Nel segno del Corvo, Libri e miniature della biblioteca di Mattia Corvino re d'Ungheria (1443–1490),* Ernesto MILANO éd., Modena, 2002 (Il giardino delle Esperidi, 16), p. 33-41.

57 Transcrite par AUGUSTINUS MORAVUS, à Bude, à partir d'un manuscrit aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale hongroise (OSZK, Clmae 438), elle fut éditée par celui-ci chez Matthias Schürer à Strasbourg en 1513 sous le titre d'*Oratio de sacramento eucharistiae, Epistola ad Graecos* (OSZK, Ant. 2733) ; Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., n° 115.

58 Cote du manuscrit : OSZK, Clmae 417 ; cote de l'édition : OSZK, App. H. 1626.

59 Wien, Hieronymus Vietor, 1516 (OSZK, App. H. 2526).

60 ZONARAS, *Alexandri regis vita*, dans DIODORUS SICULUS, *Libri duo…* Viennae Pannoniae, Hieronymus Vietor, 1516. Cote du manuscrit : ÖNB, Hist. Gr. 16 ; cote de l'édition : OSZK, App. H. 2526; Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., n° 225, n° 708.

61 Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., n° 346.

ROBERTI VALTVRII

Per vmbram quoq; turris vel erecti ſti
pitis eorũ altitudo deprehẽditur.

Inanis pila plũbea vel ænea, manu cum ferrea, in hũc modum, quæ in aquã demiſſa cõtinget in profundũ trahi: quod vbi tetigerit, mox reſiliens ſurſum aſcẽdet. Vbi igitur immergi cœperit, cõputa in merſi one ipſa tẽporis momenta, móxque lanceam demittens, pedum alti tudinẽ vel cubitorũ quãtitatẽ diſtribue, & ſanè quod in minori aqua fuerit inuẽtũ, in oĩ maiori copia index tibi ac certiſſimꝰ teſtis accedet.

Valturius : *De re militari* – L'édition latine de Paris, datant de 1532 (Chrétien Wechel)

Taddeo Ugoleto au sujet de la traduction et de l'envoi de celle-ci à Bude[62]. Dans la première édition, parue en 1516 dans l'atelier d'Alde Manuce[63], on ne trouve pas encore sa biographie de Pythagore. Cette biographie est également absente de l'édition de 1577, donnée à Lyon par Jean de Tournes[64], qui suivait de près l'aldine. En revanche, les deux ouvrages en question figurent dans l'édition romaine de 1556, préparée par Nicola Scutelli[65] ; malheureusement pour la recherche ultérieure, les préfaces n'identifient pas avec précision les manuscrits consultés par l'éditeur : on ne sait donc pas si Scutelli avait vu la *corvina* aujourd'hui conservée à Londres[66]. À la fin du XVIe siècle, Johannes Arcerius Theodoretus préparera une nouvelle traduction des deux ouvrages, mais l'édition parue chez Ægidius Radaeus à Franeker en 1598[67] ne dit rien des sources à partir desquelles le traducteur avait travaillé. Peut-être l'analyse de la collection des proverbes de Brassicanus[68] et la comparaison de celle-ci avec les éditions des XVIIe-XXe siècles nous permettront-elles de donner une réponse définitive à la question qui nous préoccupe : la bibliothèque de Matthias, a-t-elle joué un rôle quelconque dans la conservation du texte ? Au début du XVIe siècle, Johannes Alexander Brassicanus fut l'un des humanistes les plus attentifs aux *corvina*. En 1527, il publia même une traduction des œuvres de Lucien.[69] Les chercheurs hongrois ont émis la supposition selon laquelle cette publication serait fondée sur une *corvina* perdue, quoique l'éditeur, Marcus Böck, n'en ait rien dit dans sa dédicace adressée à Leopoldsdorff, conseiller impérial. Le fait est d'autant plus singulier que dans ses notes Böck ne manque pas de mentionner sa visite de 1525 à Bude.[70] Certes, s'il est vrai qu'il avait volé le manuscrit en question, on comprend facilement pourquoi il aurait évité de rendre compte par écrit de cette acquisition. En fin de compte, de quelque manière qu'il eût obtenu le livre, il l'a sauvé d'une disparition quasi certaine. C'est en 1530, dans l'édition de Salvien, que Böck a explicitement évoqué pour la première fois sa visite à Bude et de la bibliothèque de Matthias Corvin.

Dans son édition des lettres de Basile le Grand et de Grégoire de Nazianze**,** Vincentius Obsopaeus commence ainsi sa dédicace adressée à Willibald Pirckheimer :

Cum nuper inspiciendum mihi obtulisset ex bibliotheca tua, Bilibalde clarissime Georgius Leutius, codicem epistolarum Basilii et Gregorii, quem cum ob literarum characteras, tum ob vetustatem vehementer videre cupiebam. Est enim, ut mihi coniecturam facienti visum est, ante ducentos aut amplius annos descriptus, inque regis Ungariae Bibliothecam repositus[71].

Aucun des manuscrits connus aujourd'hui n'est identifié par la recherche actuelle comme faisant partie de la Bibliotheca Corviniana ou de la collection Pirckheimer, mais la citation ne laisse pas de doute : l'exemplaire de Bude avait bel et bien contribué à la précision philologique de l'édition du XVIe siècle.

Riche en renseignements précieux, la description par Brassicanus de sa visite à Bude en 1525 constitue le récit le plus long sur l'histoire de la bibliothèque de Matthias Hunyadi entre 1490 et 1526[72]. Il y énumère de nombreux manuscrits qu'il avait vus dans la collec-

62 *Analecta nova ad historiam renascentium in Hungaria litterarum spectantia*, éd. Eugen ABEL, Stephan HEGEDŰS, Budapest, 1903, p. 254-255 et 288.

63 Venise, in aedibus Aldi et Andreae Soceri, 1516 (OSZK, Ant. 716) ; Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library, op. cit*, p. 346.

64 Cote : OSZK, Ant. 8450.

65 Romae, Antonius Bladus, sumptibus Vincentii Luchini, 1556 (OSZK Ant. 2038).

66 British Library, Addit. MSS 21,165 ; Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library, op. cit*., n° 347.

67 Cote : OSZK, Ant. 2037.

68 Johannes Alexander BRASSICANUS, *Proverbiorum symmicta, quibus adiecta sunt Pythagorae symbola... et ipsa proverbia... recens autem ex Jamblicho... latina facta...*, Vienne, Hieronymus Vietor, 1529 ; cote : ÖNB, 4 W 106(3).

69 LUCIEN, *Aliquot exquisitae lucubrationes*, trad. Johannes Alexander BRASSICANUS, Vienne, Johannes Singrenius, 1527 (OSZK, App. H. 193) ; Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., n° 412.

70 Il y prétend avoir vu les ouvrages de Marcus Monachus Anachoreta, moine grec du Ve siècle : Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., n° 419.

71 *Epistolae Graecae*, Haguenau, Johannes Setzer, 1528 (OSZK, Ant. 5300) ; Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., n° 107.

72 SALVIEN, *De vero iudicio et providentia Dei libri VII*, éd. Johannes Alexander BRASSICANUS, Bâle, Froben, 1530 (OSZK, App. H. 224)

tion. Cette description faisait partie de sa dédicace adressée à l'évêque d'Augsbourg, Christophorus a Stadion, dans son édition de Salvien de 1530 fondée sur la *corvina* des œuvres du Marseillais[73]. Quoiqu'il n'en dise rien, il n'y a pas de doute que Brassicanus s'était servi pour préparer son édition de Polybe (1530) d'un manuscrit de la collection de Bude[74]. Non seulement l'éditeur du texte, Vincentius Obsopoeus, s'en porte garant (dans sa préface des ouvrages d'Héliodore dont nous parlerons plus tard)[75] mais on peut trouver des affirmations dans ce sens dans des commentaires ultérieurs[76]. Un an plus tard, en 1531, Obsopoeus publia dans la même imprimerie Setzer l'apologie du roi Matthias préparée par Cortesi.[77] Il ne connaissait pas l'incunable romain de 1487[78] et dans sa dédicace de l'édition bâloise d'Héliodore il reconnaît avoir utilisé un manuscrit provenant de Bude. Cette édition date de 1534[79] ; ensuite, Opsopaeus se mit à travailler à l'édition grecque de Diodore de Sicile, qu'il acheva en 1539, pour laquelle il se servit de nouveau d'une *corvina*.[80]

L'ouvrage intitulé *De pudicitia conjugali et virginitate dialogi* d'Antonio Bonfini fermera la liste des éditions préparées sur la base d'une corvina. Le manuscrit en question, très probablement emporté à Naples par la reine-veuve Béatrice, entra par la suite dans la collection de János Zsámboky (Johannes Sambucus). En 1572, Johannes Leunclavius édita le texte après l'avoir emprunté à la bibliothèque Zsámboky[81].

Avant de passer à deux éditions fondées sur des *corvina*, quelque peu problématiques pour la recherche, signalons qu'au cours du XVIe siècle plusieurs éditeurs humanistes ont fait allusion à l'appartenance de divers manuscrits précieux à la bibliothèque de Matthias. Ils ne précisent cependant pas s'ils avaient vu les manuscrits de leurs propres yeux ou bien s'ils se réfèrent tout simplement à la liste de Brassicanus. Pour donner quelques exemples, on peut citer un manuscrit de Pline l'Ancien que Francesco Massari a emporté à Rome[82]. Johannes Herold, dans son édition de l'ouvrage d'Hugo Eterianus, fait mention d'un exemplaire de Bude.[83] Beatus Rhenanus a déja utilisé

73 Cote du manuscrit : ÖNB, Cod. Lat. 826 ; Cs. Csapodi, *The Corvinian Library*, *op. cit*., n° 583.

74 POLYBE, Ἱστοριῶν βιβλία ε, *Historiarum libri quinque*, trad. Nicolaus PEROTTUS, éd. Vincentius OBSOPOEUS, Haguenau, Johannes Setzer, 1530 (OSZK, Ant. 834).

75 À part les ouvrages de Polybe, le manuscrit, actuellement conservé à la BSB de Munich (Cod. Graec. 157), contient des textes d'Hérodien et d'Héliodore.

76 Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library, op. cit*., n° 539, cite l'opinion de Philippe Mélanchthon ainsi que le discours de Matthaeus Sebastianus (1551).

77 Alessandro Tommaso CORTESI, *Liber unus de virtutibus bellicis Matthiae Corvini, Hungariae regis invictissimi,* éd. Vincentius OBSOPOEUS, Haguenau, Johann Setzer, 1531 (OSZK, Ant. 5244) ; Obsopoeus ignorait l'édition de 1487 de ce texte. Voir *supra* la note 50.

78 Rome, Eucharius Silber, 1487 (GW 7794) ; Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., n° 207.

79 HÉLIODORE, Ἀθιοπικῆς ἱστορίας βιβλία δέκα , éd. Vincentius OBSOPOEUS, Bâle, Johann Hervagen, 1534 (OSZK, App. H. 259) ; Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library, op. cit*., n° 315.

80 DIODORE DE SICILE, Ἱστοριῶν βιβλία τινα τὰ εὑρισκόμενα , éd. Vincentius OPSOPOEUS, Bâle, Jean Froben, 1539 (OSZK, App. H. 271). Cote du manuscrit : ÖNB, Suppl. gr. 30 ; Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library, op. cit*., n° 225.

81 Antonio BONFINI, *Symposion trimeron, sive... de pudicitia coniugali et virginitate dialogi III,* Ex bibliotheca Joannis Sambuci, éd. Johannes LEUNCLAVIUS, Bâle, Jean Oporin, 1572 (OSZK, RMK III. 616). Cote de l'imprimé : OSZK, Clmae 421 ; Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library, op. cit*., n° 131. Voir l'édition critique Antonio BONFINI, *Symposion de virginitate et pudititia coniugali,* éd. Stephanus APRÓ, Budapest, 1943 (Bibliotheca Scriptorum Medii Recentisque Aevorum)

82 Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library, op. cit*., n° 514. Massari a vu le manuscrit en 1520, comme il le mentionne dans son commentaire de Pline : *In novum Plinii de naturalis historia librum castigationes et annotationes,* Bâle, Jean Froben, 1537 (ÖNB, BE 7 N 44+), réédité à Paris chez Michel de Vascosan en 1542 (ÖNB, 75 M 19). Cote du manuscrit : Bibliothèque Vaticane, Vat. Lat. 1951. Voir aussi *infra*, M.-E. Boutroue, « Les manuscrits scientifiques dans la bibliothèque de Matthias Corvin et le cas particulier de Pline », p. 193.

83 Hugo ETERIANUS, *De Spiritus Sancti processione*, éd. Johannes HEROLD, Bâle, Robert Winter, 1543 ; cote : HAB, A 1164.86 Theol.(1) ; Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library, op. cit*. n° 340.

le manuscrit grec de l'*Histoire ecclésiastique* de Nicéphore Calliste (Bâle, 1535)[84]. En publiant sa traduction latine de Nicéphore, Johannes Longus rappelle la présence de la version grecque dans la collection de Bude[85]. Enfin, dans son anthologie intitulée *De re rustica*, Joachim Camerarius évoque le manuscrit de Pierre de Crescens (*De agricultura*), qui aurait appartenu à Matthias[86]. Le texte traduit en latin fut publié à Bâle en 1538 par Janus Cornarius[87].

Revenons pour finir aux remarques d'István Szamosközy au sujet des *corvina*. Lors de sa découverte, nous avons présenté une œuvre inédite de Szamosközy sur la philosophie de l'histoire[88] dans une publication succincte sur les sources transylvaines relatives à la *Bibliotheca Corviniana*[89]. Dans cette œuvre relevant du genre de l'*ars historica*, l'auteur comparait du point de vue de la méthode les œuvres d'Antonio Bonfini et de Giovanni Michaele Bruto sur l'histoire de la Hongrie[90]. Szamosközy écrivit ce livre pour convaincre le prince Zsigmond Báthory qu'il fallait impérativement imprimer l'œuvre historique de Bruto, sans laquelle la postérité serait privée de la possibilité de s'en instruire[91]. L'*ars historica* d'István Szamosközy, dont jusqu'à présent la littérature sur l'histoire de la *corvina* n'a pu tenir compte, plaide ainsi en faveur de la publication de l'œuvre de Bruto :

Multa inopinata accidere possunt, quae imbecillo librorum generi cladem ab omni aevo intulerunt, et nunc inferre possunt incendia, vastitates, blattae, incuria, rapinae, ac in summa punctum temporum quodlibet, quo vel maximarum rerum momenta vertuntur. Sic perierunt clarissimi librorum thesauri Philadelphi et Pergamenorum Regum: sic interiit nobilis illa et memoratissima Matthiae Regis bibliotheca Budae, multis millibus voluminum referta, ex cuius clade Heliodorus Aethiopicae historiae author, Stephanus Geographus, Polybius, Diodorus Siculus, Titus Alexander Cortesius de laubibus Matthiae Regis, Bonfinius de pudicitia coniugali, Crastonius Gorippus qui libros Joannidos scripsit, et quidam alii, velut ex mortuis redivivi fortuna quapiam conservati nuperrime in lucem prodierunt[92].

Il ressort clairement de la fin de la citation, « paru naguère » (*nuperrime in lucem prodierunt*), que Szamosközy avait effectivement vu des impressions préparées sur la base de *corvina*. Ce passage de Szamosközy corrobore les résultats de nos recherches bibliographiques sur les textes contenus dans les manuscrits provenant de la *Bibliotheca Corviniana*. Si dans les pages précédentes nous avons présenté en détail les éditions d'Héliodore, de Diodore de Sicile, de Polybe, de Cortesi et de Bonfini, aucun des manus-

84 *Auctores Historiae Ecclesiasticae,* éd. BEATUS RHENANUS, Bâle, Hieronymus Froben, Nicolaus Episcopius, 1535, p. 594-615 (OSZK Ant. 850).

85 Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library, op. cit*., n° 455. Cote du manuscrit : ÖNB, Hist. gr. 8.; Xanthopoulos, NICÉPHORE CALLISTE, *Ecclesiasticae historiae libri decem et octo,* éd. Johannes LONGUS, Bâle, Jean Oporin, 1553 (OSZK, Ant. 290).

86 Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library, op. cit*., n° 484 ; *De re rustica opuscula nonnulla, lectu cum iucunda, tum utilia*, *iam primum partim composita, partim edita a Ioachimo Camerario...*, Nuremberg, Katarina Gerlach, 1577 ; HAB, A 125.10 Quod (3).

87 *Constantini Caesaris selectarum praeceptionum de agricultura libri viginti*, compil. Cassianus BASSUS, trad. JANUS CORNARIUS, Bâle, Hieronymus Froben, Nicolaus Episcopius, 1538 (OSZK, Ant. 6164).

88 Mihály BALÁZS – István MONOK, « Szamosközy István és a Corvina » [István Szamosközy et la Corvina], *Magyar Könyvszemle*, 1986, p. 215-219.

89 Son nom latin est Stephanus Samosius (1565-1612?), archiviste du prince de Transylvanie à Gyulafehérvár (Alba Iulia en Roumanie) et historiographe.

90 Mihály BALÁZS – István MONOK – Ibolya TAR (trad.), « Az első magyar ars historica: Szamosközy István Giovanni Michaele Bruto történetírói módszeréről (1594–1598) » [Le premier *ars historica* hongrois : István Szamosközy sur la méthode de Giovanni Michaele Bruto (1594-1598)], dans *Lymbus*, IV, Szeged, 1992, p. 49-86.

91 Du point de vue de la *corvina*, il est de peu d'importance que cette proposition ait été faite en partie pour embarrasser l'historiographe Bruto qui, après avoir quitté la famille Báthory, passa à la solde des Habsbourgs. L'œuvre ne parut que dans la deuxième moitié du XXe siècle. Voir Mihály BALÁZS – István MONOK, « Történetírók Báthory Zsigmond udvarában, Szamosközy István és Baranyai Decsi János kiadatlan műveiről » [Historiographes à la cour de Zsigmond Báthory ; sur les œuvres inédites d'István Szamosközy et de János Baranyai Decsi], dans *Magyar reneszánsz udvari kultúra* [Culture de cour dans la Renaissance hongroise], Ágnes R. VÁRKONYI éd., Budapest, 1987, p. 249-262.

92 M. BALÁZS – I. MONOK, « Az első magyar ars historica », *art. cit*., p. 56.

crits conservés ne contient les œuvres des deux auteurs suivants, Corippe et Étienne de Byzance, mentionnés par Szamosközy. Puisque nous savons que cet humaniste de Transylvanie s'intéressait également à la codicologie[93], attentif aux différences entre les publications de textes antiques et humanistes et les manuscrits éventuellement retrouvés[94] ainsi qu'aux variantes de nom, etc., il n'est pas impossible qu'il ait gardé en mémoire des références aux pièces de la collection du grand roi et qu'il les ait citées à l'occasion sans prendre les volumes en main[95].

L'étude de « *Crastonius Gorippus* [sic !] *qui libros Joannidos scripsit* » et d'Étienne de Byzance est plus compliquée, mais promet des résultats plus intéressants, car il ne suffit pas de noter, à propos de ces deux cas, que la collection célèbre s'est enrichie grâce à Szamosközy, puisque d'autres problèmes se posent auxquels il faut faire face. Flavius Cresconius Corippe est un poète du VIe siècle dont l'archiviste de Gyulafehérvár a cité l'œuvre intitulée *La Joannide* (*Iohannis, seu de bellis Libycis*). Nous connaissons un autre ouvrage de cet auteur : *De laudibus Iustini Augusti Minoris heroico carmine libri III*. Il n'est pas exclu que Szamosközy ait connu ce texte, publié par Michael Ruiz à Anvers en 1581[96]. C'est peu probable cependant, car dans ce cas il n'aurait pas utilisé une forme erronée du nom de son auteur. Avant d'en présenter la source probable, il faut dire que la question Corippe (s'agit-il d'une *corvina* ou non ? où se trouve-t-elle aujourd'hui ?) a déjà fait couler beaucoup d'encre. Csapodi, dans son résumé du débat[97], a constaté que le manuscrit de la Trivulziana de Milan, tenu par beaucoup pour une *corvina*, n'appartenait point à la bibliothèque de Matthias. Cet avis correspond à la

93 Touchant la *corvina* de Szamosközy, depuis l'édition de Szamosközy due à Sándor SZILÁGYI, *Szamosközy István történeti maradványai* [Les fragments historiques d'István Szamosközy], Budapest, 1877 (Monumenta Hungariae Historia. Scriptores, 18), p. 105-106, nous savons que l'œuvre de Marcus Iunianus Iustinus enregistrée sous le titre *Epitome historiarum Philippicarum Trogi Pompei* passa par hasard à l'historiographe (*casu quopiam ad me delatam*, *scil. manuscriptam*) avant d'être reconnue par Csaba Csapodi comme une *corvina* authentique, perdue : voir Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, op. cit., n° 374. En rapport avec ce manuscrit, Zsigmond JAKÓ se réfère à l'intérêt codicologique de l'archiviste du prince, intérêt attesté par la description de Szamosközy, prêtée à Antonio Marietti, sur le manuscrit perdu au moment du ravage de la bibliothèque jésuite de Kolozsvár en 1603 : *Hunc librum paucis ante mensibus, quam haec clades patriae incumberet, Antonio Marietto erudito Jesuitae, malo codicis genio et meo fato utendum accomodaveram, quod ideo libentius in hac publicae privataeque cladis memoria refero, quod praeclarus auctor praenomine et nomine temporum iniuria amisso atque etiam libri titulo, quem adscripsi, intercepto solo cognomine residuo ex omnibus opinor, typographii achephalos hactenus prodiit* (S. SZILÁGYI, *Szamosközy*, op. cit., p. 106-107). Dans la suite, Jakó suppose que la corvina est passée de la bibliothèque ravagée du prince Zsigmond Báthory (1598) à son archiviste ; voir Zsigmond JAKÓ, « Erdély és a Corvina » [La Transylvanie et la Corvina], dans Zs. JAKÓ, *Írás, könyv, értelmiség*, Bucarest, 1974, p. 176.

94 Son recueil d'épigraphes a paru de son vivant (Padoue, 1593), mais il a aussi continué d'en rassembler après la parution. Voir l'édition de son travail resté manuscrit et l'édition en fac-similé de la publication originale, István SZAMOSKÖZY, *Analecta lapidum (1593) – Inscriptiones Romanae Albae Juliae et circa locorum (1598)*, éd. Mihály BALÁZS, István MONOK, Szeged, 1992.

95 Il n'a pas pu voir les manuscrits mêmes car à l'époque ils étaient déjà à Vienne ou en territoire germanique. Il est improbable qu'il en ait pu rencontrer un seul lors de son voyage en Italie.

96 *Corippi... de laudibus Iustini Augusti Minoris heroico carmine libri III* ..., éd. Michael RUIZIUS, Anvers, Plantin, 1581.

97 Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., n° 205 ; voir encore Peter A. Budik, « Entstehung und Verfall der berühmten von König Matthias Corvinus gestifteten Bibliotheken zu Ofen », dans *Jahrbücher der Literatur*, Vienne, 1839, p. 37-56 ; Vilmos FRAKNÓI, « Két hét olaszországi könyv és levéltárakban » [Deux semaines dans les bibliothèques et les archives d'Italie], *Magyar Könyvszemle*, 1878, p. 125–128 ; János CSONTOSI, « Külföldi mozgalmak a Corvina-irodalom terén » [Mouvements étrangers dans le domaine de la bibliographie corvinienne], *ibid.*, p. 214–215.; IDEM, « Latin Corvin-codexek bibliographiai jegyzéke » [Liste bibliographique des manuscrits corviniens latins], *Magyar Könyvszemle,* 1881, p. 165-166 ; ÁBEL Jenő, *Corippus Joannisáról* [Sur la *Joannide* de Corippe], *Egyetemes Philologiai Közlöny,* 1883, p. 948-950 ; János CSONTOSI, « Hazai vonatkozású kéziratok a Gróf Trivulzio-család milánói könyvtárában » [Manuscrits relatifs à la Hongrie dans la bibliothèque de la famille Trivulzio à Milan], *Magyar Könyvszemle,* 1891, p. 145-146 ; Gyula SCHÖNHERR, « A milanoi korvin-kódexekről » [Sur les manuscrits corviniens de Milan], *Magyar Könyvszemle*, 1896, p. 161-168 ; Max MANITIUS, *Geschichte der lateinischen mittelalterlichen Literatur*, I, Munich, 1911, p. 168-170.

position des éditeurs des textes de la *Joannide*[98] qui ont tous eu connaissance de l'existence de la variante de Bude grâce au récit de Johannes Cuspinianus. Szamosközy connaissait aussi ce récit. Nous pouvons même en dire davantage : Nicolaus Gerbelius[99] a inclus dans son édition, outre la biographie de Cuspinianus, un catalogue des noms cités par celui-ci. Dans cette édition, nous trouvons mot à mot ce que Szamosközy dit : *Crastonius Gorippus (sic !), qui libros Iohannidos scripsit, qui habentur in bibliotheca Budensi*. Il faut cependant observer que Szamosközy ne fut pas le seul à se laisser abuser par le nom erroné. La même forme figure dans la *Bibliotheca universalis* bien connue de Conrad Gesner et la forme n'a pas changé dans les éditions de Gesner réalisées par Josias Simler et Johann Jacob Frisius[100]. L'historiographe de Transylvanie aurait donc pu emprunter la forme erronée du nom à l'une ou à l'autre des éditions citées, mais, comme nous l'avons déjà mentionné, il connaissait certainement la liste des noms de Gerbelius.

En ce qui concerne *Stephanus Geographus*, Szamosközy cite le nom sous cette forme car, comme ses contemporains, il savait parfaitement de quel « Stephanus » il s'agissait en vérité. Il ne peut en effet s'agir que d'Étienne de Byzance qui a écrit au Ve siècle une encyclopédie géographique intitulée *Ethniķa* (*De urbibus et populis*). Les humanistes y puisaient abondamment (comme le font les chercheurs de nos jours) pour découvrir la géographie ancienne de leur pays et des épisodes de son histoire[101]. Pourtant, on ne trouve dans les textes aucun élément qui prouverait que la collection de Bude a possédé cette œuvre célèbre et nous ne savons pas non plus comment Szamosközy en a connu l'existence. Il est vrai qu'on en connaît trois éditions du XVIe siècle[102], mais aucune n'indique que la source en serait une *corvina*. Les préfaces des éditions ultérieures[103] n'en parlent pas non plus, ni l'édition considérée comme la meilleure de nos jours[104]. Szamosközy a-t-il vu le manuscrit même ? Théoriquement, nous ne pouvons pas l'exclure,

98 Pour le *De laudibus Iustini*, suite à la première édition en 1581 on trouve trois éditions au XVIIe siècle, six au XVIIIe, quatre au XIXe et trois au XXe siècle : voir la liste dans CORIPPE, *Éloge de l'empereur Justin*, II, éd. Serge ANTÉS, Paris, 1981, p. CVII-CXI ; l'editio princeps de la *Joannide* revient à Pietro MAZZUCHELLI, Milan, 1820) ; le volume XXIX de la série Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae d'Immanuel BEKKER contient aussi son édition (Bonn, 1936) ; il a été suivi par l'édition la plus souvent utilisée de nos jours, celle de Joseph PARTSCH, *Monumenta Germaniae Historica*, Auctores Antiquissimi III/2, Berlin, 1879, puis par l'édition de Michael PETSCHENIG (Berlin, 1886) ; par la suite, seule une traduction a paru, sur microfilm, par George W. SHEA, *The* Iohannis *of Flavius Cresconius Corippus. Prolegomena and translation*, Diss. Columbia Univ., New York, 1966, imprimée à Lewiston en 1998 ; Adalberto HAMMAN a repris l'édition de Petschenig pour la *Patrologiae cursus completus*, *Supplementum*, IV, Paris, 1968, p. 998-1127. L'édition critique actuelle est due à James DIGGLE et Frank R. GOODYEAR, Cambridge, 1970.

99 Joannis Cuspiniani… *De Caesaribus atque Imperatoribus Romanis… Vita Ioannis Cuspiniani et de utilitate huius historiae*, éd. Nicolaus GERBELIUS, Strasbourg, Kraft Müller, 1540, p. 216 (OSZK, Ant 1561).

100 Bâle, 1545, 1574 et 1583.

101 En consultant les volumes de l'*Année philologique*, nous avons surtout rencontré des études conçues dans cet esprit.

102 Il s'agit de l'*editio princeps Peri poleón*. *De urbibus*, Venise, Alde, 1502 (OSZK, Ant. 837), de l'édition Giunta, Florence, héritiers de Filippo Giunta, 1521 (OSZK, Ant. 9113) et de celle de XYLANDER, Bâle, Jean Oporin, 1568 (ÖNB 47 C 44).

103 Theodor PINEDO – Jacobus GRONOVIUS, Amsterdam, 1678 (et 1725) ; Abraham BERKELIUS – Jacobus GRONOVIUS, Leyde, 1688, (et 1694) ; Lucas HOLSTENIUS – Theodor RYCK, Leyde, 1684 (et 1692) et Utrecht, 1691 ; publié avec les note de Pinedo, Holstenius et Berkelius par Wilhelm DINDORF, Leipzig, 1825 ; Antonius WESTERMANN, Leipzig, 1839.

104 STEPHANI BYZANTINI *Ethnicorum quae supersunt*, éd. August MEINEKE, Berlin, 1849 ; réimpression Graz, 1958.

compte tenu du grand nombre d'exemplaires conservés en Italie dont celui de la Bibliothèque Trivulziana[105].

Il convient de signaler que la Bibliothèque nationale d'Autriche possède une copie achetée à Sebastian Tegnagel[106] et que le répertoire de Csapodi fait également état de volumes de la même provenance : il est vrai que les deux sont des « *corvina* douteuses »[107]. Dans cette situation, nous sommes obligés d'avancer des hypothèses. La supposition la plus logique est que, malgré le silence des sources consultées, Szamosközy aurait trouvé l'information dans un imprimé ou dans l'article *Stephanus Byzantinus* d'une encyclopédie contemporaine qui aurait mentionné que l'œuvre en question était disponible dans la *corvina*. Nous ne pouvons exclure non plus la possibilité d'une autre source ayant révélé à notre historiographe l'existence de l'encyclopédie géographique dans *la corvina*. Bien qu'aucune des éditions du XVIe siècle (ni d'ailleurs les éditions ultérieures) n'ait été fondée sur le manuscrit de la bibliothèque de Matthias, on peut quand même imaginer que Szamosközy ait établi un lien entre leur parution et sa connaissance de l'existence du manuscrit. On est donc en droit de supposer, sans pouvoir l'affirmer, que l'auteur de l'*ars historica* a effectivement vu le manuscrit en question.

(Texte traduit par Péter Balázs)

105 Paul Oskar KRISTELLER, *Iter Italicum*, I, London – Leiden, 1965, p. 360, n° 737 ; les autres en copie, *ibid.*, II, 1967, p. 335, 442-444, 531. Pour d'autres *corvina* dans la Trivulziana voir Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library, op. cit.*, n° 541 et n° 577.

106 Petri LAMBECII… *Commentariorum de Augustissima Bibliotheca Caesarea Vindobonensi Liber primus*… Ed. altera, Opera et studio Adami Francisci KOLLARII, Vienne, 1766, p. 127.

107 Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit.*, n° 320, n° 459.

USAGES DE L'EMBLÉMATIQUE DANS LES LIVRES DE MATTHIAS CORVIN ET PRATIQUES CONTEMPORAINES DU DISCOURS POLITIQUE

Laurent Hablot

Depuis le milieu du XIVe siècle, le prince dispose de différents registres de signes emblématiques pour se représenter et mettre en scène son pouvoir. Portrait, armoiries et devises[1] proposent ainsi un discours très complet sur la personne du prince, son lignage, son pouvoir et la conception de sa fonction. Comme ses contemporains, Matthias Corvin développe cette image emblématique sur les principales œuvres de son règne. Parmi celles-ci, les manuscrits de sa célèbre bibliothèque offrent sans conteste le support le plus emblématisé qui nous en soit parvenu. Ces ouvrages, destinés à circuler et à faire connaître le prince, conçus pour exalter sa personne et son mode de gouvernement, sont un outil politique au sein duquel l'emblématique, à côté du contenu écrit et du reste du décor des livres, propose son propre message. Sous un aspect souvent anodin et parfois fantaisiste, il s'agit en réalité d'un propos savamment composé qu'une lecture comparée avec les pratiques emblématiques et bibliophiliques de princes du temps permet d'analyser et d'interpréter.

Matthias Corvin assisté de ses proches - princes italiens et humanistes - est probablement conscient de la portée de ce discours sur ses contemporains et sur les lecteurs de ses manuscrits et utilise à plein les potentialités de l'emblème. Armoiries, devises et portraits sont autant d'occasions de proclamer une identité, des vertus, un pouvoir, un idéal de gouvernement dans une démonstration qui le rattache à plusieurs des grands princes de ce temps.

Devises et armoiries figurées sur les manuscrits du roi ont d'ailleurs été récemment étudiées par Paola di Pietro Lombardi[2] et c'est modestement que je m'inscris à la suite de ses travaux dans l'analyse de l'emblématique de Matthias Corvin au sein des ouvrages conservés de sa bibliothèque.

L'analyse du discours emblématique dans le livre impose de s'intéresser en premier lieu à sa mise en page. Tard venue dans le décor, l'héraldique y occupe à la fin du XVe siècle une place essentielle, mais déjà concurrencée par des éléments décoratifs de la première Renaissance : bucranes, trophées, camées, vasques, arabesques et autres putti. L'œil doit donc savoir isoler dans le décor des signes d'identité que les artistes se plaisent parfois à confondre avec le reste de l'ornement.

1 Ce type d'emblème, principalement développé entre 1350 et 1550 dans l'ensemble des cours d'Europe, était le sujet de ma thèse de doctorat : *La devise, mise en signe du prince, mise en scène du pouvoir*, à paraître aux éditions Brepols.

2 Paola DI PIETRO LOMBARDI, « Mattia Corvino e i suoi emblemi », dans *Nel Segno del Corvo, libri e miniature della biblioteca di Matia Corvino*, Modène, 2002, p. 117-128.

De ce point de vue, les manuscrits de la *Corviniana* proposent une mise en page classique qui facilite le travail de l'observateur : presque tous les folios qui figurent l'emblématique du roi privilégient la mise en page suivante : armoiries centrées en marge infra-paginale, devises et/ou armoiries secondaires en marges latérales ; portrait et/ou devise d'ordre chevaleresque centrés en marge supra-paginale. Ill. 1[3]. Cette disposition n'est pas innovante puisque qu'elle se retrouve dans la plupart des manuscrits italiens contemporains. En revanche, deux parcours visuels sont induits par cette mise en page : soit une attirance du regard pour les armes par une mise en scène plus théâtrale au moyen d'autres éléments de décor (feuillages, supports, cartouche coloré, volume dans la page) – et contrairement aux devises qui sont elles fondues dans le décor – ; soit une lecture classique, en boucle, partant du coin en haut à gauche *via* le centre en bas puis le haut à droite.

D'une façon générale, les armoiries sont privilégiées par leur taille et l'importance de leur décor marginal, au même titre que les portraits. Les devises sont fréquemment isolées du décor par un cartouche de couleur - bleu le plus souvent - qui permet de les reconnaître immédiatement. Seuls quelques éléments librement inspirés de l'héraldique et des emblèmes se perdent dans les marges pour compléter plus subtilement le propos. Je reviendrai donc tour à tour sur ces différents éléments.

LES ARMOIRIES

Les armoiries de Matthias Corvin, exposées dans ses manuscrits, alternent une succession de combinaisons qui témoignent de la capacité discursive de ce système pourtant souvent considéré comme figé par ses règles. Ces compositions révèlent également l'usage que le prince et ses peintres ont su en faire.

Les armoiries supportent en effet un double discours : reflet du lignage avant tout, elles sont aussi l'image du contrôle d'un territoire auquel s'associe une maison. La multiplication des combinaisons et des partitions à la fin du Moyen Age - avec *partis*, *écartelés*, *écusson en abîme*, etc. - permet de faire cohabiter ces messages. L'héraldique livresque de Matthias Corvin rend parfaitement cette double dimension. Il faut donc y distinguer deux ensembles : l'écu au corbeau associé directement au prince et à son lignage et les armoiries des principautés soumises à son autorité: Hongrie, Bohême, Dalmatie, Croatie, etc.

LE CORBEAU : ARMOIRIE OU DEVISE ?

Le corbeau

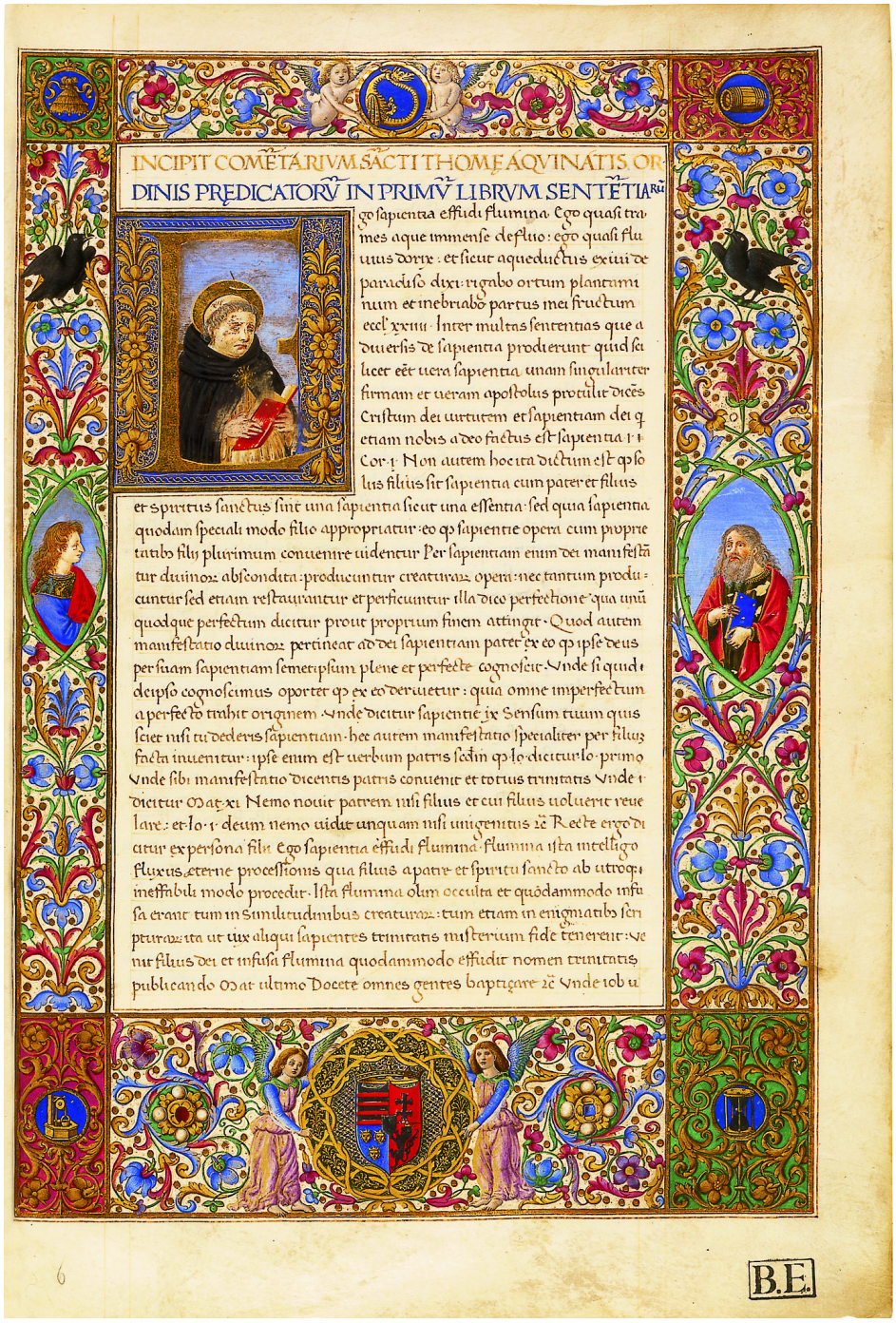
Le débat ne semble pas encore définitivement tranché sur les origines précises de l'écu au corbeau de Matthias Corvin adopté avant 1458. S'agit-il d'un choix personnel du prince, d'un totem dynastique ou d'armoiries familiales ? Est-il à l'origine du *cognomen* de ce souverain ou bien est-ce l'inverse ?[4] Quoi qu'il en soit, le corbeau reste dans l'emblématique de Corvin un signe souple et malléable capable de fonctionner dans les différents registres de ses signes d'identité.

Même si elles n'apparaissent qu'exceptionnellement, les armes de la famille de Matthias Corvin sont bien connues *D'argent au lion rampant de gueules tenant dans sa dextre une couronne d'or* qui renvoient au fief transylvanien de Beszterce détenu par ce lignage[5]. On s'attendrait donc logiquement à trouver une valorisation de cet écu dans la représentation du prince. Il est pourtant largement supplanté par celui au corbeau qui connaît différentes mises en forme. La plus fréquente figure un écu d'*azur chargé d'un corbeau essorant de sable posé sur une branche écôtée de*

3 Modène, Biblioteca Estense Universitaria (désormais BEU), Ms. α W. 1. 8 , fol. 6.

4 Selon Dominique de COURCELLES, Le Tirant Le Blanc de Martorell ne serait autre que Jean Hunyadi qui dans son roman porte déjà « une baniere toute vermeille et il y fit peindre un corbeau » (chap. 125) de l'édition de M. De RIQUER, *Tirant le Blanch*, Barcelone 1947 - D. de COURCELLES, « Le Roman de Tirant le Blanch (1460-1490) à l'épreuve de l'histoire bourguignonne de XVe siècle » dans *L'ordre de la Toison d'Or, idéal ou reflet d'une société,* Turnhout 1996, p. 155.

5 Voir par exemple en marge du Modène, BEU, Ms. α. O.3.8, fol. 1.



Ill. 1. La mise en page « classique » de l'emblématique de Matthias Corvin (Modène, BEU, Ms. α. W.1.8.f°6r°).

sinople et tenant en son bec un anneau d'or diamanté. Non conformes à la règle des couleurs héraldiques[6], ces armes dites *à enquerre - id est* qui soulèvent le questionnement - nous interrogent en effet.

D'abord par le contraste qu'elles offrent avec les prestigieux écus sur lesquels elles sont superposées. Car même si elles se « lisent » en dernier[7], ce sont bien elles qui, visibles en premier, dominent les différentes combinaisons des armoiries de Matthias Corvin. Elles opposent donc une composition récente et inconnue à de prestigieuses et antiques armoiries territoriales.

Ces armes au corbeau interrogent ensuite par leur souplesse formelle. Faut-il considérer cet écu comme la mise en forme héraldique d'une devise ou a-t-on tiré de cet écu le principal emblème du prince ? Ce va-et-vient permanent, dans le décor des livres de la *Corviniana* notamment, entre cet écu et ses différents meubles - corbeau, anneau, bâton écoté - participe de cette effervescence emblématique soulignée par Michel Pastoureau et s'apparente au subtil jeu sur l'hermine à la fois héraldique et animale des Montfort en Bretagne[8]. Cette souplesse formelle se rattache aux pratiques emblématiques méridionales, italiennes en particulier, autorisant des échanges entre les deux systèmes - héraldique et devise - bien plus fréquents que dans le blason septentrional qui distingue nettement devises et armoiries[9].

Ces signes utilisés par Matthias Corvin, à la fois figures du blason et emblèmes, ont leur fonction emblématique commune, figée dans la règle héraldique, et leur discours symbolique propre, libéré par la souplesse de la devise.

Enfin ces armoiries interpellent par leur contenu. L'écu de Matthias Corvin constitue à l'évidence des armes parlantes avec un jeu de mot entre *Corvin* et *Corbeau*. Mais le choix - par lui ou ses prédécesseurs - d'une figure animale ordinairement péjorative, mais pas suffisamment négative pour justifier son succès, surprend. Entaché d'une symbolique diabolique[10], au mieux ambivalente, contrepoint ridicule de la majestueuse aigle impériale, faible volatile opposé au lion bohémien, le corbeau se doit de justifier sa place dans l'écu personnel du « presque » plus grand des souverains européens.

Cette justification tient assurément dans la légende des origines qui, quelles que soient ses versions, vient compenser la modestie relative du lignage de Matthias par le prestige d'une action et/ou d'un ancêtre. D'après les *Annales de Silésie*, un corbeau emporte un jour l'anneau que le roi Matthias avait retiré de son doigt. Matthias l'attrape, le tue, récupère sa bague et adopte le corbeau en mémoire de cet événement. Mais d'autres auteurs soutiennent que ces armoiries renvoient au nom d'une propriété de la famille, le « rocher du corbeau ». Une autre légende prétend encore que lorsque le jeune Matthias était en prison à Prague, sa mère lui aurait envoyé un message par l'intermédiaire d'un corbeau. Ultime version enfin, encouragée par les auteurs contemporains du prince : le lien des Hunyadi avec la *gens* Valeria et la figure légendaire de Marcus Aurelius Valerius Maximianus, officier pannonien de modeste origine, distingué par Dioclétien puis associé à l'Empire sous le titre d'Auguste. Devenu empereur entre 286 et 308

6 Dans le blason, on ne doit théoriquement pas superposer entre eux les *émaux* – *sable* (noir), gueules (rouge), *sinople* (vert), *pourpre* (violet-brun) – ni les métaux – *or* et *argent*. Un corbeau noir (*de sable*) sur un fond bleu (*d'azur*) est donc une faute de composition.

7 Comme l'a souligné Michel Pastoureau dans plusieurs de ses travaux, les armoiries se construisent en effet par « feuilletage », c'est-à-dire par empilement d'éléments tels que les champs colorés, les pièces et partitions, les meubles. Le blasonnement – la description des armoiries au moyen des termes du blason – en débutant toujours par le champ ou le fond de l'écu, rend bien cette idée.

8 Michel PASTOUREAU, « L'Hermine : de l'héraldique ducale à la symbolique de l'Etat », dans 1491. La Bretagne, terre d'Europe - Actes du colloque de Brest, 1991, Jean KERHERVÉ éd., Quimper, 1992, p. 253-264.

9 Voir sur le sujet le chapitre de ma thèse consacré aux concessions de devises et aux armoiries à devises.

10 Le bestiaire d'Aberdeen, (*The Aberdeen Bestiary*, Aberdeen University Library, Ms. 24, fol. 36v°-39, vers 1200) donne du corbeau la lecture suivante : « Le corbeau (corvus/corax) tient son nom du son qu'il fait avec sa gorge, parce qu'il croasse. Il est dit que lorsque ses petits sont sortis de l'œuf, cet oiseau ne les nourrit pas complètement avant qu'il ait vu qu'ils ont des plumes noires semblables aux siennes. Mais après qu'il a vu leur plumage noir et les a reconnu de sa propre espèce, il les nourrit plus généreusement. Quand cet oiseau se nourrit sur des cadavres, il va vers les yeux en premier. Dans les Écritures, le corbeau est perçu de différentes façons : il est censé parfois représenter un prêcheur, parfois un pécheur, parfois le diable… ».

sous le nom de Maximien, père de l'empereur Maxence et beau-père de Constantin Ier, il est victorieux, grâce au secours d'un corbeau, d'un ennemi gaulois. Cette référence à Maximien permet de souligner à la fois l'origine romaine et impériale du lignage et suffit à transformer une brutale ascension sociale en juste retour des choses, rendant possibles les plus folles ambitions, sous réserve d'une descendance.

Enfin comment ne pas penser, pour expliquer cette figure, au corbeau de la Genèse opposé à la colombe et qui semble chez Matthias lui usurper le rameau de la délivrance. N'est-il pas lié encore au corbeau des fables d'Ésope bien connues à cette période ? Plus proche de Matthias sans doute, la devise de Louis de Bavière-Ingolstadt, frère de la reine de France Isabeau, donne peut-être le sens de cette figure. Louis le Barbu porte en effet pour emblème une variante de la colombe Visconti : un corbeau rayonnant posé sur une branche et tenant un anneau dans son bec par allusion au corbeau de saint Oswald alors vénéré dans l'Empire[11].

La bague

La bague tenue par le corbeau et largement mise en évidence par le décor des manuscrits du prince, supporte elle aussi un riche contenu emblématique et symbolique.

Comme nous venons de le voir, elle tire peut-être son origine de l'attribut de saint Oswald mais sa lecture symbolique peut être élargie. À l'instar du corbeau, cet objet bénéficie d'une légende des origines du lignage. Le père de Matthias, János Hunyadi, serait ainsi né d'une liaison fugace entre l'empereur Sigismond et une jeune fille de la maison Morzsina, implantée en Transylvanie, dans le comté d'Hunyad. Une lettre et cet anneau seraient les signes nécessaires à la reconnaissance de l'enfant comme futur roi de Hongrie. Si le récit est improbable, il n'est pas impossible que certains de ses motifs éclairent la lecture emblématique de cet anneau. Il semble en effet que la concession de cette devise a été, pour l'empereur Sigismond, un moyen de distinguer les princes fidèles dont il avait soutenu ou confirmé l'autorité. Cette figure pourrait évoquer l'anneau que remettaient les empereurs romains comme insigne de fonction aux vicaires impériaux. On la retrouve à cette époque dans la plupart des maisons italiennes liées à l'Empire, les Este en particulier. Paola Di Pietro Lombardi y voit d'ailleurs une concession d'Hercule Ier d'Este en signe d'alliance familiale et culturelle. Mais les Estes n'ont pu que transmettre une devise impériale. De telles concessions intermédiaires sont fréquentes dans le partage des devises. On sait par exemple que Muzio Attendolo Sforza reçut la bague diamantée en concession de Nicolas d'Este qui la tenait peut-être lui-même de l'empereur. Mais le cheminement de ce signe est probablement plus direct. Les sources attestent ainsi que c'est Sigismond qui l'avait concédé à Cabrino Fondulo en 1413. Au milieu du XVe siècle, les Médicis l'intègrent à leur tour parmi leurs emblèmes ainsi que les Gonzagues. C'est d'ailleurs dans leur cimier au dragon à tête de vieillard que les Sforza choisissent d'incorporer cette devise comme l'attestent de nombreux documents, un vieillard qui ressemble étrangement aux représentations contemporaines de l'empereur Sigismond, fondateur de l'ordre du Dragon. La concession de cette devise à János par Sigismond comme signe de reconnaissance de son pouvoir est donc tout à fait probable compte tenus de leurs liens politiques. L'anneau diamanté serait alors pour Matthias Corvin le signe le plus évident de sa dignité reconnue.

La branche

La branche sur laquelle repose le corbeau connaît elle aussi différentes mises en formes sur l'écu et dans

11 Saint Oswald fut roi de Northumbrie au VIIe siècle et sous son règne beaucoup de ses sujets se convertirent au christianisme. On a vu dans Oswald une christianisation du dieu Wodan, le dieu au corbeau, car le saint envoya un corbeau avec un anneau de fiançailles à sa promise. A trente-huit ans, Oswald fut tué par le roi païen Penda de Mercie qui lui coupa les mains et la tête, enterrée ensuite à Lindisfarne. Selon saint Aidan, la main d'Oswald était incorruptible en raison de sa charité et de sa générosité. Commémoré le 5 août, le saint est vénéré comme protecteur des moissonneurs et du bétail et on l'invoque également contre la peste. On lui attribue un pouvoir atmosphérique notamment sur la grêle dont il est censé pouvoir protéger les grains. D'après Asdis R. MAGNUSDOTTIR, *La voix du cor. La relique de Roncevaux et l'origine d'un motif dans la littérature du Moyen Âge. XIIe-XIVe siècles*, Amsterdam, 1998, p. 178.

les miniatures marginales. Figurée le plus souvent tel un bâton écoté, elle peut parfois voir poindre un surgeon qui témoigne de sa vitalité et de sa renaissance. Cette devise de l'oiseau sur la branche n'est pas sans rappeler l'emblème Visconti de la *colombina* : une tourterelle rayonnante, devise créée selon la légende par Pétrarque lui-même pour Jean-Galéas Visconti et à laquelle sa fille Valentine ajoute une branche de ronce sur laquelle vient reposer la tourterelle.

Le thème du bâton écoté est d'ailleurs un classique de l'emblématique princière de la fin du Moyen Âge, si répandu dans le vocabulaire artistique même qu'il devient impossible d'en retracer le cheminement précis[12]. On peut toutefois rapprocher le bâton sec et renaissant de Matthias Corvin de la souche sèche au surgeon de René d'Anjou. Cette figure permet au prince un jeu de mot sur son prénom *Renatus* mais aussi une fine allusion à sa politique et à son lignage en passe de s'éteindre. Cette même image illustre la devise de son rival Ferdinand Ier d'Aragon, beau-père de Matthias : une souche sèche verdissante indiquant que ce prince devient la nouvelle souche des rois de Sicile. Ne serait-ce pas aussi le message du prince hongrois ?

DES COMBINAISONS D'ARMOIRIES VARIABLES

En plus de cet écu, les armoiries de Matthias Corvin se composent par alternance de neuf écus distincts, combinés différemment : Hongrie ancien (*burelé de gueules et d'argent de huit pièces*) ; Hongrie « moderne » (*de gueules à la croix double d'argent posée sur un mont à trois copeaux de sinople*) ; Bohême (*de gueules au lion à queue fourchée d'argent*) ; Dalmatie (*d'azur à trois tête de léopard couronnées d'or*) ; Moravie (*d'azur à l'aigle échiquetée d'argent et de gueules couronnée d'or* (1479) ; Silésie (*d'or à l'aigle de sable chargée d'un klestengel d'or* (après la paix d'Olmütz en 1479) ; Galicie (*d'azur à deux couronnes d'or posée en pal* (après la paix d'Olmütz en 1479) ; Autriche (*de gueules à la fasce d'argent* (apparaît parfois après la prise de contrôle de l'Autriche en 1485)[13].

Soulignons simplement que la composition la plus fréquente reste un *écartelé au 1 fascé de Hongrie, au 2 croix de Hongrie, au 3 Dalmatie, au 4 Bohême et Corvin sur le tout*. Mais la possibilité de varier les quartiers permet d'organiser le discours en fonction des circonstances ou des destinataires du message. On peut d'ailleurs insister, quelles que soient les combinaisons, sur la portée symbolique de l'écusson Corvin au centre de l'écartelé. Un signe d'humilité apparent puisqu'il n'occupe pas la place d'honneur qui se trouve au premier quartier, vient en dernier dans le blasonnement et se trouve figuré plus petit que les autres quartiers. Pourtant cet écu qui apparaît chevauchant les autres est bien le véritable dénominateur commun, élément fédérateur des provinces réunies sous une même autorité.

À ses armes, le prince adjoint parfois, après son union en 1476, celles de son épouse Béatrice d'Aragon, elles-mêmes composites, en une combinaison de treize quartiers parfaitement représentative du degré de complexité atteint par l'image héraldique à la fin du Moyen Âge. Image d'ailleurs tout a fait comparable aux pratiques des autres princes du temps dont les représentations héraldiques font presque de la multitude de quartiers un gage de qualité et de puissance. Ill. 2[14].

Le subtil glissement de l'écusson Corvin sur les armes d'Aragon qui intervient parfois n'est probablement pas dénué de sens politique. Ill. 3[15].

LES ORNEMENTS EXTÉRIEURS

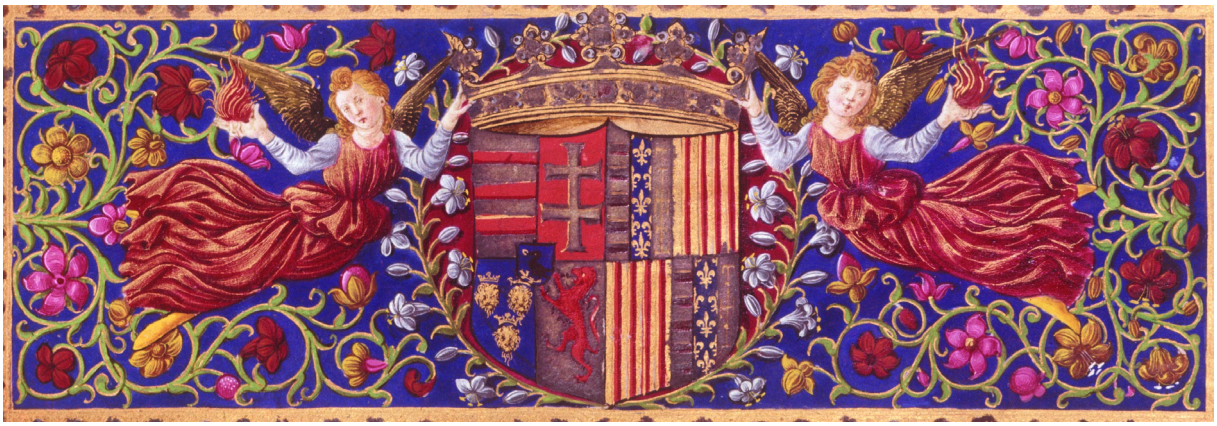
À la fin du XVe siècle, le discours héraldique complète souvent les armes par des ornements extérieurs. Les auteurs réservent parfois le terme d'*armoiries* à

12 Ce que tente par exemple Éva KOVÁCS (*L'âge d'or de l'orfèvrerie parisienne au temps des princes Valois*, Dijon, 2004, p. 192 et suiv.) en suggérant des rapprochements pour le moins hasardeux. J'ai voulu pour ma part de remettre en question la trop rapide attribution à Louis D'ORLÉANS d'un bâton noueux justifiant le rabot bourguignon (L. Hablot, *La devise*…).

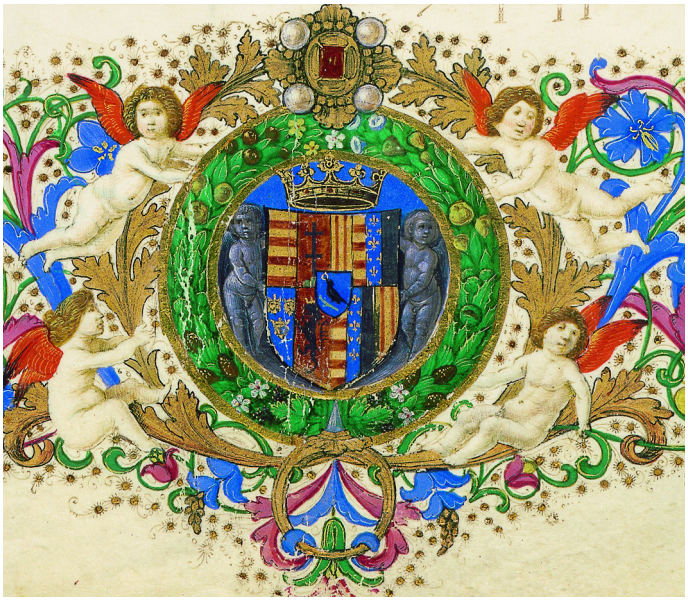
13 Je me permets de renvoyer au tableau établi par Paola DI PIETRO LOMBARDI (« Mattia Corvino e i suoi emblemi », *art. cit*., Appendice 2, *Stemmi Corviniani*, p. 126-127) pour une étude systématique des combinaisons dans ses manuscrits conservés à Modène.

14 Vienne, Österreichische National Bibliothek (désormais ÖNB), Cod. 44, fol. 1, détail.

15 Modène, BEU, Ms. α. G.3.1, fol. 2, détail.



Ill. 2 Vienne, ÖNB, Ms. Lat. 44, fol. 1, détail



Ill. 3. Modène, BEU, Ms. α. G.3.1, fol. 2, détail

Ill. 4 Modène, BEU, Ms. α. G. 3. 1, fol. 2

l'ensemble de ces compositions. Y apparaissent des couronnes, des heaumes chargés de leur cimier ou *timbres*, des *supports* ou *tenants* qui viennent soutenir l'écu, des colliers d'ordres de chevalerie. Les choix de Matthias Corvin en la matière semblent très révélateurs.

Le cimier

Curieusement, comparativement aux princes contemporains et par rapport à ce que semblent être ses modèles emblématiques, les armes de Corvin n'apparaissent jamais timbrées du heaume cimé. Ce signe, associé à l'identité chevaleresque, connaît pourtant un grand succès compensatoire à cette période où s'estompe précisément l'identité militaire des puissants, plus encore dans le quart sud-est de l'Europe[16]. Il y a donc ici un choix délibéré du prince de ne pas mettre en avant cet aspect martial de son pouvoir qui reste pourtant une facette essentielle de son règne.

La couronne

Les armes de Matthias Corvin sont en revanche presque systématiquement couronnées. Ce signe, surmontant les armoiries des souverains depuis le milieu du XIVe siècle, contribue à accroître la capacité d'abstraction des armoiries qui, coiffées de la couronne comme le prince, le rendent virtuellement présent là où elles sont figurées. Mais la couronne permet également de matérialiser le concept homonyme de *corona*, cette notion qui associe le souverain à un territoire sur lequel il exerce temporairement un pouvoir impérissable.

À une période où le dessin de la couronne dans les traités des hérauts commence à être mis en adéquation avec un rang nobiliaire déterminé, la forme précise des couronnes portées par les armes de Corvin soustend un réel message. On observe fréquemment une couronne fermée[17], théoriquement réservée à l'empereur et semblable à celle figurée sur le grand sceau du prince en référence peut-être à la couronne de saint Étienne. Mais cette couronne peut aussi alterner fleurons en feuille d'ache et rayons à l'antique, qui permettent un renvoi symbolique à cette période, nouvelle référence artistique et historique[18]. À cette couronne sont parfois associées des branches de lis au naturel entourant ou traversant le cercle[19]. Cette figure de la couronne ramée - parfois employée isolement - n'est pas sans rappeler la devise du *piumai*, une couronne traversée par deux palmes et deux branches d'olivier, portée par les Visconti et les Sforza depuis sa concession par Alphonse d'Aragon à Philippe-Marie Visconti après leur commune reconquête de Naples en 1442. Rien n'interdit que Matthias Corvin ait à son tour bénéficié d'une telle faveur et que cette figure fasse écho à ses relations napolitaines.

Les supports

Les soutiens de l'écu parfois choisis par ce prince sont des anges, adoptant le plus souvent l'allure de *putti* ailés, sortes de petits amours à l'antique ou alors de vestales ailées et munies de cornes d'abondance. Ill. 2[20]. Mais ces supports prennent aussi l'aspect plus classique des anges chrétiens, vêtus de dalmatiques qui renvoient au soutien divin apporté au pouvoir du souverain. Voir Ill. 1 et 2. Depuis longtemps déjà, le règne de Charles V au moins, les rois de France font un usage largement glosé de ces figures sur leurs armoiries[21].

L'ordre de chevalerie

La figuration de collier d'ordre autour des armes de Matthias reste peu fréquente. Son absence est parfois compensée par des compositions florales ou des

16 Sur le sujet je me permets de renvoyer à mon article « Caput regis, corpus regni : la représentation royale à travers l'exposition du heaume de parement à la fin du Moyen Âge », dans *Corpus Regni*, Actes du colloque en hommage à Colette Beaune, à paraître.

17 Voir par exemple sur le Modène, BEU, Ms. α. O.3.8, fol. 1.

18 Voir le Modène, BEU, Ms. α. Q. 4. 17, fol. 2.

19 Modène, BEU, Ms. α. Q. 4.4, fol. 3 v°.

20 Vienne, ÖNB, Ms. Lat. 44, fol. 1. Deux vestales.

21 Voir sur la question la somme monumentale d'Hervé PINOTEAU (*La symbolique royale française Ve-XVIIIe siècles*, La Roche-Rigault, 2003)

Ill. 5 Modène, BEU, Codice α. O. 3. 8., fol. 1, détail

séries d'anneaux qui évoquent les colliers d'ordres. Seul l'emblème de l'ordre du Dragon apparaît parfois autour des armes du prince mais il est plus fréquemment isolé comme devise. Ill. 1 et 5[22].

Impossible à confondre, compte tenu de sa mise en forme spécifique, cette devise renvoie évidement à l'ordre fondé par l'empereur Sigismond en 1408 et assumé par son gendre Albert V entre 1437 et 1439, par Frédéric III entre 1440 et 1453 et puis par Ladislas V entre 1453 et 1457[23]. Bien que la plupart des membres de cette société semblent lui avoir été hostiles à l'origine, Matthias Corvin paraît en assumer la maîtrise comme le confirme la patente conférant l'ordre au Bourguignon Jean de Rebreviettes émise en 1460, les monuments funéraires d'Ulriche Keczel et Oswald von Wolkenstein et bien sûr le décor de ses manuscrits.

LES DEVISES

Les devises utilisées par Matthias Corvin[24] sont à, l'instar de celles de ses contemporains, d'une interprétation délicate. C'est principalement par une lecture comparée à l'univers intellectuel dans lequel évoluait le prince et par relation avec les rares devises expliquées du temps que des lectures symboliques peuvent être proposées… avec prudence.

22 Modène, BEU, Ms. α W. 1. 8, fol. 6. et Modène, BEU, Ms. α O. 3. 8., fol. 1.

23 Sur cet ordre voir notamment D. BOULTON, *The knights of the Crown, the Monarchical Orders of Knighthood in Later Medieval Europe 1325-1520*, Woodbridge, 1987, réd. corrigée, 2000, p. 348-355.

24 Je me permets de renvoyer ici encore au tableau établi par Paola DI PIETRO LOMBARDI, « Mattia Corvino e i suoi emblemi », *art. cit.*, Appendice 1, *Emblemi Corviniani*, p. 124-125.) pour un relevé (presque) systématique des devises dans ses manuscrits conservés.

Ill. 6 Modène, BEU, Codice α. Q. 4. 4, fol. 4

Le grand dénominateur commun des devises princières de la fin du Moyen Âge reste, après celle des sentiments courtois, l'expression des vertus auxquelles ils prétendent ou aspirent qu'elles soient théologales ou cardinales. C'est probablement cette portée symbolique qui réside en priorité dans les emblèmes du roi de Hongrie. Ill. 6[25]. La plupart d'entre eux apparaissent simultanément et semblent avoir été composés au même moment, à l'exception des devises aragonaises, liées à son union avec Béatrice.

La figure de la **ruche** est ainsi associée implicitement aux qualités des abeille - cohésion et labeur - et à celles du miel - douceur et fertilité - qui conviendraient bien à un souverain idéal. Mais la ruche de Matthias Corvin est pourtant figurée sans abeilles au contraire de la devise bien connue de Louis XII et de celle, moins connue, de Jean sans Peur en 1412. Elle

25 Ces differentes devises apparaissent dans le Parme, Biblioteca Palatina, Ms. Parm. 1654, fol. 4.

Ill. 7 Parme, Biblioteca Palatina, Ms. Parm. 1654, fol. 4

renvoie donc davantage au cadre fragile, mais fertile qui héberge l'activité et la production des butineuses, mais accueille aussi leur reine qui y est toute puissante.

La devise du **puits** serait une allusion à la profondeur du savoir du prince soucieux de se faire reconnaître comme un « puits de science ». Mais on ne peut éluder la portée religieuse de cette figure, en relation avec l'épisode de la Samaritaine qui est la première confirmation de l'identité du Christ.

La **sphère armillaire** est une allusion probable à la culture et au goût astrologique du prince, largement documenté, tant par ses manuscrits que par ses fréquentations.

La devise du **tonneau** est plus obscure. Mis à part un lien proposé, mais peu probable avec le célèbre Tokaj Hongrois, cet emblème sous-tend l'idée de conservation, de réserve et d'abondance. Il évoque autant l'avarice que la prudence.

La **pierre à feu** est plus rarement associée aux devises du prince. Elle figure néanmoins dans plusieurs manuscrits et fait évidement penser à la devise bourguignonne même si, formellement, leur aspect diffère totalement. Elle serait l'évocation de la pugnacité du prince.

Le **sablier**, couramment ajouté aux autres emblèmes, symbolise naturellement la dimension philosophique de la fuite du temps et celle, chrétienne, du rappel nécessaire du Salut. Il peut encore souligner la constance du prince.

Ces figures originales, véritablement emblématiques de Matthias Corvin, sont parfois associées à d'autres emblèmes hérités, en particulier de son beau-père Ferdinand Ier. Manuscrits et ornements mobiliers, tels que les carreaux de pavement du château de Prague, attribuent ainsi au prince ou à son épouse les principales devises aragonaises : le **livre ouvert**, la **chaise périlleuse**, le **mont aux diamants**, la **voile**. Ill. 7[26].

LE PORTRAIT ET LE CHIFFRE

Un dernier élément figuré doit nécessairement être rapproché du discours emblématique de Matthias Corvin : son portrait. La localisation même de ces représentations du prince dans la page confirme l'interprétation du portrait comme emblème suggérée par Michel Pastoureau[27].

Autre forme de l'image du prince, la figuration de son visage – le plus souvent de profil – complète le propos des armoiries et des devises. Elle contribue à rendre sur un unique folio, l'expression la plus complète possible du souverain : homme, héritier, titulaire d'une fonction, détenteur de vertus. Les médailleurs avaient déjà saisi près de cinquante ans plus tôt la richesse de ces images polysémiques dont les princes contemporains surent faire un mode de représentation très performant à l'instar de René d'Anjou et d'Alphonse de Sicile[28].

Le discours des portraits de Matthias Corvin s'apparente d'ailleurs formellement à ces médailles inspirées des antiques et permet, par une assimilation matérielle, d'associer le souverain, paré de lauriers et de la toge, à ses illustres et impériaux ancêtres. Ill. 8[29]. Un modèle déjà proposé par Charles le Téméraire sur sa médaille coulée par Giovanni Candida vers 1474. Ill. 9[30].

D'ailleurs, quand il n'est pas figuré en empereur romain, Matthias est présenté en roi couronné, paré des attributs impériaux, couronne fermée, sceptre et globe crucifère, un discours impérial que renforce encore son chiffre parfois figuré de part et d'autre de ses armes : MA pour *Mathias Augustus*.

26 Ces différentes devises apparaissent dans le Parme, Biblioteca Palatina, Ms. Parm. 1654, fol. 4.

27 Michel PASTOUREAU, « L'effervescence emblématique et les origines héraldiques du portrait au XIVe siècle », *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1984, p. 108-115 et Christian DE MÉRINDOL, « Portrait et généalogie. La genèse du portrait réaliste et individualiste », *118e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques*, Pau, 1993, p. 219-248.

28 Voir par exemple les médailles réalisées pour René d'Anjou (Paris, BNF, Cabinet des Médailles, n° A.V. 142, vers 1460) et Alphonse d'Aragon (Paris, BNF, Cabinet des Médailles, vers 1449) où les princes sont accostés de casques de guerre emblématisés.

29 Budapest, Bibliothèque nationale Széchényi, Cod. Lat. 417, fol. 1v°.

30 Bruxelles, Bibliothèque royale Albert Ier, Cabinet des Médailles.

LECTURE COMPARÉE : UN PRINCE DE SON TEMPS

Le discours emblématique de Matthias Corvin, pour original qu'il reste, n'a pourtant rien d'exceptionnel. Formes et fonds s'inscrivent parfaitement dans les pratiques de son temps. Sa vaste gamme d'emblèmes est à rapprocher de la panoplie d'un René d'Anjou et les thèmes qu'ils évoquent n'ont rien à envier aux devises des Estes, des Sforza, des Aragons ou des Gonzagues. La richesse de sa composition héraldique est à comparer aux formules successives adoptées par le roi René pour faire valoir droits et prétentions d'un royaume plus rêvé que vécu. Seul le mélange des genres, entre blason et devise, permis par le corbeau, pourrait surprendre si les princes italiens ne mêlaient pas leurs devises à leurs armoiries depuis plus d'un siècle déjà.

Toutefois, le fait de procéder de son temps ne prive pas Matthias Corvin d'un discours efficace. Si l'objectif recherché n'est plus un mystère pour personne, les moyens emblématiques d'y parvenir valent d'être soulignés et leur effet précisé.

Le déploiement emblématique de Matthias Corvin sous-tend en effet différents messages :

La valorisation du lignage apparaît comme un souci constant du prince, sans doute pour en compenser la modestie originelle, par rapport au rang incarné bien entendu ! Rien de tel qu'un emblème ambigu pour nourrir les plus mirifiques légendes : tous les princes du XVe siècle vous le diront. Qu'il descende de Noé ou de Valerius, Corvin a bien prouvé l'antiquité de son lignage. Lignage que ses origines légendaires rendent digne de dominer et de fédérer d'aussi prestigieux écus que ceux de Hongrie, de Bohême ou d'Autriche, l'assimilation héraldique lignage/territoire permettant d'ailleurs de précieux raccourcis entre les Hunyadi et d'illustres maisons.

L'exposé des vertus du prince, constant, pugnace, laborieux, savant et curieux, permet également de construire l'image d'un souverain des temps nouveaux, prince avant d'être chevalier, sage au lieu d'être téméraire, chef d'États, apte à devenir le chef d'un État.

En bref un être dont Fortune a rendu la dignité impériale si évidente qu'il ne lui manque plus que le titre pour en incarner la fonction.

Ill. 8. Budapest, Bibliothèque nationale Széchényi, ms. Lat. 417, fol. 1v°, détail

Ill. 9 . Bruxelles, Bibliothèque royale Albert Ier Cabinet des médailles (Giovanni Filangieri di Candida)

Les manuscrits scientifiques dans la bibliothèque de Matthias Corvin et le cas particulier de Pline

Marie-Elisabeth Boutroue

Bien qu'elle ne constitue pas l'essentiel des ouvrages, la littérature scientifique occupe une place non négligeable dans la bibliothèque de Matthias Corvin. Traditionnellement, sous cette appellation générique de « littérature scientifique », on retient, à parts égales, la médecine et les mathématiques, la géographie et les traités d'art militaire parce qu'ils reposent tous sur un soubassement scientifique au sens contemporain du terme. Cet exposé ne prendra véritablement en compte que les sciences dites naturelles et tentera de mettre l'accent sur deux questions : la typologie des bibliothèques de textes scientifiques d'une part, la question des sources des manuscrits scientifiques de l'autre. Mon propos sera plus particulièrement centré sur le cas du manuscrit de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien qui figurait dans la bibliothèque du roi de Hongrie.

Inventaire de la bibliothèque scientifique

Le premier aspect qu'il convient de développer ici est celui du contenu d'une bibliothèque scientifique et a pour corollaire la question de l'étendue des bibliothèques scientifiques. Comme cela a été bien montré, en particulier par la critique hongroise, on trouve d'abord, dans le fonds reconnu comme authentiquement corvinien, des manuscrits d'auteurs anciens. Dans le champ qui m'intéresse, il faut retenir le manuscrit de Théophraste, aujourd'hui conservé à la bibliothèque universitaire de Budapest[1], plusieurs manuscrits de Celse, un témoin de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien, aujourd'hui à la Bibliothèque vaticane[2], des témoins manuscrits ou des éditions imprimées d'Aristote, en particulier des livres de physique, le plus souvent en latin et dans des traductions variées ; plusieurs manuscrits d'architecture, si l'on consent d'associer ici l'histoire des sciences et celle des techniques. La géographie est assez abondamment représentée : on trouve dans la bibliothèque la *Géographie* de Ptolémée, en latin et en grec, les deux témoins provenant de la bibliothèque de János Vitéz[3]. Pour la médecine, outre Celse, je retiens un témoin de l'œuvre de Quintus Serenus Sammonicus et le *Liber medicinalis* attribué à Benedictus Crispus, évêque de Milan au VIIIe siècle dans une copie datée de 1468. Remarquons d'ailleurs que ce manuscrit (il ne peut s'agir d'une édition imprimée dans ce cas) devait faire partie des raretés de la bibliothèque corvinienne : il ne reste en effet que quatre témoins connus, deux au Vatican (Pal. Lat. 1587 ; Urb. Lat. 668), un à Vienne

1 Budapest, EK, cod. lat. 1. Csaba Csapodi, *The Corvinian library. History and stock*, Budapest, 1973, n° 636, p. 369.
2 Città del Vaticano, B.A.V., Vat. lat. 1951.
3 Klára Csapodi-Gárdonyi, *Die Bibliothek des Johannes Vitéz*, Budapest, 1984, n° 84 et 85, p. 129.

(ÖNB, lat. 4772) et le dernier à Paris (BnF lat. 6864). Une note de Jerry Stannard, auteur d'une étude sur cet auteur médiéval, précise que le manuscrit de Vienne serait partiellement copié par le médecin viennois Johannes Cuspinianus (1473-1529), peu après 1500 : il est donc exclu des possibles corviniens[4]. Pour des raisons différentes, le manuscrit de Paris n'est pas non plus un très bon candidat. Sa cote le place immédiatement après la série des manuscrits de l'*Histoire naturelle* de Pline et je ne vois pas de manuscrit corvinien dans cette zone. Restent les deux témoins du Vatican entre lesquels figure le témoin qui nous manque. Le manuscrit contenant cette œuvre médicale est aujourd'hui le ms. Pal. lat. 1587. Le catalogue des manuscrits classiques de la Bibliothèque vaticane[5] précise que les armes de Matthias Corvin ont été grattées. La date de 1468 est celle de la copie effectuée par le copiste Pietro Cennini de Florence, qui signe au f. 101^{v}. Ce volume provient également de la bibliothèque de János Vitéz[6]. Outre le *Carmen medicinale*, le manuscrit contient aussi les *Carmina* de Sidoine Apollinaire, le *Liber medicinalis* de Quintus Serenus Sammonicus[7]. Il a été annoté par János Vitéz entre 1468, date de la copie, et 1472, date du décès de l'archevêque d'Esztergom.

De la bibliothèque de János Vitéz provenaient également une *Clavis sanationis* de Simon de Gênes[8], qui semble ne pas avoir été confisquée, au moins deux témoins de la géographie de Ptolémée[9] et au moins un Celse[10]. À ce corpus, il faut encore ajouter quelques textes médiévaux, surtout dans l'inventaire des livres vus à Bude en 1686, dont Csaba Csapodi montre qu'ils existaient à cőté de la grande bibliothèque royale et ne se confondaient pas avec elle. Cette deuxième partie de la collection contenait plus d'imprimés que de manuscrits, parmi lesquels, une *Practica* de Bernard de Gordon[11] et un *De natura et proprietatibus diuersarum arborum* qui pourrait provenir d'une encyclopédie médiévale, peut-être celle de Thomas de Cantimpré[12].

Les bibliothèques d'œuvres scientifiques de la Renaissance comportent deux pôles assez nettement distincts. D'un côté, on trouve les grandes œuvres de l'Antiquité grecque ou latine ; de l'autre les productions récentes de l'humanisme naissant ou affirmé. Pour tenter une typologie, je rangerais volontiers dans la première catégorie les grands textes encyclopédiques de l'Antiquité, au premier rang desquels l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien, les textes de géographie ou d'astronomie : Strabon, Ptolémée par exemple ; les textes de médecine avec, en tout premier lieu, Hippocrate et Galien ; les grands textes philosophiques qui fondent la réflexion sur la science et la nature, en commençant par Aristote. Que trouve-t-on dans la bibliothèque de Matthias Corvin ? L'étude menée par Csaba Csapodi (Budapest, 1973) fait apparaître que la médecine pouvait représenter, à l'époque de la maturité ou de la destruction de la bibliothèque, environ 2% du total. Si, en gardant la fourchette basse de l'évaluation du nombre de textes, on applique ce pourcentage au volume théorique de la bibliothèque, on arrive à un total de textes différents variant entre 20 et 60 textes. Qu'en est-il des manuscrits effectivement conservés ?

Si j'ajoute aux manuscrits authentiquement corviniens ceux qui sont douteux ou sur l'origine desquels on est revenu, il me faut ajouter les œuvres suivantes : le *De Mineralibus* d'Albert le Grand a été faussement identifié comme le Budapest, EK, cod. Lat. 14 . D'après Csapodi, il s'agit d'un imprimé ancien[13]. Sa

4 Jerry STANNARD, « Benedictus Crispus, an Eighth Century Medical Poet », *J. Hist. Med. Allied Sci.*, t. 21, 1966, p. 24-46

5 Jeannine FOHLEN, Colette JEUDY et Yves-François RIOU, *Les Manuscrits classiques latins de la Bibliothèque Vaticane*, tome II, 2, Paris, 1982. Je renvoie à cette notice pour la bibliographie concernant ce témoin.

6 Klára CSAPODI-GÁRDONYI, *Die Bibliothek des Johannes Vitéz*, *op. cit.*, n°98, p. 135-136.

7 Ce manuscrit est décrit par Ernesto MILANO, « I codici corviniani conservati nelle biblioteche italiane », dans *Nel Segno del Corvo*, Modena, 2002, p. 65-93.

8 Klára CSAPODI-GÁRDONYI, *Die Bibliothek des Johannes Vitéz*, *op. cit.*, n° 99, p. 136.

9 Csaba CSAPODI, *The Corvinian library. History and stock*, *op. cit.*, 1973, n° 554 et 557 p. 336-337. Les autres témoins posent des problèmes d'authenticité.

10 Csaba CSAPODI, *op. cit.*, n° 161, p. 177-178. Le manuscrit est aujourd'hui Bayerische Staatsbibliothek, cod. lat. 69.

11 Cs. CSAPODI, *op. cit.*, p. 233, n° 297.

12 Cs. CSAPODI, *op. cit.*, p. 411, n° 788.

13 Cs. CSAPODI, *op. cit.*, p. 120, n° 16.

note précise toutefois que cette identification est douteuse et qu'en réalité aucun exemplaire imprimé ou témoin manuscrit ne peut être identifié de façon certaine comme originaire de la bibliothèque de Matthias Corvin. Les mêmes observations valent pour la version latine de la chirurgie d'Albucasis[14], dans la traduction de Gérard de Crémone. Le corpus aristotélicien est, pour sa part, beaucoup mieux représenté. On compte ainsi deux témoins du *Secret des secrets* du pseudo-Aristote, même si l'origine corvinienne des témoins est d'authenticité douteuse[15]. Pour l'œuvre authentiquement aristotélicienne, on remarque la présence d'un témoin de la traduction latine d'Argyropoulos[16]. On ajoutera encore une version du canon d'Avicenne dans la traduction latine de Gérard de Crémone[17], le *De viribus cordis* dans la traduction d'Arnaud de Villeneuve[18] et le *Cantica medicina* accompagné des commentaires d'Averroès. On trouvait encore dans la bibliothèque l'encyclopédie médiévale de Barthélemy l'Anglais[19], plusieurs témoins de Macrobe[20] et un extrait du *De Natura rerum* de Bède le Vénérable[21], couramment associé à la littérature scientifique ancienne, sans doute dès l'époque même de la rédaction du texte. On se rappellera à ce propos que l'un des témoins les plus anciens de ce texte figure dans le ms. 490 de la *Biblioteca Feliniana* de Lucques, où il apparaît de façon fragmentaire, associé à un ensemble de textes, certains antiques, d'autres médiévaux, dont le point commun est la mesure du temps et de l'espace. Les *Halieutiques* d'Oppien, poète grec du IIe siècle, sont peut-être aujourd'hui le ms. de Vienne, Phil. Gr. 135.

D'après le catalogue de Csapodi, d'autres textes sont seulement probables dans la bibliothèque du roi, sans que leur présence soit véritablement établie. Dans cette catégorie, il faut ranger l'œuvre du médecin de Matthias Corvin, Julius Emilius, éditeur de la cosmographie d'Apulée, publiée à Vienne en 1497[22]. L'antidotaire, pièce obligée des bibliothèques médicales, est également manquant, bien que nécessaire : Csapodi montre qu'il aurait pu être présent sous la forme d'un imprimé aujourd'hui conservé à Vienne, dont le contreplat porte la date de 1490 et l'épitaphe du roi. Pour les mathématiques, c'est l'*Arithmetica et geometria* du néoplatonicien Nicomaque de Gérase[23] qui est attendue sur la foi d'un témoignage de Johannes Alexander Brassicanus qui dit avoir emporté un exemplaire de la bibliothèque. Un autre témoignage de Politien atteste la présence d'un exemplaire d'Oribase[24], envoyé par le grand humaniste italien en 1489, mais aujourd'hui perdu. Une note de Camerarius laisse entendre que Matthias disposait encore d'un exemplaire de Pierre de Crescens, dont le traité agronomique est en effet supposé fondamental dans toutes les bibliothèques techniques[25]. Pour Pline, le catalogue de Csapodi laisse entendre qu'il se trouvait d'autres exemplaires de l'*Histoire naturelle*, indépendamment du ms. Vat lat 1951 dont il sera question un peu plus loin dans cet exposé[26]. En particulier, à côté d'un Pline complet, la bibliothèque royale contenait aussi l'*Epitome* de Lodovico de Guastis. De Johannes Regiomontanus, astronome allemand à la cour du roi (1436-1476), Jean-Patrice Boudet a traité dans

14 Cs. CSAPODI, *op. cit*., p. 121

15 Cs. CSAPODI, *op. cit*., p. 140, n° 67.

16 Göttingen, Universitätsbibliothek, ms. Phil. 36. Bibliographie dans József FITZ et Klára ZOLNAI, *Bibliographia bibliothecae regis Mathiae Corvini,* Budapest, 1942, p. 86. Pour la période qui suit, on consultera la revue *Scriptorium*, 1963 et 1972.

17 Cs. CSAPODI, *op. cit*., n°97, p. 151. Il s'agit plutôt d'un imprimé, que l'on suppose appartenant à la bibliothèque en raison de la présence de l'édition de 1483 dans la collection de János Filipec, ambassadeur de Matthias.

18 Cs. CSAPODI, *op. cit.,* p. 151, n° 97.

19 *Ibid.*, n°101, p. 153. Il s'agit d'un imprimé, observé à Buda en 1686. La note de Csapodi fait état d'un recueil factice contenant aussi l'œuvre de Macrobe.

20 *Ibid.*, n°414, p. 281. Le manuscrit est aujourd'hui à Florence, Biblioteca Medicea Laurenziana, plut. 65, cod. 36.

21 *Ibid.*, n°108, p. 156. Le manuscrit est aujourd'hui à Munich, Bayerische Staatsbibliothek, cod. lat. 175.

22 *Ibid.*, n°431, p ; 291.

23 *Ibid.*, p. 298, n° 453.

24 *Ibid.*, p. 301, n° 460.

25 *Ibid.*, p. 311, n° 484.

26 *Ibid.*, p. 323-324, n° 514 à 517.

ces actes[27] . Je note simplement qu'au manuscrit effectivement conservé aujourd'hui, il faut ajouter plusieurs autres textes, éphémérides ou tables, dont certains proviennent de la bibliothèque de János Vitéz. L'appartenance à la collection corvinienne d'un manuscrit de Solin, le géographe romain dont la tradition est si étroitement associée à celle de Pline, est elle aussi seulement supposée[28], de même que celle du *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, utilisé par Antonio Bonfini.

À ces auteurs bien connus, il faut ajouter nombre de textes anonymes : ainsi, le *De natura et proprietatibus diversarum arborum* déjà mentionné et un *De re rustica*, tous deux seulement attestés.

La première remarque qui vient à l'esprit, à la lecture de ce survol trop rapide, c'est qu'il y manque nombre d'œuvres de première importance. Les diverses publications consacrées par Csaba Csapodi à la bibliothèque royale mettent l'accent sur la difficulté d'évaluer la quantité de textes différents conservés à Bude. Dans le bel inventaire publié en 1973, il supposait entre mille et trois mille textes, sans compter, bien entendu, les textes conservés dans la bibliothèque de la reine ou dans celle de la chapelle. Si tel est le cas, il faut alors considérer que les manques dont je vais faire état témoignent plus des destructions de la bibliothèque que de ses lacunes[29].

Ces manques, assez sérieux, sont sensibles, par exemple, du côté des médecins où manquent à coup sûr les corpus hippocratique et galénique[30]. La bibliothèque grecque de János Vitéz ne pouvait pas ne pas comporter de manuscrits de médecins: Alexandre de Tralles, Nicandre, Dioscoride, pour ne citer que trois d'entre eux devraient s'y trouver. Sur Dioscoride au moins, l'hypothèse du manuscrit grec avancée par Csapodi ne me semble pas nécessairement la bonne[31] : la traduction de Pierre de Padoue était disponible depuis 1478. En outre, la tradition du texte de Dioscoride circule tant en grec qu'en latin à la fin du Moyen Âge, dans les deux versions alphabétiques ou non alphabétiques[32] . Le souci d'exhaustivité requérait également, du côté latin cette fois, outre Pline qui n'est pas nécessairement compris comme spécifique du champ médical à la Renaissance, tous les médecins de la fin de l'Antiquité, authentiques ou pseudépigraphes : Scribonius Largus, le pseudo-Pline, le pseudo-Apulée, le pseudo-Dioscoride etc. J'ajoute que la présence de l'encyclopédie médicale si finement illustrée amène une autre remarque[33]. Comment les émissaires de Matthias Corvin auraient-ils pu rater les manuscrits également illustrés du pseudo-Apulée ? J'admets volontiers que l'illustration botanique qu'on trouve dans les manuscrits transmettant ce texte tardo-antique n'est pas toujours d'un naturalisme suffisant ; mais elle n'est jamais négligeable. La qualité des illustrations et des décors, sensible dans les manuscrits corviniens, aurait dû trouver là un terrain particulièrement favorable.

Il est toujours fort dangereux de tenter une « description en creux » de l'inventaire d'une bibliothèque, même quand toutes les études menées jusqu'ici invitent à rechercher une certaine dimension d'exhaustivité dans la collection de livres jadis rassemblée. Il semble un peu plus objectif de procéder par comparaison avec des bibliothèques contemporaines présentant de fortes analogies.

Quel était donc le corpus des textes scientifiques dans des bibliothèques princières à peu près contemporaines, en commençant par celle de Bourgogne, rassemblée par Philippe le Hardi. Patrick M. De

27 Voir dans le présent volume la communication de Jean-Patrice BOUDET, « Matthias Corvin, János Vitéz et l'horoscope de fondation de l'université de Pozsony en 1467 », p. 187-196.

28 Cs. CSAPODI, *op. cit*., p. 429, n° 873.

29 *Ibid.*, p. 17-19.

30 Pour Galien, seul le *De compositione pharmacorum* est mentionné (*ibid.*, p. 227, n° 280) comme une œuvre perdue. Le corpus hippocratique n'apparaît que pour les *Expositiones in aphorismos Hippocratis* (*ibid.*, p. 224, n° 275) et son existence n'est que supposée.

31 *Ibid.*, n° 235, p. 209.

32 Sur la tradition de Dioscoride, voir l'étude de John RIDDLE, « Dioscorides », dans *Catalogus translationum et commentariorum*, IV, Washington, 1980, p. 1-143.

33 Cs. CSAPODI, *op. cit*., p. 414, n° 807. Il s'agit du manuscrit intitulé dans les catalogues *Historia plantarum*, aujourd'hui à Rome, Biblioteca Casanatense, 459. Pour une description complète et une bibliographie, voir *Nel segno del corvo*, *op. cit*., p. 185-188.

Winter, auteur d'une étude sur cette bibliothèque, note que les sciences naturelles étaient peu représentées dans la bibliothèque[34]. On y trouve un assez petit nombre de livres, mais deux témoins de l'encyclopédie médiévale de Barthélemy l'Anglais, cinq volumes de sciences physiques, un livre d'astronomie et quatre livres de médecine pratique, dont la critique suggère qu'ils ont été achetés par la duchesse de Flandre alors qu'elle-même était malade. Dans la bibliothèque des Visconti et des Sforza, magistralement étudiée par Élisabeth Pellegrin, la moisson est beaucoup plus riche : comme à Bude, je trouve le corpus aristotélicien notablement représenté, le plus souvent en latin. Mais d'autres auteurs, anciens, médiévaux ou modernes, font leur apparition : Caton l'Ancien, pour le *De re rustica*, Palladius ou Pline représentent le savoir romain sur les plantes. Comme à Bude, les manuscrits datés du XVe siècle ont été copiés sur commande et sont assez fréquemment ornés somptueusement. À l'instar de Matthias Corvin, les Sforza avaient fait copier un Pline, aujourd'hui à la bibliothèque Ambrosienne de Milan. La bibliothèque des Visconti et des Sforza est qualifiée « d'heureusement diverse » par É. Pellegrin[35] et, de fait, le champ scientifique est également représenté par un Dioscoride, un Ptolémée latin, un Columelle, un herbier du pseudo-Apulée. On trouve aussi des auteurs médiévaux : Vincent de Beauvais, Pietro d'Abano, Pierre de Crescens ou Isidore de Séville. On rencontre aussi des textes anonymes (il s'en trouve en réalité un très grand nombre dans ce champ du savoir) : un *De oleis medicinalibus et de aqua vitae*, quelques réceptaires médicaux, un *Tacuinum sanitatis*.

Dans la bibliothèque du cardinal Francesco Gonzaga (1444-1483), contemporain de Matthias Corvin, on trouve en outre un Columelle, de nouveau un Pline (aujourd'hui très abîmé, à Turin), le traité d'Albert le Grand, le lapidaire de Dioscoride, des traités d'astronomie, le traité du pseudo-Antonius Musa sur la bétoine[36], quelques témoins de la médecine salernitaine. La médecine arabe – ici le Mésué – est représentée par un imprimé.

On pourrait sans doute ajouter de nombreux autres exemples, qui n'aboutiraient qu'à une seule conclusion : la bibliothèque de Matthias Corvin, réputée dans toute l'Europe comme une des plus riches au monde, ne pouvait pas être dépourvue de ces grands textes qui fondent la réflexion scientifique et médicale de la Renaissance.

Ma deuxième observation concerne les éventuelles spécificités de ces bibliothèques dans le champ de la littérature technique en général et dans le champ médico-naturaliste en particulier.

Les bibliothèques princières, celles qu'on vient de mentionner et les autres, ne sont pas des bibliothèques techniques, mais comportent des textes techniques, ce qui est très différent. Si on les compare à ce qu'on peut reconstituer des bibliothèques de médecins connus à la même époque, les différences apparaissent nettement. De ce que l'on sait des bibliothèques de médecins, il appert qu'elles sont évidemment beaucoup moins abondantes pour la même période. Des études que l'on peut mener à partir des *Commentaires de la Faculté de médecine de Paris,* on retiendra par exemple qu'une bibliothèque de médecin contient toujours un antidotaire, très fréquemment une bible, et quelquefois l'une des sources du savoir sur les plantes médicinales : Pline ou Dioscoride. L'une des plus riches d'entre elles, celle du médecin Giovanni di Marco da Rimini comptait cent vingt livres, dont la moitié de textes philosophiques ou médicaux. Dans sa collection, on trouvait un Pline, sans doute offert par Domenico di Malatesta, seigneur de Césène[37], mais aussi Galien, Hippocrate, Pietro d'Abano, Niccolò da Reggio, Taddeo Alderotti. La médecine arabe est représentée par Rhazès et Avicenne. On y trouvait également de nombreux textes du corpus aristotélicien et de non moins nombreux commentaires[38].

34 Patrick M. DEWINTER, *La bibliothèque de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, 1364-1404 : étude sur les manuscrits à peintures d'une collection princière à l'époque du style gothique international*, Paris, éd. du CNRS, 1985.

35 Élisabeth PELLEGRIN, *La Bibliothèque des Visconti et des Sforza*, Paris, 1955.

36 Ce traité est rarement présenté autrement que comme pièce introductive du pseudo-Apulée.

37 Enzo SAVINO, « I due Plinii della *Naturalis historia* della Malatestiana », *Schede Umanistiche*, n. s., t. 2 1994, p. 43-65.

38 Anna MANFRON, « La Biblioteca di Giovanni di Marco da Rimini », dans *La Biblioteca di un medico del Quattrocento : i codici di Giovanni di Marco da Rimini nella Biblioteca Malatestiana*. Torino, 1998

Les grands naturalistes du XVIe siècle disposent d'œuvres un peu plus nombreuses dans leurs bibliothèques privées : si l'on y trouve les grandes sources du savoir technique (Pline, Dioscoride, Galien, Hippocrate, un peu de médecine arabe etc.), d'autres œuvres qui ne touchent que partiellement au domaine (Virgile pour les *Bucoliques*, Hésiode pour *Les travaux et les jours*) apparaissent très rapidement. Plus la bibliothèque est riche, plus elle tend à devenir diversifiée. L'explication de ce phénomène tient dans la place qu'occupent les domaines techniques dans la pensée de la Renaissance : ils sont l'un des quartiers du savoir, dotés d'une spécificité forte mais indissociable du reste du savoir humain. Dans la deuxième moitié du XVIe siècle, la bibliothèque d'Ulysse Aldrovandi (1522-1605), en Italie, évaluée à 4000 volumes, couvre tous les champs du savoir, de la théologie à la médecine et de l'agronomie au droit. La lecture de ses œuvres, restées pour la plupart inédites, atteste que sa bibliothèque servait effectivement et que l'on peut convoquer un juriste pour traiter d'une question portant sur le papyrus à partir d'un passage de Pline[39].

Les bibliothèques princières, dotées de moyens très supérieurs, mais obéissant aux mêmes principes visent donc l'universalité pour deux raisons convergentes. La première tient à ce que le principe même de la collection, pour peu que l'on dispose d'un peu d'argent, tend vers l'infini. L'autre raison tient dans le caractère encyclopédique de ces bibliothèques. Jean Céard a bien montré que la tendance profonde de la pensée de la Renaissance touchant les sciences cherchait à « fermer le rond des sciences » conformément à l'étymologie du mot encyclopédie lui-même[40]. Dans cette perspective, il n'y a pas de bibliothèque complète ou seulement cohérente, sans médecine ou sans agronomie, pas plus qu'elle ne saurait se concevoir sans droit ou sans théologie.

Ce phénomène explique donc que l'on retrouve dans presque toutes les bibliothèques princières un fonds de livres qui constitue, pour ainsi dire, le socle commun de la culture.

On peut tenter de saisir le problème d'une autre manière, en examinant les provenances des témoins aujourd'hui conservés des grands auteurs scientifiques de l'Antiquité. Sur ce terrain, les sondages menés sur le seul texte de *l'Histoire naturelle* de Pline l'Ancien sont particulièrement intéressants. Aux témoins déjà mentionnés, je dois donc ajouter le ms. Res. 5 de la bibliothèque de Madrid, qui provient de la bibliothèque des rois de Naples ; celui qui figurait dans la bibliothèque de Lionello d'Este est aujourd'hui à Milan sous la cote de l'Ambrosienne D 531 inf. Il porte les traces de l'intervention de Guarin de Vérone. Les deux exemplaires de la Biblioteca Malatestiana de Césène proviennent pour l'un de la collection de Malatesta Novello di Malatesta et l'autre de celle de son médecin, qui soignait également Sixte IV. Le Pline de Laurent Strozzi est aujourd'hui à Munich ; celui de Londres, BL, Harley 2676, conservé à la British Library, provient de la bibliothèque du cardinal Guichardin et le 2677 de celle du cardinal Piccolomini. Le manuscrit de Venise, Biblioteca Marciana, Lat. Z 266, appartenait pour sa part au cardinal Bessarion. Le Pline, aujourd'hui conservé à la Biblioteca apostolica vaticana, Ottob. Lat. 1594, a été exécuté pour le cardinal Jean d'Aragon avant de passer par les mains du cardinal Georges d'Amboise, archevêque de Rouen (mort en 1510). Pour sa part, Jean Pic de La Mirandole (1463-1494) choisit d'acheter un manuscrit aujourd'hui conservé à Venise sous la cote de la Biblioteca Marciana, VI 245.

J'arrête là cette liste, qui pourrait trop aisément être accrue, pour en venir à la conclusion de cette première partie. Comme tous les princes fortunés, Matthias Corvin avait fait copier ou avait acheté un manuscrit de l'*Histoire naturelle* parce qu'il était impensable qu'un tel ouvrage ne figurât point dans sa bibliothèque royale[41]. Du coup, porté par la même logique de collectionneur, le Pline de Matthias

39 Marie-Élisabeth BOUTROUE, édition de la *Bibliologie* à paraître.

40 Jean CÉARD, « De l'Encyclopédie au commentaire, du commentaire à l'encyclopédie : le temps de la Renaissance », dans *Tous les savoirs du Monde : encyclopédies et bibliothèques de Sumer au XXIe siècle*, éd. Roland SCHAER, Paris, 1996, p. 164-169.

41 Sur ce point, il faut renvoyer à l'excellente synthèse de Donatella NEBBIAI, « Lecteurs de Pline l'Ancien du Moyen Âge à l'humanisme », dans *Os clássicos no tempo : Plínio, o Velho, e o Humanismo Português*, Lisboa, 2007, p. 45-64. La décoration particulièrement remarquable de ce manuscrit a fait l'objet d'une étude dans Angela DILLON BUSSI, « La miniatura per Mattia Corvino : certezze e problematiche », dans *Nel Segno del Corvo*, *op. cit.*, p. 105-115.

Corvin présente de multiples analogies avec les manuscrits contemporains de l'*Histoire Naturelle* et je dois, par là, en venir à mon second point : la question des sources textuelles.

Le cas du manuscrit de Pline

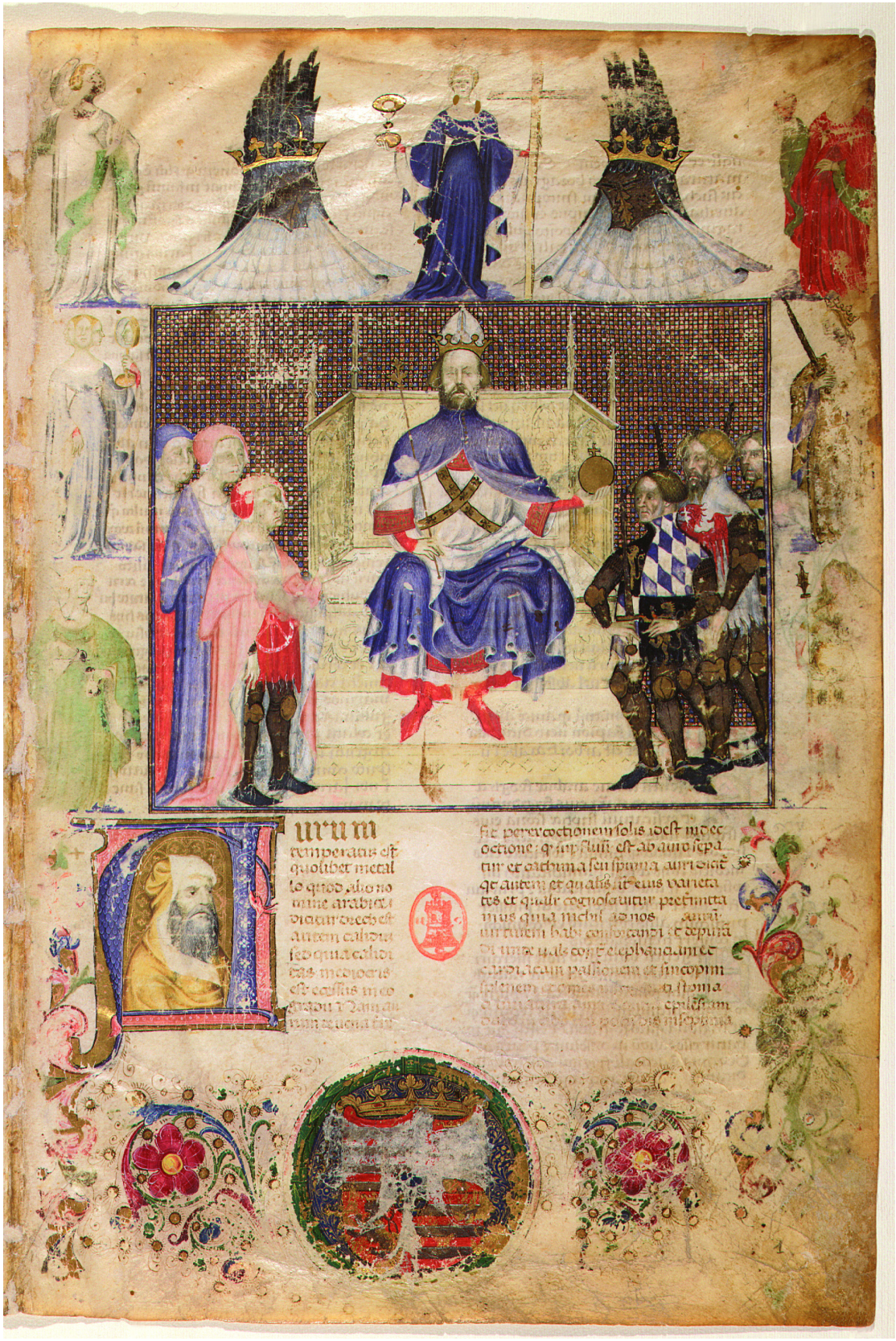
Le manuscrit que possédait le roi, aujourd'hui Vat. Lat. 1951 est un bon représentant de la tradition plinienne du XVe siècle. Il présente plusieurs caractéristiques philologiques qui permettent d'apporter un éclairage sur l'usage du manuscrit à l'époque du Quattrocento italien par comparaison avec le reste de la tradition manuscrite. Le Vat. Lat. 1951 a appartenu, sans doute après sa sortie de la bibliothèque du roi de Hongrie, à l'un des représentants de la famille Tomacelli, Marino. Il est entré à la Bibliothèque Vaticane entre 1550 et 1590. On a pu dire de lui qu'il était un représentant de la meilleure tradition textuelle de Pline, ce qu'il convient de vérifier[42].

Ce témoin de la tradition plinienne, contrairement à beaucoup d'autres, offre un texte presque complet. Aujourd'hui séparé en deux volumes, il a été consulté par Francesco Massari vers 1520, et rapporté par ce dernier à Rome, où il entre dans la bibliothèque pontificale. Francesco Massari est l'auteur d'un commentaire sur le livre IX de l'*Histoire naturelle* de Pline, consacré pour l'essentiel aux poissons[43]. Son intérêt pour le manuscrit n'était donc pas purement anecdotique. Comme la plupart des manuscrits de Matthias Corvin aujourd'hui encore conservés, le manuscrit Vat. lat 1951 est un témoin particulièrement bien décoré, écrit d'une main très élégante. Il faut cependant se demander ce qu'est la place du manuscrit dans la tradition textuelle.

L'histoire du texte de Pline l'Ancien est maintenant bien connue. Pour résumer, voici ce qu'on peut en retenir : les plus anciens témoins du texte sont partiels et lacunaires. Il s'agit le plus souvent de manuscrits palimpsestes, de témoins lacunaires ou d'extraits du texte se rapprochant du florilège. Cet état de la tradition antérieure au IXe siècle circule peu à la Renaissance et, si l'on excepte le *Murbacensis* de Beatus Rhenanus qui est effectivement d'époque carolingienne, les manuscrits dits anciens ne remontent pas beaucoup en déçà du XIIe siècle. À cette époque, la tradition textuelle est surtout représentée par une famille majoritaire de témoins dérivant, de près ou de loin, d'un témoin conservé à Paris : c'est le fameux BnF, lat. 6795, manuscrit siglé E dans les apparats et d'origine anglo-saxonne. Cette famille de *recentiores* présente des analogies qui rendent les divers témoins aisément reconnaissables : il s'agit, en particulier, d'une série d'omissions récurrentes et notables dans les livres de médecine (en particulier à la fin du livre XXI et au début du livre XXII), d'une hésitation étrange sur le dédicataire de l'encyclopédie plinienne entre Vespasien, Domitien et Titus, de quelques inversions de paragraphes et d'un ensemble de variantes récurrentes. On a pu montrer que la dernière copie transmettant cette famille textuelle – l'*Angelicanus* – datait des années 1460, d'après un

[42] Klára PAJORIN, « L'opera di Naldo Naldi sulla biblioteca di Mattia Corvino e la biblioteca umanista ideale », *Insegnanet* (revue en ligne), avril 2004, http://www.insegnanet.elte.hu/articoli/naldo_naldi.htm. Je connais les conclusions des deux articles suivants pour lesquels j'ai eu connaissance des résumés en langue anglaise. Pour ces résumés, je remercie M. István Monok qui a bien voulu me les communiquer : Tamás GESZTELYI, « A Korvin-könyvtár Plinius-kódexe, avagy hogyan készült egy humanista szövegkiadás [Il codice di Plinio della *Biblioteca Corvina*, ossia come si preparava un'edizione del testo umanista] », *Könyv és könyvtár* [Livre et bibliothèque], t. 22-23, 2000-2001, p. 24, et Cecília GÁBLI, *Plinius természettudományának 37. Könyve a drágakövekről*, 2004, Szeged, Tamás GESZTELYI pense avec raison que le manuscrit tout entier a été copié sur l'une des éditions imprimées procurées par Giovanni Andrea Bussi. On pourra se reporter également aux contributions suivantes : Tamás GESZTELYI, « Plinius's *Naturalis historia* an der Grenze von Kodex und Inkunabel (Plinius corvinianus) », *Acta classica Univ. Scientiarum Debreceniensis*, t. 37, 2001, p. 53-71 ; ID., « Plinius der Ältere im Ungarn der Matthias-Zeit », *ibid.*, vol . 40-41, 2004-2005, p. 429-437 et 434-436. Notice dans Michael D. REEVE, « The Editing of Pliny's *Natural History* », *Revue d'Histoire des Textes*, n. s., t. 2, 2007, p. 174.

[43] Francesco MASSARI, *In nonum Plinii. De naturali historia librum Castigationes,* Bâle, Jérôme Froben, 1537.



Roma, Bibl. Casanatense 459, *Historia Plantarum*, f. 1r

modèle vraiment plus ancien, sans doute du XIIIe ou du XIVe siècle[44]. Cette dernière copie fit d'ailleurs l'objet d'une correction, puis d'une recopie à l'origine de la deuxième édition imprimée, publiée à Rome par Giovanni Andrea Bussi en 1470 et réimprimée à Venise deux ans plus tard.

Pour le XVe siècle, la situation est assez complexe. Il reste bien, ici ou là, des témoins qui transmettent le texte fautif et lacunaire de la tradition issue de E ; toutefois la plupart des manuscrits ont été complétés ou le seront au cours du XVe siècle. Le manuscrit *Angelicanus*, qui servit pour la deuxième édition imprimée du texte, dépendait donc d'un modèle plus ancien, fortement lacunaire. Il a été cependant complété d'après un autre témoin, caractéristique d'une autre famille avant de passer à l'impression. La copie qui en est faite intègre alors les ajouts qui n'étaient connus que par les manuscrits n'appartenant pas à la famille majoritaire. Du côté des manuscrits les plus étranges des copies de la Renaissance, il faudrait encore signaler un témoin aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de Rome et provenant du monastère de Sutri, dont le texte se révèle intermédiaire entre tradition directe et florilège.

On comprend dès lors que les manuscrits du XVe siècle présentent des caractéristiques textuelles souvent difficiles à évaluer, ce qui les rapproche des premières éditions imprimées. Qu'en est-il du manuscrit de la bibliothèque de Matthias Corvin[45] ?

Deux catégories de variantes peuvent se révéler particulièrement utiles : celles qui concernent les omissions mineures et tout particulièrement celles résultant d'un saut du même au même, et celles qui intéressent des lieux du texte pour lesquels la variante introduit soit une nuance de sens, soit une interprétation grammaticale différente. Mes observations reposent essentiellement sur l'examen détaillé du livre XXVI de l'*Histoire naturelle*, retenu parce qu'il comporte plutôt moins d'accidents majeurs que d'autres livres.

L'analyse des omissions, précieuses lorsqu'elles permettent de distinguer nettement entre les familles d'origine des manuscrits, permet de dégager quelques grandes lignes philologiques[46]. Bien que soigneusement complété, le manuscrit de Matthias Corvin présente encore des omissions suffisamment nombreuses pour que l'on puisse se faire une idée de ce que j'appellerais le modèle de sa famille de base : dans la plupart des cas où la famille de E est lacunaire, le codex garde l'omission ; quand c'est l'autre famille de manuscrits qui est lacunaire, notre témoin est complet. Toutefois, on trouve quelques cas où une microcoupure de E est comblée par une leçon provenant de l'autre famille de manuscrit.

L'analyse des variantes permet de préciser notablement la place de ce manuscrit dans la famille bigarrée des témoins humanistes de l'*Histoire naturelle*. Le livre XXVI de l'*Histoire Naturelle* commence par un discours sur les maladies nouvelles et traite essentiellement des plantes médicinales. À ce titre, il présente donc un très grand nombre de phytonymes, souvent assez mal transmis par des copistes dont la botanique n'était pas nécessairement la spécialité. Ces lieux de corrections sont donc particulièrement variables selon des logiques qui laissent fréquemment apparaître la faute paléographique évidente ou le rapprochement avec le nom d'une autre plante, mieux connue. À vrai dire, mais dans une moindre mesure, des remarques analogues valent pour les noms de maladie, à peine moins fréquents dans le livre qui m'intéresse ici.

Les noms de plantes font apparaître une parenté

44 Il s'agit du manuscrit 1097 de la Biblioteca Angelica de Rome. Sur cette partie de la tradition textuelle de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien on pourra consulter les études suivantes : Adriana MARUCCHI, Marie-Elisabeth BOUTROUE, *Pline ou le trésor du monde*, thèse, 1998 ; Michael REEVE, « The Editing of Pliny's *Natural History* », *Revue d'Histoire des* Textes, n. s, t. 2, 2007, p. 107-180.

45 Les remarques qui suivent résument les collations faites dans le cadre de la thèse de doctorat citée.

46 Les omissions les plus intéressantes sont les suivantes : 26, 45 : [pot in vino aluum] om. Er, vett. (Om.) ; 26, 45 : [resistit … pota] om. Vd (Atteste ce passage). 26, 46 : [tunditur eadem] om. Vd (Atteste ce passage) ; 26, 49 : [sistit … sistit aluum] (Atteste ce passage) ; 26, 54 : [sale … trahit] om. Er :(atteste ce passage) ; 26, 93 : contusa …. Vetere] om. E (Om.) ; 26, 110 : [quod nomen … ulcerum] atteste ce passage. L'apparat critique utilise les sigles de l'édition établie par A. ERNOUT et R. PÉPIN pour la Collection des Universités de France.

nette avec le groupe cohérent formé par le manuscrit Angelicanus 1097 et le Vat. lat. 5991[47] , c'est-à-dire avec les deux témoins utilisés par Giovanni Andrea Bussi pour la deuxième édition imprimée du texte de Pline l'Ancien. La récurrence des leçons attestant la parenté entre les manuscrits de l'éditeur Giovanni Andrea Bussi et celui de Matthias Corvin, comme le montrait Tamás Gesztelyi, est même suffisamment forte pour autoriser quelques conclusions.

La ressemblance du manuscrit de Matthias Corvin avec la famille de base du manuscrit E s'explique aisément si l'on admet qu'il dérive indirectement du modèle qui a aussi permis la copie du manuscrit *Angelicanus* 1097, exécuté pour Giovanni Andrea Bussi dans les années 1460. Ce manuscrit, comme le montrait très bien Paola Casciano, a ensuite fait l'objet de plusieurs séries de corrections. L'une d'entre elles est imputable à Théodore Gaza qui note dans les marges les noms grecs des plantes ou des maladies cités par Pline. Ce sont ces mots grecs qui justifient les calques latins portés par la deuxième main de l'*Angelicanus*, dans les marges ou de façon interlinéraire. L'ensemble fait ensuite l'objet d'une copie intégrant l'essentiel des corrections : c'est le manuscrit du Vatican, aujourd'hui Vat. lat. 5991 qui est très clairement un manuscrit d'imprimeur. L'analyse détaillée des omissions du manuscrit *Angelicanus* permet d'aller plus loin. Chaque fois que l'*Angelicanus* contient une omission et que cette omission n'est pas comblée, ni par la deuxième main, ni dans la copie du manuscrit du Vatican, le manuscrit de Matthias Corvin conserve l'omission. À l'inverse, toute omission comblée par la deuxième main de l'*Angelicanus* est reprise dans les deux autres manuscrits. Un seul cas offre une divergence notable : il s'agit du paragraphe 70 du texte de Pline, dans un passage particulièrement maltraité par les manuscrits, qui donne lieu soit à des omissions, soit à des interversions de paragraphe. La variante *per interna / per inferna* qui précède immédiatement est traitée d'une façon différente : l'*Angelicanus* garde *per interna*, mais il est vrai que la lecture est sur ce point un peu hésitante. Les deux autres manuscrits corrigent *per inferna*[48].

Certains cas attestent même de la parenté avec le groupe des manuscrits de Bussi d'une façon étonnante. Au § 50 du livre XXVI, la tradition manuscrite hésite sur le segment de phrase suivant : *minoribus hirsutioribusque*. L'*Angelicanus* ajoute entre les deux adjectifs une particule abrégée tm. Cette particule a été développée différemment par les deux témoins : le Vat. Lat. 5991 lit *tamen* ; le manuscrit de Matthias Corvin lit *tantum*.

Sans doute les exemples ci-dessus ne figurent-ils qu'un sondage trop bref dans la tradition textuelle de l'*Histoire Naturelle*. Ils permettent cependant d'affirmer que le manuscrit de Matthias Corvin procédait d'un véritable travail humaniste. L'intégration quasi systématique des corrections portées par la deuxième main de l'*Angelicanus* invite à le dater d'après 1469. Si le manuscrit de Matthias Corvin a été copié sur l'*Angelicanus*, il faut que le commanditaire italien ait été en rapports étroits avec Giovanni Andrea Bussi, possesseur de ce témoin jusqu'à sa mort. S'il a été copié, non sur le Vat. Lat. 5991, mais sur l'édition romaine de 1470 ou sur la vénitienne de 1472, il faut encore repousser de quelques années la datation du manuscrit de Matthias.

Parce qu'il est nettement apparenté à l'édition de Bussi, le manuscrit de Matthias Corvin encourt les mêmes reproches que ceux – nombreux et acérés – que connurent les deux éditions de 1470 et 1472. On doit cependant rendre justice aux émissaires du roi : en faisant exécuter une telle copie, ils récupéraient sans aucun doute les derniers acquis de la critique plinienne. Leur modèle de base, qu'il ait été ou non copié directement, n'était pas fameux : il reposait sur la famille des *recentiores* la plus fautive. Mais le dernier état de l'établissement du texte avait bénéficié des apports décisifs de Théodore Gaza pour les mots grecs transposés par Pline ; en outre, et quoi qu'en aient dit Perotti et ses successeurs, Giovanni Andrea Bussi n'était pas un éditeur calamiteux.

Pour rendre compte de l'abondance des commandes princières concernant l'*Histoire naturelle* de Pline, il faut imaginer que la copie prend une allure semi-industrielle dans l'Italie du XVe siècle. Dans certains

47 Ces deux manuscrits ont fait l'objet de plusieurs descriptions philologiques, en particulier celle de Paola CASCIANO, « Il ms angelicano 1097, fase preparatoria del Plinio di Sweynheym e Pannartz », dans *Scritture, biblioteche e Stampa a Roma nel Quattrocento – Atti del seminario 1 – 2 giugno 1979*, p. 283-294.

48 Il s'agit des propriétés de l'hélioscopios qui évacue la bile par le bas (*per inferna*).

cas, il est même tout à fait sûr que ce sont des éditions incunables qui ont servi de modèles, non des manuscrits. Pour rester dans le domaine de la philologie plinienne, le manuscrit du cardinal Barberini, copié à Venise, a aussi des rapports étroits avec l'édition de Giovanni Andrea Bussi.

Il ne faudrait pas voir dans ce propos la moindre dévalorisation : en utilisant les premiers imprimés comme sources textuelles pour des œuvres dont ils n'avaient pas de modèle manuscrit fiable, les commanditaires de ces très beaux manuscrits princiers manifestaient encore leur soutien aux programmes humanistes. D'une part, ce recours permettait d'intégrer dans de nouvelles copies les avancées de la philologie humaniste ; d'autre part, il permettait de faire aboutir plus rapidement la vocation encyclopédique des collections. Pour Matthias Corvin, le souci humaniste est particulièrement sensible dans l'accumulation de textes connus sous différentes versions. C'est ainsi que je lis, par exemple, la multiplicité des commentaires d'œuvres, récents ou plus anciens, ou encore l'existence de plusieurs versions d'un texte traduit. Le recours aux sources imprimés m'apparaît encore plus flagrant lorsqu'il s'agit d'œuvres récentes d'humanistes. Les copies des commentaires de Merula, de Calderini ou de Perotti, la prise en compte, même partiellement dans l'état actuel des catalogues, des pièces relatives aux controverses textuelles militent dans le sens d'une lecture humaniste de la collection. À propos du manuscrit de Florence, Biblioteca Laurenziana, Acquisti e doni 233, le catalogue de Csapodi précise qu'il comporte les commentaires de Domizio Calderini sur Juvénal, Stace, Ovide et Properce. Le copiste est Fonzio, le peintre Attavante. Le manuscrit est daté des années 1485-1490. On peut naturellement imaginer que Matthias Corvin a fait copier le manuscrit sur un modèle italien, voire sur les notes mêmes de Calderini ; on peut cependant faire l'hypothèse plus simple et plus probable que ce témoin pourrait être une copie d'imprimé. Précisément, il se trouve des éditions imprimées antérieures à la date supposée de la copie du témoin manuscrit. Pour le groupe de commentaires sur Stace, Ovide, Properce, l'édition de 1475 ou celle, infiniment plus probable de 1481, pourrait constituer un modèle.

Ainsi, l'imprimé permet un « retour au manuscrit », dans une perspective purement humaniste assez inattendue. Pour résumer d'une façon parfaitement caricaturale, le recours aux imprimés revivifie l'intérêt pour les copies manuscrites en autorisant ce que l'on pourrait appeler un somptueux retour en arrière.

Le cas de l'*Histoire naturelle* conforte donc l'image générale de bibliothèque humaniste couramment associée à la *Corviniana*. Il restitue aussi aux manuscrits du XVe siècle, trop souvent méprisés des philologues dans leur travail d'établissement des textes, une dignité que leur origine ne suffisait presque plus à garantir.

Matthias Corvin, János Vitéz et l'horoscope de fondation de l'université de Pozsony* en 1467

Jean-Patrice Boudet et Darin Hayton

« Mathias, roy de Hongrie, fut aussi souverain astrologien et en avoit des milleurs de la terre avecque lui et, au moien des bonnes ellections, il a fait des entreprises et conquestes sur les Turcqs, quasi miraculeuses, luy estant nommé le chevalier blanc[1]. »

Cette notice du *Recueil des plus celebres astrologues* de Simon de Phares, inspirée du *Supplementum chronicarum* de Jacques-Philippe Foresti[2], est inégalement renseignée : le surnom de « chevalier blanc » que Simon donne à Matthias Corvin, alors que sa source ne le mentionne pas, relève d'une confusion avec le père de Matthias, János Hunyadi, voïvode de Transylvanie, célèbre dans toute l'Europe pour ses combats contre les Turcs. En revanche, Simon de Phares a raison de dire que le fameux roi de Hongrie avait attiré à lui certains des meilleurs astronomes et astrologues de son temps.

Matthias était, en effet, un amateur éclairé de la science des étoiles, dans ses deux facettes complémentaires, astronomique et astrologique. Ce faisant, il perpétuait d'ailleurs la tradition de son père János Hunyadi, protecteur de l'astrologue polonais Martin Król de Zurawica, avant que ce dernier ne retournât à Cracovie, en 1450, et qu'il ne fondât par testament, quelques années plus tard, une chaire d'astrologie à l'université Jagellonne, distincte de la chaire d'astronomie qui y existait depuis le début du XVe siècle[3]. Matthias fut le destinataire de nombreuses prédictions annuelles – Simon de Phares cite celles de deux astrologues italiens, celle d'Antoine de Camera pour 1466[4]

* «Pozsony» est l'un des noms de Presbourg (Preßburg, Posonium, Prešporok), aujourd'hui Bratislava.

1 *Le Recueil des plus celebres astrologues de Simon de Phares*, J.-P. Boudet éd., vol. I, *Édition critique*, Paris, 1997, § XI, 89, p. 583-584.

2 Jacobus Philippus Bergomensis, *Supplementum chronicarum*, Venise, B. Ricius de Novaria, 1492 (1ère éd. 1483), livre XV, fol. 245.

3 Alexandre Birkenmajer, « L'université de Cracovie, centre international d'enseignement astronomique à la fin du Moyen Âge », article de 1956 réimpr. dans Id., *Études d'histoire des sciences en Pologne*, Cracovie, 1972, p. 483-495 (aux p. 484-485). Martin Bylica, dont il sera question ci-après, a peut-être été l'un des auditeurs des cours de Król et l'a certainement connu à Cracovie : voir A. Birkenmajer, « Marcin Bylica », art. de 1937 réimpr. dans Id., *Études d'histoire des sciences*, *op. cit*., p. 533-536 ; Mieczyslaw Markowski, « Die mathematischen und naturwissenschaften an der Krakauer Universität im XV. Jahrhundert », *Mediaevalia Philosophica Polonorum*, t. 18 (1973), p. 125.

4 *Le Recueil*, *op. cit.*, § XI, 77, p. 578 : « Anthonius de Camera, de Florancia, fist ung jugement sur la revolucion de l'an mil IIII^c^LXVI et l'adresse au roy de Hongrie Mathieu, ou plusieurs choses ont esté trouvees vrayes ainsi qu'il les a dictes, comme depuis j'aye oyes relater et veriffier. » Il n'y a plus guère de trace de ce jugement annuel d'Antoine de Camera, mais le témoignage de Simon est tout à fait plausible. Sur cet astrologue, voir *ibid.*, § XI, 70, p. 574.

et celle d'Eustache Candido pour 1486[5], mais il y en eut sûrement bien d'autres –, et il fut surtout le protecteur de deux grands savants spécialisés dans ces domaines, Regiomontanus et Bylica.

Johannes Müller, dit Regiomontanus (1436-1476), fut, rappelons-le, l'un des plus brillants astronomes du XVe siècle. Ami de Georges Peuerbach et du cardinal Bessarion, présent à la cour de Matthias Corvin à partir de 1467 et professeur de *quadrivium* à Presbourg (de 1467 à 1471), il installa à Nuremberg, en 1471, la première imprimerie qui édita des ouvrages astronomiques et mathématiques. Son intérêt pour l'astrologie était réel, puisqu'il est l'auteur d'un horoscope de naissance d'Éléonore du Portugal, épouse de l'empereur Frédéric III, de Maximilien d'Autriche (né en 1459), et d'un jugement sur l'année 1455, conservé dans un manuscrit de Vienne (ÖNB, lat. 4756, fol. 70-74v) qui serait autographe[6].

L'astronome silésien Martin (ou Marcin) Bylica d'Olkusz (v. 1433 - v. 1493), formé à l'université de Cracovie, professeur d'*astronomia* à Bologne en 1463, est quant à lui repérable à Rome, l'année suivante, comme astrologue du cardinal Pietro Barbo, le futur Paul II (ou de Rodrigue Borgia, le futur Alexandre VI: on ne sait pas exactement), et c'est dans la Ville éternelle qu'il devint l'ami de Regiomontanus, avec qui il écrivit, en août 1464, un dialogue polémique au sujet de la *Theorica planetarum Gerardi* (manuel d'astronomie planétaire dans l'enseignement universitaire), intitulé *Dialogus inter Viennensem et Cracoviensem adversus Gerardum Cremonensem in planetarum theoricas deliramenta*[7], qui montre une collaboration précoce entre les deux astronomes. C'est également avec Regiomontanus qu'il composa trois ans plus tard, en 1467, dans le château d'Esztergom – ville dont János Vitéz, alors chancelier et principal conseiller de Mathias, était l'archevêque –, les *Tabulae directionum profectionumque*, des tables de directions et de « profections » destinées à projeter dans l'avenir la situation initiale du ciel de naissance : le passage obligé de la technique astronomico-astrologique du moment. Bylica devint l'astrologue officiel du roi Matthias à la suite d'une *disputatio* publique qui eut lieu en 1468, vraisemblablement à Pozsonyi, en présence du roi et des princes de sa cour, entre Bylica et l'astrologue Johannes Stercze sur l'horoscope de conception du fils d'un comte hongrois, János Rozgonyi, dispute au cours de laquelle son rival, Stercze, fut, selon Bylica, ridiculisé[8]. Matthias déclara Bylica vainqueur de la dispute, lui donna 100 florins, et l'astronome-astrologue silésien devint l'un des principaux conseillers politiques de Matthias, présent même sur les champs de bataille, notamment lors du siège de Hradistye, en Moravie, en juillet 1468, siège qui fut d'ailleurs infructueux. Bylica fut également l'auteur d'un jugement sur la comète de septembre 1468, dans lequel il prévoyait, entre autres événements, la mort prochaine de Paul II – qui ne surviendra en fait qu'en juillet 1471 –, mais aussi des maladies pour Georges de Podiébrad, l'empereur Frédéric III, Louis XI et le roi Casimir de Pologne, et il composa aussi un jugement sur la comète de 1472[9].

5 *Ibid.*, § XI, 95, p. 587 : « 1486. Eustachii Candidi, de Boulongne la Grace, chanoine regulier dudit lieu, fist ung jugement sur la revolucion de l'an mil IIII^cIIII^xxVI, adressant au noble et chrestien roy Mathieu de Hongrie. » Ce jugement annuel a connu au moins deux éditions successives : la première fut achevée d'imprimer par Stephan Plannck, à Rome, le 15 décembre 1485 ; la seconde, publiée à Venise par Guillaume de Cereto, date du début de l'année 1486. Un exemplaire de ces deux éditions se trouve à la Bibliothèque Colombine de Séville (cf. Klaus WAGNER, « Judicia Astrologica Colombiniana », *Archiv für Geschichte des Buchwesens*, t. 15 [1975], col. 27) ; un autre, dépourvu de colophon, est conservé dans un manuscrit de la Bibliothèque de Bologne, AV. KK. VIII. 29, fol. 1-4. Le jugement est résumé par Lynn THORNDIKE, *A History of Magic and Experimental Science*, vol. IV, New York, 1934, p. 472-473. Voir également Csaba CSAPODI, *The Corvinian Library. History and Stock*, Budapest, 1973, p. 173, n° 149.

6 Outre L. THORNDIKE, *A History of Magic*, *op. cit*., vol. IV, New York, 1934, p. 440-442, voir Edward ROSEN, « Regiomontanus », *Dictionary of Scientific Biography*, C. C. GILLISPIE éd., New York, t. XI, 1980, p. 348-352 ; Ernst ZINNER, *Regiomontanus : His Life and Work*, Amsterdam, 1990; *Joannis Regiomontani Opera collectanea*, F. SCHMEIDLER ÉD., Osnabrück, 1972, p. 1-33.

7 Ce dialogue a été publié plusieurs fois avec les *Theoricae novae* de Georges Peuerbach et avec la *Sphaera mundi* de Sacrobosco (en 1478, 1482, 1490, 1491, etc.).

8 Martin BYLICA, *Epistola ad Stanislaum Bylica de Olkusz de modo rectificandi genituras humanas* (Cracovie, Bibl. Jagell. 616, fol. 146v) : *quam tam a domino quondam Mathia rege quam a dominis de Rozgon adeo inisus et spresus fuit et ita ad inopiam pervenit*.

9 Cf. *infra*, pour la bibliographie et les mss de ces deux jugements.

En outre, Matthias fut le protecteur de plusieurs savants de moindre renommée dans le domaine de l'astronomie : d'une part, Galeotto Marzio da Narni, humaniste, astrologue et chiromancien à ses heures, professeur de poésie et de rhétorique à Bologne, qui avait fait un premier séjour en Hongrie à l'invitation de Janus Pannonius, neveu de Vitéz et archevêque de Pécs, dont il était l'ami, et qui revint en 1465 et vécut longtemps à Bude où il fut appelé à remplir, le premier, l'office de garde de la bibliothèque de Matthias[10] ; et d'autre part, les astrologues Johannes Stercze, professeur d'*astronomia* à Cracovie, auteur d'un jugement sur l'éclipse de soleil de 1463 et sur l'année 1467[11], mais qui fut chassé de la cour de Matthias à la suite de son échec dans sa controverse contre Bylica en 1468, et Johann Tolhopff, professeur à Leipzig, auteur d'un *Stellarium* adressé à Matthias en 1480[12].

On sait par ailleurs que les appartements de Matthias à Bude étaient couverts de fresques astrologiques et que l'horoscope de son intronisation comme roi de Bohême, en 1469, couvrait le plafond du vestibule donnant accès à sa bibliothèque, laquelle contenait plusieurs dizaines d'ouvrages relevant de la science des étoiles, sur un total de plus d'un millier de volumes, peut-être plus de 2 000 à la fin du règne. À l'évidence, cette bibliothèque, ostensiblement ouverte aux savants étrangers de passage, était une source de prestige et un moyen de pouvoir, destiné à cultiver l'image que Matthias voulait donner de lui-même et de la Hongrie, une nation qu'il souhaitait voir à la pointe de la science de son temps[13]. La fondation d'une nouvelle université qui devait se montrer à la hauteur de cette image à Pozsony, à l'extrémité nord-ouest du royaume de Matthias, à la frontière du Saint-Empire (ce qui constituait une provocation à l'encontre de Frédéric III) et à quelques encablures de Vienne, fut, à partir de la bulle de Paul II obtenue dans ce but en 1465, le résultat d'une initiative commune du roi, de János Vitez, chancelier du souverain et archevêque d'Esztergom, et de Janus Pannonius, archevêque de Pécs[14]. L'horoscope de fondation de cette institution en juin 1467 se situe dans le cadre de la promotion de cette politique de prestige.

Parmi les volumes de la fameuse bibliothèque corvinienne, dont il faut rappeler toutefois que sa pleine période d'expansion est bien postérieure à 1467, on trouve ainsi des textes classiques de l'astrologie antique et médiévale, comme l'*Astronomicon* de Manilius[15], le commentaire d'Hali Abenrudian sur le *Quadripartitum* de Ptolémée (Vienne, ÖNB, lat. 2271: un manuscrit enluminé à la fin du XIVe siècle pour Venceslas IV, roi de Bohême, mais on a peint sur les armes de ce prince celles de Matthias)[16] ; le *Centiloquium* du pseudo-Ptolémée dans une version arabo-latine médiévale (un ms. du XIIIe siècle conservé à Vienne, ÖNB, lat. 2388)[17] ; le *De judiciis nativitatum*

10 Sur Galeotto Marzio, voir L. THORNDIKE, *A History of Magic*, *op. cit.*, vol. IV, p. 399-405 ; les éditions de son *De incognitis vulgo*, Naples, 1948, et de sa *Chiromanzia*, M. FREZZA éd., Naples, 1951 ; Mario FREZZA, *Studi su Galetto Marzio*, Naples, 1962 ; André de HEVESY, *La bibliothèque du roi Matthias Corvin*, Paris, 1923, p. 15 ; Csaba CSAPODI, *Bibliotheca Corviniana. The Library of King Matthias Corvinus of Hungary*, Budapest, 1981, p. 227-229 ; Csaba CSAPODI et Klára CSAPODI-GÁRDONYI, *Bibliotheca Corviniana. La bibliothèque du roi Mathias Corvin de Hongrie*, trad. fr. (éd. originale 1967), Budapest, 1982, p. 11.

11 Cf. Mieczyslaw MARKOWSKI, *Astronomica et astrologica Cracoviensia ante annum 1550*, Florence, 1990, p. 94.

12 Sur ce personnage, qui avait déjà adressé un *De motibus celestium mobilium* à Sixte IV, en 1476, voir Lynn THORNDIKE, *Science and Thought in the Fifteenth Century*, New York, 1929, p. 298-301 ; Id., « John Tolhopf Again », *Isis*, t. 24 (1936), p. 419-421.

13 Johannes de Thurocz dit clairement dans sa *Chronica Hungarorum* que Corvin a utilisé sa bibliothèque pour faire grande impression sur les savants étrangers. Voir Martyn C. RADY, « The Corvina Library and the Lost Royal Hungarian Archive », dans *The Destruction of Great Book Collections since Antiquity*, J. RAVEN éd., New York, 2004, p. 95 ; Cs. CSAPODI et K. CSAPODI-GÁRDONYI, *Bibliotheca Corviniana*, *op. cit.*, p. 31 et 52.

14 Sur les circonstances de la fondation de cette université et sur le séjour de Regiomontanus et Bylica en Hongrie, voir Astrik L. GABRIEL, *The Mediaeval Universities of Pécs and Pozsony. Commemoration of the 500th and 600th anniversary of their Foundation, 1367-1467-1967*, Francfort-sur-le-Main, 1969, p. 37-50 ; E. Zinner, *Regiomontanus*, *op. cit.*, p. 91-101.

15 Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, op. cit., p. 282.

16 A. de HEVESY, *La bibliothèque*, *op. cit.*, p. 80 ; Cs. CSAPODI, *Bibliotheca Corviniana*, op. cit., p. 73. *Matthias Corvinus und die Bildung des Renaissance*. Catalogue de l'exposition de Vienne (mai-oct. 1994), Vienne, 1994, p. 72, n° 32.

17 Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit.*, p. 336, n° 553. C'est la version dite *Mundanorum*, du nom de son incipit. Voir l'édition critique en cours de Richard Lemay, revue par J.-P. Boudet.

d'Albohali[18] ; et quelques manuscrits grecs sur des instruments astronomiques et astrologiques[19].

Mais on y trouve aussi et surtout de nombreuses œuvres d'astronomes et astrologues contemporains ou quasi contemporains, au premier rang desquelles celles de Regiomontanus : ses *Tabulae directionum et profectionum*, composées avec Martin Bylica pendant l'été 1467, dédiées à János Vitéz et enluminées à Nuremberg en 1471-72 (ms. Wolfenbuttel 699 Aug. 2°)[20] ; la *Tabula primi mobilis* (ms. Besançon 481) et le commentaire *In Tabulam primi mobilis* (mss Besançon 481 et Budapest 412, ancien Vienne ÖNB, lat. 2363)[21] ; l'*Epitome Almagesti* avec une préface adressée au cardinal Bessarion (Vienne, ÖNB, lat. 44)[22] ; le *De usu astrolabii armillaris* ; ses *Ephemerides* pour les années 1475-1506 ; son traité sur le turquet adressé à Vitéz ; sa *Defensio Theonis contra Trapezuntium*. Mais aussi, probablement, son *Kalendarium*[23].

Au second rang, on y trouve celles de Martin Bylica, en particulier son traité sur la comète de septembre 1468, rédigé à Pozsony (texte conservé dans 7 mss) et celui sur la comète de 1472 (5 mss conservés)[24] ; le texte de la *disputatio* publique contre Stercze, dont il existe deux versions, l'une, très résumée, conservée à Cracovie (BJ, cod. 616, fol. 146-146v), et l'autre, plus circonstanciée, perdue durant la deuxième guerre mondiale[25].

Cette bibliothèque conservait aussi des œuvres du grand astronome autrichien Georges Peuerbach (1423-1461) : les *Canones pro compositione et usu gnomonis geometricis*, avec dédicace à János Vitéz ; les *Canones eclypsim seu Tabule Varadienses* (= Nagyvárad, préparés à l'origine pour Vitéz) ; ses fameuses *Theoricae nove planetarum*[26]. Et il en allait de même pour les traités de Johannes Angeli, l'*Astrolabium planum* (qui était en fait un traité d'images astrologiques, éd. E. Ratdolt, Augsbourg, 1488)[27] ; de Jean Tolhopff, le *Stellarium* avec préface adressée à Matthias (ms Wolfenbüttel 84. 1 Aug. 2°, copié et enluminé en 1480), ouvrage sur les étoiles fixes et les planètes, pourvu de tables pour le méridien de Bude[28] ; et d'Antonio Torquato de Ferrare, le *Prognosticon de Europae eversione, ab anno 1480 usque ad annum 1538*, adressé à Matthias[29].

Enfin, ce dernier possédait un exemplaire de l'*Almageste* de Ptolémée, dans la nouvelle traduction, effectuée à partir du grec, de l'humaniste byzantin Georges de Trébizonde[30] : c'est le ms. Vienne, ÖNB, lat. 24, dont la copie a été achevée le 17 mars 1467 (n.s.), d'après le colophon placé juste au-dessus de l'horoscope qui nous intéresse. Ce superbe manuscrit de 212 folios de 362 x 272 mm, copié d'une écriture humanistique, pourvu d'une reliure en cuir gaufré de style Renaissance, dorée sur la tranche, enrichie de décorations polychromes[31], appartint sans doute à

18 Ce ms. est perdu. Voir Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit.*, p. 120, n° 17.

19 Cs. CSAPODI et K. CSAPODI-GARDONYI, *Bibliotheca Corviniana*, *op. cit.*, p. 372-373.

20 A. de HEVESY, *La bibliothèque*, *op. cit.*, p. 85 ; Cs. CSAPODI, *Bibliotheca Corviniana*, *op. cit.*, p. 76. Ce ms. est annoté de la main de Vitéz.

21 A. de HEVESY, *La bibliothèque*, *op. cit.*, p. 60 ; Cs. CSAPODI, *Bibliotheca Corviniana*, *op. cit.*, p. 343 et 346.

22 *Ibid.*, p. 344-345. Même référence pour les textes suivants.

23 *Ibid.*, p. 343.

24 Cf. M. MARKOWSKI, *Astronomica*, *op. cit.*, p. 114-116.

25 Il reste seulement de cette dernière une description assez détaillée dans Fr. PULASKI, *Opis 815. Biblioteki Ord. Krasinskich*, Varsovie, 1915, p. 43-46.

26 Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit.*, p. 314, n° 495-497 ; Id., *Bibliotheca Corviniana*, p. 314.

27 Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit.*, p. 128, n° 36. Sur ce texte et son auteur, voir notamment E. KNOBLOCH, « Astrologie als astronomische Ingenieurkunst des Hochmittelalters. Zum Leben und Wirken des Iatromathematikers und Astronomen Johannes Engel (vor 1472-1512) », *Sudhoffs Archiv*, 67 (1983), p. 129-144 ; *Images astrologiques des degrés du zodiaque. Astrolabium planum in tabulis ascendens de Johann Engel*, prés. J. RICHER, Nice, 1986, p. 43-144 (reproduction des planches de l'éd. *princeps*, représentant les décans, les 360 degrés du zodiaque et les sept planètes).

28 Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit.*, p. 76 et 378-379, n° 664.

29 *Ibid.*, p. 379.

30 Sur cette traduction voir notamment John MONFASANI éd., *Collectanea Trapezuntiana. Texts, Documents and Bibliographies of George of Trebizond,* Binghamton, 1984, p. 748-750.

31 Sur ce ms, voir notamment Cs. CSAPODI et K. CSAPODI-GÁRDONYI, *Bibliotheca Corviniana*, *op. cit.*, p. 72-73 ; *Matthias Corvinus*, *op. cit.*, p. 70-71 et pl. 30.

János Vitéz, puis à Matthias, et ses miniatures ont un style proche de celles du *Stellarium* de Tolhopff (conservé dans un ms. de Wolfenbüttel) et des *Rhetoricum libri* de Georges de Trébizonde[32], décorés tous les deux à Bude en 1480. On peut donc se demander s'il n'a pas été copié en 1467 et enluminé seulement vers 1480, comme les deux manuscrits précités. L'horoscope qui suit le colophon au fol. 212v a été copié par une autre main que celle du scribe, une main qui a d'ailleurs rajouté des tables au texte de Ptolémée sur certaines des pages précédentes (fol. 207-208 et 212). Le cartouche central de ce carré astrologique se réfère à la date du 5 juin 1467 à 20 heures *post meridiem*, soit le 6 juin à 8 heures du matin en date civile, mais il a pu être dressé plus tard. Quant à la signification de sa présence à la fin de ce manuscrit, elle ne va pas de soi.

Examinons cet horoscope du point de vue technique et remarquons d'abord qu'il est d'un assez bon niveau sur le plan astronomique :

1) Ses positions planétaires sont globalement conformes à celles que donneraient les tables alphonsines, d'après le logiciel Alfln, mis au point par Julio Samsó[33] (voir, à la fin de cet article, les comparaisons des coordonnées situées en dessous de la reproduction du carré astrologique).

2) Les positions de l'ascendant et des maisons célestes semblent correspondre au système de domification de Regiomontanus, mais avec parfois, pour les maisons II, III, X et XI, des écarts de 2°[34]. Il est plausible que ces positions ont été obtenues avec un astrolabe, analogue à celui que Regiomontanus offrit au cardinal Bessarion en 1462[35], d'où, peut-être, le caractère quelque peu approximatif de la position de certaines maisons, surtout si cet astrolabe n'était pas pourvu d'un tympan adapté à la latitude de Pozsony (48° 15' selon les tables astronomiques en vigueur à l'époque), ce qui est plausible.

Mais les données de cet horoscope sont nettement plus mitigées sur le plan astrologique :

1) L'attribution au « *Centiloquium* de Messahala » de la citation située au-dessous de l'horoscope constitue une grossière erreur, car l'astrologue juif de l'époque abbasside Mâshâ'allâh n'a jamais été crédité d'un *Centiloquium* (contrairement à Ptolémée, Hermès et Bethen) et cette citation correspond en fait à la proposition 34 des *Capitula Almansoris*, recueil de 150 sentences astrologiques dédié au calife fâtimide al-Hâkim bi-Amrillâh Abû ᶜAlî al-Mansûr (996-1021), traduit de l'arabe en latin en 1136 par Platon de Tivoli et Abraham Bar Hiyya et conservé dans plus de quarante manuscrits médiévaux[36] : un texte bien connu des astrologues du XVe siècle, mais dont l'autorité était faible par rapport à celle de Ptolémée ou même de Messahala.

2) Cette citation est insuffisante en elle-même pour justifier une élection astrologique. Même si Mercure dans la 12e maison (celle des ennemis…) est susceptible, paraît-il, de donner à l'université naissante « de grands sages et philosophes », sa localisation à 19° 30' Cancer implique que cette planète ne se trouve dans aucune de ses principales dignités planétaires (domicile et exaltation), mais seulement dans l'un de ses termes (13-20° Cancer) dans le système de Ptolémée[37] et dans l'un de ses décans : le deuxième décan du Cancer est dominé par Mercure.

3) Quant aux autres données astrologiques de l'horoscope, elles n'ont rien d'exceptionnel, même si elles sont globalement favorables :

32 Voir Cs. CSAPODI et K. CSAPODI-GÁRDONYI, *Bibliotheca Corviniana*, *op. cit*., p. 47-48 et pl. V.

33 Les logiciels nommés Alfln, Battln, Khwrln, Plhrsc et Tolln, mis au point par Julio Samsó en 1988, donnent les positions planétaires heure par heure pour l'ensemble de l'ère chrétienne, selon les principales tables astronomiques médiévales.

34 Pour les différents systèmes de domification (i.e. de calcul de la position des maisons célestes) utilisés dans les horoscopes du XVe siècle, voir John D. NORTH, *Horoscopes and History*, Londres, 1986. Élaboré en plusieurs étapes, de 1988 à 1991, le programme Sky de Pierre Brind'Amour donne les positions planétaires pour toutes les époques, selon les calculs des astronomes modernes, mais permet aussi d'identifier le système de domification employé dans les horoscopes.

35 David KING et Gerard TURNER, « The Astrolabe Dedicated to Cardinal Bessarion by Regiomontanus in 1462 », dans *Bessarione e l'Umanesimo*. Catalogo della mostra, Naples, 1994, p. 341-367.

36 Voir Francis J. CARMODY, *Arabic Astronomical and Astrological Sciences in Latin Translations. A critical Bibliography*, Berkeley-Los Angeles, 1956, p. 132-134 ; Jean-Claude VADET, « Les Aphorismes latins d'Almansor, essai d'interprétation », *Annales islamologiques*, t. 4 (1963), p. 31-130 (citation aux p. 59 et 75) ; Fuat SEZGIN, *Geschichte des arabischen Schrifttums*, vol. VII, Leyde, 1979, p. 175-176.

37 Cf. Auguste BOUCHÉ-LECLERCQ, *L'astrologie grecque*, Paris, 1899, p. 211.

- l'ascendant est à 11° Lion, alors que l'étoile Sirius est dans la maison de l'ascendant. Le maître de l'ascendant est donc le Soleil, car le signe du Lion est le domicile du Soleil. Or le Soleil n'est pas dans une position particulièrement favorable : il est dans la 11e maison, celle des amis, en aspect sextile (60°) avec Sirius et dans l'un des ses décans (3e décan des Gémeaux), mais il sort de la conjonction avec Jupiter, planète bénéfique qui est dans son *detrimentum* en Gémeaux ;

- la Lune, à 12° 30' Lion, est en conjonction avec l'ascendant ;

- Vénus, planète favorable, se trouve au Milieu du Ciel, à 8° 42' Taureau, dans son domicile et tout près de l'un de ses termes (0-8° Taureau) ;

- Jupiter, autre planète bénéfique, est en *detrimentum* à 12° 37' Gémeaux et dans l'un des ses termes selon le système de Ptolémée (7°-13° Gémeaux) ;

- les deux planètes maléfiques, Saturne et Mars, sont hors d'état de nuire : Saturne est en chute (*casus*) à 15° 36' Bélier, et Mars n'est dans aucune de ses dignités essentielles à 10° 41' Poissons, et en conjonction avec la Tête du Dragon, réputée bénéfique ;

- quant à la position de Sirius, elle n'est évidemment pas mise en valeur par hasard dans cet horoscope. Une source d'inspiration possible, ici, est la proposition 36 du *Liber fructus* ou *Centiloquium* du pseudo-Ptolémée dans la traduction gréco-latine récente (1456) de Georges de Trébizonde, qui conseille à l'astrologue de tenir compte de la position des étoiles fixes lors de la construction d'une ville (et par extension, d'une université ?) et de tenir compte de la position des planètes lors de la construction d'une maison. Contrairement au commentaire de « Hali » de la version médiévale arabo-latine dite *Mundanorum* (cf. p. 189, n° 17), Georges de Trébizonde insiste, dans son commentaire à cette sentence, sur la souhaitable localisation d'une étoile fixe à l'ascendant ou au milieu du ciel au moment considéré[38]. Or Sirius, de forte magnitude, fait partie des étoiles localisées habituellement sur les astrolabes : c'est le cas dans celui que Regiomontanus dédia à Bessarion en 1462, où l'on trouve, parmi 30 étoiles, Sirius sous son nom habituel à l'époque, celui de *Canis Maior*. Et *Canis Maior* fait partie des 15 étoiles mises en valeur dans le *Liber de quindecim stellis* attribué à Hermès, conservé dans une trentaine de manuscrits[39]. Ce texte insiste sur le fait que la localisation de cette « étoile de la fortune », de la nature de Vénus, à l'ascendant, en conjonction avec la Lune (ce qui est le cas sur notre horoscope), « signifie une grande grâce »[40].

Même si la position (d'ailleurs vague et incertaine : sa localisation précise n'est pas indiquée) de l'étoile Sirius vise à détourner l'attention des autres aspects de cette *figura celi*, on a donc l'impression que les bases astronomiques globales de cet horoscope sont assez solides, mais que l'astrologue qui l'a établi est plutôt un second couteau comme Johannes Stercze, plutôt qu'une grosse pointure comme Regiomontanus ou Martin Bylica. Ce carré astrologique pourvu d'un commentaire très lapidaire, sans mention des dignités planétaires qui peuvent s'y lire, est en effet nettement plus simpliste que ceux de Regiomontanus et ceux de Bylica. En outre, Bylica n'est arrivé à Pozsony que le 20 juillet 1467, un mois et demi après la date du 5/6 juin mentionnée dans le cartouche central de ce carré. Son attribution à Stercze est donc plausible, d'autant plus que même s'il est placé en un point stratégique du manuscrit, il n'a aucun caractère officiel : c'est presque un horoscope de travail, sur lequel a pu se pencher un astrologue proche de Vitéz comme

38 [Ps.-] Ptolemeus, *Liber fructus*, trad. et commentaire de Georges de Trébizonde adressés au roi Alphonse d'Aragon, ms. Paris, BnF, lat. 7308, fol. 5v et 35v-36 : *36. Utaris cooperatricibus stellis fixis in edificatione urbium, planetis in edificatione domorum. [...] [Comm.] Utaris cooperatricibus fixas eligere iubet non omnes iudicio meo, sed que sunt de natura Iovis et Veneris, his ergo dicit utendum in edificationis urbium principio, ut videlicet in cardinibus, maxime ascendentis et medii celi. Cooperatricibus vero ait, quia planetis maxime utendum est qui angulis sint vel bonum ad fixas habeant aspectum. […]*

39 Paolo LUCENTINI, Vittoria PERRONE COMPAGNI, *I testi e i codici di Ermete nel Medioevo*, Florence, 2001, p. 44-47.

40 Louis DELATTE, *Textes latins et vieux français relatifs aux Cyranides*, Liège-Paris, 1942, p. 251 : *Quinta stella dicitur arabice Alhabor, latine Canis maior. Haec stella est meridionalis et inter omnes stellas fixas est ex maioribus et magis apparens. […] Haec autem stella est ex natura Veneris et est stella fortunae et per hanc mutatur multotiens statu*

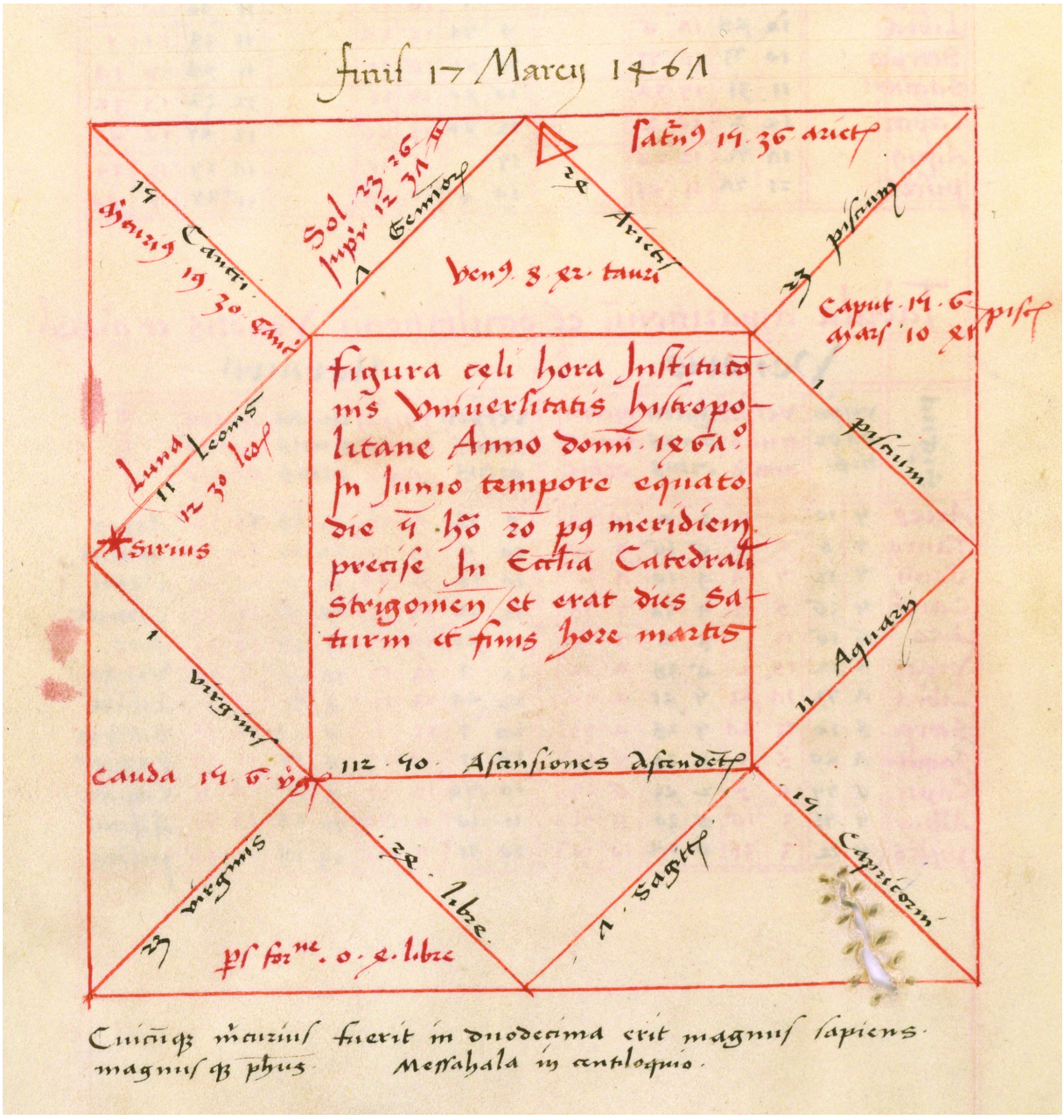
Stercze, avant que ce codex ne fût confisqué et récupéré par Matthias au moment de la disgrâce de Vitéz, impliqué dans un complot contre le roi, en 1471.

Exemple unique en son genre pour le XVe siècle, cet horoscope correspondant à la fondation d'une université ne nous semble donc ni assez favorable, ni assez soigné pour résulter d'une véritable élection astrologique dont le moment aurait été déterminé à l'avance depuis longtemps par de savants praticiens de la science des étoiles. L'on peut donc se demander s'il ne s'agit pas plutôt d'un horoscope légèrement rétrospectif, destiné à rassurer le chancelier Vitéz (le probable commanditaire de cette *figura celi*) et son protecteur royal sur l'avenir d'une institution toute récente et fragile : de fait, dès 1471, après la disparition de Vitéz et le départ de Regiomontanus pour l'Italie et de Bylica pour Buda, l'université de Pozsony était déjà moribonde…

Sans doute, Vitéz et Matthias n'ont pas dû renier cet horoscope qui était censé augurer le succès de la nouvelle université. Mais les efforts de Matthias furent, à Pozsony, contrariés par des contingences matérielles et les rivalités politiques dans son entourage, et il en alla de même à Buda, dans les années 1470, quand il essaya aussi d'y fonder une université, avec l'aide de Bylica et d'un autre astrologue, Hans Dorn. Et ce n'est que lorsqu'il s'empara de Vienne, en 1485, qu'il parvint enfin à prendre le contrôle le d'une institution universitaire solide, avant d'y mourir, en 1490. On ignore si Corvin eut recours à l'astrologie jusqu'à la fin de ses jours, mais c'est plausible, tant la science des étoiles était devenue, pour un souverain de cette époque, un outil politique indispensable. L'horoscope de fondation de l'université de Pozsony aboutit certes à un échec, mais il en alla autrement pour celle de Nuremberg, fondée en 1543 à l'initiative de Mélanchthon, qui paraît-il, consulta l'astronome Johann Schöner à cette occasion[41], et, plus encore, pour la fameuse Accademia dei Lincei, dont l'horoscope de fondation, à Rome, en 1603, est conservé[42]. Heureux temps que celui de la Renaissance, où de savants astronomes et astrologues jouaient un rôle actif dans la promotion d'une culture à la pointe du savoir de leur temps !

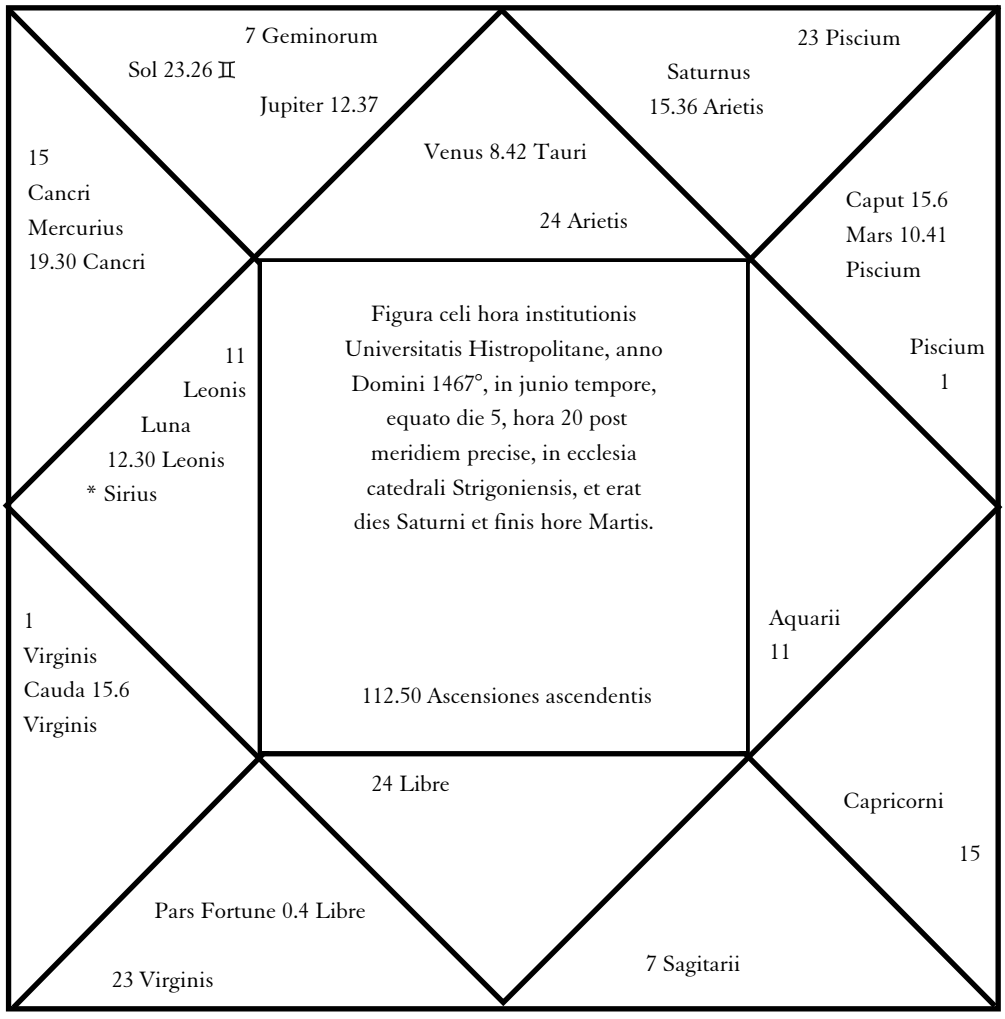
41 Voir L. THORNDIKE, A History of Magic, *op. cit,* vol. V, New York, 1941, p. 393.

42 Il trionfo sul tempo. Manoscritti illustrati dell'Accademia Nazionale deil Lincei, catalogue de l'exposition de Rome (2002-2003), A. CADEI éd., Rome, 2003, p. 71 : le ms. des Gesta Lynceorum comprend un horoscope du 25 septembre 1603, ou Mercure (considérée comme la planete de l'intelligence et de la recherche scientifique) est au Milieu du Ciel, et non pas dans la 12e maison comme dans le carré astrologique de Pozsony.



Wien, Österreichische Nationalbibliothek, Lat. 24, fol. 212v :
Horoscope de la fondation de l'université de Poszony

Horoscope de fondation de l'Université de Pozsony
(Vienne, ÖNB, ms Cod. 24, fol. 212v)



Cuicumque Mercurius fuerit in duodecima, erit magnus sapiens magnusque philosophus : Messahala in *Centiloquio* [sic].

Comparaison entre les positions planétaires indiquées dans l'horoscope et celles qui auraient pu être obtenues en utilisant les tables alphonsines, d'après le logiciel Alfln, mis au point par Julio Samsó :

	Horoscope	Alfln
Soleil	83.26	83.25
Lune	131	132.24
Saturne	15.36	15.40
Jupiter	72.37	72.23
Mars	340.41	340.56
Vénus	38.42	38.32
Mercure	109.30	108.49

Position de l'ascendant et système de domification, d'après le logiciel Sky de Pierre Brind'Amour :

	Horoscope	Regiomontanus	Méthode dite « standard » par John D. North
I (Ascendant)	132.30	132.31	132.31
II	151	153.8	156.30
III	173	175.28	181.4
X (Milieu du Ciel)	24	26.47	26.47
XI	67	69.34	63.35
XII	105	107	97.36

La biblioteca greca di Mattia Corvino

Caterina Tristano

Sulla Biblioteca Corvina e sulle motivazioni culturali e politiche della sua costituzione si sono ampiamente soffermate personalità notevoli della critica storica e filologica. Un nome per tutti: Csaba Csapodi, ma con lui ricercatori ungheresi e non, da Orsolya Karsay a Árpád Mikó, da Klara Gárdonyi a István Monok, da Vilmos Fraknói a Emma Bartoniek, a Klára Pajorin; e poi Otto Mazal, Ernst Gamillscheg e così via[1].

Molti e molto interessanti sono i manoscritti latini, opere classiche, patristiche, scientifico-tecniche e le traduzioni latine di opere greche affidate ai più grandi umanisti italiani del XV secolo, che operavano sia in Italia sia a Buda, ma notevole è anche la presen-

[1] Solo qualche titolo tra i più significativi: André de Hevesy, *La Bibliothèque du roi Matthias Corvin*, Paris, 1923; Guglielmo Fraknói-Giuseppe Fògel, *Bibliotheca Corvina, la biblioteca di Mattia Corvino re d'Ungheria*, trad. italiana di L. Zambra, Budapest, 1927; K. Zolnai, *Bibliographia bibliothecae Mathiae Corvini*, Budapest, 1942; *Corvinus Manuscripts: in the United States. A Bibliography*, New York, 1960 (Hungarian Bibliography Series 2); Ilona Berkovits, *Illuminated Manuscripts from the Library of Matthias Corvinus*, Budapest, 1963; Klára Gárdonyi, *Les scripteurs de la bibliothèque du roi Mathias*, in «*Scriptorium*», t. 17, 1963, pp. 25-30; Csaba Csapodi-Klára Csapodi Gárdonyi, *Bibliotheca Corviniana : die Bibliothek des Konigs Matthias Corvinus von Ungarn*, Budapest, 1969; Cs. Csapodi, *The Corvinian Library. History and Stock,* Budapest, (Akadémiai Kiadó), 1973; Id., *Bibliotheca Corviniana,* Budapest, 1981[2] ; José Ruysschaert, *Les manuscrits corviniens de la Vaticane*, in «*Revue française d'histoire du livre*», 1982, pp. 287-302; Otto Mazal, *Die Handschriften aus der Bibliothek des Königs Matthias I.*, in *Corvinus von Ungarn in der Österreichischen Nationalbibliothek*, Wien, 1990, pp. 27-40; Orsolya Karsay, *De laudibus Augustae Bibliothecae,* in «The New Hungarian Quarterly», t. 32, 1991, pp. 139-154; *Bibliotheca Corviniana: 1490–1990,* catalogo della mostra, Budapest National Széchényi Library, 6 aprile-6 ottobre 1990, a cura di Cs. Csapodi e K. Csapodi-Gárdonyi, Budapest, 1990; J.Fógel, *A Corvina-könyvtár katalógusa*, *ibidem*, I, pp. 59-81; Id., *Catalogo della Biblioteca Corvina*, *ibidem*, II, pp. 63-89; Ernst Gamillscheg, B. Mersich, Otto Mazal, *Matthias Corvinus und die Bildung der Renaissance Handschriften aus der Bibliothek und dem Umkreis des Matthias Corvinus*, *aus dem Bestand der Österreichischen Nationalbibliothek*, Katalog einer Ausstellung der Handschriften- und Inkunabelsammlung der Österreichischen Nationalbibliothek, 27. Mai - 26. Oktober 1994, Wien, 1994; *Bibliotheca Hungarica. Kódexek és nyomtatott könyvek Magyarországon 1526 elott* [Codici e stampe in Ungheria prima del 1526]. 3 vol. a cura di Cs. Csapodi e K. Csapodi- Gárdonyi, Budapest, 1988-1994; Klára Pajorin, *L'educazione umanistica e Mattia Corvino,* in *Matthias Corvinus and the Humanism in Central Europe,* a cura di. T. Klaniczay e J. Jankovics, Budapest, 1994 (Studia Humanitatis, 10); *Nel Segno del Corvo, libri e miniature della biblioteca di Mattia Corvino*, a cura di I. Monok, Modena, 2002; *Uralkodók és corvinák (Potentates and Corvinas)*, Anniversary exhibition of the National Széchényi Library, May 16-August 20 2002, Catalogo della mostra a cura di Orsolya Karsay, Budapest, 2002; Árpád Mikó, *Stories of the Corvinian Library*, *ibidem*. Una bibliografia aggiornata è stata redatta da O. Desgranges, *La Bibliotheca Corvina dans le patrimoine national hongrois. Histoire et actualité*, tesi discussa presso l'Enssib (École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques), gennaio 2005.

za nella collezione corvina di opere greche in lingua, caso unico nel panorama europeo, se si esclude la nascente Biblioteca Vaticana di Niccolò V[2], almeno fino a Lorenzo de' Medici, che pure volle imitare il re Mattia nella costituzione di quella che anche a Firenze sarebbe stata una biblioteca di cultura e insieme di rappresentanza politica: una Biblioteca di Stato[3].

Da un primo censimento, si annoverano 58 citazioni di manoscritti contenenti opere greche in traduzione, in gran parte codici non più esistenti o ancora non riconosciuti come appartenenti alla biblioteca reale. Si dà qui un elenco sommario dei codici sopravvissuti sicuramente corvini, sulla base dell'elenco stilato da Csaba Csapodi[4] con le indicazioni ritenute dalla critica e, per l'inserimento di alcuni codici dubbi, da chi scrive di elementi sicuri di riconoscimento. Tra i manoscritti esistenti e conosciuti si annovera:

Wien ÖNB lat. 259, *Theophrastus sive de immortalitate animae dialogus* tr. Ambrogio Traversari (si tratta della traduzione latina fatta dal Traversari del dialogo *Teofrasto o dell'immortalità dell'anima e della resurrezione del corpo* di Enea di Gaza);

München BSB lat. 294, Agazia, *De bello Gothorum et aliis peregrinis historiis* tr. Cristoforo Persona (un altro ms. con lo stesso contenuto, copiato da Clemente Salernitano e ornato a Napoli nel 1483-84, faceva parte della biblioteca di Beatrice d'Aragona e oggi è conservato a Budapest OSZK, Cod. Lat. 413, prima Wien ÖNB lat. 82);

Wien ÖNB lat. 133, Appiano, *De civilibus Romanorum bellis libri II* tr. Pietro Candido Decembrio (due dei cinque libri dell'*Historia Romana* di Appiano Alessandrino);

Firenze Laur. Plut. 68.19, Appiano, *Historia Libyca, Syriaca, Parthica, Mitridatica* tr. Pier Candido Decembrio (un manoscritto contenente il completamento delle opere appianee, che presenta due sottoscrizioni del copista, *Carolus Hilarii fatarius Geminianensis notarius publicus florentinus*, una datata 30 gennaio 1489 e l'altra 26 giugno 1490, evidentemente approntato a Firenze per Mattia Corvino e ornato nello stile di Attavante, ma non più consegnato e quindi acquistato dai Medici)

München BSB lat. 627, ps. Aristea, *Ad Philocratem de interpretatione LXX interpretum epistula* tr. Matteo Calmieri, scritto dallo spagnolo Gundisalvus e ornato secondo lo stile di Taddeo Crivelli intorno al 1481;

Göttingen NSU Cod. ms. philol. 36, Aristotele, *Libri physicorum VIII* tr. Giovanni Argiropulo, contenente la dedica del traduttore a Cosimo de' Medici e quindi scritto prima del 1464, data di morte di Cosimo, mentre del 1469 è la seconda traduzione dell'opera dedicata da Giovanni Argiropulo a Piero de' Medici;

Roma BAV Vat. lat. 5268, Arriano Flavio, *De expeditione Alexandri Magni historiarum libri VIII* tr. Paolo Vergerio, codice ornato a Napoli da Cristoforo Majorana nel 1486-7[5];

Wien ÖNB lat. 799, Athanasio (vescovo di Alessandria), *Contra Apollinarem de salutari epiphania Christi* e altre opere, scritto e ornato intorno al 1470, con buona probabilità corvino, anche se privo delle

2 Vd. Jeanne BIGNAMI ODIER, *La Bibliothèque Vaticane de Sixte IV à Pie XI. Recherches sur l'histoire des collections des manuscrits*, Città del Vaticano, 1973 (Studi e Testi, 272) ; Antonio MANFREDI, *I codici latini di Niccolò V*, Città del Vaticano, 1994 (Studi e Testi, 359) ; ID., *The Vatican Library of Pope Nicolas V: the project of a Universal Library in the age of humanism*, in «Library history», t. 14, 1998, pp. 104-10 ; ID., *Note preliminari sulla sezione greca nella Vaticana di Niccolò V*, in *Niccolò V nel sesto centenario della nascita. Atti del convegno*, a cura di F. BONATTI-A. MANFREDI, Città del Vaticano, 2000 (Studi e Testi, 397); Giuseppe LOMBARDI, «*Son qui più libri che 'n tucto passato*». *Aspetti del libro a Corte nella Roma del Quattrocento,* in *Il libro a corte*, a cura di Amadeo QUONDAM, Roma, 1994, pp. 39-55.

3 Vd. Berthold L. ULLMAN-Philip A. STADTER, *The Public Library of Renaissance Florence*, Padova, 1972; Francis AMES-LEWIS, *The Library and Manuscripts of Piero di Cosimo de' Medici* [Ph.D. thesis, Courtauld Institute of Art, 1977], New York-London, 1984; C. ACIDINI LUCHINAT, *The Library,* in *Renaissance Florence: the age of Lorenzo de' Medici 1449-1492,* Milano-Firenze, 1993; per il concetto di biblioteca di Stato si veda Armando PETRUCCI, *Anticamente moderni, modernamente antichi*, in *Libri, scrittura e pubblico nel Rinascimento*, Roma-Bari, 1977, ID., *Biblioteca, libri, scritture nella Napoli Aragonese,* in *Le biblioteche del mondo antico e medievale*, a cura di Guglielmo CAVALLO, Roma-Bari, 1988, pp. 187-202; ID. *Prima lezione di paleografia*, Roma-Bari, 2002. Sulla biblioteca cortese si veda anche *Il libro a corte*, *op. cit*.

4 CS. CSAPODI, *The Corvinian Library. History and Stock*, *op. cit*.

5 Per cui cf. Ernesto MILANO, *I codici corviniani conservati nelle biblioteche italiane*, in *Nel segno del Corvo*, *op. cit*., pp. 65-115: 81.

armi di Mattia, perché posseduto sicuramente da Brassicanus;

Budapest OSZK, Clmae 415 (prima Wien ÖNB lat. 831), Basilio Magno, *Contra Eunomium de Spiritu sancto* tr. Giorgio Trapezunzio, codice scritto prima del 1472 dal Cennini a Firenze e che presenta lo stemma di Corvino che copre quello di János Vitéz o forse di Janus Pannonius. Il Surriano dice, infatti, di aver copiato il testo – contenuto nell'attuale ms. Budapest OSZK Clmae 371 – da due manoscritti della biblioteca Corvina, uno appartenuto a Vitéz e l'altro a Pannonius. Csaba Csapodi, basandosi su elementi testuali, ritiene che il ms. OSZK Clmae 415 sia quello originariamente appartenuto al Pannonius;

Budapest OSZK Clmae 426 (prima Wien ÖBN lat. 1076), Basilio Magno, *Homiliae in hexaemeron* tr. Eustachio diacono;

Wien ÖNB lat. 977, Giovanni Crisostomo, *Dialogus de dignitate sacerdotali*, traduttore sconosciuto. Il codice, ornato a bianchi girari alla fiorentina, porta nell'*explicit* la data 1465;

Budapest OSZK Clmae 346 (prima Modena, Bibl. Estense a R4.19 e Wien ÖNB Cod. Lat. 13698), Giovanni Crisostomo, *Homiliae in epistolas Pauli I et II ad Timotheum, ad Titum, ad Philemonem* tr. Ambrogio Traversari, miniato da Attavante tra il 1485 e il 1490;

Warszawa, Bibl. Narodowa ms. lat. F.v.I.99 (prima Warszawa Bibl. Universytecka e poi Leningrad Ermitage 5.7.17) Giovanni Crisostomo, *Opera miscellanea*, andato distrutto durante la Seconda Guerra mondiale;

Budapest EK Cod. Lat. 3, ps. Clemente Romano, *Recognitionum libri X seu Itinerarium*, tr. Rufino di Aquileia, scritto prima del 1472 perché porta gli emendamenti di János Vitéz;

Budapest OSZK Clmae 358, Cirillo Alessandrino, *Thesaurus de sancta et consubstantiali Trinitate contra haereticos*, tr. Giovanni Trapezunzio;

Wien ÖNB lat. 1037, ps. Cirillo, *Speculum sapientiae seu Liber quadripartitus apologeticus*, *codice* prodotto tra il 1443 e il 1470;

Budapest OSZK Clmae 345, Miscellanea teologica, di cui la prima opera è Giovanni Damasceno, *Sententiae* tr. Burgundio Pisano;

München BSB lat. 310, Demostene, *Orationes Olynthiacae III contra Philippum* tr. Leonardo Bruni, cui seguono *Orazioni* di Eschine dello stesso traduttore, codice emendato da Vitéz;

New York Pierpont Morgan Lib. Morgan ms. 496, Miscellanea teologica di cui la prima opera è Didimo Alessandrino, *Liber de Spiritu Sancto* nella traduzione gerolimiana, *scriptum… per Sigismundum de Sigismundis Comitem Palatinum Ferrariensem anno a nativitate Domini nostri Iesu Christi MCCCCLXXXVIII die IIII decembris videlicet in die Iovis in civitate Florentiae* e ornato da Gherardo e Monte di Giovanni del Fiora;

Modena Bibl. Estense lat. 1039, ps. Dionigi Areopagita, *Opera*, trad. Ambrogio Traversari;

Besançon BM 166, ps. Dionigi Areopagita, *Opera*, trad. Ambrogio Traversari, *Absolvi presbiter ego indignus Francischus* [Collensis] *Florentia civitate oriundus pridie Kl. octobris MCCCCLVII*;

Salzburg Universitätsbibl. M II 135, Erodiano, *Historiarum libri VIII* trad. Antonio Bonfini, *Ad Serenissimum Regem Matthiam… a Iohanne Francisco comite Augustali et familiare pontificio transcripti…*, databile dopo l'arrivo di Bonfini in Ungheria nel 1486[6];

Budapest OSZK Clmae 344, Giovanni Climaco, *Scala Paradisi* trad. Ambrogio Traversari, manoscritto datato al 1470 e corretto da Vitéz: *Finivi legendo et signando die 26 septembris 1470. Jo.*;

Wien ÖNB lat. 229, Isocrate, *De regimine principatus* trad. Carlo Marsuppini cui segue il *Dialogus* di Leonardo Bruni, probabilmente emendato da Vitéz;

Budapest OSZK Clmae 430, Isocrate, *Oratio ad Dominicum* trad. Lapo Castellunculo cui seguono altre opere isocratiche tra cui *Oratio de laudibus Helenae* trad. Giovanni Pietro Lucano;

Budapest OSZK Clmae 417, Filostrato, *Miscellanea retorica* trad. Antonio Bonfini, traduzione completata dal Bonfini sotto indicazione di Ugoleto nel 1487, il manoscritto, ornato da Boccardino Vecchio, porta l'emblema del re e quindi può essere datato tra il 1487 e il 1490;

6 Antonio BONFINI, *Rerum Hungaricarum Decades*, Lipsia 1936, *decas* IV, lib. 7, p. 179.

Leipzig Universitätsbibl. Rep. I 80, Plutarco, *De dictis regum et imperatorum* trad. Giano Pannonio, la traduzione fu dedicata a Mattia da Giano Pannonio il 1465, il manoscritto porta molte annotazioni attribuibili alla mano del Pannonio;

Wien ÖNB lat. 23, Plutarco, *Vitae parallelae* trad. Donato Acciaioli con proemio da lui dedicato a Pietro de' Medici, il manoscritto, ornato intorno al 1470, porta tracce dell'emblema di Mattia;

Budapest OSZK Clmae 234, Polibio, *Historiarum libri I-V* trad. Niccolò Perotti, databile su base ornamentale 1450-1470;

Wolfenbüttel Herzog August Bibl. 10 Aug. 4°, Prisciano Lidio*, In Theophrastum interpretatio de sensu et phantasia* trad. Marsilio Ficino;

Paris BNF lat. 8834, Tolomeo, *Geographiae libri VIII* trad. Iacopo Angelo, ornato da Attavante tra il 1485 e il 1490;

Modena Bibl. Estense lat. 472, Strabone, *Geographia* trad. Battista Guarino, ornato nello stile di Francesco Antonio del Cherico tra 1460 e 1480;

Wolfenbüttel Herzog August Bibl. 2 Aug. 4°, Sinesio, *Liber de vaticinio somniorum* trad. Marsilio Ficino con prefazione e dedica di Filippo Valori scritta nel 1484, ornato da Attavante 1484-85;

Budapest EK lat. 1, Teofrasto, *Historia plantarum* trad. Teodoro di Gaza, traduzione dedicata a Papa Niccolò V prima del 1449, manoscritto copiato per ordine di Vespasiano da Bisticci da Antonio Sinibaldi, *Vespasianus librarius Florentinus fecit fieri Florentiae*, e ornato tra il 1460-70;

Wien ÖNB lat. 656, Teofilatto, *Commentaria Athanasii in Epistolas sancti Pauli* trad. Cristoforo Persona, ornato da Attavante tra il 1485 e il 1490;

Budapest OSZK Clmae 422 (prima Wien ÖNB lat. 178), Senofonte, *De republica Lacedaemoniorum* trad. Francesco Filelfo;

Wien ÖNB lat. 438, Senofonte, *Cyropaedia* trad. Poggio Bracciolini;

Modena Bibl. Estense lat. 391, *Miscellanea*, contenente opere di Giovanni Crisostomo, ps. Dionigi Areopagita, Basilio di Ancira e Basilio Magno in traduzione latina, alcune tradotte da Ambrogio Traversari e Leonardo Bruni, *Anno salutis humanae MCCCCLXXXVII et VIIa aprilis hoc praeclarum opus Florentiae absolutum est…*;

Milano Bibl. Trivulziana cod. 817, *Miscellanea storica* con traduzione da Diogene Laerzio di Ambrogio Traversari e da Erodoto di Peregrino Allio, *Franciscus Sassettus Thomae filius Florentinus civis faciundum curavit*, manoscritto ornato dalla scuola di Francesco Antonio del Chierico;

Budapest OSZK Clmae 423, *Miscellanea* tra cui Dione Cassio, *Oratio Marci Antonini in funere Iulii Caesaris* trad. Battista Guarino.

Tra i manoscritti contenenti traduzioni latine quattrocentesche di testi greci che le testimonianze attribuiscono alla biblioteca di Mattia Corvino, ma che a oggi risultano perduti o non ancora riconosciuti, figurano:

Eliano, *De instruendis aciebus* tradotto da Teodoro di Gaza, un volume visto dal Massario nel 1520 nella Corvina, di cui elenca «alcune opere de Aeliano traducte per Teodoro Gaza»[7], espressione probabilmente non riconducibile, secondo Csapodi, all'attuale manoscritto di Cambridge Massachussets, Harvard Univ. Lib., Richardson 16;

la traduzione di Giovanni Argiropulo del *De Coelo* di Aristotele con la dedica a Vitéz;

Basilio Magno, *De divinitate Filii et Spiritus Sancti contra Eunomium* tradotto da Giorgio Trapezunzio e dedicato da lui a Vitéz;

Cirillo Alessandrino, *Thesaurus de sancta et consubstantiali Trinitate contra haereticos* nella traduzione di Giorgio Trapezunzio, contenente la dedica del traduttore ad Alfonso re di Napoli, un manoscritto forse giunto a Buda insieme con i libri di Beatrice d'Aragona e che il Surriano ha copiato nel 1514 presso la Corvina nel codice oggi conservato a Budapest OSZK Clmae 371;

la traduzione di Antonio Beccaria dell'*Orbis descriptio* di Dionisio Periegeta, opera edita a stampa nel 1477 probabilmente sulla base di questo manoscritto Corvino;

il volume contenente il *De arte rhetorica praecepta* di Ermogene di Tarso e i *Praeexercitamenta* [*Progymnasmata*] di Aftonio nella traduzione di Antonio Bonfini, presentato dal Bonfini stesso a Mattia Corvino nel 1486[8];

7 Cf. Marino SANUDO, *Diarii*, a cura di Rinaldo FULIN con prefazione di G. BERCHET, Venezia 1879-1902, p. 171-72.
8 *Ibidem*.

Erodoto, opera in traduzione latina, Naldi la nomina nel suo elenco ai vv. 351-52: *sedibus in tantis non aspernandus habetur | Herodotus scriptor gravis ille* e il Ransanus adopera il testo nei suoi lavori, mentre una traduzione più tarda è attribuibile a Lorenzo Valla;

Esiodo, *Opera et dies* tradotto da Niccolò Valla, visto da Celio Calcagnini nella biblioteca Corvina di cui dice *sumptibus Regis Florentiae scripta, scripturae elegantia*[9];

il *De Aegyptiorum Assyrorumque theologia* di Giamblico nella traduzione di Marsilio Ficino, traduzione «a senso» e non *ad litteram*, di cui parla l'umanista nella lettera di trasmissione del volume a Ugoleto bibliotecario a Buda[10];

il *De principiis* di Origene, di cui Bohuslav Hassenstein von Lobkovic, con una lettera del 14 settembre 1490, chiede alla biblioteca di Buda una copia[11];

la traduzione degli scritti di fisica di Oribasio, che il Poliziano dice di aver inviato a Buda nel 1489;

le *Opere* di Platone tradotte da Marsilio Ficino e inviate a Buda forse in concomitanza con la consegna del testo al Bandini per l'edizione a stampa del 1485, di cui parla il Ficino stesso in una lettera del 30 marzo di quell'anno[12];

le *Enneadi* di Plotino tradotte da Marsilio Ficino e scritte da Filippo Valori, di cui il Ficino informa Mattia Corvino in due lettere, il 6 gennaio 1489 e il 6 febbraio 1490[13];

Porfirio, *De abstinentia* trad. Marsilio Ficino, che il Ficino stesso in una lettera al Bandini del 6 gennaio 1489 dice di aver in parte consegnato[14];

il *Bellum platonicum de daemonibus* di Michele Psello nella traduzione di Marsilio Ficino, codice di cui parla Ficino stesso in una lettera inviata a Mattia Corvino il 6 febbraio 1490[15];

un volume del *Pimander seu de potestate et sapientia Dei* di Ermete Trismegisto nella traduzione di Marsilio Ficino, opera ricordata dal Naldi come una delle più importanti della biblioteca «greca» di Buda e edita a stampa nel 1471.

Molti sono i manoscritti contenenti opere greche in lingua originale e ancora conservati:

Wien ÖNB Phil. Gr. 29, Aristotele, *Tèchne rhetoriké*, un manoscritto probabilmente corvino, scritto da Angelo Costantino di Sternatia e ornato a Napoli o in Abruzzo nella seconda metà del XV sec.;

Paris, BNF graec. 741, Giovanni Crisostomo, *Hermenèia eis ten pros Korinthìous deutèran epistolén*, manoscritto cartaceo del XV sec. che porta alla fine una nota contemporanea «Re dungaria»;

Wien ÖNB Suppl. gr. 4, Giovanni Crisostomo, *Hypomnémata*, manoscritto pergamenaceo dell'XI secolo posseduto poi dal priore di re Mattia, Ammonios Kyrillos Notarios e trasferito a Vienna nel 1780;

Wien ÖNB Theol. Gr. 1, Giovanni Crisostomo, *Hypòmnema eis ton hàgion Matthàion Euangèlion en homilìais*, manoscritto pergamenaceo del XV sec. riconosciuto corvino da Lambeck[16] e che porta una nota del XVII sec.: *Ex Bibliotheca Budensi Regis Hungariae Mathiae Corvini*;

Wien ÖNB Suppl. gr. 30, Diodoro Siculo, *Bibliothèke*, manoscritto cartaceo redatto da Iohannes Thettalos Skutariotes nel 1442 a Firenze, che il Cuspinianus dice di aver visto a Buda e aver restituito alla cultura occidentale[17], poi posseduto dal Brassicanus, il quale, del resto, consegnò all'Obsopoeus

9 Cf. Peter A. BUDIK, *Entstehung und Verfall der berühmten von König Mathias Corvinus gestifteten Bibliothek zu Ofen*, in *Jahrbücher der Literatur*, t. 88, 1839, pp. 37-56: 44.

10 Cf. *Analecta nova ad historiam renascentium in litteraria spectantia,* ed. E. ÁBEL-S. HEGEDÜS, Budapest, 1903, p. 288.

11 Vd. Hasisteynius (Bohuslav Lobkoviz von Hassenstein), *Nova epistolarum appendix*, ed. per Thomam MITEM, Pragae, 1570, C 8, citato in CS. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., p. 301, num. 461.

12 Cf. *Analecta nova*, *op. cit*., p. 281.

13 *Ibidem*, pp. 285-6, 287.

14 Cf. *Analecta Nova*, *op. cit*., p. 286.

15 *Ibidem*, pp. 286-7.

16 Cf. Peter LAMBECK, *Commentarii de Augustissima Biblioteca Vindobonensi*, IV, Wien, 1769^2, p. 182, con la segnatura Theol. Gr. 123.

17 Johannes CUSPINIANUS (Johan Spiesshaymer o Spiessheimer), *De consulibus Romanorum commentarii ex optimis vetustissimisque authoribus collecti*, ed. per HERVAGIUS et OPORINUS, Basileae, 1553, p. 560.

Teofrasto, *Historia plantarum*. Trad. Teodoro di Gaza
Budapest EK lat. 1, f. 1r

un manoscritto della *Biblioteca* di Diodoro Siculo, la cui identificazione con il codice viennese rimane incerta ma che era stato di Giano Pannonio, per preparare l'edizione a stampa di Basilea 1536, come si evince dalla lettera di dedica dell'edizione stessa;

Wien ÖNB Phil. Gr. 140, Erone, *Pneumatikà* seguito da altri scritti matematici e dal *Méthodos heuréseos helìou kai selènes* di Giorgio Gemisto Pletone, un manoscritto cartaceo del XV^2 secolo appartenuto al Brassicanus e da lui annotato, il che ha portato a pensare che facesse parte della Corvina anche se non ci sono altri elementi di conferma;

Wien ÖNB Phil. Gr. 289, Esiodo, *Èrga kai hemèrai* seguito da tragedie di Euripide (*Ecuba, Oreste, Fenicie*), Sofocle (*Edipo*), dagl'*Idilli* di Teocrito, il *Pluto* di Aristofane e la *Batracomiomachia* dello ps. Omero, un manoscritto cartaceo del XV secolo, opera dello scriba «Franciscus» che si sottoscrive, che era tra quelli della Corvina trasferiti a Costantinopoli e recuperato da Augerius de Busbecke, come ricorda la nota *Augerius de Busbecke comparavit Constantinopolj*, da avvicinare a un altro codice viennese, forse corvino anch'esso, contenente l'opera di Esiodo e posseduto dal Brassicanus, l'attuale ÖNB Suppl. gr. 18;

London British Library Addit. 21.165, Giamblico, *Lògoi perì tes Pythagorikès hairéseos*, un manoscritto pergamenaceo del XV secolo, scritto da Iohannes Thettalos Skutariotes e ornato a Firenze, privo di elementi oggettivi che lo possano ricondurre a Buda, ma posseduto dal Brassicanus, che dichiarò di voler pubblicare l'opera, al pari di molte altre inedite contenute in codici della Corvina;

Leipzig Universitätsbibl. Rep. I. n. 17, Costantino Porfirogenito, *Hypòthesis ton basilikòn taxeidìon*, un manoscritto pergamenaceo del XII secolo modestamente ornato, con legatura corvina;

Wien ÖNB Hist. Gr. 8, Niceforo Callisto Xantopulo, *Ekklesiastiké historìa*, manoscritto pergamenaceo scarsamente ornato e datato al 1320 che non porta segni evidenti di essere appartenuto alla Corvina, anche se nella lettera dedicatoria alla prima edizione latina dell'opera, pubblicata a Vienna nel 1553 da Giovanni Lang, si fa riferimento a un codice greco della *Storia Ecclesiastica* tra quelli trasferiti dalla Corvina a Costantinopoli che sarebbe stata alla base dell'edizione;

Wien ÖNB Phil. Gr. 135, Oppiano, *Halieutikà kai Kynegetikà*, un manoscritto pergamenaceo della prima metà del XV secolo, opera di un copista che si sottoscrive con l'appellativo di origine «*Kretikòs*», con molta incertezza attribuibile alla Corvina, anche se l'opera di Oppiano è citata tra quelle che il Brassicanus censì a Buda nel 1525 e che voleva pubblicare;

München BSB graec. 157, Polibio, *Historia*, seguito dalla *Historia* di Erodiano e dagli *Aithiopikés historìas bìblia déka* di Eliodoro, un manoscritto pergamenaceo del XV secolo, fortemente ornato, che porta nell'ultimo foglio una nota in cui si ricorda che fu portato via da Costantinopoli prima della caduta di Bisanzio, il che, insieme con i rimandi a un originale budense riccamente ornato e depredato dai Turchi presenti nelle *editiones principes* delle *Storie* di Polibio di Matteo Sebastiano prima del 1551 e dell'opera di Eliodoro di Obsopoeus del 1534, induce a pensare che il codice di Monaco appartenesse originariamente alla biblioteca Corvina;

München BSB graec. 449, Porfirio, *Bìos Plotìnou* seguita dalle *Enneàdes* di Plotino, manoscritto cartaceo copiato da Demetrio Triboles nel 1465 e, come testimoniato da una nota presente nel manoscritto stesso, salvato dalla depredazione turca del 1526;

Wien ÖNB Hist. Gr. 1, Tolomeo, *Geographiké hypègesis*, codice pergamenaceo scritto nel 1454 da Iohannes Thettalos Skutariotes, originale da cui fu tratta la copia approntata nel 1482 da Giovanni Atesino, oggi Oxford Bodleian Library Arch. Selden 3375;

Erlangen Universitätsbibl. 1226, Senofonte, *Kyrou paideia*, codice pergamenaceo di origine bizantina presentato da Battista Guarino a Giano Pannonio che lo inviò alla Biblioteca Corvina e che fu alla base dell'edizione latina di Camerarius;

Wien ÖNB Suppl. gr. 51, Senofonte, *Kyrou paideia*, altro esemplare budense in pergamena del XV secolo, entrato in possesso del Brassicanus nel 1525, come testimonia la nota *Liber est Iohannis Brassicani… Bude in Pannoniis, anno a nato Iesu MDXXV mensis novembris die XXVIIII*;

Wien ÖNB Hist. Gr. 16, Giovanni Zonaras, *Epitomé historìon*, codice in pergamena del XIV secolo, probabilmente il volume inviato a Buda dal Poliziano nel 1489 e la cui traduzione è caldamente raccomandata dall'imperatore Massimiliano I a Cuspinianus in una lettera del 3 febbraio 151[18];

[18] Cf. Hans ANKWICZ-KLEEHOVEN, *Der Wiener Humanist*, Johannes Cuspinian, Gratz- Köln, 1959, pp. 121-3.

Wien ÖNB Theol. Gr. 337 e **Wien ÖNB Theol. Gr 154**, due esemplari dei Vangeli, ambedue manoscritti pergamenacei, il primo del XIII sec. fortemente ornato e il secondo dell'XI sec. di origine bizantina, la cui appartenenza alla biblioteca di Buda, benché affermata da Lambeck, risulta a oggi priva di conferme oggettive[19];

Wroclaw Biblioteca Universitecka R. 492, *Horològion, Menològion*, codice cartaceo del XV sec. che porta all'inizio la nota di Giovanni Lang *Hunc libellum Johannes Langus consequutus est ex reliquiis bibliothece Matthie Corvine regis Pannonie regnante Ludovico Wladislaj filio Pannonie et Boiemie rege anno Domini 1524*;

Wien ÖNB Suppl. gr. 45, Vocabolario greco-latino posseduto da Giano Pannonio e, a seguito della confisca della sua biblioteca da parte di Mattia Corvino, passato alla biblioteca di Buda e di lì al Brassicanus.

Ma la Biblioteca conteneva ancora altri volumi greci, oggi non più conservati, o non ancora riconosciuti, ma indicati dalle testimonianze indirette:

Eschine, *Orazioni,* manoscritto che Ugoleto dice di provvedere il più presto possibile a inviare a Buda in una lettera al re Mattia del 1486-87[20];

Eschilo, *Tragedie* copiate tra il 1486 e il 1487 da Ugoleto a Firenze insieme con le Orazioni di Eschine, tratte *e codice Constantinopolitano empto* e, del resto, anche il Cuspinianus[21] dichiara di aver visto nella Corvina, per caso, *et iam pluribus saeculis non visus est Graecus Aeschylus quem reperi*[22];

un volume contenente *Alcaeus Lyricus* è censito nell'inventario poetico di Naldi, anche se la critica ritiene poco probabile l'identificazione;

Arato, *Opera poetica cum expositione* che fu inviata da Poliziano a Buda nel 1489;

Aristotele, *Poetica*, inviato dal Poliziano a Buda nel 1489;

Atanasio vescovo di Alessandria*, Opere* probabilmente in più volumi, che Brassicanus nel 1525 vide nella Corvina e censì come *Athanasii… infinita opera*;

Basilio Magno, *Omelie* «in *hexaemeron*» viste da Brassicanus nella Corvina e da lui ottenute da re Lajos II per farne un'edizione a stampa in traduzione latina (esiste attualmente un manoscritto contenente l'opera, il codice di Vienna, ÖNB Theol. Gr. 219, che però non sembra plausibilmente corvino);

Basilio Magno e Gregorio Nazianzeno, *Epistole,* un manoscritto del XIII secolo, pubblicato nel 1528 da Obsopoeus a Hagenau per i tipi di Pirckheimer col titolo *Epistolae Graecae*;

Giovanni Crisostomo, *Diversa in sanctos encomia*, che il Brassicanus dice di aver visto nella Corvina e di voler pubblicare per il grande valore del testo tràdito;

Cirillo, *Opera* forse in più volumi di cui parla il Brassicanus nella lettera del 1525;

Dioscoride, *Opera medica*, codice inviato dal Poliziano a Buda nel 1489 in versione greca, perché la traduzione latina dell'opera di Dioscoride vide la luce solo nel 1523;

Doroteo vescovo di Tiro, *Opera*, codice censito tra quelli della Corvina dal Brassicanus nel 1525;

Galeno, *Opera medica*, forse testo greco inviato dal Poliziano a Buda nel 1489;

Gregorio Nazianzeno, *Opera,* uno dei tanti volumi che il Brassicanus vide nella Corvina nel 1525 e censì *Nazianzeni ac Basilici multa numquam adhuc visa vel edita*, di cui intendeva produrre l'edizione a stampa e che forse è il manoscritto adombrato nella lettera che l'editore Pirckheimer inviò il 13 maggio 1529 a Giorgio di Spalato, in cui dice di essere venuto in possesso *ex Ungariae spoliis* di un volume greco contenente più di cinquanta opuscoli attribuiti a Gregorio Nazianzeno;

Gregorio di Nissa, *Perì kataskeuès anthròpou* [*De opificio hominis*], codice greco che il Brassicanus nel 1525 elenca col titolo *Gregorij Nysseni in Genesim enarrationes* tra quelli visti a Buda, dichiarando di volerne pubblicare il testo;

Erodoto, *Opere*, manoscritto che il Naldi enumera nel suo inventario poetico dei libri della Corvina;

Omero, *Opere*, un codice censito dal Naldi, forse corrispondente a quello in eccellente stato e copiato a

19 Cf. P. LAMBECK, *Commentarii*, *op. cit*. Vienna, 1769[2], p. 126 Adam F. KOLLAR, *Ad Petri Lambecii Commentariorum…Supplementum*, Vienna, 1790, pp. 110-26.

20 *Ibidem*, pp. 458-9.

21 Johannes CUSPINIANUS, *De consulibus*, *op. cit*.; cf. Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., p. 55.

22 Cf. *Analecta nova*, *op. cit*., pp. 458-9; H. ANKWICZ-KLEEHOVEN, *Der Wiener Humanist*, *op. cit.*

Firenze, quindi «moderno», visto nella Corvina da Celio Calcagnini nel 1519 [23];

Iperide, *Opera* con scolii, codice visto dal Brassicanus nel 1525: *vidimus integrum Hyperiden cum locupletissimis scholiis*;

Luciano, *Satire*, visto da Celio Calcagnini nel 1519 nella Biblioteca di Buda e probabilmente lo stesso libro da cui il Brassicanus trasse una traduzione latina pubblicata a Vienna nel 1527 per i tipi del Singrenius: *Lucianus. Aliquot exquisitae lucubrationes per J. A. Brassicanum recens latinae redditae… ac uberrimis scholiis illustratae*;

Marco monaco anacoreta, *Opera*, di cui parla Brassicanus nella introduzione alla citata edizione a stampa dell'opera di Luciano (fol. 1v), come di una delle tante opere viste da lui a Buda nel 1525 e l'anno seguente portate via dai Turchi;

Michele Glyca, *Storia*, *ab initio mundi usque ad annum 1118*, codice inviato dal Poliziano a Buda nel 1489, non è certo se in greco o già in traduzione latina;

Manuele Moscopulo, *Commento a Esiodo*, uno dei volumi censiti dal Brassicanus nel 1525 e che egli avrebbe voluto pubblicare;

Museo, [*Ero e Leandro* ?], menzionato dall'inventario poetico di Naldi;

Nicomaco Geraseo, *Opera aritmetica e geometrica* (*Eisagogè arithmetikés* oppure *Theologoùmena tes arithmetikés*), probabilmente il volume annoverato dal Brassicanus nel 1525 tra quelli corvini che desiderava pubblicare;

Origene, *Epitome* dell'opera a cura di Gregorio Teologo e Basilio Magno, uno dei libri censiti dal Brassicanus nel 1525 e che egli avrebbe voluto pubblicare;

Orfeo, *Argonautica* e *Inni,* opere inserite dal Naldi nel suo inventario poetico dei libri di Buda, anche se di difficile identificazione con un manoscritto realmente esistente nella Corvina;

Filone di Alessandria, *Perì tou bìou Moysèos* e *Perì Ioseph*, opere citate dal Brassicanus nell'inventario del 1525, così come l'opera teologica di Filone Giudeo il giovane;

Giovanni Filopono, *Commento a Esiodo*, anch'essa opera censita dal Brassicanus;

Flavio Filostrato, *Heroikòs* insieme con *Eikònes* di Lemnio Filostrato, le *Vite dei Sofisti* e le *Epistole* di Flavio Filostrato, codice sicuramente appartenente alla biblioteca di Buda, su cui Antonio Bonfini si basò per la versione latina, conservata nel ms. di Budapest OSZK Clmae 417;

Pindaro, *Opera,* contenuto nell'inventario del Naldi;

Plutarco, *Vite Parallele* in quattro volumi, chiaramente citati in una lettera di Bohuslav Lobkowitz di Hassenstein al Cancelliere Schlechta *petivi a Regia Maiestate vitas Plutarchi graecas, quatuor voluminibus inclusas*;

Procopio, *Storie*, codice visto in pessime condizioni da Cuspinianus nella biblioteca Corvina [24];

Saffo, *Opera poetica*, censito da Naldi nel suo indice in versi, anche se risulta improbabile l'identificazione del codice, così come per l'opera di Orfeo;

Severiano vescovo di Gabala, *In Genesim conciones XIV*, citato dal Brassicanus tra le opere viste nella Corvina e che egli aveva intenzione di pubblicare;

Simplicio, *Perì Pythagorikés hairéseos*, ricordato in una nota presente in un manoscritto sicuramente corvino contenente l'opera filosofica di Giamblico, oggi London British Library Addit. 21.165, in cui il Brassicanus scrive: *Simplicius illos quatuor Jamblichi libros commentariis illustravit… nos Budae vidimus…*;

Sofocle, *Tragedie*, ricordato nella lista poetica di Naldi;

Teodoreto di Ciro, *Commento al Salterio*, codice annoverato dal Brassicanus nell'elenco redatto nel 1525, mentre esemplari greci dell'opera di Teodoreto e fortemente sospettati di essere stati scritti per la Corvina sono conservati presso la Biblioteca Marciana di Venezia e la Biblioteca Laurenziana di Firenze [25];

Teocrito, *Idilli,* opera citata dal Naldi e presente nella Biblioteca dei Medici;

23 Cf. P.A. BUDIK, *Entstehung*, *op. cit*., n. 10.

24 J. CUSPINIANUS, *Austria cum omnibus eiusdem marchionibus, ducibus, archiducibus, ac rebus praeclare ad haec usque tempora ab eisdem gestis...,* typis Wechelianis apud Claudium Marnium et heredes Ioannis Aubrii, Francofurti, 1601, p. 569.

25 Cf. Wilhelm WEINBERGER, *Beiträge zür Handschriftenkunde*. I. *Die Bibliotheca Corvina*, in *Sitzungsberichte der Akademie von Wien, Phil.-hist. Kl.* 159, Bd. 6. (1908), p. 53.

Tucidide, *Opera storica*, citata da Naldi tra gli autori presenti a Buda.

A questi volumi si uniscono altri manoscritti contenenti opere anepigrafe o miscellanee, come il *De re rustica libri XX* in greco, citato da Brassicanus; *Miscellanea greca*, contenente testi retorici, filosofici e grammaticali, tra cui opere di Aristide, Libanio, Sinesio, Gregorio Niceforo, Emanuele Moscopulo, manoscritto che pare citato in una lettera di Dénes Szittyay del 1576 dove si ricorda un volume conservato a Roma presso la biblioteca dei Gesuiti *Libri in Graeco antiquo et manuscripto volumine ex Biblioteca Mathiae Regis Ungariae in Poloniam delato hi continentur*[26].

È questo suo essere una raccolta libraria latino-greca, forse, la caratteristica più sorprendente di quella che fu la prima biblioteca principesca del XV secolo che rispondesse appieno ai dettami della formazione culturale dell'*homo novus,* propugnato dalla riforma umanistica e insieme il simbolo di una nazione – e di un sovrano – che, nel suo voler procedere verso la costituzione di uno Stato moderno, pure non rinnegava i propri legami con la cultura dell'Est europeo e soprattutto greco-bizantina, che insieme con quella latina della classicità era considerata il fondamento culturale e il cemento politico del blocco europeo contro l'avanzata turca.

Mattia, principe ideale, insieme soldato e letterato perché, per dirla con le parole di Leon Battista Alberti, «senza le lettere non si governa né una casa, né lo Stato, né noi stessi e non si può agire in nessun campo»[27]. Mattia, «signore della guerra» ma costruttore di pace e sostenitore dell'arte, delle *humanitates* e, al contempo della *bonitas mercatoria* di cui parla l'Alberti nel *Momus*[28] come il volano dello sviluppo civile e dell'*auctoritas* del principe e che ricorda Guicciardini all'inizio della *Storia d'Italia*[29]. Mattia si propone nel panorama europeo della seconda metà del Quattrocento, alla stessa stregua dei grandi Signori italiani, con cui il re magiaro intesse rapporti fin dai primi periodi del suo governo: come Alfonso V d'Aragona a Napoli che «quando parte per una campagna militare… porta con sé una piccola biblioteca»[30]; come Leonello d'Este, uomo di governo e allievo del Guarino a Ferrara e protagonista della *Politia litteraria* di Angelo Decembrio[31]; come Gian Francesco Gonzaga marchese di Mantova, che affida a Vittorino da Feltre la sua biblioteca, la Casa Giocosa, e l'educazione dei suoi figli[32]; come Federico da Montefeltro, che Vespasiano da Bisticci delinea quale principe-soldato-letterato[33], che a Mantova, presso La Giocosa, aveva appreso il latino assieme all'arte militare, «uomo di guerra e amante delle Muse», come si legge nella decorazione dello Studiolo del palazzo di Urbino.

Questa doppia valenza del Signore come di uomo d'arme e di cultura, che caratterizza la propaganda politica del tempo, tanto più serve a chi, come Mattia, non fonda la legittimità del proprio potere sul tradizionale diritto dinastico, su cui potevano contare i Signori di Ferrara, Mantova, Urbino o i Visconti di Milano, ma sul «moderno» diritto che emana dalla *virtus*, dalla *areté* plutarchea, su cui si poggia il nuovo Principe, da Venezia a Firenze, da Napoli alla Milano sforzesca[34]. La formazione del Signore, secondo il principio tutto umanistico «anticamente moderno e modernamente antico», è il fulcro di questa legittimazione. E simbolo, manifesto, programma del nuovo

26 Cf. CS. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., p. 433-4, num. 885.

27 Leon Battista ALBERTI, *De Iciarchia*, L. B. ALBERTI, *Opere volgari*, ed. C. GRAYSON, Bari, 1966.

28 L. B. ALBERTI, *Momus*, English translation by S. KNIGHT, Latin text edited by V. BROWN-S. KNIGHT, Cambridge, Mass.-London-Harvard, 2003.

29 F. GUICCIARDINI, *Storia d'Italia*, a cura di S. SEIDEL MENCHI, saggio introduttivo di F. GILBERT, Torino, 1971.

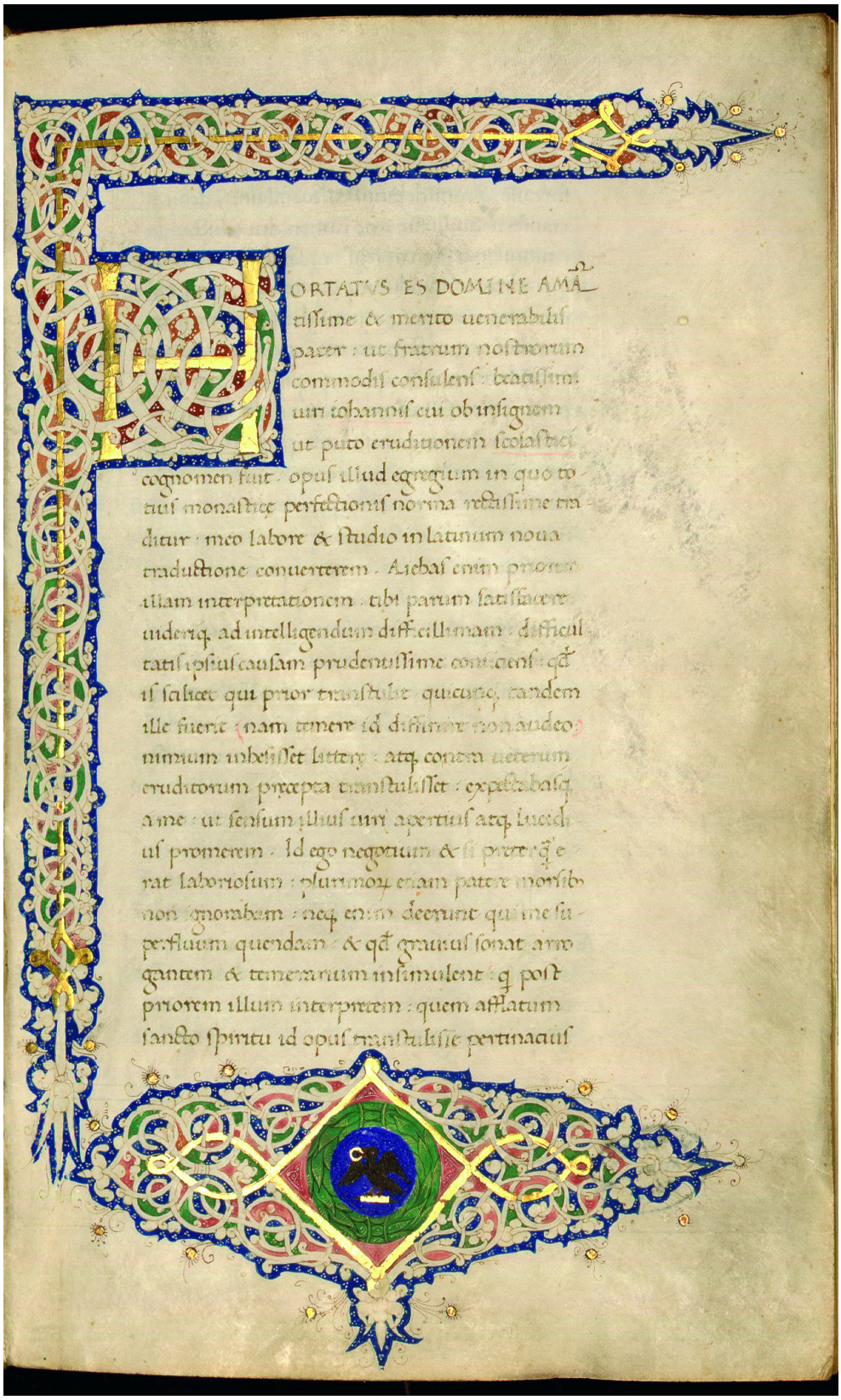
30 VESPASIANO DA BISTICCI, *Vite degli uomini illustri del secolo XV*, a cura di Paolo D'ANCONA- Erhard AESCHLIMANN, Milano, 1951.

31 Vd. Angelo C. DECEMBRIO, *De politia litteraria*, hrsg. von N. WITTEN, München-Leipzig, 2002 (Beiträge zur Altertumskunde, 169). Per una analisi della *Politia litteraria* cf. Luigi BALSAMO, *Angelo Decembrio e la cultura del Principe,* in *La Corte e lo spazio: Ferrara estense*, a cura di Giuseppe PAGANO- Amadeo QUONDAM, Roma, 1982, p. 660.

32 VESPASIANO DA BISTICCI, *Vite*, *op. cit*.

33 *Ibidem*.

34 *Ibidem*.



Giovanni Climaco, *Scala Paradisi*. Trad. Ambrogio Traversari
Budapest OSZK Clmae 344, f. 1r

sistema di governo è la Biblioteca che non può mancare nel palazzo del Signore. Ma Mattia ha anche un'altra necessità, tutta politica, cioè quella di assicurare la successione al trono a suo figlio Giovanni, benché illegittimo, onde evitare la presa del potere a sua moglie Beatrice d'Aragona, sposata nel 1476 e da cui non ha figli, e ai familiari di lei.

Uno degli strumenti, credo, adottati per segnalare questa sua volontà è anche la metodologia di acquisizione dei libri per la grande biblioteca di Buda, nonché la costruzione della biblioteca stessa. Le grandi Biblioteche delle Signorie italiane contemporanee, pur presentando un numero di libri considerevole, come i 250 volumi degli Aragonesi di Napoli[35], i 1120 manoscritti di Federico da Montefeltro[36], i 950 della raccolta dei Visconti-Sforza[37], non annoverano libri in greco: traduzioni di opere greche in latino sì, ma non opere in lingua originale. Solamente la raccolta della famiglia Este, soprattutto con Ercole I e quindi, nell'ultimo quarto del XV secolo, in un periodo contemporaneo a quello della costituzione della biblioteca Corvina, conta, tra i circa 700 volumi che la compongono, uno sparuto numero di codici greci[38]. Un capitolo a parte è, ovviamente, la collezione di libri che il Bessarione dona alla città di Venezia[39], ricca di ben 482 manoscritti greci e 264 latini, ma si tratta di una biblioteca privata che risponde ai requisiti culturali del suo possessore, mentre tra le biblioteche signorili che possiamo chiamare, con Petrucci, Biblioteche di Stato, solo la collezione vaticana voluta da Niccolò V è costituita di un terzo di libri greci: 414 su un totale di 1209 volumi.

Anche la biblioteca progettata per Buda è inizialmente orientata secondo le caratteristiche della maggior parte delle biblioteche signorili del tempo, nonostante che a corte fossero presenti, almeno fino al 1472, personaggi di altissimo rilievo culturale come János Vitéz, legato fin dall'inizio del XV secolo a Pier Paolo Vergerio, da cui fu probabilmente introdotto alla cultura umanistica, e che portava con sé un bagaglio di conoscenze letterarie e linguistiche dalmatico-veneziane[40] e come, soprattutto, Giano Pannonio, raffinato conoscitore della lingua e della letteratura greca, fondatore della prima biblioteca greco-latina d'Ungheria a Pécs[41]

La biblioteca che Mattia ereditò dai suoi predecessori - in particolare Sigismondo, figlio dell'imperatore Carlo IV, fondatore della prima Università del centro Europa a Praga ed egli stesso grande amante dei libri, così come suo fratello Vinceslao, re di Boemia e di Germania - non era certo di grande entità, con volumi in lingua tedesca e in latino[42]. Solo con Ladislao V si arricchì di opere «moderne», come il *De vera nobilitate* di Poggio Bracciolini e la sua traduzione della *Vita di Ciro*. Ma nel 1455 i libri furono quasi tutti portati a Vienna, dopo la morte del re, tanto che solo due codici con le armi di Vinceslao sopravvivevano nel castello di Buda all'epoca di Mattia, un *Commentario* dell'arabo Haly Aberudian sull'opera geografica di Tolomeo tradotto in latino da Egidio Tebaidi (oggi Vienna, ÖNB lat. 2271) e un'Enciclopedia medica in latino del XIII sec. (oggi Roma, Casanatense lat. 459). Oltre a questi, si è riconosciuto come proveniente dalla raccolta di Vinceslao anche un testo di filosofia scolastica incentrato sull'astronomia, opera di Guglielmo de Conchis, ora a Madrid Bibl. Nac. Res. 28, che è stato annotato da Janos Vitéz nel 1460[43].

35 Vd. Tommaso DE MARINIS, *La biblioteca napoletana dei re d'Aragona,* Milano, 1952; si veda anche C. BIANCA, *Alla corte di Napoli: Alfonso, libri e umanisti*, in *Il libro a Corte*, *op. cit*., pp. 177-201.

36 Vd. A. BÖHMER-H. WIDMANN, *Von der Renaissance bis Beginn der Aufklärung*, Wiesbaden, 1953.

37 Vd. Élisabeth PELLEGRIN, *La bibliothèque des Visconti et des Sforza de Milan au XVe siècle*, Paris, 1955; accurata disamina in Anna G. CAVAGNA, *Libri in Lombardia e alla Corte sforzesca tra Quattro e Cinquecento*, in *Il libro a Corte*, *op. cit*., pp. 98-137.

38 Vd. Amadeo QUONDAM, *Le biblioteche della corte estense*, in *Il libro a Corte*, *op. cit*., pp. 7-38.

39 Vd. Lotte LABOWSKY, *Bessarion's Library and the Biblioteca Marciana*, Roma, 1979.

40 Vd. K. CSAPODI-GARDONYI, *Die bibliothek des Johannes Vitéz*, Budapest, 1984.

41 Vd. Cs. CSAPODI, *Les livres des Janus Pannonius et sa bibliothèque à Pécs*, in «*Scriptorium*», t. 28, 1974, pp. 32-50.

42 Cf. Theodor GOTTLIEB, *Die Ambraser Handschriften*. I. *Büchersammlung Kaiser Maximilians I*, Leipzig, 1900, p. 5; Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library, op. cit*., p. 36.

43 Cf. Cs. CSAPODI-K. GÀRDONYI, *Biblioteca Corviniana*, *op. cit*., p. 58, num. 73.

Dal canto suo, la famiglia Hunyadi non aveva alcuna tradizione culturale: il padre di Mattia era *illitteratus*, cioè non conosceva il latino, anche se Poggio Bracciolini gli scrive mostrandosi contento che egli volesse *res meas summo cum desiderio legere, eisque plurium delectari*[44]. Le *res meas* dovevano forse essere i due dialoghi scritti nel 1440 *De vera nobilitate* e *De infelicitate principum*, mentre il Poggio stesso gli propone una traduzione di Senofonte. Tutti testi che Hunyadi non poteva leggere direttamente. Mattia, invece, ricevette una buona istruzione, anche nella lingua latina, da un prete polacco, Gregorius Sanocki, che, oltre al latino, gli insegnò a leggere e scrivere. Solo più tardi Mattia imparò il tedesco, l'italiano e lo slavo.

Le notizie sulle prime acquisizioni di libri dall'Italia da parte del re non riportano notizia di manoscritti greci. È del 1471 la prima testimonianza di una raccolta continua e consapevole: la lettera che re Mattia invia a Pomponio Leto presso l'Accademia Romana per ringraziarlo di aver provveduto alla copia di alcuni libri[45] anticipata dal panegirico che Antonio Costanzi di Fano scrive nel 1464, in cui elogia il culto del sovrano per le Muse latine: *te memorant musas coluisse Latinas*[46]. Del 1465, inoltre, è la notizia del dono da parte di Sigismondo Malatesta di un volume intitolato *De re militari*, probabilmente l'opera di Valturio[47]. La prima notizia significativa sulla tipologia dei testi richiesti per la biblioteca di Buda è la lettera inviata nel 1471 dal re a Pomponio Leto, come si è detto, per ringraziarlo dell'edizione a stampa di Silio Italico da lui curata, dove si parla di un certo *Blandius miniator noster* che gli aveva portato dei libri da Roma, unico sollievo in un periodo di guerre intense: *Nos tamen ut continuis quasi irretiti bellis… literis non sine voluptate et solamine volvemur*[48].

Analogamente, Galeotto Marzio, il primo bibliotecario di Buda dal 1465, non doveva conoscere il greco, se nel 1465 Janus Pannonius, inviato come ambasciatore in Italia per ottenere il benestare del papa alla fondazione di una università a Bratislava e fermatosi a Firenze per acquistare, così come peraltro aveva fatto a Roma, libri in greco e in latino e di ogni argomento, senza lesinare sulle spese, come dice Vespasiano da Bisticci, scrive, rivolgendosi a Galeotto, ma anche a Vitéz che gli chiedeva libri in continuazione, «… non vi ho inviato già abbastanza libri? Mi sono rimasti solo i libri greci, voi avete preso tutti i volumi latini. Per Giove, è una fortuna che nessuno di voi comprenda il greco!»[49]. Anche Vitéz, quindi, non conosceva il greco, caratteristica sottolineata *e silentio* da Vespasiano da Bisticci, che dice di lui: «ed erano pochi libri nella lingua latina ch'egli non avesse»[50]. Ma allora perché gli stessi contemporanei di Mattia insistono con intensità quasi esasperante sulla caratteristica di quella biblioteca di essere costituita di libri latini e greci?

È ormai acclarato che il 1472, se da una parte fu un anno disastroso per la vita personale e politica di Vitéz e di suo nipote Giano Pannonio, dall'altro fece fare un balzo in avanti alla raccolta reale, sia dal punto di vista numerico degli esemplari conservati che dal punto di vista qualitativo e culturalmente rappresentativo. La biblioteca di Pécs del Pannonio fu completamente confiscata, con tutti i suoi volumi

44 La lettera di Poggio Bracciolini è del 1453 ca.; cf. CS. CSAPODI, *The Corvnian Library*, *op. cit*., p. 39, dove si ricorda anche CS. CSAPODI, *János Hunyadi and Poggio Bracciolini*, in «Filológiai Közlöny», 1965, pp. 155-59.

45 Cf. CS. CSAPODI-K. CSAPODI GARDONYI, *Bibliotheca Corviniana*, *op. cit*., con rimando a J. TELEKI, *The age of Hunyadi in Hungary*, IX, Pest, 1855, pp. 454-5.

46 Cf. *Analecta nova*, *op. cit*., pp. 110-13.

47 L'attuale codice Vat. lat. 3186; vd. I. BERKOVITS, *La miniatura nella corte di Mattia Corvino, Ferrara e il rinascimento ungherese*, Budapest, 1994. Le notizie si moltiplicano a partire dal 1467, data della traduzione della Geografia di Tolomeo ad opera di Giorgio Trapezunzio, ms. ora conservato a Vienna, ÖNB lat. 24.

48 Cf. József TELEKI, *The age of Hunyadi, op. cit*.

49 [...] *Postremo suades, ut libros mittam. An nondum etiam satis misisse videor? Graeci mihi soli restant, Latinos iam omnes abstulistis. Di melius, quod nemo vestrum Graece scit!*; cfr. Galeottus MARTIUS, *Epistolae seu De dictis et factis Matthiae Regis*, ed. L. JUHÁSZ, Budapest, 1886, pp. 7-8; J. HUSZTI, *Janus Pannonius*, Budapest, 1931, pp. 246-7; CS. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., p. 42; C. CSAPODI, *Les livres de Janus Pannonius*, *op. cit*., p. 33.

50 Cf. *Analecta ad historiam renascentium in Hungaria litterarum spectantia*, ed. Jenő ÁBEL, Budapest, 1880, p. 221; CS. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*. p. 41.

greci e costituì realmente la base della biblioteca greca Corvina. Purtroppo, è estremamente difficile riconoscere i volumi appartenuti al Pannonio, perché sembra che egli non usasse contrassegnare i libri di sua proprietà, né annotarli. Joszef Huszti, nel 1931, ha tentato di recuperare alcuni dei manoscritti appartenuti al Vescovo umanista[51]: noto già alla Hoffmann[52] è l'Evangeliario di Budapest (Bibl. Univ. Cod. Graec. 1), un piccolo volume dell'XI secolo poco ornato, se non per le quattro immagini degli Evangelisti il cui volto è miniato su fondo oro alla maniera bizantina, dono, come ricorda la nota finale, di Pietro Garázda, che probabilmente Giano incontrò a Ferrara alla scuola di Guarino Veronese durante il suo primo viaggio a Roma. Oltre a questo, Csapodi, in un contributo degli anni '70[53], riconosce altri manoscritti superstiti appartenuti al Pannonio e entrati nella collezione di Buda:

- la *Ciropedia* di Senofonte di Erlangen (Biblioteca universitaria ms. 1226) un manoscritto del XIII secolo, scarsamente ornato, dono di Battista Guarino all'amico Giano, chiamato nella nota di dedica *phaidròs thymòs* (anima brillante) e *patér* (padre);

- il *Vocabularium*, lessico greco-latino con *Excerpta* da Plutarco e ora a Vienna, Nationalbibliothek Suppl. gr. 45: un manoscritto, sicuramente non di lusso, ma di studio, che appartenne al gruppo dei libri presi dalla Biblioteca Corvina nel primo venticinquennio del XVI secolo e portati a Vienna dall'umanista tedesco Giovanni Alessandro Brassicano. Egli, nell'introduzione all'opera dell'autore tardoantico Salviano, *De vero iudicio et providentia Dei*, pubblicata a Basilea, in officina Frobeniana, nel 1530, dice di essere entrato nella Biblioteca Corvina grazie alla munificenza di re Ladislao V e *quosdam Graecos auctores consecutus sum*. Il codice è scritto in umanistica corsiva e «nella tipica minuscola greca di mano latina della metà del XV secolo», come sottolinea Gamillscheg[54] e probabilmente è stato composto da Giano Pannonio quando frequentava la scuola di Guarino a Ferrara nel 1447.

- il Diodoro Siculo, oggi a Vienna, Nationalbibliothek suppl. gr. 30, su cui, nel 1539, Obsopoeus esemplò l'*editio princeps* a Basilea; per i tipi di Giovanni Oporino; un codice copiato a Firenze nel 1442 da Giovanni Skutariotes, posseduto da Giano Pannonio, come si evince dall'introduzione all'opera a stampa: *reliquias ab Jano Pannonio quondam Quinqueecclesiensi episcopo ab interitu vindicatas*, cioè e recuperato e salvato dalla distruzione anch'esso da Brassicanus tra quelli della Biblioteca Corvina.

Oltre a questi manoscritti superstiti, devono essere appartenuti alla Biblioteca Corvina anche altri codici del Pannonius, che, come suppone Huszti[55], sono stati gli *exemplaria* delle sue traduzioni dal greco in latino fatte durante il soggiorno padovano, tra il 1456 e il 1457, e che sono alla base dei suoi scritti morali, *De utilitate inimicitiarum* e *De curiositate*, tratti dall'opera di Plutarco. Inoltre, Gamillscheg[56] riconosce, tra i manoscritti attribuibili alla Biblioteca Corvina, un codice, ora a Vienna, Nationalbibliothek Suppl. gr. 47, un altro Vocabolario bilingue, corredato di un testo scolastico come gli *Erotemata* di Guarino Veronese, scritto a Roma nel XV secolo da Cristoforo Persona. Il copista è molto conosciuto come traduttore dal greco – nella Corvina sono annoverate due traduzioni dal greco, una di Agathias e l'altra di Teofilatto – e fu priore di S. Balbina a Roma nel 1456 e nel 1484 Prefetto della Vaticana. Il codice risulta essere stato posseduto da Giovanni Cuspiniano e poi da Giovanni Faber e per questo forse Gamillscheg lo considera codice corvino, ma potrebbe a buon dirit-

51 J. HUSZTI, *Janus Pannonius*, *op. cit*.

52 Edith HOFFMANN, *A budapesti m. kir. Egyetemi Könyvtár codexeinek czimjegyzéke* (Catalogo dei manoscritti della Biblioteca dell'Università reale di Budapest), Budapest, 1881, pp. 98-99; CS. CSAPODI, *Les livres des Janus Pannonius*, *op. cit*., p. 32-4; M. KUBINYI, *Libri manuscripti Graeci in bibliothecis Budapestinensibus asservati*, Budapest, 1956, pp. 63-66.

53 CS. CSAPODI, *Les livres des Janus Pannonius*, *op. cit*.

54 E. GAMILLSCHEG, B. MERISCH, O. MAZAL, *Matthias Corvinus und die Bildung der Renaissance*, *op. cit*. ; J. BICK, *Die Schreiber der Wiener griechischen Handschriften,* Wien-Prag-Leipzig, 1920, pp. 54-55 ; M. VOGEL-V. GARDTHAUSEN, *Die griechischen Schreiber des Mittelalters und der Renaissance*, Hildesheim, 1966, p. 479 ; H. HUNGER, *Katalog der greiechischen Handschriften der Österrheichischen Nationalbibliothek. Supplementum Graecum,* Wien, 1927.

55 J. HUSZTI, *Janus Pannonius*, *op. cit*., p. 155 ; CS. CSAPODI, *Les livres des Janus Pannonius*, *op. cit*., p. 42.

56 E. GAMILLSCHEG, B. MERISCH, O. MAZAL, *Matthias Corvinus und die Bildung der Renaissance*, *op. cit*.

to essere uno di quelli comprati a Roma dal Pannonius nel suo primo viaggio in Italia. Dal viaggio a Firenze del 1465, Giano dovette riportare anche altri volumi greci, di cui si può avere memoria indiretta attraverso i rapporti epistolari intercorsi tra lui e gli umanisti fiorentini, come un Plotino che egli traduce in latino e di cui scrive a Vespasiano da Bisticci in quell'anno[57], o l'Omero e un manoscritto con orazioni di Demostene di cui chiede nel 1462 a Galeotto Marzio di recuperargli un commento in Spagna o in Inghilterra[58], così come il *De Corona* di Demostene in traduzione latina del 1461, conservato a Vienna, Nationalbibliothek 3186[59], un codice cartaceo scritto in umanistica corsiva e scarsamente ornato. Non sarebbe, questo desiderio di possedere testi greci in versione originale, del resto un fatto sorprendente, se si pensa che Giano Pannonio fu alla scuola del Guarino, il cui insegnamento principe si basava sulla lettura diretta delle opere della classicità, perlopiù senza intermediazioni di traduzione. Ma, seppure si può a buon diritto presumere che manoscritti contenenti opere di tal genere fossero in mano a Giano, non si può dire con altrettanta certezza quanti di essi siano passati alla Biblioteca Corvina tra i libri a lui confiscati.

Effettivamente i contemporanei, come Vespasiano da Bisticci o Bartolomeo Fonzio, parlano della biblioteca del Pannonio, sottolineando che la ricchezza e la specificità di quella raccolta era il fatto di contenere libri greci e latini; una caratteristica, questa, che si estende solo alla biblioteca Corvina, ma non alle biblioteche private di Vitéz o di György Handó. In più, se si vuole dare credito alle parole di Giano Pannonio stesso, uomo ricco sì, per via della sua carica di arcivescovo di una grande diocesi, ma soprattutto uomo di lettere e di fede, i libri che egli andava reperendo soprattutto in Italia non dovevano avere un aspetto sontuoso, né dovevano essere necessariamente di fattura «moderna» e ornati alla maniera fiorentina, ma dovevano contenere soprattutto opere da lui giudicate importanti per la propria costruzione intellettuale e spirituale e corretti nella tradizione del testo. Nella già citata lettera a Galeotto Marzio, Pannonio dice: … *Non ego possidere affecto libros, sed uti libris… Nam nunc studendum esset et componendum… et ad bene vivendum a bene dicendo penitus transeundum…* Il nucleo iniziale dei volumi greci della Biblioteca reale, quindi, dovette essere proprio il blocco dei manoscritti confiscati a Giano Pannonio, libri non necessariamente di fattura recente e non riccamente ornati, ma con buone trascrizioni del testo, come quelli indicati precedentemente.

Una biblioteca, quella di Buda, la cui costituzione, in ogni caso, non è fittizia, ma rispecchia l'idea che della cultura e del luogo di conservazione di tale cultura e, in definitiva, di se stesso, della propria formazione e della propria personalità aveva il re Mattia, fin dai primi decenni del suo lungo regno. Sua era la volontà di costruire una biblioteca umanistica nel vero senso della parola, come l'aveva delineata nella *Politia litteraria* Angelo Decembrio.

Il Decembrio, infatti, nel suggerire a Leonello d'Este un programma di lettura adatto alla formazione del Principe nuovo, enumera gli autori greci che devono essere presenti nella sua biblioteca, partendo da Omero, di cui dice che sono importanti ambedue le opere, benché l'Autore, ai fini della formazione del Principe, sottolinei le proprie preferenze: Ilias *de Troianorum excidio, magnificentior, et* Odyssaea *de Ulissis erroribus*. E poi *post Homerum item Graecorum poetas… Argonauticon, Pindari, Eurypidis, Sophoclis, Hesiodi, Theocriti et Aristophanis comicis opera et fabulas Aesopi… in historia opera Plutarchi, Herodoti, Thucididis… et epistolae… Livani* [Libanio]*, Synesii, Phalaridis et Climachi… at in philosophia… quaedam Platonis… Aristotelis… Xenophontis puto sufficere*. E *Ptolemaeus cosmographus, itemque in aritmetica et astronomia alii Graecorum veteres*"[60]. Opere, tutte, in lingua greca o nelle traduzioni fatte dagli umanisti come Poggio, Crisolora, Valla.

57 Cf. *Analecta*, *op. cit*., p. 224.

58 *Ibidem*, pp. 225-6 ; *Iani Pannonii Opusculorum pars altera,* Traiecti ad Rhenum, apud Barthol. Wild, 1784, p. 91.

59 E. Gamillscheg, B. Merisch, O. Mazal, *Matthias Corvinus und die Bildung der Renaissance*, *op. cit*.

60 A. C. Decembrio, *De politia litteraria*, *op. cit*. 1.3.4.

Ma la Biblioteca di Buda comprendeva queste opere? Qui bisogna intervenire su una *vexata quaestio*: il panegirico del re Mattia e della sua biblioteca, scritto tra il 1487 e il 1490 dal fiorentino Naldo Naldi[61] su invito dell'altro grande bibliotecario di Buda e precettore del figlio naturale del re, Giovanni Corvino, Taddeo Ugoleto[62], è una descrizione realistica della raccolta libraria o è, come vuole Bulogh, «un'entusiastica finzione umanistica, secondo la quale alla biblioteca ha dato vita e l'ha resa grande l'inesauribile sete di sapere di Mattia»[63]?

Le analisi portate avanti da Csapodi[64] e più recentemente da Klára Pajorin[65] risultano, in effetti, particolarmente convincenti e portano verso la conferma che Naldi – o Ugoleto per le parole di Naldi, dal momento che l'umanista fiorentino non aveva visto la biblioteca direttamente all'epoca dell'elaborazione del Panegirico – stesse rendendo conto della reale entità della biblioteca. Una biblioteca di cui, oltre alla già esaminata dipendenza dai dettami del Decembrio, si vuole mettere in evidenza proprio la caratteristica di possedere opere greche in lingua greca o in traduzione latina, oltre che la gran quantità di splendidi volumi conservati. È rispettato l'*ordo servandus in curanda poliendaeque bibliotheca* di cui parla Decembrio, ma non la successione di *libri in ea ex Latinis et Graecis opportuni* e soprattutto non è rispettato il *modus*, cioè la limitata quantità dei volumi[66].

È in questo aspetto che l'opera di Naldi – e con essa la biblioteca Corvina – segna un superamento dell'intendimento di Decembrio, che viene messo in atto per la prima volta nell'età umanistica, per farne non solo una biblioteca di un Signore uomo di guerra e di scienza, ma una vera biblioteca di Stato, che fosse però riconosciuta e ammirata dagli uomini di scienza. Come per le biblioteche di Stato della classicità romana, come per la Biblioteca Ulpia, anche a Buda negli anni '80 del Quattrocento si costruiscono due ambienti separati per conservare i libri latini e i libri greci[67]. Nel palazzo reale verso il lato sud della Cappella Palatina furono adibite due sale nelle quali la luce entrava da grandi vetrate che davano sul Danubio. In una sala erano conservati i codici latini e nell'altra i codici greci e il re sostava in una stanza da letto posta nella biblioteca, dove leggeva o discuteva con gli umanisti[68].

In effetti, il salto di qualità nell'allestimento della biblioteca reale coincide con la permanenza a corte di Ugoleto, che è a Buda dal 1477 e dal 1485 ricopre il ruolo di bibliotecario della Corvina, proprio quando il re sta costruendo il contorno e la giustificazione culturale e rappresentativa della successione del figlio, contro il volere della moglie Beatrice d'Aragona. Ugoleto insegna bene il greco a Giovanni e, quasi un controcanto, la maggior parte dei libri di autori greci entrano nella Biblioteca dall'85 in poi: in un certo

61 Naldus NALDIUS, *De laudibus augustae bibliothecae*, in Mathias BELIUS, *Notizia Hungariae Novae Historico Geographica,* t. 3, Viennae Austriae, Johannes Petrus van Ghelen, 1737, pp. 589-642; CS. CSAPODI-K. CSAPODI GÁRDONYI, *Bibliotheca Corviniana*, *op. cit*.

62 *Taddeus Ugolettus… multa de Te Rege sapientissimo, de Tua divina virtute, multis audientibus, multis assentientibus, praedicaret; tum… arsi cupiditate incredibili* si legge nella lettera dedicatoria che apre l'opera di Naldi, cf. NALDUS NALDIUS, *De laudibus*, *op. cit*., p. 595.

63 Cf. J. BALOGH, *Die Anfänge der Renaissance in Ungarn,* Graz, 1975, p. 168.

64 Vd. C. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*.; ID., *Il problema dell'autenticità di Naldo Naldi. Contributo alla critica delle fonti della Biblioteca Corviniana*, in *Acta Litteraria Academiae Scientiarum Hungaricae*, t. 6, 1964, pp. 167-76.

65 Vd. Klára PAJORIN, *L'opera di Naldo Naldi sulla biblioteca di Mattia Corvino e la biblioteca umanistica ideale*, in *Insegnanet* [rivista di Italianistica on-line del Dipartimento di Italianistica della Facoltà di Lettere dell'ELTE di Budapest], http://www.insegnanet.elte.hu/articoli/naldo_naldi.htm, settembre 2005.

66 *Qui modus ordoque servandus in curanda poliendaque biblioteca, deinde quo pacto struenda, scilicet qui libri in ea ex Latini set Graecis opportuni, ac primo de metricis auctoribus, inter quos de Virgilio precipua mentio…*, recita l'opera del Decembrio, cfr. A. C. DECEMBRIO, *De politia litteraria*, *op. cit*., 1.3.3, 27-30 p. 148 e 1.3.4, p. 150, 3-4.

67 Naldi indica solo una sala, ma Nicolaus Oláh dice *duae obviae sint aedes concameratae; quorum altera voluminibus graecis… referta erat, altera interior continebat codices totius linguae latinae*; cf. Nicolaus OLÁH, *Hungaria*, in Mathias BELIUS, *Notitia Hungariae*, *op. cit*., pp. 8-9.

68 […] *Bibliothecam in secretiore domus parte habere par est… cuiusmodi apud Plinium minorem ante cubiculum deprehenditur, qua quidam lectitandos magis libros… quam legendos includeret*; cf. A. C. DECEMBRIO, *De politia litteraria*, *op. cit*. 1.3.4, p. 150, ripreso da Naldi, cf. Naldus NALDIUS, *De laudibus*, *op. cit*., p. 611-612. Per una proposta di ricostruzione dell'edificio e dell'arredamento si veda L. URBÁN, *Képek a Corviniana világáról* (immagini del mondo della Corviniana), Budapest, 1990.

numero in lingua originale, ma molti anche nella traduzione latina, opera dei maggiori umanisti del tempo, fini conoscitori di ambedue le lingue classiche, anche se molti di loro non visiteranno mai la biblioteca del re magiaro. Infatti, nonostante che la Corte fosse aperta all'ospitalità di umanisti italiani, le grandi personalità del periodo non si lasciano affascinare dalle offerte di Mattia, così non si sposteranno in pianta stabile Marsilio Ficino, Giovanni Argiropulo, Angelo Poliziano, anche se dall'Italia curano gli affari letterari del re e intrattengono con lui rapporti epistolari. In una lettera il Poliziano scrive a Corvino: … *possumus igitur multa (si res postulet), e graeco vertere in latinum tibi multaque rursus quasi nova cudere, quae nec ab eruditis forte respuantur*[69].

Il Naldi, nel Panegirico, riprende tutti i *topoi* classici: le caratteristiche di Mattia «il più saggio» e «il più colto» sono le stesse dei principi dei panegirici antichi. Ma nell'opera si sofferma sul valore del figlio, che illustra il padre (*Rex bonus, ut melius natus foret inde parenti*) e si prepara a succedergli (*et in regno succederet una parenti*), superandolo nelle *Artes Liberales* e soprattutto nella conoscenza del greco, oltre che del latino (*Usque adeo puer ut legeret quaecumque fuere* | *scripta per auctores, quos Graecia protulit olim,* | *vates atque bonos, oratoresque supremos.* | *Non aliter quam si medius hic natus Athenis* | *esset et hinc oculis percurrere singula posset* | *quae quis apud Graecos gravis ante reliquerit auctor*)[70]. Di conseguenza lui pareva più adatto perfino di suo padre a possedere una biblioteca contenente anche una raccolta greca il più possibile completa delle opere sopravvissute dall'antichità.

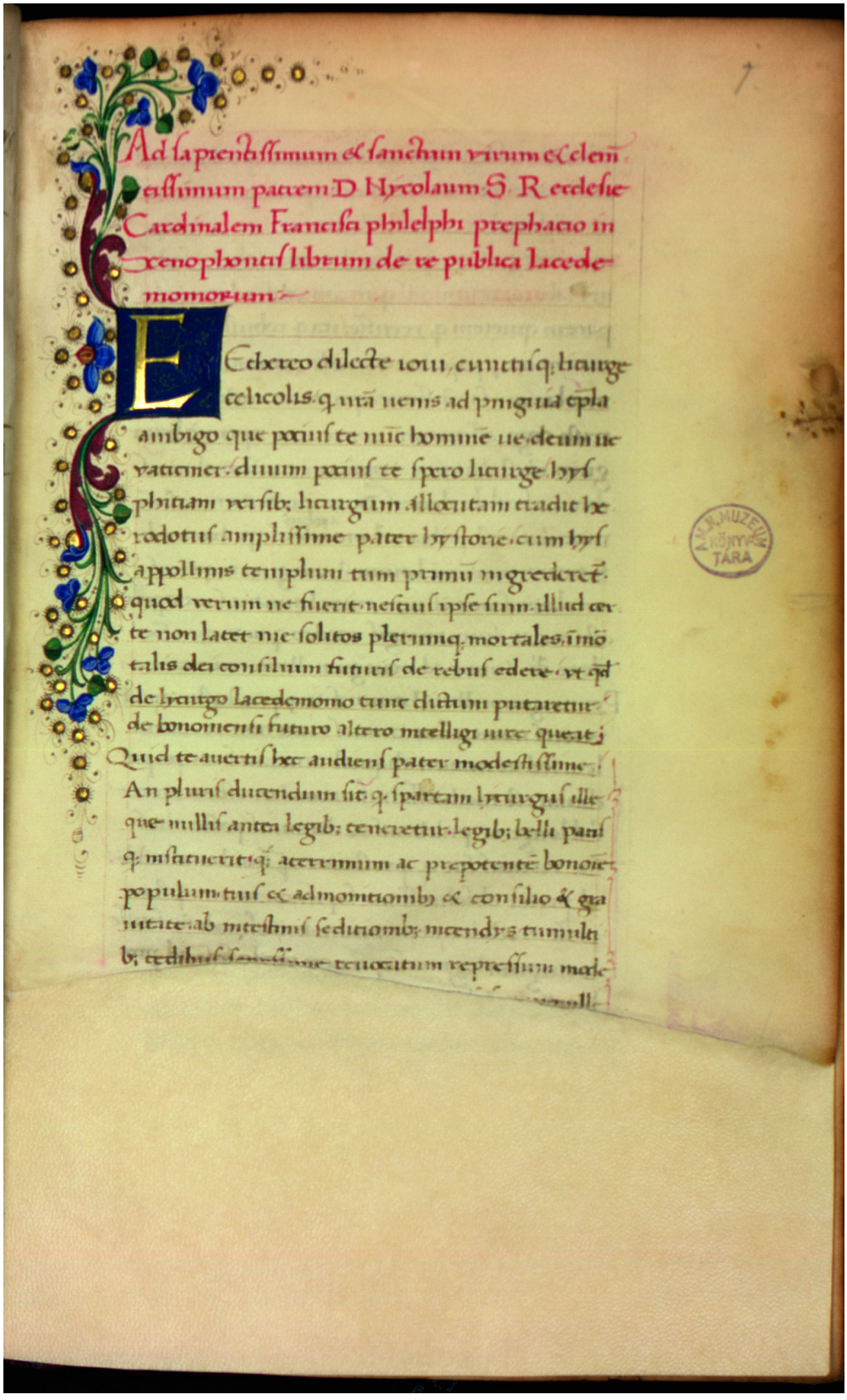
In effetti, nella raccolta corvina ci sono esclusivamente opere dell'antichità, o almeno dal Naldi quelle sono sottolineate. All'inizio della presentazione figurano poeti e scrittori greci, poi quelli latini romani, per concludere con i principali Padri della Chiesa e con gli autori paleocristiani. Sono presenti autori contemporanei solo con traduzioni latine dal greco – umanisti famosi come ad esempio Ambrogio Traversari, Angelo Poliziano, oppure Marsilio Ficino figurano solo come traduttori di opere greche –, mentre quelli medioevali sono del tutto assenti. Dal catalogo di Naldi mancano anche i libri in lingua volgare, che anche il Decembrio nella *Politia litteraria* tratta in un sottocapitolo a parte, sostenendo che i libri in lingua volgare potrebbero essere al massimo letture per vecchie e bambini per le notti d'inverno[71].

Secondo gli indirizzi dati anche dal Decembrio, ma interpretati in modo originale, infatti le opere latine, nella ricostruzione del Naldi seguono quelle greche, per sottolineare la specificità della raccolta di Buda e, a parte forse qualche cedimento alla tradizione, come nel caso delle citazioni di opere di Saffo, Alceo o Museo, l'elencazione del poeta fiorentino sembra proprio ripercorrere gli scaffali della biblioteca reale. Infatti il catalogo poetico si apre con l'opera di Ermete Trismegisto, che manca nel programma di lettura di Decembrio, per il motivo che alla nascita della *Politia litteraria* essa era ancora sconosciuta, o quasi, in quanto Marsilio Ficino tradusse il *corpus Hermeticum* nel 1463. Allo stesso modo la biblioteca poteva avere anche l'*Orpheus*, cioè gli *Orphei hymni*, traduzione giovanile di Ficino e conosciuta anche da Giano Pannonio, perché contenuta nella *Theologia Platonica* di Ficino, che il Pannonio vide a Buda e su cui scrisse un commento. Ci si spinge perfino ad annoverare libri che sono ancora in allestimento a Firenze nel periodo in cui scrive Naldi – che, tra l'altro, viene incaricato dall'Ugoleto di sorvegliare i copisti fiorentini che lavoravano per Mattia –, libri che vengono censiti perché destinati a far parte della Biblioteca Corvina ma che poi, per la morte del re, non sono più ritirati e andranno in parte a arricchire la biblioteca dei Medici. È questo, ad esempio, il caso di un manoscritto greco degli *Idilli* di Teocrito, che il

69 Cf. *Analecta nova*, *op. cit*., p. 425.

70 Cf. Naldus NALDIUS, *De laudibus*, *op. cit*., p. 609, vv. 352-60 e 381-82. Si riprendono elementi del Panegirico di tradizione claudianea, per cui si veda K. BORN, *The perfect prince according to the latin panegyrists*, in *American Journal of Philology,* t. 55, 1934, p. 20-35; CS. CSAPODI, *Il problema dell'autenticità*, *op. cit*., p. 174.

71 In verità, alla biblioteca di Buda sono attribuiti codici contenenti opere medievali e tardo medievali, tra cui quelle di Boccaccio, ma solo il *De casibus virorum illustrium* (Budapest OSZK Cod. Lat. 425) e di Petrarca, in volgare, cioè *Le rime*, accompagnate dalla *Vita nova* di Dante, un codice scritto da Antonio Sinibaldi nel 1476, oggi a Parigi BnF ital. 548, che forse apparteneva alla regina Beatrice. Del resto, anche il Decembrio, quando parla delle opere in volgare, dice … *eos libros… quos apud uxores et liberos nostros nonnumquam hybernis noctibus exponamus*, cf. A. C. DECEMBRIO, *De politia litteraria*, *op. cit*.,1.6.1, p. 163, 114-5.



Ad sapientissimum ac sanctum virum ecclesiarum
eximium patrem D. Nycolaum S. Romane ecclesie
Cardinalem Franciscus philelphi prephacio in
Xenophontis librum de re publica Lacedemoniorum

Edoceo dilecte iouis cumctisq; hiuscemodi
celicolis quam uemens ad prisciam epla
ambigo que patris te nunc homine uestrum ac
vatemque diuum patris te spero hiusce hyspha
tiam versibus hiusdem allocutam tradit he
rodotus amplissime pater historie cum hyspha
appollinis templum tum primum ingrederet
quod verum ne fiam nescius ipse sum illud cer
te non latet me solitos plerumq; mortales imo
talis dei consilium futuris de rebus edere vt qd
de hiusce lacedemonio tunc dictum putaretur
de bonomenti futuro altero meliori nunc queret;
Quid te auertis hec audiens pater modestissime;
An plurisdicendum sit q. spartam hiusque ille
que nullis antea legibus cenciretur legibus bella pati
q; misericorditerq; acerrimum ac prepotente bonore
populum tuis ex admonitionibus ex consilio & gra
uitate ab intestinis seditionibus metendis tumultu
bus creditus sanctissime tenacium repressum male
[illegible]

A.M.U. MUZEUM KÖNYVTÁR

Senofonte, *De republica Lacedaemoniorum*. Trad. Francesco Filelfo
Budapest OSZK Clmae 422, f. 1r

Naldi pare indicare con le parole *Theocritus auctor inde petit sedem Corvini regis in aula* e ne dà la collocazione, vicino all'ingresso della biblioteca[72]. Esiste un codice di Teocrito nella biblioteca dei Medici, che potrebbe essere per fattura e età uno di quelli destinati a Buda.

È certo che l'allestimento e la raccolta dei libri della biblioteca budense si svolse sulla base di una seria preparazione teorica. Lo testimonia una lettera di Bartolomeo Fonzio, inviata da Firenze il 1 ottobre di 1489 a János Móré, tesoriere reale, in cui annuncia di aver inviato «un libro» su come bisogna allestire una biblioteca: *rex... in hac bibliotheca alios principes antecellat, misi ad te cum his litteris librum cum veterum tum novorum auctorum omnium et gentilium et Christianorum in omni genere doctrinarum a me non sine multo labore et diligentia collectorum, ut videre possitis, ea quo sit ordine vobis instituenda*[73]. Del resto già dal 1464-66 si cominciano a dedicare opere e libri a Mattia: lo testimoniano l'elegia di Antonio Costantino di Fano che dice di Mattia *te memorant musas coluisse Latinas* e elegia di Cristoforo frate certosino. E il 1466 è l'anno in cui Giorgio Trapezunzio traduce l'opera geografica di Tolomeo, manoscritto ora a Vienna, ÖNB lat. 24, per stabilire il cielo di nascita dell'università di Bratislava.

Ma una gran parte dei manoscritti in lingua greca data all'XI-XIV secolo e fa parte delle acquisizioni operate direttamente in Grecia, o è formata da copie quattrocentesche di quei volumi. Così è avvenuto per il codice di Vienna, ÖNB Phil. Gr. 289, un manoscritto cartaceo, copiato da un non identificato *Franciscus*, contenente *Le Opere e i Giorni* di Esiodo, le tragedie di Euripide *Ecuba*, *Oreste* e *Fenicie*, l'*Edipo* di Sofocle, gli *Idilli* di Teocrito, il *Pluto* di Aristofane e la *Batracomiomachia* pseudomerica. Delle opere contenute in questo manoscritto miscellaneo, Naldi dice: *Protinus in tanto sedem sibi sextus honore | invenit Ascraeus* [*scil.* Esiodo] *vates* [...] *docuit quibus ille canendo | terra ferax qualem foret efficienda per artes. | Inde quidam mira consurgit ab arte Sophocles* [...] *coturnatis se iactans versibus, altam occupat ipse sibi sedem, tabulata per ampla. | Post hunc ille sedet, Polydori funera vates* [*scil.* Euripide][74]. Ancora di origine bizantina sono i due Tetraevangeli oggi a Vienna, ÖNB Theol. gr. 337 del XIII secolo e gr. 154 dell'XI secolo[75] e altri testimoni, spesso unici, della tradizione di testi greci.

All'epoca di Mattia, infatti, il 60% delle opere conservate nella biblioteca di Buda non erano ancora state edite a stampa, quindi la raccolta corvina ha un valore anche filologico sia per l'età umanistica che per la filologia moderna, proprio perché alcuni testi sono conosciuti nell'unica copia corvina, sulla quale è stata poi redatta nei secoli successivi l'*editio princeps* nella versione greca o in traduzione. Così è per l'opera di Costantino Porfirogenito, *Hypòthesis ton basilikòn taxeidìon*, conservata nel codice di Lipsia, Univesitätsbibliothek Rep. I.17, del XII secolo[76]; per il codice della *Ciropedia* di Senofonte del X secolo conservato a Erlangen, Univbibl. 1226, che è considerato uno dei codici fondanti della tradizione dell'opera e il più antico[77], forse per i frammenti dell'opera retorica di Isocrate che è citata dal Brassicanus o per l'*Ekklesiastikè historìa* di Callisto Niceforo, l'odierno manoscritto di Vienna ÖNB Hist. Gr. 8, datato al 1380 e alla base dell'edizione di Giovanni Lang del 1553 uscita solo molto dopo a Parigi nel 1630 da Fronton Le Duc[78]. E ancora si può ricordare l' *Epitomé historiòn* di Giovanni Zonaras, ora ms. Vienna, ÖNB gr. 16, un volume del XIV secolo con annotazioni del XV, il cui invio a Buda sembra ravvisarsi in una lettera del Poliziano a re Mattia del 1489

72 Sarebbe una copia greca degli *Idilli;* cf. Naldus NALDIUS, *De laudibus*, *op. cit*., p. 615, vv. 182-3; CS. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., p. 368, num. 633. Il ms. Laur. Plut. 32.46, ad esempio, è glossato dal Poliziano, anche se N. G. WILSON, *From Byzantium to Italy*, Baltimore, 1992, ritiene sia un testo di preparazione alle lezioni universitarie degli anni 1482-83.

73 Cf. Bartholomaeus FONTIUS, *Epistolarum libri III*, ed. L. JUHÁSZ, Budapest, 1931, num. 13, p. 37,3.

74 Cf. Naldus NALDIUS, *De laudibus*, *op. cit*., p. 616, vv. 99-102, dove sembra potersi ravvisare una serie di codici distinti.

75 Cf. E. G. VOGEL, *Verzeichnis Corvinischer Handschriften in öffentlichen bibliotheken*, in Serapaeum, t. 9, 1849, pp. 275-85, numm. 39 e 38; E. EDWARDS, *Memoirs of Libraries*, I, London, 1859, numm. 5 e 3; CS. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., pp. 414-16, numm. 816-817; O. MAZAL, *Königliche Bücherliebe. Die Bibliothek des Matthias Corvinus*, Graz, 1990, pp. 85-88.

76 CS. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., p. 266, num. 377; O. MAZAL, *Königliche Bücherliebe*, *op. cit*., p. 75.

77 CS. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., p. 394, num. 702.

78 CS. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., p. 298-9, num. 455; O. MAZAL, *Königliche Bücherliebe*, *op. cit*., p. 75.

e che è stato visto nelle ricognizioni fatte presso la Biblioteca Corvina nella prima metà del XVI secolo da Alessandro Brassicano e Giovanni Cuspiniano[79]. Ma anche il testo presentato dai codici corvini di opere già conosciute da tempo presenta una buona tradizione, come nel caso degli scritti di Aristotele, ora a Vienna, ÖNB Phil.gr. 29[80].

Dalla composizione della raccolta di opere greche della Corvina si può valutare l'entità della ricezione dei testi greci da parte dell'umanesimo occidentale, certo sotto la spinta della grande raccolta che Bessarione donò a Venezia e dei primi traduttori di origine bizantina, come Giorgio Trapezunzio, ma anche dal numero e dalla qualità filologica delle opere edite a stampa, che sulle corvine si basano. La letteratura classica greca e bizantina ha potuto essere ampiamente rappresentata nella Biblioteca Corvina e di lì, in lingua originale o più diffusamente tramite le traduzioni latine, essere consegnata alla conoscenza dell'Occidente rinascimentale: i grandi scrittori epici, come Omero[81] o Esiodo[82], così come l'epica tardoantica di Oppiano[83], gli autori lirici come Alceo[84], i grandi tragediografi[85], i retori come Demostene, Eschine[86], Isocrate[87] perfino il romanzo storico tardoantico di Eliodoro di Emesa[88].

Dei 110 manoscritti contenenti opere greche, di cui si conserva ancora l'esemplare o di cui si ha testimonianza indiretta, circa la metà sono in lingua originale. Non mancano dall'epoca classica i testi fondamentali del platonismo e dell'aristotelismo[89] accanto agli autori neoplatonici come Plotino[90], Porfirio, Simplicio[91], così come la *Geografia* di Tolomeo[92], la cui ricezione in originale si deve alla biblioteca Corvina, che ha conservato la copia scritta da Giovanni Skutariotes e illustrata da Ciriaco de' Pizzicolli nella prima parte del '400. Sono presenti anche gli scritti matematici di Erone di Alessandria[93] oppure trattati di storiografia, da Erodoto[94] a Polibio[95], da Erodiano a Diodoro Siculo[96], Plutarco[97], per giungere a quello che è il più significativo segno della rice-

79 CS. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., p. 397, num. 708.

80 O. MAZAL, *Königliche Bücherliebe*, *op. cit*., p. 78.

81 Codice perduto, ma che doveva essere stato preparato a Firenze nel XV secolo, dove fu visto visto da Coelius Calcagnini, cf. P. A. BUDIK, *Entstehung*, *op. cit*., n. 10; CS. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., p. 248, num. 334.

82 Ms. Wien, ÖNB Phil. gr. 289.

83 Probabilmente il ms. Wien, ÖNB Phil. Gr. 135, copiato nel XV secolo da uno scriba cretese che si sottoscrive come *Kretikòs*; CS. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., p. 301, num. 459.

84 La cui opera, però, è solamente citata dal Naldi, cfr. Naldus NALDIUS, *De laudibus*, *op. cit*., p. 615, vv. 183-7.

85 Di Eschilo, Ugoleto fece una copia a Firenze tra il 1486 e il 1487 *e codice Constantinopolitano empto*, cf. *Analecta nova*, *op. cit*., pp. 458-59. Tragedie di Sofocle e Euripide sono conservate, insieme con Teocrito, Aristofane e la *Batracomiomachia* pseudo-omerica, dal ms. Wien, ÖNB Phil. gr. 289.

86 Le orazioni di Demostene e Eschine furono tradotte da Janus Pannonius nel ms. München BSB lat. 310.

87 Isocrate è conservato in traduzione nei mss. Wien, ÖNB lat. 229 e Budapest, OSZK Clmae 430.

88 Presente in una miscellanea storica nel ms. München, BSB graec. 157.

89 La *Retorica* di Aristotele, oggi Wien, ÖNB Phil. Gr. 29.

90 Le *Enneadi* sono contenute in un codice miscellaneo, insieme con la *Vita di Plotino* del filosofo neoplatonico Porfirio, München, BSB graec. 449.

91 In un codice contenente anche i *Discorsi* di Giamblico, London, British Library Add. 21165, copiato a Firenze da Giovanni Skutariotes.

92 Testo copiato a Firenze nel 1454 da Giovanni Skutariotes, oggi Wien, ÖNB Hist. Gr. 1. Questo manoscritto è stato l'esemplare da cui è stato tratto nel 1482 l'odierno ms. di Oxford, Bodl. Cod. Arch. Selden 3375, *olim* Selden gr. 40, cf. CS. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., pp. 336-7, num. 554.

93 Probabilmente il ms. Wien, ÖNB Phil. gr. 140.

94 Ricordato, però, solamente da Naldi, cf. Naldus NALDIUS, *De laudibus*, *op. cit*., p. 619, vv. 350-54.

95 Come già segnalato, con Erodiano e Eliodoro, nel ms. München, BSB graec. 157.

96 Manoscritto Wien, ÖNB Suppl. gr. 30, copiato nel 1442 da Giovanni Skutariotes a Firenze e probabilmente tra quelli sequestrati a Janus Pannonius; cf. CS. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., p. 205, num. 225.

97 Manoscritto Wien, ÖNB Suppl. gr. 11, anche se l'attribuzione alla Corvina è molto controversa; cfr. C. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., p. 326, num. 524, ma a un Plutarco greco fanno riferimento lettere dell'Lobkowitz al cancelliere di Mattia Schlechta e a Augustinus Moravus, per cui vd. *ibid.* num. 523.

zione della storiografia greca, rappresentato dalla presenza nella Corvina del più antico esemplare della *Ciropedia* di Senofonte, che generò anche la traduzione latina del Bracciolini[98].

Ma anche i Padri della Chiesa bizantini e gli autori cristiani sono ben rappresentati: Atanasio di Alessandria, Gregorio Nazianzeno, Origene[99], Basilio di Cesarea[100], Cirillo di Alessandria[101], Giovanni Crisostomo[102]. La letteratura bizantina è presente con teologi quali Giovanni Damasceno, Giovanni Climaco, Teofilatto, tutti in traduzione latina, a stare ai manoscritti superstiti[103], storici come Procopio di Cesarea[104], Michele Glykas[105] e il già citato Giovanni Zonaras, scrittori ecclesiastici come Niceforo Callisto Xanthopulos[106], Costantino Porfirogenito[107].

Libri liturgici di importanza notevole, infine, per la loro antichità non mancano nella biblioteca di Buda: due fra i più importanti sono i già citati Tetraevangeli acquisiti da Costantinopoli e conservati a Vienna, il ms. ÖNB gr. 337 del XIII secolo e soprattutto il ms. ÖNB gr. 154 dell'XI, proveniente da un monastero bizantino – l'unico con ornamentazione cospicua, tra i codici più antichi e in genere tra tutti quelli greci, con tavole dei Canoni, immagini degli Evangelisti, iniziali e illustrazioni minori nel testo –, ma anche il codice, sempre viennese, dei Canoni Ecclesiastici prodotto intorno all'anno 1000[108].

I copisti dei mss. corvini greci più antichi non ci sono noti, ma anche quelli che si sottoscrivono e che appartengono al XV sec. sono in genere poco conosciuti. Forse alla fine del XV sec. Angelo Costantino di Sternatia in Italia meridionale ha scritto, in scrittura di Terra d'Otranto, manoscritti che sono diventati poi corvini (Aristoteles, *Ars rhetorica* in greco, Vienna, ÖNB Phil. Gr. 29; Giovanni Crisostomo, *Hypomnémata*, Vienna, ÖNB Theol. Gr. 1); un copista italocentrale che si nomina *Franciscus* scrive, in minuscola corsiva, il già citato codice di Vienna ÖNB Phil. Gr. 289, contenente Esiodo, Sofocle e Euripide; nel 1465 fu copiato a Cortina a Creta da Demetrio Triboles di Sparta un manoscritto delle *Enneadi* del neoplatonico Plotino (Monaco, Bayer. Staatsbibl. graec. 449), un manoscritto cartaceo in minuscola corsiva; verso la fine del XV sec. Pietro Kretikos scrive un codice di Oppiano (Vienna, ÖNB. Phil. Gr. 135). Ma il più importante copista del XV, autore di manoscritti confluiti nella biblioteca di Buda, fu Giovanni Skutariotes proveniente dalla Tessaglia. Nel 1454 trascrisse a Firenze la *Geografia* di Tolomeo (Vienna, ÖNB Hist. gr. 1); a lui si deve ancora il Diodoro Siculo, Vienna, ÖNB Suppl. gr. 30 del 1442, o il Plutarco di Vienna, ÖNB Suppl. gr. 11, scritto a Firenze nella seconda metà del XV. Infine, lo stesso Giano Pannonio, come si è detto, fu il compositore,

98 Alla biblioteca di Buda si devono riferire due volumi sopravvissuti, il ms. di Erlangen, Universitätsbibliothek 1226, un codice di origine bizantina offerto da Battista Guarino a Janus Pannonius e base per una traduzione di Giovanni Camerarius edita da Vincenzo Obsopoeus e il ms. Wien, ÖNB Suppl. gr. 51, allestito nel XV secolo, che nel 1525 passò nella biblioteca di Brassicanus e che, tra il 1450 e il 1475, molto probabilmente costituì l'*exemplar* per la traduzione latina del Bracciolini, attuale ms. Wien, ÖNB lat. 438; cf. Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., pp. 394-96 e numm. 703-5.

99 L'opera di Atanasio, di Gregorio Nazianzeno e l'*Epitome del De principiis et epigrammata* di Origene fatta da Gregorio Teologo e Basilio Magno furono viste dal Brassicanus nella Corvina nel 1525.

100 Le *Homiliae in Hexaemeron* sono conservate nel ms. Wien, ÖNB Theol. Gr. 219.

101 Anche l'opera di Cirillo fu vista, ancora inedita, da Brassicanus.

102 L' *Hermenèia èis tes pros Korìnthios* del ms. Paris, BNF graec. 741, un codice del XV secolo, una copia degli *Hupomnémata*, ms. Wien, ÖNB Theol. Gr. 1, dello stesso periodo e soprattutto l'esemplare degli *Hupomnémata* dell'XI secolo, attuale ms. Wien, ÖNB Suppl. Gr. 4; cf. Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., pp. 180-82.

103 Rispettivamente i manoscritti Budapest, OSZK Clmae 345, Budapest, OSZK Clmae 344, Wien, ÖNB lat. 656.

104 Di Procopio il Cuspinianus vide l'opera nella Corvina.

105 Dell'opera di Michele Glycas il Poliziano annuncia di aver inviato a Buda un esemplare in una lettera del 1489; cfr. Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., p. 289, num. 430.

106 Ms. Wien, ÖNB Hist. gr. 8, copiato nel 1380; cf. Charles ASTRUC, *Autour de l'édition princeps de l'Histoire Ecclésiastique de Nicéphore Calliste Xanthopoulos*, in *Scriptorium*, t. 6, 1952, pp. 252-59.

107 Ms. Leipzig, Universitätsbibliothek Rep. I. n. 17, un esemplare del XII secolo.

108 Wien, ÖNB Hist. Gr. 56.

oltre che lo scrittore, di un vocabolario greco-latino (Vienna, ÖNB Suppl. gr. 45)[109].

Anche se non si volesse dare merito al Naldi di aver descritto una biblioteca reale, basterebbero a dare un vago riscontro della ricchezza della biblioteca di Buda le testimonianze indirette, quali relazioni di visitatori in grado di valutare l'effettiva entità della raccolta libraria anche ai fini di trarne copie di opere per edizioni a stampa, come la relazione di Alessandro Brassicano, che vide la biblioteca nel 1525, un anno prima della spoliazione turca, o lettere di umanisti, come il Traversari o il Poliziano, in stretto contatto con Buda, che ci permettono di ricostruire la presenza di autori, le cui opere sono andate perdute insieme al codice corvino che conteneva l'unico esemplare. È questo il caso di un libro, il romanzo di Eliodoro, *Aithiopikè historìa*, che – benché Naldi non lo noti –, secondo Fogel[110] fu conservato solamente in un codice corvino e che fu la prima opera edita da Obsopoeus nel 1534 a Basilea, edizione in cui è attestata la dipendenza da un codice della Corvina. Anche la prima edizione in lingua greca di Polibio[111] è stata esemplata sulla base di una corvina, l'attuale ms. di Monaco, BSB. Graec. 157 e così la *Bibliothekè* di Diodoro Siculo in greco è stata esemplata su una corvina da Vincentius Obsopoeus[112]. Più incerta è la derivazione dal testo di una Corvina per l'*editio princeps* del lessico geografico *Ethnikà* di Stefano di Bisanzio, testo molto compulsato dalla storiografia umanistica e pubblicato in lingua greca da Aldo Manuzio col titolo *Perì polèon,*[113].

Del resto, la cultura contemporanea e del secolo immediatamente successivo conosceva assai bene il valore intrinseco della raccolta, non solo il valore dei codici come manufatti, ma dei testi e della bontà della recensione di essi, oltre che dell'antichità di alcuni esemplari. È questa la convinzione che detta, sul declinare del XVI secolo, a István Szamoskozy, nell'introduzione all'*Ars Historica*[114], le parole: *multa inopinata accidere possunt, quae imbecilli librorum generi cladem ab omnia aevo intulerunt…sic interiit nobilis illa et memoratissima Matthiae Regis bibliotheca Budae, multis millibus voluminum referta, ex cuius clade Heliodorus* Aethiopicae historiae *author, Stephanus Geographus, Polybius, Diodorus Siculus, ..., ex mortuis redivivi fortuna quapiam conservati nuperrime in luce prodierunt.*

109 Un accurato repertorio dei copisti che si sottoscrivono in codici confluiti nella Corvina o allestiti per essa è presente in K. CSAPODI-GÁRDONYI, *Les scripteures de la bibliothèque du roi Mathias*, in *Scriptorium*, t. 17, 1963, pp. 25-49.

110 Cf. G. FOGEL, *Biblioteca Corvina. La Biblioteca di Mattia Corvino re d'Ungheria*, trad. ital. di L. ZAMBRA, Budapest 1927, num. 64. Si tratta della già citata miscellanea storica München, BSB gr. 157, da cui Obsopoeus trasse il testo per l'edizione, nella cui prefazione dice *devenit ad me servatus ex ista clade Ungarica, qua serenissimi quondam regis Matthiae Corvini bibliotheca…vastata est*; I. MONOK, *Questioni aperte nella storia della Biblioteca Corviniana agli albori dell'età moderna*, in *Nel segno del corvo*, op. cit., pp. 33-41. *Heliodorus, Aithiopikés istorìas bìblia dèka. Heliodori Historiae Aethiopicae libri decem, numquam antea in lucem editi*, ex rec. Vincentii Obsopaei, ex officina Hervagiana, 1534 mense februario, dedica.

111 POLYBIUS, *Historiarum libri quinque*, graece, opera Vincentii Obsopoei in lucem editi. Idem latine, Nicolao Perotto interprete. Accedit Epistola Obsopoei ad Georgium, principem Brandenburgensem, Hagenau, Johann Secer, 1530 mense martio.

112 DIODORUS SICULUS, *Historiarum libri XVI-XX,* graece, ex rec. Vincentii Obsopaei, cum eiusdem Epistola ad Christophorum, Episcopum Augustensem quarto, Basileae, per Johannem Oporinum, 1539.

113 STEPHANOS, *Perì polèon.* STEPHANUS, *De urbibus,* Venetiis, apud Aldum Romanum, 1502 mense ianuario.

114 Cf. M. BALAZS-I. MONOK, *La prima «ars historica» ungherese. Istváv Szamoskozy, Sul metodo storiografico di Giovanni Michele Bruto (1594-1598),* tr. I. TAR, Szeged 1992, p. 49-86; I. MONOK, *Questioni aperte*, *op. cit*., p. 22-41.

DIE *BIBLIOTHECA CORVINIANA:* LATEINISCHE ÜBERSETZUNGEN GRIECHISCHER AUTOREN*

Péter Ekler

Die Bibliothek des ungarischen Königs Matthias Corvinus war eine weltweit bekannte Schöpfung der ungarischen Renaissancekultur, und sie übertraf in ihrer Art – zumindest nördlich der Alpen – alle europäischen Sammlungen jener Zeit. Die Corvinische Bibliothek war eine Sammlung von Kunstgegenständen ohne fühlbare Wirkung – so die Meinung mancher Fachleute. Andere Forscher meinen, die Bibliothek gehörte organisch in den Entwicklungsprozeß der ungarischen Buch- und Bibliotheksgeschichte.

Eine ganze Menge der aus der *Bibliotheca Corviniana* bekannten Werke waren bis zum Tod Matthias' nicht im Druck erschienen. In der Mehrzahl beinhalten die Corvinen nicht die uns heute bekannten, vollständigen Texte. Unsere Aufgabe ist es, die Qualität der Texte, welche die lateinischen Übersetzungen griechischer Autoren enthalten, zu analysieren und zu präsentieren. Diese Analyse darf aber nicht durch Vergleich mit den heute bekannten Texten (*editiones criticae*), sondern anhand einer Nebeneinanderstellung mit den damals zugänglichen Handschriften und Inkunabeln vorgenommen werden.

Ein Viertel der erhalten gebliebenen authentischen Corvinen (216)[1] enthält Übersetzungen griechischer Autoren ins Lateinische. In 57 Handschriften befinden sich *Opera* der klassischen griechischen, der griechisch-patristischen und der byzantinischen Literatur. Die ca. 100 Werke von 46 Autoren wurden von 32 Gelehrten ins Lateinische übersetzt.

Die Übersetzungen repräsentieren verschiedene Epochen und Methoden der Gelehrsamkeit (Hieronymos, Rufinus, Bruni usw.). Die Mehrheit der Corvinen-Übersetzungen sind Produkte des 15. Jahrhunderts (Traversari, Trapezuntius usw.). Dank neuentdeckter Handschriften wurden die Kenntnisse auf dem Gebiet der Literatur erheblich erweitert, die Textkritik selbst wurde eine der wichtigsten Aktivitäten der Humanisten, und auch das neue Medium (Buchdruck) brachte bedeutsame Impulse für die Antikerezeption.

Unser Vortrag beschränkt sich auf die Analyse der von Traversari, Trapezuntius, Bruni, Ficino,

* Zunächst möchte ich meinen herzlichen Dank Frau Dr. Veronika MARSCHALL (Frankfurt am Main, Johann Wolfgang Goethe-Universität) und Herrn Dr. István MONOK, dem Generaldirektor der Széchényi Nationalbibliothek aussprechen für ihre Unterstützung während meiner ganzen Arbeit.

1 *Bibliotheca Corviniana, 1490-1990. International Corvina exhibition on the 500th anniversary of the death of King Matthias,* National Széchényi Library, 6 April-6 October 1990. Hrsg. Orsolya KARSAY und Ferenc FÖLDESI, Budapest, 1990; Csaba CSAPODI-Klára CSAPODI-GÁRDONYI, *Bibliotheca Corviniana*, Budapest, 1990. p. 33-70.

Decembrio, Gazes, Perotti, Argyropulos und Persona ins Lateinische übersetzten Werke. Ein Teil der *Translationes* konnte im Inkunabeldruck erscheinen und auch im 16. Jahrhundert fortleben, der Rest blieb aber nur in den Handschriften erhalten.

Unsere Aufgabe ist nun die Beantwortung der Frage: Welche *Interpretes* waren die besten im 15. Jahrhundert?

Übersetzungstätigkeit im 15. Jahrhundert. Die Rolle der byzantinischen Emigranten

Die Übersetzung griechischer Autoren ins Lateinische spielte eine wichtige Rolle in der Verbreitung des Inhaltes der antiken Literatur im 15. Jahrhundert. Die Einwanderung griechischer Gelehrter hat eine Intensivierung der Übersetzungstätigkeit bewirkt. Die byzantinischen Emigranten haben sich in hohem Maße um die Verbreitung der Sprache und Erforschung der Handschriften verdient gemacht. Die erste Hauptfigur dieser kulturellen Bewegung war Manuel Chrysoloras Ende des 14. Jahrhunderts.

Um Chrysoloras entstand ein ansehnlicher Humanistenkreis, dem Leonardo Bruni, Pier Paolo Vergerio, Niccolò Niccoli, Poggio Bracciolini und Francesco Filelfo angehörten. Im Laufe des 15. Jahrhunderts kamen in aufeinanderfolgenden Wellen immer wieder neue griechische Emigranten nach Italien, wo sie sich als Lehrer, Übersetzer und Kopisten von Kodizes eine wichtige Tätigkeit entfalteten. Johannes Argyropulos, Georgius Trapezuntius, Theodoros Gazes, Bessarion, Andronikos Kallistos, Niccolò Leonico Tomeo hatten dank ihrer Sprachkenntnisse eine hervorragende Sprachkompetenz und ein hohes Ansehen im 15. Jahrhundert.[2]

Kardinal Bessarion verfügte über eine beachtliche Handschriftensammlung. Die von Trapezuntius, Gazes und Niccolò Perotti benutzten griechischen Handschriften stammten in der Regel aus der Bibliothek Bessarions.[3] Der Kardinal vermachte seine Bibliothek im Jahr 1468 der Republik Venedig. Die Bibliothek war einer der größten Privatbibliotheken Europas jener Zeit, hinsichtlich der griechischen Kodizes gar die reichste.[4] Von Seiten der italienischen Humanisten gab es ein großes Bedürfnis für die durch die byzantinischen Gelehrten repräsentierte Gelehrsamkeit und auch für die Forschungsmethoden der Paläologen-Renaissance. Die in den Westen in großen Mengen gelangenden Handschriften brachten auch auf dem Gebiet der Textübertragung eine neue Übersetzer-Mentalität: auf dem Gebiet der Fachwissenschaften, der Moralphilosophie und der Patristik legten die Humanisten eine deutlichere und differenziertere Einstellung an den Tag als die Scholastiker.[5]

Georgius Trapezuntius war einer der bedeutendsten Latinisten und Gräzisten und vertrat in heftigen Auseinandersetzungen den Aristotelismus gegen den Platonismus von Bessarion. Seine selbstständigen

2 John MONFASANI, «L'insegnamento universitario e la cultura bizantina in Italia nel Quattrocento», in *Sapere e/è potere. Discipline, dispute e professioni nell'università medievale e moderna: Il caso bolognese a confronto*. Atti del 4° convegno (Bologna, 13–15 aprile 1989), hrsg. Luisa AVELLINI, Angela DE BENEDICTIS und Andrea CRISTIANI, Bologna, Istituto per la Storia di Bologna, 1990, S. 52-53, 56.

3 Deno John GEANAKOPLOS, «Italian Humanism and the Byzantine Émigré Scholars», in *Renaissance Humanism. Foundations, Forms, and Legacy*, hrsg. Albert RABIL, Jr., Philadelphia, 1988, I., S. 362; Péter EKLER, «*Propugnacula Christianitatis – studia humanitatis*. Relations between Byzantium, Byzantine humanists active in Italy, and Hungary in the middle third of the 15th century», in *A Star in the Raven's Shade. János Vitéz and the Beginnings of Humanism in Hungary. An exhibition at the National Széchényi Library. 14 March – 15 Juny, 2008*, hrsg. Ferenc FÖLDESI, Budapest, 2008, S. 105-116.

4 *Prosopographisches Lexikon der Palaiologenzeit*, hrsg. Erich TRAPP, Rainer WALTHER, Hans-Veit BEYER, (Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik. Bd. I/2.), Wien, 1977, II., S. 65–68. (no. 2707); Johannes KARAYANNOPULOS – Günter WEISS: *Quellenkunde zur Geschichte von Byzanz (324–1453)*, Wiesbaden, S. 540–541; Hans-Georg BECK, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, (Handbuch der Altertumswissenschaft. Byzantinisches Handbuch im Rahmen des Handbuchs der Altertumswissenschaft. Zweiter Teil, erster Band), München, 1959. S. 767; Kenneth MEYER SETTON, «The Byzantine Background to the Italian Renaissance», *Proceedings of the American Philosophical Society*, Philadelphia, 1956, S. 74.

5 Deno John GEANAKOPLOS, «Theodore Gaza, a Byzantine Scholar of the Palaeologan "Renaissance" in the Early Italian Renaissance (*c*. 1400-1475)», in Deno John GEANAKOPLOS, *Constantinople and the West: essays on the late Byzantine (Palaeologan) and Italian Renaissances and the Byzantine and Roman churches*, Madison (Wis.), 1986, S. 79.

Werke (z. B. die *Rhetoricorum libri V*) sind hervorragende Schöpfungen der *studia humanitatis*. Er ist einer der bedeutendsten Übersetzer des 15. Jahrhunderts. Manche seiner Übersetzungen wurden von den Zeitgenossen als nachlässig und ungenau kritisiert. Die moderne Fachliteratur beurteilt jedoch in vielen Fällen die Qualität seiner Übersetzungen differenzierter. Bei der Übertragung der *Praeparatio evangelica* mußte Trapezuntius die arianischen Abschnitte streichen.[6] Karl Mras indes machte auf die Bruchstückhaftigkeit des der Übersetzung zugrunde liegenden griechischen Kodexes aufmerksam.[7] Im Fall des Werkes *Thesaurus de sancta et consubstantiali Trinitate* des Heiligen Kyrillos wiederum rechtfertigte Noël Charlier Trapezuntius hinsichtlich der Anschuldigungen in Bezug auf die Qualität der Übersetzung – unter Verweis auf die zahlreichen Mängel des als Grundlage für die Übersetzung dienenden Kodexes.[8] Ptolemäus' Hauptwerk mit dem Titel *Mathematike syntaxis* in der Übersetzung von Georgius Trapezuntius[9] war ein wichtiger Schritt hinsichtlich der weiteren Entwicklung der Mathematik und Astronomie in Westeuropa. Zuvor war auch eine Übertragung dieses Werkes von minderer Qualität aus dem 12. Jahrhundert in der Übersetzung von Gerhard von Cremona bekannt. Die Übersetzung von Georgius erfreute sich großer Popularität, dennoch ging keine lateinische Übersetzung des *Almagest* im Verlauf des 15. Jahrhunderts in Druck. Doch dann erlebte das Opus vier Ausgaben im 16. Jahrhundert.[10]

Theodoros Gazes übersetzte in beiden Sprachen (z. B. Cicero, *De senectute*), manche seiner lateinischen Versionen sind jedoch eher als Paraphrasen zu bewerten. Bei seiner weitverzweigten Übersetzungstätigkeit spürt man den Einfluß der byzantinischen *enkyklios paideia*: er übertrug wissenschaftliche und philosophische Werke von Aristoteles, die botanischen Werke von Theophrastos, die Reden von Rhetoren (Demosthenes) und Werke der Kirchenväter. Er schrieb eine griechische Grammatik und gehört zu jenen wenigen Griechen, die lateinische Autoren ins Griechische übersetzten. In seiner Übersetzungsmethode (*ad sententiam ferre*) hält sich Gazes an Chrysoloras: Er ist bestrebt die Geistigkeit des Textes zu wiedergeben, achtet auf die feinen Bedeutungsunterschiede und auf den Stil des Textes. Daraus folgt, daß er – vor allem bei philosophischen Texten – mitunter paraphrasiert. Während seiner Übersetzungsarbeit zieht er auch die hellenistischen und byzantinischen Kommentatoren heran, als Übersetzer von Aristoteles lehnt er sich an der, im Vergleich zur arabisch-averroistischen Tradition von Padua besseren byzantinischen Aristoteles-Tradition an.[11]

Das botanische Hauptwerk des Theophrastos, die *Historia plantarum* erschien – neben einer Inkunabelausgabe im griechischen Original – auch in lateinischer Übersetzung im 15. Jahrhundert. Theodoros Gazes vollendete 1453 oder Anfang 1454 seine Version der *Historia plantarum* und des Opus *De causis plantarum*. Die Erstausgabe des lateinischen Textes ging nach dem Tode Gazes' in Druck.

Gazes hatte sich im Widmungsbrief an Papst Nikolaus V. über die Mangelhaftigkeit des einzigen ihm zur Verfügung stehenden griechischen Kodex beklagt. Ein weiteres Problem bestand darin, daß Latein nicht seine angestammte Gelehrtensprache war. Gazes bemüht sich aber für die griechischen Pflanzennamen die entsprechenden lateinischen Ausdrücke zu finden. Gelegentlich muß er auch neue Namen einführen, manchmal müssen griechische Termini verwendet werden, weil sie entweder auch im Westen im Gebrauch sind, oder weil es einfach keine andere Ausdrucksmöglichkeiten gibt.

6 Budapest, Universitätsbibliothek, Cod. Lat. 6; D. J. GEANAKOPLOS, «Italian Humanism and the Byzantine Émigré Scholars», *art. cit*., S. 360.

7 Karl MRAS, «*De praeparatione evangelica*», in *Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte*, t. XLIII/1-2. Berlin, 1954-1956, S. XXVIII.

8 Budapest, Széchényi Nationalbibliothek, Cod. Lat. 358; Noël CHARLIER, «*Thesaurus de trinitate* de Saint Cyrille d'Alexandrie. Questions de critique littéraire», *Revue d'histoire ecclésiastique,* 1950, S. 51.

9 Wien, Österreichische Nationalbibliothek, Cod. 24.

10 Venedig, Lucantonius Iunta, 1528; Köln, s. typ., 1537; Basel, Henricus Petri, 1541; Basel, Henricus Petri, 1551.

11 D. J. GEANAKOPLOS, «Theodore Gaza, a Byzantine Scholar», *art. cit.*, S. 71-72, 82, 89.

[…] (fol. 3) *Sumus enim inter Latinos non minus lingua, quam patria peregrini. Quapropter non solum amplum ac difficile quoddam opus vertendum in linguam Latinam nunquam meo quidem arbitrio mihi sumerem, sed et nec parvum quoddam aggredi auderem.* […] (fol. 4^{v}–5) *Sed omnium durissimum illud certe accedit, quod textus propositi operis mendosus adeo est, ut nulla fere pars sit exemplaris, quod unum tantum habere possumus, que vel librariorum inscitia vel alias temporum offensa non tam depravata est, ut et summa cum difficultate sit emendandum, et non nulla intermitti necesse sint, que vix congrue intelligi possint.* […] (fol. 5) *Aggrediar igitur, quem meus hic dulcis tyrannus interpretari coegit, et partim plantarum nomina, quibus Latina lingua non caret, diligenter pro viribus queram, partim nova rebus novis nomina imponam, ubi id non inepte pro meo modulo facere possim, et ex fonte deducendo Grecorum, quoad liceat, Latinorum succurram inopie. Non nusquam etiam Grecis utar, aut quia usitata Latinis hominibus sint, aut quia proferri aliter nequeant.* […][12]

Die Version von Gazes blieb auch in den späteren lateinischen oder griechisch-lateinischen Theophrast-Ausgaben im Gebrauch (1644 und in verbesserter Form 1844).[13]

Der Aristoteliker Johannes Argyropulos konzentrierte seine Übersetzertätigkeit auf Aristoteles. Bei den (Einzel-)Inkunabelausgaben der *Physica* lassen sich die im 15. Jahrhundert einander überkreuzenden mittelalterlichen und humanistischen Strömungen erkennen. Einige Texte enthalten die Version des Wilhelm von Moerbeke aus dem Griechischen. Laurentius Canozius in Padua verband die *nova translatio*, die *vetus translatio* und den Kommentar des Averroes miteinander. Der römische Drucker Oliverius Servius hingegen benützte die Übersetzung des Johannes Argyropulos.[14] Die Corvine–Handschrift in Göttingen enthält eine Cosimo de Medici gewidmete Aristoteles-Interpretation des Argyropulos.[15]

Unter unseren erhalten gebliebenen Corvinen kommen auch gedruckte Bücher vor. In der Venediger Ausgabe der Werke Aristoteles' bereitete Nicoletto Vernia, Mathematikprofessor und Astrologe aus Padua, die lateinische Version der Werke des Stagiriten für den Druck vor.[16] Das Werk wich als ein Produkt der Paduaner aristotelischen Tradition (mit seinem Averroes-Kommentar) von den auf griechischen Texten basierenden aristotelischen Traditionen der in Italien wirkenden byzantinischen Gelehrten ab. Hochburg der Erstgenannten war das averroistische Padua. Die neuen (qualitativ besseren) Handschriften, die Italien gleichsam überfluteten, wirkten sich allmählich auf die Betrachtungsweise der Universität von Padua aus, so daß schließlich auch der Averroist Vernia seinen Standpunkt gegen Ende seines Lebens modifizierte.[17]

Handschriften oder/und Drucke? Das Fortleben der Übersetzungen

Bei der Entwicklung der humanistischen Methode des Übersetzens aus dem Griechischen ins Lateinische erwarben sich Manuel Chrysoloras und sein Schüler, der Humanist und Florentiner Staatskanzler Leonardo Bruni unschätzbare Verdienste. Brunis Methode des Übersetzens *(vertere ad sententiam)* repräsentiert die Arbeitsweise, wie er sie von Chrysoloras gelernt hatte.[18] Bruni faßte seine Übersetzungsprinzipien in der Schrift *De*

12 Budapest, Universitätsbibliothek, Cod. Lat. 1.

13 Otto MAZAL, *Die Überlieferung der antiken Literatur im Buchdruck des 15. Jahrhunderts,* Stuttgart, 2003, 295-297; *Catalogue of books printed in the XVth century now in the British Museum,* London 1908-1971, VI., S. 894. (1483).

14 Otto MAZAL, *Die Überlieferung*, *op. cit.*, S. 165; Rom, Oliverius Servius, um 1481 (*Gesamtkatalog der Wiegendrucke*, Leipzig, 1925-, no. 2442)

15 Göttingen, Cod. MS. Phil. 36; O. GEBHARDT, «Corvin-codex a göttingeni egyetemi könyvtárban», *Magyar Könyvszemle*, 1884, S. 11, 14-17.

16 Paris, Bibliothèque Nationale, Vélins 474–478. Venedig, Andreas Torresanus und Bartholomaeus de Blavis, 1483-4. (*Gesamtkatalog der Wiegendrucke*, no. 2337)

17 D. J. GEANAKOPLOS, «Italian Humanism and the Byzantine Émigré Scholars», *art. cit.*, S. 364.

18 Maria ACCAME LANZILLOTTA, *Leonardo Bruni traduttore di Demostene: la Pro Ctesiphonte,* Genova, 1986, p. 76.

interpretatione recta zusammen. Übersetzen bedeutet, die Bedeutung *(significatio)* der griechischen Worte zu verstehen und in gutes Latein zu übertragen. Welche Eigenschaften zeichnen den guten Übersetzter aus?

> *Dico igitur omnem interpretationis vim in eo consistere, ut, quod in altera lingua scriptum sit, id in alteram recte traducatur. Recte autem id facere nemo potest, qui non multam ac magnam habeat utriusque lingae peritiam.*[19]

Die feineren Anforderungen, die an eine Übersetzung gestellt werden: Nachbildung des persönlichen Stils des übersetzten Autors:

> *Ut enim ii, qui ad exemplum picturae picturam aliam pingunt, figuram et statum et ingressum et totius corporis formam inde assumunt, nec, quid ipsi facerent, sed, quid alter ille fecerit, meditantur, sic in traductionibus interpres quidem optimus sese in primum scribendi auctorem tota mente et animo et voluntate convertet, et quodammodo transformabit, eiusque orationis figuram, statum, ingressum coloremque et liniamenta cuncta exprimere meditabitur.*[20]

Erfordernisse einer guten Übersetzung:

Recta enim interpretatio multa postulat, quae non sine magna difficultate homines consequuntur. Neque enim fieri potest sine recta intelligentia ipsarum rerum, quae traducuntur.[21]

Gegen die mittelalterliche Ethikübersetzung, die alle Schönheit der aristotelischen Sprache verdarb:

> *Aristotelis Ethicorum libros facere Latinos nuper institui, non quia prius traducti non essent, sed quia sic traducti erant, ut barbari magis, quam Latini effecti viderentur. Constat enim illius traductionis auctorem […] neque Graecas, neque Latinas satis scivisse. Nam et Graeca multis in locis male accipit, et Latina sic pueriliter et indocte reddit, ut vehementer pudendum sit tam supinae crassaeque ruditatis.*[22]

Die erste Übersetzung Brunis war der Platonische *Phaidon* (ca. 1405), er verfaßte den Dialog auf Salutatis Betreiben. Bruni war eine Hauptfigur der Revolution der Übersetzungstechnik: sein Hauptziel war das Bestreben, die Eloquenz der alten Griechen auch im Lateinischen zu bewahren. Mittelalterliche Übersetzer bevorzugten die wörtliche Übertragung (*verbum ad verbum*). Brunis Version des *Phaidon* hob sich vorteilhaft von der eher obskuren Version des Henricus Aristippus ab, hatte aber folgenden Nachteil: der metaphysische und methodologische Hintergrund kam nicht klar zum Ausdruck.[23] Brunis Ruhm beruhte zu nicht geringem Teil auf seinen Plato-Übersetzungen. Die Übersetzung von sieben platonischen Dialogen[24] wurde durch die Bearbeitungen des Platonikers Marsilio Ficino rasch verdrängt.[25]

Die zweite Version des Dialogs *Kriton* wurde zwischen 1424 und 1427 verfaßt und fand größere Verbreitung, als die erste Version. Der Corvine-Codex in Wien enthält die spätere Version von Bruni.[26]

Die Demosthenes-Übersetzung von Bruni *(Pro Ctesiphonte)* wurde von Valla bewundert. Georgius

19 *De interpretatione recta*, in *Leonardo Bruni Aretino. Humanistisch-philosophische Schriften mit einer Chronologie seiner Werke und Briefe,* herausgegeben und erklärt von Hans BARON (Veröffentlichungen der Forschungsinstitute an der Universität Leipzig. Institut für Kultur- und Universalgeschichte. Quellen zur Geistesgeschichte des Mittelalters und der Renaissance. Herausgegeben von Walter Goetz. 1. Band), Leipzig-Berlin, 1928, S. 83.

20 *De interpretatione recta*, in *Leonardo Bruni Aretino*, *ed. cit*., S. 86.

21 *Brief an Herzog Humphrey von Gloucester*, Florenz, 1428-1435, in *Leonardo Bruni Aretino*, *ed. cit*., S. 140.

22 *Praemissio quaedam ad evidentiam novae translationis Ethicorum Aristotelis*, 1416/1417, in *Leonardo Bruni Aretino*, *ed. cit*., S. 76.

23 Otto MAZAL, *Die Überlieferung*, *op. cit.*, S. 132-133.

24 Cf. Wien, Österreichische Nationalbibliothek, Cod. 2384 (*Phaidon, Apologia Socratis, Kriton*).

25 *Leonardo Bruni Aretino*, *ed. cit.*, S. XXVI-XVIII.

26 Wien, Österreichische Nationalbibliothek, Cod. 2384; *Il Critone Latino di Leonardo Bruni e di Rinuccio Aretino*, hrsg. Ernesto BERTI und A. CAROSINI. Firenze, 1983, S. 25, 38, 91, 188.

Abb. 1. Die Perotti-Corvine. Budapest, Széchényi Nationalbibliothek, Cod. Lat. 234, fol. 1[r]

Trapezuntius aber kritisierte sie, weil Bruni nicht alle Teile der Rede übersetzt hatte.[27]

Poggio Bracciolini war der erste Humanist, der eine vollständige Übertragung der Kyrupädie verfaßte.[28] Seine Version war sehr beliebt (heute gibt es dreißig Handschriften), sie wurde aber nie gedruckt. Francesco Filelfo kritisierte Poggio, weil er Xenophons acht Bücher (Kyrupädie) auf sechs reduzierte und der Methode der Paraphrasierung folgte.[29]

Im 15. Jahrhundert wurde Polybios durch eine lateinische Übersetzung des Humanisten Niccolò Perotti bekannt (Abb. 1). Diese Übersetzung stand im Konnex mit der umfänglichen Kulturpolitik des Papstes Nikolaus V. Die Version von Perotti erlebte schon früh einen Inkunabeldruck (1473/2).[30]

Johannes Petrus Lucensis war der Übersetzter der *Oratio de laudibus Helenae* von Isocrates, die in Venedig auch Ausgaben in den 90er Jahren erfuhr.[31]

Die Übertragung der *Geographia* von Ptolemäus begann Manuel Chrysoloras, doch fertig übersetzt hat das Werk sein Schüler Jacopo Angeli da Scarperia, allerdings weniger präzise. Nichtsdestotrotz ist die erste lateinische Übersetzung mit seinem Namen verknüpft, und letztlich war es Scarperia, der den Text für den Westen zugänglich machte.[32]

Pier Candido Decembrio, einer der bedeutendsten Vertreter des Mailänder Humanismus des 15. Jahrhunderts übersetzte nicht nur ins Lateinische, sondern auch ins Italienische.[33] Im Abendland wurde Appianos' *Historia Romana* erst durch seine lateinische Übersetzung bekannt.[34] Er hat die Übertragung auf Anregung von Papst Nikolaus V. verfaßt. Decembrios lateinische Übersetzung wurde in zwei Teilen 1477 in Venedig erstmals publiziert.[35]

Ambrogio Traversari, der Kamaldulenser, war führender Gräzist seiner Zeit und Schüler von Manuel Chrysoloras. Als Legat verbracht er zwei Monate in Ungarn (1435). Im Westen wurde das Werk von Diogenes Laertios erstmals durch die lateinische Übersetzung Traversaris bekannt.[36]

Auf dem Gebiet der Übersetzung der Kirchenväter (Patristik) hat sich Ambrogio Traversari besonders verdient gemacht, indem er an die zwei Dutzend Werke ins Lateinische übertrug.[37] Pseudo-Dionysios war einer der meistzitierten Autoren des Mittelalters und der Renaissance. Die mittelalterlichen Übersetzungen (Hilduinus, Johannes Scotus Eriugena, Johannes Sarracenus, Robert Grosseteste) wurden durch eine lateinische Übertragung des Ambrogio Traversari überholt.[38] In dieser Fassung

27 München, Bayerische Staatsbibliothek, Cod. Lat. 310; M. A. LANZILLOTTA, *Leonardo Bruni traduttore di Demostene*, *op. cit.*, S. 21-23.

28 Wien, Österreichische Nationalbibliothek, Cod. 438.

29 Otto MAZAL, *Die Überlieferung, op. cit*., S. 232

30 Budapest, Széchényi Nationalbibliothek, Cod. Lat. 234; Otto MAZAL, *Die Überlieferung*, *op. cit*., S. 236; *Catalogue of books printed in the XVth century now in the British Museum*, IV, S. 16 (1472/1473).

31 Budapest, Széchényi Nationalbibliothek, Cod. Lat. 430; Otto MAZAL, *Die Überlieferung*, *op. cit*., S. 206; Ludovicus HAIN, *Repertorium bibliographicum, in quo libri omnes ab arte typographica inventa usque ad annum MD typis expressi... recensentur*, Stuttgart-Paris, 1826-1838, no. 9315; Walter Arthur COPINGER, *Supplement to Hain's Repertorium bibliographicum,* London, 1895-1902, no. 9314.

32 Paris, Bibliothèque Nationale, Cod. Lat. 8834; D. J. GEANAKOPLOS, «Italian Humanism and the Byzantine Émigré Scholars», in *Renaissance Humanism. Foundations, Forms, and Legacy*, *op. cit*., I, S. 354-355; D. J. GEANAKOPLOS, «A Reevaluation of the Influences of Byzantine Scholars on the Development of the Studia Humanitatis, Metaphysics, Patristics, and Science in the Italian Renaissance», in D. J. GEANAKOPLOS, *Constantinople and the West*, *op. cit*., S. 57.

33 Albert RABIL, Jr., «Humanism in Milan», in *Renaissance Humanism. Foundations, Forms, and Legacy*, *op. cit*., I, S. 239-243.

34 Firenze, Biblioteca Medicea-Laurenziana, Plut. 68. Cod. 19; Wien, Österreichische Nationalbibliothek, Cod. 133.

35 Otto MAZAL, *Die Überlieferung*, *op. cit*., S. 244; *Gesamtkatalog der Wiegendrucke*, no. 2290; no. 2291-2294.

36 Milano, Biblioteca Trivulziana, Cod. No. 817; Otto MAZAL, *Die Überlieferung*, *op. cit*., S. 185; *Gesamtkatalog der Wiegendrucke*, no. 8378-8384.

37 Charles L. STINGER, «Humanism in Florence», in *Renaissance Humanism. Foundations, Forms, and Legacy*, *op. cit*., I, S. 186-187.

38 Besançon, Bibliothèque Municipale, MS 166; Modena, Biblioteca Estense, Cod. Lat. 1039.

Abb. 2. Die Agathias-Corvine. Budapest, Széchényi Nationalbibliothek, Cod. Lat. 413, fol. I^{v}

Abb. 3. Die Agathias-Corvine. Budapest, Széchényi Nationalbibliothek, Cod. Lat. 413, fol. 1r

lieferte Colard Mansion in Brügge um 1480 die Erstausgabe des Corpus.[39] Im 15. Jahrhundert existierte auch eine andere, neue Übersetzungsvariante der beiden mystischen Schriften *(De mystica theologia, De divinis nominibus)*, nämlich die von Marsilio Ficino.[40]

Heute kennen wir sechs prächtige Handschriften mit Widmungen, die die Agathias-Übersetzung von Christoforo Persona enthalten. Der Codex in Budapest[41] enthält eine Widmung an Königin Beatrix (Abb. 2, 3), der in München[42] eine an König Matthias. Christoforo Persona, der Prior von Santa Balbina in Rom hat die Übertragung auch Papst Sixtus IV., König Ferdinand von Neapel und Lorenzo Medici gewidmet. Es gibt auch ein unvollendetes Exemplar (vielleicht Ludovico Sforza gewidmet).[43]

Marsilio Ficino

Die Blüte des italienischen Platonismus führte Marsilio Ficino herbei. Ficino bewahrte seine geistige Unabhängigkeit gegenüber dem scholastischen Dogmatismus. Auch drang er tief in die Ideen der paganen Theologie ein und wies auf manche Zusammenhänge zwischen Platonismus und jüdisch-christlicher Tradition hin.

Die engen florentinischen Beziehungen der Corvinischen Bibliothek hängen mit drei Personen zusammen: Marsilio Ficino, Taddeo Ugoleto, Francesco Bandini. Obwohl die erhaltenen Platon-Übersetzungen von Leonardo Bruni stammen,[44] gibt es solide Indizien dafür, daß auch Ficinos lateinische Versionen in der Corvinischen Bibliothek vorhanden waren.[45] In den Briefen von Ficino an Matthias und an Bandini gibt es Belegstellen, die mit großer Wahrscheinlichkeit auch auf die Existenz von Plotin-Corvinen schließen lassen.[46]

Ficino hat nicht nur den gesamten *Platon* und die *Enneaden* Plotins ins Lateinische übersetzt und sie somit dem Westen zugänglich gemacht,[47] sondern erstmals auch andere philosophische Schriften – Priscianus Lydus (*In Theophrastum interpretatio de sensu et phantasia),* Synesius Platonicus (*Liber de vaticinio somniorum)* – ins Lateinische übertragen.[48] Seine Übersetzungen erschienen auch im Druck in der Werkstatt von Aldus in Venedig (1497).[49]

Wir verfügen auch über Quellen in Bezug auf die Übersetzung des Werkes *Bellum Platonicum de daemonibus* von Michael Psellos (und auch in Bezug darauf, daß Ficino dieses Opus Matthias zukommen ließ).[50] Es ist durchaus möglich, daß auch das Werk *De abstinentia* von Porphyrios in die *Bibliotheca*

39 *Gesamtkatalog der Wiegendrucke*, no. 8408; Otto MAZAL, *Die Überlieferung*, *op. cit*., S. 925.

40 *Gesamtkatalog der Wiegendrucke*, no. 8410; Otto MAZAL, *Die Überlieferung*, *op. cit*., S. 925; John MONFASANI, «Pseudo-Dionysius the Areopagite in Mid-Quattrocento Rome», in *Supplementum Festivum. Studies in Honor of Paul Oskar Kristeller*, hrsg. James HANKINS, John MONFASANI, Frederick PURNELL, Jr., (Medieval & Renaissance Texts & Studies), Binghamton, NY, 1987, S. 189-219.

41 Budapest, Széchényi Nationalbibliothek, Cod. Lat. 413.

42 München, Bayerische Staatsbibliothek, Cod. Lat. 294.

43 Edith HOFFMANN, «Christophoro Persona Agathias fordításának néhány példányáról», *Magyar Könyvszemle*, 1924, S. 9-12.

44 El Escorial, Real Biblioteca del Monasterio El Escorial, G. III. 3; Wien, Österreichische Nationalbibliothek, Cod. 2384.

45 Darauf kann man aus den Briefen Ficinos an Bandini schließen: *Accedit ad vos tandem Plato noster pia Philippi Valoris opera*, beziehungsweise *Platonem, Bandine, quem expetistis, arbitror iam ad vos ante has litteras pervenisse*. In einem anderen Brief schreibt Ficino an Bandini: *Quod Platonis nostri libri tandem ab impressoribus sint expressi, pia Philippi Valoris opera et magnifica manu factum est,* in *Analecta nova ad historiam renascentium in Hungaria litterarum spectantia*, hrsg. Jenő ÁBEL–István HEGEDŰS, Budapest, 1903, S. 277, 281; Csaba CSAPODI, *The Corvinian Library. History and Stock*, Budapest, 1973. no. 506.

46 *Inter haec Philippus Valor, valoris et gratiae plenus, regique vestro omnium deditissimus, Plotini textus commentariaque regi transcribit volumine regio,* in *Analecta nova*, *op. cit*., S. 286, Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit.*, no. 520; *Videbis post haec operosum Plotini opus, ex parte nunc in Pannoniam, ubi tibi totum ex parte monstretur, allatum*, in *Analecta nova*, *op. cit*., S. 287., Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit.*, no. 519.

47 Platon: W. A. COPINGER, *Supplement*, *op. cit*., no. 13.062 (Florenz, 1484-1485), Plotin: no. 13.121 (Florenz, 1492).

48 Wolfenbüttel, Herzog August Bibliothek, Cod. Guelf. 10. Aug. 4°; Wolfenbüttel, Herzog August Bibliothek, Cod. Guelf. 2. Aug. 4°.

49 Venedig, Aldus, 1497. (W. A. COPINGER, *Supplement*, *op. cit*., no. 9358).

50 *Praeterea non dedignaberis librum Michaelis Pselli de daemonibus legere, breviter a me traductum*, in *Analecta nova*, *op. cit*., S. 286. Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., no. 550.

Corviniana gelangte.[51] Von der Iamblichos-Corvine (*De Aegyptiorum Assyriorumque theologia)* ist das gleiche anzunehmen, denn ihre Abschrift sandte Ficino Taddeo Ugoleto zu, auch Bonfini informierte er darüber.[52] Wenn wir diese Werke als authentische Corvinen betrachten, dann ergibt sich die Konklusion, daß es Ficino war, der die meisten Corvinen ins Lateinische übertrug.

Zusammenfassung

Bei der Bewertung des Niveaus der Corvinen-Übersetzungen müssen wir folgende Aspekte in Betracht ziehen: Die von den Humanisten angefertigten Übersetzungen (also die überwiegende Mehrzahl der aus dem Griechischen ins Lateinische angefertigten Übertragungen) sind Ergebnisse aufeinander aufbauender Techniken und Methoden von Übersetzern eines einzigen Jahrhunderts. Ein und dasselbe Werk wurde von mehreren Gelehrten übersetzt, folglich wurde auch Kritik im Hinblick auf die Leistung der Vorgänger geübt. So tadelte zum Beispiel Trapezuntius Gazes wegen seiner Aristoteles-Übersetzung *(De animalibus)*. Der Aristoteliker Argyropulos zitierte regelmäsig seinen Schülern die Fehler Brunis bei der Übersetzung der *Ethica ad Nicomachum*.[53]

So ist es verständlich, daß in manchen Kodizes (später auch in Druckwerken) die von verschiedenen Personen angefertigten Übersetzungen desselben Werkes zu lesen sind, z. B. *Oratio ad Demonicum, latine versa ab Lapo Castelliunculo* (Blätter 1-10), *Oratio ad Demonicum* (alia versio eiusdem orationis, Blätter 11-18.).[54] Denken wir an die lateinische Ausgabe des moralphilosophischen Werkes von Aristoteles, *Ethica ad Nicomachum*, in der es drei Übersetzungen gibt: die von Argyropulos, die von Bruni und die alte Übersetzung.[55]

Ein nicht zu unterschätzender Anteil der übersetzten Texte erschien erstmals im 16. Jahrhundert in griechischer Textausgabe. Die Bedeutung der Corvinen-Übersetzer wird durch den Umstand betont, daß sie sogar noch vor dem Erscheinen der griechischen *editio princeps* die antike, patristische und byzantinische Literatur einem breiten Kreis zugänglich gemacht hatten.

Unabhängig davon, wie breit der Kreis derer war, die die Bibliothek Matthias' in seinem Leben und nach seinem Tod benutzten, es läßt sich mit Sicherheit sagen, daß die Corvinen-Übersetzungen – je nach dem Tempo der Bestandserweiterung der Bibliothek – die im italienischen (europäischen) Gebrauch üblichen Übersetzungen beinhalteten.

Stellt man sich das Quattrocento als die bunte Welt eines Kaleidoskops vor, so bilden die Corvinen ein wichtiges Element dieses Kaleidoskops. Durch die vielfältigen Aspekte, unter denen die Corvinen betrachtet und analysiert werden können - seien es nun die Geschichte der Manuskripte, die Qualität der Übersetzungen, die Vorgehensweise der Humanisten und vieles mehr - ergeben sich immer wieder neue und andere Bilder in diesem Kaleidoskop. Diese Bilder stimulieren uns, uns stets aufs Neue mit den Corvinen zu beschäftigen.

51 *Analecta nova*, *op. cit*., S. 285. Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., no. 542.

52 *Marsilius Ficinus Tadeo procuratori S. D. Dedi nudius tertius Antonio librario nomine tuo petenti Platonicum Iamblichum exscribendum*, in *Analecta nova*, *op. cit*., S. 288; *… coactus fuissem traducere insuper in Latinum … etiam divinum Iamblichum de Aegyptiorum Assyriorumque theologia*, in *Analecta nova*, *op. cit*., S. 285. Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., no. 346.

53 Arthur FIELD, «John Argyropoulos and the 'secret teachings' of Plato», in *Supplementum Festivum. Studies in Honor of Paul Oskar Kristeller*, *op. cit*., S. 324.

54 Budapest, Széchényi Nationalbibliothek, Cod. Lat. 430.

55 *Gesamtkatalog der Wiegendrucke*, no. 2359

La bibliothèque, le pouvoir et l'État moderne

LIVRES ET POUVOIR ROYAL AU XIVe SIÈCLE : LA LIBRAIRIE DU LOUVRE

Marie-Hélène Tesnière

Un siècle sépare la bibliothèque de Matthias Corvin de la librairie de Charles V. Et pourtant bien des points paraissent rapprocher ces deux « institutions » : une naissance obscure et mystérieuse ; un épanouissement soudain, porté par un groupe d'intellectuels et concomitant à l'affermissement du pouvoir ; un apparent déclin ; la dispersion[1]. Ces éléments, qui relèvent, nous semble-t-il, du mythe de fondation de la Bibliothèque au cœur de l'élaboration de l'État, nous invitent à aborder, à propos de la Librairie de Charles V, la relation du livre et du pouvoir royal, à la fin du XIVe et au début du XIVe siècle.

Le mythe de fondation

Quoi qu'on ait pu en dire, Christine de Pizan n'est pas personnellement à l'origine du mythe de la librairie de Charles V. Lorsqu'en 1404, vingt-cinq ans après la mort de Charles V, elle parfait dans le *Livre des fais et bonnes meurs du sage roi Charles V* l'image d'un roi bâtisseur d'édifices, rassembleur de livres, initiateur de nombreuses traductions, elle n'est vraisemblablement que la voix des princes mécènes et bibliophiles, détenteurs de prestigieuses bibliothèques, à l'intention desquels elle écrit : Philippe le Hardi pour son fils le futur Jean Sans Peur, et Jean de Berry auquel elle dédiera finalement l'œuvre :

> «Nous dirons encore de la sagece du roy Charles, la grant amour qu'il avoit à l'estude et à science ; et qu'il soit ainsi bien le demonstroit par la belle assemblee de notables livres et belle librarie, qu'il avoit de tous les plus notables volumes, qui par souverains auteurs aient esté compilés, soit de Sainte Escripture, de theologie, de philosophie et de toutes sciences, [volumes] moult bien escrips et richement aournés, et tout temps les meilleurs escripvains, que on peut trouver, occupez pour lui en tel ouvrage… »[2]

Reprenons pour mémoire les grandes lignes de cette histoire un peu mystérieuse. Peu après son avènement, en 1364, Charles V fait rénover et agrandir le Louvre dont il a décidé de faire son palais. En même temps que ses « chambres » au second étage, il fait réaménager une tourelle, la tour de la fauconnerie, à l'angle nord-ouest – l'actuel pavillon Sully – et y fait transférer en 1367-1368, avec le matériel de bibliothè-

[1] Le transfert de la bibliothèque du roi du Palais de la Cité à la tour de la fauconnerie du Louvre eut lieu en 1367-1368. Vendue en 1424 au duc de Bedford, alors régent du royaume, la librairie du Louvre fut dispersée en 1435, à la mort de celui-ci: voir Léopold DELISLE, *Recherches sur la Librairie de Charles V*, Paris, 1907, t. I, *passim*. On date la naissance de la bibliothèque de Matthias Corvin de 1467, qui est la date de la dédicace *De regiis virtutibus* de Janus Pannonius, et celle des plus anciens manuscrits copiés par Petrus Cenninius à Florence. Elle est dispersée en 1526, lors de la prise de Buda par Soliman II le Magnifique, cf. Ferenc FÖLDESI, « Bibliotheca Corviniana – Die Bibliothek und ihr Gedächtnis », dans *Ex Bibliotheca Corviniana, die acht Münchener Handschriften aus dem Besitz von König Matthias Corvinus*, herausgegeben von Claudia FABIAN, Edina ZSUPÁN, Budapest, 2008, p. 13-27, et Csaba CSAPODI, *The Corvinian Library, History and Stock*, Budapest, 1973, p. 72-90.

[2] *Le Livre des fais et bonnes meurs du sage roy Charles V* de Christine de Pisan, éd. Suzanne SOLENTE, Paris, t. 2, 1940, p. 42-46.

que - bancs, lutrins, roues à livres - les livres qui se trouvaient au palais de la Cité, également dans une tourelle. On n'a aucune idée de l'ampleur de cette bibliothèque qui devait compter une bonne partie des livres dont le roi avait hérité. Pour prendre soin de ses livres, le sage roi institue, en 1369, un office de garde de la librairie qu'il confie à Gilles Malet, un conseiller qui fait bien la lecture. En 1373, Gilles Malet est chargé de rédiger l'inventaire des livres. A la mort du souverain, la tour de la fauconnerie abrite 917 volumes (ill.). Avec les 56 manuscrits conservés à Vincennes et la vingtaine dans les résidences de Melun et de Saint-Germain-en-Laye, la bibliothèque royale compte près de mille volumes.

La librairie du Louvre est remarquable à plus d'un titre. D'abord, c'est une bibliothèque en nombre exceptionnelle pour un prince, si on la compare par exemple à la bibliothèque du collège de Sorbonne qui, en 1338, compte environ 1800 volumes. Ensuite, elle est majoritairement en français, ce qui en fait la première bibliothèque européenne de cette importance en langue vernaculaire. Enfin, elle est pour la première fois transmissible, c'est-à-dire qu'elle n'est pas le bien propre du roi, mais celui de la royauté [3].

La bibliothèque est organisée en trois salles superposées de 4 à 4,50 m de diamètre chacune. Aussi somptueuse par la richesse du décor que par la préciosité des manuscrits qu'elle abrite, la salle du premier étage recèle la collection du prince [4]. Là se trouvent rassemblés les manuscrits sur lesquels se fonde la *sapientia* royale : Bibles, Chroniques de France, encyclopédies, livres du gouvernement des princes, textes juridiques et les traductions que le roi a fait faire à partir de 1372 surtout. Le second étage abrite la collection des princesses où figurent livres de récréation, de prière et de dévotion. Essentiellement en latin, la bibliothèque du troisième étage est une collection de clerc, riche de livres d'astronomie et d'astrologie. A l'intérieur de ces trois ensembles qui paraissent relativement organisés, la bibliothèque semble être, au moins en partie, constituée d'une succession de petites bibliothèques particulières.

1372 : la création

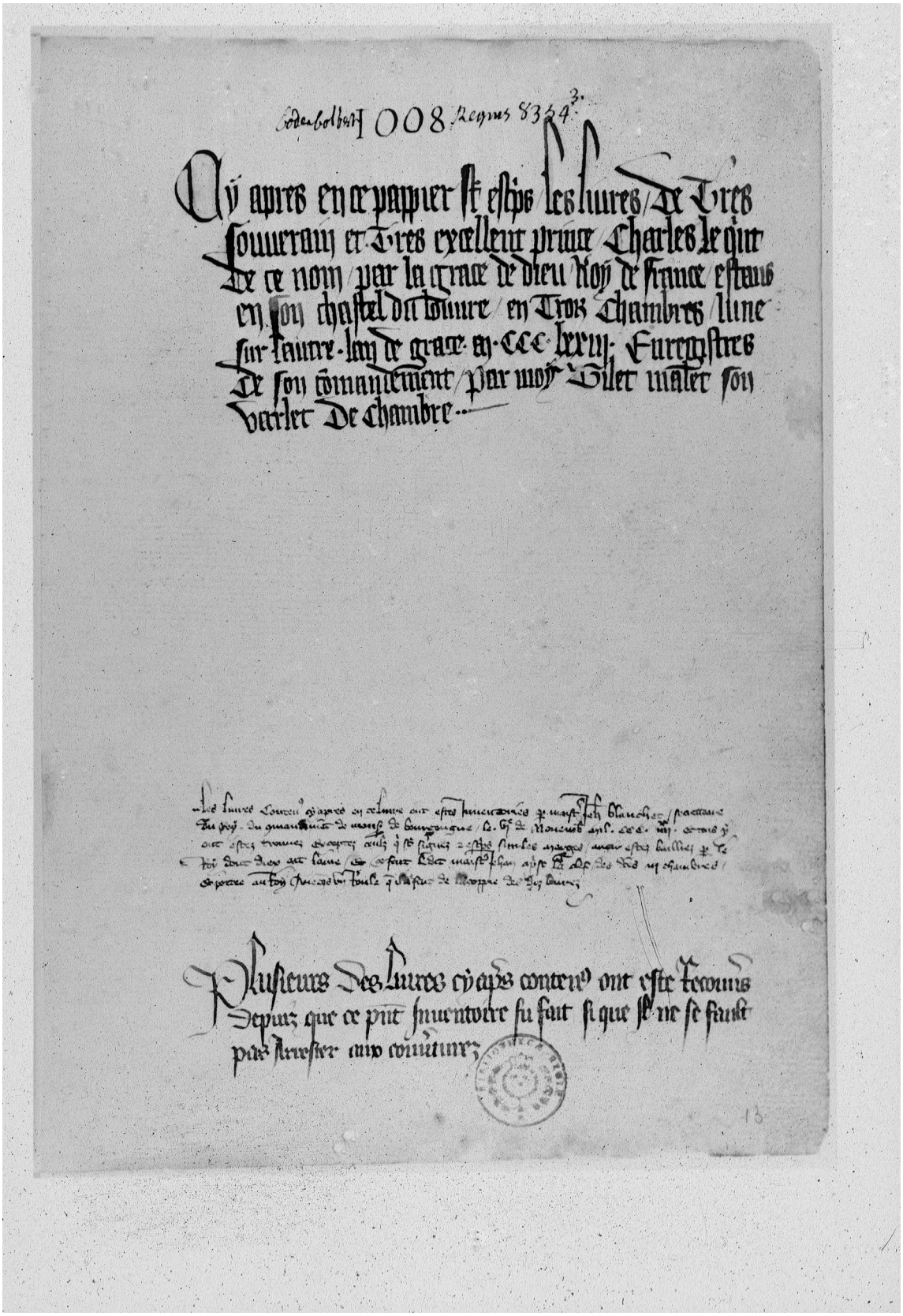
On ne conserve pas de documents d'archives relatant la création de la librairie de Charles V. Toutefois, les prologues des œuvres dédiées au souverain permettent de suivre l'approfondissement de la réflexion des conseillers du roi et d'appréhender les fondements intellectuels, moraux et historiques sur lesquels elle repose.

Lorsque, en 1362, Guillaume Oresme dédie au dauphin Charles, alors « gouverneur du royaume » sa traduction du *Quadripartite* de Ptolémée, il inscrit la démarche du jeune prince, dans le transfert de savoir et la continuité dynastique, selon un modèle convenu des miroirs des princes qui remonte au moins à saint Louis [5] : ne voulant être en reste de son devoir de mémoire et de vertu, le dauphin fait traduire Ptolémée, comme son père Jean le Bon a fait traduire les *Décades* de Tite-Live (par Pierre Bersuire) et la Bible (par Jean de Sy).

3 Sur la librairie du Louvre, voir Léopold DELISLE, *Recherches sur la Librairie de Charles V*, Paris, 1907, 2 vol et 1 vol. de pl. ; *La Librairie de Charles V* [exposition à la Bibliothèque Nationale (catalogue par François Avril)], Paris, 1968 ; Marie-Hélène TESNIÈRE, « La Librairie modèle », dans *Paris et Charles V, arts et architecture*, Frédéric PLEYBERT éd., Paris, 2001, p. 225-233 (Paris et son patrimoine) ; Yann POTIN, « A la recherche de la Librairie du Louvre : le témoignage du manuscrit français 2700 », *Gazette du livre médiéval*, t. 34, 1999, p. 25-36 ; IDEM, « Le dernier garde de la librairie du Louvre… Léopold Delisle et son édition des inventaires », *Gazette du livre médiéval*, t. 36, 2000, p. 36-42 et t. 37, 2001, p. 1-8.

4 Cette première salle est lambrissée d'un bois précieux venu de la Baltique ; on a suspendu aux murs des lutrins ; elle est éclairée de chandeliers d'argent.

5 Serge LUSIGNAN, « La topique de la *translatio studii* et les traductions françaises des textes savants au XIVe siècle, dans *Traduction et traducteurs au Moyen Âge,* Geneviève CONTAMINE éd., Paris, 1989, p. 303-315.



Paris, BnF français 2700, f. 1 : Inventaire de la librairie de Charles V par Gilles Malet

« Anciennement, le commun langage du peuple rommain estoit latin, mais les estudians usoient de grec, pour ce que en grec estoient les sciences escriptes ; puis, afin que il peussent plus communement et plus legierement les sciences entendre, leurs princes firent par philosophes les livres de grec translater en latin**.** Et estoit lors illecques le grec ou resgart du latin, comme est ici maintenant le latin ou resgart du françois.

Car françois est un biau langage et bon**,** et sont plusieurs gens de la langue françoise qui sont de grant entendement et de excellent engin et qui n'entendent pas souffisaument latin .

Et pour ce les vaillans roys de France ont fait aucuns livres translater en françois, et principalment la divine escripture et certaines hystoires plaines de bons examples et dignes de memoire ; desquels roys est issu Charles, hoir de France, a present gouverneur du royaume, qui nulle vertu ne veut trespasser ne laissier, en laquelle il ne ensuive ou sourmonte ses bons predecesseurs**.**

Et aprés ce qu'il a en son language l'Escripture divine, il veut aussi avoir des livres en françois de la plus noble science de cest siecle, c'est vraie astrologie sans supersitition ...» [6].

Il n'est alors question que de « la beauté » de la langue française et du devoir du roi ; le roi Ptolémée n'est encore évoqué que comme astrologue.

C'est assurément le prologue de la traduction des *Voies de Dieu* de sainte Élisabeth qui marque, en 1372, « l'acte de naissance » de la librairie royale , sous l'égide de saint Jérôme, traducteur de la Bible, et de Ptolémée, fondateur de la bibliothèque d'Alexandrie ; une bibliothèque encyclopédique en français, comme l'atteste l'évocation de la diversité des langues, du nombre de livres, de la variété des matières ; une bibliothèque dont le roi de France est le maître d'œuvre, car c'est son devoir de roi, mais aussi parce que, semble-t-il, c'est lui qui en sélectionne les titres, comme il a retenu les *Voies de Dieu* dans la liste des livres que lui a fournie, son sergent d'armes, Jacques Bauchant :

« …Mon tres redoubté signeur, pour ce que la memoire des hommes est labile, et afin que les fais et les choses advenues ne cheissent en oubliance, fu trouvé a mettre en escript ce qui par les vaillans hommes et sages estoit et seroit fait, dit et advisié.

Ad ce donna en partie fourme et matere Carmentis, autrement dit Nichostrata, mere Evander, qui fu des premiers qui habiterent ou lieu ou depuis fu fondee Rome ; laquelle trouva premierement les lettres latines, et Cadmus les lettres en grec, et Moyses celles en hebrieu, et ainsi de chascun langage par lesquelles les anciens philosophes ordenerent les choses notables estre mises et escriptes en livres.

Et encores, pour ce que chascun ne les povoit pas entendre pour la diversité des langues et languages, s'estudierent les sages anciens pour le bien public a translater les livres des uns langages es autres. Donc l'on troeve en escript que pour miex fourmer proprement le language caldien et pour le justement translater, monseigneur saint Jerome se fist lier les dens.

Et est chose couvenable et aussi comme neccessaire tant aus petis comme aus grans d'avoir livres pluseurs et de pluseurs translations, pour ce que le latin n'est pas si entendible ne si commun que le language maternel, et par especial apartient aux princes terriens a en avoir pluseurs, pour ce que leur doctrine puet et doit profiter a tous ; et sur tous les autres, a vous qui estes le souverain roy terrien, appartient a en avoir de toutes manieres et a en faire translater pour votre peuple gouverner et entroduire en science et en bonnes meurs par exemple de bonne et ordenee vie**,** laquele puet estre sceue par la lecture d'iceus.

Car l'en troeve es hystoires anciennes que Tholomeus Philadelphus qui fu roy d'Egypte, et lequel repara la science d'astronomie avoit en sa librarie .L. mille volumes de diverses sciences ; et ja soit que il fust paiens, pour ce que il vint a sa congnoissance que les juis avoient la Loy divine, laquelle Dieu avoit baillié a Moyses, il manda a Eleazar, evesque de juis, qu'il li envoiast la Loy par escrit avec .VI. persones de chascune lignie pour la translater, afin que icelle translatee il la tenist et feist tenir a son peuple.

Et ceste noble affection de faire translater livres, especiaument historiens et morauz, avés vous eu toudis en volenté et propos ; et est chose comme toute notoire, mon tres redoubté seigneur, quant de vostre benigne grace il vous plut a moy faire tant de honneur comme de moy retenir a vous et faire votre sergant d'armes, pour ce que il vous fu raporté d'aucuns que je avoie pluseurs livres et que je m'i cognoissoie aucunement,

6 Edité d'après le manuscrit BnF, Français 1348, f. 1. Un certain nombre de ces prologues ont été transcrits par Caroline BOUCHER dans sa thèse, *La Mise en scène de la vulgarisation, les traductions d'autorités en langue vulgaire aux XIIIe et XIVe siècles*, 2002, t. II. De même Serge LUSIGNAN, *« Vérité garde le roy » : la construction d'une identité universitaire en France (XIIIe-XVe siècle)*, Paris, 1999, p. 247-261.

vous me commandastes que je vous apportasse par escript les titres de tous les livres que je avoie par devers moy, lesquiex vous apportai et oïstes lire, et especialment ceulz en latin, entre lesquiex vous advisastes le title d'un petit livret intitulé le *Livre des voies de Dieu…*»[7].

La même année, Jean Corbechon, dans le prologue de sa traduction du *De proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais, est encore plus explicite. Prenant pour thème un passage du livre de la *Sagesse* (VI, 22), il associe toutes les composantes du livre – lecture, étude, production matérielle, production intellectuelle – à cette *sapientia* royale fondement d'un bon gouvernement, source de longévité dynastique, les déclinant selon la chronologie des « nobles roys puissans qui, ou temps ancien, ont vaillanment gouverné le monde en divers lieu et en diverses regions » : Ptolémée, Alexandre, César, Théodose et « saint » Charlemagne. Tous furent bons philosophes et bons astrologues. Ils prenaient part à la production intellectuelle, en écrivant eux-mêmes comme César ou en s'entourant de lettrés (Alexandre d'Aristote, Charlemagne d'Alcuin). Ils suivaient la production matérielle des livres : César dicte à ses secrétaires ; Charlemagne fait peindre dans ses livres des représentations des arts libéraux (?). Les uns et les autres font instruire leurs enfants par les meilleurs maîtres.

Puis vient le très célèbre passage qui place cette bibliothèque encyclopédique sous le patronage du roi Salomon, le modèle de perfection royale :

« …Or appert dont clerement que entre les desirs humains de cuer royal, le desir de sapience doit estre le principal, si comme il estoit au roy Salemon qui a Dieu demanda qu'il lui donnast science et sapience par laquelle il peust gouverner son pueple justement ; et Dieu lui donna un cuer sage et entendant ainsi comme il est escript ou tiers *Livre des Roys*. Pourtant disoit Tulles ou livre de ses *Distinctions* que savoir est oevre royal, et Seneque ou livre de ses *Epistres* si dit que le secle estoit d'or quant les sages gouvernoient.

Cest desir de sapience, prince tres debonnaire, ait (*sic pour* a) Dieu fichié, planté et enraciné en vostre cuer tres fermement des vostre jonnesce, si comme il apert manifestement en la grant multitude de livres de diverses sciences que vous assemblez chascun jour par vostre ferme diligence, esquelz livres vous puisiez la parfonde eaue de sapience au seau de vostre vif entendement pour l'espandre aux conseilz et aux jugemens et au proffit du pueple que Dieu vous a mis a gouverner.

Et pour ce que la vie d'un homme ne souffiroit mie pour lire les livres que vostre noble desir a assemblez, et par especial ou temps present vous ne les povez veoir ne visiter pour cause de voz guerres et de l'administracion de vostre royaume et de pluseurs autres, grandes occupacions qui chascun jour sourdent et viennent a vostre grant magnificence, pourtant est venu en vostre noble cuer un desir d'avoir le *Livre des proprietés des choses*, lequel est ainsi comme une somme general de toutes matieres, car il traitte de Dieu et de ses creatures, tant visibles comme invisibles, tant corporelles commes espirituelles, du ciel de la terre et de la mer, de l'air et du feu et toutes les choses qui en eulx sont.

Et au desir que vostre royal cuer a d'avoir ce livre, puet on congnoistre evidamment que vous estes habitué et revestu de l'abbit de sapience… »[8]

Enfin, en 1372 encore, reprenant et développant le prologue de Corbechon, toujours sur le thème de *Sagesse* VI, 26, Jean Golein dans son prologue au *Rational des divins offices* confère à la librairie royale son assise politique et religieuse, en lui donnant sa place dans l'histoire universelle des monarchies.

« …Car il est escript, *Sapientia* VI, *capitulum* 26 : *Rex sapiens stabilimentum populi* : « Le roy sage est establissement et sureté du peuple ». Et pour ce trouvons nous en pluseurs escriptures que non mie tant seulement le roy Salemon enqueroit a savoir de toutes choses sagement, mais trouvons que les roys qui ont tenu les nobles monarchies des grans empires et nobles royaumes ont enquis et encerchié sagement de toutes choses, et lisoient et enqueroient les livres et les escriptures diverses, si comme il appert

des Rommains et empereurs paiens,
de Phtolomee et les Egiptiens,
du grant Caan et les Tartariens,

[7] Edité d'après le manuscrit BnF Français 1792, f.1v-2.

[8] Edité d'après le manuscrit BnF, Français 16993, f. 1v-2. On ne peut manquer de rapprocher la phrase « esquelz livres vous puisiez la parfonde eaue de sapience au seau de vostre vif entendement » du puits avec un seau, qui fut un des emblèmes de Matthias Corvin, voir Paola DI PIETRO LOMBARDI, « Mattia Corvino e suoi emblemi », dans *Nel segno del Corvo : libri e miniature della biblioteca di Mattia Corvino re d'Ungheria (1443-1490)*, 2002, Modena, p. 116-128.

de Salemon et les juifs sachans,
de Alixandre et les Grejoys puissans,
du noble Charlemaine et les chretiens vaillans …».

Et de reprendre un à un le rapport des grands empires aux livres et au savoir. « … Tant comme les empereurs et dux romains orent la pericie des lettres et escriptures et des livres de sapience, ilz furent victorieux… adonc estoit le siecle benoit…le monde estoit doré … ». L'exemple de Ptolémée est particulièrment intéressant car il est l'occasion d'associer livres, lumière et astrologie : « … Ptholomee Philadelphe qui fu le plus grant de la monarchie des Egiptiens… demanda a Demetrie, garde de ses livres combien estoit le nombre des volumes de sa librairie ; lequel Demetrie respondi qu'il en y avoit .XX . mile… » Quant à Théodose, il « fist une lumiere en son estude par art tellement ordenee que sans administracion d'aucuns elle airdoit touz jours … Cestui dit *Quod sapiens dominatur astris* ». La série s'achève sur Charlemagne : « Aussi appert en l'empereur Charlemagne qui fu monarche le plus noble des chretiens, lequel avoit son maistre Alcuin qui lui apris les .VII. ars. Iceluy empereur laboura moult pour la foi catholique eslever… En ceste foy ont ensuyvi les nobles roys de France leur droit patron ledit saint Charles, et par especial le sage roy Charles regnant en France l'an CCCLXXII… »[9]

Peinte en tête de la traduction du *Policratique* de Jean de Salisbury de 1372, la célèbre miniature du roi Charles V, assis devant sa roue à livres, ne figure pas seulement l'image symbolique de la fondation de la librairie, elle l'inscrit de manière évidente dans les prérogatives royales (ill.). Tandis que la main du roi désigne le verset biblique inscrit sur le livre : « *Beatus vir qui in sapientia morabitur et in justitia meditabitur (et in sensu cogitabit circonspectionem Dei)* » (Ecclésiastique XIV, 20), la main de Dieu le bénit, et en lui insufflant l'esprit de sagesse et de justice, lui confère la *potestas*, le pouvoir de gouverner[10].

A la fin du règne, en 1378, le *Songe du Vergier* fait du savoir des princes un rempart contre la tyrannie, et en ce sens la bibliothèque royale est qualifiée de « tresor » : « Il appiert donques clerement que ce n'est pas chose detestable, mez est profitable mesmement a un Roy, avoir plusieurs livres, vieux et noveaux, pour y avoir recours en temps et en lieu… et est biau tresor a un Roy avoir grant multitude de livres »[11]

Les métiers du livre

Cette démarche « d'édifier » une bibliothèque royale ne témoigne pas seulement de l'intérêt du souverain pour le savoir, elle prend place dans une réflexion sur les conditions matérielles de la production du livre et s'accompagne à ce titre d'un réel soutien à ses artisans.

Sous le règne de Charles V apparaissent en effet les premiers « écrivains du roi » appelés parfois « librairies du roi »[12]. Ce ne sont pas seulement de merveilleux calligraphes, comme le rappelle Christine de Pizan, ce sont eux qui organisent la production des livres destinés au roi. Jean Lavenant, qui travaillait déjà pour Jean le Bon, est désigné en 1364 comme *scriptor librorum regum* et reçoit à ce titre un salaire de 4 sous par jour ; on lui doit la copie du *Livre du sacre* de Charles V (ms. Londres, B.L., Tiberius B VIII)[13]. Raoulet d'Orléans, dont on a reconnu l'écriture perlée dans une vingtaine de manuscrits, rapporte, indirectement, en introduction à la Bible historiale offerte par Jean Vaudetar au roi, en quoi consiste cette fonction d'écrivain-libraire du roi[14] : aller et venir dans Paris,

9 Edité d'après le manuscrit BnF, français 437, f. 1v-3.

10 Marie-HélèneTESNIÈRE, « Un cas de censure à la Librairie de Charles V : le fragment du manuscrit BnF fr. 24287», *Cultura neolatina*, t. 65, 2005, p.273-285. Voir l'édition de la traduction du *Policratique* de Jean de Salisbury par Charles BRUCKER, parue en plusieurs étapes, en 1985, dans la revue *Le Moyen français* en 1987, en 1994 et en 2006.

11 *Le* Songe du Vergier*, édité d'après le manuscrit Royal 19 C IV de la British Library* par Marion SCHNERB-LIÈVRE, Paris, 1982, t. I, p. 228.

12 Kouky FIANU, *Histoire juridique et sociale des métiers du livre à Paris (1275-1521)*, thèse Ph. D. de l'Université de Montréal, 1991, *passim* ; Richard et Mary ROUSE, *Manuscripts and their Makers, Commercial Book Producers in medieval Paris, 1200-1500*, 2000, t. 1, p. 261-283

13 Patrick M. DE WINTER, « The Grandes Heures of Philipp the Bold, Duke of Burgundy : the Copyist Jean L'Avenant and His Patrons at the French Court, *Speculum*, t. 57 (1982), p. 786-842.

14 K. FIANU, *Histoire juridique et sociale*, *op. cit*. p. 427-428 ; R. et M. ROUSE, *Manuscripts and their Makers, op. cit.*, t. 2, p. 121-122 et 211.

entre le quartier Saint-Séverin et la rue Neuve-Notre-Dame pour coordonner la réalisation de cette bible splendide aujourd'hui conservée au Musée Mermanno-Westreenianum (ms.10 B 23) de La Haye :

> « … C'onques je ne vi en ma vie
> Bible d'ystoires si garnie,
> d'une main pourtraites et faites,
> pour lequelles il en a faites
> plusieurs alees et venues
> soir et matin parmi les rues
> et mainte pluie sur son chief
> ains qu'il en soit venu a chief.. »

Désigné dans un mandement royal de 1371 comme « nostre escripvain », puis en 1373 comme « libraire du roy » Henri Luillier, dont on n'a pas encore identifié l'écriture, signale qu'il revient également au libraire du roi de superviser la reliure des livres royaux : à ce titre en effet, il fait habiller de chemises de soie deux exemplaires du gouvernement des princes fait pour le roi (Besançon 434 et Français 1728)[15].

La liberté qu'Henri du Trévou prend à signer les manuscrits qu'il copie pour Charles V et la responsabilité qu'on lui confie de parfaire la première partie de l'exemplaire des *Grandes Chroniques de France* pour le roi (BnF, ms. Français 2813) témoignent de la confiance que le roi et ses conseillers ont en ces « écrivains du roi »[16].

Aux quatre écrivains-libraires du roi », il convient d'associer quatre enlumineurs dont on retrouve fréquemment la main dans les manuscrits copiés pour Charles V, et qui semblent bien avoir fait fonction d'enlumineur du roi, même si aucun document ne les désigne expressément en ces termes: le Maître de la *Bible* de Jean de Sy (désigné d'après le manuscrit BNF, Français 15397), le maître du *Policratique* (désigné d'après le manuscrit BnF, Français 24287), le Maître du *Livre du sacre* (désigné d'après le manuscrit Londres, British Library, Tiberius Cotton B VIII) et le Maître des *Voyages* de Jean de Mandeville (désigné d'après le manuscrit BnF, Nouvelle Acquisition Française 4515-4516)[17].

Remarquons que dès 1368 et 1369, Charles V avait en quelque sorte donné ses lettres de noblesse à la profession, en accordant aux libraires, écrivains, enlumineurs, relieurs et parcheminiers travaillant avec l'Université les mêmes privilèges (exemption du guet et de la garde de la ville, exemption des taxes prélevées sur le vin et le blé) qu'à ses maîtres et étudiants, une manière de reconnaître leur rôle dans la diffusion du savoir[18].

La politique éditoriale

On a depuis longtemps, à la suite de Christine de Pizan, magnifié la « politique de traduction » du sage roi qui fit traduire une trentaine d'œuvres relevant de tous les domaines du savoir, de latin en français : l'astrologie alors qu'il n'était encore que dauphin et en particulier Zael et Messehallach, dès 1359 et le *Quadripartite* de Ptolémée, en 1362-1363[19] ; les vies de saints, livres d'édification ou de liturgie, tels que par exemple les *Collectanea* de Jean Cassien, le *Rational des divins offices* de Guillaume Durand en 1372 et les *Voies de Dieu* de sainte Élisabeth, en 1372 ; des encyclopédies ou des sommes historiques et exemplaires, comme la *Fleur des histoires* de Bernard Gui, le *De proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais et les *Facta et Dicta memorabilia* de Valère Maxime ; sans

15 K. FIANU, *Histoire juridique et sociale*, *op. cit.*, p. 344 ; R. et M. ROUSE, *Manuscripts and their Makers, op. cit.*, t. 2, p. 51. Sur la reliure des manuscrits, voir en particulier Nathalie COILLY, « La reliure d'étoffe à l'époque de Charles V : l'exemple de Jean de Berry (1340-1416) », *Bulletin du Bibliophile*, 2001, p. 7-34.

16 K. FIANU, *Histoire juridique et sociale, op. cit.*, p. 346 ; R. et M. Rouse, *Manuscripts and their Makers, op. cit.*, t. 2, p. 50.

17 Carra Ferguson O'MEARA, *Monarchy and consent : the Coronation book of Charles V of France, British Library, Cotton, Ms Tiberius B. VIII*, London, 2001 ; François AVRIL, « Le parcours exemplaire d'un enlumineur parisien à la fin du XIVe siècle : la carrière et l'œuvre du maître du *Policratique* de Charles V », dans *De la sainteté à l'hagiographie : genèse et usage de la Légende dorée*, Barbara FLEITH et Franco MORENZONI éd., Genève, 2001, p. 265-282.

18 K. FIANU, *Histoire juridique*, *op. cit*., p. 98-101

19 Correspondant respectivement aux manuscrits de la BNF, Nouvelle acquisition française 18867 et Français 1348.

Paris, BnF français 24287, f. 2 : Jean de Salisbury, *Policratique*

Paris, BnF français 606, f. 1 : Christine de Pizan offre l'*Epître d'Othéa* à Louis d'Orléans

parler des œuvres maîtresses la *Cité de Dieu* de saint Augustin et la Bible par Raoul de Presles et le corpus moral et astrologique d'Aristote par Nicole Oresme (*Éthiques, Politiques et Économiques* entre 1371 et 1374, *Du ciel et du monde*, en 1377)[20].

On a plus récemment mis en relation ces traductions avec la volonté de donner au français le statut de langue du savoir à l'égal du latin et ce particulièrement au moment où la légitimité dynastique de Charles V est contestée par le roi d'Angleterre : « Et pour ce est-ce une chose aussi comme hors nature que un homme regne sus gent qui ne entendent son maternel langage » dit Nicole Oresme[21]. On a également depuis une dizaine d'années étudié l'élaboration des cycles iconographiques qui illustrent ces nouveaux textes, qui sont comme un commentaire dirigé de l'œuvre[22]. Il faut aujourd'hui prendre conscience que ces différents éléments ne sont que les aspects particuliers d'une véritable politique éditoriale conçue comme un enjeu de l'autorité royale.

À côté des traductions existe en effet un programme de rééditions d'œuvres plus anciennes dont on n'a pas encore pris toute la mesure et dont les deux plus importants témoignages sont l'édition des *Grandes Chroniques de France* pour Charles V, dans le splendide manuscrit de la BnF, Français 2813, et la version des *Décades* de Tite-Live contenue dans le manuscrit de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, manuscrit 777. S'appuyant en particulier sur les annotations portées par le chancelier Pierre d'Orgemont dans les marges des *Chroniques de France* de Primat (Sainte-Geneviève manuscrit 782) à l'intention du copiste Henri du Trevou, Anne Hedeman a bien montré comment, ici et là, certains chapitres avaient été corrigés voire supprimés, comment un cycle iconographique spécifique avait été élaboré, avant que le texte ne fût poursuivi par la Chronique de Richard Lescot, le manuscrit de Charles V étant une seconde fois corrigé, puis par la Chronique des règnes de Jean le Bon et Charles V[23].

Nous avons pu faire une étude comparable sur les deux manuscrits des *Décades* de Tite-Live en français qui firent partie de la Librairie du Louvre : le manuscrit Français 20312ter qui présente une première révision et mise en image de la traduction de Pierre Bersuire achevée en 1358, et le manuscrit Sainte-Geneviève 777, dont le texte a été récrit, ici et là, et le cycle iconographique réélaboré à l'intention du souverain[24].

La diffusion

Ce sont ces textes édités ou réédités sous Charles V qui, par le jeu de copies dans les bibliothèques des princes, frères du roi, puis celles de leur entourage curial, constitueront le fonds commun unissant les propriétaires des bibliothèques aristocratiques françaises, dans la seconde moitié du XVe siècle, dans une même conscience politique. Définissant un programme de lecture pour de jeunes princes, certain passage du *Songe du Viel pelerin* de Philippe de Mézières semble préfigurer les modalités de la diffusion des textes essentiels de cette Librairie royale – excepté pour les livres d'astrologie[25]. La réalité de la transmission des œuvres reste toutefois difficile à

20 L. DELISLE, *Recherches, op. cit.*, t. 1, p. 82-119 ; Jacques MONFRIN, « Humanisme et traductions au Moyen Âge », repris dans *Études de philologie romane*, Genève, 2001, p. 769-771 ; Jacques KRYNEN, *L'Empire du roi, idées et croyances politiques en France, XIIIe-XVe siècles*, Paris, 1993, p. 228-231 ; Jean-Patrice BOUDET, *Histoire culturelle de la France*…, Paris, 1997, p. 276-283. Voir aussi C. BOUCHER, *La Mise en scène de la vulgarisation*, *op. cit., passim*.

21 Cité par Jacques KRYNEN, *L'Empire du roi*, Paris, 1993, p. 114-115. Voir aussi Serge LUSIGNAN, *La Langue des rois au Moyen Âge* : *le français en France et en Angleterre*, Paris, 2004.

22 Voir en particulier Claire RICHTER SHERMAN, *Imaging Aristotle : verbal and visual representation in fourteenth-century* France, London, 1995.

23 Anne D. HEDEMAN, *The Royal Image, Illustrations of the* Grandes Chroniques de France, *1274-1422*, Berkeley-Los Angeles-Oxford, 1991, p. 95-132.

24 Marie-Hélène TESNIÈRE « Les deux livres du roi Charles V : l'exemple des *Décades* de Tite-Live en français », à paraître dans Corpus regni. *Mélanges en l'honneur de Colette Beaune*.

25 Philippe de Mézières, le *Songe du vieil pelerin*, G.W. COOPLAND éd., Cambridge, 1969, t. II, p. 220-224.

Paris, BnF français 1082, f. 3 : Nicole Oresme, trad. d'Aristote, *Du Ciel et du monde*

apprécier, en l'absence d'étude particulière sur la tradition textuelle et la tradition iconographique de chacune d'entre elles.

Deux éléments semblent toutefois témoigner de cette « expansion » de la librairie royale, étroitement liée « aux cercles » du pouvoir : ce sont la scène de dédicace et le modèle du prince lettré.

Placée en tête de l'œuvre, la scène de dédicace, où l'auteur agenouillé offre, ou plutôt « fait l'hommage » de son livre au souverain, apparaît en nombre dans les ouvrages présentés au roi Charles V. Comme l'a bien montré Roger Chartier, cette scène-frontispice n'est pas de « pure forme », mais bien une manière d'acceptation de l'œuvre par le souverain qui, ce faisant, se porte garant de sa diffusion[26]. Le fait est que les proches parents du roi, Jean de Berry, Philippe le Hardi, Louis de Bourbon, Louis d'Orléans (ill.) reprendront, au début du XVe siècle, à leur compte, cette représentation symbolique de leur activité de mécène[27].

Chacun d'eux adoptera également le modèle du prince lettré, magistralement valorisé par le sage roi, comme un des symboles du rôle qu'ils entendent jouer dans la conduite des affaires du royaume. Pressenti d'abord comme régent, Louis d'Anjou emprunte dans la librairie royale, en 1380 et 1381, une trentaine de manuscrits parmi les plus précieux que possède Charles V, ouvrages récemment parus, traductions en cours comme celle de Valère Maxime ou de la Bible de Jean de Sy, mais aussi un *De Agricultura* de Pierre de Crescens qui provient sans doute de la bibliothèque d'un de ses ancêtres Charles d'Anjou, et que nous identifions avec le manuscrit Latin 9328 de la BnF[28].

C'est finalement Jean de Berry qui fait achever par Nicolas de Gonesse la traduction de Valère Maxime (vers 1400-1401), tandis que les inventaires de sa librairie attestent qu'un certain nombre des manuscrits de Charles V passèrent entre ses mains, à commencer par l'exceptionnel exemplaire des *Grandes Chroniques de France* du roi (manuscrit français 2813 de la BnF) ou encore un exemplaire *Du Ciel et du monde* de Nicole Oresme (manuscrit Français 1082 de la BnF) que nous avons pu identifier[29].

Quant à Louis d'Orléans, il poursuit la traduction de la Bible de Jean de Sy commencé par son grand-père Jean le Bon, et a à cœur de reproduire le modèle paternel de bâtisseur d'édifices et de bibliothèque. Ne prend-il pas à son service, en 1392, Gilles Malet pour organiser la belle librairie qu'il installe en 1397 dans son hôtel de la Poterne ? Ne fait-il pas également travailler un des écrivains du roi Raoulet d'Orléans ? Sa bibliothèque nous est connue à travers celle de son fils Charles d'Orléans ; ce dernier n'aura d'ailleurs, semble-t-il, de cesse de racheter en Angleterre les livres de son grand-père, dispersés à la mort du duc de Bedford, en 1435, en particulier l'exemplaire des *Voies de Dieu* de sainte Élisabeth, que nous avons déjà évoqué (manuscrit Français 1792 de la BnF).[30]

Le programme de recherche sur la librairie de Charles V et Charles VI

Cette librairie royale prestigieuse, qui fut au cœur de la culture aristocratique du Moyen Âge et est en quelque sorte à l'origine de la Bibliothèque nationale de France, nous est encore relativement mal connue aujourd'hui, bien que les travaux pionniers de

26 Roger CHARTIER, « Le prince, la bibliothèque et la dédicace », dans *Le Pouvoir des bibliothèques, la mémoire des livres en Occident*, Marc BARATIN, Christian JACOB éd., Paris, 1996, p. 204-223.

27 Voir par exemple le manuscrit BnF Français 131, f. 1 : Laurent de Premierfait remet sa traduction des *Cas des nobles hommes et femmes* de Boccace au duc de Berry ; ou encore le manuscrit BnF Français 606, f. 1 : Christine de Pizan offre l'*Épître d'Othéa* à Louis d'Orléans.

28 Le manuscrit Latin 9328 fait à Naples dans le premier quart du XIVe siècle pourrait provenir de la bibliothèque de Charles II d'Anjou, à qui Pierre de Crescens avait dédié son œuvre entre 1305 et 1309. Voir une intéressante approche du rôle de Louis d'Anjou, dans Yann POTIN, « Le coup d'État « révélé » : régence et trésors du roi (septembre-novembre 1380) », dans *Coups d'État à la fin du Moyen Âge, aux fondements du pouvoir politique en Europe occidentale*, François FORONDA, Jean-Philippe GENET et José-Manuel NIETO SORIA éd., Madrid, 2005 Collection de la Casa Velazquez, t. 91), p. 181-211.

29 L. DELISLE, *Recherches, op. cit.,* p. 313.

30 Pierre CHAMPION, *La Librairie de Charles d'Orléans*, Paris, 1910, p. X-XVI.

Paris, BnF français 1792, f. 1 : Sainte Elisabeth, *Les Voies de Dieu*

Léopold Delisle, dans ses *Recherches sur la Librairie de Charles V* (1907) entremêlent les données des différents inventaires. Plus récemment les précieuses études de François Avril, en particulier l'exposition, *La Librairie de Charles V* (BnF 1968), ont identifié les plus prestigieux des manuscrits enluminés.

La Bibliothèque nationale de France a donc, par mes soins, lancé un programme de recherche sur la librairie du Louvre, auquel collaborent deux chercheurs de l'Institut de recherche et d'histoire des textes, Françoise Féry-Hue et Monique Peyrafort. Son objectif est de proposer à terme à la communauté scientifique une reconstitution virtuelle de la librairie de Charles V et Charles VI. Le programme prévoit, dans un premier temps, l'édition des inventaires principaux (de 1380 registre et rouleau, de 1411, de 1413 et de 1424), l'identification des œuvres et des possesseurs anciens décrits dans les inventaires ainsi que la localisation des manuscrits subsistants dans les bibliothèques françaises et étrangères. Ainsi espère-t-on pouvoir répondre à quelques questions assez simples : de quelle manière s'est constituée cette librairie ? Comment était-elle organisée matériellement ? Comment les œuvres se sont-elles diffusées ? Quelles furent les filières de dispersion ? Sans parler des nouveaux manuscrits que nous espérons identifier….

La bibliothèque du souverain et les cénacles humanistes

Donatella Nebbiai

Dès les premières décennies du Quattrocento, dans les villes les plus importantes d'Europe et surtout d'Italie, des cénacles associent lettrés et savants (les doctes grecs y ont parfois joué un rôle important), désireux de partager livres et renseignements érudits[1]. Les seigneurs, soucieux de renforcer leur pouvoir personnel, s'intéressent à ces associations, qu'ils utilisent comme des relais de leur action politique. C'est ainsi que les cénacles ont participé activement à la mise en place des grandes bibliothèques d'État. L'histoire de la bibliothèque de Matthias Corvin se situe pleinement dans ce mouvement. Il s'agit de contribuer à préciser les enjeux de ces associations qui préfigurent les académies et dont le modèle va donc perdurer en Europe durant toute la Renaissance. Après avoir évoqué leur action dans le cadre de la politique culturelle des seigneurs humanistes, je parlerai des membres des cénacles qui, à différents degrés, interviennent dans le processus de création des bibliothèques d'État. J'étudierai pour finir de plus près le cas de l'un de ces cénacles. Actif à Florence dès le milieu du siècle, il se distingue pour avoir compté parmi ses membres des Hongrois ; l'exemple va nous permettre de mesurer l'attrait que la cour de Bude a exercé, pendant toute la durée du règne de Corvin, sur les savants et les bibliophiles.

Bibliothèques d'État et politiques culturelles

Si la décision de créer une bibliothèque revient au prince humaniste, les savants qui l'entourent sont vite impliqués dans ce projet. Matthias Corvin, dès son accession au trône en 1458, a pensé à fonder la *Corviniana*. Aussi les grands événements de son règne correspondent-ils aux étapes du développement de la bibliothèque. A partir de 1464, par exemple, date du couronnement officiel de Matthias, de nombreux manuscrits sont commandés en Italie du Nord. Après le mariage du souverain avec Béatrice d'Aragon en 1476, des manuscrits copiés en Italie du sud arrivent à la cour. La reine, qui est, elle aussi, une grande bibliophile, commence à rassembler sa propre collection.

De 1480 à 1490, le mécénat de Matthias reflète sa politique dynastique. Le roi contrôle de près l'action de son entourage, auquel il commande notamment la réalisation de splendides recueils historiques et généalogiques, décorés de ses armes et de ses emblèmes et destinés à célébrer sa lignée. En revanche, au cours des premières années de son règne, Corvin a acquis surtout des livres de théologie, de philosophie, de sciences, d'astronomie, qui correspondaient davantage alors à ses intérêts personnels. Ainsi, en 1459, il a demandé à l'astronome de Dubrovnik

[1] Vittorio DE CAPRIO, « I cenacoli umanistici », *Letteratura italiana, I. Il letterato e le istituzioni*, Alberto ASOR ROSA éd., Turin, 1982, p. 799-822 ; Remigio SABBADINI, *Le scoperte dei codici latini e greci nei secoli XIV e XV*, Florence, 1967 ; Deno John GEANAKOPLOS, *Greek scholars in Venice : Studies in the Dissemination of Greek Learning from Byzantium to Western Europe*, Cambridge, Mass., 1962 ; Luciano GARGAN, « Gli umanisti e la biblioteca pubblica », dans *Le biblioteche nel mondo antico e medievale*, Guglielmo CAVALLO éd., Bari, 1988, p. 163-186.

Johannes Gazulič de lui apporter des livres[2]. À cette époque, les savants et conseillers qui l'entourent semblent avoir pesé davantage que par la suite sur ses choix politiques et culturels. La personnalité la plus marquante est alors János Vitéz, son ancien précepteur, qui devient ensuite archevêque d'Esztergom.

Ce savant, proche de la Maison Hunyadi, dispose à son tour d'un cercle de fidèles collaborateurs[3]. Dès le milieu du siècle, il encourage les contacts avec les savants italiens, dont il va imposer la présence à la cour en exigeant que leur soient confiées des responsabilités importantes. Vitéz commande aussi très vite des manuscrits en Italie; c'est sans doute à sa demande, par exemple, que le 2 août 1454 Ladislas, frère de Matthias, écrit à Borso d'Este pour lui demander des livres d'histoire.

L'évêque compte aussi, parmi ses amis, le pape humaniste Pie II, avec qui il a entretenu une correspondance suivie. Nous n'en avons conservé qu'une dizaine de lettres, toutes venant du pape, mais elles confirment bien que les deux hommes ont échangé des livres. En 1455, par exemple, Piccolomini adresse à Vitéz une relation du concile de Ratisbonne. En authentique humaniste, le pape affiche ses distances avec la mode des livres luxueux ; il vante la sobriété du recueil et surtout la qualité de son contenu :

Rogasti me, pater observantissime, tibi ut aliquid novi operis scriberem. Nolui tuo desiderio deesse […]. *Scripsi pauca de Ratisponensi concilio, eaque tuo nomine dicavi. Nunc ad te mitto, neque minio rubricata, neque pergameno tradita, nihil ornati, nihil habencia cultus. Volumen papireum est, scire veste nudum, non te sed sua materia dignum. Vale ac boni consule. Ex Nova Civitate die XIII, marcii MCCCCL quinto*[4].

À l'instar de la *Corviniana*, la constitution de la bibliothèque d'un célèbre seigneur italien, Paolo Guinigi de Lucques (Toscane), est décidée par ce dernier dans les toutes premières années de son gouvernement, au début du xve siècle. La collection s'enrichit ensuite, tout au long des trois décennies où ce personnage, issu d'une riche famille marchande, va régner sur la ville. C'est alors que Guinigi, qui a su promouvoir une habile politique fondée sur les réformes et sur les alliances avec les autres États italiens, parvient à faire évoluer les institutions de sa ville vers le système seigneurial[5].

Lié à des artistes célèbres comme le sculpteur Jacopo della Quercia, auquel il commande des ouvrages, Paolo Guinigi est aussi l'un des plus illustres bibliophiles de son temps. Sa bibliothèque est connue grâce à un inventaire après décès, consigné sur un registre de 150 feuillets aujourd'hui aux Archives d'État de Lucques (Governo di Paolo Guinigi, n° 1). C'est en étroite collaboration avec les membres de son entourage que Guinigi l'a mise en place. La collection, tout en demeurant de droit privé (elle sera dispersée après la chute du seigneur en 1430) fonctionne ainsi, pendant toute la durée du gouvernement, comme une véritable bibliothèque publique.

Dans cette perspective, Guinigi veille à contrôler la circulation et le prêt de livres entre les bibliothèques privées qui, à Lucques tout comme dans d'autres villes d'Italie, sont alors très répandues[6]. Il incite donc des familiers et des membres de son entourage à organiser et à animer des réseaux de prêt, dont l'action préfigure celle des cabinets de lecture modernes.

Ainsi l'un de ses cousins, Giovanni di Michele, a rassemblé une belle collection d'œuvres classiques de rhétorique, de philosophie et d'histoire. Son fils, Michele, héritier de la bibliothèque en 1425, poursuit l'œuvre ; il acquiert à son tour de beaux *codices* et les prête tant à ses proches parents, comme Lorenzo Guinigi, qu'aux autres habitants de la ville soucieux

2 Csaba CSAPODI, *The Corvinian Library. History and Stock*, Budapest, 1973 (désormais cité CSAPODI, *Stock)*, p. 230. Pour une bibliographie critique sur l'histoire de la *Corviniana*, se reporter à Klára ZOLNAI, *Bibliographia Bibliothecae regis Mathiae Corvini*, Budapest, 1942.

3 Klára CSAPODI-GÁRDONYI, *Die Bibliothek des Johannes Vitéz*, Budapest, 1984 (Studia humanitatis, 6).

4 Guilielmus FRAKNÓI, *Johannes Vitéz de Zredna. Orationes in causa expeditionis contra Turcas habitae item Aeneae Sylvii Epistolae ad eundem exaratae*, Budapestini, 1870.

5 Pour la biographie de Paolo Guinigi, voir *Enciclopedia italiana,* t. 18, 1951, p. 265.

6 Voir l'article de Roberto GRECI, « Libri e prestiti di libri in alcune biblioteche private bolognesi del secolo XV», *La Bibliofilia*, 35, 1983, réimprimé dans Luigi BALSAMO, *Libri, manoscritti e a stampa da Pomposa all'Umanesimo*, Florence, 1985, p. 241-254, qui étudie spécialement le cas de Bologne ; pour d'autres exemples, en particulier à Venise et à Udine, je me permets de renvoyer à mon étude : « Les livres et les amis de Gerolamo Molin », *La Bibliofilia*, 93, 1991, p. 117-175.

de se cultiver. Parmi les emprunteurs des livres de Michele figurent ainsi des personnalités comme Filippo Arnolfini ou Gaspare Totti. Après 1430, d'ailleurs, ce dernier se portera acquéreur d'une grande partie de la bibliothèque de Guinigi.

Une autre personnalité illustre de la cour de Lucques à cette époque est l'humaniste Agostino Gherardi da Fivizzano. Propriétaire d'une bibliothèque d'environ deux cents volumes[7], Agostino conseille Guinigi pour les achats de livres. Il a fait copier des textes, en cherchant les modèles dans les collections d'autres villes. Une copie des *Declamationes* de Sénèque et de Quintilien est ainsi réalisée à partir d'un livre qu'il fait venir du couvent dominicain de Bologne[8]. Les rapports de Fivizzano avec des savants comme Guido Manfredi ou Francesco Barbaro qui lui a fait parvenir notamment un exemplaire de son *De re uxoria*, dédié à Laurent de Médicis, sont également documentés[9].

Réseaux d'hommes, réseaux de livres

De même qu'Agostino de Fivizzano et ses confrères de Lucques, d'autres humanistes ont procuré des livres à leurs protecteurs et mécènes. Ils ont travaillé en équipe, avec beaucoup d'efficacité, chacun selon ses compétences ; ils n'ont pas hésité à assumer, dans bien des cas, les risques liés aux recherches. L'impulsion vient généralement des lettrés qui font office de véritables conseillers scientifiques auprès des seigneurs ; ils suggèrent à ces derniers de se procurer tel ou tel texte sans lequel leur bibliothèque ne saurait être complète. Ainsi, Corvin a-t-il bénéficié des conseils de plusieurs savants. Arrêtons-nous sur quelques exemples significatifs qui confirment le rôle joué à cette époque par Florence, lieu de référence pour les intellectuels et centre d'approvisionnement des livres.

C'est un savant florentin, Francesco Bandini, qui offre au roi Matthias un exemplaire du traité italien sur l'architecture d'Antonio Averulino. Corvin a fait ensuite traduire en latin ce traité par Antonio Bonfini. Rappelons que ce dernier, historiographe du roi, a également composé un poème célébrant sa bibliothèque[10]. Parmi les dernières commandes du monarque, on trouve l'un des manuscrits les plus luxueux de la *Corviniana* que nous ayons conservés. Copié et décoré autour de 1489 (l'enlumineur en est Francesco di Castello), ce manuscrit est aujourd'hui à la Marciana de Venise[11].

7 Pour l'inventaire du 22 janvier 1422, voir Lucques, Arch. di Stato, Notarile n. 482, c. 48-55.

8 L'identification de l'exemplaire est possible dans l'inventaire du XIVe siècle (*ante* 1386) ; cf. Marie-Hyacinthe Laurent, *Fabio Vigili et les bibliothèques de Bologne au début du XVIe siècle*, Cité du Vatican, 1943, p. 225 : *Item Declamationes Senece cum glossis magistri Nicholai Traveth et Declamationes Quintiliani in eodem volumine*.

9 Pour la cour de Guinigi et le réseau de bibliophiles qui l'entoure, voir Salvatore Bongi, *Di Paolo Guinigi e delle sue ricchezze*, Lucques, 1871; voir surtout la synthèse de Marco Paoli, *Arte e committenza privata a Lucca nel Tre e Quattrocento*, Lucques, 1986 ; pour l'histoire de la seigneurie de Lucques, se reporter également à Christine Meeks, *Politics and Society in an Early Renaissance City-State*, Oxford, 1978.

10 Alfredo Reumont, « La biblioteca Corvina », *Archivio storico italiano*, 4, 1879, p. 64. Pour la description du palais de Corvin et de la bibliothèque, voir A. Bonfini, *Rerum Ungaricarum decades*, Basileae, 1568, dec. IV, lib. VIII.

11 Venise, Bibl. Marciana, ms. 2796 ; voir Csapodi, *Stock*, p. 150-151 ; pour l'histoire du manuscrit, acquis tout suite après la mort de Corvin – probablement vers 1492 – par le bibliophile dominicain Gioacchino Torriano, voir Suzy Marcon, « I libri del generale domenicano Gioachino Torriano († 1500) nel convento veneziano di San Zanipolo», *Miscellanea Marciana*, II-IV, 1987-1989, p. 81-121 ; Ead. «Per la biblioteca a stampa del domenicano Gioachino Torriano», *ibidem*, I, 1986, p. 223-248. Pour les rapports entre les bibliophiles vénitiens et la bibliothèque de Corvin, voir *Venezia e Ungheria nel Rinascimento*, Vittore Branca éd., Florence, 1973, en particulier les essais de Klára Csapodi-Gárdonyi, « Rapporti fra la biblioteca di Mattia Corvino e Venezia », p. 215-226, et de Vittore Branca, « Mercanti e librai fra Italia e Ungheria », p. 335-352. Signalons également que le manuscrit de Venise a servi de modèle à de nombreux autres exemplaires manuscrits de l'œuvre d'Averulino, l'un des plus connus étant aujourd'hui conservé à Saint-Pétersbourg ; voir Ludmilla Kisseleva, Patricia Stirnemann, *Catalogue des manuscrits médiévaux en écriture latine de la bibliothèque de l'Académie des Sciences de Russie de Saint-Pétersbourg*, Paris, 2005 (Documents, études et répertoires publiés par l'IRHT, 73), p. 122-123.

Taddeo Ugoleto, lui aussi conseiller du roi, a été bibliothécaire de la *Corviniana*. L'épisode est relaté dans la préface à l'édition d'Ausone que Taddeo publie à Parme, en 1499[12]. L'humaniste nous parle également de la bibliothèque publique de cette ville, où il avait coutume d'aller consulter des livres[13]. Taddeo a lui-même réuni une bibliothèque considérable, qui se montait à près de 300 volumes manuscrits et imprimés. On en a conservé l'inventaire, mais ce document, dressé par un notaire après la mort de l'humaniste, ne porte malheureusement aucune référence à la *Corviniana*[14].

Loin de limiter ses recherches à Parme, Ugoleto a séjourné dans d'autres villes et en particulier à Florence, où il a rencontré et conseillé des personnalités illustres du monde savant, comme par exemple le philosophe Marsile Ficin[15]. La mission qu'il effectue dans cette ville pour Corvin remonte aux années 1488 et 1489. Ugoleto fait alors copier des classiques grecs et latins : des exemplaires des discours d'Eschine, les tragédies d'Eschyle, un volume contenant le *Brutus* de Cicéron[16]. C'est autour de ces mêmes années qu'il adresse à Antonio Bonfini, qui est alors l'historien de la cour, quelques autres livres manuscrits et imprimés qui vont aussi intégrer la *Corviniana*. Signalons, parmi les premiers, deux recueils d'œuvres de Cicéron, un exemplaire du *De raptu Proserpinae* de Claudien et un Dion Cassius, œuvre du copiste Johannes Carpensis.

Au nombre des savants qu'Ugoleto a contactés à Florence à l'occasion de ses recherches pour Corvin figure Bartolomeo Fonzio. L'invitant à le suivre à la cour de Matthias, l'humaniste offre à Fonzio l'occasion de réaliser un rêve de jeunesse. J'en parlerai à la fin de cet article. Ce séjour, effectué en 1489, est relativement bref, six mois seulement, mais fécond. Fonzio va en effet en profiter pour composer divers écrits de circonstance, dont le *Saxettus,* un poème en l'honneur de Jean, fils de Matthias Corvin[17]. En outre, Fonzio surveille les acquisitions de livres de la *Corviniana*. Dans une lettre adressée à Giovanni Moreno en septembre 1489, il demande d'obtenir la liste des manuscrits que l'on était en train de copier pour le compte du souverain à Vienne, pour ne pas faire réaliser les mêmes à Florence[18].

À Florence, Taddeo Ugoleto a également rencontré Ange Politien. Ce dernier va procurer au roi un lot de dix-huit manuscrits. Le document, qui remonte aussi à 1489, se trouvait dans un manuscrit de la bibliothèque d'Alba Iulia actuellement perdu, mais nous en connaissons le teneur grâce à une copie réalisée au XIXe siècle par l'érudit hongrois József Telecki[19]. En voici un extrait, détaillant les manuscrits :

12 CSAPODI, *Stock*, p. 149.

13 Il y consulte, par exemple, un très ancien manuscrit de Martianus Capella : *Est mihi nunc usui Marcianus Capella admirandae vetustatis e publica urbis nostre bibliothece, ut scis. Nam cum tibi saepe per otium evoluere contigit* ; voir Giuseppe TIRABOSCHI, *Storia della letteratura italiana*, II, Milan, 1833, p. 552.

14 Pour Taddeo Ugoleto, voir Antonio DEL PRATO, « Librai e biblioteche parmensi del secolo XV », dans *Archivio storico per le provincie parmensi,* n. s. 4, 1904, p. 1-57 ; Ireneo AFFÒ, *Memorie di Taddeo Ugoleto*, Parma, 1781, ID., *Memorie degli scrittori e letterati Parmigiani, raccolte dal P. Ireneo Affò, e continuate da Angelo Pezzana*, Parma (Stamperia reale), 1789-1833, t. III, 191, p. 105 ; l'inventaire de sa bibliothèque est à Parme, Arch. di Stato, Notarile, filza 26, Rubrica del notaio Francesco Pelosi, 10 juin 1516.

15 Celui-ci lui parle d'une copie de sa traduction latine des *Mystères* de Jamblique qu'il fait écrire par un certain *Antonius librarius*. Il s'agit très vraisemblablement du Florentin Antonio Sinibaldi (cf. Marsile FICIN, *Opera quae hactenus extitere et quae in lucem nunc primum prodiere omnia*, Basileae, 1576, réimpr. Turin, 1962, 1, p. 103 ; cité par József HUSZTI, « Tendenze platonizzanti alla corte di Mattia Corvino », *Giornale critico della filosofia italiana*, t. 11, 1930, p. 233.

16 Pour les deux premiers textes, correspondant à des manuscrits actuellement perdus, voir la lettre à Corvin où l'humaniste dit avoir repris un manuscrit originaire de Constantinople, voir CSAPODI, *Stock*, p. 118 ; pour le *Brutus*, *ibid*., p. 185.

17 Wolfenbüttel, Herzog August Bibliothek 43, Aug. 2°, CSAPODI, *Stock*, p. 222-223).

18 Bartholomeus FONTIUS, *Epistulae,* II, 13, p. 36-37, passage cité par Stefano ZAMPONI, Stefano CAROTI, *Lo scrittoio di Bartolomeo Fonzio*, Milan, 1977, p. 21.

19 József TELEKI, *Hunyadiak ḳora Magyarországon*, Pest, 1856, XII, p. 479 ; cité par Vittore BRANCA, « Mercanti e librai », *art. cit*., p. 345-346, note 12 ; voir aussi Vittore BRANCA, « I rapporti con Taddeo Ugoletti e la collaborazione per la libreria di Mattia Corvino », dans son *Poliziano e l'umanesimo della parola*, Turin, 1983, p. 126-127.

Registrum codicum M. Angeli Politiani Invictissimo Regi Domino Domino Mathie submissum anno 1489. Petri Hispani Dialectica. Aristotelis Poetica. Servius in Virgilium. Omilie Johannis Chrisostomi. Compendium trium librorum Oribasii. Tacitus. Epistolae Theodori Lascaris. Galeni de compositione pharmacorum. Priscianus. Historia Zonare. Pedacii Dioscoride Anazarbis. Aratus cum expositione. Georgii Protertisi compendium philosophie. Multiloquium. Xenophontis istoria Grecie. Tintinabulum eruditorum. Horatius. Quintus Curtius cum glossis.

L'existence d'une collaboration suivie entre Ugoleto et le Politien pour les acquisitions de la *Corviniana* est aussi confirmée par un autre témoignage. L'humaniste florentin avait remis en effet à Taddeo un manuscrit de Martial, qui lui venait du marchand florentin Francesco Sassetti :

[…] *item in altero tum quidem, quum legebamus, Francisci Saxetti florentini negotiatoris, nunc autem Taddei Ugoleti parmensis, humani doctique viri, qui regi Pannonum Matthiae, regii prorsus animi principi, libros ornamentaque alia Florentiae nobis ita prodentibus procurabat*[20].

Sassetti, l'intermédiaire des deux savants, est l'un de ces marchands humanistes qui jouent à cette époque un rôle fondateur pour la culture européenne. Issu d'une célèbre famille florentine, collectionneur averti, il a correspondu avec Bartolomeo Fonzio, qui réalise pour lui de nombreux manuscrits[21]. L'un d'entre eux au moins est parvenu dans la collection de Corvin, c'est un exemplaire des œuvres de Cicéron, l'actuel manuscrit New York, Pierpont Morgan Library, Morgan 497, qui porte la devise du marchand : *Mitia fata mihi*[22].

Outre Sassetti, d'autres intermédiaires moins célèbres interviennent dans l'histoire de la *Corviniana*. Certains ont joué un rôle dans sa dispersion, qui commence tout de suite après la mort du monarque. Le prétendant à la succession de Matthias, Maximilien de Habsbourg, fait appel, dès le mois de septembre 1490, au marchand et banquier Giovanni Cambi, l'un de ses émissaires à Florence, pour y récupérer les manuscrits que le souverain avait commandés. Les volumes se trouvent alors en la possession de deux enlumineurs allemands, Alexandre Formoser et son fils, Raphaël. Mais quelques mois auparavant déjà, le 6 avril, Laurent de Médicis, à sont tour renseigné par l'un de ses collaborateurs, avait avancé des prétentions pour incorporer les luxueux volumes dans sa bibliothèque.

C'est la démarche du seigneur florentin qui est couronnée de succès et les tentatives de Ladislas II, qui va tenter lui aussi de reprendre les manuscrits en écrivant au gouvernement florentin le 13 février 1498, n'y changent rien. Aussi les livres sont-ils encore aujourd'hui conservés à Florence[23].

Alors que la dispersion de la bibliothèque se poursuit dans les toutes premières années du XVIe siècle, un autre intermédiaire, membre de l'entourage de la cour impériale, se distingue pour avoir prélevé des livres de la *Corviniana*. Il s'agit du juriste Jacobus Spiegel, qui est chargé des relations avec les banquiers Fugger. Ce personnage s'approprie un manuscrit de Tacite qui est ensuite passé dans la collection de l'humaniste Beatus Rhenanus[24].

20 V. BRANCA, «Mercanti e librai », *art. cit*., p. 346.

21 Pour les contacts entre les deux personnages, voir le ms. de Corvin Wolfenbüttel, Herzog August Bibl. 43, Aug. 2°, lettre de 1472, CSAPODI, *Stock*, p. 222. Voir également Florence, Bibl. nat. Centrale Banco Rari 215, *Divina Commedia*, copiée en 1410 par Luigi di Michele, le familier de Guinigi évoqué dans la première partie de cet article. Ce manuscrit, qui a appartenu à Sassetti, est annoté par Fonzio.

22 CSAPODI, *Stock*, p. 184-185. Pour des exemples des armes et de la devise de Sassetti, voir *Biblioteca Medicea Laurenziana*, Firenze, 1986 p. 206 et 208, pl. CLII, CLIV.

23 László PÁLINKÁS, « Note italo-ungheresi. Un tentativo di Massimiliano I per impadronirsi dei codici miniati per Mattia Corvino », *Corvina*, II, 1955, p. 125-127) ; Niccolò ANZIANI, *Intorno a due bellissime bibbie corviniane. Notizie, documenti e congetture*, Florence, 1906, p. 23-24 ; André DE HEVESY, *La Bibliothèque du roi Matthias Corvin*, Paris (Société française de reproductions de manuscrits à peintures) - Mâcon, 1923, p. 38 et 52-53 ; voir surtout Angela DILLON BUSSI, « La miniatura per Mattia Corvino : certezze e problematiche con particolare attenzione a quella fiorentina, a Bartolomeo di Domenico di Guido, a Mariano del Buono», dans *Nel segno del corvo. Libri e miniature nella biblioteca di Mattia Corvino (1443-1490)*, Modène, 2002, p. 105-116.

24 Ms. Yale, Beinecke Rare Book and Manuscript Library, 145, Tacite, portant la note *Hic liber sumptus est ex Bibliotheca Budensi jussu impensaque Matthiae Corvini Hungariae Bohemiae regis scriptus*, signalé par Pierre PETITMENGIN, « Les livres de Beatus Rhenanus » dans *Histoire des bibliothèques françaises*, I : *Les bibliothèques médiévales du VIe siècle à 1530*, André VERNET éd., Paris, 1989, p. 299, avec une reproduction.

Un cénacle humaniste en situation

Les témoignages étudiés confirment l'ampleur du marché du livre humaniste à Florence durant tout le règne de Corvin. Dès le milieu du siècle, à l'époque où Matthias est encore conseillé par Vitéz, la ville se distingue pour avoir accueilli quelques bibliophiles proches de l'archevêque d'Esztergom. Aussi bien leurs carrières que celles des savants florentins qui, attirés par l'éclat intellectuel de la cour, leur sont liés, se ressentent des vicissitudes politiques qui vont conduire, après l'éviction de Vitéz, à la reprise en main du pouvoir par le souverain.

L'un des exemples les plus intéressants de ces relations d'hommes et de livres est offert justement par le cénacle qui fait référence à Filippo di Ser Ugolino Peruzzi († 1462). Les Peruzzi, originaires de Sienne, sont l'une des plus importantes familles de la ville. Ces banquiers se sont implantés également, dès la fin du siècle précédent, dans le royaume de Naples, où ils monopolisent avec les Bardi et les Acciaiuoli les affaires du domaine angevin. La vie de Filippo, notaire et savant, est narrée par Vespasiano da Bisticci. Celui-ci rapporte qu'il maîtrisait le latin et le grec, qu'il avait une profonde culture théologique et cultivait surtout les arts libéraux, en particulier les mathématiques et l'astronomie, disciplines dont sa bibliothèque était spécialement riche.

Exilé après une brillante carrière politique (il avait occupé, en 1429, les fonctions de chancelier des Riformagioni), Filippo est réadmis à Florence au milieu du siècle. Mais il ne revient pas à la vie publique et préfère se retirer dans le monastère cistercien de Settimo. Riche d'une belle bibliothèque, Settimo est déjà à cette époque un centre culturel connu et apprécié par les humanistes. C'est à l'un de ses abbés, Felice, que Coluccio Salutati a dédié son *De fato et fortuna* [25]. Le manuscrit de Florence, Gaddiano CXLVI, provenant de l'abbaye, contient quant à lui, un traité *De caritate*, qui est dédié à l'un de ses religieux, prénommé Gerardo[26]. Son auteur est un religieux prénommé Robert. On le dit moine de Cîteaux (« vocatus monachus cisterciensis »), sans doute parce que c'était un proche de l'abbaye. Mais il devait surtout s'agir d'une personnalité que les grandes figures de la spiritualité monastique de cette époque considéraient comme une référence. Aussi s'agit-il, très vraisemblablement, du franciscain observant Roberto Caracciolo qui est activement engagé à la fin du Quattrocento au côté de Savonarole et dans les cercles humanistes de la ville[27].

Se sentant proche de la mort Filippo lègue, en 1461, une partie de ses biens et surtout, ses livres au monastère. S'il n'en reste qu'un bref et incomplet relevé dans une histoire du monastère du XVIIIe siècle[28], d'autres manuscrits provenant du legs de Filippo ont survécu. C'est le cas notamment d'un exemplaire des *Gesta summorum pontificum* du XIIe siècle (ms. Florence, Magliabechiana, Conventi soppressi, 1476, D. 2) qui porte, au f. 201, l'*ex-dono* de l'humaniste : *Liber Philippi ser Ugolini Pieruzzi de Florentia notarii. Nunc vero Monasterii S. Salvatoris de Septimo*[29].

Durant son séjour à Settimo Filippo, loin de se couper définitivement du monde, entreprend d'enseigner le latin, le grec et la philosophie aux jeunes, religieux et laïcs, qui accourent nombreux appelés par sa renommée. L'un de ses élèves est alors Giorgio Antonio Vespucci (1434-1514). Neveu du célèbre

25 Florence, Bibl. Laurentienne, Plut. LIII, cod. XVIII, cf. Angelo Maria BANDINI, *Catalogus codicum latinorum bibliothecae Mediceae Laurentianae*..., Florentiae, 1774-1778, t. II, 614 ; Plut. LXXX sup., cod. XLII, cf. BANDINI, *Codd. Latini*, t. III, 573.

26 A. M. BANDINI, *Catalogus codicum manuscriptorum bibliothecae Mediceae Laurentianae varia continens opera graecorum patrum…Catalogus codicum graecorum bibliothecae Laurentianae*, Florentiae, 1764-1770 t. II, 156.

27 Pour la biographie de ce personnage (1425-1495), voir *Dictionnaire de spiritualité* II, Paris, 1953, col. 120-121 (la notice ne mentionne pas ce traité *De caritate*).

28 Treize manuscrits en parchemin y sont cités : « E di più l'anno 1461 lascio alla libreria l'Epistole di S. Girolamo in 2 volumi, Morali di S. Gregorio 2 volumi, Sermoni di S. Bernardo sopra la Cantica 1 volume, Sermoni del detto De tempore 1 volume, Concordanze della Bibbia in lettera franzese 1 volume, Papia in colonnelli 1 volume, Prisciano maggiore e minore 2 volumi, Biblia grande 1 volume, Vita de Martiri 1 volume, Boetio de consolatione 1 volume, tutti scritti di carta pecora » ; voir G. SIGNORINI, *Memorie del monastero di Settimo* (manuscrit) cité par Ernesto LASINIO, « Della biblioteca di Settimo e di alcuni suoi manoscritti passati nella Mediceo-Laurenziana », *Rivista delle biblioteche e degli archivi*, n. 11-12, XV, 1904, p. 169-177, surtout p. 173-177

29 E. LASINIO, « Della biblioteca di Settimo », *art. cit*., p. 174.

explorateur, ce personnage commence sa carrière comme copiste en apprenant les premiers rudiments de grec justement sous la direction de *ser* Filippo à Settimo. En témoigne une lettre du 8 décembre 1452 adressée au savant notaire par Francesco di Castiglione qui évoque *Noster Georgius* εἰς διδασκαλίαν τὴν ἑλληνικήν[30].

Par ailleurs nous avons conservé deux au moins des manuscrits de Vespucci qui témoignent de ses liens avec Peruzzi et son cercle. Le premier est l'actuel Florence, Bibl. Laurentienne, Edili 183, un exemplaire de la quatrième *Décade* de Tite Live qui porte au début la note d'appartenance de Filippo « Liber Philippi ser Ugolini Pieruzi », suivie de la mention « Nunc vero Georgii », prouvant qu'il est passé à Vespucci. Giorgio Antonio devient ensuite professeur de grec et de latin. En 1499, déjà âgé, il fait profession dans l'ordre dominicain et adhère au parti de Savonarole. Après avoir séjourné successivement à San Marco et à San Domenico de Fiésole, où il continue à acquérir des livres[31], Giorgio Antonio lègue sa riche collection, dont on conserve aussi bien des manuscrits que des imprimés, en partie à la cathédrale de Florence, en partie au couvent de San Marco.

Son legs à cette dernière institution est à peine inférieur en importance à celui de Cosme l'Ancien. Cent quarante-neuf volumes en subsistent ; certains, copiés entièrement de sa main, renferment des textes classiques latins de grammaire, de rhétorique et d'histoire et des recueils d'extraits et citations qui remontent sans doute à l'époque de ses études, ainsi que des textes humanistes (les auteurs attestés sont, entre autres, Pétrarque, Flavio Biondo et Lorenzo Valla). D'autres volumes, contenant aussi bien des auteurs classiques que des œuvres médiévales, portent ses annotations. L'un des plus notables, qui illustre l'ampleur de ses intérêts et de ses lectures, est un atlas (ms. Florence, Bibl. Laurentienne, Edili 175).

La bibliothèque de Vespucci, dont le contenu est connu également grâce à trois anciens inventaires, a déjà fait l'objet d'études approfondies[32]. Rappelons seulement ici que ses livres se reconnaissent aussi grâce à la présence d'ex-libris caractéristiques, où apparaît la formule grecque qui attribue la propriété du livre au possesseur et à ses amis (*Est mei*… καὶ τῶν φίλων). Cette formule très répandue chez les protagonistes des cénacles humanistes illustre bien l'influence de la culture grecque dans ces milieux ; elle aura une grande fortune tout au long des XVe et XVIe siècles[33].

Si nous avons choisi de nous intéresser ici au réseau d'amitiés et de relations de Vespucci, c'est qu'à la fin de sa vie, le savant a fréquenté des lettrés et des philosophes qui ont tous en commun d'avoir été proches de la cour de Matthias. Outre Marsile Ficin, Vespucci a en effet rencontré Francesco Bandini, Simone Gondi, Ugolino Verino et même Bartolomeo Fonzio, mais ses contacts avec la cour de Bude commencent à l'époque de sa jeunesse.

Ainsi c'est à Florence, alors qu'il fréquentait le cercle de Peruzzi, que Vespucci a côtoyé de jeunes intellectuels hongrois. Le plus célèbre d'entre eux est Peter Garázda. Ancien élève à Ferrare du docte Guarino[34], cet helléniste est aussi lié à Bartolomeo Fonzio, qui l'avait approché dans l'espoir d'être

30 Florence, Bibl. nazionale, Magliabechiano XXXIX, 86, f. 29v, cité par Arnaldo DELLA TORRE, *Storia dell'Accademia platonica di Firenze*, Florence, 1902, p. 773 et par Albinia DE LA MARE, *The Handwriting of Italian Humanists. 1, Francesco Petrarca, Giovanni Boccaccio, Coluccio Salutati, Niccolò Niccoli..,* Paris, Association internationale de bibliophilie, 1973, p. 106, n. 4.

31 Pour cette période, on a conservé le témoignage de l'achat par Vespucci d'un manuscrit d'Eusèbe et d'un contenant un texte d'Hubertin de Casal, cf. F. GALLORI, S. NENCIONI, « I libri greci e latini dello scrittoio e della biblioteca di Giorgio Antonio Vespucci », dans *Libri di vita, libri di studio, libri di governo. Memorie domenicane*, 28, 1997, p. 1-567 : p. 190.

32 DE LA MARE, *The Handwriting*, p. 106-138 ; F. GALLORI, « Un inventario inedito… », *Medioevo e Rinascimento*, t. 9, 1995, p. 215-231 et F. GALLORI, S. NENCIONI, « I libri greci e latini », *art. cit.*

33 Geoffrey D. HOBSON, « Et amicorum », *The Library*, 5e série, IV, 1949, p. 87-99 ; D. NEBBIAI, « Letture e circoli eruditi tra Quattro e Cinquecento. A proposito dell'*ex libris* « Et amicorum », dans *I luoghi dello scrivere da Francesco Petrarca agli albori dell'età moderna*. Atti del Convegno internazionale di studio dell'Associazione italiana dei paleografi e Diplomatisti, Caterina TRISTANO, Marta CALLERI e Leonardo MAGIONAMI éd., Spolète, 2006, p. 375-393.

34 Pour cet humaniste, dont l'enseignement a influencé profondément ses contemporains en Italie du Nord et du Centre, voir Remigio SABBADINI, *La scuola e gli studi di Guarino Veronese*, Catane, 1896.

admis à la cour. Fonzio a fait copier pour lui un manuscrit de Macrobe[35]. Garázda a également possédé un exemplaire de l'*Epitome* de Justin provenant de la bibliothèque du roi (Prague, Bibl. nationale, VIII.H.72)[36]. Il a fréquenté Antonio Tebaldeo, un autre proche de Corvin[37]. C'est János Vitéz, l'ancien précepteur et conseiller culturel du roi, qui semble avoir été à l'origine de ces rencontres. Aussi les destinées de Garázda et de l'archevêque sont-elles étroitement liées. Garázda fait en effet ses études à Florence entre 1460 et 1470, alors que Matthias, récemment monté sur le trône, est encore marqué par l'influence de l'archevêque humaniste. Le souverain ayant décrété la disgrâce de Vitéz en 1471, Garázda rejoint Padoue, où il se rapproche d'un autre savant fidèle de Corvin, l'astronome Galeotto Marzio (1427-1497). Celui-ci, lié à Regiomontanus et à Peurbach, compose des traités en l'honneur du roi et se charge même, pendant quelques années, de la direction de la bibliothèque[38].

En 1469 donc, alors que Vitéz est encore influent à Bude, Garázda est, à Florence, le protagoniste d'un acte qui illustre bien l'existence en ville d'une *sodalitas* italo-hongroise. L'acte est dressé par le notaire humaniste Pietro Cennini (Arch. d'État de Florence, Notarile Antecosimiano 5029). Péter Garázda y nomme cinq procureurs chargés de toucher en son pays des sommes qui lui étaient dues par un de ses concitoyens. L'un d'entre eux est son compagnon d'étude Giorgio Antonio Vespucci[39].

Les relations entre les deux jeunes savants sont également attestées dans un manuscrit des *Discours* de Cicéron, dont la copie remonte à ces mêmes années, entre 1465 et 1470 (ms. Munich, Clm 15734). Réalisé par Anastasio, frère de Giorgio Antonio, le manuscrit a été leur propriété commune. Les marques héraldiques témoignent de l'amitié qui les a liés : leurs armes parties paraissent au folio 1.

Inspirée des seigneurs italiens qui lui servent de modèle depuis sa jeunesse, la politique culturelle de Matthias Corvin vise donc à imposer et à maintenir sur la longue durée la cour de Bude comme point de référence pour les savants de l'Europe tout entière. Au cœur de ce dispositif, la bibliothèque apparaît comme le résultat de l'action conjointe de véritables réseaux d'influence que le souverain n'a pas laissé de contrôler tout au long de son règne. Au côté des conseillers et des proches, dont l'action préfigure celle du véritable « cortegiano », émergent les personnalités d'intermédiaires : étudiants, notaires, juristes, libraires, marchands. Ils doivent leur succès et leur efficacité à une formation atypique, souvent obtenue en dehors des institutions officielles du savoir, mais aussi à leur goût de la mobilité et du risque.

Les conditions mêmes de la création de leurs réseaux, au hasard de voyages et de rencontres personnelles, dans le cadre d'écoles, font que ces associations, certes efficaces sur le plan de l'action et de l'influence intellectuelle, s'avèrent, dans les faits, extrêmement fragiles. Aussi, nous l'avons vu, l'épisode de Vitéz constitue-t-il une véritable césure dans l'histoire du règne de Corvin, et la disgrâce de l'évêque a entraîné celle de la plupart des personnalités qui lui étaient liées. En cette époque de mutations, la splendeur de certaines carrières humanistes ne saurait cacher leur profonde instabilité.

35 Munich, Bayerische Staatsbibliothek 15738, copié par Laurentius Cennini, voir Klára CSAPODI-GARDONYI, « Les manuscrits copiés par Laurentius Cennini », dans *Miscellanea codicologica F. Masai dicata*, Pierre COCKSHAW, Monique-Cécile GARAND et Pierre JODOGNE éd., t. II, Gand, 1979, p. 413-416.

36 CSAPODI, *Stock*, n° 372.

37 József HUSZTI, « Le relazioni di Antonio Tebaldeo colla corte di Mattia Corvino », *Archivum romanicum*, t. 11, 1927, p. 223-229.

38 Sur ce personnage, voir Alessandro D'ALESSANDRO, « Astrologia, religione e scienza nella cultura medica e filosofica di Galeotto Marzio », dans *Italia e Ungheria all'epoca dell'umanesimo corviniano*, Florence, 1994, p. 133-177 ; E. R. BRIGGS, « Un pionnier de la pensée libre au XVe siècle : Galeotto Marzio da Narni (1427-1497 ?), dans *Aspects du libertinisme au XVIe siècle*, Paris, 1974 ; Z. NAGY, « Ricerche cosmologiche nella corte umanista di Giovanni Vitéz », dans *Rapporti Veneto-Ungheresi all'epoca del Rinascimento*. Atti del II Convegno di Studi Italo-Ungheresi promosso ed organizzato dall'Accademia Ungherese delle Scienze dalla Fondazione Giorgio Cini dall'Instituto per le Relazioni Culturali di Budapest, Budapest, 20-23 giugno 1973, Tibor KLANICZAY éd., Budapest, 1975, p. 65-93.

39 Signalé par A. DE LA MARE, *The Handwriting* ; voir aussi Alessandro DANELONI, « Nota sul soggiorno a Firenze dell'umanista ungherese Péter GARÁZDA, *Rinascimento*, s. II, t. 41, 2001, p. 259-264.

M. T. CICERONIS. PRO. P. QVINTIO ORATIO INCIPIT

QVE RES IN CIVITATE QVE PLVRIMVM POS
sunt hę contra nos ambę faciunt in hoc tempore
summa gratia & eloquentia Q. Hortensij ne me
in dicendo impediat non nihil commoueor Gra
tia Sex. Hetij nepotis ne quinto noceat id uero
non mediocriter pertimesco Hęc hoc tantopere
querendum hęc uidetur hęc summa in illis esse
si in nobis saltem essent mediocria uerum ita se
res habet ut ego qui nec usu satis & ingenio parum possim cum paro
no disertissimo comparer P. Quintus cui tenues opes nulle facultates
exiguę amicorum copię sunt cum aduersario gratissimo contendat Il
lud quoq nobis accedit incommodum qp Q. Tunius qui hanc aliquoties
apud te egie homo & in alijs causis exercitatus hoc tempore abest nona
legatione impeditus & ad me forte uentum est qui ne summa haberes
cętera temporis quidem certe nix satis habui ut rem tantam tot con
troversijs implicatam possim cognoscere Ita quod mihi consuevit in cete
ris causis esse adumento id quoq in hac causa deficit Nam quo minus
ingenio possim subsidio mihi diligentiam comparaui Quę quanta sit h
tempus & spatium datum sit intelligi non potest Quę quo plura sunt
C. Aquili eo te & hos qui tibi in consilio sunt meliori mente nostra ver
ba audire oportebit ne multas incommodis ueritas debilitata tandez
equitate talium uirorum recreetur Q si tu iudex nullo presidio fu
isse uidebere contra uim & gratiam soliudum atq inopie si apud hoc
consilium ex opibus non ex ueritate causa pendetur profecto nihil est
tam sanctum neq sincerum in ciuitate nihil est quod humanitatem
cuiusq gravitas & uirtus iudicis consoletur certe aut apud te & eos
qui tibi assunt ueritas valebit aut ex hoc loco repulsa in & gratia lo
cum ubi res consistat reperire non poterit Non eo duco C. Aquili quo
mihi uenuat in dubium tua fides & constantia aut quo non his quos
tibi aduocasti uiris electissimis ciuitatis spem summam habere

quarum alteram. C. aquili uereor
alteram metuo. eloquentia

Ms. München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 15734 (Florence, vers 1460-1470),
f. 1 : armes parties de Vespucci et de Garázda

M. C. R

UN SOVRANO UMANISTA E LA CULTURA CLASSICA FRA ANTICHITÀ E MODERNITÀ. LE QUESTIONI DELL'INTERPRETAZIONE POLITICA DELLA BIBLIOTECA CORVINIANA

Árpád Mikó

«Lo spirito [rinascimentale] sedusse completamente il re Mattia. Gli piacevano anche i canti storici; però, gli amanuensi suoi lodano anche questa passione dicendo che anche in ciò seguì soltanto le abitudini romane ed italiane. Si fece rappresentare con una corona di alloro, secondo il costume antico, e nel cortile e nei giardini del suo palazzo fece emergere, accanto alle statue dei grandi Hunyadi, quelle della mitologia romana. Maestri italiani hanno costruito e decorato questo suo palazzo splendido…, era circondato da una moltitudine di storiografi, retori e poeti umanisti, Bonfini scrisse la sua biografia, Galeotto [Marzio] si annotò i suoi detti…, [Lodovico] Carbo illustrò… la sua gloria. Visse, lesse e discusse nel loro ambiente, animato dagli idoli nuovi dell'umanità, e strinse molti rapporti vivi con i grandi umanisti di Firenze. Lo ritenevano in tutto il mondo uno dei grandi sovrani rinascimentali. […] Collezionava una delle biblioteche più rinomate della sua epoca, la Corvina di sei-sette mila volumi. Molti copisti ed illustratori lavoravano per lui qui e in Italia… Questo mondo splendido dopo la morte di Mattia finì in rovina in Ungheria, e del suo splendore non brilla altro nei nostri occhi che l'oro delle stupende miniature di Attavante e di Gherardo, conservate in alcuni codici. […]»[1]

Zsolt Beöthy, uno dei personaggi più autorevoli della storiografia della letteratura ungherese[2], scrisse queste righe alla fine del secolo XIX, nel suo manuale intitolato *Compendio di letteratura ungherese*. Se sorridiamo ormai su una parte delle sue affermazioni e, d'altra parte, sappiamo che effettivamente non sono esatte, dobbiamo riconoscere, con qualche imbarazzo, che l'immagine del re che egli ha forgiato corrisponde in grande misura a quella che tutt'oggi abbiamo anche noi.

Elemento importante delle opere storiche che trattano la produzione culturale di questo sovrano, rappresentante della *grandeur* nazionale ungherese, è sempre stata la Biblioteca Corviniana. La cifra di sei-sette mila volumi sembra esagerata, eppure non riteniamo inferiore il posto della biblioteca nel mecenatismo di Mattia, ed anche il pensiero conclusivo sembra conosciuto: i codici conservarono lo splendore dell'epoca, proprio quelli che vennero portati via in tempo da Buda. La pubblicazione a scopo propagandistico di Beöthy – letta d'altronde da generazioni di

1 Zsolt BEÖTHY, *A magyar irodalom kis-tükre. Szellemi életünk fejlődésének áttekintése. (Piccolo compendio della letteratura ungherese. Sommario dello sviluppo della nostra vita intellettuale)*, Budapest (Második, bővített kiadás), 1900, p. 31-35.

2 Péter DÁVIDHÁZI, *Egy nemzeti tudomány születése. Toldy Ferenc és a magyar irodalomtörténet* (Nascita di una scienza nazionale. Ferenc Toldy e la storia della letteratura ungherese), Budapest, 2004, p. 847-877.

professori in Ungheria – era in rapporto stretto con i progressi della disciplina all'epoca[3]. Gli studi sulla Corviniana per quel tempo produssero molti risultati.

La questione che si pone è la seguente: il fatto che la biblioteca ha potuto in séguito avere un'interpretazione politica – e l'ha a volte anche adesso – è soltanto un arbitrio dell'interpretazione oppure tale possibilità era nata con la stessa Corviniana? A mio avviso la risposta al questa domanda è che la possibilità era data sin dall'inizio[4]. Nelle parti seguenti cercherò di proporre alcune argomentazioni in favore di questa tesi.

Apparentemente cominciamo da lontano : dai volumi corviniani dorati. Più in particolare, non già dai volumi della biblioteca reale, ma dal *Salterio* di Orbán Nagylucsei, uomo di fiducia, e « ministro delle finanze » di Mattia. Il codice, conosciuto da tempo, illustrato attorno al 1490 a Buda, destò un rinnovato interesse per la sua rilegatura, ritrovata dieci anni fa. Risultò infatti che sotto la copertina di velluto, recenziore, si nascondeva una rilegatura dorata di cuoio uguale a quelle dei volumi della biblioteca reale[5].

Per quanto riguarda la composizione, questa copertina secondo la classificazione scientifica appartiene ai volumi rilegati in cuoio dorato con un'elaborata decorazione centrale. Infatti, corrisponde ad essi: vi sono la decorazione centrale, le quattro decorazioni agli angoli e la cornice esterna. Non vi è però lo stemma perché il codice non venne preparato per il re. Circa due terzi delle più di quaranta rilegature di cuoio finora conosciute appartengono a questo tipo. Gli studi oltre a questo tengono conto d'altri tre tipi di copertina: a decorazione ripetuta, a composizione architettonica e quello che rappresenta una composizione a cinque cerchi[6].

Ma si tratta di una tipologia rassicurante. Tutte le rilegature sono classificabili in qualche categoria. Anzi, se le mettiamo in fila, avanzando dalle forme più semplici verso quelle più complesse, vi troviamo anche lo sviluppo della stessa storia dell'arte[7]. E possiamo farlo poiché soltanto una delle rilegature ha una data assoluta, quella del codice di Girolamo (Vienna, Österreichische Nationalbibliothek, Cod. 930), che risale al 1488-'90[8] ; la datazione delle altre oscilla tra il 1485 e il 1490.

Ho applicato anch'io questa classificazione più d'una volta. Però, già da tempo m'incuriosisce il quesito: che cosa succede se, invece d'indagare gli elementi di regolarità nelle singole rilegature, cerchiamo al contrario le eccezioni ? In effetti, tale regolarità è illusoria. Ad esempio, i cinque cerchi del codice di

3 Flóris Ferenc RÓMER, «Mátyás király budai könyvtáráról (La biblioteca di Mattia Corvino a Buda)», *Magyar Tudományos Akadémia Évkönyvei*, t. 15, Budapest, 1877, p. 29-43; Vilmos FRAKNÓI, *A Hunyadiak és a Jagellók kora. (L'epoca dei Hunyadi e Jagelloni)*, Budapest, 1896, p. 534-542 ; Ignác ACSÁDY, *A magyar birodalom története (La storia dell'impero ungherese)*, t. I-II, Budapest, 1903, p. 736-737.

4 Árpád MIKÓ, «Stories of the Corvinian Library», in *Uralkodók és corvinák. / Potentates and Corvinas. Anniversary Exhibition of the National Széchényi Library*, ed. Orsolya KARSAY, Budapest, 2002, p. 139-155.

5 Budapest, Országos Széchényi Könyvtár, Cod. Lat. 369. Emma BARTONIEK, *Codices Manuscripti latini, I. Codices Latini Medii Aevi*, Budapestini, 1940, p. 323-324 (no. 369) ; Árpád MIKÓ, «Nagylucsei Orbán psalteriuma (Psalterio di Orbán Nagylucsei)», in *Három kódex. Az Országos Széchényi Könyvtár millenniumi kiállítása*, ed. Orsolya KARSAY, Ferenc FÖLDESI, Budapest, 2000, p. 121-139, fig. 60-83.

6 Éva Sz. KOROKNAY, *Ateliers de reliures de la Renaissance en Hongrie. Exposition de reliures de la Renaissance en Hongrie 1470-1520*, Budapest, 1966-1967, p. 13-20 ; Marianne ROZSONDAI, «Lucas Coronensis. A master of Hungarian Renaissance bindings, early 16th century, Buda», *The Book Collector*, t. 46, 4, Winter 1997, p. 515-540 ; Marianne ROZSONDAI, «Sulle legature in cuoio dorato per Mattia Corvino», in *Nel segno del corvo. Libri e miniature della biblioteca di Mattia Corvino re d'Ungheria (1443-1490)*, Modena, 2002, p. 249-259.

7 Cf. Jolán BALOGH, *A művészet Mátyás király udvarában (L'arte nella corte di Mattia Corvino),* t. I-II, Budapest, 1966, t. II., fig. 552-567.

8 Wien, Österreichische Nationalbibliothek, Handschriftensammlung, Cod. 930. Csaba CSAPODI, *The Corvinian Library. History and Stock*, Budapest, 1973 (Studia Humanitatis, 1), p. 246 (n° 330) ; *Matthias Corvinus und die Bildung der Renaissance,* ed. Ernst GAMILLSCHEG, Brigitte MERSICH., Wien 1994, p. 87-88 (n° 52).

Psalterium del vescovo Nagylucsei Dóczy Orbán
Budapest, Országos Széchényi Könyvtár, Cod. Lat. 369.
piatto anteriore della legatura

Giovanni Damasceno s'intersecano l'uno con l'altro[9]. La rilegatura del codice di San Tommaso, invece, presenta un quadrato che sfiora un unico cerchio, e non appartiene neanche al tipo con un'elaborata decorazione centrale[10]. La più enigmatica è la rilegatura del codice di Porfirio, la cui composizione unica a laccio non è classificabile in nessuna categoria (Milano, Biblioteca Trivulziana, Cod. 818)[11]. Ma la situazione, neanche nel caso di quelle a decorazione centrale, è differente: il codice di Girolamo già menzionato, ad esempio, non ha le decorazioni agli angoli e anche la sua cornice è inconsueta. La decorazione centrale della corvina di Costantino Porfirogenito (Lipsia, Universitätsbibliothek, Rep. I. Nr. 17) pare sia il suo precursore[12]. In questi pezzi particolari spesso appare il cuoio traforato, ma non possiamo dire che in ogni volume irregolare troviamo questa tecnica. Neanche il raggruppamento a partire dai timbri dà risultati coerenti: i timbri delle rilegature a decorazione architettonica appaiono anche su quelle a decorazione centrale. Si potrebbero elencare a lungo gli esempi. Quale che sia il criterio, quantitativo o qualitativo, secondo cui cerchiamo di classificare le rilegature della Corvina, pare che gli elementi marginali di ciascun gruppo si fondano l'uno nell'altro. Per fortuna, l'ideatore delle rilegature non fu né studioso di biblioteche, né storico dell'arte...

Questa classificazione rigorosa probabilmente era fortemente influenzata anche dal fatto che dei quattro tipi già menzionati tre appaiono anche nelle rilegature preparate per Vladislav II Jagellone: quella a cinque cerchi, l'architettonica e anche quella a decorazione centrale[13]. Tutte e tre sono imitazioni. Vladislav II continuò l'arricchimento della biblioteca là dove esso cessò per la morte di Mattia, si rilegavano anche i libri, ma i timbri delle nuove rilegature sono soltanto copie degli originali. L'unico esempio di rilegatura corviniana d'un codice illustrato a Buda è il *Salterio* di Nagylucsei. Infatti le altre rilegature dorate con stemma rivestono dei codici di varii periodi – quelle a bianchi girari e nonché quelle in lingua greca, senza decorazione, e quelle illustrate nell'atelier di Attavante oppure Gherardo e Monte di Giovanni. Qui la tipologia non si riferisce a nulla se non a se stessa, o forse al disordine.

Nondimeno, il rapporto tra le rilegature e le miniature – come gli studiosi notavano già tempo fa – è stretto. Nella maggior parte, gli stemmi dei possessori dipinti in un secondo tempo e le illustrazioni del cosiddetto « primo pittore di stemmi » si trovano nei codici che ora sono coperti da una rilegatura di cuoio dorato, il che non può essere opera del caso[14]. A volte la rilegatura è l'unica prova del fatto che il volume apparteneva alla biblioteca di Mattia. Non penso ai casi in cui più tardi il frontespizio fu divelto e la rilegatura rimase, ma a quelli in cui lo stemma del precedente proprietario non veniva ridipinto. Sono tali, ad esempio, i codici di Tito Livio di Verona[15].

Se invece cerchiamo un codice corviniano senza tener conto della provenienza contiamo tre possibilità

9 Budapest, Országos Széchényi Könyvtár, Cod. Lat. 345. Cs. Csapodi, *The Corvinian Library*, *op. cit*., p. 200-201, n° 220 ; *Matthias Corvinus und die Renaissance in Ungarn, 1458-1541*, Wien, 1982, p. 450-451, n° 443 ; András VIZKELETY, Éva Sz. KOROKNAI, *Uralkodók és corvinák*, *op. cit*., p. 238–239 (no. 34.) (art. Ferenc FÖLDESI) ; la copista fiorentina e le sue opera, Albinia DE LA MARE, «New Research on Humanistic Scribes in Florence», in *Miniatura Fiorentina del Rinascimento, 1440–1525,* ed. Annarosa GARZELLI , t. I-II, Firenze, 1985, I., 544.

10 Praha, Universitní Knihovna, Cod. VIII. H. 73. Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, op. cit, p. 371-372, n° 640 ; *Matthias Corvinus und die Renaissance in Ungarn, op. cit*., p. 449-450, n° 442 (art. Sz. Eva KOROKNAI)

11 Milano, Biblioteca Trivulziana, ms. 818. Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., p. 331, n° 541 ; *Nel segno del corvo*, *op. cit*., p. 204-206, n° 26 (art. Paola DI PIETRO LOMBARDI).

12 Leipzig, Universitätsbibliothek, Rep. I. n. 17. Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., p. 266, n° 377 ; Cs. CSAPODI, K. CSAPODINÉ-GÁRDONYI, *Bibliotheca Corviniana*, Budapest, 1990, p. 260-261 (tav. LXXXVIII.).

13 Composizione a cinque cerchi : Hieronymus (Wien, Österreichische Nationalbibliothek, Cod. 644.; Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, op. cit., p. 244-245, no. 328) ; composizione centrale : Beda Venerabilis (München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 175; Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit.,* p. 156-157, n° 108 ; composizione architettonica : Philostratus (Budapest, Országos Széchényi Könyvtár, Cod. Lat. 417.; Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library, op. cit*., p. 316-317, n° 503.

14 Árpád MIKÓ, «La nascita della Biblioteca di Mattia Corvino e il suo ruolo nella rappresentazione del sovrano», in *Nel segno del corvo*, *op. cit.*, p. 25-29.

15 Verona, Biblioteca Capitolare, Cod. Lat. CXXXVI. 124, Cod. Lat. CXXXVII. 125. Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library,* op. cit., p. 275, n° 400, p. 277, n° 405 ; *Nel segno del corvo*, *op. cit*., p. 200-204, n° 24-25 (art. Claudia ADAMI).

S. Johannes Damascenus, *Sententiae* – S. Anselmus Cantuariensis, *Opera*
Budapest, Országos Széchényi Könyvtár, Cod. Lat. 345.

quanto alla posizione dello stemma: sul frontespizio, sulla copertina o entrambi. Però non possiamo supporre che al momento della morte del re ci fosse stato a Buda un solo codice senza lo stemma di Mattia, né fuori, né dentro. Tale codice non esiste a tutt'oggi *per definitionem*. E tuttavia lo stemma di Giovanni Vitéz decora il frontespizio del codice di Girolamo, ma la sua rilegatura – l'imitazione del tipo a cinque cerchi – venne preparata già per Vladislav II[16]. Ho detto poco fa *per definitionem*, perché si deve riconoscere che quel che riteniamo « corviniano » dipende da tacite regole convenzionali. Le regole creano sempre le eccezioni. Gli studi sulle corvine – ripercorrendo una storia di trecento anni – assomigliano ad un puzzle, in cui si mescolano più immagini, ma nessuna è completa.

Che cosa è allora la Corviniana ? La parola stessa deriva da *Corvinus*, aggettivo che – lo sappiamo dagli studi di Péter Kulcsár – venne inventato da Pietro Ransano. Egli l'applicò a Giovanni Hunyadi già prima del 1456[17]. L'aggettivo per anni rimase sconosciuto, ma ad un tratto, attorno al 1485, fece la sua apparizione. Gli umanisti italiani l'uno dopo l'altro chiamarono « Corvinus » il re che in questo periodo decise – in mancanza di meglio – di nominare successore suo figlio illegittimo, Giovanni Corvino[18]. L'aggettivo, che si riferisce all'origine romana (fittizia) della famiglia Hunyadi, in documenti ufficiali non figura riferito al re. Il suo ambito d'uso (ciò può segnalare anche la sua serietà) rimase la letteratura, nonché l'arte figurativa: le lastre di marmo dei palazzi e le pagine miniate dei codici. Alcune lettere, come riferimenti enigmatici, appaiono a volte nei manoscritti dipinti a Firenze o a Buda[19]. Tutti nacquero dopo il 1485.

Ciononostante l'aggettivo in quel periodo non appare nelle fonti scritte relative alla biblioteca reale. Si vede soltanto nella grande miniatura del frontespizio del codice di Filostrato (Budapest, Biblioteca Nazionale Széchényi, Cod. Lat. 417), ma anche lì in forma abbreviata – ed anche questa è una miniatura[20]. Però, quando gli studiosi per la prima volta rivolsero la loro attenzione a questo manoscritto ornato (come Peter Lambeck, nel 1669), subito questa parola venne notata[21]. Poi, nel secolo XVIII spesso menzionavano la biblioteca come *Corvina* oppure *Corviniana*, ma parallelamente a ciò apparve anche un suo aggettivo più antico: Biblioteca Augusta, e cioè biblioteca grandiosa. Il libro di Paolo Fabri venne pubblicato nel 1756 con il titolo seguente: *De Augusta Budensi Biblioteca*, il sottotitolo invece fu questo: *De Corviniana Bibliotheca*: Fabri aveva una buona conoscenza delle lodi scritte sulla Biblioteca Augusta dell'umanista fiorentino Naldo Naldi. I due aggettivi umanisti nel secolo XIX si ridussero ad uno. La biblioteca che nel contesto generale, dal XV al XVIII secolo, poté ricevere allo stesso tempo due denominazioni, *Augusta* e *Corviniana*, nel contesto nazionale diventò esclusivamente *Corviniana*. Ma il primo nome fu assai ambivalente: « augustus », che mascherava l'origine illegittima della famiglia, del re e del principe, al contempo divenne l'aggettivo qualificativo dell'opera gloriosa – e nazionale – del regnante, e cioè quello della biblioteca. E' un vero e proprio epiteto esornativo.

16 Wien, Österreichische Nationalbibliothek, Cod. 644. Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., p. 244-245, n° 328 ; *Matthias Corvinus und die Bildung der Renaissance*, op. cit., p. 85-86, n° 50, Abb. 29.

17 Péter KULCSÁR, *A Corvinus-legenda (La leggenda «Corvinus»)*, in *Mátyás király 1458-1490*, ed. Gábor BARTA, Budapest, 1990, p. 17-40.

18 Péter KULCSÁR, *A Corvinus-legenda*, *op. cit*., p. 32-35.

19 Árpád MIKÓ, «Matthias Corvinus – Matthias Augustus. L'arte all'antica al servizio del potere», in *Cultura e potere. Atti del IX. Convegno internazionale* (Chianciano-Pienza 21-24 luglio 1997), a cura di Luisa SECCHI-TARUGI, Firenze, 1999, p. 210-211.

20 Budapest, Országos Széchényi Könyvtár, Cod. Lat. 417, fol. Iv ; CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., p. 316-317, n° 503.

21 Petrus LAMBECIUS, *Commentariorum de Augustissima Bibliotheca Caesarea Vindobonensi, liber secundus*, Vindobonae, 1669, p. 995-996.

Constantinus Porphyrogennetus, *De caeremoniis*
Leipzig, Universitätsbibliothek, Rep. I. 17.
piatto posteriore della legatura

L'epiteto nelle epopee non nasce per caso. La poesia di Naldo Naldi scritta in lode della nostra biblioteca contribuì fortemente al fatto che la biblioteca di Buda già *in statu nascendi* acquistò grande fama nell'ambito dei letterati[22]. Certo, essa divenne più grande quando non esistevano più che il ricordo, e i volumi apparsi sporadicamente qua e là. Già nel secolo XVI i suoi volumi godevano di alta stima. Tutto questo faceva parte del culto generale per Mattia, che è facile rintracciare anche negli oggetti d'arte. Dopo il 1526 nacque una leggenda sulla biblioteca; i principi di Transilvania volevano appropriarsi dei volumi rimasti a Buda, come anche i regnanti Asburgo[23]. Fu Naldo Naldi a dare il tono – un tono che ha risuonato a lungo, fino ai nostri giorni :

… *«Tu [rivolto a Mattia] hai coltivato la tua mente e l'anima con le nozioni di ogni buona arte in modo da diventare il re più colto; non solo, ma ti sei rivolto con infinito amore verso tutti coloro che in qualche scienza eccellevano… sostieni con immensa simpatia e buona volontà gli scienziati, dovunque siano, che ti salutano con unanimità non soltanto come un secondo Augusto o Alessandro di Macedonia, ma riconoscono facilmente entrambi in te, nella tua clemenza incommensurabile, nella tua magnanimità e nella grandiosità regale. Oh, magnifica saggezza, degna di essere lodata e festeggiata da ogni popolo, tempo e secolo!»*

È quanto avvenne. Quando gli studi scientifici si rivolsero alla biblioteca, questo ebbero come eredità, oltre alla leggenda sul patrimonio effettivo della biblioteca. Mátyás Bél pubblicò la poesia completa di Naldi, e fino all'inizio del XIX secolo diverse opere autonome nacquero sulla biblioteca di Buda. Poco a poco, in sordina, cominciavano a formarsi anche i cataloghi dei libri sugli esemplari conservati. Già alla fine del XVII secolo vennero catalogate le corvine di Wolfenbüttel e di Vienna. E già nel 1684 si trovò l'esemplare decorato del codice di Naldo a Torun. Il catalogo di István Horvát (direttore della Biblioteca Széchényi) nel 1822 era a conoscenza di più di quaranta volumi esistenti[24], e più tardi pervennero anche gli altri. Per la fine del XIX secolo era noto quasi tutto il materiale di fonti e di libri di cui sappiamo anche oggi.

La lista però a volte si arricchiva, a volte si riduceva, era in continuo cambiamento. Lo stemma, l'emblema, la tradizione oppure un riferimento, tutti questi criteri erano da prendere in considerazione. Si catalogò di tutto: quello che Mattia ricevette, quello che diede, quello a cui pensò oppure quello a cui avrebbe potuto pensare… Vennero fuori anche i libri dell'epoca degli Jagelloni, seguendo (e supponendo) uno sviluppo continuo della biblioteca fino alla battaglia di Mohács (1526). Infine, anche le opere conosciute attraverso la poesia di Naldo Naldi vennero inserite nel canone, tra cui evidenti finzioni retoriche come i "libri di Alceo e di Saffo", perduti tanti secoli prima[25]! Con questo il cerchio si chiuse: fecero autorità non soltanto la lode umanistica rivolta al re, ma anche un catalogo al limite del reale e del fittizio.

La filologia classica – nella persona di Jenő Ábel – ruppe per tempo con la tradizione umanistica: dal punto di vista filologico il testo delle corvine venute da Costantinapoli non era interessante[26]. La storia dell'arte che subentrò nell'edificio già pronto ad accoglierla non ebbe però una simile ventura. Un tale *pretium affectionis*, riferito soltanto in latino all'epoca di Mattia da László Éber[27], eccellente storico d'arte *grosso modo* dello stesso tempo di Zsolt Beöthy, si occupò

22 Mathias BEL, *Notitia Hungariae novae geographico-historica*, pars III, Viennae, 1737, p. 589-649 ; estratti : *Irodalomtörténeti emlékek*, t. II, Vilmos FRAKNÓI, Jenő ÁBEL ed., Budapest, p. 1890, 259-296. Altre fonti : Jolán BALOGH, *A művészet Mátyás*, op. cit., p. 638-644. Cf. Orsolya KARSAY, «A fenséges könyvtár dicsérete (L'elogio della biblioteca augusta)», *Magyar Könyvszemle,* t. 107, 1991, p. 316-324.

23 Zsigmond JAKÓ, «Erdély és a Corvina. (La Transilvania e la Biblioteca Corvina)» in Zsigmond JAKÓ, *Írás, könyv, értelmiség. Tanulmányok Erdély történelméhez*, Bukarest, 1977, p. 169-179; István MONOK, «Questioni aperte nella storia della Biblioteca Corviniana agli arbori dell'eta moderna», in *Nel segno del corvo*, *op. cit*., p. 33-41.

24 A. MIKÓ, *Stories*, *op. cit*., p. 144.

25 Cs. CSAPODI, *The Corvinian Library*, *op. cit*., p. 122, n° 21, p. 350, n° 585.

26 ÁBEL Jenő, *Corvincodexek (I codici corviniani)* Budapest, 1879 (Értekezések a Nyelv- és Széptudományok köréből, VIII/1).

27 László ÉBER, «Középkori és renaissance emlékek Budapest területéről (Frammenti medievali e rinascimentali del territorio di Budapest)», *Budapest Régisége,* t. 8, Budapest, 1904, p. 63.

M. F. Quintilianus, *Institutionum oratoriarum libri XII*
Budapest, Országos Széchényi Könyvtár, Cod. Lat. 414.
piatto posteriore della legatura

negli studi fin più sottili delle miniature. Il compendio classico dei mezzi, la critica dello stile e l'iconografia dei ritratti erano utilizzati per determinare le mani dei miniatori e catalogare i ritratti del re. Edith Hoffmann, Jolán Balogh e Ilona Berkovits per gli anni Quaranta risolsero perfettamente questi problemi oppure li impostarono in modo tale per cui gli studiosi – prendendo tale strada – sin da allora hanno girato attorno ad essi senza poter far nulla[28].

Allora che cos'è la *Corviniana* ? A malapena la domanda si può porre in questi termini. Infatti, la *Corviniana* – come vive in noi la sua immagine mutevole – esiste probabilmente solo nella storiografia. Si potrebbe porre piuttosto la domanda nel modo seguente: che cosa significò la *Corviniana* per Vilmos Fraknói nel 1927[29], o per Ferenc Toldy – fondatore della storia della letteratura ungherese – nel 1869[30], per Fabri nel 1756[31], e così via.

Ad esempio, si può sapere abbastanza precisamente che cosa significò la biblioteca reale attorno al 1490. Viene citato spesso quel particolare del testo scritto nel trattato imposto a Giovanni Corvino dopo la battaglia di Csontmező, che stabilì che il principe, definitivamente estromesso dal potere, avrebbe dovuto restituire anche i volumi della biblioteca[32]. Poiché la biblioteca era stata creata per essere il gioiello del paese: *bibliotheca pro decore Regni constructa*. Come se i *prelati et barones,* bramanti dei soldi e del potere, si fossero all'improvviso accorti del decoro del regno! La parte conclusiva del trattato risulta divisa in tre sezioni: la prima rivendicò i diplomi relativi al paese e collocati nella tesoriera; la seconda rivendicò la restituzione dei codici della biblioteca, la terza invece la corona stessa. Pare che la biblioteca fosse stata un mezzo di legittimazione nelle mani di tutte le parti in causa. Un mezzo tra gli altri. Tuttavia gli ultimi anni del regno di Mattia furono un momento raro nella storia ungherese: un potere cercò – non lesinando soldi né fatica – di legittimare se stesso con la cultura, con la vera e propria, alta cultura.

(Testo italiano riletto da L.A. Sanchi)

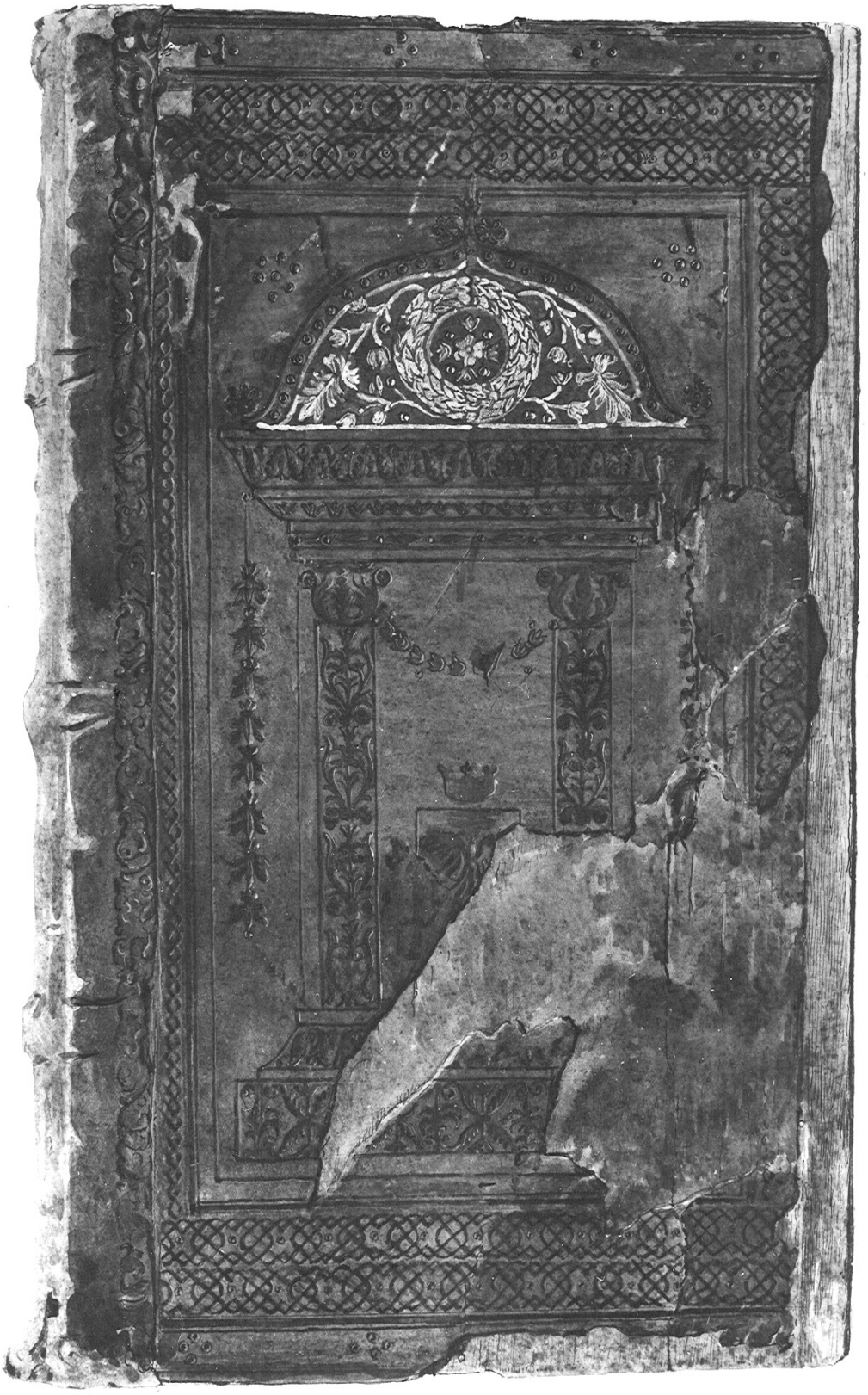
28 Edith HOFFMANN, *Régi magyar bibliofilek*, Budapest 1929 (edizione facsimile ed aggiornata, Tünde WEHLI ed., Budapest, 1992 ; Elena BERKOVITS, «Felice Petanzio Ragusino capo della bottega di miniatori di Mattia Corvino», Budapest 1941 (Estratto della *Corvina. Rassegna Italo-Ungherese*, Anno III, 1940, p. 53-84) ; Jolán BALOGH, «Mátyás király ikonográfiája (L'iconografia di Mattia Corvino)», in *Mátyás király emlékkönyv*, t. I-II, ed. Imre Lukinich, Budapest, 1940, t. I., p. 435-548 ; Elena BERKOVITS, «Miniatori ungheresi nel *Dictionnaire des miniaturistes*» Budapest, 1941, p. 12-14 (Estratto dalla *Corvina. Rassegna Italo-Ungherese*, Anno IV, 1941, p. 255-281). Cf. Elena (Ilona) BERKOVITS, *A magyarországi corvinák (I codici corviniani in Ungheria)*, Budapest, 1962 ; Jolán BALOGH, *Die Anfänge der Renaissance in Ungarn*, Graz, 1975, p. 218-238.

29 † Vilmos FRAKNÓI, József FÓGEL, Pál GULYÁS, Edith HOFFMANN, Bibliotheca Corvina. *Mátyás király budai könyvtára*. (La biblioteca di Mattia Corvino a Buda), Budapest, 1927, p. 9-14.

30 F[erenc] TOLDY, r. t. megismerteti azon négy Corvin-codexet, melyeket ő cs. kir. és apost. Felsége Konstantinápolyból nyervén, legújabban a m. n. múzeumi könyvtárnak adományozni kegyeskedett, *A Magyar Tudományos Akadémia Értesítője,* t. 3, 1869, p. 213-217.

31 Paulus FABRI, *De Augusta Budensi Bibliotheca commentatio*, Lipsiae, 1756.

32 *Epistolae procerum Regni Hungariae*, t. I-III, Georgius PRAY ed., Posonii, 1806, I, p. 393-394.



Piatto anteriore della legatuta della Philostratus-corvina. Acquerèllo di Végh Gyula (1870–1951)
Budapest, Országos Széchényi Könyvtár, Fol. Hung. 2411.

MATTIA CORVINO: LA BIBLIOTECA, IL POTERE E L'ETÀ MODERNA

Ernesto Milano

Parlare di Mattia Corvino, dopo che già da vari anni si è accentuata l'attenzione sulla sua figura di umanista e di principe colto e intelligente, attraverso convegni, dibattiti, giornate di studio, mostre che ancora non hanno esaurito l'interesse verso questa figura, faro della cultura ungherese, può riuscire al tempo stesso impresa facile o, all'opposto, addirittura complessa, potendo incorrere nel reale pericolo di dire cose già dette. Tuttavia il taglio del convegno parigino mostra evidenti segni di novità e i vari approfondimenti richiesti sembrano tessere che, pur trattando temi in parte già affrontati, si vanno a ricomporre e ad aggregare in un insieme stimolante e, a sua volta, anticipatore di nuove ricerche.

Trattiamo dunque di Mattia Corvino e dell'epoca definita emblematicamente «di Mattia e di Lorenzo», ma che coinvolge anche, con tutta evidenza per quanto concerne l'Italia, i rapporti di Mattia con gli Aragonesi, con i Medici, con i Gonzaga, con gli Sforza, con i Malatesta, con la Repubblica di Venezia e con gli Estensi, e poi, con un antesignano respiro europeo, le relazioni con tutti i grandi stati europei dalla Francia, all'Inghilterra, all'Austria.

Ci interessiamo quindi di una serie di rapporti politici, economici, religiosi letterari e artistici e, in una sola parola, culturali che sfoceranno nella nascita e nella formazione di una delle più famose biblioteche dell'antichità.

Pare anzitutto doveroso sottolineare che la sensibilità, la duttilità culturale e il mecenatismo di Mattia trovano fertile *humus* e si esaltano su un consistente strato di cultura latina affermatasi in Ungheria, ovviamente prima in maniera quasi impercettibile e larvata e poi sempre più consistente, già nel secolo XI, con la conversione delle popolazioni ungheresi al cristianesimo risalente al 1001. Tale evento segna la fine della poesia popolare pagana e porta all'affermazione, per l'intera durata del Medioevo, del latino quale lingua scritta ufficiale, per merito degli ecclesiastici, soprattutto italiani, che pongono le basi della nuova chiesa. Infatti il volgare, comparso all'inizio del secolo XII, come testimonia un discorso funebre in 85 versi, viene usato solo per poche versioni di canti religiosi e di leggende agiografiche, nonché per una traduzione parziale delle Sacre Scritture dovuta a due seguaci di Huss all'inizio del secolo XV.

Se l'uso della lingua latina getta le fondamenta e crea i primi germi per i futuri sviluppi letterari, il vero e proprio approccio degli Ungheresi con l'Umanesimo italiano, come è stato messo chiaramente in luce dal convegno di Budapest nel 2005,[1] avvenne durante il viaggio in Italia di Sigismondo di Lussenburgo nel 1413 e il Concilio di Costanza che ne seguì negli anni 1414-1418. Tali avvenimenti furono appunto di fondamentale importanza ai fini del consolidamento dei rapporti culturali italo-magiari, dal momento che molti ungheresi del seguito ebbero modo di venire a contatto con insigni rappresentanti dell'Umanesimo italiano, quali Poggio Bracciolini, Leonardo Bruni, Antonio Loschi e Pier Paolo Vergerio.

[1] *A latin humanizmus Magyarországon*. Konferencia Budapest, *L'Umanesimo latino in Ungheria dai primordi al Sec. XVIII*. Convegno internazionale di studi, Budapest, Istituto Italiano di Cultura, 18 aprile 2005.

In Italia infatti era in piena fioritura la rivalutazione delle *humanae litterae* iniziata con Francesco Petrarca che, con l'esaltazione della nuova epoca della «luce», si era rifatto alla distinzione classica perorata da Cicerone tra *humanitas* e *divinitas*, dove *humanitas* esprimeva la restaurazione o rinascita o riabilitazione dell'*homo naturalis*, quale si era rivelato da sempre nella storia, civilmente o socialmente, e nelle forme più elevate delle epoche classiche. Sintomi di una nuova valutazione dell'uomo e del suo operare mondano e civile si erano già avvertiti in epoca dantesca dalla quale aveva preso le mosse una cultura con solidi fondamenti laici e civili poggianti su un nuovo consapevole rapporto tra passato e presente e pertanto della coscienza storica dell'*humanitas*. Da qui l'entusiasmo o l'orgoglio per la scoperta dei testi antichi, non tanto come fonte di soddisfazione estetica ed erudita, quanto come possibilità di reintegrazione del presente nel passato, dell'uomo nel corso del tempo, dove si ripristina la continuità della natura dentro la storia, indipendentemente dalle interruzioni e trasformazioni palingenetiche delle diverse confessioni.

Diventa strumento efficace di almeno quattro generazioni di intellettuali autori di un'esperienza irripetibile, l'adozione del latino, la lingua della classe colta, dotata, a differenza del volgare, dei caratteri ecumenici dell'Europa cristiana e di quella stabilità comunicativa e stilistica di impronta petrarchesca che rende attuabile, di là dei confini segnati dall'esperienza del volgare, la fondazione di una *res publica literaria*.

Questa affascinante avventura che, con i suoi momenti cruciali, permette di tracciare la storia dell'Umanesimo, finì con il coinvolgere, al di là degli interessi specifici di una élite, la vita della città e ne modificò l'assetto culturale, per cui umanista è anche colui che non lascia testimonianza scritta di sé, come Niccolò Niccoli a Firenze, ma raccoglie e trascrive codici, forma una biblioteca per destinarla ad un uso cittadino. Ma è pure umanista il principe o il privato che, sotto il magistero dei grandi educatori, come Vittorino da Feltre e Guarino Veronese, la cui nuova pedagogia è imperniata anche sull'esaltazione della ricchezza, incrementa il collezionismo e si serve dell'esperto per il recupero delle opere d'arte antica e per orientare le sue iniziative di committente, attraverso il generoso impiego di grandi fortune finanziarie.

L'ellenismo, introdotto con la diaspora dei dotti greci dopo la caduta di Bisanzio, non sconvolse il rapporto linguistico degli umanisti con la latinità, ma anzi con la «scoperta» di Platone, si andò affermando l'antico toponimo della scuola platonica, l'accademia, nel quale l'umanista trovò il nome che indica lo spazio di un incontro permanente, di un'associazione con comuni interessi intellettuali. Ne costituiranno il naturale portato l'Accademia Pontaniana a Napoli, l'Accademia Romana a Roma e l'Accademia Platonica a Firenze, fondata nel 1463 da Marsilio Ficino, che sembrò interpretare un più ambizioso progetto di *pax* medicea ed esercitò, con il consenso di Lorenzo, un magistero spirituale che provocò violente e irriverenti reazioni nella borghesia letterata, antintellettualistica e materialistica.

Il movimento umanista non era certo rimasto confinato a fenomeno nazionale, ma era stato via via esportato nel corso del Quattrocento fuori dal territorio di origine, affermandosi come una delle linee portanti su cui cresceva la cultura dell'Europa moderna e generando prima in Francia e in Germania, poi in Spagna e in Inghilterra, nuove esperienze spirituali, politiche e artistiche, penetrando poi lentamente anche nell'Europa orientale, in Boemia, in Polonia e in Ungheria, dove aveva riformato le scuole e la vita culturale. In ciò era stato favorito a partire dalla seconda metà del secolo, dalla più rapida e facile trasmissione dei testi, attraverso il formidabile veicolo rappresentato dalla stampa, ma, in certo qual senso, frenato dalla inevitabile formazione di un pubblico più vasto di quello proveniente dagli *studia humanitatis* e che si rivolgeva sempre di più a una nuova grande e più creativa letteratura del volgare, creando di fatto, già alla fine del secolo, una letteratura bilingue.

Questo il quadro di riferimento culturale al quale rapportare la figura e l'attività di Mattia Corvino e, più in generale, la cultura ungherese del secolo XV.

Occorre però premettere che, se con Mattia la cultura umanistica ungherese, sia in campo librario sia in campo artistico che in quello architettonico, tocca il punto più alto di incontro con quella italiana, un insieme di circostanze favorevoli aveva creato un fertile retroterra certamente favorevole all'avvicinamento delle due culture[2]. Una di queste circostanze fu lo stretto legame creatosi tra Italia e Ungheria prima del

2 Cf. «L'Umanesimo in Ungheria: il periodo degli esordi», in *L'Umanesimo latino in Ungheria*, ed. Adriano PAPO e Graziella NEMETH., Treviso, 2005, p. 21-44.

XV secolo, grazie ai rapporti familiari con gli Angiò di Napoli e alle spedizioni di Luigi il Grande, e il corridoio creatosi per questa influenza, quasi una corsia preferenziale, attraverso la Dalmazia e la Slavonia.

Altra circostanza, certamente non trascurabile, fu la già ricordata conversione delle popolazioni ungheresi al Cristianesimo, mentre, sul piano politico, fu molto importante per lo sviluppo dell'Umanesimo in Ungheria l'incoronazione a Re di Germania e la successiva incoronazione a imperatore del Sacro Romano Impero di Sigismondo, il concilio di Costantinopoli e la decisione di spostare a Buda la capitale del Paese.

Pur essendo Sigismondo e la sua corte di mentalità medievaleggiante, tuttavia non furono creati grossi ostacoli all'ingresso in Ungheria della corrente umanistica, e, pur essendosi create le condizioni favorevoli per l'erezione nella nuova capitale di una grandiosa biblioteca, questa non fu allora realizzata a causa dello scarso amore di Sigismondo per i libri.

Infatti nei primi decenni del secolo XV si erano verificate le condizioni ideali per l'attuazione di iniziative personali nel campo della cultura, e due nomi, quelli di Pietro Paolo Vergerio e János Vitéz, sono, tra gli altri, legati a queste prime iniziative.

Pietro Paolo Vergerio[3], umanista e pedagogista, nato a Capodistria nel 1370, dopo avere studiato e insegnato lettere a Padova e retorica a Firenze, dopo avere partecipato al movimento umanistico fiorentino e veneto e nel 1424 al Concilio di Costanza, dove aveva svolto un'opera diplomatica che gli aveva valso la gratitudine dell'imperatore Sigismondo, aveva seguito l'imperatore in Ungheria e in Boemia, stabilendosi a Buda fino alla morte avvenuta nel 1444.

Il suo trattato *De ingenuis moribus et liberalibus adolescentiae studiis*, già compilato nel 1402, nel quale espresse l'ideale di un'educazione fondata sugli studi umanistici e che gli diede fama europea, aveva avuto una grande influenza nella vita di János Vitéz, l'umanista ungherese, nato a Zredna nel 1408, che aveva già come suo bagaglio culturale le tradizioni provenienti dalla Slavonia, Paese in cui era vissuto e dove si tramandavano le tradizioni dalmate-veneziane.

Dopo avere conosciuto ambasciatori dell'Umanesimo italiano presso la cancelleria di Sigismondo, aveva formato, grazie a queste sue frequentazioni, il primo gruppo scientifico ungherese su modello italiano, il *contubernium*, dove si discuteva di filosofia e di letteratura, e che, dopo una sua permanenza a Buda, si era spostato a Várad, dove il Vitéz era stato nominato vescovo dal 1445. In questa città aveva fondato la prima biblioteca umanistica ungherese, contenente anche alcuni libri del Vergerio.

Nominato arcivescovo di Strigonia, dove si trasferì con la biblioteca che incrementò continuamente grazie al continuo invio di libri da parte del nipote Giano Pannonio, divenne alla fine prima educatore e poi cancelliere di Mattia cui trasmise il meglio della sua cultura umanistica di derivazione e impostazione italiana, tanto che l'Hunyadi, ancora giovanissimo, essendo padrone della lingua latina, poteva fare da interprete a suo padre al cospetto di ambasciatori stranieri. Il Vitéz attraverso i suoi studi e le sue opere sugli autori antichi[4], assurse via via al ruolo di padre dell'umanesimo ungherese.

Anche il nipote Giano Pannonio aveva fondato a Pécs la seconda biblioteca umanistica di Ungheria, ma la prima per quanto riguardava la presenza di codici greci accanto a quelli latini, e insieme allo zio Vitéz, sarebbe divenuto uno dei più importanti sostenitori e consiglieri politici di Mattia, figlio di Giovanni Hunyadi, durante i primi anni del suo regno, cui era stato elevato giovanissimo, appena diciottenne, nel 1458, dopo la morte di Ladislao V il Postumo.

Mattia, impegnato da subito nella lotta contro gli Hussiti nell'alta Ungheria e contro la nobiltà magnatizia, e quindi contro i turchi di Maometto II, riuscendo a farsi incoronare re di Boemia, attraverso una fitta rete di alleanze, dopo aver sconfitto la lega contro l'Ungheria ottenendo la pace di Olmütz del 1478, ed avere conquistato l'Austria, proprio a causa del suo accresciuto potere, non riuscì nell'intento di essere eletto imperatore dai principi elettori, che gli preferirono nel 1486 Massimiliano, figlio di Federico III.

Esaminando quindi le vicende umane e politiche di questo giovane re che, pur morendo appena cin-

[3] «Paolo Vergerio, un umanista tra Italia e Ungheria», in *Da Aquileia al Baltico attraverso i paesi della nuova Europa*, ed. Andrzej LITWORNIA, Graziella NEMETH, Adriano PAPO., Mariano del Friuli (Gorizia), 2005, p.43-56.

[4] Cf. JOHANNES VITEZ DE ZREDNA, *Opera quae supersunt*, Budapest, 1980 (Bibliotheca Scriptorum Medii Aevorum, Series Nova II).

Modena, Biblioteca Estense Universitaria, codice S. 4.18, c. 2r

quantenne nel 1490, riesce a dare nella sua intensa vita un'impronta indelebile, assurgendo al ruolo di uno dei grandi re del periodo rinascimentale, sembra di assistere quasi al ruolo di un uomo predestinato al potere, alla grandezza, alla magnificenza: ne costituiscono i cardini la sua formazione umanistica[5], il grande potere politico derivante dalle sue vittorie, la sua attenta e sensibile politica estera nei confronti dell'Occidente, che lo porta al trono di Boemia con la conseguente modifica del suo stemma con l'aggiunta del Leone Boemo con due code, la sua immensa ricchezza, la sua fine sensibilità per l'arte e per la bellezza, il suo mecenatismo, lo stesso suo matrimonio, in seconde nozze, con Beatrice d'Aragona, figlia del re di Napoli. Elementi questi tutti concomitanti e interagenti che lo portano via via ad accrescere la sua reputazione sia all'interno del suo Paese che all'estero, e che, in un virtuoso succedersi di causa e di effetto, lo inducono a una forte presa di coscienza della sua grandezza da manifestare, rivaleggiando con i modelli offerti dai suoi grandi contemporanei, Lorenzo il Magnifico, Borso d'Este, Ferrante d'Aragona, attraverso le più squisite forme d'arte che possono, da un lato appagare il suo spirito e dall'altro inevitabilmente accrescere la sua fama, divenendo egli stesso un punto di riferimento nell'Europa rinascimentale ormai protesa verso l'esaltazione dell'uomo e delle sue capacità.

Mattia incarna l'uomo rinascimentale tutto teso alla all'attuazione di una civiltà nuova, classica e cristiana, responsabile del suo destino che conquista con un'azione continua, tenace, finalizzata alla realizzazione delle sue ambiziose aspirazioni, nelle quali primeggiano il senso della regalità, la magnificenza, la bellezza in tutte le sue forme, che portano un'impronta estremamente colta e aristocratica, ma animata al tempo stesso da ideali europeistici, sotto la spinta dello splendido mecenatismo del sovrano.

Quasi presagendone la grandezza, l'Europa e, in particolare l'Italia, avevano accolto con estremo favore l'elevazione al trono d'Ungheria di questo *homo novus*, allorché il 24 gennaio 1458 Pietro Tommasi, inviato in Ungheria dalla Repubblica di Venezia, aveva trasmesso con il suo tempistico servizio diplomatico la notizia : «…stando in expectatione, che si concludesse la election Regiae successo che oggi ad hora et per questa General Congregacione e stato eletto cum consenso et bono concordio il Serenissimo Re di questo Regno, l'Eccellentissimo Signor Mathias de Huniad, fiol che fu de Illustre Signor Governator, giovane de anni circa 18…»[6].

Questo giovanissimo sovrano portava con sé la preziosa eredità derivantegli dal prestigio militare del padre Giovanni Hunyadi, famoso per le vittorie riportate sui Turchi, e in Italia le due potenze più direttamente interessate ad arginare la minacciata espansione ottomana, il Papato e la Repubblica di San Marco, consideravano l'Ungheria, ancora imponente nella sua integrità territoriale, il solo stato capace di opporsi all'avanzata delle schiaccianti forze musulmane.

Il comune pericolo aveva portato ad un formale trattato di alleanze tra il re d'Ungheria e la Repubblica di Venezia siglato il 12 settembre 1463. Mattia ne aveva dato notizia il giorno stesso alle potenze estere con una lettera circolare nella quale aveva evidenziato la finalità di difendere, come aveva fatto fino allora, i popoli cristiani.

L'alleanza veneto-ungherese, che avrebbe dato ben presto notevoli risultati, ebbe un'eco anche nelle poesie del letterato ferrarese Antonio Costanzi e dell'insigne umanista ungherese Janus Pannonio[7].

Mattia, dopo essere penetrato in Bosnia e averne conquistato il capoluogo Jaitza, si era impadronito di una sessantina di fortezze, aiutato anche dalle popolazioni che si ribellavano contro i dominatori turchi, e aveva dato notizia del tutto al Papa Pio II[8].

5 Klára PAJORIN, «L'educazione umanistica e Mattia Corvino», in *Matthias Corvinus and the Humanism in Central Europe*, Budapest, 1994 (Studia Humanitatis, 10).

6 *Magyar diplomácziai emlékek Mátyás kiraly korából 1450-1490* (Monumenti diplomatici ungheresi dell'epoca di re Mattia), Iván NAGY, Albert NYÁRY ed., Budapest, 1875-1978 (Monumenta Hungariae historica, IV), I, p. 3-4.

7 Jénő ÁBEL, *Analecta nova ad historiam renascentium in Hungaria litterarum spectantia*, Budapest, 1903, p. 110 ; A. HEGEDŰS, «Egy olasz Költő Mátyás Királyhoz (Un poeta italiano e Re Mattia)», *Irodalomtorténcti Közlemények*, 1903, p. 79-82.

8 Mattia a Pio II, 27 gennaio 1464 ; cf. *Monumenta Vaticana historiam Regni Hungariae illustrantia*, ed. Guillelmus FRAKNÓI, s. I, VI (*Mathiae Corvini Hungariae regis epistolae ad romanos pontifices datae et ab eis acceptae. Mátyás király levelezése a római pápákkal, 1458-1490*), Budapest, 1891, p. 25-29.

E nel sottile gioco delle alleanze attraverso le quali la sua politica estera mirava a trovare nuove adesioni e a neutralizzare l'influenza degli avversari, nel 1484, allorché era ancora in atto la guerra di Ferrara, troviamo la comunicazione al governo del duca di quella città riguardo alla sua intenzione di ristabilire il buon accordo e l'amicizia di prima, avanzando però, poco dopo, una richiesta di sussidi di guerra.

In quel fatidico 1458 anche altri stati italiani erano stati informati dell'elevazione al trono d'Ungheria di Mattia, detto il Corvino. Infatti lo zio del re, Michele Szilágyi, ne aveva dato notizia alla fine di febbraio di quell'anno, oltre che a Venezia, a Milano, e a Firenze, assicurando che il nuovo sovrano desiderava di «seguire le vestigie dell'illustre János Vajvoda in tenere buona amicizia» con essi[9].

Nel tessere una rete per i rapporti diplomatici con gli Stati italiani[10], dei quali quelli già ricordati non sono che esempi, sia pure di rilievo, Mattia, cercando di perseguire una politica di equilibrio tra Venezia, Milano e Napoli, mentre svolgeva le sue fortunate campagne di guerra, si mostrava attento agli apparentamenti tramite il suo matrimonio con Beatrice d'Aragona e, fallito il tentativo di ottenere per il figlio naturale la mano della principessa Anna Sforza, si apparentava con l'imperatore Massimiliano. Al tempo stesso, comportandosi lealmente, attaccava sempre frontalmente i suoi avversari politici, e andava costruendosi una cultura straordinaria, avendo sempre più chiara la situazione dell'Europa e addirittura del Nord Africa.

Educato da soldato prediligeva l'ambiente dei campi militari, la caccia e i tornei, dimostrandosi un sovrano dalle capacità eccellenti in grado di mantenere il potere al quale era giunto, avendo come modello l'imperatore Sigismondo, riuscendo a gestirlo con un'oculata promozione di sé stesso, cercando di accreditarsi, anche attraverso componimenti elogiativi appositamente commissionati, come patrono dei poveri e sovrano giusto, *topos* proprio della letteratura umanistica, alla stregua di quanto andava facendo il principe ferrarese Borso d'Este.

Acquisito nel 1479 il titolo reale di Boemia che andava a legittimare la sovranità del casato Hunyadi nel cuore dell'Europa Centrale, la serie di feste organizzate, descritte con ammirazione ed entusiasmo dagli ambasciatori italiani e tedeschi, vedeva la presenza a Budapest di numerosi principi che dava lustro a quelle cerimonie, ma serviva soprattutto a dare a Mattia una sempre maggiore visibilità politica.

Lo stesso fine aveva avuto nel 1476 la scelta di sposare Beatrice d'Aragona, la cui influenza andava a mutare completamente la corte reale fino a farla divenire un centro rinascimentale tra i più noti in Europa.

Per completare il suo disegno Mattia aveva però bisogno, sia come derivato della sua formazione, sia per gli effetti favorevoli che ne venivano a scaturire, di avvalorare il tutto sul piano culturale, per cui compiva via via una serie di azioni a tutto tondo che andavano a caratterizzare il suo regno come un periodo d'oro nella storia culturale dell'Ungheria. Ciò veniva già sottolineato con ammirazione dai suoi contemporanei i quali constatavano che, nei territori a nord delle Alpi, lo stile rinascimentale si era diffuso prima di tutto in Ungheria, ma soprattutto a Buda, sede della corte reale.

Pare infatti giusto sottolineare che l'influenza del Rinascimento si estese a tutto il territorio ungherese solo nel XVI secolo, con un certo ritardo, contrastando il predominante stile gotico.

Abbagliato dagli esempi che gli venivano dalle grandi corti italiane, egli sosteneva con fermezza un progetto culturale che prevedeva anzitutto l'invito a corte di artisti e scienziati umanisti[11] che supportassero la sua idea di introdurre nel suo Paese il gusto e lo stile rinascimentale. Così, mentre Angelo Poliziano gli rendeva omaggio con il dono di alcuni manoscritti e il Mantegna lo immortalava in un famoso ritratto, iniziava costruzioni grandiose a Buda e a Visegrád. Per l'ampliamento della fortezza di Buda interveniva, introducendo elementi rinascimentali tipici della tradizione italiana, l'architetto bolognese Aristotele Fioravanti, già al servizio degli Sforza e successivamente artefice della

9 *Magyar diplomácziai emlékek Mátyás király koráből* (Documenti diplomatici ungheresi dell'epoca di re Mattia), *op. cit*., I, n.1, n.2, 26 aprile 1458 ; Ernő SIMONYI, *Flórenczi okmánytár* Accademia ungherese, ms.D.F.III, n.124.

10 Per una più esaustiva cognizione sull'argomento cf. Susanna TEKE, «Rapporti diplomatici tra Mattia Corvino e gli Stati Italiani», in *Italia e Ungheria all'epoca dell'Umanesimo corviniano*, ed. Sante GRACIOTTI, Cesare VASOLI, Firenze, 1994, p.19-36.

11 «Umanisti e storiografi italiani alle corti d'Ungheria e di Transilvania», in *Hungarica Varietas. Mediatori culturali tra Italia e Ungheria,* ed. Adriano PAPO, Graziella NEMETH, Mariano del Friuli (Gorizia), 2003, p. 93-102.

costruzione del Cremlino. Affiancavano i Fioravanti altri due architetti italiani, Giovanni Dalmata, che dopo avere collaborato alla creazione delle sculture esterne della cappella Sistina, si era impegnato nella direzione dei lavori della cappella del Castello di Buda, e il capo architetto del castello, il fiorentino Chimenti Camicia.

Al tempo stesso Mattia chiamava a far vita di corte l'umanista, medico, filosofo, astronomo Galeotto Marzio da Narni, che, dal 1461 al 1486, dopo essere venuto in contatto con Giovanni Pannonio, dal quale aveva appreso il greco e al quale aveva insegnato il latino, si era trattenuto a lungo a Buda, raccogliendo nel 1485 un libro di *dicta et facta* riguardanti il Corvino, fino a meritarsi, in una miniatura ungherese, la sua effigie ritratta alle spalle del vescovo János Vitéz.

Più tardi, nel 1477, era arrivato a corte l'umanista parmense Taddeo Ugoleto, prima come maestro di Giovanni Corvino, figlio naturale di Mattia, e successivamente come direttore della biblioteca reale[12]. Dopo la nomina l'Ugoleto era partito per un viaggio al fine di procurare dei libri per la biblioteca e la tappa già importante di questo viaggio era stata Firenze, capitale, sotto i Medici, del Rinascimento, della cultura, dell'arte.

In quella città aveva incontrato l'umanista Naldo Naldi, amico di Marsilio Ficino e membro dell'accademia neoplatonica, e, trasmettendo a lui e gli altri fiorentini l'entusiasmo per il mecenatismo e la magnificenza di Mattia, aveva chiesto a tutti di contribuire alla crescita di quella biblioteca e in particolare si era rivolto al Naldi, convincendolo a scrivere un libro sulla biblioteca di Mattia, facendo leva sull'entusiasmo in lui suscitato dal racconto di Ugoleto sulla biblioteca *augusta*[13]. Il Naldi si era lasciato coinvolgere a comporre un panegirico in versi intitolato *De laudibus augustae bibliothecae ad Matthiam Corvinum* che tratteggia ed esalta la biblioteca come una delle opere più insigni del re e che è servita e serve ancora agli studiosi come la fonte principale delle ricerche sulla biblioteca Corviniana, provenendo da chi ha vissuto sul campo quella sensazionale esperienza[14].

Il Naldi, nella dedica della sua opera al re Mattia, scriverà ricordando con riconoscenza l'*imput* ricevuto dall'Ugoleto : « *Taddaeus Ugolettus … multa de Te Rege sapientissimo, deque Tua divina virtute, multis audientibus, multis assentientibus, praedicaret ; tum … arsi cupiditate increbibili …* »[15].

Il Naldi ricorda in quello scritto che Mattia lo aveva incaricato di emendare i codici scritti a Firenze e probabilmente la richiesta era stata trasmessa da Ugoleto. Da quel momento, dopo il viaggio promozionale dell'Ugoleto, e il testo del Naldi, ovviamente improntato anche ad un fine propagandistico, i rapporti con il Ficino e con la sua cerchia erano divenuti più stretti, così come più frequenti erano divenute le spedizioni di libri a Buda.

L'opera di Naldi, nata tra il 1487 e 1490, è stata analizzata in maniera esauriente in un saggio di Orsolya Karsay[16]. E' costituita di quattro libri ed è preceduta da una lettera dedicatoria scritta in prosa. Il primo libro contiene un elogio al re e alla regina Beatrice d'Aragona, nonché a Giovanni Corvino, figlio naturale ed erede di Mattia, seguita poi da una descrizione del palazzo di Buda «degno di Giove». Il 2°, 3° e 4° libro tratta dell'edificio, dell'arredamento e

12 Per la vita e l'opera di Ugoleto, v. Fortunato RIZZI, «Un umanista ignorato : Taddeo Ugoleto», *Aurea Parma*, 1953, fasc. I-II, p. 1-17, 79-90 ; Angelo CIAVARELLA, «Un editore ed umanista filologo : Taddeo Ugoleto detto Della Rocca», *Archivio Storico per le provincie parmensi*, s. IV, v. 9, 1957, p. 133-173.

13 Per il significato della parola *augusta* v. Árpad MIKÓ, «Stories of the Corvinian Library», *Uralkodók és corvinák. Potentates and Corvinas. Annìversary Exhibitìon of the National Széchényì Library,* 2002, ed. Orsolya KARSAY., Budapest, Országos Széchényi Könyvtár, 2002, p. 139 ; dello stesso Á. MIKÓ v. anche: *Mathias Corvinus – Mathias Augustus, L'arte all'antica nel servizio del potere*, in *Cultura e potere nel Rinascimento,* a cura di Luisa SECCHI TARUGI, Firenze, 1999, pp. 209-220.

14 Naldus NALDIUS, *De laudibus augustae bibliothecae*, in Mathias BELLUS, *Notitia Hungariae Novae Historico Geographica*, III, Viennae Austriae, Petrus Ghelen, 1737 ; Csaba CSAPODI, *Bibliotheca Corviniana*, Budapest, 1981, p. 62.

15 N. NALDIUS, *De laudibus augustae bibliothecae*, op. cit., *Epistola … ad Matthiam Corvinum*, p. 595

16 Orsolya KARSAY, «De laudibus Augustae Bibliothecae», *The New Hungarian Quarterly*, 32, 1991, p. 139-145. Vancora Orsolya KARSAY, «Potentates and Studiolos», in *Uralkodók és corvinák*, *op. cit*., (V, n.4), p.44-47 ; cf. anche Klára PAJORIN, «Humanista irodalmi művek Mátyás király dicsűitésére (Opere letterarie umaniste in lode di re Mattia)», in *Hunyadi Mátyás. Emlékkönyv Mátyás király halálának 500*, *évfordulòjára* [Mattia Hunyadi. In memoria del 500° anniversario della morte del re Mattia], Budapest, Zrinyi Kiadó,1990, p. 39-350.

EMILII PROBI DE EXCELLENTIBVS DVCIBVS EXTE
RARVM GENTIVM LIBER INCIPIT FELICITER.

NOn dubito fore plerosq; attice qui hoc genus
scripture leue et non satis dignum summoruz
uirorum personis iudicent cum relatum legerit
quis musicam docuerit epaminundam. aut in
cuius uirtutibus cōmemorari saltasse eum cōmo
de scienterq; tibus cantasse. Sed hi erunt fere
qui expertes litterarum grecarum nihil recti
nisi quod ipsorum moribus conueniat puta
bunt. hi si didicerint non eadem omnibus
esse honesta atq; turpia sed omnia maiorum
institutis iudicari. non admirabuntur nos in grecorum uirtutibus exponendis
mores eorum sequutos. Neq; enim Cimoni fuit turpe athenienslum suimo uiro
sororem germanam habere in matrimonio. quippe cum ciues eius eodem ute
rentur instituto. At id quidem nostris moribus nefas habetur. Laudi in grecia
ducitur adulescentulas q̄plurimos habere amatores. Nulla lacedemonij uidua
est tam nobilis que non ad scenam eat mercede conducta. Magnis in laudibus
tota fere sunt grecia uictorem olimpie citari. In scenam uero prodire ac populo
esse spectaculo nemini in eisdem gentibus fuit turpitudini. Que omnia apud nos
partim infamia partim humilia atq; abhonestate remota ponuntur. Contra ea
pleraq; nostris moribus sunt decora que apud illos turpia putantur. Quem eni
romanorum pudet uxorem ducere in conuiuium? At cuius non materfamilias
primum locum tenet eduum atq; in celebritate uersatur? Quod multo fit aliter
in grecia. Nam neq; in conuiuium adhibetur nisi propinquorum. neq; sedet nisi
in interiore parte eduum que gynechoritis appellatur. quo nemo accedit nisi pro
pinqua cognatione conunctus. Sed hec plura persequi magnitudo uoluminis
prohibet. tum festinatio ut ea explicem que exorsus sum. Quare ad proposi
tum ueniemus. et in hoc exponemus libro de uita excellentium imperato-

Cimon.

B.E.

De Milchiade.

MIlchiades cimonis filius athenienslis cum et antiquitate generis
et gloria maiorum et sua industria modestia unus omniū ma
xime floreret. eaq; esset etate ut non iam solum de eo bene spera
re sed etiam confidere ciues possent sibi talem futurum qualem cognitum iu
dicarunt. accidit ut athenienses chersonessum colonos uellent mittere. cuius
generis cum magnus numerus esset. et multi eius demigrationis peterent so
cietatem. ex his delecti delphos deliberatum missi sunt. qui consulerent apol

1

Modena, Biblioteca Estense Universitaria, codice Q. 4.15, c. 1r

dei libri della biblioteca. Nella raccolta ci sono esclusivamente opere dell'antichità. All'inizio della presentazione figurano poeti e scrittori greci, poi quelli latini romani, per concludere con i principali padri della chiesa e con alcuni autori paleocristiani. Sono presenti autori contemporanei solo con traduzioni greche, mentre quelli medievali sono del tutto assenti. Alla fine del libro possiamo leggere sulla «dimora delle muse», cioè sul giardino del palazzo di Buda e sulla fontana doppia, fatta di marmo di Paros e d'argento, per concludere con l'elogio a Mattia.

Naldi, per lodare la famiglia reale, adoperò i più conosciuti *topoi* dei panegirici; le caratteristiche di Mattia «il più saggio» e «il più colto» sono le stesse dei panegirici antichi[17]. Nell'opera appare curioso il *topos* del panegirico di Claudianus, il «laudato» termine che lo renderebbe più eccellente del suo illustre padre. Gli studi preferiti del re erano le *artes liberales* delle quali si interessava di più dell'astronomia e delle scienze naturali. Aveva eccellenti conoscenze letterarie, ma suo figlio lo superava in questo campo. Il libro ci informa che Giovanni Corvino ebbe una completa istruzione umanistica da Ugoleto, comprese anche eccellenti conoscenze del greco. Di conseguenza lui pareva più adatto perfino di suo padre a possedere una biblioteca contenente una raccolta greca. Csaba Csapodi ha dimostrato che uno degli obiettivi della *lauda* della biblioteca di Naldi era quello di rendere Giovanni Corvino comproprietario della biblioteca[18]. Com'è noto, Mattia negli ultimi anni della sua vita, faceva degli sforzi enormi per assicurare il trono, dopo la sua morte, al figlio naturale invece che a sua moglie Beatrice. Naldi tessava l'elogio non solo di Mattia e di suo figlio, ma anche della regina, Beatrice d'Aragona, anche se, dalla sua opera, risulta chiaro che ritenesse Giovanni Corvino il futuro erede di Mattia.

Secondo Naldi non esisteva biblioteca più eccelsa di quella di Mattia. Parla di altre biblioteche simili solo nell'antichità, ma non in periodi contemporanei. Per presentare quel complesso librario egli segue nel suo panegirico un filo conduttore che si può riconoscere in un'opera dell'umanista Angelo Camillo Decembrio, la *Politia litteraria*[19], che, composta nel 1464 e dedicata al papa Pio II, aveva l'intento di rappresentare la vita culturale, le conversazioni e le discussioni letterarie dell'Accademia di Ferrara di Leonello d'Este. La *politia litteraria* significava *politezza*, erudizione nella letteratura *humanista*, cioè in quella professata dagli umanisti che metteva in campo delle esigenze nuove anche nei confronti della biblioteca. Il Decembrio aveva dedicato nella sua opera un apposito capitolo al *modus* e all'*ordo* della biblioteca, rispettivamente relativi, il primo alla quantità, al numero moderato dei libri, il secondo al contenuto e al loro aspetto esteriore e al modo di tenerli e di custodirli[20].

Similmente a quanto aveva descritto il Decembrio intorno alla biblioteca, il Naldi, nella sua opera, scriveva circa al luogo, alla struttura, alla disposizione e alla protezione della biblioteca. Secondo il Naldi doveva essere ubicata nell'interno dell'edificio ed entrambi gli autori mettevano in evidenza che i libri dovevano essere protetti dalla polvere da finestre di vetro che, nella biblioteca di Buda, erano colorate.

Se Decembrio citava Plinio che parlava della biblioteca *ante cubiculum*, il Naldi in fondo alla sala della biblioteca, poneva un letto con una coperta d'oro per il re che, leggendo, potesse riposare.

Egli inoltre, mutuando la differenza proposta dal Decembrio tra biblioteca pubblica e privata, rispettivamente con i libri collocati in fila sugli scaffali, e con quelli contenuti in cassette dalle quali si potevano prelevare per poi riporli dopo la lettura, proponeva per la biblioteca di Mattia scaffali divisi in tre parti, ornati da foglie e da pietre preziose, con delle tende di porpora tessuta con fili d'oro, che li proteggessero

17 György FENICZY, *Claudius Claudianus és Janus Pannonius panegyricus költészete*, Budapest, 1943, p.21 [Studi sulla cultura latina in Ungheria, 10].

18 Csaba CSAPODI, «Il problema dell'autenticità di Naldo Naldi. Contributo alla critica delle fonti della Biblioteca Corviniana», *Acta Litteraria Academiae Scientiarum Hungaricae*, t. 6, 1964, p.174.

19 Angelo Camillo DECEMBRIO, *De politia litteraria*, Norbert WITTEN ed., München-Leipzig, 2002 (Beiträge zur Altertumskunde, 169) ; cf. Paolo VITI, «Decembrio, Angelo Camillo», in *Dizionario Biografico degli Italiani*, XXXIII, Roma, 1987, p. 483-488.

20 Luigi BALSAMO, «Angelo Decembrio e la cultura del principe», in *La corte e lo spazio. Ferrara Estense*, ed. Giuseppe PAPAGNO, Amadeo QUONDAM, Roma, 1982, p. 660.

dalla polvere. Sotto gli scaffali venivano custoditi in casse i libri che non trovavano posto negli scaffali[21].

Queste prescrizioni di carattere biblioteconomico, generali ed astratte, trovavano però concreta attuazione nella grande biblioteca voluta da Mattia ad illustrazione della sua grandezza, del suo *status symbol*, ma anche tesa a soddisfare il suo amore per i libri.

Proprio negli anni in cui Borso d'Este, ignorando i prodotti della stampa, esalta la sua grandezza, la sua gloria e il suo potere, erigendo a sé stesso un monumento perenne, con la composizione della *Bibbia bela*, autentico monumento dell'arte della miniatura rinascimentale, il dottissimo Mattia, prototipo del principe del Rinascimento cui non sfuggiva l'esempio che gli derivava dalle celebri raccolte librarie degli Aragona, degli Sforza, degli Este e di altri signori bibliofili del Rinascimento italiano, concepiva l'idea della creazione a Buda di una grande biblioteca ispirata, nella sua ricercata grandiosità, ai dettami sulla ripartizione del sapere teorizzata da Tommaso Parentucelli da Sarzana, successivamente papa Niccolò V. Doveva essere la più grande di tutte, seconda soltanto alla Biblioteca Vaticana, con 2000-2500 volumi, una cifra enorme considerato che la maggior parte delle opere erano degli *unica* in quanto manoscritte. Il complesso librario che, una volta realizzato, sarebbe divenuto l'emblema più famoso di Mattia avrebbe ottenuto una vasta considerazione nel mondo della cultura. Ne è riprova il fatto che, quando più tardi, nei primi anni del secolo XVII, papa Paolo V ordinerà di dipingere nel palazzo del Vaticano le biblioteche più famose del mondo, farà inserire anche la biblioteca di Buda del Corvino.

Ma già agli occhi dei suoi stessi contemporanei la biblioteca doveva essere la punta di diamante della rappresentazione del potere che Mattia aveva messo in atto a Buda, tutta tesa al superamento dei problemi di legittimazione di se stesso e soprattutto del figlio naturale János Corvino. Il che porta inevitabilmente all'attenuazione dell'entusiastica affermazione umanistica secondo la quale «alla biblioteca ha dato vita e l'ha resa grande l'inesauribile sete di sapere di Mattia»[22], anche se pare tuttavia innegabile il forte interesse personale, fin dall'inizio, alla realizzazione del suo felice disegno.

I primi libri erano giunti a Mattia nel 1465, sia da parte di Sigismondo Malatesta che regalava al sovrano un codice miniato, sia da parte di Giano Pannonio proveniente da Roma. Lo stesso Giano Pannonio e János Vitéz erano in contatto con il famoso cartolaio fiorentino Vespasiano da Bisticci, fornitore ufficiale dei Medici. Un documento significativo risale al 1471 dove in una lettera scritta da Mattia a Pomponio Leto, Presidente dell'Accademia di Roma, per ringraziarlo del codice di Silio Italico che gli aveva inviato, si fa cenno anche ad un *Blandius miniator noster* che gli aveva portato libri da Roma.

Secondo Csaba Csapodi, autore della più completa ricerca sulla biblioteca di Buda,[23] già dal 1467 si riscontravano notizie di un continuo invio di nuovi libri e quindi la valida deduzione che già in quell'anno era iniziato l'acquisto e la copiatura di libri in Italia per conto di Mattia, e la conclusione che era già decollato il progetto per la realizzazione di una raccolta con continuità e consapevolezza del fine da raggiungere.

Pare certo quindi che la biblioteca avesse cominciato ad avere un regolare sviluppo fino al 1471 assumendo già una configurazione prettamente umanistica e inglobando una certa quantità di libri, considerato che un terzo delle Corvine autentiche che ci sono pervenute risulta realizzata prima del 1470. L'incremento si era arrestato proprio in quell'anno dopo la scoperta del tradimento di Pannonio e Vitéz e la loro caduta in disgrazia, con la conseguente disillusione nei confronti dei due umanisti.

L'unico aspetto positivo deriva dal sequestro della biblioteca di Giano Pannonio che possedeva un buon numero di codici per la maggior parte fiorentini, miniati con «bianchi girari», viticci intrecciati tipici di quella miniatura poi presenti nella biblioteca di Buda. Ciò avvalora l'ipotesi del sequestro, che rimane peral-

21 N. NALDIUS, *De laudibus augustae bibliotecae*, *op. cit*., p. 612, 17-20.
22 Jolan BALOGH, *Die Anfange der Reinassance in Ungarn,* Graz, 1975, p. 16.
23 Csaba CSAPODI, Klára CSAPODINÉ-GÁRDONYI, *Bibliotheca Corviniana*, Budapest, 1976.

tro non ancora provata, in quanto i libri del Pannonio non erano contrassegnati da alcun *ex libris*[24] al contrario di quelli del Vitéz, alcuni dei quali, portanti il suo stemma, si trovano nella biblioteca corviniana, mentre un buon numero sono finiti a Salisburgo attraverso Johann Beckensloher, arcivescovo di Strigonia, rifugiatosi alla corte di Federico III per sfuggire a Mattia[25]. Solo nel 1476, a seguito del matrimonio con Beatrice d'Aragona, principessa di elegante e vasta cultura figlia di Ferrante re di Napoli, con il grande mutamento avvenuto nella stessa corte di Buda della quale prende le redini chiamando presso di sé parenti e familiari, ottenendo da Mattia, sul quale esercitava un forte ascendente, la nomina del fratello Giovanni d'Aragona per l'arcivescovado di Strigonia, anche per la Biblioteca Reale si verifica un favorevole momento con l'arrivo dalla città partenopea di una serie di bellissimi volumi miniati appartenenti alla preziosa biblioteca Aragonese[26]. Giova anche ricordare che Beatrice era sorella di Eleonora d'Aragona, divenuta duchessa di Ferrara a seguito del matrimonio con Ercole I d'Este.

Con l'aiuto dei nuovi parenti, gli Aragona e gli Este, Mattia rafforzava i legami con le corti italiane di Napoli, Ferrara, Firenze, Milano, facendo arrivare le migliori maestranze, i migliori artisti, i più noti personaggi della cultura italiana del momento, per cui si andava accrescendo l'influenza italiana a Buda, anche se il processo di italianizzazione sarebbe rimasta sostanzialmente in superficie e limitato soprattutto a quella città, non essendo riuscito a toccare in profondità il vero spirito ungherese, legato ancora alla cultura gotica e a quella orientale.

Nonostante le generose offerte del Corvino non si erano lasciati allettare Marsilio Ficino e Giovanni Argiropulo e neppure Angelo Poliziano che però avrebbe intrattenuto con il re un carteggio e ne avrebbe curato gli affari letterari. Egli scriveva infatti in una lettera a Mattia : *Possumus multa si rex postulat, e greco in latinum vertere tibi multaque rursus quasi nova cudere, quae nec ab eruditis forte respuantur*. Anche dopo l'arrivo di Beatrice che dimostra l'apporto di una biblioteca personale della regina, non si ha quasi traccia di altri codici napoletani, in quanto l'orientamento per la miniatura dei codici non si era diretta verso Napoli, bensì verso Firenze.

Con questa città si era iniziata una più che consistente collaborazione della quale si erano resi massimi artefici Marsilio Ficino, Francesco Bandini e Taddeo Ugoleto, venendo così a determinare quella che può essere definita l'età dell'oro per quanto riguarda la copiatura dei codici fiorentini nella Biblioteca Corviniana. Quei codici portano le magnifiche e preziose miniature di Attavante degli Attavanti[27] il quale firmava le sue opere con *Attavantes pinxit*, e lavorò nella sua bottega fiorentina per la corte di Buda dalla seconda metà degli anni 80 fino alla sua fine. Più di 20 codici tra quelli a noi rimasti portano la sua firma[28]. Il Ficino, fondatore dell'Accademia Neoplatonica a Firenze del 1477, aveva mandato le sue opere al Bandini che nel frattempo aveva formato a Buda un gruppo neoplatonico sul modello fiorentino.

Infatti il Ficino aveva dedicato la prima edizione del suo *Commentarium* a Giano Pannonio, esortandolo a condurre Platone sulle rive dell'Ister[29], ed è probabile che proprio il Pannonio sia stato il primo ad introdurre un simposio in Ungheria. Come ci riferisce Galeotto Marzio, tra il 1469 e il 1472 nel palazzo di János Vitéz a Strigonia, si era tenuto un simposio al quale, oltre al padrone di casa e al Pannonio aveva partecipato anche il re Mattia e Giovanni Gatti, un teologo domenicano italiano. La conversazione iniziava dopo la cena e si trattava di un unico tema, come da Platone, su un argomento proposto dal re.

24 Csaba CSAPODI, «Janus Pannonius könyvei és pécsi könyvtára (I libri di Giano Pannonio e la sua biblioteca a Pécs», in *Janus Pannonius. Tanulmányok* (*Giano Pannonio-Studi*), Budapest, 1975, p. 189-208.

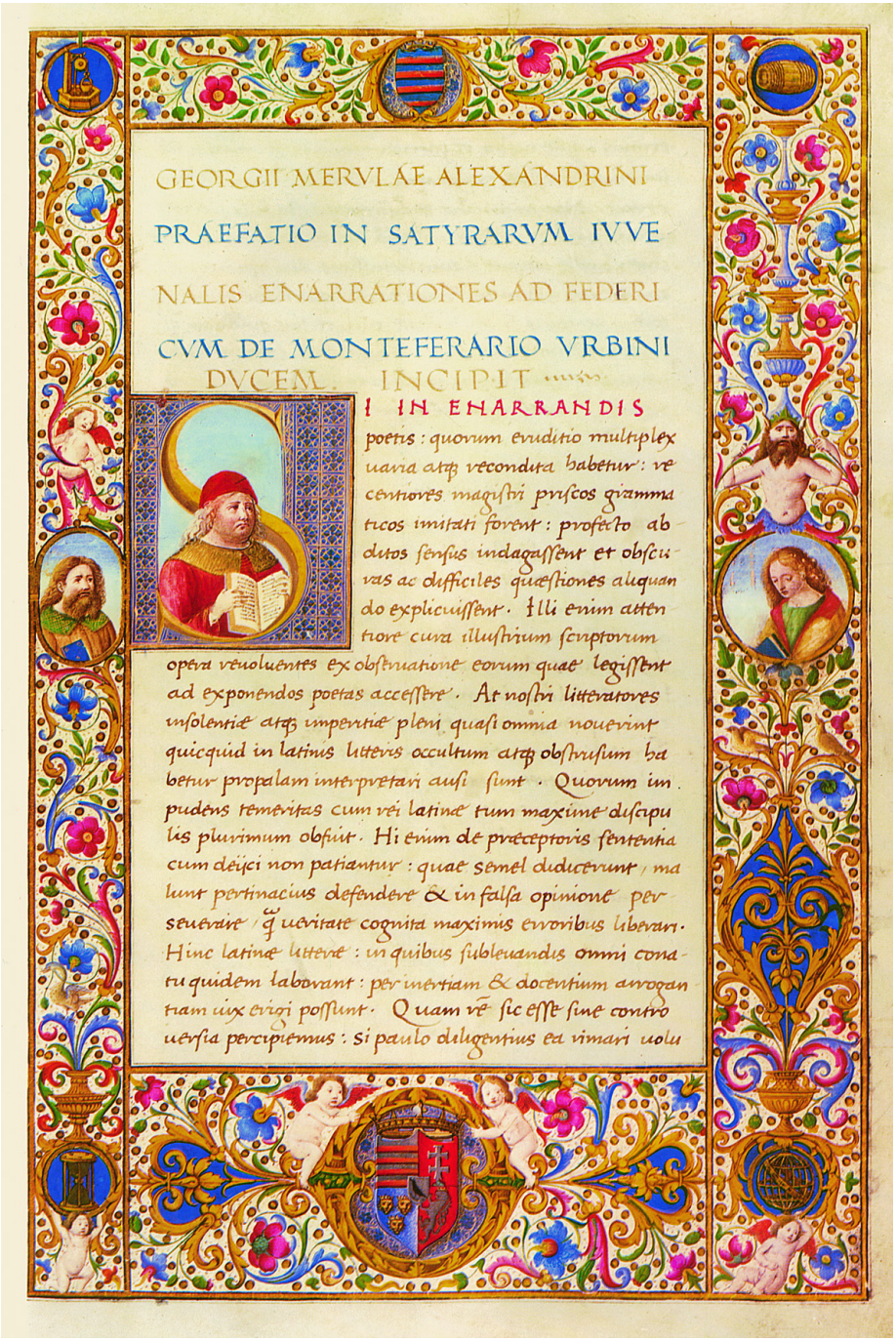
25 Klára CSAPODINÉ-GÁRDONYI, *Die Bibliothek des Johannes Vitéz*, Budapest, 1984, p. 78.

26 Csaba CSAPODI, *La biblioteca di Beatrice d'Aragona moglie di Mattia Corvino* in: *Italia e Ungheria dieci secoli di rapporti letterari*, Budapest 1967, p. 113-132 ; lo stesso : *The corvinian library. History and stock,* Budapest, 1973, pp. 93-95. V. anche: Armando PETRUCCI, «Biblioteca, libri, scritture nella Napoli aragonese», in *Le Biblioteche nel mondo antico e medievale*, ed. Guglielmo CAVALLO, Roma-Bari, 1988, p.190.

27 János CSONTOSI, «Corvinische Handschriften von Attavantes», *Zentralblatt für Bibliothekswesen*, 1886, p. 209-217.

28 *Miniature del rinascimento nella biblioteca di Mattia Corvino*, ed. Elena BERKOVITS, Milano, 1964

29 Marsilio FICINO, *Commentaire sur le banquet de Platon*, Paris, 1956, p. 265-266.


GEORGII MERVLAE ALEXANDRINI
PRAEFATIO IN SATYRARVM IVVE
NALIS ENARRATIONES AD FEDERI
CVM DE MONTEFERARIO VRBINI
DVCEM INCIPIT
I IN ENARRANDIS
poetis : quorum eruditio multiplex
uaria atq; recondita habetur : ve
centiores magistri priscos gramma
ticos imitati forent : profecto ab
ditos sensus indagassent et obscu
ras ac difficiles quæstiones aliquan
do explicuissent. Illi enim atten
tiore cura illustrium scriptorum
opera uoluentes ex obseruatione eorum quae legissent
ad exponendos poetas accessere. At nostri litteratores
insolentiæ atq; impertiæ pleni quasi omnia nouerint
quicquid in latinis litteris occultum atq; obstrusum ha
betur propalam interpretari ausi sunt. Quorum im
pudens temeritas cum rei latinæ tum maxime discipu
lis plurimum obsit. Hi enim de præceptoris sententia
cum deiici non patiantur : quae semel duxerunt, ma
lunt pertinacius defendere & in falsa opinione per
seuerare / q̃ ueritate cognita maximis erroribus liberari.
Hinc latinæ litteræ : in quibus subleuandis omni cona
tu quidem laborant : per inertiam & docentium arrogan
tiam uix erigi possunt. Quam uē sic esse sine contro
uersia percipiemus : si paulo diligentius ea rimari uolu

Modena, Biblioteca Estense Universitaria, codice S. 4.2, c. 2r

Questi organizzava simposi simili anche a Buda, e certo, con l'arrivo di Francesco Bandini, che si era stabilito in Ungheria e che teneva i contatti tra gli umanisti fiorentini e quelli ungheresi, erano state messe a frutto le sue capacità di organizzare simposi[30].

Taddeo Ugoleto aveva avuto il maggior merito nell'ampliamento della biblioteca che egli aveva riorganizzato e per la quale, su incarico di Mattia, a Firenze aveva fatto copiare molti libri, oltre a farsi promotore della pubblicazione del Naldi cui aveva fornito molti elementi.

All'Ugoleto si devono, prima del 1485, nel primo periodo di gestione della biblioteca, l'acquisto di una gran quantità di codici greci, un lussuoso arredamento, uno stemma unico imposto ai codici, una rilegatura uniforme che diverrà nel tempo, e serve ancora oggi, una caratteristica identificante delle Corvine, soprattutto anche quando manchi lo stemma degli Hunyadi, e infine l'incarico dato al Naldi di controllare il lavoro di copiatura svolto a Firenze.

Con la conquista di Vienna e la nomina a *dux Austriae* di Mattia, si determinava una svolta nella vita della biblioteca e, di lì a poco tempo, la raccolta libraria del re d'Ungheria avrebbe superato di gran lunga quella degli Asburgo. Dal 1485 infatti si era intensificato lo sviluppo e l'attività della Biblioteca, anche in corrispondenza del viaggio dell'Ugoleto a Firenze dove lavorano a quel complesso librario, senza risparmio di spesa, diversi librai fiorentini, almeno quattro oltre al più noto Vespasiano da Bisticci. Evidentemente l'impegno di Mattia per la sua biblioteca era valutato più che positivamente anche in Italia, dove si andava determinando una rispondenza virtuosa, in specie a Firenze, dove, nel 1489, Bartolomeo della Fonte potrà scrivere che lo stesso Lorenzo de Medici aveva fondato la sua biblioteca greco-latina sulla base dell'esempio del re ungherese.

Inoltre con la nascita dell'opera propagandistica del Naldi, era venuto via via a mutare anche l'aspetto esteriore dei codici poiché ai manoscritti del primo periodo, dotati di modeste miniature, si andavano sostituendo splendidi capolavori rinascimentali. Insieme alle miniature più ricche cominciavano ad apparire in essi, in maniera ricorrente, i ritratti di Mattia e di Beatrice e, tra gli ornamenti marginali, gli emblemi prima sconosciuti facenti capo alla sovranità del Corvino tra i quali la clessidra, l'alveare, la botte, l'anello diamantato, il drago, il pozzo e il globo celeste.

Dell'arte miniatoria fiorentina, rappresentata oltre che dalla bottega di Attavante, ricordato nelle *Vite* del Vasari, e dal suo allievo Boccardino il Vecchio, dalla bottega di Gherardo e Monte di Giovanni, sono sopravissute circa una quarantina di Corvine, non tutte però di eccelsa fattura, e non tutte uniformi per quanto riguarda la ricchezza delle decorazioni.

Codici miniati erano giunti a Buda da Roma e da Napoli, anche se di limitato valore miniatorio. Molti artisti e molte officine miniatorie italiane aumentarono e resero bello e variegato il contenuto della biblioteca di Buda, soprattutto negli ultimi anni del Regno di Mattia il quale, coinvolto pienamente dal desiderio di attuazione della Biblioteca vi andava dedicando sempre maggiore attenzione e fondi in gran dovizia. In conseguenza di ciò lavorano per lui in Italia i fiorentini Antonio Sinibaldi, calligrafo miniatore al servizio di re Ferrante d'Aragona, Pietro e Sebastiano Cennini, i chierici fiorentini Martino, Antonio e Bernardo, il ferrarese Sigismondo di Sigismondi, Giovanni Francesco da San Gemignano e il chierico faentino Niccolò.

Occorre anche ricordare che esisteva a Buda un'officina reale che miniava i codici per la Biblioteca Corvina, codici che però portano un coacervo e una mescolanza di stili non perfettamente identificabili. Vi lavoravano, al servizio di Mattia, i miniatori italiani Francesco da Castello, Giovanni Antonio Cattaneo, Francesco Rosselli e Giulio Clovio, insieme a quattro miniatori ungheresi[31].

30 Sull'argomento il saggio di Klára PAJORÌN, «La rinascita del simposio antico e la corte di Mattia Corvino», in *Italia e Ungheria all'epoca dell'umanesimo corviniano*, *op. cit.*

31 Csaba CSAPODI, «Quando cessò l'attività della bottega di Re Mattia?», *Acta Historiae Artium*, 3-4, 1968, p. 223-233.

Vari codici appartenenti alla Biblioteca Corvina a noi pervenuti conservano i nomi dei copisti[32], alcuni dei quali prestano la loro opera a Buda, anche fino al numero di trenta, diretti dal dalmata Felice Petanzio da Ragusa, incaricato nel 1489, un anno prima della morte del re, della carica di prefetto della biblioteca. Tuttavia nessuno dei codici miniati a Buda reca traccia di ciò sul *colophon* delle singole opere.

Nello sviluppo della biblioteca giocava certamente un ruolo importante la caratteristica di ricercatezza e di lusso amati da Mattia, ma l'intento del sovrano era anche di cercare qualcosa di eccezionale per quanto riguardava il contenuto delle opere acquisite nella sua raccolta che, all'apice della sua grandezza, al momento della sua morte doveva contare, da stime e valutazioni effettuate, intorno ai 2000-2500 volumi tra manoscritti e libri a stampa[33].

A questi bisognava aggiungere i 50-60 libri appartenenti alla Biblioteca personale di Beatrice, i 50-100 libri liturgici miniati della cappella reale e i 600-800 volumi del gruppo ecclesiastico fondato da Mattia aventi carattere teologico e di diritto ecclesiastico e liturgico. Inoltre nella biblioteca dovevano essere presenti intorno ai 300 volumi portatori di varie opere di autori differenti, per cui la stima di quella consistenza intorno agli anni novanta poteva attestarsi intorno alle 4000-5000 opere.

Occorre ancora sottolineare che, pur essendo ormai affermata la geniale intuizione di Gutenberg il quale, con l'introduzione della stampa a caratteri mobili, stava già effettuando un'autentica rivoluzione copernicana nel campo della cultura scritta, la maggior parte delle opere che entravano a far parte della Biblioteca Corvina erano ancora manoscritte e miniate e non solo per motivi estetici, ma come manifestazione del fatto che Mattia, così come altri grandi sovrani e principi dell'epoca, miravano ad ottenere l'opera preziosa, spesso a loro dedicata, che oggi ancora abbiamo la fortuna di ammirare nella sua unicità e di studiare i testi sotto il profilo della loro importanza filologica in quanto portatori di una «lezione» di quell'opera.

Per quanto riguarda la ricchezza e il valore dei contenuti, la Biblioteca Corviniana conteneva molte opere letterarie e scientifiche di autori greci in lingua originale e tradotte in latino, un gran numero di autori latini, arabi, umanisti e i grandi autori della patristica, appartenenti a molti paesi e a molte epoche, dall'età antica, alla scolastica medievale, all'età umanistica. Tra i libri non mancava la Bibbia.

Sostanzialmente, quasi come riflesso della cultura poliedrica del Corvino che si interessava di storiografia, di filosofia, di teologia, di scienza militare, di astronomia e di astrologia, nella sua Biblioteca erano rappresentati tutti i rami della scienza e dei generi letterari, dalla poesia al dramma, dalla filosofia alla teologia, alla medicina, alla geografia, alla retorica, alla grammatica, all'architettura, alla scienza militare e alla matematica.

Come apprendiamo dall'opera del Naldi, e come dimostrano gli esemplari pervenutici, la gran parte dei libri della Biblioteca Corvina erano ispirati ad una fattura lussuosa, sia per quanto riguarda il criterio della bellezza che quello del testo perfetto, derivante anche da una perfetta copiatura calligrafica, ed erano perciò conformi in tutto a quei criteri della biblioteca ideale postulati da Angelo Decembrio.

Lo stesso autore aveva scritto circa la rilegatura dei libri da rivestire di porpora, seta, oro e perle, giudicando che molti potevano essere stimolati a leggere anche dalla bellezza esteriore dei libri.

A tali criteri si ispiravano i libri della biblioteca di Mattia il cui gusto si allineava con quello dei principi italiani, donando ai volumi della sua raccolta libraria le più ricche ornamentazioni e le più preziose legature.

Il Naldi, che con la sua opera[34] da ritenere al contrario chi ha avanzato dubbi, d'accordo con l'autorevole Csapodi, autentica e affidabile a parte le lodi esagerate, ci fornisce la testimonianza più autentica riguardo alla Biblioteca Corvina, presenta i libri in essa contenuti mutuando l'impostazione del Decembrio e spesso anche le scelte degli autori da questi effettuata. Ma se Decembrio inizia il suo catalogo elencando prima gli autori romani e poi quelli greci, il Naldi inverte l'ordine, ma poi, come lo stesso Decembrio, fa seguire gli autori cristiani dell'antichità, i padri della chiesa e Lattanzio. Per quanto riguarda gli scrittori greci e romani entrambi gli autori premettono i poeti facendoli seguire dagli scrittori in prosa.

32 Klára CSAPODINÉ GÁRDONYI, «Les scripteurs de la bibliothèque du roi Matthias», *Scriptorium*, t. 17, 1963, p. 25-49.

33 André de HEVESY, *La bibliothèque du roi Matthias Corvin*, Paris, 1923 ; v. anche Alfred von REUMONT, «La Biblioteca Corvina», *Archivio Storico Italiano*, s. IV, t. 4, 1879, p. 59-72.

34 N. NALDIUS, *De laudibus augustae bibliothecae*, *op. cit.*

E' comunque certo che la biblioteca di Buda, nata, allestita e via via incrementata con un'oculata raccolta dei libri, sulla scorta di una seria e attenta preparazione teorica, era al vertice della sua grandezza nel 1490, al momento della morte di re Mattia.

In quello stesso anno Lorenzo il Magnifico aveva scritto al figlio : «Il re d'Ungheria è morto, ci sarà abbondanza di copisti», lasciando intuire una sua certa frustrazione nel vedere il mercato librario fiorentino quasi sotto il monopolio del ricco sovrano ungherese. Molti dei circa 150 codici, commissionati da Mattia, e non pagati dopo la sua morte, sarebbero rimasti a Firenze e non sarebbero mai entrati nella biblioteca del sovrano ungherese.

Le vicende politiche seguite a quell'improvviso, tragico evento, con la spodestazione del figlio naturale Giovanni Corvino e l'elezione da parte del Parlamento di Ladislao Jagellone, fecero sì che l'«onore dell'umanesimo ungherese», l'emblema di una felice stagione culturale, arrestatasi l'attività febbrile di ricerca e di ampliamento perseguita dal re, iniziasse il suo lento declino imboccando, anche con il successore Luigi II, un'inarrestabile parabola discendente dovuta all'incuria e alla trascuratezza e ai prelievi abusivi effettuati dagli umanisti bibliofili, soprattutto dai viennesi, ma anche dalla cancelleria ceca di Buda. Quel percorso di degrado avrebbe avuto l'epilogo più tragico nel 1526 con il saccheggio del palazzo di Buda da parte di Solimanno, e la dispersione di quasi tutti i volumi che saranno depredati. Alcune preziose Corvine riappariranno più tardi a Costantinopoli e altre ancora saranno ritrovate da una delegazione ungherese nel 1862 nelle stanze della corte del Sultano che li regalerà all'Ungheria, permettendone quindi il ritorno a Budapest.

La stessa Beatrice d'Aragona, nel 1501, facendo ritorno a Napoli, avrebbe portato con sé molti preziosi codici e la corte di Buda aveva cominciato a fare sistematico dono di codici a sovrani e ambasciatori, mentre molti altri erano stati concessi in prestito e non più restituiti.

Nel 1520 Francesco Massaro, segretario dell'ambasciatore veneziano Lorenzo Orio, allora residente a Buda, poteva scrivere all'amico Gian Battista Ramusio, segretario del doge : «[…] Quanto alla libreria, dico esserli stato dentro, et non si trovare alcuno buono libro. Tutti li boni sono stati robati».

A dimostrazione che l'epicentro dell'Umanesimo centro-europeo, dopo la morte di Mattia era stato trasferito da Buda a Vienna, nel secolo XVII, sopra il portone della biblioteca imperiale di Vienna, sarà aggiunta la dicitura che testimonierà la fondamentale presenza di libri appartenuti a re Mattia.

Oggi dei 194 codici corviniani sicuramente individuati, sparsi in tutta Europa tra Italia, Austria, Germania, Belgio, Croazia, Repubblica Ceca, Francia, Polonia, Spagna, Svezia, Turchia, Inghilterra, e ancora negli Stati Uniti e nella Città del Vaticano, i nuclei più cospicui si trovano a Vienna (42 manoscritti), a Budapest (21) e in Italia (40), dove la Biblioteca Estense Universitaria di Modena possiede un nucleo di 15 Corvine a suo tempo acquistate degli Estensi[35].

Tra le recenti iniziative promosse da Ungheria e Italia, finalizzate alla ricognizione, allo studio e ricostruzione, sia pure virtuale, di quel fantastico complesso librario, anche attraverso i già avviati processi di digitalizzazione delle Corvine esistenti da parte della Biblioteca Nazionale Széchényi di Budapest[36], pare opportuno ricordare per tutte la grande mostra promossa a Modena nell'anno 2002, *Nel segno del corvo*, corredata da un ampio catalogo illustrativo dell'esposizione edito nello stesso anno, ma con l'intento di superare la contingenza della manifestazione, di dare nuovi apporti e slancio agli studi in atto ed in continua evoluzione[37].

Ai consistenti corposi saggi di specialisti italiani e ungheresi ivi contenuti, si fa rinvio non certo come punto di arrivo, ma come abbrivio per i successivi approfondimenti. I programmati convegni che si svolgeranno a Trieste, il 19 settembre 2008, *Mattia Corvino e l'Italia* e a Szeged, il 6 ottobre 2008, *Italia e cultura nel contesto dell'Umanesimo corviniano*, sembrano il miglior viatico per tali prospettive.

35 Ernesto MILANO, «Codici corviniani conservati alla Biblioteca Estense Universitaria di Modena e prospettive di digitalizzazione e/o riproduzione in facsimile», dans Primo incontro italo-ungherese di bibliotecari, Budapest, 2000, p. 222-261

36 E' possibile il collegamento esterno con la Bibliotheca Corviniana Digitalis (http://www.corvina.oszk.hu/bcd-it.htm); cf. anche Bibliotheca Corviniana in: la lista dell'UNESCO. Portale ufficiale dell'UNESCO (Memory of the World) inglese (http: portal.unesco.org/ci/en/ev.php-url_ID=14904@URL-DO=DO-Topic@url_section=201html)

37 Nel segno del corvo. Libri e miniature della Biblioteca di Mattia Corvino (1443-1480), Modena 2002, edito nella collana Il giardino delle esperidi (n.16) diretta da Ernesto MILANO.

TABLE DES AUTEURS

Sándor Csernus
Université de Szeged

Frédéric Barbier
CNRS (Institut d'histoire moderne et contemporaine, École normale supérieure), École pratique des hautes études, IVe section, Paris

Edit Madas
Bibliothèque nationale Széchényi, Budapest
ASH-BnSz Res libraria Hungariae

Angela Dillon Bussi
Bibliothèque Médicéo- Laurentienne, Florence

Jeannine Fohlen
CNRS (Institut de recherche et d'histoire des textes), Paris

Jean-François Maillard
CNRS (Institut de recherche et d'histoire des textes), Paris

Céline Van Hoorebeeck
Bibliothèque royale Albert Ier, Bruxelles

Hanno Wijsman
Université de Leyde

Jean-Philippe Genet
CNRS (Laboratoire de médiévistique occidentale ; Université Paris I Panthéon-Sorbonne), Paris

Carmen Codoñer
Université de Salamanque

István Monok
Bibliothèque nationale Széchényi, Budapest

Laurent Hablot
Université de Poitiers

Marie-Elisabeth Boutroue
CNRS (Institut de recherche et d'histoire des textes), Paris

Jean-Patrice Boudet
Université d'Orléans

Darin Hayton
Haverford College, Pennsylvania

Caterina Tristano
Université de Sienne

Peter Ekler
Bibliothèque nationale Széchényi, Budapest

Marie-Hélène Tesnière
Bibliothèque nationale de France, Paris

Donatella Nebbiai
CNRS (Institut de recherche et d'histoire des textes), Paris

Árpád Mikó
Galerie nationale de Hongrie, Budapest

Ernesto Milano
Bibliothèque nationale et universitaire d'Este, Modène

INDEX DES MANUSCRITES CITÉS, TABLE DES ILLUSTRATIONS

Les renvois au n° correspondent à l'article de Edit Madas dans le présent volume pp. 48-75.

Aberdeen, UL
Ms. **24** : 180

Berlin, SBPK
Ms. Lat. fol. **99** : 45, 65 (n° 151)

Besançon, BM
Ms. **166** : 46, 67 (n° 50), 217, 243
Ms. **434** : 257
Ms. **481** : 208
Ms. **592** : 131

Bologna, BA
AV KK VIII. **29** : 206

Bruxelles, KBR
Ms. **1169–70** : 98
Ms. **3527** : 104, 105 (**illustration**)
Ms. **3827**–28 : 131
Ms. **4220** : 131
Ms. **5097–99** : 130
Ms. **5328–29** : 96 (**illustration**)
Ms. **5557** : 129
Ms. **5680–82** : 131
Ms. **6263** : 130
Ms. **9008** : 66 (n° 156)
Ms. **9015–16** : 131
Ms. **9026** : 129
Ms. **9046** : 131
Ms. **9125** : 129
Ms. **9157** : 130
Ms. **9176–77** : 131
Ms. **9215** : 129
Ms. **9217** : 129
Ms. **9404–5** : 130
Ms. **9424** :129
Ms. **9476** : 131
Ms. **9484** : 129
Ms. **9511** : 129
Ms. **9523** : 130
Ms. **9596–7** : 130
Ms. **9627–8** : 140
Ms. **9743** : 131
Ms. **9764–66** : 94, 95 (**illustration**), 130
Ms. **9779–82** : 131
Ms. **9815** : 130
Ms. **9816** : 131
Ms. **9881–82** : 97 (**illustration**), 130
Ms. **9902** : 130
Ms. **9961–62** : 129
Ms. **10146** : 131
Ms. **10392** : 129
Ms. 10525 : 129
Ms. **10826** : 131
Ms. **10861** : 130
Ms. **11035–37** : 129
Ms. **11053–4** : 130
Ms. **11060–61** : 129
Ms. **11703** : 100 (**illustration**)
Ms. **14033–34** : 113
Ms. **15676–77** : 108, 110 (**illustration**), 112 (**illustration**)
Ms. **IV 1264** : 114 (**illustration**)
Ms. **IV 1290** : 129

Budapest, EK
Cod. Lat. **1** : 45, 46, 63 (n°128), 193, 218, 220 (**illustration**), 228, 240
Cod. Lat. **2** : 41 (**illustration**), 45, 46, 52 (n° 38)
Cod. Lat. **3** : 45, 46, 53 (n° 39), 217
Cod. Lat. **4** : 46, 71 (n° 194)

Cod. Lat. **5** : 45, 46, 54 (n° 52)
Cod. Lat. **6** : 45, 46, 54 (n° 53), 239
Cod. Lat. **7** : 45, 46, 65 (n° 154)
Cod. Lat. **8** : 45, 46, 62 (n° 118)
Cod. Lat. **9** : 45, 46, 62 (n° 126)
Cod. Lat. **10** : 45, 46, 63 (n° 127)
Cod. Lat. **11** : 45, 46, 50 (n° 26)
Cod. Lat. **12** : 46, 65 (n° 152)
Cod. Lat. **13**: 62 (n° 123)
Cod. Lat. **14**: 194
Cod. Lat. **31**: 46, 75 (n° 220)

Budapest, MTAK
K **397** : 51 (n° 28)
K **465** : 42, 46, 75 (n° 219)

Budapest, OSzK
Cod. Lat. **121** : 45, 46, 50 (n° 13)
Cod. Lat. **160** : 45, 46, 53 (n° 41)
Cod. Lat. **234** : 45, 46, 60 (n° 102), 218, 242 (**illustration**), 243
Cod. Lat. **241** : 45, 46, 59 (n° 98)
Cod. Lat. **249** : 69 (n° 176)
Cod. Lat. **281** : 46, 64 (n° 138)
Cod. Lat. **344** : 56 (n° 73), 217, 225 (**illustration**), 235
Cod. Lat. **345** : 46, 53 (n° 46), 217, 235, 278, 279 (**illustration**)
Cod. Lat. **346** : 52 (n° 34), 217
Cod. Lat. **347** : 56 (n° 68)
Cod. Lat. **358** : 46, 53 (n° 44), 217, 239
Cod. Lat. **369** : 46, 73 (n° 208), 276, 277 (**illustration**)
Cod. Lat. **370** : 46, 64 (n° 142), 157 (**illustration**)
Cod. Lat. **371** : 218
Cod. Lat. **378** : 74 (n° 214)
Cod. Lat. **412** : 46, 61 (n° 111), 208
Cod. Lat. **413** : 71 (n° 192), 244–245 (**illustration**), 246
Cod. Lat. **414** : 46, 61 (n° 108), 283 (**illustration**)
Cod. Lat. **415** : 45, 50 (n° 19), 217
Cod. Lat. **417** : 59 (n° 95), 168, 189, 191 (**illustration**), 223, 278 , 280, 285 (**illustration**)
Cod. Lat. **418** : 45, 52 (n° 32)
Cod. Lat. **421** : 71 (n° 193)
Cod. Lat. **422** : 45, 46, 64 (n° 144), 218, 232 (**illustration**)
Cod. Lat. **423** : 46, 64 (n° 153), 218
Cod. Lat. **424** : 46, 66 (n° 155)
Cod. Lat. **425** : 46, 51 (n° 25), 231
Cod. Lat. **426** : 45, 51 (n° 20), 217
Cod. Lat. **427** : 46, 50 (n° 11)
Cod. Lat. **428** : 37(**illustration**), 43 (**illustration**), 45, 46, 63 (n° 135)
Cod. Lat. **429** : 45, 46, 51 (n° 22)
Cod. Lat. **430** : 45, 57 (n° 74), 217, 234, 243, 247
Cod. Lat. **434** et **542**: 42, 74 (n° 211)
Cod. Lat. **438** : 45, 46, 51 (n° 23)
Cod. Lat. **445** : 50 (n° 18)
Cod. Lat. **529** : 45, 47 (**illustration**), 53 (n° 42)

Cambridge, Fitzwilliam Museum
Ms. **3–1954** : 129

Cambridge, Trinity Coll.
Cod. 1235. O. 4. **4** : 45, 57 (n° 79)
Cod. R. 9. **26** : 101

Cambridge, UL
Ms. Nn. 3. 5 : 98

Den Haag, KB
Ms. 76 F **2** : 129
Ms. 96 E **20** : 102

Den Haag, Mus. MW
Ms. 10. B. **23** : 257

Dresden, SLB
Dc **115** : 45, 46, 51 (n° 37)
R. **28** m : 64 (n° 139), 163 (**illustration**)

Erlangen, UB
MS. **6** : 46, 64 (n° 146)
(MS. 1226) A. **1** : 70 (n° 186), 221, 228, 233

Firenze, Archivio di Stato
Notarile Antecosimiano **5029** : 272

Firenze, BN
Banco Rari **215** : 269

Firenze, Laur.
Edili **175** : 271
Edili **183** : 271
Gaddiano **146** : 270
Magliabechiana **39, 86** : 271
Magliabechiana, Conventi Soppressi 1476, D. **2** : 270
Plut. **12.10** : 67 (n° 168)
Plut. **13.18** : 270
Plut. **14.22** : 67 (n° 166)
Plut. **15**. Cod. **15, 16, 17** : 68 (n°s 171–173)
Plut. **21.18** : 68 (n° 170)

Plut. **26.8** : 68 (n° 175)
Plut. **32.46** : 233
Plut. **53.18** : 270
Plut. **65.36** : 46, 58 (n° 87), 193
Plut. **68.19** : 67 (n° 167), 216, 243
Plut. **73.4** : 52 (n° 31)
Plut. **73.39** : 68 (n° 169)
Aquisiti et doni **233** : 51 (n° 27), 203

Göttingen, **NSUB**
Ms. philol. **36** : 45, 46, 49 (n° 9), 216, 240

Gravenhage s' (Copenhague), **KB**
Ms. Thott **544 2°** : 116

Győr
Armadio I No **1** : 45, 51 (n° 24)

Holkham Hall *voir* Wells

Istambul, **Topkapi Serai**
G. I. **44** : 46, 60 (n° 105)
G. I. **46** : 46, 74 (n° 216)

Jena, **UB**
Bos 8° **1** : 45, 55 (n° 63)

Kraków, **BJ**
RPS. **4289** : 75 (n° 221)

Kraków, **Czartoryskich**
Cod. **1514** : 45, 55 (n° 58)
Cod. Gall. Fol. **211** : 115

Leiden, **UB**
Ms. BPL 76a : 129
Ms. Lips. 50 : 99, 106

Leipzig, **UB**
Ms. Rep. F. N°. XII. I. N°. **17** : 39 (**illustration**), 44, 46, 57 (n° 75), 221, 233, 235, 278, 281 (**illustration**)
Ms. Rep. I. **80** : 218

Leuven, **Rijksarchief**
Fonds Univ. Leuven, Nr. **1436** : 107
Fonds Univ. Leuven, Nr. **779** : 115

Lille, **BM**
Ms. **336** : 99

London, **BL**
Addit. **21.165** : 170, 221, 223, 224, 234
Harley **2676–7**7 : 198
Harley, **4868** : 59 (n° 99)
Landsdowe, Ms. **836** : 45, 46, 56 (n° 72)
Royal 16. **G. 6** : 140
Royal 16. **G. VIII** : 116
Royal 19. **C. IV** : 256
Tiberius Cotton, **B. VIII** : 256, 257

Lucca, BF
Ms. 490 : 195

Lucca, Archivio di Stato
Notarile nr. 482 : 267

Madrid, **BN**
Res. **28** : 45, 46, 64 (n° 143), 226
Res. **5** : 198

Madrid, Esc.
g. III. **3** : 46, 59 (n° 96), 246

Manchester, **Chetham**
Cod. **27900** : 46, 55 (n° 59)

Melk
Cod. **1845** : 71 (n° 198)

Milano, **Ambr**.
D **531** : 198

Milano, **Triv**.
Cod. No. **817** : 45, 46, 65 (n° 150), 218, 243
Cod. **818** : 46, 60 (n° 103), 278

Modena, **Est**.
Cod. Lat. **391 (á G. 4. 22)** : 46, 65 (n° 148), 218
Cod. Lat. **419 (á O. 3. 8)** : 46, 57 (n° 76), 178, 185, 186 (**illustration**)
Cod. Lat. **425 (á Q. 4. 17)** : 49 (n° 5)
Cod. Lat. **432 (á W. 1. 8)** : 46, 63 (n° 132), 178, 179 (**illustration**), 186
Cod. Lat. **435 (á Q. 4. 4)** : 54 (n° 51), 185, 187 (**illustration**)
Cod. Lat. **436 (á Q. 4. 19)** : 46, 50 (n° 16)
Cod. Lat. **437 (á Q. 4. 15)** : 45, 65 (n° 149), 294 (**illustration**)

Cod. Lat. **439 (á S. 4. 18)**: 46, 49 (n° 3), 290 (**illustration**)
Cod. Lat. **441 (á S. 4. 2)** : 55 (n° 60), 298 (**illustration**)
Cod. Lat. **447 (á S. 4. 17)** : 45, 64 (n° 140)
Cod. Lat. **448 (á U. 4. 9)** : 46, 55 (n° 62)
Cod. Lat. **449 (á G. 3. 1)** : 55 (n° 61), 182, 183 (**illustration**),184 (**illustration**)
Cod. Lat. **458 (á M. 1. 4)** : 71 (n° 196)
Cod. Lat. **472 (á X. 2. 10)** : 45, 62 (n° 120), 218
Cod. Lat. **1039 (á U. 5. 24)** : 45, 54 (n° 49), 217, 243

München, **BSB**
Clm **69** : 45, 52 (n° 30)
Clm **175** : 46, 66 (n° 163), 195, 278
Clm **294** : 48 (n° 2), 216, 246
Clm **310** : 45, 46, 53 (n° 47), 217, 234, 243
Clm **341** : 45, 46, 61 (n° 116)
Clm **627** : 45, 46, 49 (n° 8), 216
Clm **15734** : 272, 273 (**illustration**)
Clm **15738** : 272
Cod. Gall. **40** : 129
Cod. Graec. **157** : 70 (n° 183), 171, 221, 234, 236
Cod. Graec. **449** : 70 (n° 184), 221, 234, 235

Napoli, **BN**
VI-E-**40**: 71 (n° 200)

New Haven, Beinecke L
Ms. **226** : 115

New Haven, **Yale UL**
Ms. **145** : 45, 46, 62 (n° 125), 269

New York, **Pierpont Morgan L.**
MS. **496** : 53 (n° 48), 217
MS. **497** : 52 (n° 36), 269

New York, **Publ. Lib.**
Spencer Coll. **27**: 45, 57 (n° 82)

Nürnberg, **SB**
MS. Solg. **31. 2°**: 74 (n° 215)

Olomouc
Cod. Lat. C. O. **330** : 46, 57 (n° 77)

Oxford, **Bodl.**
Cod. Arch. Selden 3375 (*olim* Selden gr. 40) : 234
Ms. Auct. F. 1. **14** : 45, 46, 61 (n° 114)
Douce **374** : 126

Paris, **BnF**
Cod. Lat. **1767** : 49 (n° 4)
Cod. Lat. **2129** : 46, 67 (n° 164) ; **illustration** : couvre-livre, 1, 6, 12, 80, 144, 160, 176, 192, 204, 214, 250, 274, 286
Cod. Lat. **6390** : 61 (n° 115)
Cod. Lat. **6795** : 199
Cod. Lat. **6864** : 194
Cod. Lat. **7308** : 210
Cod. Lat. **7803** : 45, 61 (n° 109)
Cod. Lat. **8834** : 60 (n° 106), 218, 243
Cod. Lat. **9328** : 262
Cod. Lat. **9675** : 130
Cod. Lat. **10 834** : 131
Cod. Lat. **11 087** : 130
Cod. Lat. **16 228** : 101
Cod. Lat. **16 839** : 46, 56 (n° 66)
Cod. Lat. **22 552** : 117
Fr. **38** : 116
Fr. **131** : 262
Fr. **167** : 129
Fr. **437** : 256
Fr. **606** : 259 (**illustration**), 262
Fr. **1082** : 261 (**illustration**), 262
Fr. **1348** : 254, 257
Fr. **1728** : 257
Fr. **1792** : 255, 262, 263 (**illustration**)
Fr. **2700** : 253 (**illustration**)
Fr. **2813** : 257, 260, 262
Fr. **6220** : 29
Fr. **9197** : 117
Fr. **9198** : 126
Fr. **14416** : 131
Fr. **14989** : 131
Fr. **15397** : 141, 257
Fr. **16993** : 255
Fr. **20312ter** : 260
Fr. **24287** : 256–257, 258 (**illustration**)
Graec. **741** : 69 (n° 178), 219, 235
Ital. **548** : 75 (n° 218), 231
Moreau **849** : 135
Nouvelle Acquis. Fr. **4515–16** : 257
Nouvelle Acquis. Fr. **6739** : 98
Nouvelle Acquis. Fr. **18867** : 257

Paris, **Bibl. Sainte Geneviève**
777 : 140, 260

782 : 260

Paris, collection privée
45, 58 (n° 90)

Paris, **Mazarine**
Ms. **1729** : 140

Parma, Archivio di Stato
Notarila, filza 26: 268

Parma, **BP**
Ms. Parm. G.G III. 170. **1654** : 71 (n° 195), 187, 188 (**illustration**), 189

Praha, **NK**
VIII. H. **72** : 272
VIII. H. **73** : 46, 63 (n° 131), 278
VIII. H. **76** : 74 (n° 213)

Roma, **Angelica**
Ms. 1097 : 199, 201, 202

Roma, **Casanat**.
Cod. Lat. **459** : 45, 65 (n° 147), 196, 200 (**illustration**), 226

Salzburg, **UB**
M II. **135** : 55 (n° 65), 217

Stuttgart, **WLB**
Cod. theol et phil. fol. **152**: 46, 50 (n° 15)

Torino, **Archivio di Stato**
Ms. B III **12 J** : 115

Torino, **BN**
Ms. L. I. **6** : 115

Toruñ, BMK
R. Fol. **21.107** : 59 (n° 93)

Uppsala, **UB**
Cod. Graec. **28** : 70 (n° 191)

Vaticano
Barb. Lat. **168** : 46, 57 (n° 80)
Ottob. Lat. **80** : 46, 53 (n° 43)
Ottob. Lat. **501** : 69 (n° 177)
Ottob. Lat. **1562** : 62 (n° 122)
Ottob. Lat. **1594** : 198
Pal. Lat. **1587** : 45, 61 (n° 117), 193, 194
Reg. Lat. **1715**: 45, 61 (n° 110)
Ross. Lat. **1164** : 72 (n° 204)
Urb. Lat. **110** : 46, 66 (n° 157)
Urb. Lat. **112** : 46, 68 (n° 174)
Urb. Lat. **668** : 193
Vat. Lat. **1951** : 45, 60 (n° 100), 193, 195, 199
Vat. Lat. **3186** : 45, 49 (n° 6)
Vat. Lat. **3952** : 83
Vat. Lat. **3959** : 82
Vat. Lat. **3964** : 82
Vat. Lat. **3966** : 82
Vat. Lat. **5268** : 45, 49 (n° 10), 216
Vat. Lat. **5991** : 202

Venezia, **BNM**
Ms. Lat. VI **245** : 198
Ms. Lat. VIII **2** (**2796)** : 46, 50 (n° 17), 267
Ms. Lat. X **31** (**3585)** : 62 (n° 121)
Ms. Lat. X **235** (**3850)** : 45, 51 (n° 21)
Ms. Lat. XIV **35** (**4054)** : 46, 59 (n° 91)
Ms. Lat. Z **266** : 198

Verona, **BCap**.
Cod. Lat. **CXXXV** : 57 (n° 81)
Cod. Lat. **CXXXVI** : 46, 58 (n° 83), 278
Cod. Lat. **CXXXVII** : 46, 58 (n° 85), 278

Volterra, BM
Cod. Lat. **5518. IV. 49. 3.7** : 58 (n° 89)

Warszawa, **BN**
Ms. Lat. F. v. I. 99 : 217

Wells-next-the-Sea, **Holkman Hall**, **Library of the Earl of Leicester**
Ms. **18** : 46, 67 (n° 165)
Ms. **311** : 98

Wien, **ÖNB**
Cod. Lat. **11** : 72 (n° 201)
Cod. Lat. **22** : 45, 57 (n° 78)
Cod. Lat. **23** : 60 (n° 101), 218
Cod. Lat. **24** : 46, 61 (n° 107), 208, 212 (**illustration**), 213, 227, 233, 239
Cod. Lat. **44** : 71 (n° 197), 182, 183 (**illustration**), 185, 208

Cod. Lat. **92** : 46, 64 (n° 141)
Cod. Lat. **111** : 74 (n° 202)
Cod. Lat. **133** : 46, 49 (n° 7), 216, 243
Cod. Lat. **138** : 45, 46, 58 (n° 88)
Cod. Lat. **140** : 45, 46, 62 (n° 119)
Cod. Lat. **170** : 45, 46, 58 (n° 86)
Cod. Lat. **218** : 45, 46, 63 (n° 136)
Cod. Lat. **224** : 45, 52 (n° 29)
Cod. Lat. **229** : 217, 234
Cod. Lat. **259** : 45, 48 (n° 1), 216
Cod. Lat. **292** : 54 (n° 57)
Cod. Lat. **438** : 46, 50 (n° 145), 218, 235, 243
Cod. Lat. **644** : 56 (n° 69), 278, 280
Cod. Lat. **653** : 50 (n° 14)
Cod. Lat. **654** : 46, 56 (n° 67)
Cod. Lat. **656** : 46, 63 (n° 129), 218, 235
Cod. Lat. **799** : 50 (n° 12), 216
Cod. Lat. **826** : 45, 61 (n° 113), 171
Cod. Lat. **930** : 46, 56 (n° 70), 276
Cod. Lat. **977** : 45, 46, 52 (n° 33), 257
Cod. Lat. **1037** : 46, 53 (n° 45)
Cod. Lat. **1391** : 46, 63 (n° 130)
Cod. Lat. **1800** : 129
Cod. Lat. **2139** : 59 (n° 92)
Cod. Lat. **2271** : 45, 46, 55 (n° 64), 207, 226
Cod. Lat. **2384** : 45, 46, 59 (n° 97), 241, 246
Cod. Lat. **2388** : 207, 210
Cod. Lat. **2458** : 45, 63 (n° 133)
Cod. Lat. **2485** : 45, 64 (n° 137)
Cod. Lat. **3186** : 229
Cod. Lat. **3324** : 108
Cod. Lat. **4756** : 206
Cod. Lat. **4772** : 194
Cod. Lat. **10 573** : 74 (n° 217)
Sn. **12 758** : 45, 58 (n° 84)
Hist. gr. **1** : 70 (n° 185), 221, 234, 235
Hist. gr. **8**: 70 (n° 182), 172, 221, 233, 235
Hist. gr. **16** : 70 (n° 188), 168, 221, 233
Hist. gr. **56** : 235
Phil. gr. **29** : 219, 234, 235
Phil. gr. **289** : 70 (n° 181), 221, 233–235
Phil. gr. **135** : 195, 221, 234, 235
Phil. gr. **140** : 221, 234
Theol gr. **1** : 69 (n° 179), 219, 235
Theol gr. **154** : 222, 233, 235
Theol gr. **219** : 222, 235
Theol gr. **337** : 222, 233, 235
Suppl. gr. **47**: 228
Suppl. gr. **4** : 44, 46, 52 (n° 35), 219, 235
Suppl. gr. **11** : 234, 235
Suppl. gr. **18** : 221
Suppl. gr. **30** : 69 (n° 180), 171, 219, 228, 234, 235
Suppl. gr. **45**: 70 (n° 190), 228, 236
Suppl. gr. **51** : 70 (n° 187), 221, 235

Wolfenbüttel, HAB
Cod. **43**. Aug. **2°** : 54 (n° 56), 268, 269
Cod. **69**. Aug. **2°** : 46, 61 (n° 112)
Cod. **73**. Aug. **2°** : 54 (n° 54)
Cod. **84**. **1.** Aug. **2°** : 63 (n° 134), 208
Cod. **85**. 1. 1. Aug. **2°** : 53 (n° 40), 167
Cod. **2**. Aug. **4°** : 62 (n° 124), 218, 246
Cod. **10**. Aug. **4°** : 60 (n° 104), 218, 246
Cod. **12**. Aug. **4°** : 54 (n° 55)
Cod. **39**. Aug. **4°** : 71 (n° 199)
Cod. **699**. Aug. **2°** : 208

Wroc³aw, Ossolineum
R. **492** : 70 (n° 189), 222

Würzburg, UB
Mss. th. q. **6** : 45, 59 (n° 94)

Zagreb, NK
R **4071** : 45, 56 (n° 71)

* * *

Fresque de l'Ospedale Santo Spirito: Bibliotheca communis : 81
Fresque, Vaticane, Bibliotheca Apostolica : 83

Médaille de Charles le Téméraire (Bruxelles, KBR, Cabinet des monnais et médailles) : 191
Medaille de Louis XI (BnF, Cabinet des médailles, Coll. Armand et Valton nr. 144) : 91
Médaille de Nicolaus Ruter (Bruxelles, KBR, Cabinet des monnais et médailles) : 118

Cronica Hungarorum, Buda, 1473 : 31
Naudé, Gabriel: Advis pour dresser une bibliothèque … Paris, 1644 : 86
Schedel, Hartmann: Liber chronicarum, Nürnberg, 1493 : 26, 27
Valturio, Roberto: De re militari., Paris, 1532 : 169
Valturio, Roberto: De re militari., Verona, 1483 : 165

INDEX DES NOMS DE PERSONNE ET DE LIEU

Ábel, Jenő 155, 170, 173, 219, 227, 282, 291
Abenrudian, Hali (Haly) voir Haly
Aberdeen 180
Abraham Bar Hiyya 209
Abruzzo (regio) 219
Accame Lanzillotta, Maria 240
Acciaiuoli, Donato 89, 166
Acciaiuoli, familia 270
Acidini Luchinat, Cristina 216
Acsády, Ignác 276
Adamantios Koraïs voir Koraïs
Adami, Claudia 278
Adorne, Jean 119
Adrianus, Matthieu 107
Aegidius de Thebaldis (Tebaidi) 226
Aelianus Tacticus (Eliano) 218
Aeneas de Gaza (Aeneas Gazaeus, Enea) 48, 216
Aeschbach, Marc 117
Aeschines (Eschines, Eschinus, Aischines) 217, 222, 234, 268
Aeschlimann, Erhard 224
Aeschylus (Eschilo, Aischylos) 222, 268
Aesopus voir Esopus
Affò, Ireneo 33, 268
Aftonius de Antiochia 218
Agathias Scholasticus 48, 53, 71, 228, 244-246
Agatius (Agazia) 216
Agnolo di Jacopo de Dinuzi da S. Geminiano 60, 78
Agricola, Rudolphus 102
Agrippa, Marcus 33
Agroecius 153, 154
Aidan, sanctus 181
Aischines voir Aeschines
Aischylos voir Aeschylus
Aisopos voir Esopus
Alanus de Insulis 148, 149
Alary, Franck 5
Alba Iulia voir Gyulafehérvár
Alba Regalis voir Székesfehérvár
Albert, I voir Habsburg, Albert
Alberti, Leon Battista 57, 224
Albertus Magnus 194, 197
Albohali, Mohamed 28
Albucases 195
Alcaeus Lyricus (Alkaios, Alceo) 222, 231, 234, 282
Alcuinus, Flaccus Albinus 153, 255, 256
Alderottti, Taddeo voir Taddeo Alderotti
Aldo Manuzio voir Manuzio, Aldo
Aldrovandi, Ulysse 198
Aleria 30
Alexander de Tralles 196
Alexander de Villa Dei 150
Alexander Halensis 82
Alexander Magnus, rex Macedoniae 111, 168, 216, 255, 282
Alexander Verasanus 59, 78
Alexander VI, papa (Rodrigo Borgia) 206
Alexandria 254
Al-Hâkim-bi Amrillâa Abű Alî al-mansűr 209
Alkaios voir Alcaeus
Alphonso d'Aragona voir Aragona, Alphonsus
Alphonso de Sicilia 189
Alphonsus X, rex Castiliae 138
Altieri, Giancarlo 85
Ambrogio de Predis 58
Ambrogio Travesari voir Traversari
Ambrosius (Maximus), pseudo 49
Ambrosius, sanctus 49, 67, 197, 198
Ames-Lewis, Francis 151, 216
Amiens 129
Ammanati (Piccolomini), Jacopo 89
Ammianus Marcellinus 49, 58
Ammonios Kyrillos 219
Amsterdam 30, 126, 174, 181, 206
Anachoreta voir Marcus Monachus
André de Haraucourt 116
Andreas Pannonius 49
Angeli da Scarperia, Jacopo voir Jacopo Angeli

Angeli, Johannes voir Johannes Angelus
Angelus 51, 60, 74, 78
Angelus Constantinus de Sternatia 219, 235
Angelus, Jacobus voir Jacopo Angeli
Anjou, dynastia (les Angevins) 14, 15-19, 189
Anjou, Charles II, rex Neapolis 262
Anjou, Károly Róbert (Charles-Robert) I, rex Hungariae 15, 17
Anjou, Louis d' (dux Andegaviae) 124, 262
Anjou, Marguerite d' 99
Anjou, Marie d' 19, 20
Anjou, Nagy Lajos (Louis le Grand) I, rex Hungariae 15, 16, 23, 289
Anjou, René d' 182, 189, 190
Ankwitz-Kleehoven, Hans 221, 222
Anna (Anne), Arpadienne voir Árpádházi
Anna (femme de Vladislav II) 74
Anna de Bohemia, regina Angliae 135
Anselmus Cantuariensis, sanctus 279
Antés, Serge 174
Antoine de Bourgogne 115
Antonino da Firenze 166
Antoninus, Marcus 218
Antonio Fiorentino 299
Antonius de Camera 205
Antonius Musa, pseudo voir Brasavola
Antonius presbyter 66
Antonius Sinibaldus 56, 67, 68
Antonius Thebaldeus 51, 78
Antonius, librarius 268
Antverpia (Antwerpen, regio) 94
Antwerpen (Antverpia, Anvers) 103, 136, 173
Anziani, Niccolò 269
Apollinaris (haereticus) 216
Appianus (Appianos) Alexandrinus 49, 67, 166, 216, 243
Apró, Stephanus 171
Apuleius Madaurensis, Lucius 152, 155
Apuleius Platonicus 195
Apuleius Platonicus, pseudo 196, 197
Aquila Romanus 156, 158
Aquilon, Pierre 33
Aragon, familia 190, 226, 287, 296, 297
Aragona, Alphonsus I, 32, 88, 185, 189, 210, 218
Aragona, Alphonsus V, 113, 140, 224
Aragona, Beatrice d' 36, 38, 40, 42, 45, 55, 66, 68, 69, 71, 72, 125, 127, 171, 182, 187, 216, 218, 226, 230, 231, 265, 291, 292, 293, 295, 297, 299-301
Aragona, Caterina, regina Angliae 136
Aragona, Eleonora d' 297
Aragona, Ferdinando d' I 161, 162, 182, 189
Aragona, Ferrante d' 291, 299
Aragona, Giovanni d' 198, 297
Aratus 222, 269
Arcerius Theodoretus, Johannes 170
Aretinus, Rinicius (Rinuccio d'Arezzo) 241
Argyropulus (Argiropulus) voir Johannes Argyropulos
Aristeas 49, 216
Aristides 224
Aristippus, Henricus 241
Aristophanes (Aristofane) 221, 229, 233
Aristoteles (Aristote) 28, 42, 48, 66, 124, 149, 166, 193-195, 216, 218, 219, 229, 234, 235, 239, 240, 241, 247, 260, 261, 269
Armstrong, Charles Arthur J. 137
Arnaud de Villeneuve 195
Arnolfini, Filippo 267
Arnolfini, Giovanni 102
Árpád, dynastia (reges Hungariae) 13
Árpádházi (Arpadien), László (Ladislas), sanctus, rex Hungariae 19
Árpádházi (Arpadienne), Anna 17
Árpádházi (Arpadienne), Erzsébet (Elisabeth) 17
Árpádházi (Arpadienne), Mária 17
Arras 101, 139
Arrianus 49
Arsène de Liège 82
Artois(regio) 94, 97, 126
Asconius Pedianus, Quintus 50, 151, 156, 158
Asor Rosa, Alberto 265
Aspri (Aspro), Vergilius (Pseudo Vergilius) 151
Astruc, Charles 235
Atesinus, Johannes 221
Athanasius Alexandrinus, sanctus 50, 216, 218, 222, 235
Athen (Athènes) 32, 231
Atlanta 126
Attavante degli Attavanti 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 59, 60, 62, 63, 65, 68, 203, 216, 218, 275, 278, 297, 299
Atwood, Bagby E. 137
Aubert, David 115, 126
Aubrius (Aubry), Johannes 223
Augsburg (Augsbourg) 166, 171, 208
Augustín de Hipona voir Augustinus Hipponensis, Aurelius, sanctus
Augustinus Hipponensis, Aurelius, sanctus 42, 50, 67, 73, 82, 124, 150, 260
Augustinus Moravus 168, 234
Augustus, imp. Romanorum 32, 34
Aulus Gellius 55, 147, 148, 149, 154, 156

Aurispa, Giovanni 111, 149
Ausonius, Decimus Magnus 268
Austin 137
Auteuil 33
Autrand, Françoise 18, 102, 104, 115, 119, 124
Avellini, Luisa 238
Averroes 195, 240
Averulinus voir Filarete
Avicenna 195, 197
Avril, François 89, 124, 130, 252, 257, 264, 252, 257, 264

Backhouse, Janet 135
Baenst, Paul de voir Paul de Baenst
Bakócz, Tamás (Thomas) 69
Balázs, Mihály 172, 173, 236
Balázs, Péter 175
Balbi de Genova, Johannes 151
Baldacchini, Lorenzo 164
Bâle voir Basel
Balogh, Jolán 7, 230, 276, 280, 284, 296
Balsamo, Luigi 224, 266, 295
Baltimore 233
Balue cardinal voir Jean de la Balue, cardinal d'Angers
Bamberg 161
Bandini, Angelo Maria 270
Bandini, Francesco 156, 168, 219, 246, 267, 271, 297, 299
Baptista de civitate Narine OESA 51, 78
Baptista Mantuanus 50
Baratin, Marc 145, 262
Barbaro, Francesco 99, 267
Barber, Michael J. 141
Barberini, Francesco 203
Barbier, Frédéric 25-34
Barbo, Pietro voir Paulus II, papa
Bardi, familia 270
Bari 216, 224, 265, 297
Barigo, Giovanni Piero di voir Giovanni Piero di Barigo
Barker-Benfield, Bruce C. 140
Baron, Hans 241
Barrois, Josèphe 123
Barta, Gábor 280
Bartholomaeus Anglicus (Barthélemy l'Anglais) 28, 109, 124, 156, 195, 197, 255, 257
Bartholomaeus Fontius voir Fonzio, Bartolomeo
Bartier, John 93, 104
Bartoli, Roberto 163
Bartolomeo de Bravi 166
Bartolomeo della Fonte voir Fonzio, Bartolomeo
Bartolomeo di Domenico di Guido 52, 65, 269
Bartoniek, Emma 215, 276
Basel (Basilea, Bâle) 28, 170-174, 199, 219, 221, 228, 236, 239, 267, 268
Basilea voir Basel
Basilius de Ancira 218
Basilius Magnus (Basile le Grand), sanctus 40, 50, 51, 164, 170, 217, 218, 222, 223, 235
Bassus, Cassianus 172
Báthory, Zsigmond, princeps Transylvaniae 172, 173
Bauchant, Jacques voir Jacques Bauchant
Baucher, Caroline 254
Baurmeister, Ursula 89
Bayeux 140
Beatrice d'Aragona voir Aragona, Beatrice d'
Beatrix, regina Hungariae voir Aragona, Beatrice d'
Beatus Rhenanus 171, 172, 199, 269
Beaufort 140
Beaufort, familia 138
Beaune 161
Beaune, Colette 185, 260
Beccadelli, Antonio 113
Beccaria, Antonio 140, 218
Beck, Hans-Georg 238
Beckensloher, Johann 297
Bécs voir Wien
Beda Venerabilis 66, 195, 278
Bedford 124, 138, 140, 251, 262
Beissel, Jodocus 107
Beker, Immanuel 174
Békés, Enikő 91
Bél, Mátyás (Belius, Matthias) 230, 282, 293
Belloc, Hilaire 137
Beltran, Evencio 89, 101
Benedetto da Maiano voir Maiano, Benedetto da
Benedictus Crispus 193, 194
Beneventus de Rambaldis 51
Beöthy, Zsolt 275, 282
Berchet, Guglielmo 218
Bergen, Henry 138
Berghes, Henri de voir Henri de Berghes
Bériou, Nicole 5
Berkeley (Los Angeles) 209, 260
Berkelius, Abraham 174
Berkovits, Ilona 215, 227, 284, 297
Berlin 45, 65, 161, 174, 239
Bern 117
Bernard de Gordon 194

Bernard Gui 257
Bernardo Fiorentino 299
Bernardus Claravallensis, sanctus 51, 270
Bersuire, Pierre voir Pierre Bersuire
Berti, Ernesto 241
Bertòla, Maria 82, 85
Besançon 9, 46, 67, 131, 208, 217, 243, 257
Besenyei, Lajos 16
Bessarion Nicenus, Johannes, Cardinalis 51, 89, 90, 99, 168, 198, 206, 208-210, 226, 234, 238
Beszterce (Bistriþa, Bistritz) 178
Bethen (Bethem) 209
Béthune 106
Beyer, Hans-Veit 238
Bianca, Carla 226
Bick, Josef 228
Bietenholz, Peter G. 120
Bignami-Odier, Jeanne 33, 81, 216
Binghamton, NY 246
Biondo (Blondus), Flavio 51, 99, 271
Birkenmajer, Alexandre 205
Birrelli, Thomas Antony 135
Bissipatos voir Paleologos Dishypatos
Bisticci, Vespasiano da voir Vespasiano
Bistriþa voir Beszterce
Bladus, Antonius 170
Blancfossé 117
Blandius, miniator 162, 227, 296
Blockmans, Win 121, 122, 127, 128
Blois 88
Blondus, Flavius voir Biondo
Boccaccio, Giovanni 51, 78, 88, 89, 98, 99, 103, 109, 119, 138, 231, 262, 271
Boccardino Vecchio 59, 217, 299
Bodley, Thomas 136
Boetius (Boèce), Ancius Manlius Severinus 270
Boetius, Pseudo- 109
Boleyn, Anne, regina Angliae 136
Bologna (Bologne) 88, 94, 102, 107, 206, 238, 266, 267
Bolognini, Ludovico 88
Bonatti, Franco 216
Bonfini, Antonio 22, 42, 71, 74, 167, 171, 172, 196, 217, 218, 223, 247, 267
Bongi, Salvatore 267
Boninus de Boninis 164, 165
Bonn 136, 161, 174
Bont, Guillaume 104
Bont, Jean 104
Boostenswene, Pierre de 98
Borghese, Camillus voir Paulus V, papa
Borgia, Alfonso voir Callixtus III, papa
Borgia, Rodrigo voir Alexander VI, papa
Born, Lester K. 231
Borsa Gedeon 42, 166
Borsa, Gedeon 166
Boston 91, 104, 122, 123, 140
Bouché-Leclercq, Auguste 209
Boucher, Caroline 254, 260
Boudet, Jean-Patrice 5, 195, 196, 205-213, 260
Boulton, D'Arcy Jonathan Dacre 104, 186
Bourbon, Jeanne de France, ducissa Burbonensis 89
Bourbon, Louis XIII, rex Franciae 88
Bourbon, Louis, dux Burbonensis 262
Bourbon, Pierre de Beaujeu, dux Burbonensis 89
Bourdillon, Jean-Louis 33
Bourgogne 89, 97-134, 186, 196
Bousmanne, Bernard 94, 101, 111, 123, 124, 129, 161
Boutet, Dominique 102, 115, 117
Boutroue, Marie-Elisabeth 121, 171, 193-203
Bozzolo, Carla 29, 89
Böck, Marcus 170
Böhmer, Aloys 226
Brabant (regio) 94, 98, 113, 115, 12, 126
Braccio Martelli 58
Bracciolini voir Poggio Bracciolini
Brady, Thomas A. 93
Braga, Martin de 94
Branca, Vittore 267, 268, 269
Brandolinus Lippus, Aurelius 156, 158
Brasavola, Antonius Musa (pseudo) 197
Brassicanus, Johannes Alexander 44, 64, 167, 170, 171, 217, 219, 221-224, 228, 233-236
Bratislava voir Pozsony
Braudel, Fernand 14
Breslau voir Wroclaw
Briggs, E. Robert 272
Brind'Amour, Pierre 209, 213
Brno (Brünn) 166
Brown, Virginia 224
Brucker, Charles 256
Brugge (Bruges) 97, 98, 106, 107, 116, 126, 161, 246
Bruni, Leonardo 33, 99, 111, 140, 217, 218, 238, 240, 241, 243, 246, 247, 287
Bruto, Giovanni Michele 172, 236, 268
Bruxelles (Brussel) 66, 94, 95, 97, 98, 100, 101, 104-106, 108, 110, 112-114, 118-115, 120, 123-125, 128-131, 140, 161, 162,

189, 191
Brügge voir Brugge
Brünn voir Brno
Bucureşti (Bukarest) 282
Buda (Buda, Ofen) voir Budapest
Budapest (Buda, Pest, Óbuda) passim
Budé, Guillaume 94, 107, 108, 120
Budik, Peter A. 173, 219, 223, 234
Buffalo 120
Buonaccorso da Pistoia 111
Buquet, Thierry 125
Burgrave, Hellin de voir Hellin de Burgrave
Burgundia voir Bourgogne
Burgundia, duces, Charles le Hardi 122, 126-128
Burgundia, duces, Charles le Téméraire 89, 93, 94, 102, 102, 111-120, 161, 189
Burgundia, duces, Jean sans Peur 122, 126, 127, 187, 251
Burgundia, duces, Philippe le Beau 94, 101, 118, 123, 128, 161
Burgundia, duces, Philippe le Bon (Philippe der Gute) 30, 93, 94, 99, 105-106, 111, 113-117, 120, 122-134, 161
Burgundia, duces, Philippe le Hardi (Philippe de Bourgogne, Philip the Bold) 30, 122-127, 129, 196, 251, 256, 262
Burrow, John A. 138
Busbeque (Busbecke), Augerius de 221
Busleyden (Buslidianus), Jerőme de 101, 102, 104, 105-109, 119, 120
Busleyden, François 94, 102
Busleyden, Gilles de 107-108
Buslidianus, Hieronimus voir Busleyden, Jerőme de
Bussi, Giovanni Andrea 30, 201-203
Bylica d'Olkusz, Martin 205-207, 210, 211

Cadei, Antonio 211
Caesar (Cesare, César), Caius Iulius, imp. Romanorum 50, 89, 99, 111, 115, 116, 218, 255
Calcagnini, Celio 219, 223, 234
Calderini, Domizio 51, 99, 153, 156, 203
Calderinus, Victor 51
Calepinus, Ambrosius 156
Calleri, Maria 271
Callistos, Andronicos 90
Callixtus III, papa (Alfonso Borgia) 33, 82, 84
Calmieri, Matteo 216
Camberley 90
Cambi, Giovanni 269
Cambrai 106
Cambridge (Massachusetts) 224
Cambridge 45, 57, 98, 129, 135, 137, 141, 142, 174, 218, 260, 265
Camerarius, Joachim 172, 195, 221
Camerarius, Johannes 235
Camicia, Chimenti 293
Candida voir Filangieri
Candido, Eustachio 206
Canfora, Davide 99
Canozius, Laurentius 240
Cantis Bonagii de Cantinis 49, 78
Capella, Marciano 147, 268
Caper, Flavius 153, 154
Capet, Louis IX, le Saint (Lodewijk de Heilige), rex Franciae 129, 252
Capet, Philippe IV le Bel, rex Franciae 138
Capet, Philippe VI, rex Franciae 138
Capodistria (Koper) 289
Caracciolo, Roberto voir Roberto Caracciolo
Carbo, Ludovico voir Ludovico Carbo
Cardon, Bert 102
Carley, James P. 135, 136
Carlo I, rex Bohemiae voir Luxemburg, Karol
Carmody, Francis J. 209
Carolinge, Carolus Magnus (Charlemagne), imp. 255, 256
Carolus Hylarii Fatarius Geminianesis 67, 78
Carolus Magnus voir Carolinge, Carolus Magnus
Carolus V, imp. SRI voir Habsburg, Karl, V
Carosini, Antonella 241
Caroti, Stefano 268
Carpenter, Christine 142
Casciano, Paola 202
Casimirus, rex Poloniae voir Jagello, Kazimierz IV
Cassagne-Brouquet, Sophie 87
Cassianus, Johannes 67
Cassis, Johannes 40
Castelliunculus, Lapus voir Lapus
Castiglione, Francesco di voir Francesco di Castiglione
Castilia (Castille) 162
Catania 271
Caterina de Aragonia, regina Angliae 136
Cato Maior (Cato l'Ancien) 147, 197, 210
Cattaneo, Giovanni Antonio 299
Catto, Jeremy I 140
Catullus, Gaius Valerius 52
Cavagna, Anna G. 226
Cavallo, Guglielmo 216, 265, 297
Cavanaugh, Susan 136, 137
Caxton, William 117
Céard, Jean 28, 198
Celenza, Christopher S. 151

Cellini, Baccio 32
Cellini, Benvenuto 32
Celsus, Aulus Cornelius 52, 147, 193, 194
Cennini (Cenninius), Laurentius 272
Cennini (Cenninius), Pietro 51, 53, 55, 59, 61, 62, 78, 156, 194, 217, 251, 299
Cennini (Cenninius), Sebastiano 299
Cesena (Césène) 164, 197, 198
Chadel, Jean 82
Chalcidius 52
Chambellan, David 90
Champion, Pierre 262
Charlemagne voir Capeting, Carolus Magnus
Charles d'Orléans 141, 262
Charles de Charolais 105, 111
Charles de Croÿ 115, 115
Charles de France, dux Normandiae 89
Charles II, d'Anjou, rex Neapolis voir Anjou
Charles II, rex Angliae voir Stuart, Charles II, rex Angliae
Charles le Hardi voir Burgundia, duces, Charles le Hardi
Charles le Téméraire voir Burgundia, duces, Charles le Téméraire
Charles Quint, imp. SRI voir Habsburg, Karl, V
Charles the Bold voir Burgundia, duces, Charles le Téméraire
Charles V, le Sage voir Valois, Charles V, le Sage
Charles VI voir Valois, Charles VI
Charles VII voir Valois, Charles VI
Charles VIII voir Valois, Charles VI
Charles-Gaffiot, Jacques 85
Charles-Robert voir Anjou, Károly Róbert
Charlier, Noël 239
Charlotte, regina Sabaudiae 88, 89
Chartier, Roger 262
Chastelain, Georges 99
Châteauroux 33
Chaucer, Geoffrey 138
Cherico, Francesco Antonio del 218
Chianciano 280
Christine de Pizan 111-113, 251, 256, 257, 259, 262
Christoforo Majoranna 49
Christoph, episcopus Augustae 236
Christophorus a Stadion 171
Chrysoloras, Manuel voir Manuel Chrysoloras
Chrysostome voir Johannes Chrysostomus
Ciavarella, Angelo 293
Cicero, Marcus Tullius 52, 72, 89, 94, 95, 101, 103, 103, 106, 109, 111, 119, 146, 148-156, 158, 239, 268, 269, 272, 288
Cillei, Borbála (Barbe) 19
Ciriaco de' Pizzicolli 234
Cirillo Alessandrino voir Cyrillus Alexandrinus
Claudianus, Claudius 98, 102, 268, 295
Claudiopolis voir Kolozsvár
Clavier, Étienne 29
Clemens Romanus 217
Clemens Salernitanus 48, 71, 78, 216
Clemens, pseudo 52
Clèves, familia 123
Climachus, Johannes voir Johannes Scholasticus (Climachus)
Clopper, Nicolas 99, 101, 119
Clovio, Giulio 299
Clugny, Ferry du voir Ferry du Clugny
Cluj-Napoca voir Kolozsvár
Cobham, Éléonore 140
Cockshaw, Pierre 120, 123, 126, 272
Codoñer, Carmen 145-159
Coilly, Nathalie 257
Colin, Georges 106
Collet, Olivier 111
Colmar 168
Columella, Lucius Iunius Moderatus 147, 197
Collyweston 137
Commynes, Philippe de 22, 23, 87, 89, 162
Condulmer, Gabriel voir Eugenius IV, papa
Conrault, Philippe, II 119
Constanca voir Konstanz
Constantino de Sternatia, Angelo voir Angelus Constantinus de Sternatia
Constantinopolis voir Istanbul
Constantinus Augustus, Flavius, imp. 181
Constantinus Porphyrogenetus 44, 57, 221, 233, 235, 278, 280
Contamine, Geneviève 252
Conto, Agostino 164
Coopland, George William 260
Copenhague voir s'Gravenhage
Copinger, Walter Arthur 243, 246
Corays voir Koraïs
Corbechon, Jean voir Jean Corbechon
Corippus (Gorippus), Flavius Cresconius 172, 173, 174
Cormeilles 117
Cornarius, Janus 172
Cornelius Nepos voir Nepos
Cornstein, Severin 162
Correr, Angelo voir Gregorius XII, papa
Cortesi, Alessandro Tommaso 167, 171
Cortesius, Titus Alexander 53, 172
Cortina a Creta voir Demetrius Triboles

Corvin, Erzsébet (Élisabeth) 15
Corvin, János (Giovanni Corvino) 15, 226, 230, 268, 280, 284, 293, 295, 296
Corvinus, Matthias, rex Hungariae *passim*
Cosenza, Mario Emilio 91
Cosimo di Monserrato 82
Cospi, Angelo 168
Costantino di Fano, Antonio 227, 233
Costanzi, Antonio 291
Courcelles, Dominique de 178
Cousin, Jean 94
Crabbe, Jan, abbas abbatiae Les Dunes 98, 119
Cracovia, Cracovie voir Kraków
Craster, Herbert Edmund 140
Crécy, Marie-Claude de 126
Cremona 239
Crisolora voir Manuel Crysoloras
Crispus, Benedictus voir Benedictus Crispus
Cristiani, Andrea 238
Cristoforo Cortese 61
Cristoforo Persona voir Persona
Crivelli, Taddeo 216
Crouzet-Pavan, Élisabeth 127
Croÿ, familia 123
Curcius Rufus, Quintus 53, 65, 71, 111, 128
Cuspinianus, Johannes 167, 168, 174, 194, 219, 221-223, 228, 234
Cyprianus Carthaginensis, sanctus 53, 82
Cyrillus Alexandrinus (Cirillo, Kyrillos), sanctus 53, 217, 218, 222, 235, 239
Cyrillus, pseudo 53, 217
Czartoryski, Pawel 167
Csáky, Moritz 8
Csapodi 7, 8, 38, 45, 46, 48-75, 125-127, 129, 154, 156, 158, 162-164, 166-168, 170, 173, 175, 193-196, 203, 206-209, 215-219, 222, 224, 226-228, 230, 231, 233-235, 237, 246, 247, 251, 266-269, 272, 278, 293, 295-297, 299, 300
Csapodi, Csabáné (Klára Gárdonyi) 7, 8, 35, 38, 48-75, 129, 193, 194, 207-209, 215, 226, 227, 230, 236, 237, 266, 267, 278, 296, 297, 300
Csernus, Sándor 13-24, 142
Csontmező 284
Csontosi, János 7, 164, 173, 297

D'Alessandro, Alessandro 272
D'Ancona, Paolo voir Paolo d'Ancona
Dacre Boulton, d'Arcy Jonatan 122, 123
Dalmatia 45, 178, 182, 289
Damascenus voir Johannes Damascenus
Damien, Robert 88
Daneloni, Alessandro 272
Dante Alighieri 104, 149, 231, 269
Dati da Sienna, Agostino 99
David de Bourgogne 106
Dávidházi, Péter 275
De Benedictis, Angela 238
De Bure, Guillaume 33
De Caprio, Vittorio 265
De la Mare, Albinia 48-68, 151, 271, 278
De Marinis, Tommaso 226
De Riquer, Martin 178
De Schryver, Antoine 99
De Vocht, Henri 102, 107, 109
De Win, Paul 115
De Winter, Patrick 123, 127, 196-197,256
Debae, Marguerite 124, 129, 161, 162
Debaere, Jean-Pierre 5
Debrecen 199
Decembrio (Dicembrio), Angelo Camillo 145-148, 224, 229-231, 238, 243, 295, 300
Decembrio, Pier Candido 140, 216
Decsi, János Baranyai 172
Del Prato, Antonio 268
Delatte, Louis 21
Delcourt, Thierry 5
Delisle, Léopolde 28, 88, 89, 125, 251, 252, 260, 262, 264
Della Torre, Arnaldo 271
Dellsperger, Yvonne 161
Demetrios Triboles Peloponnesios ek Spartes en Gortyne Kretes (Cortina a Creta de Demetrio Triboles (Trivolis) di Sparta) 70 221 235
Demetrius Trivolis voir Demetrios Triboles
Demonicus 247
Demosthenes 53, 217, 229, 234, 239, 240, 241, 243
Den Haag (La Haye) 102, 121, 126, 129, 257
Denhaene, Gwendolyne 109
Denny, Anthony 136
Derby 137
Derdák, András 5
Derolez, Albert 36, 94, 102, 106, 123
Desgranges, Olivier 90, 156, 158, 215
Desgraves, Louis 34
Di Eschino, Ugoleto 234
Di Pietro Lombardi, Paola 177, 181, 182, 186, 255, 278
Dicembrio voir Decembrio
Didimus (Didymus) Alexandrinus 53, 217
Diggle, James 174

Dijon 182
Diller, Stephan 161
Dillon Bussi, Angela 36, 40, 46, 48, 68, 198, 269
Dimitrios Lotos 29
Dindorf, Wilhelm 174
Dio Cassius 218, 268
Diocletianus, Caius Aurelius Vaerius, imp. 180
Diodorus Siculus (Diodoros Sikeliotes) 69, 168, 171, 172, 219, 221, 228, 234, 236
Diogenes Laertius 218, 243
Diomedes 70, 149, 153, 154
Dionysius Areopagita 217
Dionysius Areopagita, pseudo 54, 218, 246
Dionysius Halicarnasseus 54
Dionysius Periegeta 218
Dioscorides 196-198, 222, 269
Dioscorides, pseudo 196
Dóczy Orbán, Nagylucsei voir Nagylucsei Dóczy
Dogaer, Georges 124, 129
Dominicus Casii de Narnia 54, 62, 78
Dominicus Christophori Brasichillensis 53
Domitianus, Titus Flavius 199
Domitius, Calderinus voir Calderino
Dommessant, Louis 104, 105
Donati, Angela 163
Donatus, Aelius 98, 103, 146, 148-154, 156, 158
Donches, Jacques 115, 116, 119
Doroteus Tirus 222
Dorp (Dorpius), Martin van 108
Doutrepont, Georges 123, 124, 127, 128
Dresden (Dresde) 33, 45, 46, 51, 163, 164
Du Quesne, Jean 111, 115-117
Dubrovnik voir Ragusa
Dufournet, Jean 22
Duwes, Gilles 135
Dykmans, Marc 99

Éber, László 282
Eberhard, Winfried 35
Eberle, Patricia J. 139
Eddé, Anne-Marie 5
Édouard, rois d'Angleterre voir Edward
Edward (Edouard) I, rex Angliae voir Plantagenêt, Edward I
Edward (Edouard) II, rex Angliae voir Plantagenêt, Edward II
Edward (Edouard) III, rex Angliae voir Plantagenêt, Edward III
Edward (Edouard) IV, rex Angliae voir York, Edward IV
Edwards, Edward 233
Egidio Tebaidi voir Aegidius de Thebaldis
Ehrle, Francesco 82
Eiche, Sabine 152
Eisenstadt (Kismarton) 35
Ekler, Péter 8, 44, 237-247
Elenora de Portugallia 206
Éléonore de Bohun 139
Eléonore de Pizan 112
Eliano voir Aelianus
Elias, Norbert 32
Eliodoro voir Heliodorus
Élisabeth (Erzsébet), Arpadienne voir Árpádházi
Elisabetha (mère de Vladislav II) 74
Emilius, Julius 195
Enea di Gaza voir Aeneas de Gaza
Engel, Johannes 208
Engel, Pál 13, 16-19, 21
Episcopius, Nicolaus 172
Erasmus Roterodamus, Desiderius 94, 101, 102, 107, 107, 108, 120
Erkel, Ferenc 21
Erlangen 46, 64, 70, 221, 228, 233, 235
Ermete Trismegisto voir Hermes Trismegistus
Ermogene voir Hermogenes
Ernout, Alfred 201
Erodiano voir Herodianus
Erodoto voir Herodotus
Erone voir Heron
Érszegi, Géza 16
Escaurus, Marcus Aemilius 149
Eschilo voir Aeschylus
Eschines, Eschinus voir Aeschines
Esiodo voir Hesiodus
Esopus (Aesopus, Ésope, Aisopos) 108, 181, 229
Estacio voir Statius, Papinius
Este, familia 181, 190, 226, 287, 296, 297
Este, Borso d' 266, 291, 292, 296
Este, Ercole I d' 181, 226, 297
Este, Leonello d' 99, 145, 198, 224, 229, 295
Este, Nicolas d' 181
Esztergom (Strigonium) 15, 20, 23, 40, 156, 166, 194, 206, 270, 297
Eterianus, Hugo 171
Étienne de Byzance voir Stephanus Byzantinus
Eton 141
Eugenius IV, papa (Gabriel Condulmer) 19, 82-85
Euripides 221, 229, 233-235
Eusebius Caesariensis, sanctus 54, 271
Evans, Ralph 140
Évrard de Conty 117

Faber, Johann 136, 228
Fabian, Claudia 9, 251
Fabiani de Ficinis, Lucas 60, 62, 78
Fabre, Pierre 82
Fabri, Johannes 168
Fabri, Paul 280, 284
Fabris, Cécile 30
Falmagne, Thomas 123
Faques, William 135
Favier, Jean 87
Febvre, Lucien 28
Feger, Theobald 42
Fellous, Sonia 125
Feniczy, György 295
Ferdinand I d'Aragona voir Aragon, Ferdinand
Ferdinand, Habsbourg, I voir Habsburg, Ferdinand
Fernand, Charles 107
Ferrara (Ferrare) 102, 145, 217, 224, 227, 228, 271, 292, 295, 297
Ferry du Clugny 99, 102
Féry-Hue, Françoise 264
Festus, Sextus Pompeius 146, 147, 148-150, 153, 156, 158
Fianu, Kouky 256, 257
Fichet, Guillaume 30, 89, 90, 101
Ficino, Marsilio 167, 168
Ficino, Marsilio 54, 68, 167, 168, 218, 219, 231, 241, 246, 247, 268, 271, 288, 297
Field, Arthur 247
Fieschi, Sinibaldus voir Innocentius IV, papa
Fiesole 271
Filangieri di Candida, Giovanni 118, 120, 191
Filarete, Antonio Averulino 50, 267, 271
Filelfo, Francesco 89, 99, 218, 232, 238, 243
Filipec, János 195
Filippo Peruzzi voir Peruzzi
Fillastre, Guillaume 104, 120
Filo Alexandrinus voir Philo de Alexandria
Filo Giudeo voir Philo Iudaeus
Filopono voir Philoponus
Filostrato voir Philostratus
Fioravanti, Aristotele 292, 293
Firenze (Florence, Florenz, Florancia) 33, 36, 40, 46, 51, 52, 58, 67, 68, 98, 100, 126, 153, 164, 167, 194, 195, 203, 205, 207, 210, 216-219, 221-224, 227-229, 233-235, 240, 241, 246, 251, 265-272, 278, 280, 288, 289, 292, 293, 297, 299, 301
Firmianus voir Lactantius Firmianus
Firmicus Maternus 74
Fisher, John 136, 137
Fitz, József 7, 166, 168, 195
Fivizzano voir Gherardo da Fivizzano
Flamand, Jean-Marie 90
Flandria (Flandre, Vlanderen, regio) 94, 97, 106, 115, 122, 126, 127, 129, 197
Flandria Orientalis (East Flanders, regio) 94
Flavius Josephus 89
Flavius, arrianus 216
Fleith, Barbara 257
Florancia voir Firenze
Florence (Florenz) voir Firenze
Florio, Francesco 89
Focas 149, 153, 154
Fógel, József (Giuseppe) 215, 236, 284
Fohlen, Jeannine 33, 81-85, 194
Fondulo, Cabrino 181
Fontana, Domenico 85
Fontevraud 14
Fonzio (Fontius, della Fonte), Bartolomeo 51, 54, 55, 60, 78, 90, 155, 156, 229, 233, 268, 271, 272, 299
Fonzio, Niccolò 49, 50, 51, 62, 78, 203
Foresti, Jacques-Philippe 205
Forlí, Melozzo da voir Melozzo da Forlí
Formoser, Alexandre 269
Formoser, Raphaël 269
Foronda, François 262
Fortunatianus, Atilius 149, 150, 152
Fouilleul, Thierry 46
Fouquet, Jean 89
Földesi, Ferenc 8, 22, 23, 35, 168, 237, 238, 276, 278
Frache-Conté (regio) 122
Fraenkel, Pierre 136
Fraknói, Vilmos 215, 276, 282, 284, 291
Franceschini, Alberto 149
Francesco da Castello 299
Francesco da Ferrara 105
Francesco di Castello 267
Francesco di Castiglione 271
Francesco Roselli 40, 54, 60, 61, 71
Francischus presbiter Collensis 57, 78
Franciscus Collensis 217
Franciscus de Florentia 54, 60
Franciscus Sassettus voir Sassetti
Franciscus, scriptor 70, 221, 235
Franco de Urbino 150
François I, rex Franciae voir Valois, François I
Françoise d'Alençon 117
Franeker 170
Frankfurt am Main 117, 223

Frédéric, III imp. voir Habsburg, Friedrich
Frederico III da Montefeltre 32, 152, 153, 224, 226
Frezza, Mario 207
Friedrich (Frédéric) III, imp. SRI voir Habsburg
Frisius, Johann Jacob 174
Frobenius, familia 228
Frobenius, Hieronymus 199
Frobenius, Johannes 170-172
Froissart, Jean 162
Frontinus, Sextus Iulius 55, 155, 156
Fugger, familia 269
Fulin, Rinaldo 218

Gábli, Cecília 199
Gabriel de Pistorio 52, 78
Gabriel, Asztrik L. 30
Gadoffre, Gilbert 28, 32
Gaguin, Robert 89, 90, 107
Gaignat, Louis Jean 33
Galenos (Galien, Galenus) 194, 197, 198, 222, 269
Galicia 182
Gallet-Guerne, Danielle 101, 105, 113
Gallori, Francesca 149, 271
Gamba, Enrico 163
Gamillscheg, Ernst 215, 228, 229, 276
Gand voir Gent
Garand, Monique-Cécile 272
Garázda, Péter 228, 271-273
Gárdonyi Klára voir Csapodi, Csabáné
Gardthausen, Viktor 228
Gargan, Luciano 265
Garzelli, Annarosa 48, 278
Gaspar, Camille 129
Gasparino de Bergamo 103
Gauricus, Pomponius 108
Gaza, Theodorus voir Theodorus de Gaza
Gazuliè, Johannes 266
Gdansk 167
Geanakoplos, Deno John 238-240, 243, 265
Gebhardt, Otto 240
Geinaert, Noël 98
Gellius, Aulus voir Aulus
Gemistos Plethon voir Plethon, Gemistos Georgius
Genet, Jean-Philippe 25, 135-142, 262
Genève (Genf) 32, 33, 101, 257, 260
Genova 240
Gent (Gand) 97, 100, 109, 119, 126, 272
Georg, princeps Brandenburgensis 236
Georges Ambroise, archiepiscopus Rhotomagiensis 198
Georges Ier d[illegible] Amboise 68
Georgius Cathedralis 72, 78
Georgius de Houdelem 106
Georgius de Hungaria (Georges de Hongrie) 166
Georgius de Peurbach voir Peuerbach
Georgius Hieronymus de Sparta 89, 90
Georgius Merula 55
Gerardo da Cremona 195, 206
Gerardo, compactor 270
Gerbelius, Nicolaus 174
Gerlach, Katarina 172
Germain, Jean 104
Gersmann, Gudrun 5
Gerson, Johannes 104
Gesner, Conrad 34, 174
Gesztelyi, Tamás 199, 202
Gheiloven, Arnold 98
Ghelen, Johann Peter van 230
Ghelen, Petrus 293
Gherardo da Fivizzano, Agostino 267
Gherardo e Monte di Giovanni 53, 55, 56, 68, 217, 275, 278, 299
Giamblico voir Jamblichus
Gianozzo Manetti 59
Gil, Marc 115, 120
Gilbert, Felix 224
Gillepsie, James L. 139
Gilles de Rome 139
Gilles Malet 252, 253, 262
Gillispie, Charles Coulston 206
Giovanni Crisostomo voir Johannes Chrysostomus
Giovanni d'Aragona (Jean d'Aragon) voir Aragona, Giovanni d'
Giovanni de Capistrano (Jean de Capistran) 166
Giovanni del Fiora 217
Giovanni di Michele 266, 267
Giovanni Francesco da San Gemigniano 299
Giovanni Moreno 268
Giovanni Piero di Barigo 50, 69
Giovanni Pietro Lucano 317
Giovannino dei Grassi 65
Girart de Roussillon 111, 123
Giunta (Iunta), Lucantonio 239
Given-Wilson, Chris 139
Gloucester 138, 139
Glykas (Glyca), Michael 223, 235
Godding, Philippe 115
Goff, Jacques le 21
Golein, Jean voir Jean Golein

Gondi, Simone 271
Gontier, Palamedes 135
Gonzaga, familia 181, 190, 287
Gonzaga, Francesco 197
Gonzaga, Gian Francesco 224
Goodman, Anthony 139
Goodyear, Frank R. 174
Gordon, Donald James 140
Gorippus, Crastonius voir Corippus
Gorizia 289, 292
Gorochov, Nathalie 30
Gossuin de Wilde voir Wilde
Gottlieb, Theodor 226
Gousset, Pierre 117
Gower, John 138
Göttingen 45, 46, 49, 195, 216, 240
Graciotti, Sante 292
Grafton, Anthony 82, 145, 146
Grande, Frank D. 167
Gravenhague, s' (Copenhague) 116
Graz (Gratz) 174, 221, 296
Greci, Roberto 266
Green, Richard Firth 137
Gregoras, Nicephorus (Gregorio Niceforo) 224
Gregorius de Nissa 222
Gregorius Naziansenus 55, 170, 222, 235, 270
Gregorius Theologus 223, 235
Gregorius XII, papa (Angelo Correr) 81
Grell, Chantal 136
Grendler, Paul F. 147
Greve, Anke 116
Groningen (Groningue) 115
Gronovius, Jacobus 174
Gruuthuse 116
Gruuthuse, familia 123
Guarino Veronese, Battista 55, 99, 150, 152, 153, 154, 158, 198, 218, 221, 224, 228, 235, 271, 288
Guarino, Battista 271
Guarino, Giovanni Battista 156
Guazelli, Demetrio 82
Guglielmo de Conchis 226
Gui, Bernard vir Bernard Gui
Guicciardini (Guichardin), Lodovico 198
Guicciardini, Francesco 224
Guido della Colonna 138
Guilhelmus Durandus 257
Guillaume de Cereto 206
Guillaume Oresme 252
Guinigi, Lorenzo 266
Guinigi, Paolo 266, 267, 269
Gulyás, Pál 284
Gundisalvus Hispanus 49, 59, 71, 78, 216
Gutenberg, Johann 162, 300
Güssing (Németújvár) 35
Gwyn, Peter 136
Győr (Raab, Jaurinum) 45, 51
Gyulafehérvár (Alba Iulia, Karlsburg) 172, 173, 268

Hablot, Laurent 177-190
Habsburg (Habsbourg), dynastia 14, 15, 20, 122, 172, 282, 299
Habsburg, Albert, rex Hungariae 20, 186
Habsburg, Ferdinand I, rex Hungariae 161
Habsburg, Friedrich III, imp. SRI 21, 40, 186, 206, 207, 289
Habsburg, Karl (Charles Quint, Carlo), V imp. SRI 107, 161
Habsburg, László (Ladislas) V, rex Hungariae 20, 21, 22, 186, 226, 228
Habsburg, Marguerite d'Autriche 108, 161
Habsburg, Marie de Hongrie 161
Habsburg, Maximilian I, imp SRI 161, 206, 221, 269, 289, 292
Haemers, Philippe 98
Haga voir Den Haag
Hagenau 167, 170, 171, 222, 236
Hain, Ludovicus 243
Hainault (regio) 94, 117, 122, 123, 126
Haly Aberudiam Heben Rodan 55, 207, 226
Hamburg 162
Hamman, Adalberto 174
Hampton Court 136
Handó, György 229
Haneron, Antoine 99, 102, 104-106, 107, 109, 113, 119
Hankins, James 246
Hannibal Carthagiensis 99
Hans-Collas, Ilona 117
Hanus, Erzsébet 13, 21
Harlaxton 135
Harris, Jonathan 90
Hasenohr, Geneviève 94, 111
Hasisteynius voir Lobkowitz
Hassenstein von Lobkovicz voir Lobkowitz
Haveloes, Corneille 104
Hayton, Darin 205-213
Hearne, Thomas 140
Hedemann, Anne D. 260
Heers, Jacques 87, 89
Hegedűs, István 170, 219, 291
Heid, Caroline 125

Heliodorus (Eliodoro) 171, 172, 221, 234, 236
Hellin de Burgrave 115, 116
Hellinga, Lotte 135
Hennecart, Jean 114
Henri de Berghes 120
Henri du Trévou 257, 260
Henri II, roi de France voir Valois, Henri II
Henri Luillier 257
Henricus Amstelredamis 63, 78
Henricus de Burgis 48, 78
Henry IV, rex Angliae voir Lancaster. Henry IV
Henry of Beaufort 139
Henry V, rex Angliae voir Lancaster. Henry V
Henry VI, rex Angliae voir Lancaster. Henry VI
Henry VII, rex Angliae voir Tudor, Henry VII
Henry VIII, rex Angliae voir Tudor, Henry VIII
Henry, Michèle 112, 128, 161
Hermans, Joseph M. M. 115
Hermansz, Williem 108
Hermes Trismegistus (Ermete) 209, 210, 219, 231
Hermogenes de Tarso (Ermogene) 218
Herodianus (Erodiano) 55, 171, 217, 221, 234
Herodotos (Erodoto) 218, 219, 222, 229, 234
Herold, Johannes 171
Heron (Erone) de Alexandria 221, 234
Hervagen, Johann 171
Hervagius, Johannes 219
Hesdin 126
Hesiodus (Esiodo) 70, 156, 219, 221, 223, 229, 233-235
Hess, Andreas 31, 32, 40, 164, 166
Hevesy, André de 34, 207, 208, 215, 269, 300
Heynlin, Johann 30
Hibbert, George 33
Hieronimus Buslidianus voir Busleyden, Jerőme de
Hieronymus (Girolamo, Jerőme) Stridoniensis, sanctus 56, 82, 105, 150, 155, 254, 270, 278, 280
Hilarius Pictaviensis 56
Hilarius, Carolus 216
Hildesheim 228
Hilduinus Sandionysianus 243
Hilfstein, Erna 167
Hill, Archibald A 137
Hiltmann, Torsten 121
Hippocrates 194, 196-198
Hoccleve, Thomas 138
Hodson, Geoffrey D. 271
Hoffmann, Edith 45, 228, 246, 284
Hoftijzer, Paul 129
Hogden, Ranulph 139
Holkham Hall voir Wells-next-the Sea
Holland (regio) 94, 98, 122, 126
Holstenius, Lucas 174
Homeros (Omero) 221, 222, 229, 234
Honoratus, Maurus Servius voir Servius
Hope voir St John Hope
Horatius Flaccus, Quintus (Horace) 32, 56, 98, 148, 151, 156, 269
Horvát, István 282
Horváth, János 166
Hradistye 206
Hubert, Marie-Claire 111
Hubertus, W. 52, 53, 55, 58, 62, 65, 78
Huchon, Jean-Paul 5
Hugo de Comminellis 60, 78
Hugo de Pisa 150, 151, 154
Hugonet, Guillaume 102, 115-117
Huisman, Gerda C. 115
Huizinga, Johan 122
Humphrey of Gloucester 138-140, 241
Hunger, Herbert 228
Hunyad (regio) 181
Hunyadi Mátyás (Matthias Corvinus), rex Hungariae *passim*
Hunyadi, familia 14, 15, 19, 190, 227, 266, 275, 280
Hunyadi, János (Jean de Hunyad) 14, 15, 21, 181, 205, 227, 280, 289, 291, 292
Hunyadi, László (Ladislas) 21, 272
Hunyadi, Vajk 15
Hus, Jan 287
Huszti, József 227, 228, 268, 272
Hyperides (Iperide) 223

Ijsewijn, Jozef 93, 102, 103, 106, 107
Ingolstadt 181
Innocentius IV, papa (Sinibaldus Fieschi) 107
Iperide voir Hyperides
Isabeau, regina Franciae 181
Isabelle de Castille 162
Isabelle de Portugal 111-113, 127, 128, 161
Isidorus de Sevilla, sanctus 70, 149, 197
Isocrates 57, 217, 233, 234, 243, 247
Istanbul (Constantinopolis, Constantinople) 29, 44, 46, 60, 74, 139, 164, 221, 234, 268, 282, 284, 301
Iunta voir Giunta
Iustinus, Marcus Iunianus 173
Iuvenalis, Decimus Iunius 98, 102, 109, 148, 153, 156, 203
Jacob, Christian 145
Jacobus Johannes Almannus Crucennacensis 68, 78

Jacobus Philippus Bergomensis 205
Jacobus Stapulensis voir Lefèvre d'Étaples, Jacques
Jacopo Angeli da Scarperia 218, 243
Jacopo della Quercia 266
Jacopo Ravaldi 53
Jacqueline de Hainaut 140
Jacques Bauchant 94, 254
Jacques d'Armagnac, dux Nemorusii (Nemours) 117
Jacques de Houchin 119
Jacques de Ramecourt 128
Jagello, dynastia 15, 20, 276
Jagello, Kazimierz (Casimirus) IV, rex Poloniae 206
Jagello, Lajos (Louis) II, rex Hungariae 222, 301
Jagello, Ulászló (Wladislas, Vladislas) I, rex Hungariae 20
Jagello, Ulászló (Wladislas, Vladislas) II, rex Hungariae 15, 36, 38, 42, 45, 46, 48, 50, 56, 59, 66, 67, 69, 70, 74, 222, 269, 278
Jajce (Jajca, Jaitza) 291
Jakó, Zsigmond 173, 282
Jamblychus, Jamblichos (Giamblico) 219, 221, 223, 234, 247, 268
Jankovics, József 21, 215
Janus Pannonius (Giano, Juan, János) 35, 36, 44, 70, 91, 127, 155, 156, 158, 207, 217, 218, 221, 222, 226-229, 231, 234, 235, 251, 289, 291, 293, 295-297
Jean Candida voir Filangieri
Jean Corbechon 124, 255
Jean d'Aragon voir Aragona, Giovanni d'
Jean d'Armagnac, dux Nemorusii (Nemours) 89
Jean de Berry, dux Franciae 123, 124, 129, 251, 257, 262
Jean de Bilhères 90
Jean de Capistran voir Giovanni de Capistrano
Jean de Créquy 127
Jean de Croÿ II, comes Oetingae 100, 115
Jean de Gand 138, 139
Jean de la Balue, cardinal d'Angers 89
Jean de Lancastre voir John of Lancaster
Jean de Mandeville 257
Jean de Marnix voir Marnix, Jean de
Jean de Neully-de-Saint-Front 103
Jean de Pestiven 126
Jean de Rebreviettes 186
Jean de Salisbury voir John of Salisbury
Jean de Sy 141, 252, 257, 262
Jean de Tournes 170
Jean de Wavrin 116, 127
Jean du Chesne 115
Jean Golein 28, 255
Jean Jouffroy voir Jouffroy
Jean Lavenant 256
Jean le Bon II voir Valois, Jean le Bon II
Jean sans Peur voir Burgundia, duces, Jean sans Peur
Jean Thomas 141
Jean Vaudetar 256
Jean, comte d'Étampes et de Nevers 111
Jeanne d'Artois 126
Jeanne de France voir Bourbon, Jeanne de France
Jeannot, Delphine 127
Jena 45, 55
Jerónimo de Estridón voir Hieronymus
Jeudy, Colette 194
Jodogne, Pierre 272
Johan, Frédérique 124
Johannes Angelus 208
Johannes Argyropulos 216, 218, 231, 238, 240, 247, 297
Johannes Atesinus 221
Johannes Beckensloer 40
Johannes Carpensis 268
Johannes Cassianus (Jean Cassien) 257
Johannes Cassis 40
Johannes Chrysostomus (Giovanni Crisostomo) 44, 52, 69, 82, 217-219, 222, 235, 269
Johannes Climachus voir Johannes Scholasticus
Johannes Dalmata 293
Johannes Damascenus 53, 217, 235, 278, 279
Johannes de Thurocz voir Thuróczy, János
Johannes de Westfalia 34
Johannes Franciscus Martinus Geminianensis 55, 56, 57, 58, 78
Johannes Franciscus, comes Augustae 217
Johannes M. Cynicus 64
Johannes Petri de Stia 52, 78
Johannes Petrus Lucensis 243
Johannes Regiomontanus (Johann Müller) 61, 71, 195, 206-209, 272
Johannes Sarracenus 243
Johannes Scholaticus (Climachus, Climaco) 55, 217, 225, 235
Johannes Scotus 243
Johannes Scutariotes voir Thettalos Skutariotes
Johannes Vitéz de Zredna voir Vitéz, János
John of Bedford 141
John of Lancaster (Jean de Lancastre) voir Lancaster, John, duke of
John of Salisbury (Jean de Salisbury) 256, 258
Jones, Michael K. 137
Joubert, Fabienne 115
Jouffroy, Jean 119
Juhász, László 90, 227, 233
Julianus Antonii de Prato 53, 78

Julius II, papa (Giuliano della Rovere) 84, 85
Jullien, Marie-Hélène 125
Jünger, Andrea 8
Kallistos, Andronicos 238
Kálnoky, Nathalie 15
Karayannopulos, Johannes 238
Karl V, Habsburg voir Habsburg, Karl V, imp. SRI
Karol I, rex Bohemiae voir Luxemburg, Karol I
Károly Róbert voir Anjou, Károly Róbert
Karsay Orsolya 8, 36, 68, 168, 215, 237, 276, 282, 293
Keczel, Ulrich 186
Kerhervé, Jean 180
Kibre, Pearl 145
Kiel 9
King, David 209
Kisseleva, Ludmilla 267
Klaniczay, Gábor 15, 19
Klaniczay, Tibor 14, 15, 21, 24, 215, 272
Knight, Sarah 224
Knobloch, Eberhard 208
Koberger, Anton 27, 166
Kókay, György 28, 32
Kollar, Adam Franz 175, 222
Kolozsvár *(Claudiopolis, Klausenburg, Cluj Napoca)* 22
Konrad Kyeser 42
Konstantinápoly voir Istambul
Konstanz (Constanca, Constanza) 287
Koper voir Capodistria
Koraïs (Corays), Adamantios 29
Koroknai, Éva Sz. 276, 278
Korompay, Klára 13
Kouamé, Thierry 30
Kovács, Éva 182
Köln (Colonia Agrippina, Cologne) 35, 136, 221, 239
Köpeczi, Béla 13, 34
Körmendy, Kinga 40
Krakau voir Kraków
Kraków (Cracovia, Krakau, Cracovie) 45, 55 75, 115, 167, 205-208
Kren, Thomas 115, 128
Kretikos, Petrus(?) 235
Kristeller, Paul Oskar 167, 175, 246, 247
Kristó, Gyula 13, 16-19, 21
Kruse, Holger 116
Kruse, Petra 161
Krynen, Jacques 260
Kubinyi, András 13, 16-19, 21
Kubinyi, Mária 228
Kulcsár, Péter 280
Kyeser, Konrad voir Konrad Kyeser
Kyrillos, heilige voir Cyrillus Alexandrinus
Kyriss, Ernst 57, 61

La Driesche, Martin de 88
La Haye voir Den Haag
La Motte-aux-Blois 112
La Roche-Rigault 185
La Vallière, Louis César de La Baume-Le-Blancy duc de 20, 33
Labowsky, Lotte 226
Lacaze, Yves 21, 123
Lactantius Firmianus, Lucius Caecilius (Lattanzio), sanctus 82, 86, 300
Lactantius Placidus voir Placidus, Lactantius
Ladislas (Ladislao) V, voir Habsburg, László V, rex Hungariae
Lafaurie, Jean 124
Lajos, Nagy (Anjou) voir Anjou, Nagy Lajos
Lalaing, familia 123
Lambeck, Peter 175, 219, 222, 280
Lancaster, familia 141
Lancaster, Henry IV, rex Angliae 138, 139
Lancaster, Henry V, rex Angliae 135, 138-142
Lancaster, Henry VI, rex Angliae 139, 141
Lancaster, John duke of (Jean de Lancastre) 124
Landinus, Christophorus 156
Lang, Johann 221, 222, 233
Langton, Steven 28
Lannoy, familia 123
Laon 30
Lapus Castelliunculus (de Castilionchio) 217, 247
László (Ladislas), sanctus, Arpadien, rex Hungariae voir Árpádházi
László, V voir Habsburg, László (Ladislas)
Lattanzio voir Lactantius Firmianus
Laudivius Sacchia 166
Laurent de Premierfait 109, 117, 138
Laurent, Marie-Hyacinthe 267
Laurinoux, Bruno 5
Lavenant, Jean voir Jean Lavenant
Lazinio, Ernesto 270
Le Duc, Fronton 233
Le Goff, Jacques 34
Le Guay, Laetitia 162
Le Normand-Romain, Antoinette 5
Le Rouge, Pierre 89
Le Sauvage, Jean 104, 120
Lebailly, Emilie 116

Lecuppre-Desjardin, Élodie 127
Lee, Alex 121
Lefèvre d'Étaples, Jacques (Jacobus Stapulensis)108
Lefèvre, Raoul 111, 116-117
Lefèvre, Sylvie 113
Leiden (Leyde) 50, 93, 99, 102, 104, 106, 117, 121-123, 129, 140, 174, 175, 209
Leipzig (Lipsia) 34, 39, 155, 163, 174, 207, 217, 218, 221, 224, 226, 228, 233, 235, 241, 278, 281, 284, 295
Lem, Anton van der 121
Lemaire de Belges, Jean 107
Lemaire, Claudine 112, 120, 124, 128, 129, 161
Lemay, Richard 207
Leo X, papa (Giovanni de' Medici) 67, 68
Leon Battista Alberti voir Alberti, Leon Battista
Leonardi, Claudio 106
Leonardo da Vinci 150
Leonardus Iob 51, 78
Leonico Tomeo, Niccolò 238
Les Dunes 98, 119
Lescot, Richard voir Richard Lescot
Letus, Pomponius voir Pomponius Letus
Leunclavius, Johannes 171
Leutius, Georgius 170
Leuven (Louvain) 93, 102, 104-106, 107, 109, 110-112, 115
Lévi, Anthony Herbert Tigar 104
Lewiston 174
Leyde voir Leiden
Libanius (Livanus) Sophista 224, 229
Lieftinck, Georges 106
Liège (Leodium, Luik, Lüttich) 107, 129, 210
Lille 99, 104,105, 115, 116, 119, 126, 128
Limbourg (regio) 94
Limbourg 122
Lindisfarne 181
Lione voir Lyon
Lipsia voir Leipzig
Lipsius, Justus 106
Lisboa 198
Litwornia, Andrzej 289
Livanus voir Libanius
Livio de Forli (Foro-Juliensi, Frulovisi), Tito 140
Livius, Titus 57, 58, 65, 139, 140. 146, 166, 252, 260, 271, 278
Lobkowitz de Hassenstain, Bohuslav 219, 223
Lodewijk de Heilige voir Capet, Louis IX
Lombardi Paola voir Di Pietro Lombardi
Lombardi, Giuseppe 216
London 45, 46, 56, 59, 116, 135-139, 140, 170, 175, 198, 209, 216, 221, 223, 224, 233, 234, 240, 256, 257, 260
Longus, Johannes 172
Longus, Velius 149
Lonijs, Wouter 98, 99, 104, 119
Loomis, Roger S. 137
Lorfèvre, Jean 104, 113-115
Lorichius, Gerhard 162
Los Angeles 115, 128, 164, 209, 260
Loschi, Antonio 287
Lotos, Dimitrio voir Dimitrios
Louis d'Anjou voir Anjou, Louis d'
Louis d'Orléans 141, 182, 259, 262
Louis de Bavière voir Ludwig de Bavaria
Louis de Beaumont, evêque de Paris 90
Louis de Bourbon voir Bourbon, Louis, dux Burbonensis
Louis de Bruges voir Louis de Bruuthuse
Louis de Bruuthuse (Louis de Bruges) 115, 117
Louis de Luxembourg voir Luxemburg, Ludwig
Louis de Male 122, 127
Louis IX, le Saint (Lodewijk de Heilige), rex Franciae voir Capet, Louis IX
Louis le Grand voir Anjou, Nagy Lajos
Louis XI, rex Franciae voir Valois, Louis XI
Louis XII, rex Franciae voir Valois, Louis XII
Louis XIII, rex Franciae voir Bourbon, Louis XIII
Louis, dux Andegaviae voir Anjou, Louis d'
Louvain voir Leuven
Low Countries voir Pays-Bas
Lövöld 42
Lucanus 170
Lucanus, Johannes Petrus 217
Lucanus, Marcus Annaeus 99, 148, 153, 156
Lucas Fabiani de Ficinis voir Fabiani de Ficinis
Lucca (Lucques) 147, 195, 266, 267
Lucène, Vasque de voir Vasque de Lucène
Lucentini, Paolo 210
Luchini, Vincentius 170
Luciano voir Lucianus Samosatensis
Lucianus Samosatensis (Luciano, Lukianos) 101, 108, 109, 223
Lucques voir Lucca
Lucretius Carus 58
Ludovico Carbo 51, 275
Ludovico de Guastis 195
Ludwig (Louis) de Bavaria 181
Lugdunum voir Lyon
Luigi di Michele 269
Luillier, Henri voir Henri Luillier
Lukianos Samosateos voir Lucianus Samosatensis

Lukinich, Imre 284
Lusco, Antonio 148, 149
Lusignan, Serge 138, 252, 254, 260
Lusitanus, Andreas 107
Luther, Martin 136
Luxemburg (regio) 44
Luxemburg, dynastia 15, 19, 123
Luxemburg, Elisabeth 20
Luxemburg, Karol I, rex Bohemiae (=Karl IV, imp. SRI) 226
Luxemburg, Ludwig (Louis de Luxembourg) 127
Luxemburg, Sigismund, imp. SRI 14, 15, 17-20, 22, 23, 35, 44181, 186, 226, 287, 289, 292
Luxemburg, Venceslaus (Vinceslao) IV, rex Bohemiae 55, 64, 65, 226
Lydgate, John 138
Lyna, Frédéric 129
Lyon (Lione, Lugdunum) 91, 136, 170

MacCagni, Carlo 150
Maccarthy Reagh, Justin, comte de 33
Mâcon 269
Macrobius, Ambrosius Theodosius 58, 147, 148, 149, 150, 156, 272
Madas, Edit 35-78
Madeleine voir Valois, Madeleine
Madison 238
Madrid 45, 46, 59, 64, 150, 198, 246, 262
Maecenas (Mécène) 32
Magionami, Leonardo 271
Magnusdottir, Asdis R. 181
Mahomed (Maometto) II, imp. Turcorum 289
Maiano, Benedetto da 32
Mailand voir Milano
Maillard, Jean-François 87-91, 121, 125, 129
Mainenti, Scipio 99
Mainz (Mayance) 14
Maître d'Antoine Rolin 117
Maître d'Edouard IV, regis Angliae 100
Maître du Fitzwilliam 98
Maître du Livre de prière de vers 1500 (Bourgogne) 98
Maius Parthenopaeus, Iunianus 154
Majorana, Cristoforo 216
Malatesta, Domenico di 197
Malatesta, familia 163, 198, 287
Malatesta, Sigismondo 64, 227, 296
Maleczek, Werner 122
Malet, Gilles voir Gilles Malet
Malines voir Mechelen
Mályusz, Elemér 18, 35, 166
Manchester 46, 55, 104
Manfredi (Aristophilus), Bartolomeo 82
Manfredi da Meldola, Bartolomeo 33
Manfredi, Antonio 82, 147, 148, 216
Manfredi, Guido 267
Manfron, Anna 164, 197
Manilius, Marcus 207
Manitius, Max 173
Mann, Nicolas 98
Mansel, Jean 113
Mansion, Colard 246
Mantova 224
Manuel Chrysoloras (Crisolora) 229, 238, 240, 242, 243
Manuel Moscopulos 223
Manutius (Manuzio, Manuce), Aldus 107, 170, 174, 236, 246
Marcellinus voir Ammianus Marcellinus
Marchiennes 129
Marcianus Capella 59
Marco da Rimini, Giovanni di 197
Marcon, Suzy 267
Marcus Antoninus, orator 218
Marcus Monachus Anachoreta 170, 223
Marguerite d'Anjou voir Anjou, Marguerite d'
Marguerite d'Autriche voir Habsburg, Marguerite d'Autriche
Marguerite d'York voir York, Marguerite d'
Marguerite de Bavière 127
Marguerite de Beaufort 136, 137
Marguerite de Male 122, 127
Mariano del Buono 57, 58, 60, 269
Marichal, Robert 30
Marie d'Ailly 117
Marie de Bourgogne 161
Marie de Hongrie voir Habsburg, Marie de Hongrie
Marie, Arpadienne voir Árpádházi
Marietti, Antonio 173
Marino Tomacelli 60
Markowski, Mieczyslaw 205, 207, 208
Marliano, Raymond de voir Raymond de Marliano
Marlianus, Franciscus 58
Marmion, Simon 128
Marnius, Claudius 223
Marnix, Jean de 108
Marosi, Ernő 44
Marschall, Veronika 237
Marsuppini, Carlo 217
Martialis, Marcus Valerius 58, 107, 153, 156, 269
Martin de Braga voir Braga

Martin Król de Zurawica 205
Martin van Dorp voir Dorp, Martin van
Martin, Henri-Jean 28
Martin, Hervé 13
Martino Fiorentino 299
Martinus Antonius presbiter 67, 68, 78
Martinus de Dacia 151
Martinus Polonus 59
Martinus Tomaleccus 51
Martorelli, Francesco 82
Marucchi, Adriana 201
Mary of Hungary voir Habsburg, Marie de Hongrie
Marzio, Galeotto 33, 90, 91, 155, 156, 207, 227, 229, 272, 275, 293
Masai, François 272
Mâsha'allâh 209
Massari, Francesco 171, 199, 301
Massimiliano I voir Habsburg, Maximilien I
Matteo de Pasti 163
Matthias Corvin (Hunyadi Mátyás, Corvinus), rex Hungariae *passim*
Mattingly, Garrett 136
Maxantius, imp. 181
Maximianus, Marcus Aurelius Valerius 180, 181
Mayance voir Mainz
Mazal, Otto 158, 215, 228, 229, 233, 234, 240, 241, 243, 246
Mazzuchelli, Pietro 174
McFarlane, John 33
McFarlane, Kenneth Bruce 141
McKendrick, Scott 115
Meaux 141
Mecène voir Maecenas
Mechelen (Malines) 102, 107, 119, 128
Medici, Cosimo de' 147, 151, 153, 216, 240, 271
Medici, familia 181, 216, 223, 231, 233, 287, 293, 296
Medici, Giovanni de voir Leo X, papa
Medici, Lorenzo de' 88, 216, 246, 269, 287, 291, 299, 301
Medici, Pietro de' 216, 218
Meeks, Christine 267
Meineke, August 174
Melanchthon, Philipp 211
Melk 71
Melozzo da Forlí 33, 83, 85
Melun 252
Mercatel, Raphaël de 102, 119
Mercati, Angelo 82
Mercier, Louis Sébastien 30
Mérindol, Christian de 189
Mersich, Brigitte 215, 228, 229, 276
Merula, Tarquinio 203
Messahala voir Mâsha'allâh
Mettauer, Adrian 161
Meyer Setton, Kenneth 238
Mézières, Philippe de voir Philippe de Mézières
Michael Lygisus 70
Michael Turon 40
Michelini Toggi, Luigi 85
Miélot, Jean 111, 126
Miggiano, Gabriella 91
Miglio, Massimo 83
Mikó, Árpád 9, 24, 73, 215, 275-285, 293
Milano (Milan, Mailand) 45, 46, 60, 65, 89, 102, 148, 163, 164, 173, 174, 193, 197, 198, 216, 218, 224, 226, 243, 268, 278, 292, 297
Milano, Ernesto 8, 36, 164, 168, 216, 287-301
Mite, Thomas 219
Modena (Modène) 8, 36, 45, 46, 49, 50, 54, 55, 57, 62-65, 71, 164, 168, 177-179, 182-187, 217, 218, 243, 255, 269, 276, 278, 290, 294, 298, 301
Mohács 13, 34, 282
Molin, Gerolamo 266
Monaco voir München
Monacum voir München
Monfasani, John 208, 238, 246
Monfort (Bretagne) 180
Monfrin, Jacques 30, 111, 260
Monok, István 5, 7-10, 25, 34, 42, 121, 142, 161-175, 199, 215, 236, 237, 282
Mons 106, 126
Mons Sancti Martini (Pannonhalma) 37, 38
Monserrato, Cosimo di voir Cosimo di Monserrato
Montaigne, Michel de 85
Monte di Giovanni voir Gherardo
Montefeltre, Frederico da voir Frederico
Montigny, Séverine 115
Montréal 113
Moravia (regio) 182, 206
Moravus, Augustinus 168
Móré, János 233
More, Thomas 107, 107-110, 136
Moreau, Nicolas 33
Morello, Giovanni 85
Moreno voir Giovanni Moreno
Morenzoni, Franco 257
Morzsina, familia in Transylvania 181
Moscopulos, Emmanuel 156, 224
Moser, Hugo 162
Mouscron, Jean-Louis de 108

Mras, Karl 239
Munich voir München
Munk Olsen, Birger 106
Murray Kendali, Paul 87
Murrho, Sebastian 168
Museus (Musaios, Museo) 223, 231
Müller, Johannes voir Johannes Regiomontanus
Müller, Kraft (Crato Mylius) 174
München (Monacum, Munich, Monaco) 9, 45, 46, 48, 49, 52, 53, 61, 66, 129, 145, 171, 173, 195, 216, 217, 221, 224, 234-236, 238, 243, 246, 272, 273, 278, 295
Münster 136
Müntz, Eugen 82

Nagonius, Johannes Michael 74
Nagy, Iván 291
Nagy, Zoltán 272
Nagylucsei Dóczy, Orbán 73, 276, 277, 278
Nagyvárad voir Várad
Naldi, Naldo 36, 44, 59, 154, 199, 219, 222, 223, 230, 231, 233, 234, 236, 280, 282, 293, 295, 296, 299, 300
Namur 94
Nancy 122
Naples voir Napoli
Napoli (Naples, Nápoly) 14, 71, 171, 185, 198, 207, 209, 216, 218, 219, 224, 270, 288, 289, 291, 297, 299, 301
Narni 90
Nassau, familia 123
Nastagio Vespucci 62, 78
Naudé, Gabriel 34, 88, 90
Neapel voir Napoli
Nebbiai Dalla-Guarda, Donatella 121, 125, 129, 198, 265-273
Neddermeyer, Uwe 29
Nederlanden voir Pays-Bas
Nemeskürty, István 14
Németh, András 9, 44, 48
Nemeth, Graziella 288, 289, 292
Nencioni, Simone 271
Nepos, Cornelius 109
Nestor Dionysius 154
Neville, Cecily 137
New Haven 45, 46, 62, 115, 139, 269
New York 45, 52, 53, 57, 117, 151, 161, 174, 206, 207, 211, 216, 217, 269
Nicander (Nicandros) Colophonius 196
Niccoli, Niccolò 153, 271, 288
Niccolò da Reggio 197
Niccolò Faentino 299
Nicephorus Callistus, Xanthopulos 70, 172, 221, 233, 235
Nichols, John 139
Nicolai de Thimo, Jean 119
Nicolai de Verona, Joannes 163
Nicolas de Gonesse 262
Nicolaus de Ausmo 42, 73
Nicolaus de Lyra 30, 82
Nicolaus Mangona 54, 60, 78
Nicolaus Olahus voir Oláh, Miklós
Nicolaus presbiter Faventinus 56, 78
Nicolaus Pupiensis 64, 78
Nicolaus Riccius 50, 78
Nicolaus V, papa (Tommaso Parentucelli de Sarzana) 33, 34, 82-85, 147, 149, 216, 218, 226, 239, 243, 296
Nicole Oresme 28, 124, 260, 261, 262
Nicomachus Gerasius 195, 223
Niederlanden voir Pays-Bas
Nieto Soria, José-Manuel 262
Niéto, Philippe 28
Nigri, Petrus 167
Nikephoros Kallistos voir Nicephorus
Niutta, Francesca 83
Nonius Marcellus 146, 147, 148, 149, 150, 154, 156, 158
Normandia (regio) 90
North, John D. 209, 213
Nuremberg voir Nürnberg
Nürnberg (Nuremberg) 27, 74, 166, 172, 206, 208, 211
Nyáry, Albert 291
Nys, Ludovic 120, 121

O'Meara, Carra Ferguson 257
Oberman, Heiko A. 93
Obsopoeus, Vincentius 167, 170, 171, 219, 221, 222, 228, 235, 236
Óbuda (Sicambria, Aquincum, Altofen) voir Budapest
Ofen voir Buda
Oláh, Miklós (Olahus, Nicolaus) 44, 230
Olmütz voir Olomouc
Olomouc (Olmütz) 46, 57, 182
Olschki, Leo S. 163
Omero voir Homerus
Ommen, Kasper van 129
Omnibonus Leonicenus 153
Oporinus, Johannes 171, 172, 174, 219
Oppianus (Oppianos) 195, 221, 234, 235
Oradea voir Nagyvárad
Orbán de Nagylucse voir Nagylucsei Orbán
Oresme, Guillaume voir Guillaume Oresme

Oresme, Nicole voir Nicole Oresme
Orfèvre, Johannes voir Lorfèvre, Jean
Oribasius 269
Origenes 71, 219, 223, 235
Orio, Lorenzo 301
Orléans 5, 15, 102, 107
Ornato, Ezio 29, 89
Orsini, Giordano 151
Osbernus Pinnock Glocestriensis 151
Oschema, Karl 161
Osnabrück 206
Ostfildern 116, 122
Oswald von Wolkenstein 186
Oswald, Sanctus, rex Northumbriae 181
Ouy, Gilbert 104, 119
Ovidius (Ovide, ovidio), Publius Naso 64, 67, 94, 103, 109, 119, 148, 151, 261, 203
Oxford 28, 104, 137-141, 151, 221, 234, 267
Öttingen 117

Padova (Padoue) 102, 107, 140, 149, 153, 173, 239, 240, 272, 289
Padua voir Padova
Pagano, Giuseppe 224
Pajorin, Klára 36, 154, 199, 215, 230 291, 293, 299
Paleologos Dishypatos (Bissipatos), Georgios 90
Pálinkás, László 269
Palladio, Andrea 197
Palmier, Laurent 88
Pálóczi, György 20
Pamlényi, Ervin 13, 21, 24
Pamphilus de Caesarea 59
Pannartz, Arnold 30, 99, 202
Pannonhalma voir Mons Sancti Martini
Pannonius voir Janus Pannonius
Paolo d'Ancona 224
Papagno, Giuseppe 295
Papias de Angelis 146, 150, 151, 154, 158
Papo, Adriano 288, 289, 292
Paravicini, Anke 102, 115, 117
Paravicini, Werner 5, 102, 115-117, 121, 136
Paredi, Angelo 148
Parentucelli de Sarzana, Tommaso voir Nicolaus V, papa
Paris (Parigi, Lutetia, Parisium) 6, 9, 12-15, 28-30, 32, 33, 34, 45, 46, 49, 58, 60, 61, 67, 75, 80, 85-89, 98, 101-103,104-106, 109-111, 115-117, 121-131, 135-140, 141, 144, 145, 160-162, 169, 171, 174, 176, 189, 192, 194, 197-199, 204, 209, 210, 214, 215, 218, 219, 226, 231, 231, 235, 240, 243, 250-264, 267, 269-272, 274, 286, 297, 300
Parisse, Michel 138
Parma (Parme) 34, 71, 187-189, 268, 293
Parrasio de Ephesos 150
Parrasio, Aulo Grano 149
Pasti, Matteo de voir Matteo de Pasti
Pastoureau, Michel 180, 189
Pau 189
Paul de Baenst 98, 102
Paul Émile, l'abbé de Saint-Denis 90
Paulus Diaconus 146, 156, 158
Paulus II, papa (Pietro Barbo) 33, 42, 73, 82, 84, 206, 207
Paulus V, papa (Camillus Borghese) 296
Pauly, Michel 14
Pauwels, Guillaume 103
Pavia (Pavie) 102
Paviot, Jacques 126
Pays-Bas (Low Contries, Nederlanden, Niederlanden, Németalföld) 93-134
Pécs (Sophia, Quinqueecclesia, Fünfkirchen) 207, 226-228, 289, 297
Pedacius (Dioscorides) 269
Pedianus, Quintus Asconius 148
Pedrazza Gorlero, Maurizio 16
Pellegrin, Elisabeth 101, 197, 226
Pelosi, Francesco 268
Penda de Mercie 181
Pennsylvania 136
Pépin, Roger 201
Péporté, Pit 121
Perceval de Dreux 117
Perdrizet, Paul 126
Peregrinus Allius 218
Peretti Montalto, Felice voir Sixtus V, papa
Perger, Richard 8
Perotti, Niccolò 59, 150, 152, 153, 154, 156, 171, 202, 203, 218, 236, 238, 242, 243
Perrone Compagni, Vittoria 210
Persius Flaccus, Aulus 148, 156
Persona, Cristoforo 216, 218, 223, 228, 246
Peruzzi, Filippo di Ser Ugolino 270, 271
Peruzzi, Marcella 152
Pest (Pestinum, Pest) voir Budapest
Pestiven, Jean de voir Jean de Pestiven
Petancio, Felice 300
Petantius, Felix 74
Petitmengin, Pierre 269
Petrarca (Pétrarque), Francesco 98, 99, 103, 109, 119, 182, 231, 271, 288
Petri, Henricus 239

Petrina, Alessandra 140
Petrograd (Saint Petersbourg) 267
Petrucci, Armando 216, 226, 297
Petrus Cenninius voir Cennini
Petrus de Abbatis Burgeladensis 67, 78
Petrus de Crencentiis 172, 195, 197, 262
Petrus de Middelburch 50, 78
Petrus de Padova 196
Petrus Hispanus 269
Petrus Lombardus 68
Petschenig, Michael 174
Peuerbach, Georg 167, 206, 208, 272
Peyrafort, Monique 264
Pezzana, Angelo 268
Pflug, Günther 162
Philadelphia 21, 122, 238
Philadelphus, rex Aegyptorum 254, 256
Philipp der Gute voir Philippe le Bon
Philipp the Bold voir Philippe le Hardi
Philippe de Bourgogne voir Burgundia, duces, Philippe le Hardi
Philippe de Chabot 135
Philippe de Clèves 98, 101, 109, 115, 117
Philippe de Croÿ 127
Philippe de Hainaut 139
Philippe de Mézières 98, 260
Philippe le Beau voir Burgundia, duces, Philippe le Beau
Philippe le Bel, rex Franciae voir Capet, Philippe lV le Bel
Philippe le Bon voir Burgundia, duces, Philippe le Bon
Philippe le Hardi voir Burgundia, duces, Philippe le Hardi
Philippe the Bold voir Burgundia, duces, Philippe le Hardi
Philippe VI, rex Franciae voir Capet, Philippe VI
Philippus Valor 246
Philippus, rex Macedoniae 168
Philo de Alexandria (Filo) 223
Philo Iudaeus (Filo) 223
Philoponus, Johannes (Filopono) 223
Philostratus (Filostrato), Flavius 59, 217, 223, 278, 285
Philostratus (Filostrato), Lemnius 223
Picardie (regio) 122
Piccolomini, Aenea Silvio voir Pius II, papa
Pico della Mirandola, Giovanni 198
Pienza 36, 280
Piero Strozzi 49, 60, 78
Pierre Bersuire 140, 252, 260
Pierre d'Orgemont 260
Pierre de Beaujeu, dux Burbonensis voir Bourbon, Pierre de Beaujeu
Pierre de Crescens voir Petrus de Crescentiis
Pierre de Luxembourg 116
Pierre de Roubaix 98
Pieruzi voir Peruzzi
Pietro d'Abano 197
Pietro del Monte 140
Pietro Tommasi voir Tommasi
Pimander 219
Pindaros 223, 229
Pinedo, Theodor 174
Pinnock, Osbernus voir Osbernus
Pinoteau, Hervé 185
Pinto, Giuliano 127
Pirckheimer, Bilibaldus (Willibald) 170, 222
Pistoia 148
Pius II, papa (Enea Silvio Piccolomini) 33, 82, 99-101, 113, 166, 198, 266, 291
Pius XI, papa (Achille Ratti) 33, 81-85, 216
Pizzicolli voir Ciriaco de' Pizzicolli
Placidus Lactantius 148
Plaine, Thomas de voir Thomas de Plaine
Plannck, Stephan 206
Plantagenêt, familia 138
Plantagenêt, Edward (Edouard) I, rex Angliae 137
Plantagenêt, Edward (Edouard) II, rex Angliae 137
Plantagenêt, Edward (Edouard) III, rex Angliae 137, 139
Plantagenêt, Richard II, rex Angliae 135, 137-139, 142
Plantiniana officina 173
Planudes, Maximus 150, 158
Platina, Batholomeo Sacchi 33, 81-84
Platon 59, 99, 167, 219, 221, 229, 241, 246, 247, 288, 297
Platon de Tivoli 209
Plautus, Titus Maccius 59, 72, 150
Plethon, Gemistos Georgios 221
Pleybert, Frédéric 252
Plinius Secundus Maior, Gaius (Plinio, Plínio o Velho, Pline l'Ancien) 34, 59, 60, 171, 193-199, 201-203, 295
Plinius Secundus Minor, Caius 147
Plinius, pseudo 196
Plotinos 219, 221, 229, 234, 235, 246
Plutarchus (Plutarchos) 60, 89, 218, 223, 228, 229, 234
Pócs, Dániel 36, 40
Podiebrad, Catarina 22
Podiebrad, Georg, rex Bohemiae 22, 206
Poggio Bracciolini, Gian Francesco 99-101, 109, 111, 128, 218, 226, 227, 229, 238, 243, 287
Poggio Florentino 153
Pogius voir Poggio Bracciolini

Poliziano, Angelo 219, 221-223, 231, 233, 236, 268, 269, 292, 297
Polybius (Polibio) 60, 70, 171, 218, 221, 234, 236
Pommier, Édouard 34
Pompeius Magnus Pius, Sextus 148
Pompeius, Trogus 173
Pomponius Letus (Pomponio Leto) 162, 227, 296
Pomponius Secundus, Publius 149
Porphyrius (Porfirio) 60, 70, 156, 158, 219, 221, 234, 246, 278, 280
Posonium voir Pozsony
Potin, Yann 252, 262
Poulet, Quentin 135
Powell, Edward 136
Pozsony (Posonium, Preßburg, Prešporok, Presbourg, Bratislava) 20, 196, 205-213, 284
Prague voir Praha
Praha (Praga, Prague, Prága) 20-22, 46, 63, 74, 180, 189, 219, 226, 228, 272, 278
Pøemisl (Pøemyslides), dynastia (reges Poloniae) 15, 17
Pøemisl, Ladislas (Venceslas) III 17
Presbourg voir Pozsony
Presles, Raoul de voir Raoul de Presles
Prešporok voir Pozsony
Preßburg voir Pozsony
Prevenier, Walter 122
Prietzel, Malte 104
Priscianus Lydus 60, 146, 148-154, 158, 218, 246, 269, 270
Probus, Marcus Aurelius 149
Procopius de Caesarea 223, 235
Propertius (Properce), Sextus 32, 203
Protertisus(?), Georgius 269
Psellus, Michael 219, 246
Ptolemaeus, Claudius (Ptolemaios, Tolomeo, Ptolemäus) 60, 61, 70, 193, 194, 197, 207-210, 218, 221, 226, 227, 229, 233-235, 243, 252, 254-257
Ptolemaeus, pseudo 207, 210
Pulaski, Franciszek 208
Purnell, Frederick 246
Pynson, Richard 136
Pythagoras 170, 221
Quaglioni, Diego 83
Quéruel, Danielle 126
Queux de Saint Hilaire, Auguste, marquis de 29
Quinqueecclesia voir Pécs
Quintilianus, Marcus Fabius 61, 94, 104, 109, 146-149, 151-154, 156, 158, 267, 283
Quintilianus, pseudo 61
Quondam, Amadeo 216, 224, 226, 295
Rabil, Albert 238, 243
Radaeus, Aegidius 170
Rady, Martyn C. 207
Raguza (Dubrovnik) 19, 300
Rainerus de Pisis 42, 72
Ramecourt, Jacques de voir Jacques de Ramecourt
Ramusio, Gian Battista 74, 301
Ranieri, Concetta 83
Ransano, Pietro 69, 219, 280
Raoul de Presles 28, 142, 260
Raoulet d'Orléans 256, 262
Raphael Bertus Pistoiensis 54, 78
Raphaël de Mercatel voir Mercatel, Raphaël de
Rat, Maurice 85
Ratdolt, Erhard 40, 166, 208
Ratispona voir Regensburg
Raven, John 207
Raymond de Marliano 102
Reeve, Michael D. 199, 201
Regensburg (Ratisbona, Ratispona, Ratisbonne) 266
Regiomontanus voir Johannes Regiomontanus
Régnier-Bohler, Danièle 111
Rennes 13
Réthelyi, Orsolya 161
Réti, László (Ladislao) 150
Reumont, Alfred von 267, 300
Reynaud, Nicole 89
Rhases 197
Rhotomagus voir Rouen
Richard II, rex Angliae voir Plantagenêt, Richard II
Richard Lescot 260
Richmond 135-137, 139
Richter-Sherman, Claire 260
Ricius de Novara 205
Rickert, Edith 137
Riddle, John 196
Riformagioni, familia 270
Rimini 163, 164
Rinuccio d'Arezzo voir Aretinus, Rinicius
Riou, Yves-François 194
Ripatransone, Iosia da 82
Ritoók-Szalay, Ágnes 35, 36
Rizzi, Fortunato 293
Roanne 13
Robbia, familia 120
Roberto Caracciolo 270
Roberto della Porta 111
Robertus Grosseteste 243
Robertus, monachus 270

Rodakiewitz, Erla 164
Rogers, Nicholas 135
Rohr, Jean 14
Rolin, Antoine 116-119
Rolin, Jean 89, 101
Rollin, Nicolas 30
Roma (Rome) 9, 32, 33, 45, 65, 82-85, 89, 91, 109, 136, 149, 162, 166, 167, 170, 171, 196, 199, 201, 202, 206, 211, 216, 224, 226-229, 246, 254, 288, 295-297, 299
Rómer, Ferenc Flóris 276
Romhányi F., Beatrix 161
Rosen, Edward 206
Rosselli, Francesco 26, 299
Rossuat, Robert 115
Rotterdam 108
Roubaix, Pierre de voir Pierre de Roubaix
Rouen (Rhotomagus) 141, 198
Rouse, Mary A. 29, 30, 256, 257
Rouse, Richard H. 29, 30, 256, 257
Roussillion, Girart de voir Girart
Rouzet, Anne 112, 120, 161
Rovere, Francesco della voir Sixtus IV, papa
Rovere, Giuliano della voir Julius II, papa
Rozgonyi, János 206
Rozsondai Marianne 45, 48, 73, 276
Rufino di Aquileia 217
Ruh, Kurt 162
Ruiz, Michael 173
Rundle, David 140
Ruter, Nicolas 101, 118, 120
Rutilius Lupus 156, 156
Rutilius Namatianus, Claudius 152, 153
Ruysschaert, José 83, 85, 99, 215
Ryck, Theodor 174

Sabbadini, Remigio 265, 271
Sacré, Dirk 102
Sacrobosco, Johannes 206
Saffo voir Sappho
Sainclivier, Jacqueline 13
Saint Pétersbourg voir Petrograd
Saint-Germain-en-Laye 252
Saint-Omer 119
Sallustius Crispus, Gaius 65, 106
Salutati, Coluccio 270, 271
Salvianus Massiliensis 61, 171, 228
Salzburg (Salisburgum) 55, 115, 217
Sambucus (Zsámboky), Johannes 171
Sammonicus, Quintus Serenus 193, 194
Sammut, Alfonso 140, 141
Samosius, Stephanus voir Szamosközy, István
Samsó, Julio 209
Sanchi, Luigi A. 121, 284
Sancinus Lopus (Sanchez Lopez) 151
Sander, Max 164
Sanocki, Gregorius 227
Sanudo, Marino 218
Sappho (Sapphus, Saffo) 223, 231, 282
Sarriá, Amalia 162
Sassetti, Francesco 52, 55, 62, 218, 269
Saumur 89
Savanarola, Girolamo 270, 271
Savino, Enzo 197
Savino, Giancarlo 148
Saxl, Fritz 140
Saxsetti voir Sassetti
Saygin, Susanne 140
Scattergood, Vincent J. 135
Schaer, Roland 198
Schandel, Pascal 115, 117
Schedel, Hartman 27
Schier, Sixtus 9
Schlechta, Johannes 234
Schmarsow, August 163
Schmeidler, Felix 206
Schmidt-Künsemüller, Friedrich Adolf 162
Schnerb, Bertrand 122
Schnerb-Lièvre, Marion 256
Schnitker, Harry 121, 128
Schnyder, André 161
Scholz, Michael 161
Schönherr, Gyula 173
Schubring, Paul 163
Schürer, Matthias 168
Scipio Africanus 99
Scribonius Largus 196
Scutariotes voir Thettalos Skutariotes
Scutelli, Nicola 170
Sebastianus Salvinus 54, 78
Sebastianus, Mattaeus 221
Secchi Tarugi, Luisa 36, 280, 293
Secer, Johann voir Setzer
Seidel-Menchi, Silvana 224
Seipel, Wilfried 161
Seneca, Lucius Annaeus 61, 82, 89, 94, 94, 97, 103, 103, 119, 148, 151, 152, 267

Senofonte voir Xenophon
Sens 90, 129
Sergius (Pseudo Cassiodorus) 153
Servius Honoratus, Maurus 269
Servius Maurus Honoratus 98, 146, 148, 149, 151-153, 156, 158
Servius, Oliverius 240
Setton, Kenneth M. 21
Setzer (Secer), Johannes 167, 170, 171, 236
Severianus de Gabala 223
Severinus, Iulius 153
Sevilla 206
Sezgin, Fuat 209
Sforza, Anna 292
Sforza, familia 147, 185, 190, 197, 224, 226, 287, 292, 296
Sforza, Ludovico 246
Sforza, Muzio Attendolo 181
Shea, George W. 174
Sherborne, James W. 135, 139
Sicilia (Sicile, regio) 182
Sidonius Apollinaris 61, 194
Siena 98, 270
Sigismond de Luxembourg voir Luxemburg, Sigismund
Sigismondo Malatesta voir Maltesta
Sigismundus de Sigismundis 53, 56, 78, 217, 299
Signorini, Giuseppe 270
Silber, Eucharius 167, 171
Silesia (regio) 180, 182
Silio Italico voir Sylius Italicus
Simler, Josias 174
Simon de Gênes 194
Simon de Hesdin 124
Simon de Phares 205
Simon de Vieuchâteau 101
Simon van der Sluis voir Sluis
Simone, Franco 112
Simplicius (Simplikios) 223, 234
Simpson, James 138
Sinesio voir Synesius
Singrenius, Johannes 170
Sinibaldi, Antonio 218, 231, 268, 299
Sixtus IV, papa (Francesco della Rovere) 30, 33, 34, 42, 73, 81-85, 88, 99, 207, 216, 246
Sixtus V, papa (Felice Peretti Montalto) 84, 85
Skutariotes, Giovanni voir Thettalos
Slavonia (regio) 289
Sluis, Simon van der 94
Small, Graeme 123
Smeyers, Maurits 102
Smirna (Smyrne, Izmir) 29
Socerus, Andreas 170
Socrates 40
Soillot, Charles 104, 111-114
Soissons 103
Solente, Suzanne 251
Soliman I, imp. Turcorum 36, 46, 252, 301
Solinus, Caius Julius 149
Soltész, Zoltánné 32, 166
Sommé, Monique 112, 128
Sophocles (Sofocle) 221, 223, 229, 233-235
Sottili, Agostino 102
Sozomeno de Pistoia 148, 149
Spekner, Enikő 161
Spiesshaymer (Spiessheimer), Johannes voir Cuspinianus, Johannes
Spoleto (Spolète) 106, 271
St John Hope, William Henry 139
Stabel, Peter 127
Stackmann, Karl 162
Stadter, Philippe A. 153, 216
Stangler, Gottfried 8
Stannard, Jean 194
Stapulensis, Jacobus voir Lefèvre d'Étaples, Jacques
Statius, Papinius P. (Estacio, Stace) 62, 151, 203
Stein, Robert 122
Stephanus Byzantinus 174, 175, 236
Stephanus Geographus 172, 174
Stercze, Johannes 206-208, 210, 211
Stinger, Charles L. 243
Stirnemann, Patricia 267
Stornajolo, Cosimo 152
Strabon 62, 88, 194, 218
Strassburg (Strasbourg, Argentoratum) 168, 174
Stratford, Jenny 135, 139, 141
Straub, Richard 126
Strigonium voir Esztergom
Strnad, Alfred A. 35
Strozzi, Lorenzo 198
Stuart, Charles II, rex Angliae 135
Stucks, Georg 166
Stuttgart 46, 50, 162, 240, 243
Suetonius Tranquillus, Gaius 62, 89
Suffolk 141
Surriano, scriptor 217, 218
Sutri 201
Sweynheym, Conrad 30, 99, 202
Swynford, Catherine 138

Sylius (Silius) Italicus 62, 107, 162, 163, 227, 296
Synesius Platonicus Cyrenaeus (Sinesio) 62, 218, 224, 229, 246
Szamosközy (Samosius), István 172, 173, 174, 236
Széchényi, Ferenc 34
Szeged 13, 15, 199, 236, 301
Székesfehérvár (Alba Regalis) 15, 23
Szilády, Áron 162
Szilágyi, Mihály 22, 292
Szilágyi, Sándor 173
Szittyay, Dénes 224
Szörényi, László 121
Szűcs, Jenő 14, 16

Tacitus, Cornelius 62, 269
Taddeo Alderotti 197
Taddeo Ugoleto voir Ugoleto, Taddeo
Takács, Imre 14, 44
Tar, Ibolya 172, 236
Tebaidi, Egidio voir Aegidius de Thebaldis
Tebaldeo, Antonio 272
Tegnagel, Sebastian 175
Teke, Zsuzsa 292
Teleki, József 163, 227, 268
Teocrito voir Theocritos
Teofilatto voir Theophylactus
Teofrasto voir Theophrastus
Terencius Afer, Publius 94, 94, 103, 106, 109, 119, 146, 147, 149, 150
Tertullianus, Quintus Septimius Florens 63
Tesnière, Marie-Helène 28, 29, 32, 125, 251-264
Thedorus Lascaris 269
Theocritus (Theocritos, Teocrito) 221, 223, 229, 233, 234
Theodoretus Cyrensis 223
Theodoricus olim Ioannis Tuscanellae famulus 63, 78
Theodorus de Gaza (Gazes, Gazeus) 202, 218, 220, 238-240, 247
Theodosius, imp. Rom. 255, 256
Theophrastus (Theophrastos, Teofrasto) 3, 193, 216, 218, 220, 239, 240, 246
Theophylactus (Teofilatto) 218, 228, 235
Thettalos Skutariotes, Johannes 69, 70, 219, 221, 228, 234, 235
Thibaudet, Albert 85
Thieffry, Sandrine 101, 123, 161
Thieffry, Sandrine 161
Thiry, Claude 113
Thomas Aquinatis, sanctus 63, 68, 82
Thomas de Cantimpré 194
Thomas de Hungaria 72
Thomas de Plaine 98, 101, 102
Thomas fiilius Florentinus 65
Thomas of Woodstock 139
Thorndike, Lynn 158, 206, 207, 211
Thucydides (Tucidide) 88, 224, 229
Thuróczy, János (Johannes de Thurocz) 42, 73, 166, 167, 207
Tibullus, Albius 98
Tiemann, Barbara 162
Tiraboschi, Giuseppe 268
Tisserat, Eugène 85
Tite, Colin G. C. 136
Toldy, Ferenc 275, 284
Toledo (Tolède) 162
Tolhopf, Johannes 63, 207, 209
Tolomeo voir Ptolomeus
Tomacelli, Marino 199
Tomeo, Niccolò Leonico voir Leonico
Tommasi, Pietro 291
Tommaso Parentucelli de Sarzana, Tommaso voir Nicolaus V, papa
Tomwelt (endroit à Zaventem) 108
Torino (Turin) 111, 115, 197, 224, 265, 268
Toronto 120
Torquato de Ferrara, Antonio 208
Torresani, Andrea 166
Torriano, Gioacchino 267
Tortelli, Giovanni 33, 152-154, 156
Toruñ 59
Totti, Gaspare 267
Toulouse, Henri 13, 21
Tournai 99
Tourneur, Victor 120
Tournoy, Gilbert 102
Török, Gyöngyi 8
Traiectum ad Rhenum voir Utrecht
Trapezuntius (Trébizonde, Trebizond), Georgius 63, 64, 99, 150, 208-210, 217, 218, 227, 233, 238, 239, 243, 247
Trapp, Erich 238
Trapp, Joseph B. 135
Traversari, Ambrogio 216-218, 225, 231, 236, 243
Traveth, Nicolaus 267
Trébizonde (Trebizond) voir Trapezuntius
Trèves 108
Trevet, Nicolas 139
Treviso 288
Triboles voir Demetrius Triboles
Trieste 301
Trismegistus, Hermes voir Hermes Trismegistus
Tristan de Salazar, archevêque de Sens 90

Tristano, Caterina 149, 215-236, 271
Tristano, Caterina 271
Troyes 117
Trögel, Erika 164
Tucidide voir Thukydides
Tudor, dynastia 137
Tudor, Edmund 138
Tudor, Henry VII, rex Angliae 135-138, 142
Tudor, Henry VIII, rex Angliae 135, 136, 141
Tuetey, Alexandre 103
Turcan-Verkerk, Anne-Marie 121
Turin voir Torino
Turner, Gerard 209
Turnhout 36, 90, 94, 97, 107, 124, 126, 127, 129, 162
Turon, Michael 40

Udine 266
Ugoción della Fagiola 151
Ugoleto, Taddeo 34, 36, 42, 156, 170, 217, 219, 222, 230, 231, 246, 247, 268, 293, 295, 297, 299
Ulászló (Vladislav) II voir Jagello, Ulászló II
Ulászló I voir Jagello, Ulászló I
Ullman, Berthold Louis 140, 153, 216
Underwood, Malcolm G. 137
Uppsala 70
Urach 166
Urbino 40, 152, 224
Utrecht (Traiectum ad Rhenum) 174, 229

Vadet, Jean-Claude 209
Vale, Juliet 139
Vale, Malcolm 139
Valenciennes 27, 120
Valeriano, Giovanni Pierio 90
Valerius Flaccus, Caius 156
Valerius Maximus, Publius 124, 151, 153, 190, 257, 262
Valla, Lorenzo 99, 103, 150, 152, 154, 219, 229, 271
Valla, Niccolò 219
Valois, dynastia 15, 120, 122, 124, 126
Valois, Charles V, le Sage, rex Franciae 28, 33, 87, 123-125, 141, 251-264
Valois, Charles VI, rex Franciae 18, 103, 104, 105, 119, 124, 125, 127, 252, 262, 264
Valois, Charles VII, rex Franciae 88, 89
Valois, Charles VIII, rex Franciae 32, 88, 89, 91
Valois, François I, rex Franciae 87
Valois, Henri II, rex Franciae 69
Valois, Jean le Bon II, rex Franciae 122-124, 129, 141, 252, 256, 260, 262
Valois, Louis XI, rex Franciae 22, 87-91, 206
Valois, Louis XII, rex Franciae 87, 88, 187
Valois, Madeleine (fille de Charles VII) 21
Valois, Philippe VI, rex Franciae 138
Valori, Filippo 218, 219
Valturio, Roberto 64, 163-165, 169, 227
Van de Abeele, Baudouin 123
Van den Bergen-Pantens, Christiane 123, 126
Van der Stock, Jan 102
Van Eyck, Jan 30
Van Hemelryck, Tania 111, 113
Van Hoorebeeck, Céline 95-120, 124, 129
Vanderjagt, Arjo 121
Vanwijnsberghe, Dominique 102, 121, 129
Várad (Nagyvárad, Varadinum, Groswardein, Oradea) 19, 156, 208, 289
Varadinum voir Nagyvárad
Várkonyi, Ágnes 172
Varna 20
Varro, Marcus Terentius 148, 149
Varsovie voir Warszawa
Vasari, Giorgio 299
Vascovan, Michel de 171
Vasoli, Cesare 292
Vasque de Lucène (Vasco da Lucena) 99-101, 102, 105, 111-115, 119, 128
Vatican 33, 45, 46, 49, 53, 57, 60-62, 66, 68, 69, 72, 81-85, 99, 147, 193-195, 199, 202, 216, 228, 267, 301
Vaudetar, Jean voir Jean Vaudetar
Veenstra, Jan R. 104, 122, 123
Vegetius Renatus, Publius Fabius 139, 147, 156
Végh, András 161
Végh, Gyula 285
Vegio, Maffeo 98
Velius Longus voir Longus
Venceslas IV, rex Bohemiae voir Luxemburg, Venceslaus
Venceslas voir Pøemisl, Ladislas
Venedig voir Venezia
Venezia (Venice, Venise) 33, 34, 45, 46, 50, 51, 59, 62, 90, 166, 167, 170, 174, 198, 201, 203, 205, 206, 218, 223, 224, 226, 234, 236, 239, 240, 243, 246, 265-267, 287, 291, 292
Venice voir Venezia
Verancsics (Vrancius, Vranæiæ), Antal 46
Vérard, Antoine 32, 33, 89, 136
Verger, Jacques 102, 115, 117
Vergerio, Pier Paolo 35, 99, 109, 216, 226, 238, 287, 289
Vergilius (Virgile), Publius Maro 32, 64, 85, 98, 106, 109, 150,

151, 156, 198, 269
Verino, Ugolino 271
Vernet, André 25, 269
Vernia, Nicoletto 240
Veró, Mária 24
Verona (Vérone) 16, 46, 57, 58, 140, 163-165, 278
Verrue, Jeanne-Baptiste d'Albert de Luynes, comtesse de 33
Vespasiano da Bisticci 218, 224, 227, 229, 270, 296, 299
Vespasianus librarius Florentinus 63
Vespasianus, Titus Flavius 199
Vespucci, Anastasio 272
Vespucci, Giorgio Antonio 149, 270-273
Vetési, László 166
Vickers, Kenneth H. 140
Victor, Benjamin 94
Victorinus, Caius Marius 64, 148, 149, 156-158
Vielliard, Françoise 111
Vielliard, Jeanne 101
Vienna Austriae voir Wien
Vietor, Hieronymus 168, 170
Vieuchâteau, Simon de voir Simon de Vieuchâteau
Vigh, Árpád 14
Vigili, Fabio 267
Vijvers, A. M. W. As 115
Villoison, Jean-Baptiste Gaspard d'Ansse de 29
Villon, François 21
Viltart, Franck 121
Vincennes 252
Vincent de Beauvais 197
Vincentius de Castrinovo 108
Vindobona voir Wien
Virgile voir Vergilius, Publius Maro
Virgilius voir Vergilius
Virgilius, Polidorus 108
Virulus, Carolus 103
Visconti, familia 151, 181, 182, 185, 197, 224, 226
Visconti, Giovanni-Galeas 182
Visconti, Philippo-Maria 185
Visconti, Valentina 182
Visegrád 292
Vitéz, János (Johannes Vitéz de Zredna) 8, 22, 23, 28, 35, 36, 40, 42, 45, 46, 50, 52, 53, 56, 57, 58, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 69, 72, 91, 127, 156, 167, 193, 194, 196, 206-211, 217, 218, 226, 227, 229, 266, 270, 272, 279, 289, 293, 296, 297
Viti, Paolo 295
Vitruvius Pollio, Marcus Lucius 147
Vittorino da Feltre 288
Vizkelety, András 35, 278
Vladislas II voir Jagello, Ulászló II
Vlanderen voir Flandria
Vogel, Ernest G. 233
Vogel, Marie 228
Volterra 58
Voss, Jürgen 136
Vranæiæ, Anton voir Verancsics
Vrancius, Antonius voir Verancsics
Vratislavia voir Wroclaw
Vrelant, Guillaume 126

Wagner, Klaus 206
Walsh, Richard 93, 102, 113, 120
Walther, Rainer 238
Warnar, Geert 129
Warszawa (Varsovie) 167, 208, 217
Washington 196
Wats, John 141
Wauquelin, Jean 111
Wechel, André 223
Wechel, Chrétien 164, 169
Wecker, Conrad 108
Wehli, Tünde 45, 284
Weill, Madeleine 121
Weimar 35
Weinberger, Wilhelm 223
Weis, Günter 238
Weiss, Robert 140
Weitzäcker, Heinrich 163
Welles, Cecily 136
Wells-next-the-Sea (Holkhan Hall) 46, 67, 98
Westermann, Antonius 174
Westminster 135-137
Wickram, Jörg 162
Widmann, Hans 226
Wielant, Philippe 98, 99, 101, 102, 104, 105-106, 109-112, 119
Wien (Vindobona, Vienna Austriae, Bécs, Vienne) 8, 9, 35, 44-50, 52-64, 69-72, 108, 121, 129, 161, 168, 173, 175, 182, 183, 185, 193, 195, 206, 207, 208, 212, 213, 216-219, 221-223, 226-230, 233-236, 238, 239, 241, 243, 268, 276, 278, 280, 282, 293, 299, 301
Wiesbaden 28, 29, 226, 238
Wijsmann, Hanno 98, 101, 102, 117, 121-134, 161
Wild, Bartholomaeus 229
Wilde, Godevaert de 94, 95, 97, 126
Wilde, Gossuin de 94, 102
Wilhelmus de Conchis 64
Willard, Charity C. 111

William de la Pole 141
Williams, Daniel 135
Wilson, Nigel G. 233
Winn, Mary Beth 32
Winter, Robert 171
Witkam, Jan Just 129
Wittelsbach, familia 15, 17
Wittelsbach, Othon von 17
Witten, Norbert 145, 295
Wladislas II voir Jagello, Ulászló II
Wladislas, I voir Jagello, Ulászló I
Wolfenbüttel 9, 46, 53, 54, 60-63, 71, 167, 208, 209, 218, 246, 268, 269, 282
Wolfert von Borssele 127
Wolsey 136
Wolsey, Thomas 136
Woodbridge 135, 139, 186
Woodruff, Douglas 137
Wroclaw (Vratislavia, Breslau) 70, 167, 222
Würzburg (Herbipolis) 45, 59

Xenophon (Senofonte) 40, 64, 70, 99, 100, 101, 109, 111, 114, 128, 164, 218, 221, 227, 228, 232, 233, 235, 243, 269
Xylander 174

Yates Thompsen, Henri 117
York 137
York, Edward (Edouard) IV, rex Angliae 116, 135, 136, 137
York, Marguerite d' 115, 128
Ysembart, Jean 94

Zambra, Luigi 215, 236
Zamosius voir Szamosközy
Zamponi, Stefano 268
Zanone da Castiglione 140
Zaventem 108
Zélande (regio) 122
Zemplényi, Ferenc 35
Zink, Michel 94
Zinner, Ernst 206, 207
Zolnai, Klára 7, 168, 195, 215, 266
Zonaras, Johannes 70, 168, 221, 233, 269
Zrínyi, Miklós 24
Zsámboky, János voir Sambucus, Johannes
Zsigmond, Luxemburgi voir Sigismond de Luxembourg
Zsupán, Edina 8, 9

Table des matières

Le *Supplementum Corvinianum* et le programme « Corvina » de la Bibliothèque nationale Széchényi. 7
István Monok

La *Corviniana*, naissance et affirmation d'une légende

La Hongrie de Matthias Corvin. Ruptures et continuité dans l'histoire hongroise du XVe siècle 13
Sándor Csernus

À propos de Matthias Corvin et de la Corviniana :
le statut et le rôle de la bibliothèque en Occident à l'aube de la modernité 25
Frédéric Barbier

La *Bibliotheca Corviniana* et les *corvina* « authentiques » 35
Edit Madas

La Corviniana face aux grandes collections contemporaines

La Bibliothèque Vaticane 81
Jeannine Fohlen

Matthias Corvin et la politique culturelle de Louis XI 87
Jean-François Maillard

La réception de l'humanisme dans les Pays-Bas bourguignons (XVe-début XVIe siècle).
L'apport des bibliothèques privées 93
Céline Van Hoorebeeck

Bibliothèques princières entre Moyen Age et humanisme. À propos des livres de Philippe le Bon et de Matthias Corvin et de l'interprétation du XVe siècle 121
Hanno Wijsman

L'Angleterre. Des bibliothèques des princes à une bibliothèque royale 135
Jean-Philippe Genet

Les usages, les modèles et les contenus

Gramática y retórica en la *Biblioteca Corviniana* 145
Carmen Codoñer

La *Bibliotheca Corviniana* et les imprimés 161
István Monok

Usages de l'emblématique dans les livres de Matthias Corvin et pratiques contemporaines du discours politique 177
Laurent Hablot

Les manuscrits scientifiques dans la bibliothèque de Matthias Corvin et le cas particulier de Pline 193
Marie-Elisabeth Boutroue

Matthias Corvin, János Vitéz et l'horoscope de la fondation de l'Université de Poszony en 1467 205
Jean-Patrice Boudet et Darin Hayton

I manoscritti greci di Mattia Corvino 215
Caterina Tristano

Die *Bibliotheca Corviniana*. Lateinische Übersetzungen griechischer Autoren 237
Péter Ekler

LA BIBLIOTHÈQUE, LE POUVOIR ET L'ETAT MODERNE

Livres et pouvoir royal au XIVe siècle : la Librairie du Louvre 251
Marie-Hélène Tesnière

La bibliothèque du souverain et les cénacles humanistes 265
Donatella Nebbiai

Un sovrano umanista e la cultura classica fra antichità e modernità.
Le questioni dell'interpretazione politica della *Biblioteca Corviniana* 275
Árpád Mikó

Mattia Corvino : la biblioteca, il potere e l'età moderna 287
Ernesto Milano

Table des auteurs 303

Index des manuscrits cités, table des illustrations 305

Index des noms de personne et de lieu 311

Table desmatières 339